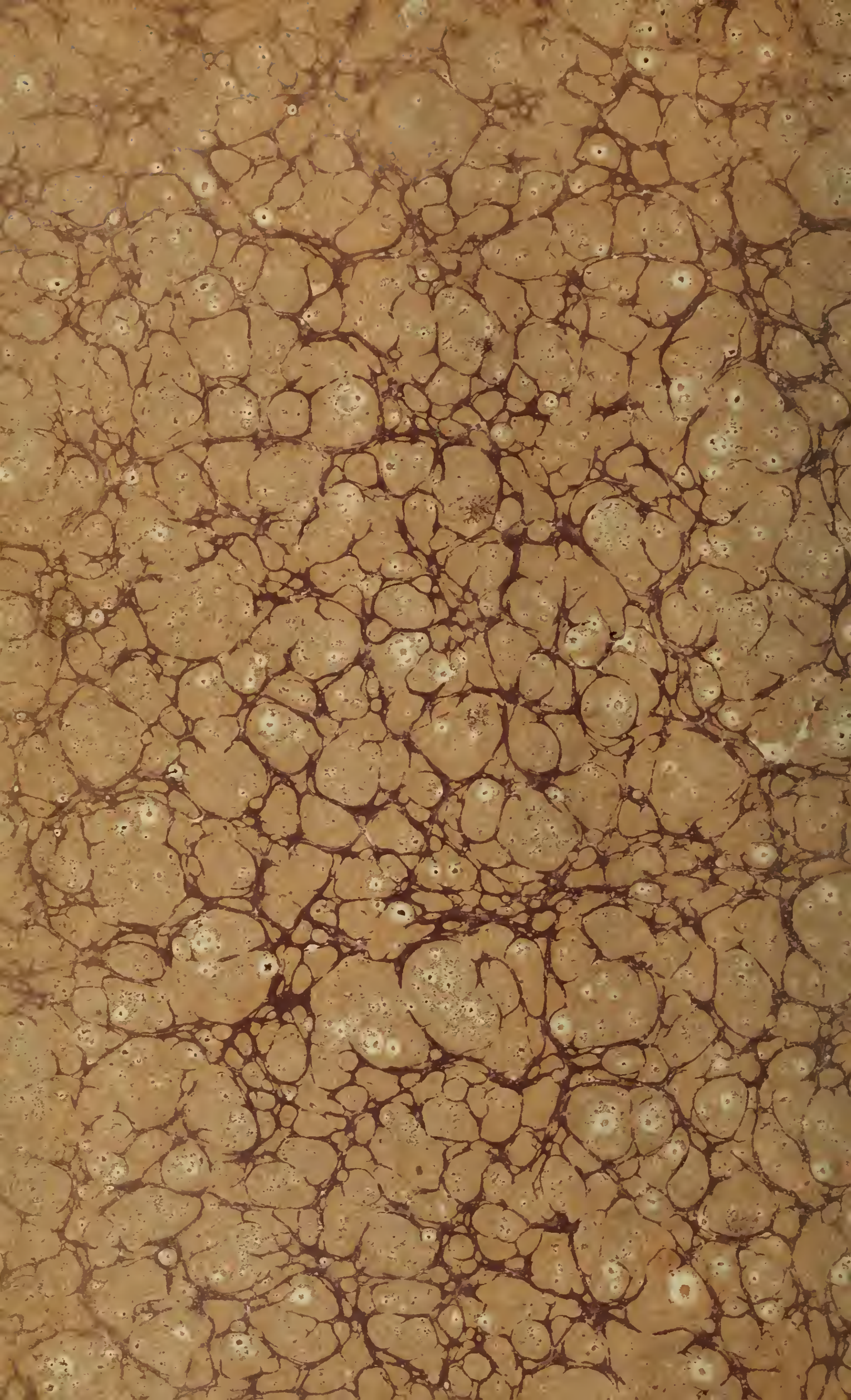
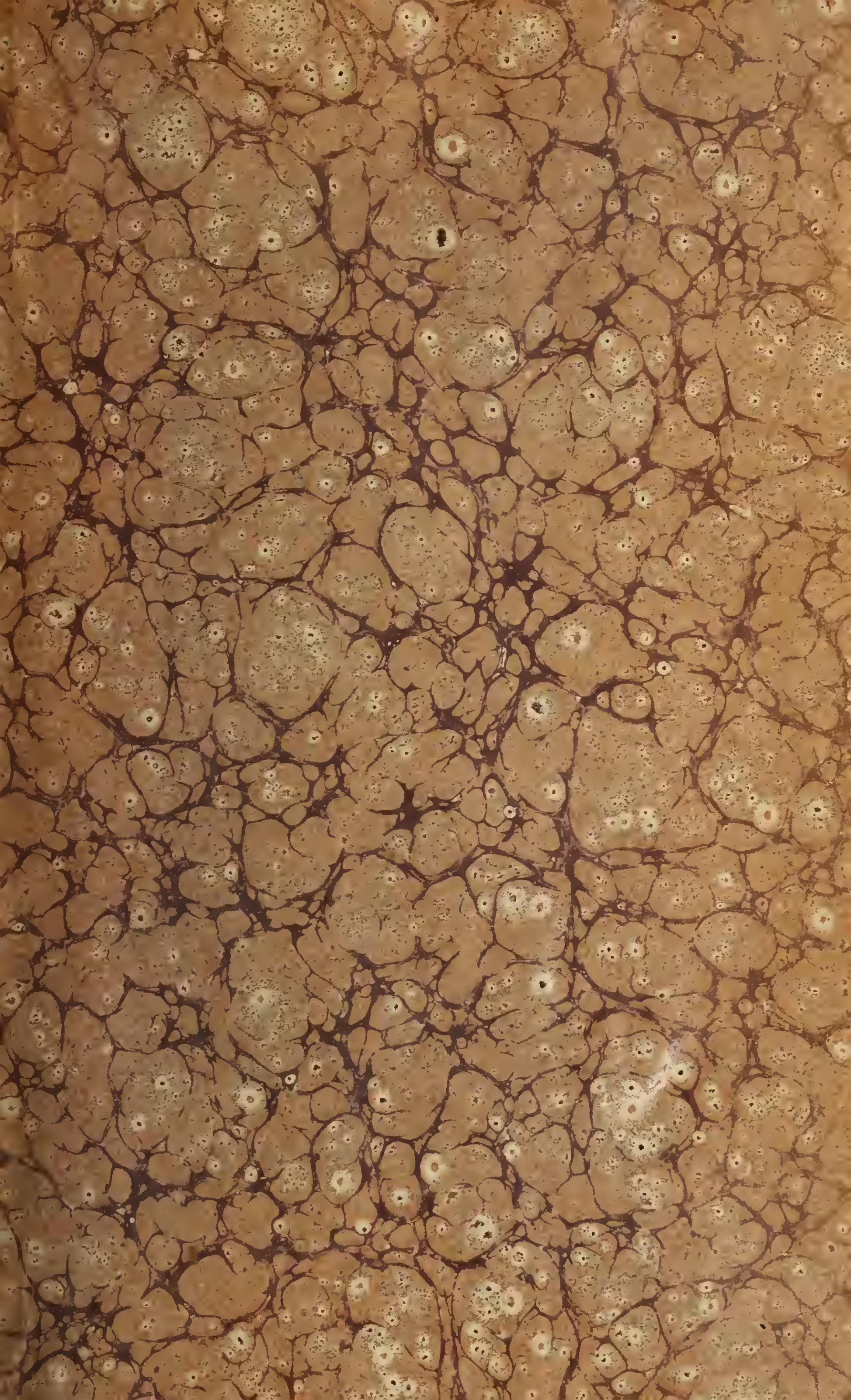






BIBLIOTHÈQUE AMUSANTE

10

ŒUVRES

DE

Mme ÉLIE DE BEAUMONT

DE Mme DE GENLIS

DE FIÉVÉE ET DE Mme DE DURAS

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

BIBLIOTHÈQUE AMUSANTE

— 10 —

ŒUVRES

DE

Mme ÉLIE DE BEAUMONT

DE Mme DE GENLIS

DE FIÉVÉE ET DE Mme DE DURAS

GRAVURES SUR ACIER

D'APRÈS LES DESSINS DE G. STAAL

Mme ÉLIE DE BEAUMONT
LETTRES DU MARQUIS DE ROSELLE
Mme DE GENLIS
MADEMOISELLE DE CLERMONT
FIÉVÉE
LA DOT DE SUZETTE
Mme DE DURAS
OURIKA — ÉDOUARD

PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 215
1865

MADAME

ÉLIE DE BEAUMONT

Madame Élie de Beaumont (Anne-Louise Morin du Mesnil) était née à Caen en 1729. Elle épousa, en 1750, un jeune avocat qu'une âme ardente et des sentiments élevés, non moins que son éloquence et son talent d'écrire, devaient un jour illustrer. Forcé par la faiblesse de sa voix de renoncer à la plaidoirie, Élie de Beaumont obtint une vraie célébrité par des mémoires judiciaires écrits avec quelque emphase peut-être, mais aussi avec beaucoup de force et de sentiment. Parmi ces mémoires, celui qu'il écrivit pour les *Calas* eût un succès prodigieux. Ce fut à propos de cette belle défense que Voltaire s'écria : « Voilà un véritable philosophe : il venge l'innocence opprimée, n'écrit pas contre la comédie, et n'a point un orgueil révoltant. »

Madame Élie de Beaumont, associée, dit-on, aux travaux de son mari, publia, en 1764, en deux volumes in-12, les *Lettres du marquis de Roselle*. Le livre fit sensation, et de fréquentes réimpressions en consacrèrent le succès.

« Parmi les ouvrages que le sexe a produits de nos jours, dit très-bien la Harpe, les *Lettres du marquis de Roselle* doivent tenir un rang distingué. Le but moral de ce livre est de la plus grande utilité : l'honnêteté y est toujours aimable, et le vice n'y est jamais contagieux. Le

*

style est plein de douceur et de goût. La seconde partie surtout est d'un intérêt attendrissant, et l'ouvrage, en général, est d'une belle plume conduite par une belle âme. »

Madame Élie de Beaumont mourut près de trois ans avant son mari, le 12 janvier 1783, à l'âge de cinquante-quatre ans. Elle laissa après elle tous les regrets que méritaient ses talents et ses vertus. Jamais, dit un de ses contemporains, il n'exista d'esprit plus juste, d'âme plus élevée, de cœur plus compatissant.

MADAME ÉLIE DE BEAUMONT

LETTRES

DU

MARQUIS DE ROSELLE

LETTRES

DU

MARQUIS DE ROSELLE

LETTRE PREMIÈRE

DE LA COMTESSE DE SAINT-SEVER AU MARQUIS DE ROSELLE

A Paris, 18 novembre.

La tendre amitié qui nous unit, mon cher frère, et que vous avez toujours crue, comme moi, nécessaire à notre bonheur, m'est si précieuse, que le moindre refroidissement me causeroit un mortel chagrin. Je tâcherai de ne m'y jamais exposer. Vous êtes sûr de mon cœur, je connois le vôtre ; je ne devrois pas craindre d'être indiscrète, en vous conjurant de m'expliquer votre conduite. Vous avez quitté l'appartement que je vous avois choisi près de moi : vous êtes allé vous loger dans un quartier éloigné ; je ne vous vois plus aussi souvent que je vous voyois ; je ne sais... mais je crains... Je m'alarme peut-être à tort... Serois-je assez heureuse pour que mes craintes ne fussent point fondées ! M'aimez-vous toujours, mon frère ? Rassurez mon cœur, ce cœur que dans tous les temps vous avez trouvé si tendre. Peut-être les avis que je vous donnois vous ont-ils déplu ;

mais songez que je suis votre sœur, plus que votre sœur : vous n'avez plus de père, ni de mère ; vous entrez dans le monde : le corps où vous êtes vous livre à une foule de jeunes gens qui vous entraîneront dans les plaisirs et les dangers qui les suivent. Un homme de vingt ans, qui se trouve comme vous abandonné à lui-même, jeté dans le tourbillon du monde et des séductions, a besoin de conseils ; il ne doit pas rougir d'en recevoir, d'en demander. Avez-vous de vrais amis? A votre âge en choisit-on de solides? On en trouve de chauds, d'ardents ; il en faudroit de sages. Vous n'avez qu'une amie, mon frère, une amie tendre et sincère, qui a plus d'expérience que vous, qui doit vous être chère ; la négligerez-vous ? Je vous ai parlé de mariage ; ma proposition vous auroit-elle fait quelque peine ? Je n'ai point prétendu vous gêner : l'amitié, la vraie tendresse ne sont point impérieuses ; elles proposent, et n'exigent point. J'ai cru pouvoir vous parler d'un établissement honorable et avantageux : je vous l'avoue, je voudrois vous voir marié : vous le devez à votre nom ; vous avez le cœur sensible, l'âme honnête ; vous seriez heureux d'être lié par le devoir à une femme aimable et digne de vous. Mon frère, je vous regarde comme mon fils ; ne me le pardonneriez-vous pas? J'ai balancé longtemps à vous écrire, j'aurois préféré une explication tête à tête ; vous l'avez évitée, je m'en suis aperçue : répondez-moi, ouvrez-moi votre cœur : mon ami, mon frère, mon fils, ne craignez rien, soyez sûr que vous ne pourriez jamais m'empêcher de vous aimer.

LETTRE II

DU MARQUIS DE ROSELLE A MADAME DE SAINT-SEVER

A Paris, 18 novembre.

Quels soupçons, ma sœur! Vous pouvez douter que vous ne me soyez toujours infiniment chère! Revenez, je vous conjure,

de cette idée offensante pour moi. Je vous chéris, je vous estime; je dirois presque, je vous respecte : mais cette expression vous déplairoit. Votre amitié, l'intérêt que vous prenez à moi, me pénètrent de reconnoissance; mais, ma chère sœur, ne vous affligez point, ne vous étonnez pas si je ne vous vois plus aussi souvent que je le voudrois : des liaisons nouvelles, occasionnées par un état nouveau, m'arrachent à vous malgré moi. Vos conseils, excellents pour régler les mœurs, ne pourroient à présent servir seuls de règle à ma conduite. Il me faut des amis, des hommes au fait des usages, des guides dans le monde; souffrez que je les cherche. Les principes les plus vertueux et les plus solides ne me feroient point éviter un ridicule. Vous pardonnez tout, hors les vices; le monde pardonne tout, hors les ridicules. Votre société est estimable, mais trop resserrée : vous vivez, pour ainsi dire, en famille avec un petit nombre d'amis qui n'ont que des vertus. J'en fais grand cas, mais leur société ne peut me suffire. Je suis dans le monde, il faut que je voie le monde. Je reçois avec reconnoissance la proposition que vous me faites de me marier; mais je vous conjure, ma sœur, de ne pas me presser là-dessus. Plus ce lien me paroît respectable, et plus il m'effraye. Je suis si jeune! Vous me rendriez malheureux, et vous rendriez malheureuse la femme qui s'uniroit à moi. Il faudroit, pour que je pusse songer à me marier, que j'aimasse. Le sentiment ne se commande point. Adieu, ma chère sœur, soyez sûre de ma tendre amitié; ne me soupçonnez plus de refroidissement; pardonnez-moi mes absences involontaires, et, je vous en conjure, ne me parlez point de mariage.

LETTRE III

DE MADAME DE SAINT-SEVER A MADAME DE NARTON

A Paris, 19 novembre.

Je n'ai pu y tenir davantage, ma chère amie, j'ai écrit à mon frère. Je vous envoie sa réponse ; elle est polie, elle est amicale, elle n'est pas tendre. Il me donne des raisons, mais il ne me rassure pas. Mes gens ont découvert qu'il avoit des liaisons secrètes ; je vous l'ai déjà dit. Il se cache, mon amie ; il est coupable. Qu'il voie le monde, j'y consens ; mais que ce soit avec moi qu'il vive. Bon Dieu, qu'il me cause d'inquiétudes ! Que je voudrois faire revenir ce temps heureux, où dans l'âge de l'innocence il n'avoit de confiance qu'en moi ! Hélas ! vous savez, ma chère, s'il mérite d'être aimé. D'ailleurs ce frère est aujourd'hui toute ma famille. Il n'a pu profiter des exemples d'un père, qui nous fut enlevé si jeune en Italie, à la tête de son régiment : moi-même ai-je pu le connoître. Ma mère, en mourant, vous vous en souvenez, me recommanda ce fils, ce cher objet de ses tendres soins : « Servez de père et de mère à votre frère, me dit-elle ; je le laisse entre vos mains et entre celles de votre mari ; guidez tous deux sa jeunesse. Il sera susceptible de grandes passions, tâchez de le préserver des grands malheurs qu'elles entraînent. » Ces dernières paroles d'une mère respectable et tendrement aimée sont une loi gravée dans mon cœur ; je ne m'en écarterai jamais. Je ressens une double satisfaction, quand je songe que j'obéis à ma mère, en veillant au bonheur de son fils. Cette même idée redouble aujourd'hui mon inquiétude. Le moyen sûr de prévenir les maux que je crains, seroit un mariage agréable et avantageux ; je ne perds point de vue ce projet. J'ai envie de lui faire faire connoissance avec mesdemoiselles de Saint-Albin. L'aînée lui conviendroit ; mais que je crains ces

liaisons dont je vous ai parlé! Je n'appréhende pas qu'il se lie avec des hommes perdus de réputation : il a des sentiments, mais on peut l'abuser. Vous connoissez les faux principes des jeunes gens. Ils croient que la société des femmes les plus viles ne les déshonore point, et que pourvu qu'ils ne se montrent pas en public avec elles, il leur est permis de les voir familièrement. Est-il rien de plus inconséquent? Mais l'inconséquence est l'effet naturel du vice.

Dois-je chercher à approfondir ce que mon frère veut que j'ignore! Dois-je me livrer à une dangereuse sécurité? J'attends de votre amitié et de votre expérience les conseils que je vous demande. Adieu, ma tendre amie.

LETTRE IV

DE MADAME DE NARTON A MADAME DE SAINT-SEVER

A Paris, 20 novembre.

J'entre dans vos peines, ma chère comtesse; je partage vos inquiétudes; et j'avoue que le petit air de mystère que je remarque dans la lettre de votre frère, me fait de la peine. Vous avez raison, on ne se cache point quand on n'a pas besoin de se cacher. Craignez, et ne vous effrayez pas. Il ne faut pas se flatter que votre frère ne donne point dans les erreurs de son âge : tant d'exemples l'y entraîneront! Et c'est en vain que votre sagesse se révolte de tout ce qui n'est pas aussi pur que vous-même; mais il a l'âme honnête, il en reviendra. Vous l'avez jusqu'à présent gardé à vue; il n'est plus enfant, il ne faut plus le traiter comme s'il l'étoit. Observez-le, mais ayez l'air de vous reposer de sa conduite sur lui-même. Votre frère est dans le monde; c'est pour lui un pays étranger, il doit y être tout étonné. Le premier coup d'œil du monde est enchanteur pour son âge. Il suivra le torrent, il mènera d'abord une

vie dissipée, il nouera des intrigues, il aura des passions, il fera des fautes. Son esprit, son heureux naturel, l'éducation qu'il a reçue, votre prudence, me font espérer qu'il n'ira point jusqu'au vice, ou du moins qu'il en sortira bientôt : il est trop fait pour la vertu. Lorsqu'une fois on a pris du goût pour les plaisirs et pour le monde, il n'y a que l'expérience qui en désabuse; les leçons, si elles ne sont adroitement déguisées, n'y peuvent rien. Sans l'expérience, il y a une foule de vérités que que l'on n'est pas même en état d'entendre.

Je ferai de mon mieux auprès du marquis. Je ne le vois presque pas; mais je saurai ce qu'il fait par M. de Ferval, qui est en relation de plaisirs avec lui. Ne vous alarmez point avant le temps; tranquillisez-vous, ma chère comtesse; j'espère vous apprendre bientôt de ses nouvelles : en attendant, tâchez de l'attirer chez vous, procurez-lui des plaisirs honnêtes; c'est le seul moyen de le dégoûter de ceux qui ne le sont pas. Amusez-le, montrez-lui toute votre tendresse; qu'elle prenne vis-à-vis de lui le ton de la confiance. Marquez-lui toujours de l'estime; c'est un bon moyen pour éloigner les cœurs bien faits de ce qui pourroit les en rendre indignes. Ne lui faites point apercevoir sur ses démarches une inquiétude et une curiosité fatigantes; paroissez ignorer, et ne point chercher à savoir tout ce qu'il ne veut pas que vous sachiez. Cette adresse est très-nécessaire avec les jeunes gens; ils ne peuvent souffrir la dépendance, ni tout ce qui en a l'air. Leurs goûts dominants sont pour la liberté et pour les plaisirs. Des parents tendres doivent paroître s'y prêter; cette complaisance assure leur pouvoir, et n'y peut jamais nuire. Qu'on est puissant quand on est aimé! Votre frère vous aime, son cœur et son caractère m'assureroient presque que ce n'est point le goût de la liberté qui vous l'arrache; et c'est sur cela que mon espérance est fondée, et mes soupçons aussi.

Si c'étoit une passion... Vous vous en apercevrez bientôt :

s'il est vivement affecté, il voudra cacher quelque temps son amour. Les amants aiment le mystère; vous le verrez distrait, rêveur, inquiet : si l'objet en est digne, il ne pourra tarder à vous ouvrir son cœur, il voudra vous faire partager ses sentiments; vous deviendrez sa confidente, il ne vous aura jamais tant aimée. Si malheureusement il s'étoit attaché à quelque femme méprisable, il mettroit tout en usage pour se dérober à vos regards; loin de vous chercher, il vous éviteroit; ce seroit alors, ma chère, qu'il faudroit redoubler d'art pour cacher des soins qui deviendroient nécessaires. Cette crainte est peut-être sans aucun fondement, ne vous y livrez point. L'intérêt que je prends à vous, me fait tout prévoir.

Je crois que vous ferez bien de supprimer les conseils, à moins que le marquis ne vous en demande; le moindre mal qu'ils puissent produire lorsqu'ils ne sont pas demandés, c'est d'ennuyer; et dès qu'ils ennuient, ils deviennent inutiles. Les vôtres pourroient même devenir dangereux; ils éloigneroient encore le marquis : il ne pourroit s'empêcher de les prendre pour des leçons, et les leçons ne plaisent jamais. D'ailleurs rien n'est plus à craindre que l'habitude d'entendre la vérité sans attention, ou dans le dessein formel de ne pas la suivre, ou, ce qui est plus fâcheux encore, dans l'envie de l'éluder, de la retourner, de l'ajuster à ses intérêts et à ses penchants. Voilà, ma chère, ce qui ne manque pas d'arriver aux jeunes gens entraînés par des passions vives, et que des parents peu habiles accablent d'avis dans un temps où souvent ils ne sont pas capables de les écouter, encore moins de les suivre. Il ne faut point prodiguer la vérité; il faut la réserver pour les occasions décisives, la présenter alors dans toute sa force : voilà comment elle peut opérer les plus grands effets.

Je ne vous conseille point non plus de parler mariage à votre frère; vous voyez ce qu'il vous dit. Sa résistance ne me surprend pas, c'est une suite du goût pour l'indépendance. Presque tous

nos jeunes gens pensent comme lui; tous les parents vertueux doivent penser comme vous. Votre dessein est raisonnable, mais ne le montrez point trop. Si votre frère est éloigné de votre idée, vous l'en éloigneriez davantage, et vous l'éloigneriez de vous. Pour l'engager à un mariage, il faudroit que l'amour nous aidât. Nous n'aurions alors qu'à laisser aller son cœur. Tâchez de lui faire connoître de jeunes personnes aimables, j'approuve fort cette idée.

Ce que je ne puis me lasser de vous recommander, madame, c'est de ne pas lui témoigner de la curiosité sur sa conduite. Ne le mettez jamais dans le cas de dissimuler, vous l'accoutumeriez à la fausseté; la nécessité l'y forceroit d'abord : il lui en coûteroit de vous tromper; bientôt le mensonge lui deviendroit familier, il s'en feroit un jeu, et tout seroit perdu : conservez précieusement sa candeur; je voudrois même qu'il sentît, par votre réserve, la crainte que vous auriez de l'engager à trahir la vérité; cela ne pourroit que lui donner plus d'horreur pour ce vice, dans lequel une sevérité maladroite a plongé tant de jeunes gens. La contrainte, encore une fois, fait naître d'abord la dissimulation : celle-ci, la fausseté, qui entraîne nécessairement la bassesse; et c'est alors qu'il n'y a plus d'espérance. Voilà, ma chère comtesse, les réflexions que votre situation m'a fait faire. Pesez-les. Je vous trace la route que je suivrois à votre place; comptez sur tous mes soins, mon jeune ami pourra nous servir. Adieu, mon amie; vos intérêts sont les miens, vous n'en doutez pas.

LETTRE V

DE MADAME DE SAINT-SEVER A MADAME DE NARTON

A Paris, 24 novembre.

La justesse de vos réflexions, ma tendre amie, a rectifié mes idées. Je sentois la nécessité de procurer des plaisirs à mon frère; mais vous m'avez fait envisager le danger de mes conseils, je me rends, je les supprimerai. Il m'en coûtera, mais je m'observerai désormais. J'ai déjà commencé : il est venu me voir aujourd'hui; je l'ai trouvé rêveur, sérieux et un peu contraint; je lui ai montré tout le plaisir que j'avois à le voir, il en a paru touché; je l'ai prié de venir souper chez moi après-demain, il me l'a promis d'assez bonne grâce; et d'après sa promesse, je me suis assurée de madame et de mesdemoiselles de Saint-Albin. Il y a longtemps que j'avois projeté de ménager cette entrevue : vous connoissez ces demoiselles; elles ont de la beauté; elles sortent d'un couvent où elles ont reçu la meilleure éducation; la plus grande modestie ne prend rien sur leurs talents; leur mère n'a rien épargné pour les rendre aimables; elles sont fort riches, et d'une naissance distinguée; ce sont enfin des partis excellents. J'aurois beaucoup de joie, madame, si mon frère pouvoit s'attacher à l'aînée. Je veux donner à ce souper un petit air de fête. J'y ai invité plusieurs amis aimables, des jeunes gens, des gens d'esprit. J'engagerai mesdemoiselles de Saint-Albin à chanter. J'ai fait tout préparer pour un petit bal après le souper; enfin je ne négligerai rien de ce qui pourra contribuer à y répandre de l'agrément et du plaisir. Je vous rendrai compte de l'effet qu'auront produit mes soins. Mon mari badine de mes préparatifs : il ne croit pas que mesdemoiselles de Saint-Albin plaisent à mon frère : il leur trouve l'air sec et haut. Je ne les vois pas ainsi : elles sont comme toutes les

jeunes personnes bien élevées. Adieu, ma digne amie; est-il besoin de vous assurer de mon amitié? Jugez-en par ma confiance.

LETTRE VI

DE MADAME DE SAINT-SEVER A MADAME DE NARTON

A Paris, 27 novembre.

Mon frère n'a point répondu à mon attente, sa politesse n'a pu masquer son ennui. Le souper, le bal, tout a été froid et triste; on ne s'est séparé qu'à quatre heures du matin. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour animer cette fête, pour y faire naître le plaisir, je n'ai pu y réussir. Ah! que je crains que vos soupçons ne soient trop bien fondés! Les plaisirs décents n'ennuient point quand on n'a pas le malheur d'en connoître d'autres. Je suis bien inquiète, madame; mais j'ai su dissimuler, il ne s'en est point aperçu. Je continuerai d'agir de même, je ne me découragerai point; je l'éclairerai, je le servirai sans le contraindre. Voilà, ma chère amie, tout ce que la fatigue que ce bal m'a causée me permet de vous dire. Adieu, je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE VII

DE MADAME DE NARTON A MADAME DE SAINT-SEVER

A Paris, 28 novembre.

Vous ne devez être ni découragée, ni surprise, ma chère comtesse; je prévoyois, avec M. de Saint-Sever, l'effet que ce souper produiroit. Mesdemoiselles de Saint-Albin sont belles, elles ont reçu ce qu'on appelle la meilleure éducation. Mais... Madame, elles ne conviennent point du tout à votre frère. Je ne les goûte

pas, elles ne m'ont point réconciliée avec la méthode que l'on suit pour former nos jeunes personnes. Si j'avois eu une fille à élever, j'aurois pris une route bien différente. Ce n'est point par les préceptes arides, et par les notions fausses et outrées qu'on donne dans les couvents, qu'une jeune personne peut être insensiblement préparée à vivre dans le monde, à y remplir un jour les devoirs d'épouse et de mère. Quoi qu'il en soit, je ne crois pas que le marquis puisse aimer, et aimer constamment une femme avec tant d'apprêt et si peu de naturel.

M. de Ferval a interrompu ma lettre. Nous avons besoin de courage et de vigilance, ma chère amie; avec cela nous tirerons votre frère de tous les périls. Le mal n'est pas grand, dès qu'il est connu; nous trouverons le remède. La foule entraîne le marquis, nous l'arrêterons. Voilà le monde; on fait rougir un jeune homme de vingt ans d'être sage; on lui persuade que c'est un ridicule de n'avoir point d'intrigues; il en forme, bon gré, mal gré. Le goût des filles d'Opéra est à la mode. Ces femmes-là sont d'un accès facile : elles sont séduisantes, et ce qui n'est qu'un goût, qu'un ton pour des gens accoutumés à l'intrigue, peut être une passion dans un jeune homme neuf et sans expérience. Il est vrai que ces créatures sont pour la plupart trop méprisables pour qu'il soit à craindre qu'on ne puisse pas désabuser une âme bien née. L'amour élève ou avilit l'âme, suivant l'objet qui l'inspire. Votre frère rougira du sien, il le combattra; nous l'aiderons à le vaincre. Ne vous effrayez pas, ma chère comtesse, nous avons déjà un moyen de lui dessiller les yeux sur sa chère *Léonor*. C'est une fille d'Opéra très-jolie et très-artificieuse. La conduite de cette fille annonce des vues dangereuses; elle use certainement du manége des rigueurs pour enchaîner le marquis. Tous ses amants ont été renvoyés, excepté, à ce que l'on croit, un M. de la Roche, financier riche et vieux, qui l'entretient sourdement, et qui a des raisons de cacher ses liaisons avec elle. On est persuadé qu'elle profite du secret

auquel il est obligé pour le recevoir à certaines heures. Votre frère ne se doute pas de cette intrigue ; il se croit l'unique amant de Léonor. C'est elle sans doute qui l'a engagé à s'éloigner de vous ; c'est elle, n'en doutez point. Dissimulez, feignez avec lui d'ignorer ses démarches. Ferval, dont je connois le zèle et l'activité, ne négligera rien pour se mettre au fait de tous les détails, et de la suite de cette inclination. Ne vous alarmez pas, ma chère comtesse, laissez agir nos soins, redoublez vos caresses, cachez vos craintes, et comptez sur nous.

LETTRE VIII

DU MARQUIS A LÉONOR

A Paris, 20 novembre.

Vous me désespérez, fille adorable ; vous n'avez jamais été si passionnément aimée, vous me l'avez avoué. Par quelle fatalité l'amant le plus tendre s'attire-t-il vos refus ? Quel crime ai-je donc commis? Quel crime? Hélas ! celui de t'aimer avec idolâtrie. Coupable ! moi ! un si tendre amant peut-il l'être? Tu veux m'interdire jusqu'au plaisir de te voir ! Deux jours, deux jours vont se passer sans que je puisse espérer... Me haïrais-tu ? Grand Dieu ! Ah ! Léonor, Léonor, il faut bien t'accuser de cruauté ; car quels peuvent être les motifs ? Daigne au moins me les confier. Si c'étoit... Quelle affreuse idée !... Mon âme la repousse loin d'elle, et tremble de s'y livrer. Explique-toi... Cache-moi plutôt... Non, je veux tout savoir. Serois-je condamné à te haïr ?... Je t'outrage sans doute ; ah ! pardonne, pardonne, chère amante, des transports dont je ne suis pas le maître ; tu sais si j'aimerois mieux mourir que de te déplaire ? N'achève pas de me désespérer ; daigne m'écrire, me répondre ; mêle quelques consolations à tes rigueurs : que la pitié dédommage de l'amour... Adieu. L'agitation, l'attendrissement, la crainte, se choquent

dans mon âme, et confondent toutes mes idées. Dieu! quel état! Permets que j'aille te voir aujourd'hui, chère Léonor, ne me refuse pas cette grâce... Tu ne pourras... Je vole à toi.

LETTRE IX

DE LÉONOR AU MARQUIS

A Paris, 28 novembre.

Que votre amour me touche, mon cher marquis! mais que vos soupçons m'humilient! Quoi! vous ne me pardonnerez pas de mériter de vous un peu d'estime? Vos vertus m'en ont tant inspiré pour vous, elles ont porté tant de lumière dans mon âme, que vous devriez, loin de vous plaindre, respecter leur ouvrage. Oui, cher marquis, c'est à vous que je dois le désir, le goût de la vertu. Vous l'avez fait éclore dans un cœur où la nature en avoit mis le germe. Les rigueurs du sort, la barbarie de mes parents, qui dès l'enfance m'ont fait embrasser un état si dangereux, les séductions dont j'ai malheureusement été entourée n'ont pu l'arracher de mon cœur, ce germe précieux. Hélas! la dissipation, les exemples, et plus que tout cela, l'indigence, l'affreuse indigence, m'ont tenu trop longtemps sur les yeux le bandeau fatal que vous avez fait tomber. Que vous avez tort de vous plaindre de mon cœur! C'est lui qui me fait oublier l'outrage de vos soupçons. J'espère assez de votre complaisance pour croire que vous ne viendrez pas aujourd'hui chez moi. Pourrai-je même vous recevoir quelque autre jour sans danger? Adieu, mon cher marquis, que ne me connoissez-vous mieux!

LETTRE X

DU MARQUIS A VALVILLE

A Paris, 30 novembre.

Je la vis hier, cher Valville, elle remit le calme dans mon cœur; je suis sûr de son amour. Ses refus sont si tendres, que je les trouverois aimables, si j'étois moins passionné. Son âme est remplie de délicatesse. C'est son amour, c'est sa vertu qui me rend malheureux; à ce prix je consens à l'être... Non, j'espère vaincre sa résistance: j'en triompherai par ma tendresse, ce triomphe augmentera mes plaisirs. Que les soupçons que je te communiquai l'autre jour étoient injustes! Que je me les reproche! Qu'elle les a bien effacés, sans chercher à se justifier! Reviens, cher ami, des préventions que mon amour jaloux et irrité t'a pu donner contre elle. Que tu la connoissois mal! Tu la confondois avec ses pareilles!... Non, elle est digne de mon cœur, elle le remplit; ce n'est plus une intrigue, c'est un attachement... Un attachement! Pour Léonor! Oui, je ne m'en dédis point... Je souffre... Il n'est que toi dans le monde à qui je puisse ouvrir mon cœur. Permets ces épanchements, j'en ai besoin. Je crains que ma sœur ne s'aperçoive de ma passion: c'est une femme estimable; elle m'a servi de mère, je lui dois beaucoup, elle m'est chère: mais elle est aussi remplie de préjugés que de vertus; je la connois, elle me croiroit perdu si elle savoit que je suis attaché à la femme la plus aimable. Une fille d'Opéra! Ah! c'en seroit assez pour la désoler. Il faut que je m'observe beaucoup, à cause d'elle, vis-à-vis de mes gens.

Sa fantaisie est de me marier. Juge si j'y puis penser! Je soupai chez elle il y a deux jours; elle m'en avoit prié trois jours auparavant. Il m'auroit été facile de m'apercevoir de ses projets; M. de Saint-Sever ne laissa point ce travail à ma pénétration. Il

me prit à l'écart dès que j'entrai, et me vanta d'un air mystérérieux la beauté, l'esprit, et surtout la fortune de mademoiselle de Saint-Albin. Je vis dès lors de quoi il étoit question. Le cercle étoit déjà formé quand j'arrivai : on me présenta à madame et à mesdemoiselles de Saint-Albin. La compagnie, assez nombreuse, étoit composée de femmes auxquelles j'accorderois volontiers le titre d'estimables, mais elles prétendent à celui de jolies ; d'hommes sensés, qui s'efforcent d'être agréables ; de froids savants, qui se donnent pour de beaux esprits ; de jeunes gens timides et empesés. Juge par ce détail de l'effet de l'ensemble. La conversation languissoit, on proposa le jeu. Je fais un brelan, je gagne, et je meurs d'ennui. Mademoiselle de Saint-Albin étoit de cette partie. Elle et sa sœur sont belles, il faut en convenir ; mais quel air droit ! A peine leur ai-je entendu dire un mot ; encore, lorsqu'elles le prononçoient, elles regardoient leur *maman*. On leur a voulu donner des talents ; l'aînée chante ; la cadette joue du clavecin. Elles nous régalèrent d'une cantate, qu'à leur maintien j'aurois prise pour le *Stabat* du Pergolèse. Ces beautés sortent du couvent. Je les aurois crues muettes, si je n'avois remarqué que tandis que la mère jouoit et ne les voyoit pas, elles se mirent dans un coin à caqueter tout bas, avec une autre jeune personne de leur âge. Je prêtai l'oreille, et j'entendis des discours si plats, débités avec une si prodigieuse volubilité, que je leur laissai vite le champ libre. On se mit à table, et l'on me fit le cadeau singulier de me placer auprès de mesdemoiselles de Saint-Albin : je ne pus jamais en obtenir un mot. Quand je leur faisois une question, elles me répondoient d'un air sec et froid : *Oui, monsieur; Non, monsieur ;* et madame leur mère prenoit la parole à leur place quand la réponse pouvoit aller au delà du monosyllabe. Le souper finit ; et ma sœur, qui vouloit absolument me faire trouver cette soirée charmante, fit danser. Il nous vint beaucoup de monde ; c'étoit un petit bal très-paré, très-illuminé. On dansoit décem-

ment, on ne parloit qu'aux mères; les filles avoient l'air de statues à ressorts. Enfin, je ne crois pas que jamais la tristesse et l'ennui aient pris avec moins de grâce le masque de la gaieté. Il fallut pourtant tenir bon, et rester jusqu'à quatre heures du matin. J'étois excédé; ma sœur s'en aperçut, j'en eus du regret; j'étois le héros de la fête, je m'y prêtai le plus qu'il me fut possible. Juge, cher ami, d'après les projets de ma sœur, quels assauts j'aurois à soutenir, si elle savoit ce qui se passe dans mon cœur! Vois combien je dois m'observer! Voudrais-tu te charger de faire l'emplette de la voiture que je veux donner à Léonor? Tu me rendrois un service essentiel. Je ne puis prendre moi-même ces soins sans me trahir. Adieu, cher Valville, je t'embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XI

DE VALVILLE AU MARQUIS

A Paris, 1er décembre.

Je te croyois un peu raisonnable, marquis, d'honneur, je le croyois. Tu avois reçu des leçons d'un maître assez habile, tu n'en a pas trop profité. Allons, je vois bien qu'il faut te tenir la lisière. Ah! fiez-vous à ces cœurs neufs; ils sentent un si pressant besoin d'aimer, que leur raison ne sauroit tenir contre quelques agréments. Leur raison! Je m'énonce mal; la raison n'est que l'expérience du monde, on ne l'a point à ton âge; c'est un aveugle mouvement qui vous entraîne. Je saurai demain au juste l'état de ton cœur. Vous autres grands enfants, vous êtes sujets à prendre vos premières palpitations pour de l'amour. Je prévois qu'il ne sera pas aisé de te corriger de la mauvaise éducation que l'on t'a donnée. On n'a songé qu'à faire de toi un homme à grands sentiments et à beaux procédés : sottise! On ne gagne rien à valoir mieux que ceux avec qui l'on vit; et en

bonne philosophie, le vrai mérite est d'avoir celui qui est généralement recherché. Je t'avois mis entre les mains de Léonor pour y prendre le ton du monde, et te mettre en réputation, et voilà que tu te prends de belle passion pour elle; c'est un enfantillage. Il faut que tu saches qu'il n'est question aujourd'hui que d'être aimable; et pour l'être, qu'est-il besoin d'amour? Ce sentiment nous rend tels tout au plus aux yeux de l'objet que l'on aime. On ne demande que de la galanterie; la galanterie est l'amour du sexe en général. Elle est dans la nature; les femmes ne se ressemblent-elles pas toutes assez pour nous faire passer légèrement de l'une à l'autre? On est revenu de ces goûts exclusifs. Au lieu de s'étouffer le cœur d'une grosse passion, on met en mille goûts divers et passagers la monnaie d'un grand sentiment; petite maison, brillants équipages, petits soupers, maîtresses, aventures galantes, tous ces menus plaisirs font une assez bonne somme de bonheur pour un honnête homme. Quant à l'article des maîtresses, pour bien débuter dans le monde, on prend à ses gages une Laïs en réputation, mais on ne se met pas à ses ordres; on l'aime autant qu'il le faut pour jouir, et l'on n'y tient pas assez pour ne pas s'en délivrer quand il convient.

Tu es bien bon, marquis, de croire à la vertu des femmes. Tu serois bien sot de croire à celle d'une fille d'Opéra. Léonor joue vis-à-vis de toi la fille honnête, elle fait son métier. La fine mouche, elle sait à quels filets se prennent ces bonnes gens qui voudroient estimer ce qu'ils aiment; laisse-la faire, elle répandra dans toute sa maison une odeur de sainteté. Bon garçon! et tu donnes tête baissée dans le panneau! Comme elle te mèneroit loin, si un homme expert en femmes ne venoit à ton secours! Tu as besoin d'un directeur; si j'en connoissois de plus capable que moi, je t'aime assez pour t'adresser à lui; mais je crois être ton fait. Suis le plan de conduite que je te tracerai, et Léonor est à toi dans peu de jours, c'est Valville qui t'en répond.

Commence d'abord par te défaire de cet air nigaud de passion qui ne sied pas du tout. Parle amour d'un ton léger. Laisse entrevoir à la nymphe des dispositions prochaines à la générosité ; des dispositions, entends-tu ? Il n'est pas temps encore de penser à l'équipage que tu me demandes. Quels *arrangements* avez-vous donc pris ensemble pour cela? Veux-tu que Léonor rétracte bientôt ses rigueurs? Parois t'en consoler avec une autre, pique sa jalousie, amorce sa vanité, inquiète son avidité (car elle doit en avoir), en reprenant gaiement l'air d'un homme devenu libre ; et si tu veux bien revenir à elle, que ce soit sans empressement. Veux-tu voir bientôt à quoi tient sa vertu prétendue? Prends le ton du monde, de ces gens que ta sœur appelle libertins ; ne parois estimer ni une femme, ni ses faveurs; tire sur les bégueules à sentiments ; familiarise-toi avec elles, libre, hardi, entreprenant, et le reste. Fais ce que je te dis, la sirène se jettera dans tes filets; si tu fais autrement, tu t'empêtreras dans les siens à ne pas t'en tirer le cœur net. Je te le prédis, tu seras la fable du public; et d'entrée de jeu, tu perdras par cette sottise mille bonnes fortunes : penses-y bien.

Et songe aussi à sortir une bonne fois de la tutelle de ta sœur. Éternellement sous la férule ! Oh ! mon ami. Eh ! comment te formeroit-elle pour le monde, elle qui ne connoît et n'aime que des vertus de nos vieilles grand'mères? Elle feroit de toi un bon Gaulois, un bon Chrétien. Après ? Tu serois, si tu veux, le dernier des Romains. Après? En serois-tu plus aimé, mieux récompensé, plus fêté, plus heureux? Mon ami, autres temps, autres mœurs, c'est le meilleur de nos vieux proverbes. La vertu de nos jours, c'est l'honneur, non pas l'honneur de ces preux chevaliers qui couroient comme des fous les grandes aventures; non, mais celui du galant homme qui ne s'avilit point par des lâchetés. La vieille vertu seroit dans la bonne compagnie comme un sauvage transplanté dans une ville civilisée : tout l'effrayeroit, elle effrayeroit tout.

Laisse-la toute à ta sœur, si elle en veut (dans sa solitude elle est à plusieurs siècles de nous), et à sa sotte compagnie. Je l'ai bien reconnue à ces plaisirs et à ce souper que tu m'as dépeints. Elle a cru t'amuser, je gage? Ces gens-là se persuadent bien qu'ils s'en amusent eux-mêmes, j'en réponds. Pour M. de Saint-Sever, il est de cette espèce d'hommes qui se trouvent bien partout, parce qu'ils n'ont pas l'esprit de s'ennuyer; bon homme au demeurant, droit, brouillon par désœuvrement ou par un zèle toujours gauche, vrai personnage de comédie. J'ai vu quelque part les demoiselles de Saint-Albin, jolies statues ; il ne leur manque que la parole ; c'est assez bon pour femme ; et je serois, pour cette fois sans plus, de l'avis de ta sœur, si tu te croyois assez vieux pour te marier. La femme qu'il est le moins nécessaire de trouver aimable, c'est la sienne. Quand on se marie, on épouse le bien d'une fille, et l'on met en liberté sa personne : voilà ce que j'appelle se tirer honnêtement du sacrement. Mademoiselle de Saint-Albin est une fille de condition, riche; elle peut être ta femme sans inconvénients, mais ce ne sera pas sitôt. Tu n'as pas seulement encore une maîtresse, comment penserois-tu petitement à prendrement une femme? Et Léonor... Mais quelle heure est-il?... Sept heures et demie. Adieu, mon ami, je m'enfuis. J'avais un rendez-vous à six heures, je me proposois d'y être à sept, en voilà huit bientôt. A demain.

LETTRE XII

DE MADAME DE SAINT-SEVER A MADAME DE NARTON

A Paris, 29 novembre.

Ah! comment puis-je me tranquilliser, chère amie? Je vois mon frère exposé aux plus affreux dangers. Je n'ose plus lui parler... Qu'il me sera difficile de me taire! Dans quel laby-

rinthe est-il donc ? Si des conseils vertueux et tendres deviennent dangereux, quelle ressource nous reste-t-il ? Mon mari, qui n'est pas aussi effrayé que moi, prétend guérir mon frère. Il connoît ce M. de la Roche dont vous me parlez ; il croit que cet homme pourra nous aider à désabuser le marquis. D'où M. de Ferval tient-il les choses qu'il vous a dites ? Sans doute que ce jeune homme vous est bien connu, et que nous pouvons sans risque nous en rapporter à lui. Assurez-le de toute ma reconnoissance, animez son zèle, engagez-le à nous continuer ses soins. Adieu, ma chère amie ; je ne compte que sur vous, soutenez-moi.

LETTRE XIII

DE MADAME DE NARTON A MADAME DE SAINT-SEVER

A Paris, 30 novembre.

Je connois vos inquiétudes, ma tendre amie, et vous savez si je les partage. Il ne faut pas pourtant vous livrer à toute votre sensibilité, le mal n'est pas sans remède. Le zèle de Ferval n'a point besoin d'être animé, c'est un jeune homme tout de feu. Sa mère est mon amie. Je l'ai vu au berceau. Il se trouve flatté de votre confiance et de la mienne ; il est charmé de m'être utile, et de voir que je fais assez de cas de son esprit et de son cœur pour l'employer dans une affaire de cette nature. Il en est tout occupé, je puis vous en répondre. Élevé par la plus respectable des mères, il a les mœurs pures, l'âme belle, le cœur chaud. Son extrême vivacité, qu'on pourroit prendre pour de l'étourderie, n'empêche pas qu'il n'ait une adresse infinie pour se mettre au fait des détails de mille aventures secrètes : il sait toutes les intrigues, je lui connoissois ce talent : d'ailleurs il est lié avec votre frère, il ne lui sera pas suspect. C'est par mille petits détours qu'il est parvenu à trouver la voie la plus

sûre de savoir tout ce qu'il est important que nous sachions.

Il a gagné, je ne sais comment, la femme de chambre : cette fille lui a donné hier encore de nouveaux éclaircissements. Le marquis a confié à Léonor les désirs que vous aviez de le voir marié; c'est depuis cette confidence qu'elle a redoublé de réserve avec lui; à peine peut-il obtenir d'être reçu chez elle. Voilà le manége qu'elle emploie à présent. C'est un M. de Valville, ami de votre frère, qui lui a fait faire la connoissance de Léonor, il y a déjà quelque temps. Il commença par lui donner la fantaisie d'avoir une maîtresse, en l'assurant qu'il n'étoit pas convenable qu'un homme comme lui fût sans intrigue. D'après cette raison de convenance, le marquis chercha, et Valville fit tomber le choix sur celle-ci, dont il a été lui-même l'amant il y a trois ans. C'est une anecdote qu'on a tenue cachée à votre frère. Il aime cette fille éperdument, il lui fait des présents magnifiques; elle les reçoit avec une décence, ou plutôt une adresse admirable. Enfin, madame, il est dans l'ivresse, dans le délire; je vous en avertis, non pour vous effrayer, mais pour vous faire sentir combien il faut de ménagement et d'art pour le guérir de ce fol amour. Si vous vouliez m'en croire, vous éviteriez de lui parler de rien qui pût avoir rapport à sa situation. Soyez sur vos gardes, votre amitié pourroit vous trahir. Il est très-essentiel qu'il ne se doute point que vous sachiez cette intrigue. Ce seroit à la fois l'aigrir et l'humilier, et ces deux sentiments me paroîtroient également dangereux. Je voudrois bien obtenir de M. de Saint-Sever, qu'il voulût aussi s'en rapporter à nous. Je vous recommande, ma chère comtesse, de l'empêcher de parler et d'agir. Je connois son zèle et sa tendresse pour vous; je crains qu'il ne s'y livre avec plus d'ardeur que de précaution. Dans les occasions délicates, nulle démarche n'est indifférente.

Je ne sais si vous connaissez Valville : il passe sa vie dans le grand monde, il en a les grâces et les principes; il se croit irréprochable sur l'honneur, et n'en a que de fausses idées :

l'espèce de vertu qu'il s'est faite tient chez lui la place de la vraie vertu qu'il méprise; il traite tout de préjugé, et n'a que des préjugés; il se croit honnête homme, et n'est qu'un homme du grand air; il pense mal des femmes, paroît les respecter, n'en estime aucune, s'amuse avec toutes, badine avec l'amour, se fait par décence un devoir de l'amitié, hait la débauche, cherche le plaisir, le trouve rarement : son goût est délicat, son âme foible, son cœur froid et gâté : esclave des usages les plus extravagants, il traite gravement les choses frivoles, légèrement les sérieuses, et n'a nulle idée de tendresse et de sentiment. Voilà, ma chère comtesse, une esquisse du portrait de l'ami de votre frère. Que ce portrait ne vous effraye pas, cet homme pourra nous servir beaucoup; son cœur n'est pas fait pour traiter l'amour en passion. Il ne combattra celui du marquis que par le ridicule; mais il le combattra fortement. Le vice agit plus adroitement que la vertu ; et ses faux préceptes feront une impression plus profonde que vos principes d'honnêteté. Ne doutez pas que Valville, qui s'affiche pour l'ami, pour le mentor de votre frère, qui l'annonce dans le monde, qui craindroit que le ridicule de cet attachement ne rejaillît sur lui, s'il étoit connu, ne se serve de l'ascendant que dix ans de plus et beaucoup d'expérience lui donnent, pour arracher le marquis aux dangereux liens dans lesquels il l'a lui-même engagé. Léonor le craint, et voudroit l'éloigner; mais elle n'a encore osé montré ce désir, et votre frère ne s'en aperçoit pas. Je vous le répète; c'est un très-grand bonheur, dans cette circonstance, qu'il ait tant de confiance et d'amitié pour Valville. Voilà, ma chère comtesse, le détail exact et certain de l'état des choses. Soyez sûre que je serai bien informée, et que je ne vous laisserai rien ignorer. Adieu, remettez-vous, et comptez sur la plus tendre des amies.

LETTRE XIV

DU MARQUIS DE ROSELLE A VALVILLE

A Paris, 2 décembre.

Que tu connois peu l'amour, cher Valville! Pardonne; ta lettre m'a révolté. Eh! qu'est-ce donc pour toi que ce sentiment, si tu peux ainsi l'assujettir aux circonstances? Ah! que mon cœur est différent du tien! Je brûle, je meurs pour Léonor, et je chéris mes tourments. Sa vertu, qui me désespère, m'est pourtant précieuse et respectable. Que j'aille feindre de ne la plus aimer, parce que je dois la trouver digne de mon estime! Valville, as-tu bien pu me donner ce conseil? Eh! comment le pourrois-je suivre? Non, non; ma tendresse, mes soins, peuvent seuls fléchir son cœur. Quel triomphe, cher ami! Ne regarde point en arrière, oublie les égarements de cette fille estimable aujourd'hui, et tu verras que sa vertu est plus difficile à vaincre que celle d'une femme qui n'a jamais éprouvé de séduction. Elle me permit hier d'entrer chez elle. Quel mélange admirable d'amour, de modestie, de sagesse et d'agréments! Il faudroit avoir une âme de fer pour ne pas être touché. Je lui dois de la reconnoissance : ses moindres bontés sont des sacrifices; ses grâces et sa franchise tempèrent seules la sévérité de sa réserve; enfin, c'est un être adorable... Ah! mon ami, dans quel état est mon cœur! Elle m'a réduit au point de ne lui demander rien : mon respect égale mes désirs. Que deviendra tout cela? Je ne sais; mais si je cessois bientôt d'espérer, je cesserois bientôt de vivre. Tu m'as refusé le service que je te demandois : ton amitié fait ton excuse, et m'interdit les reproches. Je prendrai moi-même ces soins : ménage Léonor dans tes réponses, tu dois ces égards à notre amitié : garde-toi surtout de me proposer d'autres maîtresses.

Adieu, cher Valville : songe que mon cœur n'est ouvert qu'à toi.

LETTRE XV

DE M. DE VALVILLE AU MARQUIS

A Paris, 2 décembre.

Je t'aime et je te plains, mon cher marquis; mais je ne flatterai jamais une passion extravagante. De grâce, ne fais tes confidences qu'à moi. Tu ne pourrois jamais effacer le ridicule que cet amour te donneroit. Tu ne veux pas que j'attaque la vertu de ta maîtresse; allons, soit, je la respecte, je bannis les souvenirs en ta faveur. Mais, mon ami, quand elle seroit la femme la plus décente, crois-tu que je t'approuvasse davantage? C'est chez toi une frénésie que l'amour. L'amour! Sache qu'il ne doit être qu'un amusement, qu'un préservatif contre l'ennui. Il faut, en intrigues amoureuses comme en toutes autres affaires, former un plan d'abord, et ne s'en point écarter, à moins que les circonstances ne varient. On prend une fille comme Léonor, on la garde tant qu'elle amuse, on l'entretient décemment, et on la quitte quand on ne l'aime plus, ou quand elle devient impertinente : cela ne demande pas plus de façon. Il faut un peu plus d'égards pour les femmes d'un certain état; ce n'est guère qu'à mon âge qu'on en vient là. Les alentours de ces dames sont plus gênants. S'insinuer dans l'esprit d'un mari, s'assurer de ses gens, conserver l'air de décence, sont des choses difficiles : l'usage du monde peut seul les apprendre; aussi n'ai-je pas voulu te faire commencer par là. Léonor étoit ce qu'il te falloit d'abord; mais tu perds la tête. Reviens à toi, cher marquis; c'est une fièvre chaude qu'il faut éteindre. Avec tant d'envie de mériter de la considération, tu dois craindre singulièrement le ridicule : songe à celui que tu donnerois, si

ton aventure étoit sue. Je te jure le secret; mais ne va pas te trahir. Adieu, marquis; pardonne-moi ma franchise, comme je te pardonne tes erreurs.

LETTRE XVI

DE MADAME DE NARTON A LA COMTESSE

A Paris, 20 décembre.

Je suis extrêmement fâchée d'être forcée de partir pour aller à Varennes, l'une de mes terres en Lorraine, et de vous quitter, ma chère amie, dans les inquiétudes où vous êtes. Une affaire imprévue et indispensable presse mon départ, et je ne sais trop quand il me sera possible de revenir. Les chagrins que vous donne votre frère redoublent mon affliction; j'aurois fait ici pour vous et pour lui tout ce que j'aurois pu : mon zèle ne se refroidira certainement point par l'absence, et peut-être sera-t-il plus efficace. Je n'aurois pu agir moi-même, c'est M. de Ferval qui nous auroit servies : il nous servira comme si j'étois présente. Je suis voisine de madame de Ferval, sa mère : elle s'unira à moi pour engager son fils à redoubler d'attention sur la conduite de votre frère. Il m'a promis de m'écrire exactement : je vous enverrai ses lettres, si elles vous peuvent être de quelque utilité. Adieu, ma chère comtesse; j'ai le cœur déchiré de m'éloigner de vous.

LETTRE XVII

DE LA COMTESSE A MADAME DE NARTON

A Paris, 25 décembre.

Que les affaires qui vous éloignent sont venues mal à propos, chère amie! et que vous m'étiez nécessaire, ne fût-ce que pour

me consoler ! Depuis votre départ je n'ai plus entendu parler de mon frère : il y a quatre jours que j'ignore ce qu'il devient. Mon mari a été chez M. de la Roche ; je n'ai pu l'empêcher de se livrer à son zèle. Je n'augure rien de fâcheux de cette visite, il veut lui-même vous en rendre compte. Je vous avoue que je n'ai pas l'esprit assez libre pour faire de tels récits : tout cela m'étonne si fort, que je me crois dans un autre monde. Ne m'oubliez pas, chère amie ; donnez-moi des nouvelles de mon frère dès que vous en saurez, et des vôtres, je vous en prie.

LETTRE XVIII

DU COMTE DE SAINT-SEVER A MADAME DE NARTON

A Paris, 25 décembre.

Je me suis réservé, madame, le plaisir de vous faire moi-même le détail de ma visite ; ma femme prend la chose assez sérieusement pour nous deux. Ce n'est pas que je trouve ses craintes déplacées tout à fait : le manége de la belle est trop adroit pour qu'on ne doive pas s'en défier ; mais notre marquis n'a pas perdu la raison, à ce que j'espère ; il ne s'agit que de lever le bandeau qui lui couvre les yeux. J'ai pour cela été trouver M. de la Roche : c'est une ancienne connoissance, je l'ai vu autrefois commencer sa carrière ; ce souvenir n'est pas extrêmement flatteur pour lui, mais je me suis bien gardé d'en rapporter les circonstances fâcheuses; au contraire, j'ai pris le ton de vieille amitié, ce qui m'a paru lui faire un plaisir extrême, parce que nous étions en présence d'un jeune duc qui venoit sans doute lui emprunter de l'argent. Il a donc été charmé de l'espèce de relief qu'il a cru que cela lui alloit donner. Quand le duc a été sorti, j'ai prétexté une affaire, pour donner un motif à ma visite ; j'ai ensuite vanté son hôtel, son jardin, ses meubles, etc. Il m'a

promené partout, et j'ai trouvé le moyen de me mettre très-bien dans son esprit. Il m'a demandé ce que j'avois fait depuis vingt ans que je ne l'avois vu : je lui ai raconté mon mariage, et tout doucement j'ai amené la conversation sur le compte de mon beau-frère ; je lui ai dit ses amours avec une fille d'Opéra. Ce sont les plus aimables, a-t-il répondu ; elles sont un peu chères, mais aussi... Ah ! lui ai-je dit, je ne crois pas qu'il lui en coûte beaucoup. On m'a assuré que cette fille étoit entretenue par un homme extrêmement riche et de beaucoup d'esprit ; cet homme l'aime éperdument, et elle le trompe. Oh ! le sot ! le sot ! s'est-il écrié, peut-on ainsi se laisser duper ? Et vous assurez qu'il a de l'esprit ? On dit qu'il en a prodigieusement, et c'est ce qui m'étonne. Mais quelle est cette fille ? a-t-il demandé avec vivacité. On la nomme, je crois, Léonor ; oui, Léonor. Il a rougi jusqu'au fond des yeux, et m'a dit, après deux minutes de silence, qu'il ne la connoissoit point. J'ai beaucoup insisté sur le malheur de celui qu'elle trompoit ; j'ai dit que c'étoit sans doute une belle âme ; j'ai peint le bonheur du marquis des couleurs les plus propres à piquer cet homme, et enfin j'en suis venu à bout. Soit dépit, rage ou foiblesse, il m'a tout avoué. Je suis ce malheureux, m'a-t-il dit ; je sais me rendre justice, à cet âge il faut être généreux, aussi l'ai-je été. Je lui donne quinze cent livres par mois, tous ses meubles sont mes présents, et quarante mille livres de pierreries par-dessus le marché. Je lui ai demandé de la fidélité ; j'en ai exigé du secret ; j'ai une femme vieille et dévote, des enfants de trente ans, deux gendres de qualité, qui comptent sur tous mes soins à augmenter ma fortune ; nous avons d'ailleurs affaire aujourd'hui à un homme dont l'austérité ne s'accommode pas de nos plaisirs : tout cela m'oblige à la discrétion ; je me flattois qu'on ignoroit ma foiblesse. La misérable ! elle se servoit de mes précautions mêmes pour me tromper. Depuis un mois je n'ai pu la voir que deux fois ; et c'étoit, disoit-elle, parce qu'elle savoit que ma famille nous épioit. Vous êtes galant homme,

monsieur, a-t-il ajouté, vous connoissez le monde, ainsi je ne me repens pas de vous avoir avoué mon secret. D'ailleurs, quel ménagement puis-je garder aujourd'hui ? Je suis trop outré. Me voilà revenu pour jamais de ces malheureuses créatures, je ne veux plus avoir de pareilles intrigues ; mais je veux me venger, et voir cette coquine abominable replongée dans la misère, d'où mon imbécillité l'a fait sortir. Depuis un an que je l'ai, voyez ce qu'elle m'a coûté ; je ne me le pardonnerai jamais ! Des torrents d'injures ont succédé à cette réflexion ; je l'ai encouragé à la vengeance, je l'ai plaint, je l'ai embrassé, et je lui ai promis le secret. Nous nous sommes séparés les meilleurs amis du monde et je l'ai laissé dans les dispositions où je voulois. C'est un vice qui va en châtier un autre ; il me semble qu'il n'en peut rien résulter que de bon. Adieu, madame : vous voyez que dans cette affaire il y a des aspects assez plaisants ; je vous chéris et vous respecte de toute mon âme.

LETTRE XIX

DE LÉONOR AU MARQUIS

A Paris, 14 décembre.

Avez-vous besoin d'être généreux pour être aimable ? Reprenez, cher marquis, reprenez, je vous en conjure, des dons trop magnifiques. Vous ne me soupçonnez pas d'ingratitude ; mais ne paroissez pas par de tels dons me soupçonner d'une avidité méprisable qui n'est pas dans mon cœur. Hélas ! vous jugez de mes sentiments par ceux de mes semblables ! Préjugé cruel ! C'est à la vertu à m'en défendre ! Votre estime ne le devoit-elle pas aussi ? Je vous renvoie l'écrin que vous mîtes hier sur ma toilette ; je vous supplie de le reprendre, et d'être sûr que ma reconnoissance égale votre générosité.

LETTRE XX

DU MARQUIS A LÉONOR

A Paris, 14 décembre.

Ah! c'en est trop, refuser jusqu'à mes présents! c'est m'annoncer mon malheur par un mépris qui m'outrage... Je ne le reprendrai point... Vous me haïssez! je le vois, je le sens! Léonor, au nom de cet amour dont je suis pénétré, daigne ne me pas désespérer ainsi! Accepte au moins ces foibles gages de ma tendresse! Chère et trop vertueuse amante, rends-moi plus de justice à ton tour. Hélas! songe que ces dons que je t'offre avec tant de plaisir sont les seuls soulagements de ma douleur: m'envierois-tu cette consolation? Moi te soupçonner d'avidité! Ah! Léonor! est-il possible que tu juges si mal d'un cœur tout à toi, qui ne respire que pour toi! Si tu étois assez cruelle pour me renvoyer encore cet écrin... Ah! garde-toi de me réduire au désespoir.

LETTRE XXI

DE LÉONOR AU MARQUIS

A Paris, 14 décembre.

Vous l'exigez, mon cher marquis, je me rends, j'accepte ce superbe présent; daignez pourtant ne vous point informer de l'usage que j'en veux faire, et permettez que je ne conserve que la bague. Que vous me rendez heureuse! Je puis donc faire du bien.

LETTRE XXII

DE VALVILLE AU MARQUIS

A Paris, 17 décembre.

Que deviens-tu donc, cher marquis? Depuis huit jours je n'ai point eu de tes nouvelles. N'as-tu point montré mes billets à ta belle? Si tu avois poussé la foiblesse jusque-là, je ne m'étonnerois plus de ton silence. Écoute donc, mon ami, ma foi, cela passe la plaisanterie, et c'est très-sérieusement que je t'avertis que tu te perds. Quand cette fantaisie sera passée, tu en seras au désespoir. Voilà un sujet perpétuel d'épigrammes contre toi. Ces sortes de notes sont désagréables. Si ta maîtresse étoit une vestale, tu pourrois trouver quelques bourgeoises, éprises de l'*Astrée*, qui t'admireroient; mais l'adorateur de mademoiselle Léonor n'aura pas même la ressource d'être plaint. On ne peut te trouver chez toi. Viens me voir demain. Il faut te faire changer d'air. J'ai dessein de te présenter chez la jeune marquise d'Asterre; ce sera une diversion agréable et nécessaire. Le ton de la bonne compagnie, l'habitude de la voir, les comparaisons que tu seras en état de faire t'ouvriront les yeux. Adieu, mon cher, à demain, n'est-ce pas?

LETTRE XXIII

DU MARQUIS A VALVILLE

A Paris, 18 décembre.

Tu n'imagines pas, Valville, à quel point tu m'affliges; tu ne veux point sentir quel outrage c'est pour un amant que d'insulter l'objet qu'il aime. Il faut toute mon amitié pour t'excuser. Je ne t'avois jamais vu injuste. Que t'a fait Léonor? Peut-on con-

damner aussi légèrement! Son état est vil, je l'avoue; mais l'a-t-elle choisi? Les suites inévitables de cet état, les séductions qu'il entraîne, et qu'elle a éprouvées, les imprudences qu'elles lui ont fait commettre, ses fautes peut-être ne peuvent-elles être excusées par le malheur de son sort, par l'abandon affreux où elle s'est trouvée? Ne peuvent-elles effacées être par la vertu dont son cœur est à présent rempli? Ah! la noble franchise avec laquelle elle m'a fait des aveux si humiliants, répare tout à mes yeux. Qu'ils sont grands, ces aveux! Cher Valville, si tu connoissois son âme! Si tu savois quel usage elle fait de mes présents! Les diamants que je lui ai donnés ont été vendus pour soulager une famille honnête et pauvre. Elle me le cachoit, mais hier, tandis que j'étois avec elle, ces infortunés dont sa générosité a réparé les malheurs, vinrent fondant en larmes se jeter à ses pieds, et malgré sa défense firent éclater leur reconnoissance à mes yeux. Elle voulut me la rapporter tout entière, ah! c'étoit moi qui leur en devois à tous! Voilà, Valville, voilà l'objet auquel je suis attaché; penses-tu que je puisse en rougir? Que je me trouverois bas de n'oser honorer la vertu pour elle-même! Adieu, mon ami, songe que je suis assez malheureux sans que tu m'accables encore. Je ne puis accepter ton offre de me présenter chez ta jeune marquise. En quoi ce prétendu bon air la rend-il supérieure à ma chère Léonor? Je ne veux point de diversion à mes chagrins. Je les aime, et Léonor seule peut les adoucir.

LETTRE XXIV

DE LÉONOR AU MARQUIS

A Paris, 26 décembre.

Ah! cher marquis, c'en est fait, ne me revoyez plus, n'exigez plus que je vous voie. L'état affreux où la barbarie d'un homme

bas et cruel me réduit, ne me laisse d'autres ressources qu'une mort prompte. Ce misérable que pour mon malheur j'ai connu dès mon enfance, cet hypocrite, ce lâche séducteur, ce la Roche, dont peut-être déjà vous savez les fureurs, ce monstre qui, sous l'ombre de la pitié, du désir de m'amener à la vertu par les secours de l'opulence, de la religion même, m'a fait accepter des bienfaits.... Ah! je vivrai trop peu pour en rougir assez. Ses intentions étoient criminelles, je m'en suis aperçue; mais j'avois trop craint de m'en apercevoir, ses secours m'étoient nécessaires; ce n'a été que par degrés qu'il est parvenu à me demander l'infâme prix de ses dons. La haine, la vertu, que sais-je! l'amour peut-être, tous ces sentiments plus vifs alors que la crainte de l'indigence, m'ont fait rejeter avec un mépris plein d'horreur ses propositions affreuses. La rage dans cette âme de fer et de boue, a bientôt succédé à l'amour. Il a su que vous m'étiez attaché : la jalousie s'est emparée de son cœur : que d'outrages il m'a faits! Il m'a chassée ignominieusement de l'appartement que j'occupois; il s'est emparé de mes pierreries, de mes bijoux; il a tout pris. Ces pertes, très-considérables, ne me causent point de regrets; tout ce que je tiendrois d'un tel monstre me seroit odieux; mais l'éclat indécent des insultes qu'il m'a faites m'humilie et me déchire le cœur. Hélas! si, dans mon état, on pouvoit se flatter de conserver encore quelque ombre de considération, le misérable me l'auroit ravie. Adieu, trop cher et trop tendre marquis : plaignez une malheureuse victime des rigueurs de la fortune, mais cessez de la revoir. Si j'ai pu mériter de vous quelque estime, daignez me conserver un sentiment si précieux, et je mourrai contente.

LETTRE XXV

DU MARQUIS A LÉONOR

A Paris, 26 décembre.

Que me dis-tu, chère amante? O ciel! quelle audace! Toi mourir, toi... je vole à ton secours! Eh! que ne m'apprenais-tu?... Mais est-il temps de faire ces réflexions? Ce monstre n'échappera pas... Ma divine amie, au nom de ma tendresse, ne te laisses point accabler. Les outrages de cet homme abominable sont les éloges de ta vertu; qu'ils te tiennent lieu de réputation. Dans deux heures au plus tard je suis à toi : les moments me sont chers.... Calme-toi, je n'ai jamais senti tant d'amour et de fureur.

LETTRE XXVI

DE M. DE FERVAL A MADAME DE NARTON

A Paris, 2 janvier.

Ai-je besoin d'encouragement, madame? Je servirai le marquis de Roselle de tout mon pouvoir; mais sa passion est d'une violence qui m'effraye. L'éclat qu'a fait M. de la Roche, n'a servi qu'à l'enflammer davantage. Il vient de donner à Léonor un logement superbe, des meubles magnifiques, une garde-robe, des bijoux, un équipage, et une pension plus forte que celle que la Roche lui faisait. Il a vendu, pour fournir à cette dépense, sa terre de Picardie. Il s'est brouillé avec M. de Saint-Sever. Il veut poignarder la Roche, qui s'est tenu caché depuis qu'il a su cette menace. Voilà, madame, ce qui s'est passé depuis quatre jours. M. de Saint-Sever a bien dérangé nos affaires. Tâchez, je vous en conjure, qu'il ne s'en mêle plus. Je

ne perds pas l'espérance, si l'on veut me laisser faire. Mon valet de chambre (car ce sont là les ressorts que je me trouve obligé d'employer) est toujours dans la plus étroite liaison avec la suivante de Léonor; c'est par ces petits moyens que j'espère parvenir au but. Je me trouverai le plus heureux des hommes si je puis réussir, et vous convaincre par mon zèle de tout mon respect.

LETTRE XXVII

DE MADAME DE SAINT-SEVER A MADAME DE NARTON

A Paris, 6 janvier.

Que j'ai de chagrins, ma tendre amie! Vous savez l'effet que l'éclat de M. de la Roche a produit. Mon frère vint hier ici. Mon mari ne put s'empêcher de lui parler de la vente de sa terre, et de lui dire, avec trop de vivacité peut-être, ce qu'il pensoit de sa conduite. Il ne lui parla pourtant point de Léonor, il me l'avoit promis; mais il lui représenta le tort qu'il se faisoit par des dépenses aussi considérables. Le marquis voulut sortir sans daigner presque lui répondre : M. de Saint-Sever le retint et continua de lui répéter ce qu'il s'ennuyoit d'entendre. Il n'y put tenir; ce frère que j'avois toujours vu si doux, si tendre pour moi, si complaisant pour mon mari, devient fier et presque brusque. Je n'ai plus besoin de précepteur, lui dit-il, et personne n'a le droit de diriger mes actions : mon censeur ne peut être mon ami. Il partit en colère, je n'osai le rappeler. M. de Saint-Sever étoit trop animé, et le marquis aussi; peut-être ne le reverrons-nous plus, il va nous éviter. Que de sujets d'inquiétudes! Mon mari est furieux contre lui. Adieu, ma tendre amie : mes malheurs augmentent chaque jour.

LETTRE XXVIII

DE MADAME DE NARTON A MADAME DE SAINT-SEVER

A Varennes, 9 janvier.

Votre douleur est juste et naturelle, ma chère comtesse; mais de quoi vous sert en ce moment que mon cœur la partage? Hélas! je ne suis point avec vous; je n'essuie point vos larmes. Puisse au moins le malheur de la tentative de M. de Saint-Sever le rendre plus circonspect! Employez, ma chère, tout l'ascendant que vous avez sur lui, pour l'engager à réprimer son zèle et sa colère. Eh! peut-on se fâcher sérieusement contre un malheureux tyrannisé par la plus violente des passions? Ce n'est plus lui qui pense, qui parle, qui agit. Traitons-le comme un malade dans le délire, comme un de ces hommes dont la nature nous offre le triste spectacle pour nous humilier. Votre frère est à peu près dans cet affreux état; mais il en sortira, et son repentir alors expiera des fautes qu'il ne peut condamner aujourd'hui.

Pour l'amener à ce point désiré, il faut les plus grands ménagements. Que M. de Saint-Sever vous console en partageant votre affliction : qu'il prenne toujours l'intérêt le plus tendre à votre frère; mais dites-lui, je vous prie, que je le conjure de se reposer sur M. de Ferval, des soins qu'il faut prendre. Dites-lui que je prévis tout ce qui arriveroit de sa démarche, dès qu'il m'en eût envoyé le détail. Il ne faut point essayer d'arracher le trait dont l'âme de votre frère est blessée, il faut chercher à le détacher doucement; il faut opposer l'art à l'adresse : le cœur des honnêtes gens est plus difficile à guérir que leur esprit. Ce n'est pas ici un travers, c'est une foiblesse. Ferval met tout en œuvre pour vous servir. Il ne néglige pas les plus petits moyens. La liaison d'un de ses gens avec la femme de chambre

de Léonor, le met à portée de savoir beaucoup de choses, et d'arranger ses démarches suivant les circonstances. Je ne doute pas que vous ne le voyiez souvent. Il ne m'a point confié ses desseins. Peut-être ne vous les dira-t-il pas non plus. Il sent combien en général les confidences sont dangereuses, et n'en veut faire à personne. Laissons-le agir. Sa mère excite son zèle, comme s'il pouvoit être plus vif. Les lettres qu'elle lui écrit, ne sont pleines que de vous, du marquis, et de toute cette malheureuse aventure, qui l'intéresse singulièrement. Elle et sa famille composent ma société; je n'en cherche point d'autres.

Il y avoit longtemps que je ne l'avois vue ; j'ai retrouvé son esprit, ses vertus, son caractère, comme je les avois laissés; mais ce que je n'ai pas reconnu, ce sont ses trois filles : l'une de dix-huit ans, l'autre de seize, l'autre de quinze. Peignez-vous trois nymphes, tout ce que vous voudrez, pourvu que ce soit les plus aimables personnes que j'aie jamais vues. Elles n'ont de l'enfance que la candeur et les grâces. Elles ont de la raison, mais une raison charmante, simple comme leur cœur, et qui vous donne l'idée de la belle nature. Si j'écrivois un roman, je ne pourrois m'empêcher de comparer leur raison naissante à la douce lumière des premiers rayons d'un beau jour. Voilà, chère amie, ce qui m'entoure, et ce qui rendroit ma vie délicieuse, si l'état où je sais que vous êtes, me laissoit la liberté de m'occuper agréablement. Le marquis ne pourra cesser de vous aimer, j'en suis sûre. S'il marquoit quelque désir de vous revoir, quelque regret de vous avoir affligée, ma chère, il faudroit saisir cette occasion de lui montrer toute votre tendresse; il faudroit en redoubler les témoignages, et surtout éviter toute explication, tout reproche, tout ce qui pourroit enfin l'humilier, ou heurter sa passion. Adieu, ma tendre amie, que je souffre d'être loin de vous!

LETTRE XXIX

DE LÉONOR AU MARQUIS

A Paris, 28 décembre.

La parole que vous m'avez donnée, mon cher marquis, de ne point voir cet abominable la Roche, peut à peine me rassurer. Oubliez jusqu'au nom de cet homme, je vous en conjure. Est-il digne de votre colère? Je le méprise trop pour vouloir être vengée. Promettez-moi que vous ne le verrez jamais. Je le crains, c'est une âme vile; un homme d'honneur n'est point en garde contre les crimes des lâches... Je frémis à la seule idée... Mon cher marquis, pardonnez-moi mes craintes. Daignez aussi m'accorder la grâce de mettre des bornes à votre générosité. Suis-je faite pour tant de magnificence? Non, elle m'humilie. Est-ce là l'extérieur de la vertu? Souffrez que je n'accepte plus vos dons. Que je serois malheureuse, si j'étois la cause de votre rupture avec madame de Saint-Sever! Elle aura sans doute entendu dire que vous m'aimiez; elle aura su la dépense que je vous ai occasionnée; elle aura été pénétrée de douleur, cette sœur si tendre et si respectable. Rien ne peut lui parler en ma faveur; elle ne connoît pas mon âme : mon état seul doit me rendre odieuse à ses yeux. Son mari est un homme simple, honnête, il vous aime; son âge, ses soins, lui donnent des droits sur vous. Il est persuadé que vous allez vous ruiner pour moi; il cherche à vous retirer de ce danger, pourriez-vous le trouver coupable? D'ailleurs l'envie qu'ils ont de vous marier est raisonnable, et l'attachement que vous avez pour moi met obstacle à leur dessein. Je suis trop votre amie, je vous dois trop, pour ne pas vous en avertir. Eh! quelle autre raison avois-je de vous éloigner? Mon cher marquis, craignons l'un et l'autre un amour dangereux. Bornons-nous à la simple amitié; si ses plaisirs sont moins vifs, ils sont moins

suivis de peines. Voyons-nous rarement, je vous en conjure. Cherchez des secours contre votre passion dans le sein de votre famille. Attachez-vous à quelque objet aimable, vertueux, et digne de votre amour; et s'il le faut, pour le repos de vos jours, oubliez-moi... Adieu, mon cher marquis, soyez heureux, tous mes vœux seront comblés.

LETTRE XXX

DU MARQUIS A LÉONOR

A Paris, 28 novembre.

Tu me ravis, fille divine! être adorable! Que je puisse t'oublier! Que je le veuille! Plutôt mourir mille fois. Eh! que m'importe que mes parents désirent de me charger d'un joug affreux? Je ne me ferai point la victime de leurs sentiments. Je renonce au mariage, et j'y renonce pour jamais. Je ne veux que toi, ma Léonor, tu pourras seule remplir mon cœur. Quels scrupules te fais-tu sur mes présents? Ah! je te l'ai déjà dit, ne m'interdis pas cette douceur, cette consolation, la seule qui me soit donnée et que ma famille me dispute encore! Je ne verrai point la Roche, je te l'ai promis. Je n'aurois pu me souiller d'un sang si vil que dans les premiers mouvements de ma fureur; n'appréhende rien de la sienne. Que tu es bonne! Que tu es grande! Tu mérites l'hommage de l'univers. Je relis mille fois ta lettre; mais c'est pour admirer tes sentiments, sans m'y rendre, et pour prendre de tes vertus de nouvelles armes contre toi-même.

LETTRE XXXI

DE VALVILLE AU MARQUIS

A Paris, 8 janvier.

J'abhorre le rôle de censeur, mon cher, mais je ne puis m'empêcher de le devenir pour toi. Tes folies sont publiques ; elles rejaillissent sur moi. Tu t'affiches, tu vends des terres; tu te brouilles avec ta famille ; tu choques toutes bienséances ; je dois t'en avertir. Il n'est pas nécessaire d'aimer ses parents ; mais il faut vivre décemment avec eux, les voir rarement, mais les voir. Les ruptures et les éclats sont un tort ; c'est se manquer à soi-même. Il y auroit de la sottise à se refuser les plaisirs, mais il faut conserver les dehors. On n'a plus d'hypocrisie aujourd'hui, mais on a de la décence. Tu n'en conserves point; tu vas donner tête baissée dans une passion ridicule. Tu te laisses prendre par un faux air de vertu ; quelle extravagance ! Quand cette vertu seroit vraie, il faudroit être bien dupe pour s'attacher à une femme qui l'afficheroit. A quoi cela mène-t-il? Mais celle dont Léonor se pare à tes yeux, est fausse de toute fausseté.

Puisque c'est là ce qui t'a séduit, s'il le faut, pour te guérir de cette manie, je t'enverrai la liste de tes prédécesseurs. Elle est nombreuse au moins... Crois-moi, mon cher, je connais mieux cette fille que toi... Tu es le premier, et tu seras l'unique auquel elle fasse éprouver des rigueurs. Sa prétendue franchise, dont tu es pénétré, n'est qu'une fausseté raffinée. Dans ces aveux, si beaux, elle ne t'a pas tout dit. Mais est-il besoin de te prouver, par des faits, quelle a été la conduite d'une fille d'Opéra ? Ce titre seul l'annonce. L'artifice est trop grossier. Comme je ne te vois plus, j'ai pris le parti de t'écrire, et de t'informer que tu deviens le sujet universel des plaisanteries. C'est

le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme de ton âge. Livre-toi aux plaisirs, aie des maîtresses, évite les leçons de ta sœur et le verbiage de ton beau-frère, tu feras fort bien ; mais observe les bienséances d'usage, le monde l'exige ; il n'est plus possible de lui pallier tes torts. Quitte Léonor sans balancer, nous tâcherons de réparer le reste. Adieu, mon ami.

LETTRE XXXII

DU MARQUIS A VALVILLE

A Paris, 9 janvier.

C'en est trop, monsieur, vous me poussez à bout. Joindre la calomnie à l'outrage... Vous ignorez ce que c'est que l'amour. Je croyois que vous respecteriez l'amitié. Votre cœur n'est pas fait pour les sentiments tendres, j'en exige dans mes amis. Ce seul titre vous a pu donner le droit de m'accabler de conseils superflus et d'avertissements importuns. Supprimez-les, et oubliez-moi.

LETTRE XXXIII

DU MARQUIS A LÉONOR

A Paris, 20 janvier.

Pardonne, pardonne, ma Léonor, un mouvement dont je ne suis pas le maître. Je n'ose te l'avouer... Tu n'es pas faite pour être soupçonnée ; aussi ma curiosité ne vient-elle pas de la jalousie ; elle prend sa source dans l'intérêt le plus tendre... le plus vif... Ah ! ma chère, puis-je sans témérité te demander la grâce de m'apprendre ce que c'est que la lettre que tu reçus hier à ta toilette? Elle te causa une émotion que tu ne pus me cacher. Tu laissas tomber cette lettre, et je vis ton inquiétude,

pendant que je la ramassois ; je ne fis que regarder le dessus, j'allois te la rendre ; tu me l'arrachas avec précipitation. Ah ! si c'étoit quelque événement heureux, tu n'aurois pas eu la cruauté de me le laisser ignorer. Aurois-tu quelque chagrin que je ne pusse savoir? Chère amante, mon cœur t'est ouvert, daigne y verser tes peines. Je te vis hier distraite, rêveuse, tu soupirois... tu me regardois... Je ne puis m'empêcher de croire que cette lettre m'intéresse. Je n'osai faire éclater le désir ardent que j'avois de la voir ; mais elle a troublé mon repos, et je te conjure, si les choses qu'elle renferme ne sont pas des secrets déposés dans ton sein, si elle n'intéresse pas d'autres que toi, je te conjure de me dire... Ma Léonor, je suis trop tendre pour paroître indiscret ou soupçonneux ; je ne m'adresse qu'à toi pour savoir ce que tu as craint de m'apprendre... Adieu : si je te suis cher, tu ne me refuseras pas cette preuve de ta confiance.

LETTRE XXXIV

DE LÉONOR AU MARQUIS

A Paris, 21 janvier.

Je ne puis, mon cher marquis, vous montrer cette lettre. L'honneur me le défend. Le secret d'autrui, dans aucun cas, n'est en mon pouvoir. Daignez ne pas me presser davantage. C'est une affaire importante... Vous ne pouvez la savoir ; ne vous inquiétez pas, ce n'est point un malheur ; dans d'autres circonstances, ç'auroit peut-être été pour moi un événement heureux. Voilà tout ce que la prudence, l'honneur, et même la reconnoissance, me permettent de vous dire. Adieu, mon cher marquis, vous ne pourriez sans injustice me faire un crime de ma réserve.

LETTRE XXXV

DE M. DE FERVAL A MADAME DE NARTON

A Paris, 25 janvier.

J'ai gagné bien peu de terrain, madame, depuis quinze jours; mais je vis hier, par l'entremise de mon valet de chambre, Marton, suivante de Léonor : je vais vous répéter notre conversation, avec tout le verbiage indispensable vis-à-vis d'une Marton. Cette fille débuta, comme de raison, par les protestations d'une fidélité à toute épreuve pour sa maîtresse. Elle me dit qu'elle ne ressembloit point à toutes les femmes de son espèce; qu'elle avoit de l'honneur. Je savois par cœur ce préambule; je l'écoutai pourtant, et j'y répondis avec quelques louis. Ma réponse lui plut, quoiqu'elle fît quelque semblant de s'en défendre. Je vois, me dit-elle, monsieur, que vous êtes un honnête homme, et que ce n'est que par un bon motif que vous voulez savoir... Dis-moi ce qui se passe, lui dis-je, et tu n'auras point à t'en repentir. Hélas! dit-elle, monsieur, j'appartiens à qui me fait gagner ma vie; si c'est vous qui avez cette charité, c'est vous que je servirai. Après avoir ainsi arrangé son honneur, sa conscience et son intérêt, elle me dit que sa maîtresse étoit fort discrète, et ne lui avoit jamais rien confié. J'ai bien quelques soupçons, ajouta-t-elle, mais je ne puis rien dire de positif. Je lui demandai quels étoient à peu près ses soupçons. Eh! mais, dit-elle, je ne sais... elle a bien sûrement des desseins. Il est certain qu'elle ne voit plus personne que M. le marquis. Elle voyoit, devant le dernier éclat, M. de la Roche de temps en temps, et c'étoit pour être libre de le recevoir encore, qu'elle ne voyoit M. de Roselle qu'aux heures qu'elle lui marquoit; mais depuis ce qui s'est passé, nous ne voyons plus de messieurs au logis. C'est de bonne foi qu'elle prie M. le

marquis de cesser de lui faire des présents. Dans les commencements elle les recevoit avec joie; mais je sais bien que quand on lui apporta l'autre jour le magnifique nécessaire qu'il lui a donné, elle en fut réellement fâchée. J'ai compris, par quelques mots qu'elle a dits devant moi, qu'elle a dessein de quitter l'Opéra. Elle parle de vertu, de décence; que sais-je moi? Enfin, monsieur, il y a quelque chose là-dessous; je ne vois pas ce que c'est, mais on ne peut changer si facilement du noir au blanc. Mais, ma chère Marton, est-il possible qu'elle ne donne sa confiance à personne? Je ne dis pas ça, répondit-elle; mademoiselle Juliette... oui, mademoiselle Juliette pourroit savoir... Quelle est, lui dis-je, mademoiselle Juliette? C'est une demoiselle, comment vous dirai-je... une demoiselle... comme ma maîtresse. Elle est à la campagne à dix lieues d'ici, chez un monsieur fort riche, avec lequel elle vit. C'est la meilleure amie de ma maîtresse; elles s'écrivent souvent... Je ne connois même qu'elle qui lui écrive; et c'est ce qui me donne encore plus d'envie de savoir de qui vient une lettre que ma maîtresse reçut il y a trois jours d'une autre main que de mademoiselle Juliette... Ah! que je voudrois bien connoître l'objet de cette lettre, qui n'a pas été écrite ni reçue sans dessein! On ne m'a rien dit; mais j'ai bien vu qu'il y avoit quelque chose. Elle engagea M. le marquis à venir chez elle à midi, elle ne l'avoit jamais reçu à cette heure-là; c'est ordinairement celle où le facteur rend les lettres. C'est toujours à moi qu'il les remet; elle me donna dès le matin l'ordre de le faire entrer chez elle. Il arriva effectivement pendant que M. de Roselle étoit ici, et remit à ma maîtresse une lettre qu'elle lut avec des façons... Elle la laissa tomber; elle l'arracha avec inquiétude des mains de M. le marquis, qui l'avoit ramassée... Tenez, monsieur, il y avoit quelque chose... Elle attendoit sûrement cette lettre... Je ne sais encore ce que c'est; mais elle a quelque dessein. Aujourd'hui j'ai trouvé son secrétaire entr'ouvert, je l'ai refermé, et lui en ai

rendu la clef. De quoi vous mêlez-vous? m'a-t-elle dit. Je suis sortie, elle a rouvert le secrétaire, mais avec précaution. Je la guettois sans qu'elle me vît, et j'ai bien remarqué que cela n'a pas été fait sans dessein. Comment, ai-je ajouté, ta maîtresse est-elle avec le marquis à présent? Oh! monsieur, il l'adore, et je crois, Dieu me pardonne, qu'il a pour elle du respect; car il me semble que c'est ainsi que j'ai entendu appeler une inaction timide et un air déconcerté. Il n'auroit pas plus d'égards pour une duchesse, et une duchesse n'auroit pas plus l'air d'une femme comme il faut, que mademoiselle Léonor quand elle est avec lui. Il n'y a pas longtemps que je suis avec elle; elle a renvoyé celle qui étoit avant moi, parce que peut-être elle savoit des choses... Quel est, lui ai-je dit, à peu près le caractère de ta maîtresse? Monsieur, elle n'est pas mauvaise; elle est assez douce à servir; quand elle a de l'argent, elle est libérale; elle ne sait point disputer ni marchander; elle a bien de l'esprit, à ce qu'on dit; au reste, elle ne me parle presque pas. Depuis quelque temps elle est rêveuse, inquiète, agitée, quand elle est seule; mais elle prend un air riant et agréable dès qu'elle voit arriver M. le marquis. Ne crois-tu pas qu'elle lui accorde... Oh! non, monsieur, rien du tout, j'en suis bien sûre. Eh! sans cela... Je m'y connois, j'en ai servi plusieurs; quand on est pauvre, l'argent de ces demoiselles est aussi bon que celui d'autres personnes. Je suis honnête, monsieur, et cela suffit. J'aime réellement mademoiselle Léonor; elle est ma maîtresse, et je sais mon devoir. Il faut que ce soit vous, monsieur, pour que je dise... Tu m'as promis... Oh! oui, c'est par bonne intention, je le vois, ainsi je n'y crois pas de mal, et vous aurez soin de moi. Je t'en réponds, ma chère Marton. Une nouvelle libéralité l'a engagée à de nouvelles confidences. J'ai su d'elle qu'il y a quelques jours le marquis envoya des diamants magnifiques à Léonor; qu'elle les refusa d'abord, et ne les reçut que pour céder aux instances redoublées qu'il lui fit; qu'après

en avoir vendu pour six mille livres, elle envoya chercher de pauvres gens, auxquels elle donna cent écus (ils l'ont dit secrètement à Marton). Ces gens revinrent le lendemain pendant que le marquis y étoit. Ils se jetèrent aux pieds de Léonor; ils lui firent de si pathétiques remercîments, que Roselle est persuadé qu'elle leur a tout donné. Elle feignit d'être au désespoir qu'ils fussent venus dans ce moment-là; elle joua parfaitement la générosité, la modestie, et acheva de pénétrer le marquis de la beauté de son âme. Elle a encore donné depuis dix-huit louis à ces gens-là, afin qu'ils lui soient dévoués. Elle a d'ailleurs eu l'adresse de ne point spécifier la somme qu'elle leur a donnée, ce n'est que la grandeur des remercîments qui l'a seule exagérée : ainsi nous ne pouvons tirer aucun parti de cette aventure. Elle nous montre seulement à quel caractère nous avons affaire. Voilà, madame, tout ce que j'ai pu savoir. J'ai fort envie de voir Juliette; je vais m'informer de ses alentours. Je voudrois bien aussi savoir ce que c'est que cette lettre; je ne vous laisserai rien ignorer. Mais, de grâce, ne parlez point de tout ceci à madame de Saint-Sever; vous connoissez son mari, il est toujours fort en colère; il dit que si tout le monde avoit agi comme lui, le marquis ne donneroit pas tant de chagrin à sa famille; que sa sœur l'a gâté, etc.; qu'il l'abandonne; qu'il ne veut plus se mêler de ses affaires; mais il s'en mêleroit demain s'il le pouvoit, et tant pis pour ses affaires. Madame de Saint-Sever ne pourroit peut-être lui cacher une partie de ce qu'elle sauroit; il est plus prudent de ne lui en rien dire, et je vous demande cette grâce. Adieu, madame; permettez-vous que ma mère partage ici avec vous les assurances de mon tendre respect, et que j'embrasse mes sœurs?

LETTRE XXXVI

DU MARQUIS A LÉONOR

A Paris, 25 janvier.

Comment t'avouer mon crime, chère amante? mais aussi comment retenir les mouvements que cette lettre... Ton secrétaire entr'ouvert, j'étois seul dans ta chambre, j'ai reconnu le dessus, j'ai lu... Pardonne, ta réserve augmentoit ma curiosité. Juge, ma Léonor, juge, si tu le peux, de mon inquiétude, de mes craintes... Accepteras-tu? La réponse que tu me fis hier me rassure... Mais, grand Dieu! Quelle épreuve! Si tu ne m'aimes pas avec passion, je suis perdu. Dis-moi, dis-moi que tu refuses... Dois-je empêcher ton bonheur? Je m'opposerois à ta fortune? Mais puis-je consentir à te perdre? Je suis au désespoir, je te renvoie cette lettre fatale! Fatale! Puis-je appeler ainsi un hommage si parfait qu'on rend à ta vertu! Je succombe; adieu, adieu, Léonor, je ne sais ni ce que je désire, ni ce que je crains; mais l'agitation où je suis, mais ce que je sens, déchire mon cœur. Je suis dans un état déplorable. Dis-moi, de grâce, quel est cet homme si grand, si vertueux, si digne... Il peut disposer de sa main. Qu'il est heureux!

LETTRE XXXVII

TROUVÉE DANS LE SECRÉTAIRE DE LÉONOR

A Tours, ce 11 janvier.

Les mépris dont vous avez accablé mon amour, mademoiselle, après m'avoir ôté toute espérance, m'ont dessillé les yeux. Je croyois être tendre, j'étois cruel, j'étois injuste; vous m'avez banni pour jamais de votre présence, je l'ai mérité. Depuis un

an que je ne vous ai vue, quels jours, quels jours affreux j'ai passés dans ma retraite ! Ah ! j'ai bien expié le crime de n'avoir pas rendu justice à votre sagesse. Aveugle que j'étois! Je ne découvrois pas la cause de vos refus ! Je les prenois pour des caprices, pour de la haine : je ne croyois point vous offenser. Vous l'avouerois-je, mademoiselle? Votre état, les préjugés qu'il entraîne, ne me laissoient pas même l'idée de votre vertu. Votre beauté m'avoit séduit, mes désirs étoient brûlants; je vous aurois sacrifié toute ma fortune, mais je n'aurois sacrifié qu'elle. Quel sacrifice pour vous étoit-ce là? J'ai suivi vos démarches, mademoiselle; elles vous assurent mon respect et mon repentir. Heureux si vous daignez me pardonner une offense involontaire, dont je rougis. Je connois le principe admirable qui vous a fait agir. L'affreuse idée d'être haï ne me tourmente plus. Mes mœurs se sont épurées, votre cœur pourra s'attendrir. Ce n'est plus un séducteur qui se présente à vos yeux; c'est un honnête homme, plus sensible encore à vos vertus qu'à vos attraits, qui vous conjure d'accepter, avec l'offre de sa main, un hommage plus digne de vous, et le seul qu'il puisse vous rendre. Oui, mademoiselle, voilà ce que peuvent mon amour et vos vertus; ma résolution est prise. Je puis disposer de ma main; je méprise les préjugés; je veux être heureux, et ne puis l'être qu'avec vous. Un nom illustre seroit trop à charge, s'il étoit un obstacle à mon bonheur; une fortune considérable n'est qu'un motif de plus pour ne consulter que son cœur. Ah! mademoiselle, ne consultez que le vôtre pour assurer mon bonheur, et mon destin sera digne d'envie.

LETTRE XXXVIII

DE LÉONOR AU MARQUIS

A Paris, 22 janvier.

Vous avez manqué essentiellement, monsieur, à l'honnêteté et à l'amour. Je vous avois refusé mon secret, le secret d'autrui, et vous me le dérobez d'une manière indigne. Où est donc la vertu, où est donc le véritable amour, s'ils ne sont pas dans le cœur de ceux qui en parlent si dignement le langage? Je ne cherche point à démêler les motifs de cette action ; ils seroient peut-être trop offensants pour moi ; j'aime mieux que vous ayez seul à rougir. J'avois sans doute commis une imprudence en laissant mon secrétaire ouvert ; mais ce ne devoit pas en être une vis-à-vis de vous. Les précautions ne sont point faites pour se garantir contre les honnêtes gens ; notre sûreté est dans leur honnêteté même. Et l'amour, l'amour, dont la première loi est de respecter ce qu'on aime, ne vous a pas retenu la main ! Je ne vous reconnois plus, marquis, vous n'êtes plus l'homme qui m'a inspiré des sentiments si purs... Si je le croyois... Non, je ne le crois pas... Vous avez donc vos moments de foiblesse... Je ne sais pourquoi je suis disposée à vous pardonner celle-là ; peut-être mon amour-propre est-il secrètement flatté de vous paroître digne de quelque estime. Peut-être est-ce lui qui va vous ouvrir entièrement mon cœur. Vous m'avez surpris un secret, je veux bien ne vous pas celer mes résolutions. Vous devez avoir des remords. Je vous épargne des reproches ; je vous pardonne, pour calmer votre âme, et je vais rassurer votre cœur.

L'idée que je me suis faite du mariage est trop belle, trop sainte, pour que je puisse le regarder comme une espèce de marché. Je suis dans un état bien vil, ma naissance est bien obscure, je dois redouter l'indigence. Le sort qu'on m'offroit eût

effacé ma honte et terminé mes malheurs ; mais toutes ces considérations n'ont pu m'engager à jurer un amour que je ne sentois point, et que je n'aurois pu sentir. La probité a fait taire l'ambition, je serai pauvre, je serai peut-être méprisée ; mais à mes propres yeux, je ne serai point méprisable, je n'aurai trompé personne. Voilà, mon cher marquis, quels sont mes sentiments. Ma réponse est faite, ne vous informez point quel est cet homme honnête et malheureux, je ne puis l'aimer ; mais je lui dois une reconnoissance éternelle, et un secret inviolable.

LETTRE XXXIX

DE MADAME DE FERVAL A M. DE FERVAL

A Ferval, 28 janvier.

Madame de Narton m'a communiqué votre lettre, mon cher fils ; je connois votre cœur, je ne doutois point de votre zèle. Nous sommes charmées de votre ardeur ; elle est estimable. Le service que vous voulez rendre est grand, et digne d'un cœur vertueux. Mais, mon cher Ferval, tâchez de n'employer, dans une chose si honnête, que des moyens honnêtes. Il est toujours fâcheux de recourir à ceux qui ne le sont pas ; j'ai voulu moi-même vous en avertir. Léonor, je le sais, ne mérite point d'égards ; mais on lui doit de la justice, parce que c'est une dette universelle, dont rien ne peut nous affranchir ; et c'est y manquer que de corrompre des domestiques. Je sais que les circonstances où vous vous trouvez, semblent autoriser cette ruse. Mais, mon cher fils, redoublez de soins, et ne vous livrez qu'à ceux que vous ne pourrez vous reprocher. Peut-être trouvez-vous ma délicatesse outrée, je désire que non ; cette délicatesse, mon fils, n'est que de la probité ; si vous pouviez trouver le moyen de voir Juliette.... Que sais-je ?... Je ne puis vous tracer de plan. Rien n'est plus honorable pour vous que la con-

fiance de madame de Narton et de madame de Saint-Sever. Je suis bien sûre qu'elle ne peut être mieux placée. Les dangers où vous voyez qu'un attachement aveugle entraîne le marquis, doivent redoubler votre horreur pour le vice : les démarches que vous faites pour le retirer de cet abîme sont autant d'engagements pour vous à la vertu. Adieu, mon cher enfant ; madame de Narton vous assure de son amitié ; vos sœurs vous embrassent ; vous savez combien vous m'êtes cher.

LETTRE XL

DE M. DE FERVAL A MADAME DE FERVAL

A Paris, 31 janvier.

Je n'ai pas moins de répugnance que vous, ma respectable mère, à me servir des moyens que j'emploie ; mais le genre de cette affaire et les intérêts qu'on me confie exigent que j'en fasse usage. Soyez sûre que s'il s'agissoit de ma fortune, je ne voudrois pas m'abaisser au point d'avoir recours à de telles voies. Je désirerois de toute mon âme n'en avoir pas besoin. Mais sans le secours de Marton, aurois-je pu jamais voir les deux billets de Juliette que j'ai copiés ? Je n'en ai pu garder les originaux ; voyez seulement par ces lettres combien les autres jetteroient de clarté sur toutes les démarches de Léonor ; vous allez connoître ses desseins, et s'il est possible à présent de garder quelques ménagements. Le vice auroit trop à s'applaudir, si la vertu n'osoit employer, pour le combattre, que des moyens avoués par la régularité la plus austère. Il est des occasions où l'honnêteté de la fin excuse les moyens, et peut-être même les légitime.

Voilà tout ce que j'ai pu découvrir depuis huit jours. Le marquis ne voit plus personne. Il passe sa vie à regretter les instants trop courts où Léonor lui a permis de la voir, ou à désirer

qu'ils se renouvellent, pour les regretter encore ; son âme n'est plus remplie que de cet objet. Il est brouillé avec Valville. C'est un grand triomphe pour Léonor, aussi en est-elle charmée. Je me hâte de finir, ma chère maman, pour vous laisser lire mademoiselle Juliette. Oserois-je vous supplier d'offrir mes hommages respectueux à madame de Narton ? Mes sœurs savent si je les aime ; je leur enverrai les airs nouveaux qu'elles me demandent. Permettez, ma tendre mère, que je vous renouvelle les assurances de mon respect et de toute ma tendresse.

LETTRE XLI

DE JULIE A LÉONOR, CONTENUE DANS LA PRÉCÉDENTE

18 décembre.

Ton amant est d'une espèce bien étrange, ma chère ! Tu t'y prends fort bien ; mais son amour est-il d'une trempe à résister à l'ennui des refus ? Voilà ce qui m'inquiète. Accepte tous ses dons ; mets-y toute la décence que tu voudras ; mais crois-moi, accepte, accepte ; c'est toujours autant de pris. Je suis au désespoir de ne pouvoir t'envoyer ce petit drôle de Bizac. Il est dans ce pays-ci attaché au char d'une veuve, vieille, riche et folle ; elle en est éperdue. Il ne peut la quitter sans risquer de perdre le fruit de ses soins ; sa fortune en dépend. Quel dommage ! Cet adroit Gascon auroit joué d'après nature le rival malheureux, vertueux, respectueux, généreux, etc. Trouve-moi d'autres moyens de te servir. Ton aventure est unique. Je n'ai jamais eu l'esprit de subjuguer ainsi des cœurs tout neufs. Mon vieil amant est un homme épouvantable, jaloux, tyrannique, ennuyeux et maussade. Depuis trois mois que je suis ici, je sèche sur pied ; mais il me fait de gros présents, et je prends patience. Il faut bien faire des fonds pour cet hiver. J'ai grande envie de voir ton petit marquis. Qu'il est plaisant avec son res-

pect! où a-t-il pris ce mot-là? Il doit te paraître étrange. Le pauvre garçon! Tiens, je l'aime à la folie, il est si sot! Tu lui donneras de l'esprit; il est bien juste qu'il paye son apprentissage. Il *commence par être dupe*, il pourra *finir par être fripon*. C'est le cours du monde. Adieu, petite coquine. Je n'ai point communiqué ton secret à Bizac, dès que j'ai vu qu'il ne t'y pourroit servir. Je suis folle, mais je suis discrète. Adieu, ma chère, je t'embrasse.

LETTRE XLII

DE JULIETTE A LÉONOR, CONTENUE COMME LA PRÉCÉDENTE DANS CELLE DE M. DE FERVAL

A Saint-Firmin, 16 janvier.

Tes projets m'étonnent. Toi, ma chère, devenir une femme de qualité! Vouloir épouser! A tout prendre, tu fais fort bien; que risques-tu? Entre nous pourtant, là, comment pourrois-tu jouer le triste rôle d'une honnête femme? C'est du haut comique. Voyons comment tu t'en tireras. Je t'aime, de viser ainsi au grand. Tu vas être, si tu réussis, le modèle de l'héroïne du corps. Que sait-on? l'exemple... Eh! mais oui, il y a tant de têtes qui sont, pour ainsi dire, à attendre qu'on leur apprenne à faire des folies! Avec le temps, ces choses extraordinaires deviennent si communes, qu'elles ne font plus sensation; c'est tout comme pour la laideur. N'y a-t-il pas des moments où mon vieux singe m'amuse? Ils sont courts à la vérité, ces moments: mais que faire à cela? Tout le monde n'est pas né, comme toi, pour les grandes aventures. Voilà ce que c'est que de réunir la beauté, l'esprit et le courage. Je connois déjà tes talents; avec cela, tu m'étonnes encore. Allons, pousse ta pointe, je te servirai de mon mieux. Tes intérêts sont les miens. J'ai copié avec soin la lettre dont tu m'as envoyé le modèle; je la fais mettre à la poste de

Tours par une occasion sûre. Je ne l'ai point voulu mettre à notre poste d'ici près; l'éloignement de Tours, la grandeur de la ville, tout cela dépaysera mieux le lecteur. Cette lettre t'arrivera sûrement jeudi à midi, fais sur cela tes arrangements. J'espère que tu m'apprendras l'effet de ce petit manége. Je voudrois pourtant, à ta place, être sûre de quelque chose avant de quitter l'Opéra. Car enfin cette sœur, ce Valville, tous ces gens-là peuvent arrêter les progrès de la passion du marquis. Songe donc ce que c'est pour lui que de t'épouser. Ne crains rien de ma part, je te le répète, je n'ai voulu rien dire à Bizac; il est tout occupé de sa veuve; il en a déjà tiré plus de vingt mille francs : cela vaut mieux que la protection de la Roche. A propos de la Roche, une entrevue du marquis avec lui eût démonté toutes tes batteries. Tu as prudemment prévu cet accident. Adieu, ma chère, n'oublieras-tu point ta pauvre Juliette, quand tu seras madame la marquise?

LETTRE XLIII

DE MADAME DE NARTON A FERVAL

A Varennes, 6 février.

Nous voyons clair à présent, monsieur; mais cette clarté est affreuse. Pauvre madame de Saint-Sever! Que deviendroit-elle si elle savoit?... Je me garderai bien de lui laisser entrevoir ce danger. Sa douleur trahiroit son secret; son mari achèveroit de tout perdre. Mettez tout en œuvre pour prévenir le triomphe du vice, et élevez-vous un peu au-dessus des scrupules de madame votre mère, que je me ferois un devoir, en toute autre occasion, de respecter moi-même. Quelle témérité dans les projets de cette malheureuse Léonor! Vous ne pouvez prendre de plan fixe, les circonstances doivent vous déterminer; vous profiterez de tout, j'en suis bien sûre. Les plus chers intérêts d'une famille res-

pectable sont dans vos mains. Quel honneur à votre âge, de mériter assez d'estime, pour être chargé d'une affaire aussi délicate! Allez de temps en temps, je vous en supplie, consoler ma malheureuse amie. Je vous le répète, je ne lui manderai rien. Adieu, monsieur, je n'oublierai jamais toute la reconnoissance que je dois à votre zèle.

LETTRE XLIV

DE MADAME DE SAINT-SEVER A MADAME DE NARTON

A Paris, 20 février.

Je n'ai point vu mon frère, ma chère amie, depuis ce qui s'est passé il y aura bientôt deux mois. J'ai su par ses gens qu'il ne voit plus personne. Il a été plus souvent qu'à l'ordinaire chez cette fille depuis huit jours. On ignore ce qui se passa hier entre eux; mais le marquis revint chez lui dans une agitation singulière. Il a passé la nuit dernière à se promener à grands pas dans sa chambre; il a écrit à Léonor ce matin; la réponse qu'il en a reçue l'a plongé dans le trouble; ses domestiques disent que quand mon frère entra hier chez cette créature, elle étoit à demi étendue sur une chaise longue, dans un déshabillé galant, etc. L'espèce de désespoir qu'il ne put cacher à ses gens hier au soir en sortant de chez elle leur fit penser que Léonor étoit malade. Ils s'en sont informés ce matin; sa femme de chambre leur a dit qu'elle se portoit bien. S'il se pouvoit, ma chère, que quelque mésintelligence conduisît à une rupture! Je n'ose m'en flatter.

Vous savez sans doute que mademoiselle de Saint-Albin vient d'épouser le baron d'Orby. Ce mariage a encore augmenté mes chagrins. Je n'ai pu m'empêcher de la regretter pour mon malheureux frère; mais il ne faut plus penser qu'à le retirer de l'abîme où il est. Je suis bien reconnoissante des soins de

M. de Ferval. Je crains un peu pourtant qu'il ne soit rebuté par les obstacles. Espère-t-il quelque succès? Il est étonnant qu'il ne sache presque rien des démarches de mon frère : je les sais mieux que lui. D'après ce que vous me dites de sa mère et de ses sœurs, je vous trouve très-heureuse d'être à portée de voir souvent cette charmante famille. Adieu, ma tendre amie, priez madame de Ferval de se joindre à nous pour engager son fils à ne point se lasser de nous servir. Il est aimable, il a mille attentions pour moi ; mais je crains qu'il ne suive pas cette affaire d'assez près. Ne communiquez point cette crainte à sa mère.

LETTRE XLV

DU MARQUIS A LÉONOR

A Paris, 19 février.

Tu finis donc, cruelle, par me défendre de te voir? Malheureux que je suis! Eh! quel crime ai-je commis, que celui de t'aimer avec trop de violence? Mais peut-on t'aimer autrement! Tu me défends de te voir! Ah! si tu voulois reconnoître ainsi ma tendresse et mes soins, devois-tu, barbare, laisser croître ma passion jusqu'à ce point terrible où je sens que je n'en suis plus le maître? Peux-tu croire, adorable fille, que je t'ai manqué de respect? Non, ma chère. Hier, dans cet instant fatal où l'emportement de mon amour... ne vis-tu pas la honte, le repentir et l'accablement affreux où tes reproches me plongèrent? J'adore ta vertu, qui me met au désespoir. Je te jure, par ce qu'il y a au monde de plus sacré, de ne jamais offenser cette pudeur respectable; mais laisse-moi jouir du seul bonheur qui me reste, de celui de te voir. Songe, ma divine amante, songe que mes jours en dépendent. Hélas! je t'ai tout sacrifié; tu as exigé ma rupture avec Valville, elle est faite. Je ne vois plus

ma sœur, ma digne et tendre sœur! Que je suis malheureux! Fatale passion! liens terribles! Pardonne, pardonne, chère Léonor, cet amour peut faire encore le charme de ma vie; daigne m'aimer, me revoir, j'oublierai le reste du monde. Eh! que peut-il pour mon bonheur?

LETTRE XLVI

DE LÉONOR AU MARQUIS

A Paris, 20 février.

Non, monsieur, il ne m'est plus possible de vous voir sans danger; je le sens, j'en frémis, et je ne m'y exposerai jamais. Je vous aime... Voici la première fois que je vous le dis, et ce sera aussi la dernière. Je ne vous verrai plus; c'est un grand sacrifice, mais je le dois à la vertu. Après cette malheureuse épreuve, puis-je, sans une témérité criminelle, compter sur la retenue que vous me promettez? Elle est impossible; croyez, mon cher marquis, croyez qu'il m'en coûte de vous éloigner de moi, d'arracher de mon cœur... Oubliez cet amour fatal; étouffez cette passion dangereuse; vivez heureux, et songez, si je vous fus chère, que l'honneur est le seul bien qui me reste, ne me l'enviez pas. Reprenez tous vos dons, je ne puis en garder aucun; mais mon cœur en conservera la plus vive reconnoissance. Un rayon de lumière éclaire mon âme... Ne vous informez point de ce que je vais devenir. Je quitte l'Opéra; que ne l'ai-je quitté plus tôt! Enveloppée dans mon innocence et dans mon obscurité, sans fortune, mais sans remords, je subsisterai par mon travail, sans avoir besoin des perfides présents des hommes. La difficulté que je trouverai peut-être à contracter l'habitude d'une vie obscure et laborieuse sera une première expiation des fautes que l'état où l'on m'avoit mise m'a pu faire commettre. Ma conscience est pure, laissez-moi bannir de mon

cœur une image trop chérie; remportez sur le vôtre un pareil triomphe. Adieu.

LETTRE XLVII

DE M. DE FERVAL A MADAME DE NARTON

A Paris, 28 février.

J'ai su, madame, que le marquis étoit sorti hier au soir de chez Léonor avec l'air du désespoir. J'ai tant fait, que j'ai vu Marton aujourd'hui, pour savoir s'il y avoit lieu d'augurer une rupture, et quelle étoit la cause du chagrin du marquis. Voici ce que j'ai appris de cette fille. Depuis l'événement du secrétaire ouvert, m'a-t-elle dit, M. de Roselle est venu bien plus souvent; il passoit presque tous les jours avec mademoiselle, il me semble que son amour a redoublé; de son côté elle ne m'a jamais paru si jolie. Elle a pris beaucoup plus de soin encore de sa parure; nous n'en finissions pas : un mouchoir à mettre étoit une affaire d'un gros quart d'heure. Il falloit des façons.... Mis très-modestement d'un côté, dérangé de l'autre comme par hasard, il n'étoit jamais assez bien. D'autres fois on remettoit à faire sa toilette à l'heure où M. le marquis arriveroit. C'étoient alors des minauderies, des maladresses méditées, qui, attendez que je m'en souvienne, *qui donnoient à la volupté même les charmes de la modestie.* J'ai retenu cette phrase de M. de Roselle. Il l'a dite à l'occasion d'un mantelet qui tomba hier matin. Je savois le désordre de l'habillement de mademoiselle, j'étois derrière sa chaise ; je m'aperçus que, par la manière d'être assise sur le bas de ce mantelet, qui n'étoit pas noué, il alloit glisser, et la livrer en désordre aux regards du marquis : je voulus le relever tout doucement, et le remettre sur ses épaules ; elle s'en aperçut, et se retourna avec vivacité, tandis que je le tenois, elle le fit tomber tout à fait. Il me resta dans la main ; elle se leva, dit

que cela étoit horrible, parut vouloir se cacher modestement avec ses mains, mais leur laissa faire bien mal leur office, chercha beaucoup des yeux quelque mouchoir. J'avois beau lui présenter ce mantelet, elle me grondoit. Enfin, revenant comme d'une distraction. Eh! mon Dieu! dit-elle, j'en cherche un autre. rendez-moi donc celui-là, et tâchez d'être plus adroite. Je vous assure, monsieur, a continué Marton, qu'elle le fit exprès, et que cela étoit prémédité. Le marquis la regardoit, pendant ce désordre, avec des yeux... Elle se plaignit ensuite de mal à la tête, et dit qu'elle avoit besoin de repos : le marquis sortit : elle fit alors une toilette recherchée, dans le négligé le plus galant. Une coiffure agréable, renouée d'un ruban couleur de rose, un manteau de lit de dentelle doublé de taffetas couleur de rose aussi, un jupon assorti, un corset appétissant, qui marque la taille sans avoir l'air de la serrer.... Elle étoit jolie comme l'Amour, c'étoit la plus belle brune du monde : jamais ses grands yeux noirs n'ont été plus brillants que dans l'air de langueur que je lui vis prendre devant son miroir. Cet ajustement relevoit l'éclat de son teint et la beauté de ses sourcils. Un air de tendresse, répandu sur sa physionomie, la rendoit charmante. Je ne sais si vous connoissez son souris. Une très belle jambe paroissoit avec avantage dans cet habillement. Cette toilette dura très-longtemps; quand elle fut faite, mademoiselle se pencha sur un lit de repos, appuyée sur une pile de carreaux; ses bras et ses mains n'ont jamais paru avec tant de grâces que dans cette attitude. Elle fit fermer les rideaux des fenêtres, et je sortis. Le marquis ne tarda pas à rentrer. Je ne sais ce qui se passa ; mais tout à coup j'entendis sonner à coups redoublés; j'arrive, je trouve le marquis à ses pieds, dans une espèce de suffocation et d'égarement. Elle me dit de rester dans l'antichambre ; je l'entendis se lever, et dire au marquis de sortir ; au reste, je ne sais quelle fut leur conversation. Elle parloit d'outrages, de surprises ; le marquis étouffoit, je n'entendis que

ses sanglots. Il sortit au bout d'un quart d'heure. En passant dans l'antichambre, il avoit son mouchoir sur ses yeux; je l'entandis prononcer, en levant un bras en haut et en étendant sa main : *Malheureux que je suis! Est-il possible?* Il partit. Ma maîtresse me parut fort intriguée, fort inquiète; elle écrivit une lettre : ce que je sais bien certainement, c'est qu'elle a quitté l'Opéra, d'aujourd'hui; c'est une chose très-sûre. M. le marquis a envoyé chez elle ce matin; elle étoit dans son cabinet. Je l'ai considérée dans le moment où elle lisoit sa lettre, sans qu'elle me vît; elle a secoué la tête deux ou trois fois pendant cette lecture, avec un air agité; elle a dit, en achevant : *Oh! il faudra qu'il y vienne, il y viendra.* Elle a relu cette lettre et m'a demandé son écritoire. Elle a été longtemps à faire réponse, très-longtemps. Je crois même qu'elle a recommencé plusieurs fois sa lettre. Enfin elle l'a envoyée. Voilà, monsieur, tout ce que je sais de cette aventure. Je ne suis pas assez sotte pour ne pas bien voir que... Allez, allez, elle ne fait rien sans y songer. Et le mal de tête d'hier, et la toilette... Marton, après cette longue histoire, entamait un commentaire qu'elle jugeoit très-propre à m'éclairer. J'ai arrêté son verbiage par des preuves solides de ma satisfaction et de ma reconnoissance, comme j'avois fait pour l'engager à parler. Oh! monsieur, m'a-t-elle dit en me remerciant, vous me trouverez toujours une fille d'honneur; je ne sais ce que c'est que de tromper personne. Elle m'a promis de m'apprendre tout ce qui résulteroit de cette aventure, dont vous voyez le fond.

Avouons que cette Léonor est une adroite créature. Le marquis me fait une extrême pitié. Je crains... Je verrai Juliette un de ces jours, elle doit venir incessamment ici. J'ai su que ce Bizac est une espèce de chevalier d'industrie, d'une figure agréable. Léonor l'a favorisé, uniquement parce qu'elle l'a aimé. Il n'avoit pas le premier sol; elle le présenta à la Roche comme son parent; il lui donna un petit emploi, qu'il lui a ôté depuis

sa rupture avec elle. Ce petit homme s'est fait aimer d'une vieille folle qu'il ruine ; c'est toujours un des meilleurs amis de Léonor. Mais Juliette seule est sa confidente. Vous voyez, madame, qu'on ne peut être mieux informé. Je n'ai point tenté de voir le marquis aujourd'hui ; à quoi bon ? Je suis sûr qu'il est plus passionné que jamais. Je tâche de rassurer madame de Saint-Sever, et je lui cache tout ce qui pourroit redoubler son chagrin ; sa tendresse et son inquiétude me touchent. C'est une femme vraiment estimable. Il ne manque à son mari qu'un peu de discrétion et... d'esprit, pour être un très-galant homme ; mais je le redoute extrêmement dans cette affaire. Adieu, madame, j'espère toujours que vous n'aurez point à vous reprocher la confiance dont vous m'avez honoré.

LETTRE XLVIII

DU MARQUIS A LÉONOR

A Paris, 22 février.

Quel monstre assez barbare pourroit résister à tant de traits? Je rougirois de moi si je n'étois pas vaincu. Fille adorable ; je te suis cher! C'est pour moi que tu as dédaigné le sort le plus heureux ! C'est pour moi ! Et je pourrois te voir plongée dans la misère! Ce seroit là le prix!... Ta vertu, plus forte que ton amour, me bannit à jamais... Je l'ai trop mérité. Léonor, ma Léonor, daigne oublier... Que le don de ma main répare mes coupables transports ; daigne l'accepter ; fais le charme de ma vie... Des nœuds secrets, mais légitimes ; scelleront l'union de nos cœurs ; vertueux dans le sein des plaisirs, nous jouirons du bonheur le plus pur... Pardonne, chère amante, les précautions que je dois à mon nom, à ma famille, aux préjugés ; malheureux préjugés ! eux seuls m'ont retenu... Que ne puis-je t'avouer pour mon épouse à la face de l'univers !... Et ce seroit

le plus beau triomphe de la vertu ; mais les hommages et la tendresse de ton époux te tiendront lieu du rang et des honneurs qui te seroient dus... Je suis dans une agitation affreuse ; ma Léonor, ne me sera-t-il pas permis aujourd'hui de te voir ?... Je ne te parle point du sort que je t'assureroi ; j'offenserois ta délicatesse. Oh ! ma chère, ta vertu, ta beauté, mon amour, mon respect et ma reconnoissance, voilà tes droits, pourrois-je jamais remplir toute l'étendue des devoirs qu'ils t'imposent ?

LETTRE XLIX

DE LÉONOR AU MARQUIS

A Paris, 25 février.

Je sens comme je le dois, mon cher marquis, le prix immense du sacrifice que vous me voulez faire. La reconnoissance pénètre mon cœur, mais elle ne l'aveugle pas. Je ne puis accepter votre offre généreuse ; je vous dois ce refus. Le sort, trop cruel peut-être, ne m'a point fait naître pour vous. Vous ne pourriez jamais, je le sens, avouer un pareil mariage. La distance qui est entre nous, l'état que j'avois eu le malheur d'embrasser, tout enfin s'y oppose. Eh ! comment s'exposer aux dangers inévitables d'une union secrète ? Ah ! cher marquis, je préfère l'indigence, la misère même, à l'humiliation. Celle que j'éprouverois, de sentir qu'en moi l'on mépriseroit votre femme, me seroit affreuse ; le secret que vous seriez forcé de garder autoriseroit ce mépris. Vous prouveriez que vous auriez à rougir de pareils nœuds ; mon avilissement rejailliroit sur vous. Vos parents, vos amis, le public, ignorant ou feignant d'ignorer ce mariage, vous lanceroient des traits d'autant plus piquants, que vous n'auriez point d'armes pour les repousser. Quelle amertume sur votre vie et sur la mienne ! Nos malheurs pourroient s'étendre plus loin encore. Renoncez, mon cher marquis, à des pro-

jets impossibles; oubliez cet amour fatal, effacez-en jusqu'au souvenir; ne nous voyons jamais. Jamais! l'ai-je bien pu prononcer? Sort cruel... Je ne mériterois pas les sentiments dont vous m'honorez, si je n'agissois pas ainsi. Quelle dignité vous me donnez à mes propres regards! Je dois respecter en moi la femme que le marquis de Roselle a daigné élever jusqu'à lui. Quel encouragement à la vertu! Adieu pour la dernière fois.

LETTRE L

DU MARQUIS A LÉONOR

A Paris, 24 février.

Quoi! barbare, tu peux... Il y va de ma vie... Je succombe... Quelles suites effrayantes peux-tu donc envisager? Ma fortune est à tes pieds : je t'assure par mon mariage les deux tiers de mon bien. Ah! tu sais s'il est en mon pouvoir de faire plus... Malheureux que je suis! Léonor, est-ce bien toi qui as pu tout à l'heure me défendre l'entrée de ta maison?... Que deviens-je? Tout à la fois furieux et foible... Vil jouet des passions et des préjugés... Quel état, juste ciel! Ah! Léonor, au nom de ta vertu même, sauve-moi du désespoir.

LETTRE LI

DE LÉONOR AU MARQUIS

A Paris, 24 février.

C'en est fait, mon cher Roselle, dussé-je en mourir de douleur, dussiez-vous me haïr, ma résolution est prise. Souffrez que je vous donne un exemple de courage. Je n'accepterai jamais la main d'un homme qui rougiroit d'être à moi. Je trouve la misère, la mort même, moins affreuse que cet avilissement. Ne

vous prenez qu'au sort, des malheurs qui nous accablent. Si j'étois née... Écartez même jusqu'à cette supposition. Bannissez jusqu'à mon image ; vous ne me reverrez plus. Je suis morte pour vous, et vous vivrez éternellement dans mon cœur... Qu'ai-je dit, malheureuse ! Si vous m'avez trouvé quelques vertus ; si je me suis rendue digne de votre estime, respectez des malheurs que vous avez causés. Cessez de vouloir troubler mon repos. Je respecte le vôtre... N'attendez point d'autre réponse. L'adversité m'a rendue forte, imitez-moi. Eh ! quelle comparaison de votre sort au mien ! Votre rang, votre fortune, votre âge, tout vous annonce l'avenir le plus brillant ; et moi, sans ressources, sans biens... Je ne veux point vous présenter ce tableau. Adieu, cher et trop tendre marquis. Je ne vous écrirai plus ; je craindrois pour moi-même un attendrissement que je dois combattre. Malheureuse que je suis ! Le pourrai-je ! Pour vous, l'honneur que vous aurez d'avoir vaincu votre passion, d'avoir su respecter vos devoirs, d'avoir sacrifié à votre nom ce que vous croyiez votre bonheur ; cet honneur, que tant d'efforts vous assurent, vous dédommagera bientôt du sacrifice.

LETTRE LII

DE MADAME DE SAINT-SEVER A MADAME DE NARTON

A Paris, 28 février.

Mon frère est très-mal, ma chère amie, on craint pour sa vie... Je viens de le voir... Grand Dieu, soutenez-moi... Je succombe, ma chère, M. de Ferval vous donnera de nos nouvelles.

LETTRE LIII

DE M. DE FERVAL A MADAME DE MARTON

A Paris, 2 mars.

Vous savez déjà, madame, l'extrémité où s'est trouvé notre cher Roselle. Léonor, quatre jours après la scène dont je vous ai parlé, lui fit refuser sa porte. Il revint suffoqué ; il lui écrivit. La réponse qu'il reçut d'elle (je n'en sais pas le sujet) acheva de le désespérer. Il tomba sans connoissance, tout son sang porté à la tête et le col enflé. Malgré la saignée qu'on lui fit sur-le-champ, une fièvre ardente le retient au lit depuis trois jours , on l'a déjà saigné quatre fois. Hier matin il eut un accès violent. Il nomme Léonor à chaque instant dans son transport ; il croit la voir, lui parler ; il prend pour elle tout ce qui approche de lui. Ces redoublements sont longs, Je retournai hier au soir chez lui, je le trouvai plus tranquille ; l'accès étoit passé, il n'avoit presque pas de fièvre ; mais son abattement étoit affreux, j'en fus pénétré. Je vis des larmes rouler dans ses yeux. Je m'approchai, il me remercia des preuves que je lui donnois de mon amitié ; il me pria de continuer à venir chaque jour et de ne pas l'abandonner. Je lui promis que je ne le quitterois point. Je saisis ce moment pour lui parler de sa sœur. Ne voudriez-vous pas la voir? lui dis-je. Il soupira tristement, et se cacha le visage dans ses couvertures. J'allai avertir tout de suite madame de Saint-Sever de la maladie de son frère, mais avec tous les ménagements que je pus garder. Elle partit dans le même instant pour l'aller voir. Ils se regardèrent avec attendrissement, pleurèrent l'un et l'autre, et ne se dirent presque rien. Le médecin craignit que l'émotion causée au malade par cette entrevue n'eût des suites fâcheuses, il fit retirer la pauvre madame de Saint-Sever. Elle est revenue ce matin, elle a été spectatrice du tran-

sport de son frère. Il ne l'a reconnue qu'à la fin de ce terrible accès. Elle ne veut point le quitter. Il est un peu mieux ce soir. Je vous en donnerai des nouvelles chaque jour.

5 mars.

Il a encore été très-mal cette nuit. Madame de Saint-Sever, après avoir demandé au médecin ce qu'il auguroit, a cru devoir elle-même faire songer son frère à se préparer à la mort ; cette digne sœur, rassemblant toutes ses forces, s'est approchée du lit à la fin de l'accès, et lui a pris la main. Je suis bien mal, je crois, ma sœur, a-t-il dit. Votre état n'est pas désespéré, mon frère, il s'en faut bien ; votre jeunesse, la bonté de votre tempérament, sont de grandes ressources. Mais votre maladie est dangereuse, elle peut changer d'un moment à l'autre ; le moindre trouble, la moindre agitation... J'en ai beaucoup, ma sœur, je ne suis pas tranquille. Une entière soumission aux volontés de l'Être suprême, mon frère, une grande confiance en sa bonté, une conscience pure... La mienne ne me reproche que des foiblesses... Mais, ma sœur, croyez-vous ?... Je crois, mon cher ami, que Dieu vous rendra à nos vœux ; mais je pense que ce n'est qu'en lui que vous trouverez cette tranquillité dont vous avez besoin. Vous n'êtes point mourant, mais vous êtes malade. Ah ! je ne regretterois point la vie... Il faut, mon frère, savoir la quitter avec force quand Dieu l'ordonne. Cette parfaite résignation aux décrets de la Providence, est nécessaire ; un chrétien doit l'avoir. Ah ! ma sœur, d'autres causes... Ne vous occupez que des choses du ciel, mon cher ami, détournez vos regards de tous autres objets. Eh ! le puis-je ? Oui, vous le pourrez avec le secours d'en haut. Transportez-vous dans un monde nouveau. Ma sœur, croyez-vous que je meure ? Le croyez-vous ? Répondez-moi. J'espère que vous ne mourrez pas ; mais Dieu le sait. Suis-je en danger ? Vous y avez été, vous y pouvez retomber encore.

La volonté de Dieu soit faite; mais j'ai beaucoup de choses à arranger. Je vous prie... Ma sœur, vous serez mon exécutrice, c'est à vous que je confierai mes volontés. Ah! mon cher ami, j'espère... oui... le ciel me préservera du malheur de les exécuter; mais comptez... J'y compte. Une foiblesse, qui lui ôta la connoissance, interrompit leur entretien. Il fut très-mal. Il revint à lui peu à peu au bout d'une demi-heure, mais dans un assoupissement et un accablement extrêmes. Madame de Saint-Sever ferma ses rideaux, et a passé le reste de la nuit à son chevet, sans lui parler. Il a dormi deux heures; le redoublement a été bien moindre. Ce matin, les médecins le trouvent beaucoup mieux. Je n'ai pu m'empêcher de dire à madame de Saint-Sever combien je l'avois admirée. Hélas! monsieur, m'a-t-elle dit, qu'il en coûte dans ces terribles occasions! Mais peut-on se refuser à ces tristes devoirs? C'étoit à moi de préparer mon frère; des annonces faites avec plus d'appareil l'auroient effrayé, il se seroit cru mort; et cet effroi, joint à la faiblesse que lui donne sa maladie, n'auroit servi qu'à abattre son âme, au lieu de la soutenir. On ne peut trop tôt faire songer à un malade à recourir à Dieu; mais il faut éviter de lui donner des terreurs, aussi pernicieuses peut-être pour l'âme que pour le corps. Il faut le préparer, lui faire savoir son état; mais c'est à des amis chéris à se charger de lui dire cette effrayante vérité; la tendresse et la confiance sont-elles jamais aussi nécessaires? Le marquis a voulu, à la fin de son accès, parler d'affaires à sa sœur, et mettre ordre à sa conscience. Vous êtes mieux, a-t-elle dit, il vous faut du repos; tranquillisez-vous, mon cher, n'appréhendez rien, je suis toujours auprès de vous. Si je retombois en danger... Je m'en apercevrois, mon ami, et je vous en avertirois. Vous me le promettez? Oui, je vous le promets. J'aurois un legs considérable à faire. Mon frère peut-il écrire sans danger, monsieur? a-t-elle dit au médecin. Il a répondu qu'il seroit très-imprudent de lui permettre cette agitation. Eh bien, a dit Roselle, je vous dirai...

si je meurs... je n'ai pas besoin de testament avec vous... Mais M. de Saint-Sever? Je vous réponds de lui comme de moi. Mais peut-être, ma sœur, l'objet de ma générosité ne vous en paroîtra pas digne. Ah! mon frère, si j'étois assez malheureuse pour avoir ce triste devoir à remplir, ce ne seroit point l'objet de vos dons, quel qu'il fût, que je verrois, ce seroit vous. Je saurois respecter... Elle n'a pu retenir ses larmes, ni étouffer ses sanglots. Le marquis, levant avec peine la tête, l'a regardée dans cet état. Il lui a serré tendrement la main, ils ont cessé de parler, et peu à peu il s'est assoupi. J'ai engagé madame de Saint-Sever à profiter de cet intervalle pour prendre un peu de repos.

4 mars.

Le mieux continue; le médecin espère beaucoup. La fièvre diminue, le sommeil d'hier fut suivi d'un réveil doux. Le redoublement de cette nuit s'est pourtant encore fait sentir; mais le transport n'a pas été si violent. Il nomme toujours Léonor, je n'ai pu distinguer que ce mot, et ceux-ci : *la religion*, *l'honneur*, *l'amour*, quelquefois, *ma sœur... ma chère sœur... pardonnez... pardonnez... la vertu...* Il s'agitoit beaucoup en prononçant ces paroles. L'accès n'a pas duré. Il a été fort tranquille ce matin. M. de Saint-Sever ne bouge pas de l'antichambre. Il veut absolument entrer; mais comme nous craignons tout ce qui pourroit causer quelques émotions au malade, et qu'il n'a pas revu son beau-frère depuis ce qui se passa entre eux il y a six semaines, nous n'avons encore osé l'introduire; c'est même un surcroît d'embarras pour sa femme et pour moi. Elle soutient toute cette fatigue avec une force et un courage étonnants; elle est exactement la garde de son frère.

5 mars.

Ne vous l'ai-je pas toujours dit, madame, que M. de Saint-Sever ne savoit que déranger et faire mal en voulant faire bien? Le malade avoit passé une assez bonne nuit, le redoublement a été plus court et moins violent que celui d'hier. Le marquis dormoit profondément ce matin à huit heures. Madame de Saint-Sever et moi nous dormions aussi dans tout l'accablement où jettent plusieurs nuits de veille. M. de Saint-Sever a profité de ce moment de liberté pour entrer. Il a écarté les gens, et s'est jeté à corps perdu sur le pauvre Roselle, qu'il a réveillé en sursaut. Eh! bonjour, mon ami; est-ce que tu ne voudrois plus me voir? Je t'aime comme mon fils... Il pleuroit. Le marquis, tout étonné, ne savoit qui lui parloit; le bruit que nous avons entendu nous a fait accourir. Quoi! monsieur, l'auriez-vous éveillé? a dit madame de Saint-Sever. Est-ce qu'il dormoit? Eh! sans doute. Je suis fâché d'avoir si mal pris mon temps; aussi pourquoi m'avez-vous empêché d'entrer dans d'autres moments? Mon enfant, a-t-il dit au marquis, ne me sais pas mauvais gré; je n'y pouvois tenir davantage. Je vous remercie de votre amitié, a répondu le malade. Tu me parois bien foible. On te gouverne mal. Si tu voulois t'en fier à moi... de bons restaurants, de vieux vin de Bourgogne... Que proposez-vous, mon cher? a dit la comtesse, la fièvre n'est point encore passée... Je ne propose rien, mais... Enfin tu as été bien mal, on t'a cru mort; ma foi, je l'ai pensé aussi : voilà une terrible secousse, mon ami. Eh bien, ferons-nous encore des folies? J'ai sur le cœur que tu m'aies su mauvais gré... Petit mutin, que je t'embrasse encore! Les signes que lui faisoit madame de Saint-Sever pour l'empêcher de pousser trop loin cette conversation n'auroient pu l'arrêter. L'arrivée du médecin l'a seule interrompue. Seroit-il plus mal? a-t-il demandé en entrant, effrayé sans doute de nous voir tous auprès

du lit. Il a trouvé un peu d'émotion au malade, et l'auroit jugé moins bien s'il n'avoit appris l'événement de son réveil. Il nous a fait retirer tous. M. de Saint-Sever prétend que c'est un ignorant, et vouloit nous amener deux ou trois charlatans qu'il protége. Sa femme l'a prié de laisser faire le médecin ordinaire. Le comte s'en est allé en disant que, puisqu'on ne vouloit pas l'en croire, il ne s'en mêleroit plus. Roselle a réellement été beaucoup moins tranquille depuis ce réveil. Le redoublement a été plus fort; il est mieux à présent, l'accès est fini, mais l'accablement est toujours extrême.

6 mars.

Nous n'avons plus, grâce au ciel, à craindre pour sa vie, il n'a plus de fièvre : une petite émotion, cette nuit, a seule marqué l'heure de l'accès. Le médecin assure que c'est le dernier; mais je crois que la convalescence sera longue. Sa langueur, sa mélancolie ne font qu'augmenter. Il a fait appeler son valet de chambre tantôt. Il a voulu qu'on le laissât seul. J'ai su que c'étoit pour demander si Léonor avoit été instruite de son danger. On lui a dit que Marton étoit venue tous les jours; il a recommandé qu'on la lui fît parler. Je saurai ce qu'il lui dira...

Elle vient d'arriver; il l'a vue; nous nous sommes retirés à sa prière. Voici ce que Marton m'a répété : « Je ne puis écrire à votre maîtresse; mais dites-lui que j'ai bien expié... qu'elle seule m'attache à la vie, et que si je reviens... Priez-la de m'écrire, une ligne, un mot... Elle ne voudroit pas me venir voir?... Au moins qu'elle m'écrive. Adieu, Marton. » De profonds soupirs ont interrompu souvent ce discours. Il m'a paru extrêmement rêveur depuis ce moment; nous avons été deux heures auprès de lui sans qu'il nous ait rien dit. A la fin, s'adressant à madame de Saint-Sever, il lui a demandé si elle n'étoit

pas excédée. Elle l'a voulu rassurer. Reposez-vous, ma sœur, je vous en conjure; je ne suis plus en danger, retournez cette nuit chez vous. Mais continuez-moi vos soins pendant le jour. Elle vouloit rester encore, mais il l'a priée avec instance de s'aller reposer. Il a exigé la même chose de moi. Nous allons le quitter ce soir. Je ne vous écrirai plus chaque jour comme j'ai fait jusqu'ici; mais je vous informerai de tout ce qui pourra vous intéresser, et surtout des progrès de la guérison. Adieu, madame; la reconnoissance de madame de Saint-Sever me confond; de grâce, ne me parlez plus de la vôtre.

LETTRE LIV

M. DE FERVAL A MADAME DE NARTON

A Paris, 8 mars.

Le marquis est absolument hors de danger, madame; depuis trois jours la fièvre a cessé, les médecins le trouvent dans la meilleure convalescence; mais son esprit et son cœur ne sont pas guéris. Madame de Saint-Sever passe encore les journées entières auprès de lui. Il me paroit rêveur, triste et contraint. Je crois que son âme est déchirée par quelque violent combat. Je tremble d'en avoir deviné la cause. Il regarde sa sœur de temps en temps; il soupire et baisse les yeux. D'autres fois il s'agite. Il s'anime par ses réflexions, et au mouvement de ses lèvres je juge qu'il parle seul. Nous ne pouvons le retirer de ses profondes rêveries. Je sais qu'il a reçu ce matin un billet de Léonor. Il l'a relu bien des fois, et l'a mis sous son chevet. Je l'ai trouvé moins triste depuis, mais plus distrait encore. Ne soyez plus inquiète de sa santé, madame; je suis moi-même pleinement rassuré. Les soins que j'ai eu le bonheur de lui rendre m'en ont, je crois, fait un ami sincère, et je sens qu'ils m'ont attaché plus fortement à lui.

LETTRE LV

DE LÉONOR AU MARQUIS

A Paris, 8 mars.

Quelle épreuve pour ma tendresse, mon cher marquis! Ah! je n'aurois pu vous survivre. Je me suis presque reproché des résolutions... un sacrifice. La vertu, l'honneur devroient-ils donc causer des remords?... J'ai tremblé pour votre vie. Le ciel vous l'a rendue, puisse-t-elle être fortunée! Vous savez s'il m'est possible de vous aller voir. Écartez ce désir, cher Roselle, songez à quel combat vous me livrez. Adieu. Si vous vivez, si vous êtes heureux, je ne serai pas tout à fait malheureuse.

LETTRE LVI

DU MARQUIS A LÉONOR

A Paris, 11 mars.

J'étois encore si foible il y a trois jours, que je ne pus te répondre, chère et tendre amie. Je profite du premier instant où je puis tenir la plume, pour te remercier. L'aspect horrible de la mort m'a fait voir tous les objets dans leur vrai point de vue... Dans ces moments, les préjugés disparoissent, l'orgueil s'anéantit. Je ne livrerai plus de combats à ta vertu, je brûle de te voir; mais la bienséance exige que tu ne viennes pas... Adieu, chère idole de mon âme, chère moitié de moi-même. L'accablement où je suis encore ne me permet pas de me livrer plus longtemps au plaisir de t'écrire.

LETTRE LVII

DE M. DE FERVAL A MADAME DE NARTON

A Paris, 15 mars.

Le malade commença à se lever il y a quatre jours, madame; ses forces reviennent. Valville est venu tantôt à sa porte. Le marquis m'a prié de faire en sorte qu'il n'entrât point. Je suis descendu, et je lui ai dit que Roselle ne recevoit encore personne. Il ne m'en a point paru persuadé; mais il a pris ce refus en souriant. Je ne sais point me fâcher contre un frénétique, m'a-t-il dit, je vois que son cerveau est entrepris: quelle extravagance! Il m'a demandé si le marquis n'étoit pas toujours passionné pour Léonor. Je lui ai dit que je n'étois point son confident; mais que je ne croyois pas que son amour fût ralenti, et que j'en avois un véritable chagrin. Il est honteux que cette fantaisie dure si longtemps, a-t-il dit, j'en rougis pour lui; cela est d'une sottise... Adieu, monsieur, j'attendrai que cette folie soit passée, pour le revoir; je ne sais point forcer les barrières. D'ailleurs la chambre d'un malade est un lieu de supplice pour moi. Il n'est plus en danger, cela me suffit. Je crois, madame, que cet homme doit avoir le cœur dur. J'ai trouvé en entrant madame de Saint-Sever seule avec son frère. Il avoit l'air tendre et fort agité. J'ai, m'a-t-il dit, mon cher Ferval, des affaires importantes à communiquer à ma sœur; permettez-vous?... Je vous laisse, ai-je dit, et je suis sorti. Je ne sais point ce qu'il vouloit lui dire; mais je crains ce que je n'ose même penser. Vous le saurez par madame de Saint-Sever.

LETTRE LVIII

DE MADAME DE SAINT-SEVER A MADAME DE NARTON

A Paris, 17 mars.

Oh ! ma secourable amie, quelle scène j'ai à vous décrire ! Je ne sais si j'en aurai la force, mon âme s'est épuisée dans la crise, elle est encore dans la vive agitation qui succède à de violents efforts. Je tâcherai pourtant de reprendre mes esprits... Que j'ai besoin de me fortifier contre ma tendresse et ma compassion pour un frère malheureux !

Nous étions restés seuls, le marquis et moi ; il me paroissoit en être bien aise. Je démêlois dans ses regards et dans son embarras qu'il avoit quelque chose à me dire ; il n'osoit : des témoignages de ma tendresse aidèrent sa confiance et ouvrirent son cœur. C'est une sœur bonne et généreuse que j'embrasse, dit-il, en jetant ses bras autour de mon col ; elle daignera m'écouter, je l'espère, et je l'en supplie. Je lui répondis par des caresses affectueuses. J'ai recouvré ma santé, continua-t-il, mais la cause de mon mal n'est pas détruite, elle est dans le fond de mon cœur. J'aime, ce seul mot vous rendra raison de toute ma conduite passée envers vous. Je vous l'ai caché, tant qu'en le découvrant je n'aurois fait que vous accabler de mes peines, et que je me suis flatté de mettre des bornes à ma passion. Aujourd'hui qu'elle m'a conduit aux portes du tombeau, et qu'il n'est peut-être qu'un moyen de me rendre à la vie, je dois vous exprimer l'excès de mon amour, pour intéresser votre tendresse. Ah ! si je vous parlois des maux que j'ai soufferts ! Vous pouvez en juger, ma sœur, par l'état où vous m'avez vu, et dont vos soins généreux viennent de me tirer ; achevez votre ouvrage, et permettez que je cesse d'être malheureux, et que je vive encore pour vous. Moi, mon frère ! La moitié de ma vie est à vous, si

elle peut contribuer à votre bonheur. La personne que vous aimez est-elle digne de vous? Oui, ma sœur, elle est honnête et vertueuse : l'honnêteté et la vertu sont les seules distinctions des âmes ; avec de tels sentiments, elles sont toutes égales, et naturellement unies. Sur le théâtre ou sur le trône, elles méritent également l'hommage de nos cœurs. L'état avilissant auquel le sort a condamné ma Léonor... Léonor! Oh! mon frère! Hélas! ma sœur, c'est un malheur pour elle que son état, ce n'est pas un crime, ce n'est pas même un engagement au crime.

Quoique prévenue, je n'avois pu m'empêcher de me récrier au nom de Léonor. Cependant, pour ne pas rebuter mon frère, je composai mon visage, et je lui dis, d'un air assez tranquille, que le choix seul d'un tel état étoit un titre suffisant de condamnation. Comment, en effet, peut-on croire honnête une fille qui prostitue volontairement son nom à la honte? La vertu se tient enveloppée dans l'honneur ; et lors même qu'une femme vient de la bannir de son cœur, elle tâche d'en conserver les apparences; il n'y a que le vice qui puisse embrasser par choix l'infamie. Eh! savez-vous, ma sœur, savez-vous comment elle a été réduite à cette extrémité? m'a-t-il dit, il ne faut pas se hâter de juger les malheureux. Respectons-les, leurs fautes ne sont souvent que de nouveaux malheurs involontaires. L'indigence les traîne au premier asile qui se présente; et si, quand ils s'aperçoivent de ce qu'ils ont perdu dans l'opinion publique, ils se renferment dans la vertu qui leur reste, ne méritent-ils pas toute notre indulgence, toute notre compassion? Plaignons-les, plaignons-les, ma sœur, pleurons sur eux avant de les juger... Je sais, mon frère, qu'envers les malheureux l'indulgence est justice; mais ne vous laissez point abuser par votre sensibilité. Pouvez-vous croire que si votre Léonor eût été vertueuse, l'Opéra eût été pour elle une ressource, son unique ressource? La vertu embrassera la misère pour s'affranchir de la honte ; elle n'aura point recours à la honte pour se soustraire à la misère. Léonor pouvoit vivre du travail de ses

mains, de ses services, des bienfaits des âmes charitables. La servitude choisie par besoin eût offert du moins en elle une misère respectable; en préférant l'Opéra, son cœur s'étoit livré d'avance à la corruption et au crime. Pourroient-elles vivre du seul produit de leurs talents, sans celui de leurs charmes, ces malheureuses, qui souvent n'ont pour elles que leur beauté, et qui fondent leurs projets de fortune sur les passions déréglées qu'elles allument? Mais quand leurs intentions seroient pures; continuellement attirées au crime par tous les enchantements imaginables de la séduction, est-il possible qu'elles se tiennent attachées à la vertu, qui ne leur offre que des privations et des peines? Celle qui sera capable d'un attachement si courageux sera forcée, par sa vertu même, de s'éloigner du danger si pressant de la perdre... Eh quoi! s'écria-t-il avec l'air d'un homme qui fait effort pour se contenir, il ne pourrait y avoir une fille d'Opéra vertueuse? Le public, madame, le public qui est méchant et injuste, qui flétrit ces filles avant que leur conduite les ait déshonorées, le public en nomme!... Ne nous échauffons pas, lui dis-je, il n'y auroit plus moyens de raisonner; nous oublierions bientôt que nous sommes frère et sœur, et nous laisserions là notre objet. Permettez-moi donc de vous dire qu'en général les actrices qui passent pour honnêtes, ne sont peut-être que les plus décentes: que s'il en est qui obtiennent de justes égards, ce seront des filles à talents, qui n'ayant fait que céder à l'impulsion du génie et au désir de se distinguer, pourront ne s'occuper qu'à mériter les suffrages du public, et la considération flatteuse attachée aux grands succès. Mais il me semble (ne vous en offensez point, mon frère), il me semble que Léonor n'est nommée ni parmi les actrices que l'on admire, ni parmi celles que l'on ménage... Que m'importe, ma sœur, l'opinion publique, si je me suis assuré qu'elle est injuste? Livreriez-vous un innocent à la fureur d'une populace prévenue, que la calomnie auroit soulevée? Je conviens, mon frère, qu'il faut se défier des

préjugés du public ; mais il le faut bien plus encore de nos passions. Vous êtes jeune, droit, honnête, franc. Ces filles, habiles à prendre toutes sortes de visages, et à jouer toutes sortes de rôles, savent combien l'hypocrisie peut en imposer à la candeur, et jusqu'où un masque de vertu peut mener un cœur comme le vôtre. Tant de gens expérimentés, et plus clairvoyants que vous, se sont laissé prendre à leurs manéges ; elles ont fait le malheur, la ruine, la honte... Je le sais, m'a-t-il dit ; mais j'ai tant de preuves de la vertu de Léonor, je l'ai trouvée si franche, si noble, si désintéressée ! Il ne lui manque qu'un état, qu'un nom plus respectable, pour être la femme la plus digne de tous les hommages. Qui me blâmeroit de récompenser sa vertu ? Des gens qui n'en auroient pas sans doute. Je réparerai vis-à-vis d'elle les torts de la fortune ; je la ferai ce qu'elle doit être ; et le public qui calomnie Léonor, aura des égards pour la marquise de Roselle.

Il s'arrêta, et soupira, comme un homme qui vient de soulager son cœur d'un grand poids. Je l'observois ; il me parut pendant quelques instants ne s'occuper que de ce plaisir ; et animé comme il l'étoit, je crus qu'il ne m'écouteroit pas, qu'il ne m'entendroit pas, si je combattois dans ce moment-là son dessein. Il avoit d'abord voulu le justifier par une apologie préliminaire. Je n'aurois pas dû peut-être contester si longtemps sur un point que je pouvois lui passer, sans affoiblir les grands coups que j'avois à lui porter. Mais la vérité et l'indignation m'avoient entraînée. Après un assez long silence, le marquis revint comme d'une distraction, et me regarda d'un œil qui me demandait une réponse. Je l'avois toute prête.

Aurez-vous assez de sang-froid pour m'écouter, et de courage pour m'entendre ? lui demandai-je. Je l'espère, me répondit-il, je le dois, je tâcherai ; mais, ma sœur, ajouta-t-il en me souriant, le préjugé a son ivresse, ses fougues, comme la passion. C'est pour vous, mon frère, que je plaide. Il faut passer quelque

chose au zèle d'une sœur; mon premier préjugé, dans cette cause, est pour vous; c'est un préjugé d'entrailles; il commande à tous les autres, et il n'y a que le devoir, et vos vrais intérêts, dont il ne me prescrive point de me relâcher. Je ménagerai même, autant qu'il me sera possible, l'objet de votre passion. Ah! plût au ciel, mon frère, plût au ciel que cette fille fût telle que vous la voyez! Je me reposerois sur elle du soin de votre honneur. Si elle est vertueuse, elle vous ramènera à des sentiments délicats et honnêtes, qu'une aveugle passion peut seule vous faire trahir. Si l'honneur parloit encore à son âme, elle auroit horreur de vous avilir pour s'élever. Si elle vous aimoit, elle ne consentiroit jamais à vous exposer aux dégoûts, aux chagrins, aux repentirs, aux malheurs qu'entraîne une démarche flétrissante. Si elle étoit sage, elle fuiroit un état où elle ne sentiroit son élévation que par des amertumes.

Ne vous flattez pas, mon frère, votre nom n'est pas assez beau pour effacer toute l'ignominie du nom de Léonor, pour n'en être pas lui-même terni. Vous seriez plus flétri de son nom, qu'elle ne seroit honorée du vôtre; et quand le public auroit quelques égards pour la marquise de Roselle, espérez-vous qu'il vous ménageroit, ce public que vous n'auriez pas respecté; ce public qui sait que votre naissance vous impose le devoir de vivre avec plus de décence et de dignité; ce public si jaloux de venger l'honneur dont il est le législateur et l'arbitre, qui estime que c'est dans le cœur de vos pareils qu'il doit résider dans toute sa pureté, dans toute sa majesté, et qui frappe d'opprobre tous ceux qui osent en violer les lois sacrées? Vous trouverez sans doute des approbateurs parmi ces frondeurs vains et méprisables qui, toujours opposés au public, s'élèvent contre les opinions les plus légitimes, pour être dispensés des devoirs et des bienséances qu'elles imposent; hommes faux et vils, dont l'insolent suffrage est une tache. Vous trouverez des partisans parmi ces amis lâches, ces complaisants intéressés à vous flatter;

vous en trouverez encore parmi ces hommes capricieux et bizarres, qui prennent plaisir à approuver et à défendre les écarts de ceux qui ne les intéressent pas; mais interrogez la conscience de ces gens-là, demandez-leur s'ils feroient de sang-froid la même démarche, s'ils l'approuveroient dans leurs enfants, dans leurs frères : leur âme se soulèvera contre cette idée, et j'oserois défier leur bouche de démentir leur sentiment intérieur. Tout ce que vous pourriez attendre de plus consolant, ce seroit la pitié des âmes sensibles et indulgentes, la compassion que l'on a pour les malheureux et les insensés; oui, mon frère...

Il avoit la tête baissée et les yeux à demi fermés, en homme qui écoute avec une attention profonde. Comme je m'arrêtois, il me dit, en levant la tête, qu'il n'iroit point chercher sa justification et son bonheur dans l'opinion d'autrui, et qu'il auroit pour lui sa bonne conscience, son amour, sa Léonor... et du vrai honneur, ajouta-t-il vivement en faisant un geste de fierté, du vrai honneur, madame, la vertu... La vertu, m'écriai-je (je sentois ma tête s'échauffer et mon âme s'exalter), la vertu, mon frère, votre conscience? Vous en attendriez votre consolation et votre repos! Elles vous puniroient tous les jours de votre vie de votre indigne alliance, ou vous les auriez pour jamais abjurées au pied des autels. Elles vous mettroient tous les jours sous les yeux la bienséance, la justice, la raison, la nature, offensées et violées dans cet odieux sacrifice de vos devoirs. De quel droit, vous citoyen, vous décoré de prérogatives et d'honneurs, de quel droit intervertiriez-vous l'ordre de la société, qui, en distinguant les conditions pour le bien de l'État, s'est promis, à juste titre, que ceux qu'elle plaçoit dans un rang honorable, ne seroient ni assez lâches, ni assez ingrats pour en troubler l'harmonie par leur propre avilissement? Elle a attaché des devoirs aux distinctions, et vous en violerez audacieusement les lois, parce que ces lois, qui s'accordent avec la religion et la vertu, ne se sont choisi pour dépositaires que vos cœurs, pour garants

que votre délicatesse, pour vengeurs que la honte et le mépris public! De quel droit, vous plus particulièrement chargé par votre rang du dépôt auguste des mœurs publiques, dégradez-vous la nation, en lui ravissant, autant qu'il est en vous, ces mœurs précieuses dont vos aïeux vous avoient transmis l'exemple? Il faut donc que vous cessiez d'être citoyen, et que vous vous déclariez l'ennemi de l'ordre; et cet ordre, vous ne l'aurez pas seulement enfreint pour vous-même, vous l'aurez aussi troublé dans les autres : la contagion de votre exemple entraînera une foule de jeunes insensés, séduits par ces malheureuses qu'un tel succès aura rendues plus entreprenantes. Que répondrez-vous à votre patrie, qui vous reprochera de n'avoir nourri en vous de son plus pur sang qu'un enfant indigne et dénaturé? Que lui répondrez-vous, lorsqu'elle vous reprochera cet avilissement des âmes, cette bassesse devenue plus commune, dont vous aurez été, même sans le vouloir, un des principaux instruments? Que répondrez-vous à tant de familles éplorées et divisées, qui vous accuseront d'avoir frayé pour leur désolation le chemin du déshonneur? Que répondrez-vous à votre propre famille, qui vous demandera pourquoi vous avez flétri son nom? Ce nom n'est point à vous, puisqu'il n'est point à vous seul, et la tache que vous y imprimerez sera un crime contre tous ceux qui le porteront. Ils se verront tous les jours confondus avec vous et vos enfants; ils seront tous punis pour un seul coupable. Cette famille honorée jusqu'à vous, jusqu'à vous fait pour la venger de quiconque oseroit la flétrir, vous n'aurez vécu que pour attacher à son nom une célébrité d'infamie... Et vos enfants!... Le marquis de Roselle donneroit à ses enfants Léonor pour mère! Léonor! Et quel autre mère leur donneroit leur plus cruel ennemi? Vous leur devez un sang pur comme vous l'avez reçu de vos pères. Ce sang s'élèveroit contre vous, si vous le mêliez avec un sang vil et corrompu... Vous frémissez... Jetez les yeux sur ces enfants, malheureux à jamais par leur naissance, qui portent sur leur front

dans la société un caractère de proscription. Ils sont là comme des coupables humiliés par le sentiment de leur indignité. Ils voient fuir devant eux les familles et les honneurs qui venoient au-devant de leurs ancêtres. Ils ont tous les jours des sujets de pleurer leur naissance, tous les jours ils ont à rougir de leur mère; le public les appelle les enfants de Léonor, comme s'il disoit les enfants de l'opprobre. Ils transmettent leur honte et leur malheur à la postérité; cette tache héréditaire est encore empreinte sur le front de leurs petits-fils; et vous ne préféreriez pas la mort à la douleur, au tourment d'être père à ce prix?...

Eh bien, mon frère, votre amour, votre Léonor, suffiroient-ils à votre félicité; Léonor qui elle-même ne pourroit jamais être heureuse? Elle est aujourd'hui tout pour vous, parce que vous ne la possédez point, et que dans votre ivresse vous n'avez que le sentiment d'un amour qui désire. Mais si vous la possédiez, vous éprouveriez, en perdant peu à peu de cette ivresse, qu'il manqueroit de jour en jour quelque chose à votre bonheur. Vous sentiriez renaître en vous les anciens besoins d'une âme honnête; vous entendriez insensiblement la conscience, l'honneur, la nature, vous redemander leurs premiers droits. L'amour seul ne remplit pas tous nos devoirs, il ne peut faire seul notre bonheur. La passion est une illusion, un état violent de l'âme; elle ne sauroit ni durer, ni nous tromper toujours. Les bouillons de l'âge se calment, les charmes qui nous ont séduit se flétrissent, et le temps arrive où l'on se juge soi-même plus sévèrement que n'ont fait les autres, parce qu'on est aigri contre soi par le repentir, les remords. On rougit de ses folles amours; on pleure sur des fautes irréparables, et l'on donneroit la dernière moitié de sa vie pour racheter la première. Oh! mon frère, sur quoi vous flatteriez-vous que vous serez toujours amoureux, toujours aimé, toujours heureux? Qui vous le garantit? Léonor? Votre cœur? Tant de passions ont fini par le désespoir avec de pareils garants!

Le marquis étoit interdit et immobile ; je crus son âme ébranlée, j'insistai. Je suppose, comme vous le voyez, que Léonor a toutes les bonnes qualités qu'elle affecte ; qu'elle sent toute la passion qu'elle vous témoigne sans doute ; que votre illusion sur les premières années de sa vie ne se dissipera jamais ; qu'elle vivra comme si elle étoit née de votre sang, comme si elle avoit été élevée dans votre famille ; qu'elle gouvernera et conduira votre maison avec autant de dignité que de sagesse ; qu'elle sera aussi tendre mère que fidèle épouse ; qu'elle pourra donner à vos enfants des principes, des sentiments, des exemples, une éducation qu'elle n'aura point reçue ; que... Et moi, je suppose, s'écria-t-il tout d'un coup dans une sorte de fureur, qu'une sœur qui aime son frère le plaint et ne l'insulte pas ; que le marquis de Roselle sent mieux ce qui peut le rendre heureux que la comtesse de Saint-Sever, et qu'il est libre, indépendant, maître de disposer de lui, malgré tous ceux qui s'y opposeroient. A ces mots, il sort brusquement. Je cours à lui, je l'arrête ; il résiste. Mon frère... Je n'ai point de sœur. Il fait un mouvement pour se dégager. Il m'échappoit. O mon père ! m'écriai-je : ô ma mère ! venez à mon secours. A ces mots sacrés, il tressaille, s'arrête, et se laisse conduire sur un sopha. Je restai debout devant lui ; ses yeux étoient fermés, sa respiration s'embarrassoit dans ses soupirs. Jusque-là, pendant notre entretien, la chaleur du zèle m'avoit soutenue et élevée au-dessus de moi-même : j'étois dure je ne pensois pas qu'il souffrît de mes discours ; j'examinois seulement s'il résistoit ou s'il s'ébranloit. Il n'étoit pas alors question de le plaindre, mais de le terrasser, de changer son cœur. Je frappois, je tonnois sans égards, sans ménagements, sans pitié. Mais ici la tendresse et la sensibilité reprirent tous leurs droits. Je craignis pour la santé de mon frère ; mon attendrissement ouvrit mon cœur aux larmes, j'en arrosai une de ses mains que je serrois dans mes mains tremblantes. Il ouvrit les yeux ; son regard me reprochoit tendrement son état et sollicitoit

ma compassion. Il mêla ses pleurs aux miens. O ma sœur! s'écria-t-il. O mon frère! lui dis-je, pardonnez-moi ma cruauté ; je suis toujours votre sœur. Oui, vous l'êtes, répliqua-t-il d'une voix entrecoupée; pardonnez, et je suis votre frère. Nous reprîmes peu à peu nos esprits ; je crus même entrevoir sur son visage un rayon de sérénité. Il me dit d'une voix douce, d'une voix qui eût pénétré l'âme la plus insensible : Ma sœur! (il accompagnoit ce mot d'un sourire; c'étoit le sourire de l'affliction et de la tendresse tout à la fois), ma sœur, je crains de vous avoir dit quelque chose d'offensant, je ne le sais pas ; mais si cela est, mes larmes viennent de l'effacer. Vous avez vu l'excès de ma passion pour... (il ne nomma point Léonor). Mon dessein vous le marque assez; vous l'avez combattu, vous le deviez ; mais vous raisonniez contre un homme amoureux; il ne pouvoit être persuadé. Je n'ai rien répondu à la plupart de vos raisons ; je sentois pourtant dans mon cœur que j'avois quelque chose à vous répondre. Je ne pourrois vous dire quoi ; vous ne l'auriez peut-être pas goûté, il me paroissoit à moi sans réplique. Pardonnez-moi, ma sœur ; je ne puis renoncer à ma résolution ; tout ce que je puis faire pour vous, est de ne pas en hâter l'exécution, comme je l'avois projeté. Je penserai à tout ce que vous m'avez dit, et je vous donne ma parole d'honneur que je ne ferai aucune démarche relative à cet objet sans vous en informer : êtes-vous contente? Il me semble que c'est assez gagner sur moi. Que ma sœur fasse à son tour quelque chose pour son frère, elle est mon amie, elle aime mon repos ; elle se mettra à ma place ; elle sentira l'horreur de mon état, et peut-être, a-t-il ajouté en baissant la tête et la voix, peut-être consentira-t-elle à mon bonheur.

Il avoit les yeux remplis de larmes. Je lui répondis de la manière la plus affectueuse; je le remerciai de la promesse qu'il m'avoit faite : nous nous embrassâmes tendrement. Le comte de Saint-Sever entra quelque temps après.

Que dois-je craindre, que dois-je espérer, ma tendre amie ? Nous avons gagné du temps, c'est quelque chose ; mais il est si épris de cette créature, si fasciné ! Tout est perdu si nous ne le désabusons sur l'idée qu'il a de sa vertu, ou il faudra que des voies rigoureuses... O ma chère ! il en mourroit de douleur. Son honneur ou sa vie, quelle alternative ! Soutenez-moi, affermissez-moi. Je l'aime, et s'il profitoit de certains moments où mon cœur est tout à l'amitié, je le sens, je ne lui résisterois pas. Comme je désirerois que cette fille n'eût contre elle que la pauvreté et une naissance obscure ! J'irois la chercher et l'amènerois par la main à mon frère. Je fais cas de la naissance, parce que c'est une obligation de plus d'être honnête ; mais c'est au fond un présent du hasard, souvent inutile au bonheur ; et je suis bien loin de mépriser ceux qui n'en ont pas. Rien n'est bas à mes yeux que le vice. Dès qu'une telle femme porteroit le nom de mon frère ; respectable par sa vertu, honorable par le nom de son mari, elle deviendroit mon amie, ma compagne. Ma familiarité avec elle seroit pour le public un témoignagne de son mérite ; et quand elle seroit aimée et portée par une famille d'où sa naissance sembloit l'exclure, le public n'oseroit point ne la pas respecter, il cesseroit bientôt de blâmer mon frère. Mais un état infâme, une vie scandaleuse ! Non, ma chère comtesse, je serois la dernière des femmes si je donnois les mains à une pareille horreur. Aidez-moi, ô mon amie ! Consolez-moi, plaignez-moi, conseillez-moi.

LETTRE LIX

DE MADAME DE NARTON A MADAME DE SAINT-SEVER

A Varennes, 20 mars.

Quels conseils puis-je vous donner, tendre et sage amie, que vous ne puisiez vous-même au fond de votre cœur ? C'est lui,

c'est lui seul qui vous a guidée, il vous a bien conduite; mais vos raisons, si solides, si justes, ne pouvoient que glisser sur l'esprit de votre malheureux frère; sa passion l'aveugle. La tendresse que vous lui avez montrée; ce trait de sentiment, qui m'a fait répandre des larmes; le souvenir sacré d'un père et d'une mère que vous lui avez rappelé si pathétiquement : voilà ce qui l'a forcé à vous entendre, à vous promettre de retarder au moins ce mariage affreux, et de ne le pas faire sans vous en avertir. Continuez, ma chère comtesse, à le combler des preuves de votre amitié; qu'il voie que, dans tout ce qui est juste, honnête, raisonnable, vous serez toujours prête à seconder, à prévenir ses désirs; mais qu'il voie aussi, à travers vos tendres caresses, une fermeté que rien ne pourra vaincre; éludez le plus qu'il vous sera possible tous les discours qui pourroient ramener à ce fatal sujet; que ce soit dans vos yeux, sur votre physionomie, qu'il lise l'espèce d'horreur que vous causent le nom et l'idée de Léonor. Vous ne pourriez que lui répéter ce que vous lui avez dit; l'impression seroit moindre, l'attendrissement pourroit ne pas toujours finir ces entretiens; et si l'aigreur prenoit la place, tout seroit perdu. Adieu, ma chère amie, vous savez qu'il n'est personne au monde qui partage vos chagrins comme moi.

LETTRE LX

DE MADAME DE SAINT-SEVER A MADAME DE NARTON

A Paris, 25 mars.

Je vous écris dans le trouble et dans le désespoir, ma tendre amie; M. de Saint-Sever a tout perdu. Sans me consulter, sans me le dire, il fut hier chez Léonor, il la traita horriblement, et finit par la menacer de la faire enfermer. Il vint le soir me raconter cette scène; sur le chagrin qu'il vit que sa démarche

me donnoit, il se fâcha, et me dit qu'il ne l'avoit faite qu'à cause de moi, et pour mettre fin à mes alarmes; qu'il ne pouvoit supporter de me voir en proie aux agitations où j'étois livrée; que le seul moyen de guérir mon frère de cette extravagante passion étoit de lui en ôter l'objet. Le mal étoit fait, ma chère, les raisonnements auroient été inutiles, je n'en fis point; mais je prévis ce qui est arrivé. Mon frère sort d'ici, je suis encore émue... Bon Dieu! quelle fureur! Il a su par cette misérable les menaces de M. de Saint-Sever. Quels emportements! Sans ma présence, qui même lui étoit importune, je n'ose songer aux excès où la colère l'auroit pu conduire. Mon mari a voulu lui dire tout ce qu'il pensoit et ce qu'il savoit de Léonor; un regard lancé avec indignation a été sa réponse. M. de Saint-Sever a continué de lui parler, et lui a demandé, d'un ton ironique, s'il faisoit des préparatifs pour ce beau mariage. Mon frère, furieux, l'a interrompu, et nous a dit qu'il n'avoit plus rien à ménager; que son parti étoit pris; qu'il mettroit cette fille à l'abri de nos persécutions; qu'elle seroit sa femme; que ses préparatifs ne seroient pas longs, et qu'il ne devoit compte de sa conduite qu'à lui. Mes larmes qui couloient en abondance ont paru le toucher. Il m'a regardée avec émotion; il a fait un pas pour s'approcher de moi; et tout de suite, se retournant brusquement, il est sorti et m'a laissée dans l'état le plus affreux. Ah! chère amie, qui ne succomberoit à tant de maux?

LETTRE LXI

DU MARQUIS A MADAME DE SAINT-SEVER

A Paris, 27 mars.

Je ne puis supporter l'idée de vous causer du chagrin, ma sœur; je connois votre âme, je suis sûr que vous n'avez point trempé dans l'horrible projet de votre mari; vos pleurs m'ont

pénétré, vous savez si vous m'êtes chère. Je donnerois mon sang pour arrêter le cours de vos larmes, et je ne me pardonne pas de vous en avoir fait répandre. Si l'état violent où j'étois m'eût permis de réfléchir, vous n'auriez point été présente à cette accablante scène. Je vous aime, ma sœur; je sais et ce que je dois à vos soins, et tout ce que vous devez attendre de moi. Eh! le devoir a-t-il besoin de se faire entendre quand le cœur parle? Mais pourquoi M. de Saint-Sever abuse-t-il des sentiments que j'ai pour vous, et de l'ascendant que vous avez sur moi? De quel droit? Par quelle autorité?... Je souffre plus que vous, ma sœur; ma plus grande douleur est d'être forcé de renoncer au bonheur de vous voir... Ma digne sœur, ma tendre amie, plaignez un frère malheureux, ne condamnez point un penchant invincible... L'objet en est vertueux. Aimez-moi toujours; pardonnez des emportements que je déteste, que j'aurois dû vous cacher, et ne partagez pas les sentiments de votre mari. Ma sœur, permettez-vous que je vous embrasse encore avec la plus tendre amitié?

LETTRE LXII

DE MADAME DE SAINT-SEVER AU MARQUIS

A Paris, 27 mars.

Renoncer à me voir! Ah! mon frère, l'avez-vous pu prononcer? Hélas! je ne survivrois pas à ce malheur; non, vous ne me le ferez pas éprouver, je m'en fie à votre cœur; vous m'aimez, vous aimez dans votre sœur les parents que nous avons perdus; vous rassemblez pour moi tous les sentiments que vous auriez pour eux. Ne pardonneriez-vous pas à mon mari l'intérêt vif qu'il prend à vous? Son zèle, trop ardent peut-être, a fait son crime. Il sait, mon cher ami, qu'il n'a point de droits sur vous que ceux de la tendresse. Il ne cherche point à en usurper

d'autres; mais il est votre frère, votre ami; c'est à ces titres qu'il s'intéresse à vous. Je meurs d'envie de vous voir; si je ne craignois de vous être importune, je volerois chez vous, vous mènerois M. de Saint-Sever : nos regrets, nos larmes, notre tendresse effaceroient pour jamais le souvenir de ces moments affreux; notre amitié n'en éprouveroit que des transports plus vifs; ne vous y dérobez pas, mon frère.

LETTRE LXIII

DU MARQUIS A MADAME DE SAINT-SEVER

A Paris, 28 mars.

Ma chère, ma tendre sœur, je ne puis résister aux expressions de votre tendresse; mais il m'est impossible de prendre sur moi de recevoir M. de Saint-Sever. Peut-être seroit-il bien aise de m'éviter aussi. Puis-je vous trouver seule ce soir? Si vous me le promettez, j'irai chez vous à sept heures. Je n'y pourrai rester qu'un instant; mais je vous aurai vue, je vous aurai renouvelé les assurances mon éternelle amitié.

LETTRE LXIV

DE LA COMTESSE A MADAME DE NARTON

A Paris, 29 mars.

Ah! ma chère, il n'y a plus de ressources! Je n'avois pas encore perdu l'amitié de mon frère, son cœur l'avoit rappelé; mais il avoit exigé que mon mari s'absentât, pendant la visite qu'il me voulut faire hier au soir. Malgré tous les reproches de foiblesse que j'eus à essuyer, j'obtins, je crus du moins avoir obtenu cette complaisance. M. de Saint-Sever m'avoit promis de me laisser seule, j'en avois assuré mon frère. Il sort effectivement. Le mar-

quis arrive, il m'aborde de l'air le plus tendre. Après nos premiers épanchements, il me demande ma parole qu'on n'attentera point à la liberté de Léonor; qu'on ne lui fera aucune violence : Autrement, me dit-il, je serois forcé de manquer à la promesse que je vous ai faite, et je ne pourrois plus retarder... J'allois lui répondre. M. de Saint-Sever entre d'un air moitié plaisant, moitié fâché. Ma surprise ne put persuader mon frère que je n'avois pas contribué à le tromper; un seul regard qu'il jeta sur moi me dit tout ce qui se passoit dans son âme; il se leva et voulut sortir. Mon mari l'en empêcha, et lui dit qu'il étoit étonné qu'il l'eût fait prier de sortir de chez lui; qu'il n'étoit point accoutumé à ces procédés-là; que ce qu'il lui avoit dit étoit pour son bien: qu'il ne cesseroit point de lui répéter qu'il se perdoit; que son honneur l'obligeoit d'arrêter les progrès d'une séduction épouvantable; qu'il empêcheroit le déshonneur de la famille; qu'il ne souffriroit point que son beau-frère fît un mariage abominable. Je ferai, dit-il, enfermer cette créature; et s'il en est besoin, je te ferai interdire. Oh! ajouta-t-il, ta sœur t'a gâté, je ne te gâterai pas. Tout cela fut prononcé avec une telle volubilité, qu'il n'auroit pas été possible de l'interrompre. Mon frère, d'un air calme, mais fier et dédaigneux, se lève et me dit : Sont-ce là vos promesses, madame? Adieu. Je voulus le retenir, il me repoussa avec indignation, et partit sans m'entendre. C'en est fait, je ne le reverrai jamais; peut-être avant huit jours le fatal nœud sera formé... J'abrége les réflexions, ma chère; mais que je suis à plaindre! Nous n'avons plus que les moyens violents à employer; malheureuse et foible ressource! Mon frère n'est-il pas son maître? Si sa résolution est prise, ce que nous empêcherons aujourd'hui se fera dans un mois, dans un an. D'ailleurs, quel droit avons-nous d'attenter à la liberté d'une citoyenne? Suis-je ou plus sage ou plus puissante que la loi? J'ai prié M. de Ferval de venir. Je vais l'instruire de tout ceci. Hélas! je n'ai d'espoir qu'en lui : et qu'est-ce encore que cet espoir? Je

n'avois jamais éprouvé un tel découragement. Adieu, ma digne amie.

LETTRE LXV

DE M. DE FERVAL A MADAME DE NARTON

A Paris, 3 avril.

Nos alarmes n'ont jamais été si vives et si bien fondées, madame; le marquis se croit à présent dégagé de la promesse qu'il a faite à sa sœur. La crainte qu'il a eue qu'on ne fît enfermer Léonor, et peut-être la peur qu'elle en a elle-même, l'ont engagé non-seulement à la faire cacher chez une personne de confiance, mais encore à hâter ce mariage. Je sais du notaire qu'il veut signer le contrat ce soir. J'épie ses démarches, tout est prêt...

Je reçois dans ce moment un paquet que j'attendois; ce sont des lettres de Léonor... Adieu, madame, je vole chez ce malheureux. Puissé-je arracher le bandeau fatal qui lui couvre les yeux!

LETTRE LXVI

DU MARQUIS A MADAME DE SAINT-SEVER

A Paris, 4 avril, à une heure du matin.

Je suis le dernier des hommes, un être abominable, un monstre; daignerez-vous encore m'appeler votre frère? Ferval... Excellent ami!... J'ai plongé mes mains dans son sang... Ah! ma mort expiera... Les chirurgiens assurent que la blessure n'est pas mortelle... Je suis auprès de lui; ma sœur, venez, venez rendre le calme à mes sens, donner des soins à mon ami, à cet ami qui m'a sacrifié sa vie; il avoit pris des précautions pour préserver la mienne; ah! falloit-il que ce fût son sang qui lavât mes

fautes, mes horribles fureurs? Passion affreuse, exécrable!.... J'abhorre à présent le vil et indigne objet... Ah! je m'abhorre moi-même.

LETTRE LXVII

DE LA COMTESSE A MADAME DE NARTON

A Paris, 4 avril.

Quelle crise, chère amie! comment vous annoncer, comment annoncer à madame de Ferval que son digne fils a pensé devenir la victime de son zèle et des fureurs de mon frère? C'est vous, ô Dieu! qui avez conservé les jours de ce tendre ami; vous protégiez notre généreux bienfaiteur! Il n'est point en danger; je dois commencer par là cet effrayant récit; je dois encore vous dire, pour l'honneur et la justification de mon malheureux frère, que c'est de lui que je tiens les affreux et humiliants détails que je vais vous rendre. Ferval vouloit me les dérober; c'est même à son insu que le marquis me les a faits.

Hier au soir, à huit heures, M. de Ferval se rendit chez mon frère; il entra, malgré les défenses que les domestiques avoient reçues de laisser entrer personne. Il trouve un notaire, un contrat de mariage prêt à être signé, Léonor, mon frère et deux autres personnes. La colère du marquis ne tarda pas à se manifester sur ce qu'il appeloit l'indiscrétion de Ferval; mais elle devint bien plus vive, lorsqu'il vit que l'intention de ce jeune homme étoit de l'empêcher de signer cet acte abominable. De quel droit entrez-vous ici malgré mes ordres? lui demanda-t-il d'un air menaçant. Par quelle autorité venez-vous m'y donner des lois? Sortez, monsieur, ou... Je ne vous demande qu'un quart d'heure, lui dit Ferval; passons ensemble dans un autre appartement. Quand notre entretien sera fini, vous serez libre de... Oui, oui, dit mon frère en fureur; passons-y, venez,

monsieur, me rendre raison de cet insultant procédé. Je suis prêt à vous la rendre, lui dit Ferval d'un air doux et tranquille; lisez les lettres contenues dans ce paquet. Je ne lis rien, je n'entends rien, que je ne sois vengé : sortons. Léonor fort inquiète vouloit le retenir : Donnez-moi ce paquet, monsieur, dit-elle à Ferval; s'il est important que M. le marquis le lise, je le lui ferai lire, on peut s'en fier à moi; sortez, de grâce; retirez-vous aussi, je vous prie, dit-elle au notaire, attendons la fin d'un éclaircissement que M. de Ferval juge si nécessaire, et qui ne peut être fait que dans des moments plus tranquilles. Ferval refuse de confier ce paquet à Léonor; le marquis l'arrache des mains de Ferval et le jette au feu; Ferval est assez prompt, assez adroit pour le retirer sans qu'il soit endommagé; le notaire veut sortir, le marquis le retient, et entraîne Ferval dans le jardin. Défendez-vous, lui dit mon frère, en mettant l'épée à la main. Ferval, forcé de tirer la sienne, pare plusieurs coups; enfin il en reçoit un dans la poitrine. Il tombe; son sang qui sort en abondance éteint la fureur de mon frère. Il veut relever son ami; il appelle du secours, on vient. Quel est son étonnement quand il aperçoit l'épée de Ferval, tombée auprès de lui, coupée d'un doigt à la pointe. Quelle arme est-ce là, Ferval? Et pourquoi ne m'avez-vous pas averti?... J'avois prévu votre violence, mon cher Roselle, lui dit-il d'une voix foible; j'avois d'avance prévenu le malheur d'attenter à vos jours; le combat, une blessure, pouvoient m'échauffer et m'emporter hors des bornes que je devois me prescrire. J'ai craint pour vous et ma vivacité, et votre propre furie; et je ne suis entré chez vous qu'après avoir pris une précaution qui m'a paru nécessaire pour mettre votre vie à couvert. Mon dessein n'étoit ni de vous offenser, ni de vous blesser; je venois empêcher votre malheur et votre honte. Il en est temps encore; mon amitié, dont vous ne douterez plus, mon sang que vous faites couler, ma vie que je vous ai sacrifiée, exigent au moins que vous ayez la complai-

sance de lire ce paquet. Ah! cher ami, dit mon frère en se jetant sur lui, je ne puis songer qu'à vous dans cet affreux moment. Le chirurgien qu'on avoit envoyé chercher arriva; il banda la plaie. Mon frère accompagna Ferval et lui donna son appartement : l'état du marquis étoit plus affreux que celui de son ami. Il n'y a rien à craindre pour sa vie, le sang qu'il a perdu cause seul sa foiblesse. Le chirurgien assure que dans huit jours il sera guéri. Après les premiers moments de trouble et de désespoir, Ferval exigea que le marquis ouvrît le paquet et qu'il le lût. C'étoient des lettres de Léonor à Juliette, fille de son espèce. La misérable y a peint sa bassesse et ses intrigues. Je vous en envoie les copies. Mon frère, frappé comme d'un coup de foudre, rejette avec horreur ces lettres sur la table. Il se promène à grands pas, la fureur dans les yeux ; la vue de son ami, qui de son lit lui tend la main, le rappelle à lui. Quelle humiliation ! s'écrie-t-il, quelle honte ! Il m'écrit, il me prie de venir; j'arrive, je le trouve dans cet affreux état. Ferval veut me cacher le sien : Non, non, mon ami, que j'expie au moins, s'il se peut, ma faute, en avouant tout à ma sœur. Ferval l'interrompt encore. Le chirurgien nous fait signe que notre entretien inquiète le malade et l'agite. Nous passons dans un autre appartement, et ce fut là que d'une voix entrecoupée par des sanglots mon frère me fit une partie de ce récit. Nous rentrons, il me donne ces lettres, je les lis, et les lui rends en silence. Eh bien, ma sœur, suis-je assez humilié? Êtes-vous assez vengée? Je me lève, je l'embrasse, je presse son visage baissé contre mon sein; je mêle mes larmes aux siennes, et je ne lui parle pas. Après un quart d'heure de silence, de fureur et d'attendrissement, il se lève : Ferval, dit-il, Ferval, mon cher Ferval, je te dois le prix de tes bienfaits, je dois à ma sœur... Eh! je me dois à moi-même de me venger de cette infâme... Je vais laver dans son sang cette épée teinte du tien... Arrête, arrête, s'écrie Ferval, est-elle digne de ta fureur? Oublie, mon

ami, oublie cet amour funeste, c'est la seule vengeance que tu doives tirer de cette vile créature. Songe qu'un éclat déshonorant rejailliroit sur toi... Je le serrai dans mes bras, je le conjurai de ne nous pas quitter; et enfin il prit le parti, après mille mouvements divers, d'écrire à cette fille le billet dont je vous envoie aussi la copie. Elle est partie dans l'instant qu'elle l'a reçu; elle a pris vis-à-vis des gens un air de fierté, et s'est retirée chez elle. Nous avons quitté Ferval à six heures du matin. J'ai emmené le marquis chez moi; un peu plus tranquille alors, il m'a recommencé les détails de cette cruelle aventure. Je suis restée avec lui jusqu'à huit heures que je suis entrée chez M. de Saint-Sever. J'ai si bien prévenu mon mari sur ce qu'il devoit faire, que je ne crains pas que le marquis ait à s'en plaindre. Il repose à présent. Ferval est aussi bien qu'il peut être. Je viens d'envoyer chez lui; nous allons le voir dans deux heures. Adieu, ma chère. Quels assauts! Et quel chagrin pour madame de Ferval! Elle n'a pourtant rien à craindre, grâces au ciel, qui a tout conduit pour le mieux.

LETTRE LXVIII[1]

PREMIÈRE LETTRE DE LÉONOR A JULIETTE

A Paris, 15 décembre.

Tu me fais grande pitié, ma Juliette; aussi pourquoi t'aller confiner dans ce triste château? C'est s'ensevelir toute vivante; autant vaudroit être une honnête femme : c'est même encore pis. J'avoue que ton tyran est riche, enrichis-toi donc : voilà tout ce que j'y sais. Bizac va passer quelque temps dans le canton que tu habites. S'il t'est permis de le voir quelquefois, je te plaindrai moins. J'ai un nouvel amant, ma chère, il se

[1] Cette lettre et les quatre suivantes sont celles dont il est parlé dans la précédente.

nomme le marquis de Roselle, il est officier de gendarmerie; il a vingt ans, une belle figure, une belle taille, et une fortune considérable. C'est un certain M. de Valville, dont tu te souviens peut-être, qui m'a fait faire cette connaissance; ce marquis a le cœur tout neuf et l'esprit romanesque. Depuis un mois que nous nous voyons, il m'a fait des présents magnifiques, et n'en a point exigé le prix. Il veut, dit-il, atteindre par degrés au bonheur. J'ai soin d'entretenir cette flamme respectueuse : je t'assure que je joue d'après nature la dignité, le sentiment, la délicatesse, etc., et que ce jeu m'amuse. D'ailleurs un tel amant peut me faire un sort. Il est d'une extrême générosité : la distance où je le tiens, et qu'il n'ose franchir, entretiendra longtemps son amour. Rien n'est plus plaisant; il me traite en princesse, et je le traite en berger. Ne crois pas qu'il manque d'esprit; il en a beaucoup; mais il a le cœur tendre, l'âme délicate; je suis sa première inclination. Il n'a aucune expérience, et ne sait ce que c'est que nos intrigues. Juge, ma chère, quel parti on peut tirer d'un tel homme. La Roche ne s'aperçoit de rien, tu sais comme je le mène. Il ne s'agit que de prendre d'abord un certain empire sur ces animaux-là. Et puis la peur qu'a ce vieil hypocrite qu'on ne sache ses allures, en fait un amant discret. J'ai renvoyé tous les freluquets, cela ne mène à rien, et n'auroit pu que me nuire. Juliette, songes-y bien : d'un côté le marquis, dans l'esprit duquel il faut entretenir cette idée de respect; de l'autre côté La Roche à ménager; les recevoir l'un et l'autre, et empêcher qu'ils ne se rencontrent; monter son esprit au ton si différent de ces deux hommes, amuser chacun selon son genre; être tour à tour agréable, douce et décente avec l'un; vive, capricieuse et folle avec l'autre : crois-tu que ce soit assez d'affaires? J'espère m'en tirer bien. Adieu, ma Juliette.

LETTRE LXIX[1]

DEUXIÈME LETTRE DE LÉONOR A JULIETTE

A Paris, 7 janvier.

Tu sais, ma chère, toute la peur que m'avoit donnée cette algarade de La Roche : eh bien ! tout n'en a été que mieux. L'amour du marquis en a redoublé. Tu vas t'écrier à l'ordinaire : L'habile créature ! J'avoue qu'il m'a fallu de l'adresse dans cette crise ; mais cette adresse a bien réussi. Sais-tu que tout ceci pourroit devenir sérieux ? Que je voudrois bien que Bizac pût venir ! Il me seroit très-utile, tâche de me l'envoyer. Qu'il feroit bien le rôle d'un rival, et que ce rôle seroit nécessaire pour donner un aiguillon de plus à l'amour de Roselle, qui est pourtant, s'il se peut, encore plus passionné ! Le respect seul retient ses désirs ; mais ce respect lui coûte... J'achèverai de le subjuguer, en lui montrant des vertus... Tu ris. Oh ! je te jure que je le mènerai loin. J'en ai déjà refusé beaucoup de présents, et ces refus ont produit de plus beaux dons, que je n'ai acceptés que par force. Quelques actions de générosité adroitement faites, de la sagesse sans dureté, quelques nuances fines d'amour, mais sans foiblesse, achèveront sa défaite. Si Bizac ne peut venir, ne lui dis rien. Tu connois le danger des confidents. Je t'embrasse.

LETTRE LXX[2]

TROISIÈME LETTRE DE LÉONOR A JULIETTE

A Paris, 14 janvier.

Ce marquis combat plus que je ne le pensois, ma chère. Une sœur dévote, une famille importante, un nom, tout cela forme

[1] Il y a plusieurs lettres de Léonor qu'on n'a point.

[2] Dans cette lettre étoit contenu le modèle de celle que le marquis trouva dans le secrétaire de Léonor.

de terribles obstacles. Il faut faire jouer des machines extraordinaires. Voici un modèle de lettre que je t'envoie. Je te prie de le copier toi-même, tel qu'il est, avec grand soin ; adresse-moi cette lettre, fais-la mettre à la poste; mais que ce ne soit qu'après m'avoir mandé quel jour précisément elle arrivera à Paris, afin que je puisse dresser mes batteries sur l'avis que tu me donneras. Tu m'entends à demi-mot, et je ferois tort à ton intelligence, si je t'expliquois mon dessein. Adieu, ma chère.

LETTRE LXXI

QUATRIÈME LETTRE DE LÉONOR A JULIETTE

A Paris, 15 février.

La lettre a produit son effet, ma chère; malgré cela, mon marquis ne se rend point encore. J'ai quitté l'Opéra. Je sais ce que je risque; mais il est des occasions où il faut savoir risquer. Tant que je resterois actrice, il ne m'épouseroit point. Ne pourrois-tu venir ici? Tu me serois utile ; il faudroit paroître une femme d'un état honnête, un peu de mes parentes, demeurant en province, et qui sachant mes malheurs et mes vertus... viendroit m'arracher aux séductions. Entends-tu cela? Tâche, tâche, ma Juliette, de me faire ce plaisir. Tu sens que ma fortune seroit la tienne; que dans quelque rang que je fusse, tu serois ma meilleure amie, et que je saurois donner à ma parente tout le lustre qu'il faudroit. Je t'assure que, si je deviens femme de qualité, j'en saurai prendre le ton. Eh! que sais-je? Peut-être alors deviendrois-je tout à fait honnête femme. Celles qui le sont l'auroient-elles été, si elles avoient éprouvé nos situations et nos besoins? La vertu est affaire de circonstances. Oui, tout de bon, je crois que je m'arrangerois à être vertueuse, jusqu'à ce que cela m'ennuyât. Tu le deviendrois peut-être aussi. Oh ! que cela seroit plaisant !

LETTRE LXXII

CINQUIÈME LETTRE DE LÉONOR A JULIETTE

A Paris, 1er mars.

Oh! si tu ne peux t'arracher que dans huit jours à ce tyrannique amant, j'espère que mon sort sera décidé quand tu arriveras. J'ai employé toutes les ressources, j'ai rallumé tous les désirs, je l'ai amené au point de me proposer un mariage secret, et je l'ai refusé. Que tu me vas trouver hardie! Il faut qu'il me donne le nom et le rang de la marquise de Roselle, je n'en rabattrai point. Il n'y a plus qu'un pas à faire, je le tiens fait. Ah! ma Juliette, quel bonheur!...

J'apprends dans le moment qu'il est très-mal... Quel contretemps! S'il meurt, quelle folie d'avoir quitté l'Opéra! Mais s'il en revient!... Qu'y gagnerois-je? Sa famille va l'entourer... Aussi c'est ma faute, j'ai voulu aller trop vite... Pouvois-je imaginer ce revers? Que j'ai mal fait de refuser le mariage secret! Il m'offroit les deux tiers de son bien! Oh! que j'ai mal fait! Adieu! Puisse-t-il en réchapper, afin que j'aie le temps de réparer ma sottise!

LETTRE LXXIII

DU MARQUIS A LÉONOR

A Paris, 4 avril.

Ame vile et trompeuse, quelles expressions peuvent peindre l'horreur que m'ont donnée les preuves de tes noirceurs, de ta bassesse?... Est-il possible, bon Dieu, que ce fût à cette âme monstrueuse que je voulusse sacrifier mon honneur, ma famille, mon être tout entier? J'ai lu, je tiens les lettres que tu as

écrites à ta méprisable confidente, à Juliette. Je vois les ressorts que tu as fait jouer pour subjuguer ma raison... Quoi! dans mon agonie, dans ce temps où, réduit par un amour funeste à deux doigts de la mort... tu ne regrettois que mon bien! Monstre affreux! Éloigne-toi pour jamais de ma vue, je ne pourrois retenir ma fureur : je vengerois sur toi le sang de mon ami. Misérable! Quoi! c'est pour toi que j'ai pu verser ce sang précieux? Garde mes dons, comme autant de marques de ton infamie et de ma foiblesse. Surtout évite de te montrer à mes yeux. Je te défends de me répondre; les caractères que ta main traceroit me seroient un objet d'horreur.

LETTRE LXXIV

DE MADAME DE SAINT-SEVER A MADAME DE NARTON

A Paris, 11 avril.

M. de Ferval est parfaitement rétabli, ma chère, ses forces reviennent chaque jour; la cicatrice de sa blessure n'est déjà plus que la marque respectable des sentiments les plus beaux. C'est dans le cœur de mon frère que sera et que doit être éternellement une plaie douloureuse. Qu'il est digne de pitié! A ses terreurs sur le danger de Ferval a succédé la joie de la guérison de ce tendre ami; le mélange d'horreur, de repentir et de reconnoissance qui a bouleversé son âme pendant les deux premiers jours lui donnoit une agitation cruelle, mais moins affreuse que l'abattement, que la noire mélancolie où je le vois se plonger. Il est toujours chez moi : Ferval vint hier nous y surprendre pour la première fois. Quelle attention cet estimable ami n'apporta-t-il pas pour écarter jusqu'à l'idée de sa blessure! Quelles tendres caresses ne fit-il pas à mon frère! Il lui proposa mille projets d'amusements. Il ne nous entretint que de nouvelles et de petits événements intéressants ou agréables. M. de

Saint-Sever entra, qui lui voulut parler de sa santé : à ce seul mot, je vis Ferval rougir. Par l'adresse la plus aimable, il força mon mari de changer de discours. Mon frère soupiroit, et ne put retenir ses larmes. Il sortit et rentra plusieurs fois. En vérité, des secousses si terribles me font trembler pour sa vie, d'autant plus que sa santé n'étoit pas encore bien affermie. Il lui faudroit au moins des dissipations, il ne sera de longtemps susceptible de plaisirs. Léonor, à ce que j'ai su, est allée loger dans un quartier éloigné; elle y a emporté ses meubles et tous les dons de mon frère. Puissions-nous n'entendre jamais parler d'elle! Le marquis ne s'en informe point, et n'a pas même prononcé son nom depuis quatre jours. Adieu, ma tendre amie; je retourne auprès de ce cher objet de ma tendresse et de ma pitié. Comment exprimer à madame de Ferval tout ce que je sens? Soyez, de grâce, mon interprète, et faites-la lire dans mon cœur.

LETTRE LXXV

DE M. DE FERVAL A MADEMOISELLE DE FERVAL

A Paris, 20 avril.

Je suis dans le plus cruel embarras, chère sœur, vous savez ce qui s'est passé. Le bonheur de la réussite m'a trop récompensé de mes soins. Mais ce que vous ne savez pas, et ce que j'ai cru ne devoir dire à personne, c'est que, pour avoir les lettres de Léonor, il m'a fallu les payer. Je les dois aux hauteurs même et à l'imprudence de Léonor. Et sans cela je ne les aurois pas eues, car j'avois une invincible répugnance à corrompre des domestiques jusqu'à ce point, et je n'avois pas besoin là-dessus des leçons renfermées dans une lettre de ma mère. Mon cœur seul me les donnoit. Heureusement, Juliette, pressée d'argent, s'est adressée à Léonor, et n'en a reçu qu'un refus assez mal

coloré. Léonor s'est même crue d'avance avec elle la marquise de Roselle. Juliette, outrée du refus, et vivement pressée par des poursuites inquiétantes, a prêté aussitôt l'oreille aux insinuations de la femme de chambre de Léonor ; et pour ne pas laisser vendre ses meubles, elle m'a fait offrir les lettres. Trois cents louis en ont été le prix. Je n'avois pas cette somme; je ne voulois pas m'ouvrir là-dessus à madame de Saint-Sever, vous en savez les raisons. Il a donc fallu les emprunter. Je n'avois pas le temps de choisir mes prêteurs ; je me suis adressé à ce La Roche, dont vous avez su les intrigues et la fureur. Sa colère, qui duroit encore, m'a bien servi. Il m'a prêté, sans intérêt, cette somme, dont il a su la destination ; mais comme il est aussi avare que vindicatif, il me presse de la lui rendre. Je ne crois pas devoir informer de cela M. de Saint-Sever, et je vous avoue que je ne pourrois prendre sur moi de lui en parler. Dois-je le dire à ma mère ? Vous savez qu'elle m'a fait part de sa répugnance sur les moyens que j'employois. Pouvois-je cependant faire autrement ? Il faudra bien qu'elle le sache... Donnez-moi votre conseil, chère sœur, pour sortir de cet embarras. Répondez-moi promptement. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE LXXVI

DE MADEMOISELLE DE FERVAL A M. DE FERVAL

A Ferval, 25 avril.

La cause de votre embarras est trop belle, mon cher frère, pour que je ne le partage pas du fond de mon cœur. Vous avez agi en héros, et ce qui me touche davantage encore, en ami. Vous ne devez point parler de cet emprunt à monsieur ni à madame de Saint-Sever. Je sais qu'à envisager la chose sous le premier aspect ils devroient plutôt payer cette somme que vous ; mais il

est des procédés justes qui sont malhonnêtes, et il me semble que celui-là seroit tel, parce que vous n'avez pas dû disposer de leur bourse sans leur aveu. Je ne veux point non plus en parler à ma mère : je sais bien ce que son cœur lui dicteroit, mais elle n'est pas en état d'être généreuse ; la médiocrité de sa fortune, ce que vous lui coûtez, ce que lui coûte sa maison, qu'elle tient honorablement, ne donne déjà que trop de motifs à son économie. Je connois l'état de ses affaires, puisque c'est moi qui suis chargée de tous les détails, et je sais qu'elle ne pourroit, sans se déranger beaucoup, vous fournir cet argent. Il ne faut point lui donner ce chagrin; mais demain je ferai partir pour vous en secret, et par une occasion sûre, mes boucles d'oreilles : elles sont à moi, par le don que ma tante m'en a fait en mourant; ainsi je puis en disposer. Je tâcherai qu'on ne s'aperçoive pas qu'elles me manquent; mais si ma mère me demande où elles sont, je lui dirai l'usage que j'en ai fait, elle ne le blâmera pas. Ne me remerciez point de ce sacrifice; je vous le fais avec le plus grand plaisir, mon cher ami, d'autant plus que c'est un motif excellent qui vous a mis dans ce besoin. En vérité, je suis glorieuse d'être votre sœur. Je ne puis cependant m'empêcher de vous dire que les moyens dont vous vous êtes servi sont un peu hasardés. Il est triste d'être obligé de recourir à de telles voies. Mais, dites-vous, il le falloit : je ne puis que gémir de cette nécessité. Quel monstre que le vice, s'il force ainsi la vertu même à emprunter quelquefois ses détours! Adieu, mon cher frère, je suis bien sensible à la confiance que vous avez en moi. Que vous m'avez causé d'inquiétude et d'admiration, et que j'ai d'envie de vous revoir et de vous embasser!

La colère où cette misérable Léonor doit être contre vous me fait peur. Des êtres aussi corrompus sont capables de tout.

LETTRE LXXVII

DE M. DE FERVAL A MADEMOISELLE DE FERVAL

A Paris, 28 avril.

Que vous êtes bonne et prudente, ma chère sœur! Je suis pénétré du sacrifice que vous me faites. J'ai reçu vos boucles, je les ai vendues, et me suis acquitté. Mais je suis au désespoir de vous dépouiller ainsi. Il est beau, mais il est triste d'avoir l'âme sensible, grande et généreuse, quand la fortune ne nous seconde pas. Ne craignez rien de Léonor; ces filles sont trop avilies et trop basses pour pouvoir suivre une vengeance. Le marquis est toujours plongé dans une tristesse sombre qui m'inquiète. Il écrivit pourtant hier à Valville. Les torts qu'il a eus avec lui et qu'il cherche à réparer les vont rendre peut-être plus amis que jamais; j'en suis fâché. Valville n'est pas digne d'être l'ami de Roselle. Mais cet infortuné marquis cherche à s'accrocher à quelque chose. Je sens qu'il doit se trouver dans un vide affreux: je le plains. Je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur, ma chère sœur, ma tendre amie, et je vous renouvelle tous mes remercîments.

LETTRE LXXVIII

DU MARQUIS A VALVILLE

A Paris, 28 avril.

M'abandonneras-tu, cher Valville? Je suis puni, je suis humilié, tu dois être assez vengé. Je reconnois et j'abjure tous mes torts; je t'en demande pardon. Ah! mon cher, que je suis malheureux! Le vil objet d'une passion qui m'a causé tant de maux n'en étoit pas digne, je le sais, je l'abhorre aujourd'hui; mais

mon cœur saigne encore. Viens me voir, cher ami, redonne-moi la force que j'ai perdue; j'espère beaucoup de tes secours, et je sens que j'en ai besoin.

LETTRE LXXIX

DE VALVILLE AU MARQUIS

A Paris, 27 avril.

Je pensois bien, mon cher marquis, que ta bouderie ne dureroit pas. Cette petite épreuve te rendra sage; je suis bien aise que tu l'aies faite. Te voilà au réveil d'un songe extravagant. Oublie promptement cette folie. J'irai te voir ce soir, et je te présenterai demain chez madame d'Asterre; c'est une femme charmante, elle a des soupers divins, une maison délicieuse. Mais au moins, mon cher, plus de sentiments romanesques; il ne seroit plus possible de se mêler de tes affaires. Ta maladie m'a réellement inquiété. Adieu, cher Roselle, tu es, ma foi, plus heureux que sage.

LETTRE LXXX

DE VALVILLE AU MARQUIS

A Paris, 19 avril.

Eh bien, mon cher marquis, tu veux donc donner dans tous les excès? Je t'avertis que celui de la misanthropie est le pire de tous. J'aimerois encore mieux te voir amoureux passionné. Je te mène hier chez la marquise d'Asterre; la meilleure compagnie y étoit, les plus jolies femmes; la marquise te fit des prévenances qu'un autre achèteroit bien cher, et tu ne daignas y répondre que par la plus froide politesse; pas une épigramme, pas une saillie. Tu fus d'une stupidité qui me déconcertoit, qui

m'anéantissoit. Je t'y avois annoncé, tu n'y pouvois paroître sous de meilleurs auspices. Elle est aimable, cette femme, et j'ai balancé quelque temps entre elle et madame de Clarival. Mais par des raisons de convenance, j'ai donné la préférence à celle-ci, et je me pique de constance. Il ne faut point avoir la cruauté de désespérer une femme : voilà mes principes. Je sais allier l'honneur et les plaisirs. Allons, allons, reviens à toi, reviens à nous, rentre dans le monde ; je te donne encore rendez-vous demain chez madame d'Asterre. Je veux absolument t'attacher à cette femme ; je veux te voir à elle en titre. Tu ne me remercies point, marquis, de te ménager si généreusement une place désirée par tout ce qu'il y a à Paris d'hommes aimables, et que peut-être j'aurois dans quelques mois arrangée pour moi-même! Bonsoir, cher marquis ; à demain.

LETTRE LXXXI

DU MARQUIS A VALVILLE

A Paris, 30 avril.

Je te rends grâces de tes soins, cher ami, je reconnois ton amitié dans les avis que tu me donnes ; je voudrois pouvoir bannir des souvenirs dont l'amertume affreuse se répandra sur le reste de ma vie... J'ai résolu de ne plus parler de la malheureuse et détestable passion dont j'ai été la victime ; je tâche même de n'y pas penser. Ce cruel effort retombe sur moi avec violence. Je n'aime plus, j'abhorre ; mais que je souffre ! et que mon erreur me rendoit heureux !... Ah ! pardonne, ami, ce regret d'un bonheur qui n'est plus. Je le croyois réel. Mon cœur s'étoit accoutumé à ce charme. Hélas ! il me semble que je ne tiens plus à rien. Veux-tu que je t'ouvre mon âme tout entière ? Sans l'honneur, sans ce sentiment auquel je saurois sacrifier tous les autres... j'irois... je reprendrois mes fers, et me trouverois encore moins

malheureux que je ne suis. La misérable! Je la haïrai, je l'espère; je la méprise. Mais je croyois la haïr, la détester, je m'aperçois que la colère m'aveugloit. Oh! Léonor! Léonor!...

Je viens de relire le commencement de ma lettre que j'ai écrite ce matin. Le trouble où j'étois m'a fait tomber la plume de la main. J'ai honte de ce désordre; mais tu verras l'état de mon âme. Aies-en pitié, cher Valville; songe qu'il n'est peut-être rien de si cruel, de si humiliant, que d'être contraint de haïr et de mépriser ce qu'on a passionnément aimé; je crois que l'amour-propre prête encore des traits à l'amour pour désespérer mon cœur ulcéré. En vérité, mes idées sont si confuses, que je ne puis m'en rendre compte. Si tu savois les divers mouvements qui bouleversent mon âme; la rage, l'amour, la honte, y font naître successivement des desseins dont je rougis après un moment de réflexion...

Ne crains rien de bas de ma part, cher ami, l'honneur fera sur moi plus que la raison; j'aimerois mieux mourir que de la revoir. Si je m'occupe d'elle, ce n'est que pour la bannir de ma mémoire, car je réponds de moi à présent; mais la plaie saigne encore, il faut la refermer. Ce ne sera point en reprenant de nouveaux liens. J'abjure l'amour pour le reste de ma vie; la cruelle épreuve que j'en ai faite me le rend odieux; et quand je serois libre, les femmes dont tu me parles ne me toucheroient point. Eh! quels sentiments veux-tu que j'aie pour madame d'Asterre? Je suis honnête homme, elle doit être vertueuse; je n'entends rien à tes arrangements; le ton qui règne dans sa maison est trop bruyant pour moi. Que me veux-tu dire de madame de Clarival? Son état et son maintien me l'ont fait croire une femme respectable. N'es-tu pas l'intime ami de son mari? Permets, mon cher, que je ne me livre point à cette nouvelle société. J'irai chez ma sœur, je resterai chez moi, je te verrai, cela me suffit. Je sens que je joue un triste personnage dans le monde, et je ne puis le souffrir. Viens me voir de-

main si tu peux, et dispense-moi de retourner chez madame d'Asterre.

LETTRE LXXXII

DE VALVILLE AU MARQUIS

A Paris, 30 avril.

Quelles fausses idées tu te fais, mon cher ami! Elles n'ont pas le sens commun; personne ne pense comme toi, cela est pitoyable. Vis avec les vivants, sois heureux, sois tranquille, amuse-toi : voilà tout ce qu'on te demande. Sais-tu que madame d'Asterre t'a distingué, malgré ton triste et froid maintien? Elle m'a demandé si tu ne reviendrois pas ce soir chez elle; et je m'y connois, tu peux compter qu'il ne tient qu'à toi d'en être aimé. Quelles idées gauloises as-tu donc? Eh! sans doute elle est vertueuse, cette femme; mais cela n'empêche pas d'aimer un galant homme. Tu ne sais pas, je le vois, ce que c'est que l'honneur des honnêtes gens. Un homme qui veut passer sa vie agréablement choisit, parmi les femmes les plus aimables, celle qui lui convient le mieux. La beauté, le mérite, l'esprit, ne doivent pas seuls le décider. Il faut encore trouver les convenances: voir, par exemple, si le mari est un homme sur lequel on puisse compter; si l'on en peut faire un ami; si sa maison n'est point triste et ennuyeuse; si une dépense brillante y appelle le plaisir. Toutes ces choses se trouvent-elles réunies, on cherche à plaire à la dame; si l'on ne réussit point après quelques semaines, on tourne ses vues ailleurs; si l'on réussit, on s'arrange. Une femme doit exiger la décence, les égards pour son mari, la constance autant qu'il est possible... et qu'elle-même l'observe; mais en cas qu'on s'ennuie l'un de l'autre, point de rupture, on fait une retraite honnête. Si par malheur il survient une rupture en forme, jamais d'éclats,

jamais de propos. Voilà le devoir d'un galant homme. Celui d'une femme est d'être fidèle à cet amant tant qu'elle n'en aime pas un autre ; de n'en avoir qu'un ; de conserver les dehors, et d'avoir pour son mari les meilleures manières ; de ne le retrancher jamais avec humeur d'une partie d'où il est impossible de le chasser ; de ne point s'informer de ses liaisons ; de tourner même à l'avancement d'un mari qui sait vivre les amis qu'on s'est faits par ses agréments, etc. : et c'est ce qu'on appelle une femme aimable, une femme importante, une femme qui peut beaucoup, une femme qu'il faut avoir, ou avoir eue. Ne sais-tu pas qu'aujourd'hui tout roule sur le plaisir, qu'il est le pivot des plus grandes affaires, et qu'il faut le sentir ou le feindre? Mais je rougis pour toi, marquis, d'ignorer ces premiers éléments de la société du grand monde. Où diable as-tu donc vécu? En province apparemment, car je ne te soupçonne pas de t'être rétréci à Paris dans quelques coteries bourgeoises. Je t'irai prendre ce soir, et je te veux absolument remener chez madame d'Asterre. Secoue tes idées noires. Adieu, mon ami.

LETTRE LXXXIII

DE MADAME DE SAINT-SEVER A MADAME DE NARTON

A Paris, 22 avril.

Vous méritez bien, chère amie, que je vous prouve, au moins par mon attention à vous donner de nos nouvelles, toute ma reconnoissance. Mon frère est toujours à peu près de même, et ne me quitte presque point. Vous savez combien j'éprouve de douceur à le voir ; mais je sens qu'il lui faut des dissipations et des plaisirs que je ne puis lui procurer. J'eus hier toutes les peines du monde à l'engager à suivre M. de Valville, qui vint pour le mener chez une jeune dame où se rassemble, m'a-t-on

dit, une société extrêmement agréable. Il y fut, et en revint aussi triste qu'il y étoit allé. Il se promène seul, il rêve, il soupire, et ne parle presque point. Sa santé ne se rétablit pas; il a des maux d'estomac qui m'inquiètent. Oh! ma chère, quels tyrans que les passions! Je suis pourtant charmée qu'il n'ait pas suivi mes projets et épousé mademoiselle de Saint-Albin. Le croiriez-vous? cette fille si douce, si bien élevée, si réservée, et que je regardois comme un trésor de vertus, donne, à ce qu'on m'a dit, les plus grands chagrins à son mari. Elle n'est plus la même, son caractère est devenu d'une aigreur et d'un entêtement insupportables; c'est un vrai tyran domestique. Elle a commencé par chasser tout ce qui remplissoit depuis si longtemps la respectable maison du baron d'Orby. Un pauvre valet de chambre, qui avoit servi fidèlement le père et le fils pendant cinquante ans, est renvoyé comme les autres, et n'a pas de pain. Ce n'a été là que le préliminaire; elle s'est brouillée avec son beau-frère, et avec une parente de son mari, âgée, infirme, qu'il logeoit chez lui depuis vingt ans, qui avoit rendu des services à sa famille, et qui se trouve forcée de se retirer dans un couvent, sans avoir assez de fortune pour s'y donner les commodités nécessaires. Madame d'Orby l'a en quelque sorte chassée pendant que son mari étoit absent. A son retour, il a été furieux; il a écrit à cette demoiselle pour lui faire de tendres excuses et la prier de revenir; mais elle m'a dit qu'elle aimeroit mieux manquer de tout que de s'exposer de nouveau à de telles humiliations. Suivant le récit qu'elle m'a fait, je ne crois pas qu'on puisse être plus dure et plus opiniâtre que cette dame; elle fait une dépense excessive pour elle, car elle s'embarrasse peu des autres. Sa maison est pleine de confusion et de désordre. Elle se fait des querelles perpétuelles avec tous les amis de son mari; et avec tout cela, elle se croit d'une vertu sublime, parce qu'elle ne met point de rouge, et qu'elle ne va point aux spectacles. Elle a quelques pratiques de

dévotion qu'elle observe exactement, et croit qu'il n'y a qu'elle d'estimable. Enfin cette pauvre demoiselle m'en a fait un portrait qui m'a fait trembler. J'ai rendu grâces au ciel de ce qu'il a empêché l'exécution de mes desseins, et j'ai vu que vous aviez raison. Oh! que je voudrois bien une belle-sœur de votre main! Mais, bon Dieu! il n'est pas temps d'y songer.

Adieu, ma très-chère amie, je vous embrasse et vous chéris; ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès de madame et de mesdemoiselles de Ferval. Que je vous félicite de jouir de leur société! Ma reconnoissance pour cette famille sera éternelle.

LETTRE LXXXIV

DE MADAME DE NARTON A MADAME DE SAINT-SEVER

A Varennes, 25 avril.

Votre cœur doit bien souffrir, ma chère comtesse, de l'état où vous voyez votre frère. Il est à plaindre, et son mal sera long; mais j'espère qu'il en guérira. Ne le contraignez point, la liberté est pour lui la chose la plus nécessaire. Il fuit les plaisirs, eh bien! il ne faut point lui faire violence là-dessus, ils lui seroient encore plus insupportables; le temps, le temps, voilà le grand consolateur; car la raison... Laissez-le vivre à sa fantaisie, cette épreuve lui va mûrir l'esprit. Il ne fera plus de sottises. Sa santé m'inquiète; je voudrois qu'il fût à la campagne : cette dissipation que donnent les champs et le bon air est la plus naturelle et la plus efficace.

Je suis fâchée, ma chère, du malheur qu'éprouve M. le baron d'Orby dans son nouveau lien; je le connois et je le plains, c'est un très-honnête homme. Mais je ne puis m'empêcher d'être bien aise que vous soyez désabusée sur le compte de sa femme. Voilà le fruit de l'éducation qu'elle a reçue. La dissimulation qu'on inspire aux jeunes personnes est la source de tous les

vices. Une petite dévotion puérile rétrécit l'esprit et endurcit le cœur. Le portrait de cette dame est celui de presque toutes les dévotes de profession ; l'idée de supériorité qu'elles ont d'elles les rend d'ordinaire insupportables. Médisantes avec un air de charité, orgueilleuses avec humilité, prodigues pour elles, avares pour les autres, minutieuses, aigres, ignorantes, opiniâtres et impitoyables : voilà leur caractère. D'où cela vient-il? Peut-être d'un mauvais fond ; mais le fond fût-il excellent, on le gâteroit avec une éducation telle que madame d'Orby l'a reçue. Je suis sûre qu'on ne lui a jamais donné les vraies notions de la piété, de cette vertu sublime qui est la source et la perfection de toutes les autres vertus. On l'a accoutumée de bonne heure à cacher ses défauts, on n'a pas cherché à les détruire. On n'a cultivé ni son cœur, ni son esprit; la superstition y a pris la place de la religion, l'orgueil celle de la grandeur d'âme; elle n'a jamais rien lu ni rien su. Les petites austérités de son couvent, sa toilette et sa musique ont été ses seules occupations ; on lui a dit que tant qu'elle auroit un air sévère avec les hommes, qu'elle ne parleroit point, qu'elle se tiendroit bien droite, et qu'elle seroit bien coiffée, elle seroit une personne accomplie. Elle l'a cru, et ne s'est mariée que pour être sa maîtresse, et prendre sa revanche du temps de gêne qu'elle a passé, s'embarrassant fort peu quel seroit son mari, qu'on lui avoit bien répété qu'elle ne devoit aimer qu'après le mariage, et auquel sûrement elle n'avoit jamais parlé auparavant. Voilà l'histoire de son éducation : vous en voyez la suite. Il seroit bien à souhaiter, ma chère, que ces exemples fussent plus rares. Si vous voulez que votre frère soit heureux, ne lui cherchez point une femme élevée de la sorte. Défiez-vous de ces éducations austères, et trouvez-lui une femme aimable. Il en est ; mais la fortune semble jalouse de la nature, et n'accorde ordinairement ses dons qu'à celles que le ciel a privées de mérite et de grâces. Puissiez-vous trouver pour ce cher frère tous les avantages réunis ! Il en sera digne, vous verrez.

LETTRE LXXXV

DE MADAME DE SAINT-SEVER A MADAME DE NARTON

A Paris, 29 avril.

Que vous peignez bien, ma chère, et que vous me rendez ces prétendues dévotes méprisables! M. d'Orby, outré des mauvais procédés de sa femme, veut qu'elle aille dans un couvent. Ne voilà-t-il pas un homme bien malheureux, lui qui pour trouver une femme de tout point accomplie avoit cru ne pouvoir la chercher qu'au fond du cloître! Malgré cette injure qu'il faisoit à toutes les mères qui élèvent leurs filles, je plains son erreur et sa bonne foi; et je le plains d'autant plus sincèrement, que j'avois été séduite comme lui à la vue de mademoiselle de Saint-Albin. Votre esprit et votre expérience vous ont fait juger d'elle plus sainement. Cela achève de me persuader qu'il faut avoir vécu dans le monde et l'avoir beaucoup vu pour le connoître. Cette connoissance est bien nécessaire; je ne l'ai pas, mais vous l'avez, et j'emprunterai vos yeux. M. de Valville a proposé à mon frère d'aller passer huit jours à la campagne chez madame d'Asterre. Il ne le vouloit pas; mais, d'après ce que vous m'avez dit du besoin qu'il en avoit, je l'y ai engagé, et il est parti ce matin. J'augure bien de cette partie de plaisir, et j'espère qu'à force de soins nous le guérirons. M. de Ferval couronne son ouvrage par ses assiduités : ce jeune homme est charmant. Je lui parle quelquefois de ses sœurs, il les aime avec la plus vive tendresse, et il a pour sa mère la plus grande vénération : cela fait l'éloge de toute la famille. Que cette union si rare est respectable! Adieu, ma très-chère amie, je ne vous parle plus de mon amitié.

LETTRE LXXXVI

DU MARQUIS A VALVILLE

A Paris, 3 mai.

Pardonne, ami, mon départ précipité. Mais, en vérité, il ne m'étoit plus possible d'y tenir. Quoi! c'est-là ce qu'on appelle la bonne compagnie! Eh bien, apprends que Léonor, toute méprisable qu'elle est, me paroît, ainsi que ses pareilles, moins méprisable que ces femmes-là. Ces sortes de filles font leur métier, elles s'affichent pour ce qu'elles sont; malheur à qui s'y trompe, malheur à moi qui m'y étois si cruellement trompé; mais tes femmes!... Ah! mon ami, ton cœur peut-il être gâté au point de les pouvoir estimer? Quoi! joindre l'hypocrisie de la dignité à la bassesse du crime, sans en rougir, sans en avoir de remords! Traiter de gentillesse l'adultère, la perfidie! N'avoir pas même l'idée de la vertu! C'est le caractère le plus abominable qui soit dans la nature. Je t'avoue que la curiosité, autant que tes efforts, m'a déterminé à te suivre chez madame d'Asterre. J'ai voulu voir un peu ces gens du monde, je les ai vus; mais loin de me plaire, ils m'ont révolté. Je t'ai observé toi-même avec ta madame de Clarival; je m'y connois, mon ami, et je t'assure que tu ne l'aimes point, et qu'elle ne t'aime pas davantage. Votre lien est un tissu formé par la vanité et le désœuvrement; et l'on prend cela pour l'amour, pour cette passion terrible, qui nous ôte presque l'usage de la raison, et rend en quelque sorte nos fautes excusables! Mais ces sortes d'*arrangements*, comme tu les appelles, quand même ils ne seroient pas criminels, sont la plus sotte occupation qu'un galant homme puisse avoir. Quelle petitesse, en effet, de vouloir paroître amoureux quand on ne l'est pas, et de traîner partout à sa suite une femme dont on rougit intérieurement, mais qu'on affiche par air! Je te le répète, c'est

le temps le plus sottement perdu. Madame de Clarival tire vanité de ta conquête et de ta constance, apparente sans doute : tu trouves commode d'avoir cette maison : vous vous payez réciproquement ces avantages par des soins qui vous coûtent, je m'en suis aperçu. Ne m'as-tu pas dit que tu t'ennuierois beaucoup s'il te falloit passer deux jours à la campagne avec elle, mais que, si elle l'exigeoit, tu lui devrois ce sacrifice? Ce sacrifice! Eh! peut-on en faire à ce que l'on aime? Ne deviendroient-ils pas les plus grands plaisirs? Et d'ailleurs peux-tu placer dans un même objet l'ennui et l'amour? Quoi! tu redoutes pendant deux jours une présence dont un amant feroit son bonheur! Si tu as jamais aimé, mais non, à quel prix n'aurois-tu pas acheté un tête-à-tête? Ah! mon cher, je te le répète, tu n'aimes point; laisse donc là cette intrigue bassement criminelle. Quoi! tu trahis de sang-froid M. de Clarival, ton ami, qui t'a rendu les plus grands services, tu me l'as dit! Pour prix de son amitié, tu séduis sa femme, que tu n'aimes pas! C'est l'outrage le plus sanglant que tu lui puisses faire. Pardonne, cher Valville; mais, de bonne foi, est-ce là le rôle d'un honnête homme? Ce n'est point un prédicateur qui parle. Je sais que ce ton ne me réussiroit pas avec toi; c'est en homme du monde que je te dis qu'il n'est guère de crimes plus atroces que celui-là; qu'il entraîne après lui l'imposture, la trahison, le malheur des familles et leur déshonneur. Ne me parle jamais de madame d'Asterre. Elle m'a fait des avances indécentes, et je t'avoue que ç'a été pour m'y dérober que je suis parti ce matin avant que personne fût levé. Elle pensera de moi ce qu'elle voudra, je m'en embarrasse peu, et j'aime mieux passer à ses yeux pour être ridicule que d'être en effet vicieux. Je n'imagine pas comment ces femmes-là peuvent séduire. La femme d'autrui ne m'inspire que du respect quand elle en est digne, ou du mépris quand elle ne l'est pas. En éloignant même l'idée du vice (qu'il n'est cependant pas facile d'écarter), comment compter sur la fidélité d'une

femme qui n'est pas fidèle à son mari? J'ai eu de grandes foiblesses, mon ami; hélas! elles feront le malheur de ma vie; mais j'ai au moins la consolation de n'avoir à me reprocher que des foiblesses. Mon cœur, trop tendre, n'est point gâté. Et je te le répète, Léonor, cette infâme Léonor, que je dois détester, que j'aime peut-être encore, mais que je méprise assez pour ne la plus craindre, Léonor me paroît moins coupable. N'exige plus de moi de retourner dans cette maison, cela m'est impossible; mais tu peux compter sur un secret inviolable, je me le dois à moi-même.

LETTRE LXXXVII

DE VALVILLE AU MARQUIS

A Montesson, 5 mai.

Oh! ma foi, marquis, voilà qui est fini; dès que tu donnes dans la haute morale, je n'ai plus rien à te dire, ni rien à faire pour toi, tu es un homme noyé. C'est dommage pourtant, tu aurois réussi dans le monde. Une naissance distinguée, une grande fortune, de l'esprit, une jolie figure et des grâces : voilà ce que tu vas enfouir. Ta maudite passion pour Léonor et ta maladie ont affaibli ton cerveau. Je m'en suis aperçu à la longueur de ta lettre pastorale; car quel autre nom lui donner? Ne m'assassine plus de pareilles épîtres. Je ne vais jamais au sermon, parce qu'il m'ennuie; mais des épîtres de cette espèce sont un guet-apens. Je suis fâché de ton état, et ce n'a été qu'en avouant cet état à madame d'Asterre que j'ai pu te sauver auprès d'elle du travers que tu t'étois donné. Oh! ne crains pas, je ne te proposerai pas d'y retourner, tu m'as guéri de l'envie que j'avois de te produire. Tu m'as donné une humiliation terrible, et j'ai essuyé mille brocards à ton sujet; qu'auroit-ce été si l'on eût vu ta lettre? Adieu, mon ami, restaure-toi par de bons consommés, donne à tes idées une couleur plus gaie, monte

ta raison et tes mœurs au ton de ton siècle : cette courte leçon vaut bien les tiennes. *Tes mœurs!* Quelle maussade expression employé-je là ! La contagion me gagne. Adieu.

LETTRE LXXXVIII

DU MARQUIS A VALVILLE

A Paris, 6 mai.

L'amour m'a égaré, et l'amitié me corromproit ! Ah ! Valville ! tu tournes mes réflexions en ridicule. Et qu'ai-je donc dit que la nature n'ait mis dans tous les cœurs, et qui ne doive être dans le tien? En revenant d'une erreur, ai-je pu m'empêcher de rentrer en moi-même, et de m'épancher dans le sein d'un ami? J'ai fait des fautes, il ne me reste que la consolation d'en profiter; ne me l'envie point. A la vue de mes foiblesses, mon âme se pénètre de plus en plus des principes et des sentiments qui ont empêché qu'elles ne devinssent criminelles. Avec quel plaisir je vois que mon cœur est resté droit et pur au milieu de mes égarements! L'honnêteté, le goût du bien et de la vertu s'y étoient heureusement conservés. C'est à ces sentiments précieux que je dois, dans le plus grand emportement de ma passion, de n'avoir pas oublié les droits qu'avoient sur moi des amis, une sœur, une famille, et de n'avoir pas tramé à leur insu un mariage qui feroit à présent ma honte et mon désespoir : c'est à ces sentiments que je dois, après avoir découvert l'exécrable perfidie... d'avoir laissé entre ses mains des dons multipliés, dont une basse vengeance, telle que celle de ce la Roche, l'auroit privée : c'est à eux que je dois de n'avoir pas cédé aux derniers et violents efforts de l'amour, lorsqu'il me portoit à subir le joug de cette âme vile, même après que j'eus dévoilé sa bassesse. C'est à eux aussi que je dois ma juste aversion pour ces liaisons adultères, qui font vos amusements et vos jeux. De tout ce que j'ai fait dans le

monde, ce sont là presque les seules actions dont je puisse m'applaudir. Quel est donc le charme des actions honnêtes? Tu en as fait, sans doute : réponds-moi de bonne foi, n'as-tu pas trouvé dans ces actions mêmes leur récompense? N'as-tu pas goûté une satisfaction intérieure et pleine, telle que doit être celle du bonheur? Avois-tu éprouvé quelque scrupule avant que de faire le bien? As-tu senti quelque remords après l'avoir fait? Non, mon ami, le bien est bien, même pour l'âme des méchants. J'ai vu que les passions ne faisoient qu'agiter et troubler l'âme : j'ai vu que vos plaisirs ne faisoient que l'étourdir et l'enivrer : la vertu, au contraire, la calme, la satisfoit, la rend heureuse, parce qu'elle la rend contente d'elle-même ; et ce ne peut être là l'ouvrage que de la vertu. Les passions n'ont qu'un objet, les plaisirs n'ont qu'un temps : la vertu embrasse, pour ainsi dire, tout l'homme ; elle remplit toutes ses destinations, de citoyen, d'époux, de père, d'ami ; elle est d'usage dans toutes les circonstances de la vie. Plus on la pratique, plus on l'aime. Est-ce donc dans les passions et dans les plaisirs, ou bien est-ce dans la vertu qu'il faut que je cherche le bonheur?

Valville, je t'ennuie : cesse de me lire ; c'est pour moi que j'écris. Vous autres gens aimables, qui fondez votre principal titre sur un mépris absolu de tout ce qui s'attiroit avant vous la vénération des pauvres humains, vous voudriez anéantir jusqu'au nom de *mœurs*. Ne vous en servez point : vos bouches profaneroient ce nom sacré. Mais s'il y a dans la société des devoirs à remplir, des droits à respecter, des règles à suivre, il faut des mœurs. Je ne parle ni de la religion, ni des lois : ces deux sujets passent mes forces ; je suis encore trop profane pour l'un, trop peu éclairé pour l'autre ; je ne parle que d'une morale dont tout homme est bientôt instruit et convaincu, s'il l'étudie et la juge de bonne foi. Tu m'annonces, avec un air d'assurance et presque d'oracle, qu'il faut monter sa raison et ses mœurs au ton de son siècle. Et moi je te dis, sans vouloir faire le censeur à

l'âge de vingt ans, qu'il faut monter sa raison et ses mœurs au ton de la droite raison et de la saine morale, qui sont de tous les temps et de tous les pays. Voilà la maxime qui forme l'homme, ou l'ami de ses frères : le grand homme, ou le protecteur de ses semblables.

Qu'attendra-t-on de celui qui réduit le système de sa conduite à prendre le ton de son siècle, et à suivre l'empire de la mode? Qu'en attendra-t-on, sinon de le voir, ou s'avilissant en esclave au milieu de la licence, ou n'ayant qu'une existence empruntée, que des vertus de convention, qu'un mérite de manières et d'étiquette? Et voilà où vous en êtes, vous tous gens du bon ton : rapportant tout à un vain désir de plaire, enivrés de prétentions puériles et de petits succès; toujours agréables, toujours brillants, vous ne connoissez pas les grands devoirs : vous ne connoissez pas les liens sacrés qui étendent et fortifient notre être : vous n'aurez jamais ni patrie, ni amis, ni femmes, ni enfants. Oui, mon ami, avec tes maximes, on sera l'homme des soupers fins, l'homme délicieux, l'homme du jour : avec des vertus et des mœurs, on sera l'homme de la patrie, et si les circonstances s'y prêtent, l'homme de la postérité. Je ne prétends pas à un tel honneur; mais je tâcherai d'être bon, honnête, vertueux, pour être heureux. Le malheur a mûri ma raison. J'ai vieilli de bien des années, si c'est vieillir que d'acquérir des lumières avant le temps, et d'oser en faire usage. Adieu, Valville.

LETTRE LXXXIX

DE LA COMTESSE DE SAINT-SEVER A MADAME DE NARTON

A Paris, 6 mai.

Mon frère est de retour d'hier, ma chère amie : je ne sais à quoi attribuer ce prompt départ. Mais, loin d'être revenu plus

gai, je l'ai trouvé d'une tristesse et d'une langueur qui m'inquiètent sérieusement. Il faut prévenir les suites que son état pourroit avoir. Mon médecin conseille les eaux de Plombières ou de Bains[1]. Je préfère ces dernières, parce que mon frère sera près de vous et que je n'en aurai pas d'inquiétudes. Je vous prie, ma très-chère, de lui trouver un appartement commode ; il ne pourra loger dans votre château, parce qu'il faut qu'il prenne les eaux à la fontaine même, et qu'il y a un peu trop d'éloignement. Adieu, ma chère amie, j'envie le sort de mon frère, puisqu'il vous verra plus tôt que moi.

LETTRE XC

DE MADAME DE NARTON A MADAME DE SAINT-SEVER

A Varennes, 7 mai.

Que vous me faites de plaisir, ma chère comtesse, en m'annonçant votre frère! Et pourquoi ne pas loger chez moi? Je prends les eaux tous les ans, on me les apporte ici, et elles y sont tout aussi bonnes. Je ne suis qu'à une demi-lieue de la fontaine. Quoi qu'il en soit, pour suivre vos intentions j'ai retenu un logement commode, et notre cher marquis n'a qu'à arriver. Nous ferons notre possible pour l'amuser; c'est peut-être là l'essentiel. Le cœur guéri, l'estomac guériroit bientôt; si les plaisirs factices de Paris ne lui ont pas émoussé le goût, les nôtres, tout simples, tout naturels, lui plairont peut-être. Je compte beaucoup sur la maison de madame de Ferval. Enfin, je ne négligerai rien de ce qui pourra donner à notre cher malade les dissipations dont il a besoin.

[1] Bains est situé à quatre lieues de Plombières en Lorraine.

LETTRE XCI

DE MADAME DE SAINT-SEVER A MADAME DE NARTON

A Paris, 28 mai.

Mon frère partira demain matin, ma chère amie, pour vous aller trouver. Il est bien heureux pour lui et pour moi qu'il soit à portée d'éprouver les bontés que votre tendre amitié nous assure. Sa mélancolie vous touchera ; j'espère encore plus de vos obligeantes attentions que des eaux. L'aimable M. de Ferval est du voyage. En vérité, c'est un digne ami. C'est lui qui a fait tous les apprêts nécessaires pour cette route. Son zèle ne se dément point. Mon frère vous supplie de trouver bon qu'il ne loge pas chez vous ; son médecin lui a persuadé que la meilleure façon de prendre les eaux, c'est d'aller boire tous les matins à la source. Il compte bien vous voir chaque jour, et ce sera son plus grand plaisir. Je ne vous recommande point ce cher malade, ce seroit faire outrage à votre amitié. C'est avec une joie extrême que je le vois partir. J'espère qu'à son retour son corps, son esprit et son cœur seront guéris : du moins, il ne peut être en de meilleures et de plus habiles mains.

LETTRE XCII

DU MARQUIS A MADAME DE SAINT-SEVER

A Varennes, 6 juin.

Madame de Narton vous a appris notre arrivée, ma sœur. La route m'a fait du bien ; j'espère beaucoup des eaux, de l'air de ce pays, et de l'agrément que madame de Narton s'efforce de m'y procurer. Je ne puis trop vous faire aussi l'éloge de l'amitié de mon camarade de voyage. Il n'est point d'attentions qu'il

n'ait eues pour moi. Sa famille est ici depuis deux jours, elle me paroît aimable; la mère et les sœurs ont une amitié si tendre et si vraie pour le cher Ferval, que le spectacle de leur entrevue m'a attendri. Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus respectable qu'une pareille union. Ces trois jeunes demoiselles sont jolies; l'aînée surtout a une physionomie charmante, et je lui crois beaucoup d'esprit et de douceur. Il me paroît que c'est la favorite du frère, quoiqu'il aime beaucoup les autres. Elles sont peu riches, à ce que m'a dit madame de Narton, parce que la coutume de cette province ne donne presque rien aux filles: c'est un reste de barbarie que je déteste. Je plains ces jeunes personnes. Voilà, chère sœur, tout ce que je puis vous apprendre de ce pays, qui va devenir plus fertile en événements. Les buveurs d'eau s'y rassemblent, il en arrive beaucoup chaque jour. Donnez-nous exactement de vos nouvelles, je vous donnerai des nôtres. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur, et votre mari aussi.

LETTRE XCIII

DE MADAME DE SAINT-SEVER AU MARQUIS

A Paris, 9 juin.

Vous me tranquillisez, mon frère, de m'apprendre que vous vous trouvez déjà mieux. Votre lettre m'a fait un plaisir infini; ne songez qu'à vous amuser, et profitez des bontés de notre excellente amie, pour vous procurer des plaisirs simples et champêtres; vous les préférez aux plaisirs bruyants, et vous avez raison. Je suis charmée que la société où vous vous trouvez vous paraisse agréable. Madame de Narton m'a fait bien des fois l'éloge de madame et de mesdemoiselles de Ferval. Je plains comme vous le sort de ces jeunes demoiselles; autrefois le mérite et les grâces tenoient lieu de fortune. Il n'en est

plus ainsi; j'en suis fâchée pour l'honneur de notre siècle, et pour son bonheur... Mon mari vous embrasse, et vous exhorte à vous bien réjouir; et moi, mon cher, je vous prie de m'aimer toujours.

LETTRE XCIV

DE MADAME DE NARTON A MADAME DE SAINT-SEVER

A Varennes, 13 juin.

Notre malade va bien, ma chère comtesse, et je vous assure qu'il n'est point triste. Il fut hier fort gai à la promenade. Nous nous assîmes tous sur le gazon, et nous jouâmes de petits jeux qui l'amusèrent. Mademoiselle de Ferval avait mis beaucoup de gages : pour les retirer, il fallut chanter. Elle a la plus belle voix du monde, et chante avec des grâces si naturelles, qu'il est impossible de n'en être pas charmé. Le marquis le fut, et chanta avec elle un duo. Le soir il l'engagea à chanter encore ; elle, sa sœur cadette et M. de Ferval firent un petit concert, dont le marquis fut ravi. Il ne s'attendoit point à trouver de pareils talents dans nos rochers. C'est aujourd'hui qu'il devoit aller à Bains. Il a ordonné qu'on lui apportât les eaux ici ; comme je les prends à présent, et que ces dames ont la complaisance de se lever de très-grand matin pour se promener avec moi, il m'a dit qu'il essayeroit de m'imiter, et que, tout considéré, il aimoit mieux rester chez moi que d'aller seul à Bains : ce projet m'a fait le plus grand plaisir. Vous savez, ma chère, le goût décidé de votre frère pour la gaieté et la liberté. Sa malheureuse aventure a altéré son caractère, mais il peut revenir dans son état naturel. Nos jeunes personnes sont gaies avec esprit et décence ; voilà ce qui convient à un homme de mérite. Je vous avoue, ma chère comtesse, que je serois au comble de la joie si le marquis était assez heureux pour s'attacher et pour plaire à mademoiselle de

Ferval. Ils sont aimables l'un et l'autre; le hasard les a rassemblés, je laisserai faire cet heureux hasard et ne m'en mêlerai pas; je gâterois tout. Mais je vous instruirai des mouvements de votre frère; fût-il mille fois plus fin, je les démêlerai. Mademoiselle de Ferval a l'esprit formé, l'âme sensible et le cœur tout neuf. Je ne m'y tromperai pas non plus; mais je verrai sans voir. Il faut que je compte bien sur la noblesse de votre âme, ma chère comtesse, pour vous communiquer une telle pensée. Cette charmante personne n'a presque pour dot que son mérite, sa vertu et sa beauté; car le peu de bien qu'elle espère n'est rien en comparaison de la fortune du marquis. On ne manqueroit pas de dire, en langage du monde d'aujourd'hui, qu'il feroit une sottise. Mais moi, qui suis peut-être plus intéressée que tous les gens qui parleraient ainsi, puisque je ne regarde de vrai bien que le bonheur, et que d'ailleurs la richesse de votre frère le met au-dessus des considérations auxquelles on est quelquefois forcé de descendre; moi, vous dis-je, je soutiens que cette union rendroit son sort digne d'être envié de tous les gens qui savent penser et sentir. L'économie de mademoiselle de Ferval, et sa simplicité, pourroient encore, en les calculant bien, être un supplément de dot. Elle conduit la maison de sa mère; c'est elle qui depuis deux ans est chargée de tous les détails, elle s'en acquitte avec une aisance étonnante; à peine s'en aperçoit-on. Je tiens de madame de Ferval que jamais il n'y avoit eu tant d'ordre et de tranquillité chez elle que depuis le temps où sa fille a pris les rênes de ce petit gouvernement. Les domestiques l'adorent; elle trouve le moyen de faire beaucoup de bien, à peu de frais, à quelques familles de son voisinage. L'on m'a appris d'elle mille traits de bienfaisance, petits par eux-mêmes, grands par les motifs qui les lui font faire et par l'effet qu'ils produisent. Ces soins coûtent plus à son activité que l'or ne coûteroit à un millionnaire. Ouvrir sa bourse aux malheureux quand on est riche ne devroit pas être un grand effort; mais savoir sup-

pléer par son habileté au défaut de richesses pour les soulager, il me semble que c'est une double générosité.

Adieu, chère comtesse, mon espérance pourra s'évanouir, car elle n'est peut-être fondée que sur mes souhaits. Mais qu'importe? Les projets agréables font toujours passer d'heureux moments, et je ne puis regretter le temps que j'emploie à prévoir ou à désirer des actions honnêtes, encore moins à m'en entretenir avec vous.

LETTRE XCV

DE MADAME DE SAINT-SEVER A MADAME DE NARTON

A Paris, 7 juin.

J'aurois été bien humiliée, ma chère amie, si vous n'aviez pas jugé de mes sentiments par les vôtres. Votre projet est le mien. Mon frère est assez riche pour ne songer, en se mariant, qu'à se rendre heureux. Quand même il auroit moins de fortune, dès que je le saurois au-dessus des besoins, j'applaudirois à un tel choix. Les malheureuses entraves que nous ont données nos mœurs présentes forcent de penser à la fortune, surtout dans le mariage. L'énormité de nos dépenses fait rapporter tout à soi, double le fardeau, et ferme, de la part même des pères, les mains secourables qui pourroient en diminuer le poids. Notre luxe a tout placé dans la classe des besoins. Deux personnes qui n'auroient aucun bien et qui s'aimeroient me paroîtroient fort à plaindre, parce qu'elles seroient imprudentes de se marier, et malheureuses de ne se marier pas. Mais mon frère n'est point dans cette situation : riche comme il est, je le trouverois trop heureux d'assurer son bonheur, en faisant celui d'une femme bien née, vertueuse et aimable. Vous ne voulez pas vous en mêler; il me semble pourtant que vos avis devroient être d'un grand poids : au reste, vous savez mieux que moi ce

qu'il faut faire dans cette circonstance. Voulez-vous bien assurer mon frère de mon amitié, et madame de Ferval de mon respect? Elle m'en inspire un sincère. Il faut de grands talents pour former des enfants comme elle a formé les siens. Ne m'oubliez pas auprès d'eux non plus, je vous prie.

LETTRE XCVI

DU MARQUIS A MADAME DE SAINT-SEVER

A Varennes, 19 juin.

En vérité, ma sœur, je dois beaucoup à votre médecin de m'avoir donné un si bon conseil. Je ne suis plus le même; ma santé se fortifie tous les jours, et je me sens un fond de gaieté que je n'avois pas eu depuis longtemps. L'air de ce pays est admirable. Je suis restée chez madame de Narton; les eaux m'y font tout autant de bien. Le genre de vie que j'y mène est charmant. On ne peut s'amuser mieux. Quelle différence de cette société à celles que j'avois vues!

Ne croyez pas que nos plaisirs soient coûteux ou recherchés; rien n'est plus simple et plus aimable. Je ne pourrois vous en rendre compte, parce que l'occasion seule les fait naître, les varie chaque jour, et que nous ne prévoyons rien. Mesdemoiselles de Ferval, qui sont l'âme de nos amusements, ont un agrément, une finesse, une bonté que je chéris. La bonté semble être une qualité héréditaire dans cette respectable famille. Madame de Ferval l'inspire à tout ce qui l'entoure. Je veux, ma sœur, vous faire partager le plaisir délicieux que j'ai goûté à la vue d'un événement attendrissant qui se passa hier en ma présence. Il prouve que la meilleure façon de rendre les hommes bons, justes et honnêtes, c'est de leur faire du bien. Ah! si les hommes savoient combien peu coûtent les vrais plaisirs!

Un colporteur entra dans la cour du château avec deux che-

vaux extrêmement chargés. Nos dames voulurent le renvoyer. Il demanda madame de Ferval, et la fit prier de permettre qu'il lui parlât. Elle s'en défendit, croyant qu'il ne se proposoit que de vendre. Mais il insista; on le fit entrer. Cet homme, d'une physionomie heureuse, âgé de trente ans, salue madame de Ferval avec un air de respect et de saisissement.

Que me voulez-vous, mon ami? lui dit-elle.

Il bégaye; il ne peut parler, et lui présente une bourse. Voilà, dit-il, madame, ce que j'aurois voulu vous apporter plus tôt... il y a dedans sept mille francs.

Pourquoi m'apportez-vous cet argent?

Il est à vous, madame... il est à vous, bien à vous.

A moi?

Oui... Vous le savez bien... Ce n'est pas ma faute si je ne l'ai pas apporté plus tôt.

Vous vous trompez assurément, mon cher, je n'ai rien perdu, on ne m'a rien pris, et si c'est une restitution...

Oh! non, non, madame, vous m'avez prêté... Vous savez... Il vous souvient...

Je n'entends pas ce que vous me voulez dire; vous me prenez pour une autre, assurément?

Oh! madame, pourrois-je prendre une autre pour madame de Ferval!

Il avoit les yeux pleins de larmes, et la pressoit toujours de prendre la bourse.

Je ne puis recevoir cet argent, mon cher, il n'est point à moi.

Quoi! madame, vous ne me reconnoissez pas! Ah! je le vois bien... Vous avez oublié le petit Jaco... ce pauvre orphelin... qui avoit une petite malle... qui vous portoit des épingles...

Est-il possible? Quoi! vous êtes cet enfant?...

Eh! oui, madame; ce louis d'or que vous me prêtâtes il y a dix-huit ans...

Eh bien?

Il a fait ma fortune. J'ai travaillé; j'ai eu bien de la peine, mais enfin j'ai gagné du bien avec ces vingt-quatre livres, qui ont été mon unique fonds.

Et combien avez-vous gagné?

Quatorze mille francs. Oh! madame, j'ai été bien exact. Il y en a sept mille dans la bourse. J'ai toujours tenu mes comptes avec grand soin, et j'ai dans toutes les occasions calculé séparément votre profit.

Mon profit!

Eh! sans doute, c'est notre marché.

Quel marché?

Vous n'avez sûrement pas oublié, madame, que ce jour-là, après que vous eûtes examiné ma petite malle...

Ah! je me rappelle cette malle, dit-elle en souriant; il n'y avoit pas pour un écu de marchandises, et rien n'étoit plus propre et plus adroitement arrangé...

Vous me demandâtes comment je ferois pour gagner ma vie à ce métier-là...

Cette question vous fit beaucoup pleurer, je m'en souviens.

Eh bien, madame, vous devez donc bien vous souvenir aussi que je vous dis que faute d'argent je ne pourrois peut-être jamais rien faire...

Vous m'explicâtes vos petits projets de commerce, ils étoient pleins de sens et d'intelligence.

Vous eûtes la bonté de me demander, madame, combien il me faudroit d'argent pour me mettre à mon aise.

Je crois que vous me dîtes douze francs? Oui, douze francs, cela me frappa.

Eh! que n'étoient pas douze francs pour moi dans ce temps-là? Vous me donnâtes un louis d'or, à condition que vous seriez de moitié dans mon profit.

Miracle de probité! Quoi! mon cher ami, vous avez cru sérieusement....

Eh! sans doute, madame ; j'aurois été un fripon si je n'avois pas partagé fidèlement. Je vous apporte mes comptes, il n'y a pas un sol d'erreur.

La surprise, le saisissement, la joie de madame de Ferval l'empêchent de parler. Le marchand dénoue les cordons de la bourse, renverse l'or sur une table, et commence à le compter. Madame de Ferval se lève et l'arrête. Gardez, mon ami, gardez cet argent, il vous est trop bien acquis....

Non, madame, c'est le vôtre, il ne m'appartient pas.

Reprenez-le, mon cher. Ah ! dit-elle en nous regardant, est-il un plaisir plus vif que celui que je goûte ! Qu'il m'en a coûté peu pour me le procurer !

Nous pleurions tous. Mais cet honnête homme étoit dans un état difficile à rendre. Il pleuroit, il trembloit, il ne pouvoit parler, et ne cessoit de marquer, par ses gestes, que l'argent devoit être à madame de Ferval... Je craignois, dit-il enfin avec effort, je craignois que vous ne m'eussiez soupçonné de mauvaise foi d'avoir tardé si longtemps... Je ne suis arrivé que depuis hier dans ce pays. Je fus chez vous, madame, on me dit que vous étiez ici...

Que j'ai de joie de vous revoir heureux et honnête ! Mon cher Jaco (je ne vous connois pas encore d'autre nom), Dieu vous a béni ; vous le méritez. Je rends grâces au ciel de m'avoir rendue l'instrument de votre fortune. Continuez votre commerce, et ne manquez pas de m'informer de vos succès.

Mais, madame, cet argent ?...

Je vous l'ai déjà dit, il n'est point à moi.

Comment, madame, et ce marché ?

Ce marché n'étoit qu'un aiguillon que je voulois donner à votre activité. Reprenez cette bourse, je vous prie.

Vous voulez-donc m'en faire un don, madame ?

Ce n'est point un don.

Je ne puis la reprendre que sur ce pied.

Eh bien, mon cher, ce sera tout ce que vous voudrez.

Hélas! madame, vous êtes trop bonne; je reçois cet argent avec bien de la reconnoissance. Mais je m'étois fait un grand plaisir de vous l'apporter. Au moins, ajouta-t-il, j'espère que vous voudrez bien me permettre que ces demoiselles choisissent dans mes marchandises ce qui sera de leur goût, quelques bijoux, des...

Oh! non, non, s'écrièrent ces jeunes personnes, nous vous sommes bien obligées, mon cher ami, mais nous serions bien fâchées....

Ah! madame, dit tristement ce pauvre homme, est-ce que vous me refuseriez l'honneur?...

Non, mon ami, mes filles n'accepteront point des bijoux, mais apportez-nous des rubans. Mes enfants, leur dit-elle, prenez-en chacune une garniture.

Jaco fait vite apporter ses malles; il voudroit que mesdemoiselles de Ferval prissent tout ce qu'elles renferment; il étale ses marchandises avec bien plus d'activité et de soin que si c'étoit pour les vendre. L'embarras de ces demoiselles est aussi charmant. Elles craignent tant de faire tort à cet honnête homme; elles ont tant de peur de l'affliger par des refus, qu'elles ne savent que choisir. Enfin il leur fait prendre des bonbons et des rubans. Mesdames, messieurs, nous disoit-il, est-ce que rien de tout cela ne vous fait envie?... Si j'osois... Nous prîmes tous quelque bagatelle. Il partit pénétré de joie et de reconnoissance, en donnant mille bénédictions à madame de Ferval et à sa famille.

Vous croyez bien, ma sœur, que cette scène attendrissante nous occupa délicieusement le reste de la journée. Nous ne demeurerons pas en reste vis-à-vis de cet homme respectable. Mais nous sentîmes hier que nos libéralités auroient été déplacées. Avec des cœurs sensibles il ne suffit pas d'être généreux, il faut savoir l'être. Nous sommes fort occupés aujourd'hui à con-

struire un petit théâtre, dont les décorations seront de feuillage et de fleurs. Nous devons y representer *Zaïre* et la *Pupille*. Mademoiselle de Ferval y joue les grands rôles, et on me fait l'honneur de me donner ceux d'Orosmane et du Tuteur. Il seroit impossible de ne pas les bien rendre avec une telle actrice. Adieu, chère sœur, vous me reverrez dans la meilleure santé. Dites à votre mari que je suis exactement ses conseils, et croyez qu'on ne peut vous aimer tous les deux plus tendrement que je vous aime.

LETTRE XCVII

DE MADAME DE NARTON A MADAME DE SAINT-SEVER

A Varennes, 25 juin.

Nos affaires sont en bon train, ma chère comtesse. Hier nos jeunes gens représentèrent *Zaïre* et la *Pupille*. Mademoiselle de Ferval, notre première actrice, rendit ses rôles parfaitement. Le marquis parut ne point s'efforcer pour exprimer la passion d'Orosmane ; celle de Zaïre fut rendue aussi très naturellement. Mademoiselle de Ferval reçut les compliments de l'assemblée avec la modestie qu'on attend des talents et des grâces. Les compliments du marquis la firent rougir. Je le vis, et j'en augure bien. Je fis part l'autre jour à sa mère de ce que vous dites d'obligeant pour elle. Votre attention la toucha beaucoup, et nous conduisit à une conversation trop intéressante pour que je ne vous la rende pas. Je lui demandai comment elle avoit pu faire, au fond de la province, éloignée des secours nécessaires dans l'éducation, pour en avoir donné une si parfaite à ses enfants. Je les ai tendrement aimés, me dit-elle ; je leur ai montré toute ma tendresse dès qu'ils ont pu l'apercevoir. J'ai gagné leur confiance, et c'est là plus de la moitié de l'ouvrage.

Pour l'engager à développer sa méthode, je m'attachai à en

relever les inconvénients. Ah! madame, lui dis-je en montrant aux enfants tant de tendresse, n'est-il pas à craindre qu'ils en abusent? Ils sentent alors que l'amour maternel nous domine; ils cherchent à l'intéresser en faveur de leurs caprices. Ils sont rusés; le cœur est un peu dupe. On a de la condescendance, ils prennent de l'empire : on les gâte.

Je connoissois le danger, reprit-elle, j'avois tâché de le prévenir. Dès l'âge où l'on est incapable de raisonnement, les enfants sont susceptibles d'impressions et d'habitudes. C'est dans ce temps-là que j'ai accoutumé les miens à la soumission. Ils ne pouvoient encore bégayer, déjà je les faisois obéir. Vous ne sauriez croire combien cette attention m'a épargné de peines dans la suite.

Voilà vos enfants soumis : je le veux; mais ils vous craignent et ne vous aiment pas; et tant qu'ils ne pourront pas voir que vous ne leur êtes sévère que pour leur intérêt, leur crainte est de la haine.

De la haine! Ah! dès que mes enfants ont pu sentir et penser, ils m'ont adorée. Songez que je leur procurois tous les petits plaisirs qu'à leur âge ils pouvoient désirer; que jamais les bonnes ne donnoient rien, n'accordoient rien; que c'étoit de moi qu'on tenoit tout. Ils voyoient que je cherchois à les rendre heureux, ils ne pouvoient l'être qu'auprès de moi. Quel plaisir aussi d'être dans mon appartement! Quel chagrin d'en être banni! Le mensonge surtout étoit puni par quatre jours d'exil; mais l'aveu de la faute obtenoit toujours le pardon et le rappel. Voilà où se bornoit ma sévérité. Les coups avilissent l'âme des enfants, le retranchement d'un repas leur dérange l'estomac. Je n'ai jamais eu recours à ces tristes et barbares ressources. Il faut punir, autant qu'il est possible, les enfants, comme ils doivent être punis des mêmes fautes étant hommes, par les remords, par la honte, par la perte des avantages de la société, et autres peines semblables.

Je comprends, lui dis-je, comment des enfants qu'on avoit accoutumés à obéir avant même qu'ils pussent parler, sont et plus dociles, et plus sensibles aux châtiments qui sont alors plus rares... Ils en sont aussi plus tendres pour leurs parents, et plus sensibles aux biens qu'ils en reçoivent, m'a-t-elle dit. La sévérité n'ayant été exercée contre eux que dans un âge dont ils n'ont pu conserver le souvenir, il ne leur en reste qu'un sentiment de dépendance qui ne les afflige pas ; il est presque machinal. Quand après cela ils voient, à mesure que leurs facultés se développent, que l'on ne se sert du pouvoir qu'on a sur eux que pour les empêcher de se faire du mal, ou pour leur faire du bien, il n'est pas possible qu'ils ne s'attachent sincèrement à la personne qui fait tout leur bonheur.

Sans doute. Mais les gouvernantes m'embarrassent un peu. Comment ne détruisoient-elles pas continuellement ce que vous aviez fait?

Je vous l'ai déjà dit, les gouvernantes jouoient un fort petit rôle. J'avois toujours mes enfants avec moi. Je ne voulois que des filles douces, simples, attentives, point babillardes surtout. Leurs soins se bornoient aux besoins corporels.

Peu de mères, lui dis-je, auroient assez de patience pour se condamner à cette gêne.

C'est qu'elles ignorent les plaisirs attachés aux soins maternels. En peut-il être de plus sensibles? Voir croître sous ses yeux la tendresse et la confiance de ces petits êtres, faire d'un regard leur punition ou leur récompense, être tout pour eux ; c'est jouir d'un bonheur bien grand, du bonheur d'être mère !

Mais ne l'achète-t-on pas un peu par la contrainte et l'ennui qu'une telle vie entraîne?

J'avoue, me répondit-elle, que tous les instants ne sont pas également agréables. Il est impossible que dans cette multitude de soins et de petits détails, il n'y en ait de tristes, d'ennuyeux, de pénibles. La tendresse maternelle peut seule les faire sup-

porter; mais elle le fait, elle les adoucit, elle les récompense. La contrainte est encore inévitable et nécessaire. Combien n'a-t-il pas fallu que j'aie veillé sur moi pour ne pas laisser paroître mes défauts aux yeux de mes enfants? Jamais d'humeur, jamais de colère, toujours la même dans tous les moments; voilà ce qui m'a attiré leur confiance. Il est certain, ajouta-t-elle en souriant, qu'ils me croient impeccable.

Vous êtes du moins la meilleure et la plus sage des mères. Ces soins respectables que vous avez pris dans leur première enfance n'étoient que les fondements de l'édifice; et combien n'aurez-vous pas eu à travailler depuis?

Dès qu'ils ont pu réfléchir, j'ai tâché de leur former le cœur et l'esprit, d'y établir des principes sûrs et invariables. C'est dans la religion seule qu'on peut les puiser; c'est sur elle que j'ai fondé tout le reste. Je ne leur en ai montré d'abord que les lueurs qui convenoient à la foiblesse de leur âge. Peu à peu je l'ai fait briller à leurs yeux dans tout son éclat. Ces attentions, suivies pour mes filles jusqu'à l'âge où elles sont, ont, je crois, aidé la nature, qui leur a été assez favorable : je n'ai fait que la développer. Dans l'éducation ordinaire, on gâte bien plus d'âmes honnêtes qu'on n'en forme. Je n'ai point ce reproche à me faire à l'égard de mes filles. J'ai tiré leurs vertus du fond de leur âme, et j'en ai formé leur caractère.

Et votre fils, madame, a-t-il une âme moins sensible et moins honnête? Aux vertus douces qui sont des deux sexes, ne joint-il pas cette générosité qui caractérise particulièrement le sien?

Son éducation n'a pas été de même mon ouvrage; il a fallu le mettre au collége et le livrer à des régents. J'avoue que si j'avois osé, je l'aurois aussi gardé auprès de moi. Mais quand on ne peut s'assurer du succès en allant contre l'usage, il faut s'y conformer. Je sentis que je trouverois avec lui bien plus de difficulté qu'avec ses sœurs. Il y a des bizarreries affreuses dans les préceptes qu'on donne aux hommes. Je voulois que mon fils eût

de la religion, de l'honneur, des manières ; qu'il apprît les sciences qui conviennent à son état ; qu'il eût des vertus et des grâces ; qu'il fût chrétien et brave : cet assemblage est difficile à former. Je l'ai jugé au-dessus de mes forces. Ferval a été aussi bien élevé qu'on peut l'être avec nos mœurs et nos préjugés. Mais personne, autre que moi, ne s'est mêlé de l'éducation de ses sœurs. Elle m'a paru facile ; les principes qu'on doit donner aux filles sont sûrs et invariables : c'est la raison et la vertu toutes simples.

Vous leur parliez donc sans cesse raison et vertu ?

Point du tout, à moins que l'occasion ne se présentât de leur en inspirer le goût. On peut par les bonbons donner des leçons de probité et de bienfaisance.

Vous avez bien réussi, lui dis-je, vos filles ont autant de candeur et de bonté dans l'âme que d'agrément dans l'esprit ; et ce qui me suffirait pour juger qu'elles ont de belles âmes, c'est cette union charmante que je vois régner entre elles.

J'ai toujours cru, reprit madame de Ferval, qu'il falloit apporter beaucoup de soin pour faire naître dans les enfants l'émulation sans jalousie. Ne donner jamais de préférence à la personne, mais à l'action ; les récompenser et les punir avec une justice exacte et sans acception ; ne jamais vanter l'un aux dépens de l'autre : c'est le grand moyen de les éloigner de la haine et de l'envie. Un enfant négligé, haï, contracte un caractère chagrin et jaloux ; cet enfant infortuné est souvent dans la suite le malheur de sa famille et le fléau de la société. Est-ce à lui qu'il faut s'en prendre ? Mes filles, grâces au ciel, ne connoissent point la jalousie, ni toutes les petites tracasseries ordinaires aux jeunes personnes.

Ce fonds de bonté, lui dis-je, se répand jusque dans leur conversation. J'admire depuis longtemps avec quelles grâces, quelle gentillesse elles nous entretiennent, sans que jamais la moindre médisance entre dans leurs discours.

Elles l'ont en horreur, reprit-elle ; je leur en ai fait sentir de bonne heure la bassesse et le danger. Henriette avoit de la disposition à diriger la pointe de ses plaisanteries sur le prochain, moins par la malice que par étourderie. Elle possédoit le dangereux talent de rendre au naturel les ridicules. On croyoit voir ou entendre la personne qu'elle imitoit. Bien loin d'applaudir à ce badinage, je prenois un air très-sérieux. Ses sœurs, qu'elle faisoit rire, s'aperçurent un jour que je ne riois point, et cela les surprit. Mes enfants, leur dis-je, pourrois-je me réjouir de voir dans une de mes filles tant de malice, si peu d'esprit? Affligez-vous avec moi. Henriette toute honteuse me demanda quel mal elle avoit fait. Je lui fis sentir alors le fond de sa méchanceté, de sottise, de stérilité ou d'ignorance que cachent les dehors séduisants de la médisance la plus agréable. Je lui montrai la bassesse qu'il y avoit à se faire le bouffon et le singe de la société, pour amuser les uns des ridicules des autres. Je lui fis sentir combien on donnoit par là de prise sur soi-même. Elle eut honte du rôle qu'elle avoit joué, et depuis cet avertissement elle n'a pas eu besoin que je lui en ai donné d'autres.

Ah ! lui dis-je, votre air en fit plus que vos discours ; un sourire échappé auroit tout perdu.

Mais, reprenoit madame de Ferval, vous me charmez. Quoi ! vous qui vivez à Paris, qui êtes accoutumée à voir des filles élevées avec plus d'art, vous daignez vous occuper des miennes ; il semble même que leur éducation vous frappe !

C'est que j'aime la nature et les grâces simples, et on les néglige. Les grâces que l'on donne à force d'art ont toujours un air de fausseté et de gêne. Pour ce qui est des jeunes personnes élevées à Paris, elles sont presque toutes des statues parées qui occupent les fauteuils d'un appartement, condamnées à l'enfantillage et au silence jusqu'à leur mariage ; leur esprit, lorsqu'elles en ont, ne se forme point, il est même assez rare qu'elles en fassent paroître.

Je crois très-important, répliqua-t-elle, de leur inspirer de bonne heure la retenue qui convient à leur âge et à leur sexe. Il faut leur faire sentir le danger de l'indiscrétion, les avertir avec douceur, et en particulier, de ce qu'elles peuvent avoir dit de déplacé. Cela demande, je l'avoue, une attention continuelle ; aussi je tâche de ne pas perdre un mot des discours de mes filles : mais je ne leur ai jamais dit de se taire.

Eh! je reconnois là votre tendresse et votre prudence. Il faut être bien dure ou bien maladroite pour étouffer, comme on le fait par la méthode opposée, les grâces de l'esprit, et pour rendre les plus belles années de la vie, des années de contrainte et d'ennui.

En laissant à mes filles, me dit-elle, une liberté douce et honnête, je n'ai pas négligé de leur faire sentir qu'elles doivent être dans la société moins pour elles-mêmes que pour les autres, plus occupées à leur plaire qu'à s'amuser, et toujours attentives à prendre leur ton, à étudier leurs goûts. Si elles badinent quelquefois, elles savent aussi soutenir une conversation sérieuse ; je les ai même accoutumées à entendre sans impatience des propos ennuyeux : ce sont elles souvent que je laisse parler avec les gens les plus difficiles à entretenir. La vraie politesse n'est-elle pas fondée sur la bonté? Et n'est-ce pas en avoir que de parler à chacun le langage qui lui convient, que de savoir écouter? Écouter avec un air d'intérêt, ce n'est pas se taire, c'est répondre à ce qu'on exige de nous. Un geste, un mot, un rien suffit pour satisfaire une personne qui nous parle de ses affaires, de ses succès, de ses malheurs. On est bien abondant quand on parle de soi, et surtout de ses peines. On s'appesantit sur les circonstances, les détails, les minuties.

Oh! lui dis-je, dans ce qui nous intéresse, tout nous affecte. Un air de distraction ou d'ennui est une injure, et quelquefois une cruauté. Si la personne est malheureuse, du moins ses maux seroient suspendus pendant l'instant où, en lui prêtant de l'at-

tention, on lui marqueroit de la sensibilité. Les gens heureux ont presque autant de besoin qu'on les écoute. Ils sont si pleins de leur bonheur !

Mais, lui dis-je en souriant, avec des maximes si indulgentes et si humaines, vous nous inonderez d'un déluge d'ennuyeux.

J'ai du moins tâché d'empêcher mes enfants de l'être, vous les entendrez rarement parler d'eux. Supporter ce défaut dans les autres, c'est un devoir ; et vis-à-vis des malheureux, ce devoir est indispensable.

J'avoue que des enfants dans la vivacité de l'âge ne peuvent, avec la meilleure intention du monde, captiver longtemps leur esprit sur des choses qui ne les touchent point ; mais on peut les y accoutumer peu à peu et par degrés, en leur faisant sentir combien on est heureux de pouvoir procurer quelque plaisir et quelque soulagement aux autres; car il faut de bonne heure leur faire connoître la différence qu'il y a entre la fausse politesse, que les gens les plus durs contractent aisément, et qui ne gît que dans les manières extérieures, et la vraie politesse, dont la source est dans le cœur. Bien des gens prétendent qu'on ne peut se plaindre d'eux quand ils ont rempli ce qu'ils appellent les devoirs de la société, c'est-à-dire, quand ils n'ont manqué ni aux visites, ni aux petits soins, ni aux compliments, ni aux autres momeries d'étiquette, pendant qu'ils n'auront pu supporter sans dégoût les plaintes que les douleurs arrachent à un malade, et qu'ils auront interrompu avec une cruelle adresse le récit des malheurs d'un honnête homme qui leur avoit fait l'honneur de leur supposer le cœur sensible. Un bon cœur, je le répète, est le meilleur guide dans ces sortes de choses. J'en reviens toujours là, la bonté est la base de tout, de la société, des vertus, du bonheur. Aussi c'est par le cœur qu'il faut commencer le grand ouvrage de l'éducation.

Le cœur est un article bien délicat, lui dis-je. Je sais que la

dureté est la ressource de mille vices ; mais la sensibilité n'a-t-elle pas bien des dangers pour de jeunes personnes ?

Il faut diriger cette sensibilité, me répondit-elle, et sans doute elle exige la plus grande circonspection. Un cœur extrêmement tendre est toujours facile à persuader ; il est susceptible de tous les sentiments doux. Que dès l'enfance une mère par sa tendresse affectueuse s'assure du cœur de sa fille, qu'elle le remplisse, qu'elle y règne avec la vertu, qu'elle l'ouvre à la confiance. Je sais qu'il est un âge, qu'il est des passions... (Je n'y pense pas sans émotion). Mais, non, ces passions ne sont pas plus fortes que l'amour d'une mère, votre amie et votre confidente ; elles ne sont pas plus fortes que les impressions contraires données dans l'éducation, que les principes d'honneur, que la vertu, que la modeste et noble fierté qu'on doit toujours inspirer aux jeunes personnes, surtout à celles dont le cœur est le plus tendre... Je regarderai toujours, me dit-elle après un moment de réflexion, comme un bonheur très-grand d'avoir à diriger un caractère sensible. Que de ressources dans cette sensibilité ! La mère qui ne sait pas en profiter n'est pas digne de conduire une telle fille. Quelles victoires ne lui feroit-on pas remporter sur elle-même, en ménageant avec adresse et bonté cette âme délicate, en lui laissant à ses propres regards tout l'honneur du triomphe ! L'amour de l'honnêté et du devoir est bien puissant sur de tels caractères. C'est un goût naturel, c'est un sentiment délicieux, c'est une vraie passion.

Mais ne pensez-vous pas, lui dis-je, qu'il faut leur fournir de bonne heure des armes contre l'amour ?

Je crois, reprit-elle, ces précautions non-seulement inutiles, mais dangereuses. Tant que des filles sont des enfants, elles ne vous entendent point. Quand elles sont grandes, l'idée de cet amour, de ces amants dont vous les avez entretenues, se réveille : la vanité s'en mêle. On se croit assez jolie pour avoir des adorateurs ; cela paroîtroit amusant, et n'empêche-

roit pas d'être vertueuse. Il en vient un : quelle joie! On n'a garde d'en faire confidence à sa mère. Le seul mot d'amour la révolte ; elle en a tant dit de mal! On veut se conduire soi-même. L'amant est aimable et séduisant; la tête tourne, et tout est perdu.

Vous n'avez donc jamais parlé de cette passion à mesdemoiselles de Ferval ?

Si par hasard en leur présence la conversation a roulé sur quelques matières de cette espèce, je n'ai point affecté de la rompre, mais j'ai tâché doucement de la faire tourner sur d'autres objets.

Et dans les lectures qu'elles ont faites?

Elles n'ont jamais lu de romans. Quant aux pièces de théâtre, j'ai tâché de choisir celles où l'amour ne conduisant qu'aux plus grands malheurs ne pouvoit leur paroître séduisant. D'ailleurs la grandeur des sujets et la dignité de la poésie leur font regarder les héros de la tragédie comme des êtres d'une autre espèce. Et puis encore l'intérêt des états, en opposition avec celui de l'amour, fait une diversion ; et je l'ai remarqué par les réflexions de mes filles. Il est très-peu de pièces où l'amour ne paraisse un contre-temps à des lecteurs qui n'en ont jamais éprouvé les traits, et qui ne cherchent pas à s'y retrouver. On doit faire lire nos poëtes à des filles que l'on veut bien élever. Ne seroit-ce pas pas une ignorance honteuse dans le monde que de ne pas connoître les chefs-d'œuvre que nous avons dans ce genre? D'ailleurs la bonne poésie élève l'âme, forme le goût, et ne gâte point le cœur. Il faut de la prudence et du discernement dans le choix des auteurs et des ouvrages. Mais les romans sont les plus dangereuses des lectures pour les jeunes personnes. Elles se disent à chaque page : C'est moi, voilà. Bientôt elles diront du premier jeune homme qu'elles verront : C'est lui, c'est Lindor, c'est Léandre; leur imagination s'échauffe; elles croient qu'on ne peut exister sans amour, qu'il est humiliant de n'avoir point

d'amant ; et toutes ces chimères ont causé trop souvent les plus grands malheurs.

Mettez-vous, lui dis-je, tous les romans dans la même classe? Est-ce une proscription générale?

J'en excepte, répondit-elle, quelques romans anglais.

Ceux de Richardson, sans doute?

De Richardson! Est-il possible qu'on donne le nom de romans à ces belles histoires du monde et de l'humanité? C'est la vertu elle-même qui vous y instruit par l'organe du génie. Je dois beaucoup à ce grand maître d'éducation, avec lequel on acquiert promptement tant d'expérience, et qu'on ne lit pas (si l'on n'est pas vicieux, pour ainsi dire, par essence) sans brûler d'envie de devenir meilleure, sans l'être. Je viens de donner *Clarisse* à lire à ma fille aînée ; elle est à l'école des bonnes, des grandes mœurs. Ses sœurs sont encore trop jeunes pour profiter de cette lecture.

Vous jugez quel effet *Clarisse* a dû produire sur un cœur tout neuf. Ma fille le lisoit seule. Mais elle me disoit tout ce qu'elle sentoit. Je lui vis prendre le goût le plus vif pour Lovelace ; elle ne pouvoit blâmer Clarisse de l'aimer. Quelle comparaison de cet amant à l'époux qu'on veut la forcer de recevoir ! Quels tyrans que ses parents! Mais dans la chaleur de cet enthousiasme, le sentiment de douleur et de pitié que lui inspira cette fugitive seule avec son amant dans son carrosse m'enchanta. Quelle humiliation, maman ! me dit-elle. Cet homme, quelque tendre qu'il soit, n'est pas son mari La voilà dans sa dépendance ! Quel rôle pour une fille bien née! Ah ! elle eût préféré le malheur, la mort même à cette honte, si elle eût eu le temps de réfléchir. Cette noblesse de sentiments, cette dignité d'âme qui est la hauteur naturelle de la vertu me ravissoient dans ma fille. C'est la sauvegarde du cœur.

C'est donc dans *Clarisse* que mademoiselle de Ferval a pris les premières idées de l'amour?

Oui, me répondit-elle, jugez si elle doit le trouver redoutable!

Mais ne prendra-t-elle pas tous les hommes pour des Lovelaces?

Oh! ce danger n'est pas effrayant; l'inclination nous rassure toujours trop.... Pour garantir une fille de la séduction, je compte bien plus sur sa vertu, sur sa tendresse et sa confiance pour moi, que sur la peur des Lovelaces.

Nous fûmes interrompues par nos jeunes gens, dont nous étions un peu écartées. Ils nous rejoignirent, nous allâmes ensemble nous asseoir dans une prairie sous des saules au bord de la rivière. Un écho admirable, qui venoit d'un rocher voisin, engagea mademoiselle de Ferval et Henriette à profiter de cette découverte. Elles chantèrent plusieurs petits airs; le marquis fut enchanté, et toujours plus surpris de leurs talents. Où les ont-elles pris? dis-je à leur mère.

La nature leur en a fait don, répondit-elle; mademoiselle de Ferval et Henriette sont nées avec de la voix et du goût pour la musique.

Mais sans doute elles ont eu des maîtres?

Des maîtres! dit Ferval. Oh! madame, je vois que vous ne connoissez pas M. Duval qu'on décore ici de ce nom; c'est le plus ignare musicien!

Tel qu'il est, mon frère, dit la petite, il nous a fait grand bien. C'est ce que j'ai trouvé de mieux dans ce pays, répondit la mère; j'avoue que l'application de ses écolières et le désir d'apprendre en ont fait plus que lui.

Je le crois, reprit Ferval, et cela fait honneur à mes sœurs.

Dites plutôt que cela fait honneur à ma mère, reprit tendrement l'aînée. Quels soins n'a-t-elle pas pris pour nous donner ce goût, ce désir d'apprendre, sans quoi on n'apprend rien! Je vois à présent combien il vous a fallu d'art pour nous cacher vos soins, ma chère maman, je n'ai jamais cru prendre de leçons en apprenant à chanter. M. le marquis et mon frère m'ont

extrêmement étonnée en me disant qu'à Paris c'est une affaire sérieuse que cela.

Une affaire sérieuse? dit vivement Henriette : oh ! j'abandonnerois plutôt la musique. Ce n'est qu'un plaisir, n'est-ce pas, maman? Quand je vois venir M. Duval avec des airs nouveaux, je suis enchantée, je les apprends avec ardeur ; si c'étoit une tâche, cela ne vaudroit plus rien. Hélène a-t-elle jamais cru faire autre chose que s'amuser quand elle a appris à peindre? Non, sans doute, reprit-elle, et si cela n'amuse pas, pourquoi l'apprendre? Il n'y a pas de nécessité. La musique m'auroit ennuyée, je n'ai pas de voix, je ne l'aime point; mais pour la peinture, j'y passerois les journées avec plaisir. Et je vous suis bien obligée, maman, de m'avoir donné un maître de dessin. Voilà toute ma science, me dit à l'oreille madame de Ferval ; elles n'ont appris toutes les choses d'agrément qu'en s'amusant, et avec beaucoup d'envie de les savoir.

Il me paroît, reprit Ferval en souriant, qu'Henriette seroit bien étonnée qu'on la grondât pour la faire danser...

Je vous quitte, chère amie, on m'annonce un feu d'artifice. C'est demain la fête de madame de Ferval, ses enfants lui donnent un bouquet, je ne veux pas perdre ce spectacle. Je reprendrai notre conversation, le sujet en est trop intéressant pour ne vous pas plaire.

LETTRE XCVIII.

DE MADAME DE SAINT-SEVER AU MARQUIS

A Paris, 21 juin.

Je ne puis, mon frère, vous exprimer toute ma joie ; votre santé se rétablit, et vous reprenez votre gaieté naturelle. Je partage vos plaisirs ; le portrait que vous me faites de mesdemoiselles de Ferval est tout aimable. Je vous félicite d'être à

portée de jouir des charmes d'une pareille société. L'aventure du colporteur m'a touchée jusqu'aux larmes : elle fait honneur à l'humanité. J'eus hier une visite de M. de Valville. Il ne savoit point votre départ, et il me demanda de vos nouvelles avec un air d'intérêt. Je lui rendis les détails que vous me faites. Continuez-les-moi. Vous savez tout ce qu'il faut dire pour nous à madame de Narton. Aimez toujours votre sœur.

LETTRE XCIX

DE VALVILLE AU MARQUIS

A Paris, 24 mai.

Je fus hier chez ta sœur, cher marquis, je croyois t'y trouver; tu prends les eaux, c'est bien fait. Mais si j'en crois madame de Saint-Sever, tu t'amuses beaucoup chez madame de Narton. Elle me parla de tes plaisirs avec extase. Comment diable, tu joues aux petits jeux, quelles délices! Je ne pus m'empêcher de rire de l'idée que ta sœur se fait de ces chétifs amusements. Elle te croit dans le pays des merveilles. Tu représentes des tragédies sous des feuillages avec des provinciaux! Cela est trop plaisant. Au reste, je t'exhorte à continuer, on fait toujours bien quand on s'amuse. Il faut être enfant avec les enfants, bon homme avec les provinciaux, ainsi du reste. Tu ne peux avoir d'autres plaisirs dans les lieux que tu habites. Prends ceux-là en attendant mieux. Tu me dois une description de tous les originaux qui t'entourent en province ; je ne m'amuse pas des plaisirs de ces bonnes gens, je m'amuse d'eux. A ta place, j'aurois été à Bains ; il s'y trouve ordinairement très-bonne compagnie. La princesse de*** et la duchesse de*** y furent l'année dernière. Mais si tu te trouves plus commodément chez madame de Narton, restes-y ; elle ne manque pas d'esprit. Elle n'a pourtant jamais eu de manières ; et puis une femme à son âge n'est

plus agréable. Dieu me préserve des eaux de Bains à ce prix-là. Qu'est-ce qu'une femme sans agréments? Il y en a qui s'avisent de raisonner, quand elles sont hors d'état de plaire. C'est une chose assez plaisante qu'une femme qui raisonne, et une femme vieille et laide; mais cela est bon pour le moment. Le ridicule ne fait pas toujours rire; après avoir diverti, il choque, il ennuie. Madame de Saint-Sever m'a beaucoup parlé de mesdemoiselles de Ferval. Je les vois d'ici, un air gauche, un esprit étroit, n'est-ce pas? Oh! c'est cela même. Mais si elles sont jolies, on peut s'en accommoder pour trois mois. Adieu, cher marquis, je suis charmé que tu te portes mieux.

LETTRE C

DU MARQUIS A VALVILLE

A Varennes, 28 juin.

Je te plains, mon pauvre Valville, de ne connoître d'autres plaisirs que les plaisirs que l'art apprête, et d'ignorer ceux dont je jouis ici. Ma sœur ne t'a point trompé. Je n'ai passé de ma vie un temps plus agréable. Je suis dans une société respectable et délicieuse. Tu es assez malheureux pour que cette société te parût insipide; mais, malgré toi, tu ne pourrois t'empêcher de l'estimer. De quel air parles-tu donc de mesdemoiselles de Ferval? Songes-tu que ce sont des filles de condition, des personnes estimables et charmantes? L'aînée surtout est digne du respect et de l'attachement de tous les hommes qui sauront connoître tout ce qu'elle vaut. Elle a de l'esprit sans y prétendre, des grâces qu'elle ignore, le plus beau visage où la plus belle âme se peint, des talents qui m'ont étonné. Elle chante avec un agrément que la nature seule peut donner. Elle sait très-bien la musique, et joue du clavecin avec beaucoup d'intelligence. Si tu l'avois vue représenter Zaïre, j'ai assez bonne

opinion de ton goût pour penser que tu n'aurois pu lui refuser des larmes, qui sont les vrais applaudissements. Elle est d'une bonté rare et adorable. Il me paroît que son esprit est cultivé. Elle n'affiche point le savoir, et n'affecte point de le cacher. Je n'ai rien vu de plus aimable. Rectifie donc tes idées sur le compte de cette demoiselle et de ses sœurs. Leur naissance, leur éducation, leur beauté et leur vertu pourroient mériter tous les hommages.

LETTRE CI

DE VALVILLE AU MARQUIS

A Paris, 2 juillet.

Pardon, marquis, pardon, je ne m'en serois pas douté. Te voilà donc encore très-gravement amoureux ! Mademoiselle de Ferval, demoiselle de condition, sage, vertueuse, belle, remplie de talents, etc., etc., etc. Oh! tu ne pares pas mal ta nouvelle idole. Plaisanterie à part, prends-y garde, tu as déjà fait une assez belle épreuve de ta foiblesse et de ton goût pour le sacrement. Je t'en avertis de bonne heure; pars, et arrache-toi de ces lieux enchantés. Songe à la sottise qu'il y auroit à te laisser ainsi enlacer. Quelque éloge que l'engouement te fasse faire de cette beauté, c'est une provinciale peu riche, et nous savons ce que c'est qu'une provinciale. Je ne m'efforcerai point de rabaisser les grâces que tu lui prêtes, ce seroit te fâcher inutilement. Mais ce qui me passe, c'est qu'après avoir bravé les traits de madame d'Asterre, la femme de Paris la plus aimable, et dont le choix ne pouvoit que te faire honneur en dépit de tes pieuses maximes, tu ailles tomber dans les liens d'une petite personne de campagne. Cela ne se pardonne pas. Reviens à nous bien vite, mon cher, si tu veux t'épargner un second volume d'extravagances. Adieu; je t'ai deviné, je te gronde, c'est pour te servir.

LETTRE CII

DU MARQUIS A VALVILLE

A Varennes, 6 juillet.

En vérité, Valville, vous abusez des droits d'une ancienne amitié. Moi amoureux! Moi! Ah! grâces au ciel, mon cœur est épuisé. Si je croyois pouvoir aimer encore, je détesterois d'avance l'objet d'une passion si funeste pour moi, et je briserois des fers que mon cœur n'envisage qu'avec effroi. Non, j'en ai trop souffert. Le souvenir amer qui m'en reste se présente encore trop souvent à mon esprit pour que j'aie rien à craindre; et d'ailleurs, quelle différence! Ce n'est pas de l'amour que mademoiselle de Ferval inspire; toute belle qu'elle est, c'est du respect, de la confiance et de l'amitié : ce sont les sentiments que j'aurois pour un ange, s'il se montroit à mes yeux. Je ne me souviens encore que trop de ma passion pour Léonor; mes désirs étoient brûlants, et cette passion, fondée presque toute sur les sens, ne me causoit que des transports ou du désespoir. Voilà l'amour que j'ai senti, et qui m'a presque réduit au tombeau. Mais les sentiments que mademoiselle de Ferval fait naître ne sont point dangereux; c'est une admiration tendre et respectueuse, c'est une sorte de confiance douce et attrayante. Au retour de la promenade, nous nous sommes entretenus ensemble pendant deux heures, et je me sens une sérénité dans l'âme, un calme dans le cœur, qui me charment. Ah! Valville, que j'aurois mauvaise opinion de toi, si tu gardois tes préjugés contre mademoiselle de Ferval après l'avoir vue! Tu ne la connois pas : c'est ton excuse. Je resterai ici le plus que je pourrai; c'est le temps le plus doux et le plus agréable que j'aie passé de ma vie; d'ailleurs il faut que j'y reste pour ma santé. Adieu; retranche, je te prie, de tes lettres des idées et des expressions qui me révoltent. Je t'aime, tu le sais; mais fais que j'estime mon ami.

LETTRE CIII

DE MADAME DE NARTON A MADAME DE SAINT-SEVER

A Varennes, 30 juin.

Il y a bien de l'amour-propre, ma chère comtesse, à louer ses amis, je le sens : je suis si fière quand je parle de madame de Ferval et de sa famille ! Je vous avois promis dans ma dernière lettre la suite de notre conversation touchant l'éducation des demoiselles. Elle roula sur les connoissances convenables aux jeunes personnes. Il s'éleva là-dessus une petite dispute entre monsieur et mademoiselle de Ferval. Je ne puis vous en retracer que les principaux traits ; et ce que je regrette surtout de ne vous en pouvoir rendre, ce sont les agréments et les charmes que mademoiselle de Ferval sut répandre dans cet entretien. Sa beauté paroissoit s'embellir de sa raison et de sa sagesse. Sa physionomie avoit plus d'âme et plus d'expression : nous étions dans l'enchantement, le marquis et moi.

Sur les éloges que l'on donnoit à mademoiselle de Ferval d'avoir appris l'italien presque sans maître, et d'avoir su joindre cette connoissance à toutes celles qu'elle a cultivées, j'adressai la parole à la jeune Henriette, et je lui demandai si elle étoit aussi du goût de ses sœurs : si les lectures instructives lui donnoient autant de plaisir qu'elle m'avoit dit en trouver dans ses leçons de danse. La petite personne baissa les yeux et parut embarrassée. Ses sœurs la regardoient en souriant.

J'aime à la voir rougir de son ignorance, me dit tout bas la mère : sa honte m'en évite les frais. Henriette, ajouta-t-elle en élevant la voix, Henriette n'aime pas les choses sérieuses ; mais j'espère que le goût lui en viendra, et qu'elle sentira que ce n'est pas assez de s'amuser, qu'il faut quelquefois s'instruire.

S'instruire ! s'écria Ferval. Eh ! ma mère, permettez que je

me fasse le défenseur d'Henriette, et que je vous dise que rien n'est plus inutile que l'étude pour les femmes, que les sciences mêmes nuisent à leurs agréments, et leur font négliger leurs devoirs. Rendez les filles douces, attentives, agréables surtout, donnez-leur des talents, cultivez leurs grâces; en un mot, faites-en des femmes aimables; mais si vous en faites des savantes, tout est perdu. Une femme lettrée est un être insupportable.

Où mon frère a-t-il pris des idées aussi humiliantes pour nous? dit mademoiselle de Ferval.

Dans la nature, répondit-il, qui vous a faites pour nous plaire, pour nous consoler dans nos maux, pour nous délasser après nos fatigues ou nos études, pour diriger l'intérieur de nos maisons, et point du tout pour apprendre des sciences qui ne peuvent que vous éloigner de tous ces devoirs.

Prenez garde, mon frère, de confondre l'étalage du savoir avec le savoir même. Je sais que rien n'est moins aimable qu'une femme qui affecte de passer pour savante; mais ce défaut est-il plus supportable dans les hommes? Un pédant est pour une femme raisonnable ce qu'est une pédante pour un homme d'esprit.

Oh! toute savante est pédante, dit-il en l'interrompant, ces mots sont synonymes.

Souffrez, mon frère, que je combatte un sentiment qui nous abaisseroit si fort.

C'est un travers de notre ami, dit le marquis en s'approchant de mademoiselle de Ferval. J'ai déjà tâché de l'en guérir. Vous méritez bien d'avoir cet honneur; et je serois charmé de vous voir approfondir cette intéressante matière.

Sans l'approfondir, dit madame de Ferval, il me semble, mon fils, qu'on pourroit s'en tenir à vous dire que l'usage étant reçu de faire entrer dans l'éducation des femmes certaines sciences, et cet usage d'ailleurs n'ayant rien de mauvais, il est imprudent de se déclarer contre lui. Qui n'est pas fait pour changer

les opinions de son siècle, doit savoir les respecter, quand ces opinions ne sont point opposées à la vertu. Dans ces temps barbares où les connétables ne savoient pas signer, il n'est pas étonnant que les femmes ne sussent pas lire; mais à présent que les hommes se font une juste gloire d'être instruits, une ignorance profonde ne seroit-elle pas honteuse chez les femmes?

Oh! maman, ne nous en tenons pas là, s'écria mademoiselle de Ferval : mon frère auroit trop beau jeu : il ne manqueroit pas de traiter cet usage de mode, de simple préjugé du siècle. Puisque c'est ici une affaire de raisonnement, ne nous servons, s'il vous plaît, que des armes de la raison. Vous m'auriez rendue bien forte sur ce point, ma chère maman, si j'avois su mieux profiter de vos leçons. Je redirai cependant à mon frère une partie de ce que vous m'avez appris. Réformez-moi, je vous prie, si je m'écarte de vos principes.

Il est certain que le premier objet d'une femme doit être de plaire, non au monde en général, comme on tâche de l'inspirer aux filles, ce qui est un vice radical dans l'éducation, la source des désordres des femmes et des divisions domestiques; mais de plaire à son mari. Cependant elle est la compagne, l'amie, le conseil de l'homme. La nature lui a donné, comme à l'homme, une raison susceptible de perfection et de culture. Son état lui impose, ainsi qu'à l'homme, des devoirs importants, qu'elle ne peut bien remplir si elle ne s'est formé l'esprit par l'instruction, c'est-à-dire par la lecture et par la réflexion. Elle doit d'abord vivre en société avec son mari, et chercher à le fixer par le sentiment du bonheur. Si elle ne peut lui faire trouver dans son commerce les ressources que fournissent l'instruction et la culture, il n'est pas possible qu'à la longue un galant homme, un homme d'esprit, ne trouve ce commerce insipide, et qu'à la fin il ne se détache d'elle. On plaît bien plus longtemps par les agréments de l'esprit que par la figure. Après son mari, la femme se doit tout entière à ses enfants. Leur éduca-

tion est une tâche commune qu'elle doit nécessairement partager, et sur laquelle elle influe même presque seule, dans ce premier âge où les âmes plus flexibles reçoivent des impressions plus durables. Quel malheur, si ces premières impressions sont données par une mère ignorante ou vicieuse! L'administration d'une maison et la conduite des domestiques exigent encore de la femme qu'elle ait étudié les vrais ressorts de ce régime intérieur, de ce petit État, et que l'ignorance ou le goût frivole ne l'aient point réduite à n'avoir sur le mariage que des fausses idées de liberté, de plaisir et de décence. Enfin, au dehors et dans le public même, la femme causera beaucoup de bien ou beaucoup de mal par rapport aux mœurs générales, à proportion que la raison aura pris sur elle plus ou moins d'empire.

Dites-moi donc, que devez-vous attendre pour un mari, pour des enfants, pour une maison, pour la société, de la part d'une femme qui n'aura point étudié ses devoirs, qui n'aura appris ni à penser, ni à réfléchir? Car cela s'apprend, mon frère. Et où cela s'apprend-il? Dans de bons livres. L'histoire, par exemple, est, pour qui la sait lire, un grand traité de morale.

Mais, dit Ferval, aurez-vous jamais des États à gouverner, des armées à conduire?

En aurez-vous davantage vous-même, mon frère? N'y a-t-il que les princes ou les généraux pour qui l'histoire soit utile? Les travers de l'esprit humain dans tous les temps et dans tous les lieux ne sont-ils pas une grande leçon de sagesse? Les traits de courage, de générosité, d'héroïsme ne peuvent-ils pas servir d'exemple dans tous les états de la vie, pour qui sait rapprocher les distances?

Mais, reprit-il, ces leçons, ces exemples, vous ôtent l'idée de la simplicité de vos devoirs, en vous occupant de choses trop élevées. Comment descendre, d'après ces grandes réflexions, aux détails de vos ménages, aux soins que vous devez à vos enfants, etc.?

Prenez garde, mon frère, vous allez bientôt nous rendre des servantes. Il seroit extrêmement mal à une mère de négliger les soins qu'elle doit à sa maison pour s'enfermer dans sa bibliothèque, comme il le seroit à un père de famille de quitter les travaux de son état ou ses affaires, pour ne s'occuper que des sciences. Les devoirs doivent marcher avant tout. Mais, ces devoirs remplis, une femme rendue à elle-même ne peut-elle cultiver son esprit par la réflexion et par la lecture? Mon frère, croyez que la femme qui sait s'occuper ainsi négligera beaucoup moins qu'une autre ses devoirs : elle les connoît. Celle qui n'a jamais appliqué son esprit à rien sera toujours une femmelette, capable de tous les travers, susceptible de toutes les foiblesses.

Eh bien, dit-il, les femmelettes sont agréables, leur ignorance est gentille; elles ne songent qu'à plaire, et elles y réussissent.

Oh! nous étions des servantes tout à l'heure, nous voici des poupées; vous ne vous honorez guère, en nous avilissant de la sorte. Non, monsieur, nous sommes vos filles, vos mères, vos sœurs, vos compagnes, vos amies; mais nous ne sommes ni vos esclaves, ni vos joujoux. Je sais que nos devoirs sont quelquefois plus minutieux que les vôtres : que c'en est un très-essentiel pour nous d'être aimables; que nous ne devons négliger aucun des agréments qui peuvent nous rendre chères à vos yeux; mais je sais aussi que les agréments de l'esprit sont un charme de plus.

Ajoutez que c'est le plus puissant, dit madame de Ferval. L'on voit dans le monde la société des femmes instruites beaucoup plus recherchée que celle des femmes qui n'ont que des agréments naturels, parce que la raison ne se satisfait que par la communication des esprits.

J'avoue, reprit mademoiselle de Ferval, qu'il est des sciences abstraites qui semblent ne pas nous convenir. Il est pourtant des femmes qui ont su s'y distinguer; mais cela est rare, et je parle du général.

La foiblesse de nos organes s'y oppose, lui dis-je.

Et peut-être encore, ajouta-t elle, la multiplicité de nos devoirs. Vous voyez, mon frère, que je ne dissimule rien. Je l'avoue donc, le mérite des hautes sciences n'est point fait pour nous. Pour les autres connoissances, dont nous parlions toute à l'heure, elles sont à notre portée, comme à la vôtre : elles ne doivent, il est vrai, occuper que notre loisir; mais ce loisir peut-il être mieux rempli que par elles? A titre d'amusement même, pourquoi nous les interdire ? Pourquoi nous sevrer du plus innocent des plaisirs? Une femme à qui l'ouvrage des mains n'est point nécessaire pour vivre, n'en fait pas son unique délassement : quand elle est seule, elle y joint les livres. Otez-lui cette ressource contre l'ennui, elle prendra bientôt le plus grand dégoût pour la solitude et pour sa maison : elle se livrera au tourbillon. Les années de sa jeunesse se passeront en plaisirs bruyants, et peut-être en intrigues; sa toilette seule remplira la moitié de son temps; dans un âge plus avancé, quand ces plaisirs ne lui conviendront plus, elle deviendra joueuse. N'est-ce pas là, mon frère, l'abrégé de la vie des femmes qui, nées avec une fortune honnête, n'ont jamais su occuper leur esprit? Tant de familles en ont été victimes, que je suis surprise que ces exemples ne vous aient pas frappé.

Ce que dit là votre sœur est très-raisonnable, dit madame de Ferval; c'est, à mon gré, un des plus grands motifs qui doivent engager les personnes chargées de l'éducation des femmes à leur faire aimer les bonnes lectures et les connoissances agréables. Cet amusement, le plus honnête de tous, en leur formant l'esprit et le cœur, peut empêcher du moins qu'elles ne se livrent à d'autres goûts, souvent dangereux, toujours frivoles. Il faut savoir occuper son loisir dans tous les âges. Quand on est jeune, c'est un préservatif; quand on est vieille, c'est une ressource; et dans tous les temps une économie.

Partageons le différend, et faisons la paix, ma sœur, dit Fer-

val; je consens que les femmes lisent dans leurs moments perdus, quand elles seront seules et n'auront rien à faire. Mais consentez aussi qu'elles n'en parleront pas, qu'elles cacheront leurs connoissances, et qu'il n'en sera jamais question dans leurs discours.

Quelle fantaisie, mon frère! et pourquoi ce mystère? Quoi! l'on parlera devant moi d'un trait d'histoire, d'une découverte dans la géographie, ou d'autres choses semblables, et je ne pourrai me mêler de cette conversation qui m'intéresse? Oui, j'en parlerai comme si je parlois de la nouvelle du jour, sans affectation, sans prétention, sans me prévaloir de ce que je sais des choses que tout le monde est à portée de savoir comme moi.

Mais vous humilierez les femmes qui ne savent pas ces choses-là.

Tant pis pour celles qui s'en trouvent humiliées, qu'elles les apprennent, ou qu'elles aient moins d'orgueil; mais pour moi, qui les entretiendrai, si cela leur fait plaisir, de pompons, de chiens, qui ne chercherai point à briller à leurs dépens, je parlerai de même, et avec bien plus de plaisir, sur des matières intéressantes. Je conviens pourtant que si je m'aperçois que ces femmes souffrent, ou même s'ennuient de cette conversation, je tâcherai de la rompre et de la tourner sur d'autres objets; c'est un devoir de la société. Mais si je me trouve avec gens instruits et raisonnables, je n'aurai point la petitesse de feindre une ignorance honteuse. D'ailleurs, ôtez ces objets intéressants de la conversation, qu'y reste-t-il quand vous avez épuisé les nouvelles? De fades galanteries, des misères, ou de la médisance. Il n'y a du mal pour une femme qui a des connoissances, et qui sait en parler, que d'en parler hors de propos, et de chercher à briller. Et vous-même, mon cher; ce n'est pas le talent que vous haïssez chez les femmes, convenez-en, il ne peut que les rendre plus aimables; c'est l'abus du talent, c'est le ridicule de la vanité qui vous choque. Mais j'ai passé condamnation là-dessus. Je ne veux pas que les femmes soient pédantes; je n'exige pas

qu'elles soient savantes ; je demande seulement qu'elles soient instruites, afin que les hommes daignent les compter au nombre des êtres pensants et estimables.

J'entends, ma sœur, vous voulez qu'on vous traite en hommes: vous voulez vous faire hommes; mais vous y perdez, je vous en avertis.

Je croyois, mon frère, dit mademoiselle de Ferval, avoir assez distingué nos devoirs des vôtres, notre vrai mérite, nos agréments, tout enfin, jusqu'à nos études, pour que vous ne me fissiez pas ce reproche. Je ne cherche qu'à vous faire prendre des idées plus justes et plus nobles de notre sexe, et point du tout à empiéter sur les droits du vôtre ; ce seroit un renversement total dans la société. Mais, ajouta-t-elle en souriant, il me semble que notre dispute a pris un tour bien sérieux.

Eh! vraiment, ma sœur, nous disputons sur des matières bien sérieuses. Si vous saviez où j'ai pris mes idées, et dans quel auteur...

Eh ! mon frère! rendons hommage aux talents des écrivains célèbres ; mais qu'il nous soit permis de discuter leurs opinions et de ne céder qu'à la raison.

Est-il possible d'y résister, dit le marquis, quand elle est unie à tant de grâces? Allons, Ferval, soyez de bonne foi ; votre cause est perdue.

Voilà de la galanterie, ma sœur, la passerez-vous ?

C'est de la politesse, dit madame de Ferval, et rien n'est plus obligeant. Mais, ajouta-t-elle, finissons nos dissertations, il est déjà tard.

Nous nous levâmes, et reprîmes la route du château. Madame de Ferval me dit en retournant qu'elle avoit été obligée d'ôter les livres à sa fille aînée à l'âge de dix ans, tant elle avoit d'ardeur pour la lecture, au lieu qu'Henriette la détestoit. Je n'aime pas, me disoit-elle, les talents précoces : il faut être enfant dans l'enfance, pour être raisonnable dans l'âge de la

raison. Au reste, ce goût trop vif que ma fille avoit pour l'étude me paroît aujourd'hui renfermé dans les bornes de la modération et de la sagesse. Hélène est à peu près de même. Le dégoût d'Henriette pour toute étude ne m'effraye point. Sa vivacité l'empêche encore de s'appliquer ; mais il ne faut que la suivre un peu, profiter des occasions, les faire naître, s'il est possible. J'ai déjà remarqué qu'elle avoit lu quelques livres que j'avois laissés à sa portée. C'étoient, il est vrai, des matières plus amusantes qu'instructives ; mais il faut commencer par là, et aller par degré de l'agréable à l'utile.

Que pensez-vous de cette mère, ma chère comtesse ? L'hommage que l'on rend à l'esprit, aux talents et aux grâces de ses filles lui appartient. Elle commence à recueillir le fruit de son honorable travail ; je crois qu'elle en sera bien récompensée. Depuis trois jours, elle est retournée chez elle avec ses deux cadettes. Mademoiselle de Ferval est restée avec nous. Il y a longtemps que la mère me l'avoit promise pour le temps des eaux. Notre cher marquis n'est point insensible à tant de mérite et à tant de grâces ; du moins il me le semble. La jeune personne paroît touchée de ses attentions ; mais avec quelle modestie, avec quelle réserve elle reçoit ses soins ! Ferval est aussi avec nous. Ma tendre amie, je ne puis m'empêcher d'espérer que vous n'aurez point à vous repentir de m'avoir envoyé votre frère.

LETTRE CIV

DE MADEMOISELLE DE FERVAL A MADAME DE FERVAL

A Varennes, 1er juillet.

Il n'y a que deux jours que vous êtes partie, ma chère maman, et déjà votre absence se fait sentir à mon cœur. J'espère que vos affaires ne vous retiendront pas plus de quinze jours, et que vous reviendrez ici suivant votre promesse, En vérité, il me

semble qu'il n'est pas besoin que madame de Narton presse ses amis de venir chez elle ; c'est un séjour charmant. N'est-il pas vrai que le temps y coule bien rapidement? Je vous serois bien obligée, si vous aviez la bonté de m'envoyer ma guitare. M. le marquis de Roselle a reçu de Paris un paquet de nouveautés agréables. Il y a des airs charmants dans les opéras-comiques : nous les chantons ensemble. Ne trouvez-vous pas, maman, qu'il a la plus belle voix du monde, et qu'il chante avec bien du goût? Je tâche de former le mien sur les avis qu'il a la complaisance de me donner : sa politesse est extrême ; et ses leçons, qui deviennent de petits concerts, amusent beaucoup madame de Narton. Elle me charge de vous assurer de son amitié, et M. de Roselle me prie de vous présenter ses hommages. Mon frère partage avec moi, ma chère maman, les sentiments du plus tendre respect pour vous. J'embrasse mes sœurs de toute mon âme.

LETTRE CV

DE MADAME DE FERVAL A MADEMOISELLE DE FERVAL

A Ferval, 2 juillet.

Je doute, ma chère enfant, qu'il me soit possible de retourner sitôt chez madame de Narton : Henriette est malade. Hier elle parut indisposée. Elle a eu de la fièvre toute la nuit. Le médecin espère que ce mal ne sera pas dangereux, et je l'espère aussi ; mais il faudra du temps et du ménagement pour la rétablir. N'en soyez pas inquiète, je ne vous laisserai point ignorer son état.

Adieu, ma fille, je suis pressée de retourner auprès de votre sœur. Vous savez, mon enfant, combien vous m'êtes chère.

LETTRE CVI

DE MADEMOISELLE DE FERVAL A MADAME DE FERVAL

A Varennes, 3 juillet.

Vous m'annoncez, ma chère maman, la maladie d'Henriette, sans m'ordonner d'aller lui donner mes soins; si je n'étois assurée que vous connoissez mon cœur, je craindrois que vous ne m'eussiez pas jugée capable ou digne de la servir. Mais non, vous n'êtes qu'une mère trop tendre, et vous sacrifierez votre santé pour vos enfants. Envoyez-moi chercher, je vous en conjure. Vous ne souffririez pas qu'Hélène veille, elle a la poitrine trop délicate, et je vois que tous les soins tomberont sur vous. Que cette nouvelle m'a accablée! Madame de Narton s'efforce de me rassurer. M. de Roselle partage aussi mes inquiétudes et ma peine. Quelle consolation dans les chagrins, d'être entourée, comme je le suis, d'âmes sensibles! Mon frère vouloit partir sur-le-champ pour vous aller trouver; mais votre laquais lui a dit que vous lui aviez donné l'ordre de l'en empêcher. Pourquoi donc, maman, lui faites-vous cette défense?

LETTRE CVII

DE MADAME DE FERVAL A M. ET A MADEMOISELLE DE FERVAL

A Ferval, 10 juillet.

Ne soyez point surpris, mes enfants, du mystère que je vous ai fait. La maladie d'Henriette étoit la *rougeole*. Hélène en fut attaquée deux jours après. Voilà la raison qui m'a forcée à vous laisser éloignés d'ici. L'air y est mauvais et contagieux, je ne veux pas que vous y reveniez avant quinze jours ou trois semaines. Vos sœurs sont hors de tout danger, mais elles gardent

encore le lit. Adieu, mes chers enfants, soyez tranquilles, et rassurez madame de Narton.

LETTRE CVIII

DE MADAME DE SAINT-SEVER A MADAME DE NARTON

A Paris, 5 juillet.

Que le plan d'éducation que vous m'avez envoyé, ma chère amie, d'après madame de Ferval, m'a fait de plaisir ! C'est la nature, c'est la raison toutes simples. Quelle différence de cette manière à celle qu'on suit ici ! Je crois en voir les raisons : c'est que pour élever des filles comme madame de Ferval a élevé les siennes, il faut un grand fonds de vertu, de tendresse maternelle, de jugement, de douceur et de bonté. Trouvez de telles mères, et elles suivront ce plan. Mais comment espérer que des femmes, ou d'un génie étroit, ou d'un cœur dur, puissent prendre de pareils soins ? Il est bien plus aisé de dire à sa fille : *Taisez-vous*, que de lui apprendre à bien parler, et à parler à propos. Je crois donc, ma chère amie, que ce mal si funeste pour les mœurs vient de la dureté des mères ; dureté qui passe aux filles, et va ainsi de génération en génération. Cette dureté naît de la dissipation. Une femme, dans le monde, n'est ni à son mari, ni à ses enfants, ni à ses devoirs ; elle est à elle seule et à ses plaisirs. Rien n'est si commun que de voir ces femmes gâter leurs enfants quand ils sont petits : ce sont alors des espèces de marionnettes : on s'en amuse, on leur passe tout. Quand ils sont grands, et qu'il demanderaient les soins de la véritable tendresse, on ne les aime plus : ils gênent, ils sont à charge, surtout les filles, qu'on se dépèche de marier le plus richement que l'on peut, pour en être débarrassé sans retour. J'ai été surprise et enchantée de la façon de raisonner de mademoiselle de Ferval. La connoissance que vous me donnez du caractère et des

bonnes qualités de cette aimable fille m'inspire les plus ardents désirs pour l'exécution de nos projets. Mon frère trouve que les eaux lui font parfaitement. En vérité, ce voyage est heureux. Le véritable bien, ma chère, est d'avoir des amis tels que vous; personne ne peut sentir plus vivement cet avantage que moi.

LETTRE CIX

DE MADAME DE NARTON A MADAME DE SAINT-SEVER

A Varennes, 11 juillet.

Si l'on vouloit dégoûter des intrigues la foule insensée des jeunes gens, je crois, ma chère comtesse, qu'il ne faudroit que leur montrer le tableau de l'amour pur. Je l'ai sous les yeux, ce tableau si touchant, et j'en suis attendrie. Ce qui me charme, c'est que nos jeunes amants, car je crois pouvoir leur donner ce nom, ne se doutent pas de l'état de leurs cœurs. Votre frère ne croit point être amoureux de mademoiselle de Ferval, j'en suis persuadée; mais je suis encore plus certaine qu'elle n'imagine pas qu'elle puisse aimer le marquis. Cette ignorance de leurs sentiments établit entre eux une confiance qui n'y régnera certainement plus, quand ils connaîtront mieux ce qui se passe dans leurs âmes. J'aime à les voir jouir de cet état d'innocence, et je n'ai garde de chercher encore à lever le bandeau qui couvre leurs yeux. Hier cependant il m'arriva d'entrer à l'improviste dans le cabinet de compagnie; ils y étaient seuls depuis un instant. Je ne sais pourquoi ma jeune amie rougit; et depuis ce moment j'ai démêlé dans ses yeux un air d'inquiétude que je ne lui avois point encore vu. Elle ne sait pourtant pas que je me suis aperçue de son trouble. Ses sœurs viennent d'avoir la rougeole; elle a eu le chagrin le plus vif de ne point être à portée de les servir et de soulager sa mère, qui a fait prudemment de

ne la point exposer, ni elle, ni Ferval, au mauvais air. Mais j'ai tenu compte à cette aimable enfant d'avoir eu un désir si sincère de partir dans ces premiers temps si délicieux d'un amour naissant, et d'un amour d'autant plus séduisant, qu'elle l'ignore elle-même. Rien ne sera jamais capable de lui faire oublier ses devoirs. Bonsoir, ma chère. Votre frère reprend de l'embonpoint. Oh! les merveilleuses eaux que celles de Bains!

LETTRE CX

DE MADEMOISELLE DE FERVAL A MADAME DE FERVAL

A Varennes, 11 juillet.

Ah! ma chère maman, quelle épreuve pour votre tendresse! Mes deux sœurs malades dangereusement! Je n'avois garde de l'imaginer, d'après les réponses rassurantes que vous nous donniez chaque jour. Vous avez voulu que nous ne sussions le danger que lorsqu'il a été passé. C'est trop, ma tendre maman, c'est trop nous ménager. Je n'ai point de peur de ce mal. Envoyez-moi chercher, je vous le demande en grâce. N'exposez pas mon frère, à la bonne heure; mais souffrez que je retourne auprès de vous : j'en ai besoin, je le sens. Ma mère, si vous saviez... si j'osois... J'espère que vous ne me refuserez pas ma demande. Votre présence m'est nécessaire. Il y a douze jours que je ne vous ai vue, et je n'ai jamais eu tant d'envie de vous voir. Adieu, ma chère maman ; aimez toujours une fille dont tous les vœux sont de se rendre digne d'une telle mère.

LETTRE CXI

DE MADEMOISELLE DE FERVAL A MADAME DE FERVAL

A Varennes, 12 juillet.

Vous exigez donc que je reste ici, ma tendre mère, et vous m'en faites donner l'ordre, en m'assurant que vous rendez justice à mes sentiments. Vous jugez si favorablement de mon cœur, que c'est à ma sensibilité pour vous et pour mes sœurs que vous faites tout l'honneur de mon empressement à vous rejoindre. Ah ! que je crains de ne plus mériter cet éloge !... Je rougis.... je tremble.... Mais ma tendre confiance l'emportera sur la honte et sur la timidité. Je me reprocherois comme un crime de garder avec vous un silence dangereux.... Je n'aurai jamais de confidente que vous, mais je vous aurai : vous me guiderez, vous me consolerez.... Ma mère, ma tendre mère, c'est dans vos bras, c'est en collant mon visage sur votre sein, que je voudrois vous dire.... ma mère.... je tombe à vos genoux, secourez-moi.... Quel secret je vais vous confier ! Je crains d'aimer.... Oui, ma chère maman, je crois que j'aime. Je le sens aux mouvements divers et nouveaux qui se passent dans mon âme. L'espérance, la crainte, le plaisir, l'inquiétude s'y succèdent : toutes mes idées ne roulent plus que sur un objet. Je n'avois jamais éprouvé une si violente agitation ; elle m'anime ou m'abat. Hélas ! ce n'est que depuis deux jours que j'ai commencé à me soupçonner de cette dangereuse foiblesse. Que de combats je me suis déjà livrés ! Combien de pleurs j'ai déjà versés ! Est-il besoin que je vous nomme celui qui me les fait répandre ? Un événement a dessillé mes yeux, nous étions seuls dans la salle de compagnie : madame de Narton venoit de sortir. Le marquis me témoigna un vif intérêt pour mes sœurs. Je lui dis que j'espérois que vous m'appelleriez auprès de vous ce

jour-là même ou le lendemain. « Aujourd'hui ou demain, me « dit-il.... Mais, mademoiselle, madame votre mère vous a pro- « mise à madame de Narton pour tout le temps des eaux.... Vos « sœurs ne sont point en danger.... Pourquoi?... Non, vous ne « partirez pas. » En me disant ces mots, il me parut surpris, triste, agité. Et moi.... Oh! maman, s'il se fût aperçu de mon trouble. Mais madame de Narton rentra. Je montai dans ma chambre : je réfléchis sur l'agitation extrême que je venois d'éprouver : je m'en demandai la cause. Que de larmes suivirent mes réflexions! Voilà, ma tendre mère, voilà le trait de lumière qui m'a fait voir le fond de mon cœur. Quoi! tant d'émotion et de trouble pour une marque si simple de politesse ou d'amitié! N'est-il pas bien humiliant d'aimer, et d'aimer la première?... Si c'étoit par respect qu'il me cachât sa tendresse!... Peut-être me connoît-il assez pour m'estimer à ce point.... M'estimer!... Eh! s'il pénètre mes sentiments.... Je me flatte qu'il ne s'en aperçoit pas. Mon désir le plus ardent est de cacher ma honte à tous les yeux, et surtout aux siens... Eh! quand il m'aimeroit, quand j'aurois pu lui plaire... de quel espoir pourrois-je me flatter? Non, je ne concevrai point de telles espérances. La médiocrité de ma fortune.... Que n'est-il moins riche, et que ne le suis-je davantage! Ma mère, quelles idées! Ah! pardonnez, pardonnez ces marques d'une foiblesse dont je rougis. Je n'effacerai rien de ce que je viens d'écrire. Je veux que vous puissiez voir mon cœur tout entier : je veux que vous jugiez du désordre de mon âme. Je suis foible; mais j'ai une amie tendre, prudente, secourable, qui m'a donné le jour, qui a formé mon âme à la vertu, qui ne désire que mon bien, qui saura tous les secrets de mon cœur, qui m'est plus chère que tout ce que je pourrai jamais aimer : elle me fera triompher de moi-même. Depuis l'aveu que je viens de lui faire de ma foiblesse, mon cœur s'est déjà soulagé. Il est plus fort et plus tranquille, quand je pense que ma mère est pour moi, et que je serai bientôt avec elle. Ma

digne, mon adorable mère, rappelez-moi, arrachez-moi d'ici. Je brûle de vous embrasser. Ah! mes sœurs, que n'ai-je plutôt couru, comme vous, le risque de la vie!

LETTRE CXII

DE MADAME DE FERVAL A MADEMOISELLE DE FERVAL

A Ferval, 15 août.

Oui, ma fille, ta mère est ton amie, et tu te rends bien digne qu'elle le soit. Mon cœur est pénétré de la confiance du tien ; il en est presque reconnoissant. Voilà la plus grande marque que tu pouvois me donner de ta tendresse filiale. Que je te plains! J'ai craint depuis ton enfance ta sensibilité. Le ciel t'a fait là un présent bien dangereux. Un cœur tendre a besoin du secours d'une vertu fière. J'ai tâché de te l'inspirer, cette vertu; et je ne crains rien de toi que tes peines, que je ressens vivement. Je me les reproche, ma fille : j'ai pu les prévoir et les prévenir. Le marquis de Roselle est fait pour être aimé d'un cœur comme le tien, et je n'aurois pas dû t'exposer au péril. N'oublie point que c'est ta mère qui s'accuse devant toi de ses fautes : aide-la de toutes tes forces à les réparer.

Écoute, mon enfant; tu te l'es déjà dit à toi-même : tu ne saurois prétendre à épouser le marquis : la médiocrité de ta fortune s'y oppose. De tels mariages sont bien rares. Le vrai mérite n'est presque jamais l'objet des sacrifices : la vertu n'est point séduisante. On estime une fille estimable, on la plaint de n'être pas riche ; on trouve de l'agrément avec elle, mais on ne l'épouse point. Quel amour ne faudroit-il pas que le marquis de Roselle eût pour toi, s'il songeoit à te sacrifier les plus brillantes espérances! Eh! pourrois-tu te flatter qu'il t'aime? Tu sais quelle a été sa passion pour Léonor : un si violent amour a dû flétrir et épuiser son cœur ; et quand il ne seroit

pas pour toujours incapable d'aimer, il ne peut pas être encore susceptible d'une nouvelle passion. La politesse, l'habitude de te voir, le besoin d'une société amusante, l'amitié même, lui ont dicté le propos où ton cœur prévenu avoit d'abord cru voir d'autres sentiments. Tu reconnois maintenant que ces sentiments que tu désirois n'y étoient pas ; et je te sais gré de penser ainsi. L'écueil ordinaire des jeunes filles élevées dans la retraite, c'est de prendre pour de l'amour les politesses d'usage. Une vanité sotte leur fait prendre ce travers : l'amour te l'auroit pu donner ; la raison t'en a garantie. Gardons-nous donc de nous flatter. Dans de pareilles occasions, il vaut mieux suivre ses craintes que s'en rapporter à ses espérances. Le malheur, ma fille, est bien plus près de nous que le bonheur.

La santé de tes sœurs ne nous permet pas de partir pour ma terre de Vercourt avant quatre jours. Tu nous y joindras aussitôt; mais je ne veux point que tu viennes prendre ici le mauvais air. D'ailleurs, un départ si prompt, si hasardé, pourroit annoncer ce qu'il est très-important qu'on ignore. Voici la première fois, ma fille, que je t'engage à la dissimulation ; mais ici, elle est légitime, parce que la décence et l'honneur la rendent nécessaire. Observe-toi surtout avec le marquis. Évite-le sans avoir l'air de le fuir : il ne faut paroître ni le craindre ni le souhaiter. Tâche de ne le voir jamais qu'en présence de madame de Narton. Je compte sur la noblesse de tes sentiments. Suis un plan dicté par le courage. Songe que tu ne reverras peut-être jamais l'objet de ta tendresse; qu'il ne se souviendra pas même de toi. Songe aux jours heureux que tu as coulés auprès de moi dans le repos et la liberté de ton cœur. Songe que nous sommes nés pour nous combattre sans cesse, et pour ne trouver la paix qu'après la victoire. Songe que l'amour nous expose à bien des fautes ; que le devoir t'ordonne d'oublier un homme qui ne doit point être ton époux ; que ta mère, que ta famille, que le plaisir de faire le bien, que la vertu, que la joie

d'une conscience pure suffisent à ton cœur. Je le déchire, hélas! ce cœur trop tendre. Par mes réflexions cruelles j'empoisonne tes plus beaux jours : ah! c'est pour qu'ils n'empoisonnent pas le reste de ta vie.

Je n'ai rien à te recommander sur le fond de ta conduite : je ne crains que ton embarras, qui pourroit te déceler. Il faut t'en sauver par l'air de gaieté, par des occupations continuelles pendant ces quatre jours. Il me tarde autant qu'à toi que nous puissions nous rejoindre. Je te serrerai dans mes bras : nous pleurerons ensemble : nous nous consolerons l'une l'autre : tu achèveras de me peindre les mouvements de ton âme. Je ne veux savoir que ce que tu me diras, et je saurai tout. En t'inspirant l'amour de la vertu, je me suis épargné bien des embarras. Ma fille, ma tendre amie, je t'embrasse mille et mille fois.

LETTRE CXIII

DE MADAME DE FERVAL A MADAME DE NARTON

A Ferval, 15 juillet.

Vous avez lu, madame, dans le cœur de ma fille[1]. Elle aime : elle me l'a écrit. C'est ma faute. Elle est née tendre : elle avoit vu très-peu d'hommes de son âge. J'ai manqué cette fois à ce que je m'étois si bien promis, de ne pas laisser former à ces trois enfants des liaisons suivies avec des hommes faits pour leur plaire, que je ne fusse certaine qu'ils seroient leurs maris. Vos projets sont d'une bonne amie. S'ils pouvoient s'exécuter, le départ de ma fille n'y seroit point un obstacle : vous n'en verriez que mieux les sentiments du marquis. Mais je n'espère rien, et je dois agir comme si je ne pouvois rien espérer. J'at-

[1] Il paraît, par cette lettre, que madame de Narton avait fait part à madame de Ferval de ses soupçons et de ses projets, par une lettre que nous n'avons pas.

tends qu'Hélène soit en état de supporter la litière, pour aller à ma petite terre de Vercourt. J'y serai jeudi, et y ferai venir ma fille le même jour. Mais je ne puis l'exposer à l'air contagieux que nous respirons ici, et dont un de mes gens est mort : accident dont j'ai été assez heureuse pour dérober la nouvelle à cette pauvre enfant. Je reconnois votre prudence, au soin que vous avez pris de ne lui laisser entrevoir en aucune manière vos soupçons. Veillez sur elle, de grâce ; mais ne l'épiez pas. Avec une âme commune, de petites tracasseries ne sont qu'inutiles ; elles ne font que l'engager à tromper mieux : mais avec un cœur bien né, elles sont pernicieuses : une fille vertueuse et délicate doit être offensée qu'on l'observe. Vous voudrez bien d'ici à jeudi l'aider, à son insu, à éloigner ces occasions si embarrassantes pour un jeune cœur qui aime, et qui ne doit pas même le laisser soupçonner. Si j'étois obligée de vous la confier plus longtemps, je lui proposerois de vous découvrir ses sentiments, pour que vous lui servissiez de guide. Avec la confiance qu'elle a en vous, elle ne devroit pas s'y refuser ; mais la pudeur est plus délicate que la raison. Adieu, madame. Vous aimez ma fille, vous m'aimez : je suis tranquille.

LETTRE CXIV

DE MADAME DE NARTON A MADAME DE SAINT-SEVER

A Varennes, 15 juillet.

Je vous avoue, ma chère comtesse, que je ne puis plus rien connoître aux sentiments de votre frère. Si je vous eusse écrit hier matin, je vous aurois dit qu'il aimoit beaucoup mademoiselle de Ferval. Depuis huit jours surtout, cela me paroissoit certain. Il s'ennuyoit quand il ne la voyoit pas : il la cherchoit : il ne parloit qu'avec elle à la promenade; il avoit pour elle les attentions les plus délicates. Il ne s'entretenoit avec moi que des qualités et

des agréments de cette jeune personne. Je ne doutois plus de ses sentiments, j'en étois charmée : je ne cherchois que les occasions de faire accroître cet amour. Hier à cinq heures nous allâmes nous promener à Bains sur la montagne, dans le bois qui fait la promenade des buveurs d'eau. Le monde qui s'y rassemble fait de ce lieu un spectacle assez agréable. Nous avions été bien des fois en jouir. Hier Ferval ne put être des nôtres. Nous étions donc mademoiselle de Ferval, le marquis et moi. Nous allâmes fort gaiement : votre frère dit même à ma petite amie les choses les plus obligeantes et les plus spirituelles. Nous arrivons, nous nous promenons un quart d'heure avec plaisir. Au bout de quelque temps, une dame suivie, je crois, d'une femme de chambre, passe et repasse auprès de nous. Cette femme est jolie. Le marquis ne l'aperçut point d'abord; mais en la voyant il fit un vif mouvement de surprise; il pâlit, il changea plusieurs fois de couleur. Cette femme revient : il la regarde sans vouloir paroître la regarder, et ne nous parle plus qu'avec une distraction singulière. Je proposai de repartir; il nous suivit machinalement. Le soir je lui demandai s'il connoissoit cette dame; il rougit, et m'assura qu'il ne connoissoit aucun des gens qui prenoient les eaux. Il se retira de bonne heure, sous prétexte d'un mal de tête. Ce matin nous nous sommes levées à l'heure ordinaire, mademoiselle de Ferval et moi. Le marquis n'est point venu prendre les eaux avec nous. J'ai envoyé savoir des nouvelles de sa santé : il m'a fait répondre qu'il n'avoit pas bien passé la nuit, et qu'il ne boiroit pas ce matin. Quand il a été levé, je lui ai demandé quel étoit son mal : il m'a dit qu'il soupçonnoit que les eaux ne passoient pas bien, et qu'il vouloit essayer, pendant quelques jours, de les prendre à la fontaine, et d'aller loger à l'appartement qu'il avoit à Bains. Ferval, qui venoit d'arriver, lui a offert de l'accompagner. Le marquis l'a refusé, en disant qu'il seroit au désespoir de le déranger : que son logement étoit petit, et qu'ils ne pourroient y être ensemble



LETTRES DU Mlle DE ROSALIE

sans s'incommoder beaucoup; qu'enfin il le prioit de ne point le presser davantage. Il est sorti, et nous a laissés dans la plus grande surprise. Ferval a été fâché de ses refus : mais ce qui m'a bien plus touchée, c'est l'affliction de la pauvre mademoiselle de Ferval. Je l'ai démêlée, et j'en suis pénétrée. Que j'aurois de douleur d'avoir pu causer le malheur de cette chère enfant! Elle a voulu s'efforcer d'être gaie pendant le dîner; mais cette gaieté n'étoit point naturelle. Le marquis a été distrait, triste, agité; et enfin il vient de partir pour aller coucher à Bains. Je ne vous dirai rien de mes soupçons, ma chère amie; je puis à peine m'y livrer.... Seroit-il possible! Veuille le ciel nous épargner de nouveaux chagrins!

LETTRE CXV

DE MADEMOISELLE DE FERVAL A MADAME DE FERVAL

A Varennes, 16 juillet.

Ah! ma mère, ma tendre mère, que vos pressentiments étoient justes! et que je suis malheureuse! Envoyez-moi chercher tout à l'heure : je me meurs. Le marquis ne mérite plus.... Eh! je l'aime encore! Il a revu Léonor : il l'aime.... il nous a quittés pour aller à Bains, où elle est, cette misérable.... Ma mère, qu'il me tarde d'être dans vos bras! J'y gémirai d'une foiblesse détestable.... Eh! je croyois n'avoir conçu aucun sentiment d'espérance! Ma tendre mère!

LETTRE CXVI

DE MADAME DE FERVAL A MADEMOISELLE DE FERVAL

A Ferval, 16 juillet.

Viens, ma chère enfant, viens dans mes bras : ton malheur augmente ma tendresse. L'objet de la tienne n'en est plus digne;

mais tu ne peux rien voir à présent, tu ne peux que gémir et pleurer. J'essuierai tes larmes, ma chère fille. J'avance mon départ d'un jour. Tes sœurs nous rejoindront demain à Vercourt, je t'y vais attendre avec la plus vive impatience.

LETTRE CXVII

DE MADAME DE NARTON A MADAME DE SAINT-SEVER

A Varennes, 16 juillet.

Mes soupçons n'étoient que trop bien fondés, ma chère comtesse : la dame de la promenade n'est autre que Léonor ; Ferval l'a reconnue ce matin : le marquis n'étoit point alors avec elle Je ne sais comment ni pourquoi cette malheureuse est venue. Le marquis n'a point reparu ici aujourd'hui. Ferval, qu'il a trouvé ce matin à la fontaine, et dont la vue l'a embarrassé, ne lui a rien dit de sa découverte, il lui a seulement demandé si nous le verrions bientôt. Je ne crois pas, a-t-il dit, pouvoir aller aujourd'hui chez madame de Narton, j'irai demain, s'il m'est possible.

Mademoiselle de Ferval vient de partir dans l'instant : sa mère me l'a redemandée. Malgré le plaisir que j'avois avec elle, j'ai été charmée de son départ. La pauvre petite me faisoit d'autant plus de pitié, que ses efforts pour cacher sa peine la redoubloient. Oh ! que de reproches j'ai à me faire ! Je me suis persuadé trop aisément ce que je souhaitois. Que cette rechute (car je le crains) me donneroit d'inquiétude, et pour vous, et pour ma jeune amie, et pour le marquis lui-même ! Adieu, chère comtesse, armez-vous de courage.

LETTRE CXVIII

DE MADAME DE SAINT-SEVER A MADAME DE NARTON

A Paris, 19 juillet.

Quel revers ! ma chère : il m'accable. Mon frère seroit-il assez foible !... Mais peut-on l'être au point de faire ce qu'il fait? Je tremble, je pleure; je vous conjure de ne le point abandonner. Au nom de notre amitié, ma chère, ayez pitié de sa jeunesse. Dès que je reçus votre première lettre, je prévis l'étendue de nos malheurs. Je suppose que cette misérable a su le voyage de mon frère; et qu'assurée de son ascendant sur lui, elle a saisi cette occasion de reparoître à ses yeux. De grâce, ma tendre amie, ne me laissez rien ignorer; ne ménagez point ma foiblesse. L'inquiétude grossit les objets : j'aime mieux que vous me les montriez tels qu'ils sont, quelque chagrin que je puisse en avoir. Votre amitié, ma digne amie, m'est un grand adoucissement : qu'elle vous coûte de peines, et que j'en suis reconnoissante !

LETTRE CXIX

DE MADAME DE NARTON A MADAME DE SAINT-SEVER

A Varennes, 18 juillet.

Ce qui se passe ici, ma chère comtesse, est une énigme toute propre à nous inquiéter tant que nous n'en tiendrons pas le mot. Je voudrois vous épargner ma perplexité; mais de peur que votre imagination n'aille plus vite encore que les événements, je veux vous dire tout ce que je vois, et ce qui peut nous faire craindre ou espérer. Le marquis revint chez moi hier au soir. Il me dit poliment qu'il venoit d'éprouver que les eaux n'étoient

pas meilleures à la fontaine, et qu'elles étoient beaucoup moins agréables à prendre que chez moi. Je m'en félicitai. Nous plaisantâmes sur ses scrupules : il s'avoua le second tome du malade imaginaire. Après quelques instants, je m'aperçus qu'il étoit extrêmement distrait : il n'entendoit pas le moindre bruit qu'il n'en fût occupé. Enfin il me demanda si mademoiselle de Ferval étoit à la promenade. Hélas! lui dis-je, madame de Ferval me l'a redemandée : il y a deux jours qu'elle est partie : elle est à Vercourt avec sa mère et ses sœurs. Il resta immobile à cette nouvelle. Et Ferval, me dit-il, est-il aussi parti? Il a suivi sa sœur, répondis-je : mais comme je restois seule, et qu'il n'y a que deux lieues de Vercourt ici, il m'a promis de revenir ce soir. Il me proposa d'aller, en nous promenant, à sa rencontre : j'acceptai sa proposition. D'aussi loin qu'il aperçut Ferval, il courut pour l'embrasser. Il s'informa d'abord des convalescentes. Ferval nous dit qu'elles étoient beaucoup mieux, et que dans peu de jours elles seroient totalement rétablies. Ah! mon Dieu! dit le marquis, pourquoi donc avoir envoyé chercher mademoiselle de Ferval? Je n'en sais rien, dit le frère; et je ne reconnois point là la prudence de ma mère. Les deux cadettes ont très-bien soutenu le petit voyage de Vercourt; mais rien n'est plus contagieux que la maladie qu'elles ont eue; nous l'ignorions. Cet air qu'elles peuvent avoir apporté est terrible; et je trouve aujourd'hui l'aînée très-abattue et très-changée. Si malheureusement... Le marquis a pâli à ce discours, qui m'a effrayée. J'ai demandé à Ferval ce que c'étoit que l'indisposition de cette chère enfant. Il m'a dit qu'elle n'avoit presque point mangé depuis deux jours; qu'elle gardoit la chambre, et que madame de Ferval, qui ne la quittoit point, étoit presque toujours seule avec elle.

Depuis que le marquis a su ces fâcheuses nouvelles, je l'ai trouvé fort triste. Il est venu proposer à Ferval d'aller avec lui demain chez sa mère, à laquelle il prétend qu'il doit une visite :

il n'y avoit pas pensé jusqu'à présent. Ferval lui a représenté que malgré l'honneur et le plaisir que cette visite feroit à madame de Ferval, les embarras où les maladies de ses filles la mettent, pourroient lui faire désirer qu'il voulût bien attendre quelques jours. Mais, a dit le marquis, il faut bien savoir comment se porte mademoiselle de Ferval. J'y enverrai demain matin, ai-je dit, et si elle est mieux, nous irons à Vercourt l'après-midi. Votre frère a trouvé ce projet excellent, et il m'a paru plus content. J'allai le quitter pour vous écrire; mais à ce moment une espèce de femme de chambre, venant de Bains, a demandé à le voir, et lui a remis une lettre. Il a sorti avec une précipitation extrême pour la lire, et l'on me dit qu'il est actuellement occupé à y répondre. C'est quelque nouveau tour de Léonor. Quel intérêt il paroît y prendre encore! Ne vous ai-je pas bien dit que tout ceci est une énigme? Je n'ai eu garde de dire au marquis un seul mot de cette fille, et je ne lui en parlerai certainement pas la première; mais tout ce que je pourrai savoir, ma chère amie, je continuerai de vous le mander. Comptez autant sur ma franchise que sur mon amitié.

LETTRE CXX

DE LÉONOR AU MARQUIS

A Bains, 18 juillet.

Vous me fuyez, mon cher marquis. Je vous suis odieuse, je le vois, et j'en suis au désespoir. Suis-je donc si coupable? Vous ai-je été infidèle? Des lettres, aussi bassement achetées que vendues, sont la cause et l'unique cause de votre haine. Si j'avois été moins franche, n'aurois-je pu les désavouer, ces malheureuses lettres? N'aurois-je pu vous faire soupçonner du moins qu'elles étoient contrefaites? J'avois peut-être alors assez d'ascendant sur votre esprit pour cela; je ne l'ai point tenté : le

mensonge m'est en horreur; mais daignez au moins m'écouter. A qui les ai-je écrites? A Juliette, à cette fille dont la mort affreuse n'apprend que trop quelle a été sa vie. Mes infortunes m'avoient malheureusement liée avec elle, et je ne pouvois rompre cette liaison. La reconnoissance n'est-elle pas le premier devoir? Juliette m'a donné des secours que je n'oublierai jamais... L'inconduite n'exclut pas la générosité. Cette fille étoit bonne, elle étoit mon amie, je n'en rougirai point; elle n'est plus, je l'ai perdue par un événement affreux. Elle avoit mérité la colère de celui qui l'a punie d'une manière si cruelle : je le sais, mais je l'aimois. Il falloit assortir mon ton au sien; elle ne m'eût point pardonné de lui avoir caché notre amour et mes espérances. Si j'avois pris avec elle les expressions que mon cœur me dictoit, n'auroit-ce pas été l'humilier? Je devois paroître à ses yeux ce qu'elle étoit aux miens, pour continuer d'être son amie. La vertu excluroit-elle cette complaisance, si nécessaire dans la société, et qui prend sa source dans l'humanité? Voilà, monsieur, ce qui a causé notre rupture. Je ne cherche point à vous ramener dans mes liens; je respecte trop votre naissance et votre nom pour prétendre à l'honneur que vous avez voulu me faire; mais je veux me justifier. Je veux qu'en ne m'aimant plus, vous m'estimiez encore, que vous me plaigniez du moins. Hier vous ne daignâtes pas m'écouter! Quel supplice pour un cœur... où... vous régnez encore!... Qu'ai-je dit, malheureuse? Adieu, monsieur.

LETTRE CXXI

DU MARQUIS A LÉONOR

A Varennes, 18 juillet.

N'espérez plus de me séduire; mes yeux sont ouverts. Vous seule pouviez me détacher de vous, vous l'avez fait. Mais vous

me fûtes chère : ce sentiment se fait encore entendre. Mandez-moi naturellement votre état. Si vous êtes dans l'indigence, je ne vous laisserai pas sans secours. Si vous pouvez vous en passer, cessez, je vous prie, de m'écrire. Je vous souhaite un bonheur solide, soyez-en sûre. Je ne vous hais plus ; et si vous deveniez estimable, je pourrois encore vous estimer.

LETTRE CXXII

DE MADAME DE NARTON A MADAME DE SAINT-SEVER

A Varennes, 24 juillet.

Soyez tranquille, soyez contente, ma chère comtesse, votre frère est le plus aimable et le plus honnête des hommes. Il vient de me faire tous ses aveux, et de m'expliquer sa conduite, à laquelle je ne comprenois rien. Je vais bien vite vous répéter ses discours : vous en serez aussi contente que moi. Il a commencé par me dire que Léonor étoit à Bains ; que c'étoit elle que nous vîmes à la promenade, il y a dix jours. Il m'a avoué que cette vue lui avoit causé une révolution dont il n'avoit pas été le maître. Je l'ai aimée avec passion, m'a-t-il dit, et l'objet d'un tel amour ne peut jamais devenir totalement indifférent pour un bon cœur. On le hait, on le méprise; mais on s'en occupe. Vous pûtes voir le désordre où son aspect me jeta. Dès l'instant où je l'aperçus, je formai le désir de lui parler, non pour renouer avec elle, je n'aurai jamais eu un dessein si bas; mais par un mouvement violent et inexplicable, je voulus savoir comment elle me reverroit, comment elle s'y prendroit pour se justifier à mes yeux : je voulus apprendre quelle aventure l'avoit conduite ici : enfin je résolus de la voir et de l'entretenir en particulier. Il falloit cacher cette démarche, qu'on auroit pu ne pas interpréter favorablement. J'eus beaucoup de peine à donner à mon voyage une tournure, et le lendemain je fus très-fâché de voir Ferval

à Bains. Il verra Léonor, il la reconnoîtra, il en parlera : cela m'inquiétoit beaucoup ; et n'avois-je pas raison ? Vous devinâtes très-bien, lui ai-je dit, et cette nouvelle nous donna un vrai chagrin.

Oh! que ce chagrin est humiliant pour moi ! Quoi qu'il en soit, a-t-il ajouté, j'ai voulu vous tout avouer, et me laver par cet aveu de l'apparence même d'un tort. Je vis donc Léonor à la fontaine. Nous nous rencontrâmes ; je m'arrêtai. Elle feignit de ne me pas voir, et s'assit auprès de moi. Un instant après elle tourna la tête, nos yeux se rencontrèrent. Ma froideur ne la déconcerta point. Elle prit un air très-assuré, et même un peu haut. Je la fixai dédaigneusement sans lui parler. Elle rompit le silence, et me demanda d'un ton ironique si ma colère duroit encore. Cette hardiesse me révolta. Je me levai ; elle me suivit, et prit alors un air caressant, qui n'est plus fait, grâces au ciel, pour me séduire. Enfin, madame, je sentis pour elle un dégoût pire que la haine : je la laissai, et je rentrai chez moi. J'y réfléchissois sur mon premier aveuglement, et sur le bonheur que j'avois eu d'échapper à la séduction, lorsque cette malheureuse fille vint me trouver dans ma chambre. Je dois vous dire pourtant que, comme je n'avois jamais rien remarqué en elle qui tendît à l'effronterie, cette démarche m'étonna. Je crus m'apercevoir, au délabrement de sa parure, qu'elle étoit dans l'indigence, et à l'altération de ses traits, qu'elle n'étoit pas en bonne santé. Cette idée fit taire en moi tout autre sentiment que celui de la pitié. C'est le seul qui me reste pour elle ; mais je vous avoue qu'il est plus fort encore dans mon cœur pour cette malheureuse, qu'il ne seroit peut-être pour une autre personne dans le même état. Je lui dis que je la priois de se retirer. Elle me serroit les mains, et ses yeux se chargèrent de larmes. Je souffrois : elle le vit. Je parvins à la renvoyer, bien résolu pourtant de lui faire quelque bien, si elle étoit réellement dans la misère. Peut-être s'est-elle trompée aux mou-

vements de compassion que je ne pus lui cacher. Quoi qu'il en soit, a-t-il ajouté, voilà la lettre qu'elle m'a écrite depuis que je suis revenu. Il me l'a montrée. Rien de plus adroit que la tournure que prend cette créature. La réponse du marquis est remplie d'humanité et de dignité ; j'en ai été charmée. Je lui ai dit combien sa confiance me touchoit, et combien sa fermeté me donnoit de joie. J'ai approuvé sa pitié pour cette fille, parce que la nature nous inspire un sentiment général de bienfaisance, et que dans la plupart des malheureux, si ce n'est pas la vertu, c'est l'humanité que l'on doit secourir. Eh ! s'il y a quelque chose de capable de ramener les méchants, ce sont les bienfaits d'une âme généreuse, qui leur fait du bien, quand ils lui ont fait du mal. La dureté, au contraire, qui est une basse vengeance, colorée d'un air de justice, les confirme dans leur méchanceté ; car elle leur fait haïr les hommes. Je lui ai avoué que sa conduite m'avoit donné beaucoup d'inquiétudes. Eh ! voilà, m'a-t-il dit, ce que je voulois éviter. Je pressentis tout cela dès que je vis Ferval à Bains. De grâce, a-t-il ajouté avec embarras, mademoiselle de Ferval a-t-elle su que Léonor étoit... Oui, lui ai-je dit. Ah ! ciel ! s'est-il écrié ; et puis prenant un air moins agité : Ferval, madame, est le meilleur ami du monde, il ne lui manque qu'un peu plus de discrétion : voilà de quoi faire une histoire, si ma sœur en entend parler... Je l'ai interrompu pour lui dire de ne rien craindre, et que le dénoûment de cette aventure ne pouvoit lui faire qu'honneur. Eh ! mon Dieu, a-t-il dit, qu'est-ce que ceux qui la savent doivent penser à présent de moi ? Quel jugement peut en porter mademoiselle de Ferval ? Je ne suis pas tranquille ; il faut la désabuser... Mon honneur y est intéressé....

On est venu dans cet instant me dire qu'elle étoit toujours un peu souffrante ; mais que ce n'étoit qu'une indisposition, et que ses sœurs étoient parfaitement rétablies.

Eh bien, madame, dit votre frère, n'y allons-nous pas après

midi? Oui, sans doute, ai-je dit. Tandis qu'il se prépare à cette visite, j'ai voulu, ma chère comtesse, vous tranquilliser, et rétablir votre frère dans votre estime. Il m'a priée de vous assurer de toute son amitié ; vous êtes bien sûre de la mienne.

LETTRE CXXIII

DE M. DE SAINT-SEVER A MADAME DE NARTON

A Paris, 24 juillet.

Notre étourdi voudroit-il recommencer à nous donner des chagrins, madame? Oh ! que je l'en empêcherai bien ! Je vais faire tout doucement mon assemblée de parents, pour demander qu'il soit interdit; car il ne faut pas... vous m'entendez... et cela seroit déjà fait, je vous le cautionne; cela seroit fait, sans ma femme, qui est... plus que bonne. Elle pleure, elle se lamente, elle me conjure du moins de vous consulter. Est-ce que je ne sais pas bien votre avis ? Vous avez du sens, de l'esprit ; eh ! l'on ne sait pas ce que vous pensez, n'est-ce pas? Je vais vous raconter, madame, toute l'histoire de la coquine depuis que le marquis l'a quittée. Ce Bizac, dont il étoit question dans ses lettres, elle en étoit folle ; et ce seigneur-là est un escroc. Ils ont vécu ensemble pendant un, deux mois ; jusque-là tout va bien... Oui, ils font bon ménage. Mais le drôle qui ne s'endormoit pas, plie un jour la toilette et tout le bagage de Léonor ; adieu, le voilà parti. Vous remarquerez, s'il vous plaît, que le sieur Bizac avoit vendu petit à petit les meubles de la belle, afin de diminuer les frais du transport. Elle reste sans effets, sans argent, sans chemises... oui, en vérité. Allons à Bains, s'est-elle dit, le marquis est bon, il est sot ; je renouerai avec lui, j'en tirerai de l'argent ; allons, partons, et elle est partie. Elle a amené avec elle la mère de Juliette. Cette Juliette a été poignardée, étouffée, ou je ne sais quoi, par son vieux jaloux, qui

s'est trop convaincu qu'il avoit quelque sujet de l'être. Mais il a promptement assoupi cette affaire. Ce qui est certain, c'est qu'elle est morte chez lui il y a trois semaines. Sa mère, vieille, laide et misérable, a suivi la fortune de Léonor ; elle passe pour sa femme de chambre. Voilà, madame, l'histoire de cette créature. Puisque ma femme le veut, je ne ferai rien que quand j'aurai reçu votre réponse. Elle m'empêche encore d'écrire à son frère comme je le voudrois. Il faut ici de la fermeté ; il en faut, vraiment ; qu'on me laisse faire, et l'on verra. Un vieux militaire comme moi connoît le prix du moment. Mais les lenteurs et les délicatesses de madame de Saint-Sever sont fort déplacées ; on ne veut jamais m'en croire... Bonsoir, madame, recevez l'assurance de mon respect.

LETTRE CXXIV

DE MADAME DE SAINT-SEVER A MADAME DE NARTON

A Paris, 27 juillet.

Je reçois votre lettre dans l'instant, chère amie. Je respire : vous avez remis la joie dans mon cœur : je n'ai plus de craintes. Que je suis heureuse d'avoir engagé M. de Saint-Sever à vous consulter avant d'agir ! Cachez, de grâce, ses projets à mon frère. Mademoiselle de Ferval a peut-être pris des idées désavantageuses sur son compte. Ma chère amie, j'espère en vous, vous les effacerez. Je vous demande en grâce de ne rien négliger pour rendre mes vœux accomplis. J'embrasse mon frère, et je vous aime de tout mon cœur. Instruisez-moi toujours exactement de tout ce qui se passe, je vous en conjure.

LETTRE CXXV

DE MADAME DE NARTON A MADADE DE SAINT-SEVER

A Varennes, 6 août.

Je n'ai plus rien à vous dire que d'heureux et d'agréable, ma chère comtesse. Quel bonheur que votre frère n'ait point su les projets de M. de Saint-Sever ! Je rends grâce à votre mari de m'avoir consultée, et je le prie de s'en rapporter à présent à moi sur tout ce qu'il faudra faire. Nous fûmes l'autre jour chez madame de Ferval, comme je vous l'avois annoncé. Le marquis étoit tout à la fois d'une agitation, d'une joie, d'une inquiétude, d'une impatience de partir et d'arriver, qui me réjouirent. Nous trouvâmes madame de Ferval et ses deux filles cadettes. Elles me reçurent avec leurs grâces et leurs caresses ordinaires. On eut pour le marquis l'air le plus poli ; mais à travers cette politesse, je remarquai dans madame de Ferval une froideur pour lui, dont il s'aperçut et qui l'embarrassa. L'absence de mademoiselle de Ferval acheva de l'affliger. Je demandai de ses nouvelles, et si nous ne la verrions pas. Madame, me dit la mère, elle a été souffrante pour toute la journée, elle repose à présent; sans doute elle auroit bien du plaisir à vous voir. Mais l'éveillerons-nous ? Le marquis, que ce discours affligea beaucoup, s'approcha de moi, pour me dire tout bas : Rien ne vous presse sans doute de partir, madame ? Ne pourrions-nous attendre le réveil de mademoiselle de Ferval ? Je lui dis que je ne partirois que quand il voudroit : nous demeurâmes donc jusqu'à huit heures du soir. Madame de Ferval ne nous pria point de rester, ce qu'assurément elle auroit fait, si elle n'avoit eu des raisons que je soupçonne. Pour ne point l'embarrasser, je fis un signe au marquis pour l'avertir qu'il falloit partir ; il en fit un pour m'engager à rester encore. Je dis à madame de Ferval : Votre chère

fille ne s'éveillera donc point? Et nous ne pourrons la voir? Elle est couchée, me dit-elle, et il n'y a pas d'apparence qu'elle se lève à l'heure qu'il est. Pardonnez-moi, maman, dit Henriette, elle n'est pas couchée... Vous vous trompez, dit la mère, elle l'est, et madame de Narton voudra bien l'excuser. Henriette rougit ; et pour ne pas pousser trop loin l'embarras de tout le monde, je me levai, et nous partîmes. Ferval revint avec nous. Le marquis ne nous dit rien pendant le chemin, et en arrivant chez moi, il se retira dans sa chambre : il y passa la soirée, et ne soupa point. Le lendemain il fut tout le jour seul à la promenade ; il ne parut que pour se mettre à table, où sa distraction l'empêcha de voir seulement que j'étois là. Enfin au bout de trois jours passés de cette sorte, il vint me trouver le matin. Nous nous promenâmes d'abord en silence ; ensuite en me prenant la main, il me dit, avec un air de confidence et d'amitié tout à fait intéressant : Me pardonnerez-vous, madame, d'être amoureux une seconde fois? Ne me prendrez-vous pas pour un fol? D'où vous peut venir cette crainte, lui dis-je, si l'objet que vous aimez est digne de votre amour? S'il en est digne! s'écria-t-il; ah! c'est moi qui crains de n'être pas digne du sien. Après l'éclat que ma folle passion a fait dans le monde, je devois renoncer à aimer; je me l'étois promis ; j'avois résolu de ne jamais songer au mariage : l'amour m'étoit odieux. J'ai fait part de mes résolutions à mes amis, à mon beau-frère même. Oui, je lui ai dit que je ne me marierois point, et que ses enfants seroient les miens.

Et qu'a-t-il dit sur cela? lui demandai-je. Il a plaisanté; il m'a dit qu'il espéroit que cette fantaisie passeroit, et qu'il le souhaitoit fort. Mais il n'est pas question, a-t-il ajouté, de ce que m'a dit M. de Saint-Sever; je le connois, je sais qu'il seroit charmé de me voir marié heureusement ; il s'agit de moi, et je vous avouerai qu'après avoir été la fable du public, après avoir dit tout haut que je renonçois à l'amour, je crains qu'on n'ac-

cuse de foiblesse celui que je ressens. Mon choix me rassure pourtant; et croyez qu'il ne falloit pas moins que les vertus, les charmes et le mérite de mademoiselle de Ferval pour m'arracher un aveu que j'aurois regardé comme humiliant, si j'avois aimé toute autre personne qu'elle. Mais vous savez combien elle est digne de toute la tendresse d'un honnête homme. Je l'adore, et je ne puis plus me le dissimuler, ni à vous, madame. Je me suis trompé d'abord sur les sentiments que j'éprouvois pour elle.

Si j'eusse cru en devenir amoureux, j'aurois fui, tant j'avois d'horreur pour cette passion qui m'avoit été si funeste. Vous le dirai-je, madame? j'avois pris une haine implacable contre les femmes. Depuis ma rupture avec Léonor, on m'en avoit fait voir de la meilleure compagnie, disait-on; elles m'avoient paru si méprisables, que jugeant de toutes les femmes par celles que j'avois vues, j'avois cru devoir mépriser tout votre sexe. C'est d'après ce sentiment et le chagrin affreux que ma passion pour Léonor m'avoit causé, que j'avois pris la résolution dont je viens de vous faire part. Tous mes amis, toutes mes connoissances l'ont sue, je vous l'ai déjà dit. Quelques-uns l'ont approuvée, d'autres l'ont blâmée par des raisons de convenance; on disoit que pour faire un mariage raisonnable et décent, il ne falloit point d'amour. D'autres ont plaisanté sur ma colère, comme M. de Saint-Sever, et m'ont dit qu'avec un cœur aussi tendre que le mien, il ne falloit point faire de pareils vœux. Ceux qui me parloient ainsi me révoltoient, et je me faisois un point capital de leur prouver que ma résolution étoit inébranlable. Voilà, madame, quel étoit mon état quand je suis arrivé chez vous. J'ai pris le plaisir que je trouvois à voir et à entendre mademoiselle de Ferval pour un heureux retour à la liberté. L'attachement que j'avois pour elle m'a semblé de l'amitié, de la confiance : je ne la regardois que comme une amie. J'ai senti combien elle m'étoit nécessaire, quand à mon retour de Bains je ne l'ai point trouvée ici; et enfin, depuis le jour où nous avons été chez madame de

Ferval sans la voir, je sens qu'elle seule peut faire mon bonheur. Une fausse honte peut-être ; des sentiments à démêler et que je ne me soupçonnois pas ; l'amour à envisager sous un aspect charmant, après l'avoir vu sous un aspect terrible ; le mariage, dont je détestois l'idée, et qui devient le but de mes plus chers désirs : tous ces renversements de pensée et de sentiments m'ont absorbé depuis trois jours. Le mérite, la solide vertu et les grâces de mademoiselle de Ferval m'ont enfin décidé. Je ne sais si c'est l'amour qui me fait parler ainsi ; mais je me trouverois coupable, si je balançois encore.

Oui, vous le seriez, mon cher marquis, lui ai-je dit, de résister aux charmes de la vertu et de la beauté. Ne vous opposez plus à un sentiment qui fera le bonheur de votre vie, et la joie de tous ceux qui s'intéressent à vous. La fausse honte que vous avez éprouvée, car c'en est une, est la seule foiblesse que je vous reproche. Une telle union comblera les vœux de votre sœur et de votre beau-frère. La noblesse de leur âme, et leur attachement pour vous, sont mes garants. Quant à vos autres amis, s'ils sont raisonnables et vertueux, ils diront : C'est un malade revenu en santé ; il avoit formé des projets malheureux dans une terrible crise, la raison s'est servie de l'amour pour l'éclairer et le conduire au bonheur. Si ce sont des hommes vicieux qui vous condamnent, vous saurez jouir de leur improbation même, en considérant que votre heureux choix met entre eux et vous une nouvelle différence. Je ne suis point surprise de la haine que vous aviez contre nous ; elle n'était pourtant pas fondée. Léonor et les femmes que vous aviez vues, ne sont point, grâces au ciel, l'échantillon de tout le sexe, comme malheureusement toutes les femmes ne ressemblent point à mademoiselle de Ferval. Il y a parmi les hommes, aussi bien que parmi nous, des âmes vertueuses et des âmes vicieuses ; et il ne faut jamais juger du général par le particulier. Votre première passion a été malheureuse et avilissante. L'objet en étoit indigne et

méprisable. Votre second choix réparera aux yeux du public les torts que vous vous étiez donnés. On oubliera que vous avez aimé Léonor, quand on verra que vous aimez mademoiselle de Ferval. Ce beau choix, mon cher, vous fera autant d'honneur parmi les honnêtes gens, que l'autre vous auroit avili. Votre cœur est pourtant toujours le même : vous ne pouvez avoir pour cette adorable fille des sentiments plus nobles et plus vertueux que ceux que vous aviez pour Léonor dans le temps où vous la vouliez épouser : cela doit vous montrer combien le choix de l'objet est important. Ce n'est point le sentiment de l'amour qui est criminel : la nature, en nous le donnant, nous a fait le plus beau des présents; il peut même dans un grand cœur être la source des actions les plus belles et les plus vertueuses. Mais il faut que l'objet aimé soit digne de l'être; sans cela, ce même amour devient la source des vices, et entraîne souvent après lui les actions les plus basses, le déshonneur, et quelquefois le désespoir. Vous allez jouir du plaisir pur de voir tous vos amis partager votre joie. Mademoiselle de Ferval fera le charme de votre vie; tous les cœurs doivent applaudir au choix que fait le vôtre. Oh! mon cher marquis, que votre félicité est grande! Quelques plaisirs que l'amour puisse donner, je regarde celui de l'approbation publique comme nécessaire à cette satisfaction intérieure, sans laquelle il y a toujours quelque amertume dans les autres. Qu'il est triste d'être obligé de justifier son penchant, sans pouvoir espérer qu'on nous le pardonne! Vous réunissez tous les genres de bonheur. Mademoiselle de Ferval n'est point riche...

Et j'en sens, m'a-t-il dit en m'interrompant, la plus grande joie. Que je serois heureux, si je pouvois lui devenir assez cher, pour que ce qui fait mon plaisir ne fît pas sa peine?

Non, lui répondis-je, non; elle ne se trouvera point humiliée de la fortune que vous lui ferez, parce que cette fortune si brillante et si peu attendue ne l'enorgueillira pas. Elle n'y trou-

vera que le charme de la reconnoissance, charme si doux pour une belle âme!

Eh! m'a-t-il dit, qui connoît mieux que moi le prix de son âme! Mais ne me méprise-t-elle point? Voilà ce que je redoute. Je sais que la fortune ni ses avantages ne sont point faits pour la toucher; et peut-être mes anciennes erreurs, cette dernière aventure dont elle ne sait pas le détail, pourroient me faire paroître à ses yeux indigne d'unir mon sort au sien. Vous ne sauriez croire combien cette crainte m'inquiète, et dans quel désespoir je tomberois si j'étois assez malheureux pour qu'elle me crût avili.

Rassurez-vous, mon cher marquis, lui ai-je dit encore; et puisque vous vous défiez de vous-même, ne refusez pas de vous en fier à moi. Voulez-vous me charger de cette négociation? Il m'a tendrement remerciée, en me disant que c'étoit avec bien du regret qu'il cédoit le plaisir qu'il auroit eu d'apprendre lui-même son amour à mademoiselle de Ferval; mais qu'il sentoit que ma médiation lui étoit nécessaire. Je lui ai dit que j'en parlerois d'abord à madame de Ferval.

Hélas! m'a-t-il répondu, cette manière décente est peu naturelle et peu délicate : j'aime, et je veux être aimé; si je ne l'étois pas, je serois au désespoir de causer le malheur de cette aimable personne, et de souffrir qu'on la contraignît pour moi. N'appréhendez pas cela, lui ai-je dit, de madame de Ferval. Eût-elle inspiré tant de vertu et tant d'élévation de sentiments à ses filles, si elle n'en avoit pas en elle-même? Je puis vous répondre qu'elles feront elles seules le choix de leurs époux. Cette digne mère sauroit empêcher un mauvais mariage à force de soins; mais elle ne les contraindra jamais à épouser des gens qu'elles n'aimeroient pas, soyez-en sûr.

Enfin, mon aimable comtesse, il m'a confié ses plus chers intérêts. Je n'ai point perdu de temps, j'ai écrit sur-le-champ à madame de Ferval, chez laquelle j'irai demain; je vous envoie

la lettre et la réponse. Le marquis m'a prié de vous faire part de notre conversation. Il va aussi, je crois, vous écrire. Adieu. J'ai trop d'affaires pour parler ni de vous ni de moi.

LETTRE CXXVI

DU MARQUIS A MADAME DE SAINT-SEVER

A Varennes, 6 août.

Madame de Narton vous a tout appris, ma chère et tendre sœur. C'est dans le sein de cette excellente amie que j'ai déposé mes secrets. L'intérêt sincère que votre amitié vous a toujours fait prendre à mon sort me persuade que vous partagez des sentiments que l'honneur, la raison et la vertu avouent. J'embrasse votre mari. Je conviens qu'il voyoit mieux que moi dans l'avenir. Je ne connoissois pas alors mademoiselle de Ferval. Faites des vœux pour moi, ma chère sœur, ils avanceront mon bonheur.

LETTRE CXXVII

DE MADAME DE NARTON A MADAME DE FERVAL

A Varennes, 6 août.

L'estime et l'amitié que je vous ai vouées, madame, m'ont fait accepter avec le plus grand plaisir la commission dont M. de Roselle m'a chargée. Sensible au mérite et aux grâces de mademoiselle de Ferval, il m'a priée de vous exprimer quel seroit son bonheur, s'il avoit des qualités capables d'inspirer des sentiments d'estime à cette adorable fille, et s'il pouvoit obtenir l'honneur d'appartenir à la plus digne des mères : ce sont ses paroles; je vous les rends fidèlement : elles disent tout. Son sort est dans vos mains. Du reste, il n'est pas question d'arrangement

de fortune. Le marquis est riche, et connoît le prix des vertus. S'il avoit osé, il auroit demandé à mademoiselle de Ferval *un cœur bien précieux*, avant que de vous demander sa main ; son respect, aussi profond que son amour est tendre, l'en a empêché. Ils se connoissent : aucune cause ne peut retarder cette union; ainsi, madame, si vous daignez l'approuver, comme je l'espère, ce mariage se fera sans délai. Ce sont les vœux les plus ardents du marquis ; ce sont aussi les miens, parce que je crois que cet événement, en comblant les désirs de M. de Roselle, rendra mademoiselle de Ferval très-heureuse. Adieu, madame ; j'attends votre réponse avec presque autant d'empressement que le marquis.

LETTRE CXXVIII

DE MADAME DE FERVAL A MADAME DE NARTON

A Vercourt, 7 août.

C'est avec la plus vive reconnoissance que je vous rends grâces, madame, de l'intérêt que vous prenez à ma fille; cet intérêt si tendre me répondroit presque de son bonheur dans un mariage que vous auriez proposé. Mais pardonnez des craintes à une mère. Je sais que cette alliance est beaucoup au-dessus de ce que j'aurois pu espérer pour elle; je sais qu'il n'est point de parents qui ne fussent à ma place comblés de joie. Mais, madame, je ne recherche point pour ma fille un établissement honorable pour le rang, et avantageux du côté de l'intérêt : tout cela n'est pas le bonheur. Les bonnes qualités même, jointes à la considération et à la fortune, ne rendent pas toujours une femme heureuse. Il y a des époux qui s'estiment, et qui se rendent malheureux l'un l'autre. M. le marquis de Roselle est aimable, il est fait pour plaire. Il a de l'esprit, des agréments, de l'honnêteté. Mais permettez-moi cette question : il s'agit du sort de ma fille.

A-t-il cette vertu solide et ces principes sûrs, si nécessaires pour faire un bon mari? La passion qu'il a eue (et que je lui croyois encore, je vous l'avoue, car ç'a été avec le plus grand étonnement que j'ai lu ce que vous m'avez écrit), cette malheureuse passion est-elle bien effacée de son cœur? Vous savez qu'il a revu Léonor à Bains. Si c'étoit par dépit, par colère contre cette misérable qu'il vînt offrir sa main à ma fille, songez, madame, songez quel malheur un tel mariage répandroit sur sa vie. Je crois qu'il faut, avant toutes choses, nous assurer du cœur du marquis. Si sa haine pour Léonor était violente et extrême, je me garderois bien de lui donner ma fille: cette haine ne seroit qu'un amour terrible et déguisé. S'il la méprise de sang-froid, s'il ne s'en occupe plus, s'il peut la voir sans émotion, enfin s'il n'a plus pour elle que de l'indifférence, j'en augurerai bien. Mais je voudrois savoir encore s'il connoît tout le prix de la véritable vertu. Ma fille a de la beauté, il peut en être séduit, et ne pas sentir ce que valent son cœur et son caractère. Avec la sensibilité et la délicatesse qu'elle a, elle seroit très-malheureuse d'avoir un époux qui ne sauroit pas distinguer les qualités de son âme, et qui n'apercevroit en elle d'autres charmes que ceux de la figure; et d'après les égarements du marquis, on peut craindre qu'il ne s'attache qu'à ceux-là. Il faut à ma fille un époux tendre, vertueux, sage et touché du vrai mérite : un mari dont elle ait, avec l'amour, toute la confiance et toute l'amitié. Voilà, madame, tout ce que je désire. Je connois votre discernement, votre sagesse et votre tendre bienveillance pour cette chère enfant. Vous êtes à portée de démêler les véritables sentiments du marquis, je m'en rapporte à vous. Si vous m'en répondez, j'accepte avec la plus grande joie l'honneur qu'il veut nous faire; mais jusqu'à ce que j'aie de vous, madame, une réponse sûre et satisfaisante, je ne parlerai de rien à ma fille. Si vous étiez assez bonne pour venir demain me voir (parce qu'il ne convient pas en pareille circonstance que j'aille chez

vous), si vous vouliez donc bien venir demain à Ferval, où nous retournons aujourd'hui, sans amener ni le marquis ni mon fils, je vous serois bien obligée; et d'après la conversation que nous aurions ensemble, nous résoudrions ce qu'il faut faire...

Mon fils arrive dans le moment. Le marquis lui a fait sa confidence; j'en suis très-fâchée. Je tremble qu'il ne révèle ce secret à sa sœur. Je le lui ai expressément défendu. Il est transporté, et ne peut concevoir comment je balance... Je vais vous le renvoyer tout de suite, afin qu'il ne me trahisse pas, et je cours pour empêcher qu'il ne puisse voir mademoiselle de Ferval en particulier. Adieu, madame, je ne cherche point d'expressions à ma reconnoissance.

LETTRE CXXIX

DE LÉONOR AU MARQUIS DE ROSELLE

A Bains, 8 août.

Je vous ai tant de fois trompé, monsieur, que la vérité même en passant par ma bouche peut vous être suspecte; mais comme cette vérité est humiliante pour moi, et que c'est l'état où je suis qui me l'arrache, je vous conjure de m'écouter, de me croire, et d'avoir pitié d'une malheureuse qui n'a plus d'espoir qu'en votre générosité. Mes vices sont punis. Ah! monsieur, les méchants se détruisent les uns les autres; ils vengent les gens de bien. Un scélérat... dispensez-moi d'un récit honteux et douloureux; vous en souffririez. Je crois que l'histoire du crime doit affliger les âmes honnêtes. Il ne me restoit plus de ressources que dans les libéralités de Juliette, une mort terrible me l'a ravie; j'étois dès ce temps-là malade, languissante, pauvre, et ne sachant quel parti prendre, quel cœur intéresser. J'allai implorer la compassion de M. de Valville qui m'avoit autrefois aimée, mais j'y allai sans trop espérer de le trouver

sensible. En effet, il me reçut fort mal; il me fit les reproches les plus sanglants sur la violence de la passion que je vous avois inspirée; et il alloit finir par me chasser, lorsque ayant un moment réfléchi, il me dit : Veux-tu me promettre de ne plus faire de pareils tours? Je lui promis tout ce qu'il voulut. Eh bien, me dit-il, je n'ai rien à te donner, mais je puis t'aider d'un bon conseil. Le marquis est à Bains à prendre les eaux; il est devenu ridiculement amoureux dans ce pays-là d'une petite personne qu'il pourroit avoir la folie d'épouser; répare le mal que tu lui as fait, en l'arrachant à ce nouvel amour ; tâche qu'il en reprenne pour toi; redeviens tout simplement sa maîtresse; il est généreux, il te payera bien. Songe que si jamais tu lui inspirois le plus léger désir de t'épouser, je t'en ferois punir sur l'heure. Mais je t'exhorte à lui faire toutes les caresses, toutes les agaceries que tu sauras propres à l'attirer. J'étois révoltée de sa dureté; je le remerciai pourtant, et j'allai sur-le-champ vendre les nippes qui me restoient, afin d'avoir assez d'argent pour faire le voyage. Je ne gardai qu'une seule robe; je pris avec moi la mère de Juliette, que la mort de sa malheureuse fille a plongée dans la dernière indigence : nous sommes venues ici sur ce téméraire espoir. Hélas! c'étoit mon unique ressource; j'ai suivi les conseils de M. de Valville. Daignerez-vous me le pardonner? Je l'ai instruit de votre résistance et de mon embarras. Il m'a répondu de ne le plus importuner; que j'étois devenue bien maladroite, et qu'il ne vouloit plus se mêler de mes affaires : ce sont les termes de sa lettre. Je vous l'envoie, monsieur; ma sincérité a besoin de cette humiliante preuve. Le chagrin et la misère m'ont accablée. Il y a huit jours que j'hésite à vous écrire; et croyez qu'il faut que je sois dans l'état le plus horrible, pour avoir recours à vos bienfaits. Mais je n'ai pas un sol; je dois ici ce que j'ai pris pour vivre depuis mon arrivée. Je suis malade, et le médecin qui a la bonté de me venir voir pense que le mal sera long. C'est à la compassion

de mes hôtes que je dois et le lit que j'occupe, et le peu de subsistance que je prends. Hélas! monsieur, daignerez-vous jeter sur moi un œil de pitié? Le curé de ce lieu m'a dit qu'il tâcheroit de me procurer une place dans un de ces asiles de l'indigence et de la douleur. Quelle humiliation! Est-il possible!... Ah! je mourrai plutôt que d'accepter ce service. Suis-je assez malheureuse! Suis-je assez punie!... Si vous pouviez oublier mes crimes! si vous ne considériez que mon affreuse situation!.... C'est une infortunée accablée de maux qui implore vos bontés. C'est Léonor, c'est une coupable, mais déchirée de remords, mais punie, mais toute en larmes, à vos pieds, mourante. Homme généreux qui avez voulu faire pour moi tant de sacrifices, ne ferez-vous pas celui d'un juste ressentiment? Il n'expose point à un repentir, ce sacrifice-là; et peut-être vous devez-vous à vous-même de m'assister, après m'avoir aimée, quelque outrage que vous ayez reçu de moi. Mais je connois votre âme; elle n'a pas besoin de motifs personnels pour faire le bien. J'espère, et je n'espère qu'en vous. La femme qui vous remettra ce billet est une femme sûre. Infortunée que je suis! C'est de vous, monsieur, c'est de vous que je recevrai des secours! Je succombe sous la douleur.

LETTRE CXXX

DU MARQUIS A LÉONOR

A Varennes, 8 mai.

Pourquoi ne m'avez-vous pas informé plus tôt de votre état? Je vous avois offert mes secours. Voilà vingt-cinq louis, c'est tout ce que je puis faire à présent pour vous. Je vous sais gré de m'avoir dit la vérité sur le motif de votre voyage.

Votre sort me fait pitié; mais quel instant vous avez pris pour

recourir à mes bienfaits!... N'importe, c'est à moi seul que je dois imputer mes malheurs.

LETTRE CXXXI

DE MADAME DE NARTON AU MARQUIS

A Ferval, 8 août.

Je vous avois promis de retourner ce soir, cher marquis, je reste ; mais madame de Ferval vous prie de nous venir trouver. Je vous laisse tirer de cette invitation les conséquences qu'il vous plaira.

LETTRE CXXXII

DE MADAME DE NARTON A MADAME DE SAINT-SEVER

A Ferval, 8 août, à minuit.

Ah ! ma chère comtesse, que n'êtes-vous ici à partager notre joie ! Il ne manque que vous à notre bonheur. C'est chez madame de Ferval que nous sommes réunis, et c'est assez vous dire que vos vœux vont être comblés. Après avoir expliqué à cette respectable mère la conduite du marquis, et lui avoir peint dans toute la vérité son âme et son cœur, j'ai eu la satisfaction de voir briller le plaisir dans ses yeux. Elle m'a quittée pour aller trouver sa fille : elle lui a appris son sort ; et au bout d'une demi-heure, elles sont venues me joindre. La mère étoit dans cet état délicieux où la joie ne se montre que par des larmes. La fille rougissoit, pleuroit, embrassoit sa mère, et ne pouvoit parler. Au bout de quelque temps j'ai songé à notre marquis, et j'ai dit que j'allois partir pour lui annoncer son bonheur. Madame de Ferval a regardé sa fille, qui baissoit les yeux. Eh ! mais, m'a dit la mère, pourquoi vous en aller? Il me paroît

plus simple que le marquis vienne... Ah! maman! s'est écriée mademoiselle de Ferval, en cachant son visage dans le sein de sa mère. Oui, mon enfant, qu'il vienne; que nous soyons témoins d'une joie qui fait notre félicité. J'ai envoyé sur-le-champ chercher votre frère; il est arrivé *sur les ailes de l'amour*. Je ne vous peindrai point les différents mouvements que j'ai remarqués sur le visage de mademoiselle de Ferval pendant que nous l'attendions; cela ne peut se rendre. La joie perçoit à travers la pudeur et l'émotion. Mais lorsqu'en regardant au bout de l'avenue nous l'avons aperçu, il a pris à cette aimable fille un battement de cœur si violent, qu'elle s'est laissée tomber dans un fauteuil, où elle a pensé s'évanouir. Nous étions auprès d'elle occupées à lui donner nos soins. Le marquis approchoit; je suis sortie pour l'aller recevoir. Il étoit presque aussi ému qu'elle; il n'entendoit pas un mot de ce que je lui disois. Pendant ce temps, madame de Ferval qui songe à tout, et qui a pensé que cette première entrevue pourroit faire trop d'impression sur de jeunes personnes, a fait retirer ses deux filles cadettes, qui ne savoient pas encore de quoi il s'agissoit. Enfin le marquis est entré dans le salon. Il a voulu faire, en balbutiant, un compliment à madame de Ferval; elle l'a interrompu pour l'embrasser et lui présenter sa fille. La pudeur d'un côté, le respect de l'autre, notre présence, tout cela a mis nos amants dans un état de gène qui m'a attendrie. J'ai proposé la promenade; nos deux petites y sont venues. Le marquis alloit offrir son bras à madame de Ferval, quand elle l'a prié de le donner à sa fille, qui l'a accepté en rougissant. Alors nous nous sommes un peu séparées d'eux, sans affectation. Je ne sais ce qu'ils se sont dit; mais la promenade a duré jusqu'à la nuit : nous avons été obligées de les avertir de rentrer. Ils avoient un maintien content et plus tranquille. Le marquis, en donnant le bras à mademoiselle de Ferval, lui serroit tendrement la main. Enfin ils ont à présent l'air fort à leur aise. Ferval, qui étoit à la chasse quand j'ai envoyé chercher le

marquis, vient d'arriver; il est dans le ravissement. Il vouloit tout de suite instruire de cet événement toute la maison; sa mère l'en a empêché, en le priant d'avoir pour sa fille les plus grands ménagements. Mais nous venons d'apprendre aux deux cadettes le destin de leur sœur. Elles ont été dans une joie si pure et si tendre, qu'il n'auroit pas été possible de n'en être point touché. Hélène a seulement dit : Hélas ! nous allons donc la perdre! Henriette en a pleuré, et puis toutes deux sont revenues à dire : « Elle va être heureuse, ne lui parlons pas de nos regrets; il ne lui faut rien laisser voir qui la puisse affliger. » J'ai trouvé ce sentiment bien délicat, et admirable dans ces jeunes personnes. Voilà, ma chère, l'amitié pure.

Le marquis vient de me prier de l'excuser auprès de vous, s'il ne vous écrit pas. Les instants lui sont précieux ; il vous supplie et M. de Saint-Sever de faire remplir promptement les formalités nécessaires pour son mariage : le contrat sera signé demain. Adieu, chère comtesse : nous vous chérissons et embrassons tous.

LETTRE CXXXIII

DE MADAME DE NARTON A MADAME DE SAINT-SEVER

A Ferval, 10 août.

Notre contrat fut signé hier, ma chère amie. Je dis notre, car il me semble que c'est moi qu'on marie. Je n'ai de ma vie eu tant de joie. Qu'il est doux de voir des heureux ! La tendresse maternelle, filiale et fraternelle, l'amour tendre et vertueux, tout cela forme un spectacle si touchant ! Mon cœur en est pénétré. Après la signature des articles, le marquis demanda à mademoiselle de Ferval si elle vouloit qu'il fît apporter ici les bijoux et diamants qu'il lui destine, ou si elle aimoit mieux les

choisir elle-même lorsqu'elle seroit à Paris. Cette chère enfant, qui n'y avoit pas même songé, lui dit de ne point s'en embarrasser. Il insista ; et madame de Ferval prenant la parole, le pria d'attendre, parce qu'il seroit plus à portée à Paris de faire cette emplette. Eh bien, dit-il, nous attendrons ; mais ces demoiselles, en parlant d'Hélène et d'Henriette, veulent-elles bien attendre aussi ? Comment, dit la mère, mais elles ne se marient pas, elles. Je ne puis, repartit le marquis en souriant, les épouser toutes trois; mais du moins elles deviennent mes sœurs : je les prie d'accepter un foible gage de mon amitié, et de me dire tout naturellement ce qu'elles aiment le mieux. Henriette répondit, avec sa vivacité ordinaire : Nous aimerons tout ce qui viendra de vous, monsieur, parce que nous vous aimons de tout notre cœur. Hélène le remercia avec beaucoup de reconnoissance, et le pria de mettre des bornes à sa générosité. Enfin mon avis, que le marquis me demanda, fut qu'il leur donnât à chacune une paire de boucles d'oreilles. En ce cas, dit madame de Ferval, je vous prie de n'en acheter qu'une paire, parce que ma fille aînée en a d'assez belles, qu'elle donnera à une de ses sœurs. A ce mot mademoiselle de Ferval rougit. Madame de Ferval ne put dissimuler sa surprise. Henriette se leva étourdiment pour embrasser sa sœur et lui dit : Ma chère sœur, gardez-les si elles vous font plaisir ; nous serions au désespoir de vous priver de quelque chose qui pût vous plaire. Ferval regardoit sa sœur, et puis baissoit les yeux. Je vous avoue que je ne sus que penser : je ne reconnoissois point là mademoiselle de Ferval. Enfin son frère se leva ; et malgré tous les signes qu'il lui faisoit de ne rien dire, il nous expliqua le mystère. Cette digne fille avoit vendu ses boucles pour payer les trois cents louis que Ferval avoit donnés à Marton et à la femme de chambre de Juliette pour avoir les lettres de Léonor. Rien de plus noble et de plus délicat que le sentiment qui lui avoit fait faire ce sacrifice. Son frère nous montra la lettre qu'elle lui écrivit en lui donnant

ses diamants. Je vous en envoie la copie[1]. Jugez, ma chère; quelle impression cet aveu de Ferval fit sur chacun de nous. Madame de Ferval fit à sa fille de tendres reproches de ne lui avoir pas fait une confidence si honorable pour elle. Pardonnez-le-moi, dit-elle, ma chère maman : je connois votre âme, et je savois que vous m'auriez applaudie ; mais je ne voulois point vous engager par cette confidence à me rendre ce que j'avois donné. Je comptois bien vous le dire un jour ; mais depuis que j'ai connu M. le marquis, ce secret m'est devenu plus important, et je ne voulois point vous rappeler ni à lui-même un pareil souvenir. Le pauvre marquis, plus attendri qu'humilié, immobile et muet pendant cette explication, ne répondit à ces derniers mots qu'en se jetant aux pieds de cette adorable fille. Il avoit le visage collé sur ses mains. Mademoiselle de Ferval le força de se relever. Je ne croyois pas, lui dit-il, pouvoir vous aimer et vous respecter davantage ; mais ce dernier trait où votre cœur est peint, me prouve qu'avec vous on ne peut donner de bornes à l'amour et au respect. Et toi, dit-il en embrassant Ferval, vertueux et tendre ami, toi dont le sang a coulé pour moi et par mes mains, grand Dieu! falloit-il encore joindre à ta sublime générosité celle de ta sœur? Comment puis-je jamais reconnoître tant de bienfaits! Que de souvenirs amers se mêlent à ma joie! Oublierez-vous, mademoiselle, oublieras-tu, cher ami, que je fus si foible lorsque vous étiez si grands? Ses pleurs l'interrompirent; il ne dit plus que des mots entrecoupés par ses sanglots. Mademoiselle de Ferval chercha plusieurs fois à tourner la conversation sur d'autres objets, mais cela ne fut pas possible. Ces discours nous conduisirent à parler de Léonor. Le marquis saisit cette occasion de répéter ce que j'avois dit à madame de Ferval. Il nous a montré de plus une lettre qu'il reçut de cette fille le jour même que j'étois seule ici, et qu'il étoit si troublé. Cette

[1] On a placé cette lettre à son rang, p. 102.

lettre nous apprit l'état où elle est réduite, malade à Bains, sans secours, sans ressources. C'est par le conseil de Valville qu'elle est venue pour séduire de nouveau le marquis et empêcher son mariage. Il nous a dit sa réponse : elle est sèche; mais il lui a envoyé vingt-cinq louis. Mademoiselle de Ferval a eu pitié de cette malheureuse : elle a dit à votre frère qu'elle trouveroit la réponse trop dure. Ah ! ciel, a-t-il dit, dans l'état où j'étois, pouvois-je lui parler autrement? Elle l'a prié d'envoyer à Bains savoir des nouvelles de Léonor. Elle a voulu absolument qu'on engageât les gens chez qui elle loge à ne point souffrir qu'elle partît d'ici avant huit jours. Je ne sais quel est son projet ; mais il ne peut être que bon. Elle s'est informée ensuite de ce que c'étoit que ce M. de Valville. C'est, a dit le marquis, une ancienne connoissance, car il ne mérite pas le nom d'ami ; je l'ai pourtant beaucoup aimé, et j'avoue que je l'ai cru pendant longtemps un conseil excellent pour vivre dans le monde : son air aisé m'avoit ébloui. Il nous a conté tout ce que je savois de cet homme ; mais j'ai obtenu, à force d'instances, qu'il nous lût quelques-unes de ses lettres; j'avois une curiosité extrême de les voir. Elles sont en vérité originales. Je ne crois pas qu'on puisse avoir le cœur plus gâté et l'âme plus petite. Il a tout l'esprit qu'il faut pour soutenir le ton du jour et pour embellir le vice. Mademoiselle de Ferval, après avoir entendu tout ce détail avec le plus grand étonnement, dit au marquis : Quoique je n'aie encore aucun titre, monsieur, pour obtenir que vous me fassiez des grâces, j'oserois cependant vous demander celle de renoncer à tout commerce avec un homme aussi profondément vicieux; car il faut l'être, ce me semble, au dernier degré, pour se faire l'apôtre du vice. Du reste, a-t-elle ajouté en souriant, ce n'est pas vengeance de ma part : ce M. de Valville ne me connoît pas; et je me flatte que vous ne me croyez pas jalouse de son suffrage. Il a peut-être eu pour vous toute l'amitié dont son cœur est susceptible, je lui en sais gré. Mais on est en droit de juger de

nous par nos amis, et vous ne voudrez pas qu'un homme de ce caractère passe pour être le vôtre. Je n'aurai jamais d'ami, lui a répondu le marquis, qui ne le soit de ma femme.

Adieu, ma chère comtesse; votre frère vous prie de tout préparer pour recevoir madame de Ferval et toute sa famille, qui accompageront à Paris les jeunes époux. Nous n'attendons plus qu'après ce que vous nous devez envoyer : sans doute toutes ces formalités sont remplies. J'ai presque autant d'empressement que le marquis de voir cette union formée. Jugez d'après cela si je l'aime. Pour vous, ma chère, je ne vous parle plus de ma tendre amitié.

LETTRE CXXXIV

DE MADAME DE SAINT-SEVER AU MARQUIS

A Paris, 10 août.

Soyez heureux, mon cher frère, tous mes vœux sont remplis. Une femme vertueuse et charmante est le plus grand des biens. Je rends grâces au ciel de vous avoir réservé un destin si fortuné. Je ne réponds aujourd'hui à madame de Narton qu'en lui envoyant tous les actes nécessaires pour achever cet ouvrage au gré de sa vive amitié. Mon mari vous embrasse. Nous sommes bien fâchés l'un et l'autre de n'être pas témoins de votre bonheur; mais nous aurons bientôt ce plaisir. Je le souhaite ardemment, et je vais tout faire préparer pour votre arrivée.

LETTRE CXXXV

DU MARQUIS A MADAME DE SAINT-SEVER

A Ferval, 16 août.

J'arrive de l'autel; je suis le plus fortuné de tous les hommes. Madame de Narton se charge de vous faire les détails. Mademoi-

selle de Fer.... que dis-je? ma chère femme vous embrasse. Adieu. Je ne sais ce que j'écris; mais je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE CXXXVI

DE MADAME DE NARTON A MADAME DE SAINT-SEVER

A Ferval, 17 août.

Hier, ma chère comtesse, fut le beau jour qui rendit heureux votre frère : nous reçûmes la veille votre paquet : tout était prêt. Madame de Ferval eut avec sa fille un entretien si tendre, si raisonnable, que je crois devoir vous en faire part. Vous le préférerez, je crois, aux détails de la noce, où d'ailleurs la magnificence n'a point régné, mais, ce qui vaut bien mieux, la joie pure de l'innocence.

Vous allez entrer dans un état nouveau, ma chère fille, dit à mademoiselle de Ferval sa digne mère. L'attachement qu'a pour vous le marquis, ses vertus, son caractère, bannissent de mon esprit toute frayeur : vous serez heureuse, mais apprenez les moyens de conserver son amour et votre bonheur. Vous ne m'avez jamais quittée, ma fille; vous êtes accoutumée à une vie tranquille et douce. Mes caresses ont fait jusqu'ici votre félicité : vous les méritiez. Vous avez rempli vos devoirs, mais ces devoirs étaient simples et faciles. Votre bonheur ne dépendoit que de vous; et après avoir fait tout ce que vous deviez, vous n'aviez plus d'inquiétude. Vous n'avez jamais eu à combattre l'humeur, l'entêtement, les passions vives, dans les personnes avec lesquelles vous avez vécu. Vous saviez que j'observois tout, et que j'applaudissois à tout ce qui étoit bien : cet encouragement est flatteur. Une mère tendre ne vit et ne respire que pour ses enfants : elle voit avec enthousiasme leurs bonnes qualités, et envisage leurs défauts avec indulgence. Un époux, ma fille n'a souvent pas les mêmes yeux

Il faut vivre pour lui. Notre partage, surtout dans le mariage, c'est la douceur, la complaisance, les attentions tendres, et tout ce qui peut attirer la confiance et l'attachement. Tu trouveras au fond de ton cœur tous ces moyens : mais, ma chère, en saurois-tu faire usage dans des circonstances accablantes? Comment soutiendrois-tu le dégoût, la colère, les mépris de ton mari? Une femme tendre, vertueuse et raisonnable, qui malgré tous ses efforts se voit en butte à la mauvaise humeur d'un époux, qui n'a jamais la douceur de s'entendre applaudir sur les meilleures actions; qui même est obligée de les cacher, et de paroître avoir des torts pour se faire supporter; qui dérobe son malheur à tous les yeux; qui, faisant sans cesse le sacrifice de sa volonté, cherche encore à faire tomber sur elles les fautes qu'elle n'a pu empêcher; une femme qui, ne prenant des lois que de la vertu et de la raison, ne peut parvenir à faire aimer cette vertu, à faire entendre cette raison, malgré ses soins et sa douceur persuasive, qui tâche au moins de sauver les dehors, et de faire paroître son mari vertueux et raisonnable; qu'une telle femme est grande! qu'elle est estimable! mais qu'elle est malheureuse! Aurois-tu ce courage?

Ah! ma mère, dit la fille, je n'éprouverai jamais un sort si cruel. Je le sais, dit madame de Ferval; je te l'ai déjà dit, le bon esprit, l'attachement du marquis de Roselle et ses vertus m'en répondent; mais que la comparaison que tu seras à portée de faire de ton sort avec celui de tant de femmes qui méritoient d'en avoir un aussi heureux, serve à te faire sentir toute la douceur du tien, et à te mettre en garde contre tout ce qui pourroit altérer un si grand bonheur. Mon dessein n'est pas de t'effrayer ni de t'attrister; ce seroit une cruauté sans objet; mais, ma chère, les esprits changent quelquefois; le meilleur caractère peut, par des événements qu'on ne prévoit pas, s'altérer et devenir difficile; l'amour ne dure pas toujours; il faut se préparer à tout. Je ne connois d'autres ressources à une femme estimable que

la patience et le courage. Si tu t'apercevois que ton époux fût moins tendre que toi, qu'il te retirât sa confiance, qu'il la donnât même à quelque autre, redouble alors de soins et d'attentions; ne prodigue pas des caresses qui pourroient être importunes; laisse-lui entrevoir une douleur tendre; mais surtout, dans quelque circonstance que ce puisse être, il n'en faut jamais venir aux reproches; quelque polis, quelque tendres qu'ils soient, ils peuvent faire dans le cœur d'un époux des plaies qui ne se referment point. Si, par un malheur dont je ne puis supporter l'idée, et qui n'arrivera point assurément, ton mari s'attachoit à quelque autre femme... Ah! ma mère, répondit-elle vivement, j'en mourrois peut-être de douleur; mais, comme je l'aimerois toujours, je n'emploierois avec lui que ma tendresse; je tâcherois de regagner toute son affection, et je ferois mon possible pour lui laisser croire que j'ignore mon malheur. Ces sentiments sont très-bons, répondit la mère : il est cependant des circonstances où l'on ne peut dissimuler; qu'une tristesse douce, sans plaintes, sans aigreur, sied bien alors! Un air de dédain, de gaieté, est très-déplacé dans ces conjectures; il marque un détachement très-grand, ou beaucoup d'orgueil. Une épouse vertueuse et tendre est affligée et se trouve humiliée d'un tel malheur. Ces sentiments si naturels sont obligeants pour son mari : qu'elle les lui laisse voir, c'est assez. Qu'il ne lui échappe jamais en présence de cet époux rien d'aigre, rien d'ironique, ni sur son compte, ni sur celui de l'objet qu'il aime : le mieux est de n'en point parler. La coquetterie est une ressource affreuse; quelques femmes l'emploient; elles espèrent ramener leurs maris par la jalousie; elles avoient perdu leur amour, elles perdent leur estime, et alors il n'y a plus d'espoir.

Est-il rien de plus cruel encore que le sort d'une personne vertueuse unie à un homme jaloux? Qu'elle se retire du monde qu'elle s'arme de douceur et de patience, et surtout qu'elle ne se plaigne pas. Cette situation est terrible : tu ne l'éprouveras

pas; mais ma fille, quelque heureuse que soit une union, il n'est pas possible qu'il ne s'élève quelquefois de petits nuages, parce qu'on ne peut sur tous les points être du même avis. Alors, quand la vertu n'est point blessée par les choses qu'un mari exige, quand elles ne sont point directement opposées à la raison, il faut céder, et sacrifier son opinion à la paix, et à la soumission pour laquelle nous sommes nées. Il est horrible d'élever les filles dans l'idée qu'elles deviennent leurs maîtresses en se mariant; elles contractent, au contraire, la plus grande dépendance. Il faut leur apprendre les moyens de rendre cette dépendance douce, et d'en former le lien de leur union. Nous n'avons que le droit de faire à nos maris des remontrances, mais nous l'avons ce droit. Il faut savoir en user. Quand une fois on possède la confiance de son mari, et qu'on la mérite, on est bien puissante. Céder gaiement dans les petites choses qui n'intéressent que soi; réserver le pouvoir qu'on a sur lui, pour les occasions importantes dans lesquelles il prendroit un travers nuisible; tâcher, sans avoir l'air de vouloir le convaincre, de l'en faire revenir par la persuasion qui naît de la raison présentée avec les grâces de l'amour et de la douceur : voilà le charme qui nous donne un empire préférable à tout autre, empire dont il ne faut jamais se prévaloir ni au dedans ni au dehors. Dans l'administration domestique, qui est de notre ressort, nous pouvons user plus librement de notre autorité. Dans tout ce qui doit être régi par le mari, comme toutes les affaires d'éclat, y eussions-nous la plus grande part, nous devons en laisser tout l'honneur à nos époux. Il est des cas particuliers que je ne puis prévoir et que j'excepte.

En un mot, mon enfant, le mariage est un état de soins et de sacrifices; et sans le sentiment qui rend tout aisé, il est bien difficile d'en remplir les devoirs, même avec de la vertu. Les obligations sont sans doute réciproques; mais nous sommes appelées à des soins particuliers. La nature, en nous donnant

plus de grâces, plus d'aménité, plus de délicatesse, nous apprend que c'est à nous à mettre les attentions, les complaisances, les égards dans ce commerce, d'où nous retirons en échange les fruits de la protection et des travaux plus importants des hommes. La force est leur partage, la douceur est le nôtre; et la force ne résiste point à la douceur. Obéissons pour régner; assujettissons-nous aux petites choses, pour jouir des grandes; ne nous affligeons pas, si les hommes n'ont pas pour nous les mêmes attentions : ils n'en sont pas susceptibles; s'ils l'étoient, nous n'aurions plus aucun avantage sur eux. Des soins importants les occupent : le soin de plaire, que l'on remplit par les attentions délicates, doit être notre premier objet. Je ne dis point d'employer la coquetterie; elle est méprisable vis-à-vis de tout le monde; elle est indécente à l'égard d'un mari. D'ailleurs je n'ai garde de blâmer un art innocent qui n'a pour but que d'entretenir son amour; au contraire, j'invite les femmes à ne jamais le négliger, il est nécessaire jusque dans le plaisir. Mais, mon enfant, je ne puis te donner là-dessus que des idées générales et vagues. Croyez, maman, a dit mademoiselle de Ferval, que dans toutes les circonstances j'aurai recours à vos conseils et j'obéirai à vos ordres.... Mes ordres! Tu n'auras à en recevoir que de ton mari. Du jour où tu vas te marier, mon autorité cesse.... Quoi! ma chère maman!... Ne t'afflige point, ma fille; ta mère ne sera plus que ton amie, mais une amie tendre, consolante, utile peut-être. C'est un bonheur pour toi que je connoisse les bornes de mon pouvoir. Si j'exigeois de toi une chose contraire à la volonté de ton mari, ne balance point, c'est à lui que tu devrois obéir, à moins que l'honneur et la vertu ne te le défendissent. Accoutume-toi, ma fille, à cette idée d'obéissance. Elle soutient l'âme dans les occasions où un mari prendroit le ton impérieux. Quand elle t'engageroit à faire plus que ton devoir n'exige, il n'en résulteroit qu'un bien. Le marquis à trop d'esprit, trop de politesse, trop d'affection et d'estime

pour toi, pour prendre jamais le ton de maître; mais tu devras lui en tenir compte, ce sera un motif de plus à ta reconnoissance.

Le marquis vint nous interrompre. Je lui dis en riant qu'il devoit des remercîments à madame de Ferval, sur les leçons qu'elle venoit de donner à sa fille. Est-ce que mademoiselle de Ferval en a besoin? a-t-il dit. Ce seroit à moi à en demander, si l'amour seul n'étoit le meilleur des maîtres. Mais, ajouta-t-il en regardant avec un air de finesse et de douceur cette charmante personne, ce seroit présumer trop d'espérer que cet amour pût être aussi fort dans son cœur que dans le mien.

Quoi! dit madame de Ferval, vous en pouvez douter? je vais bientôt vous en donner la plus forte preuve. Et au même instant elle remit au marquis une lettre adorable que sa fille lui écrivit chez moi. Avant qu'il nous eût déclaré sa passion, elle avoit appris la sienne à sa mère. Il règne dans cet aveu une candeur, une vertu, une tendresse qui nous émut tous. Votre frère étoit dans un transport de joie difficile à exprimer. Vous devinez combien, après cela, notre souper fut gai.

Hier, jour du mariage, tous les paysans de nos hameaux vinrent ici. Les filles parées de fleurs, les hommes avec des fusils, des tambours, des violons, nous escortèrent, pour conduire nos amants à l'autel. Le prêtre, les témoins, tous pleuroient de joie pendant la cérémonie. Nous revînmes avec le même cortége. Madame de Ferval distribua de l'argent aux pauvres, des rubans à tous, et fit servir tout le monde à différentes tables, sous des arbres, dans la cour du château. Cette dame est adorée ici pour les biens qu'elle fait. Quand un des habitants de sa terre est pauvre, et qu'il a plus de quatre enfants, elle se charge des autres, elle les fait nourrir, habiller et instruire à ses frais; elle étend encore sa bienfaisance sur beaucoup d'autres objets; les vieillards, les malades reçoivent secrètement ses secours. Sa fille la secondoit habilement dans toutes ses œuvres. Aussi

ces pauvres gens ne cessoient-ils de demander au ciel ses plus précieuses bénédictions pour nos époux. Le plaisir et la gaieté ne sont pas des mots synonymes, ma chère : la tendresse n'est point gaie. Hier nous ne songeâmes à aucuns divertissements ; j'eus presque toujours des larmes dans les yeux, et je puis vous jurer que ce jour fut un des plus doux de ma vie. Nous sommes encore tous dans ce ravissement : partagez-le, chère comtesse.

Voilà une lettre d'une longueur extrême, mais elle ne vous peut ennuyer. Je connois votre cœur ; eh! sans cela vous aimerois-je comme je fais?

LETTRE CXXXVII

DE MADAME LA MARQUISE DE ROSELLE A LÉONOR

A Ferval, 25 août.

Ce n'est guère que de ce jour, mademoiselle, que l'intérêt que je prends à votre état peut vous être de quelque utilité. Je ne perds point de temps : les moments sont longs quand ils sont douloureux. Que la qualité d'épouse du marquis de Roselle ne me rende point à vos yeux un objet de haine ou d'effroi. Mon premier soin est d'adoucir l'horreur de votre situation. Dites-moi ce que je dois faire pour vous. Si vous vouliez me confier votre sort, je vous procurerois une vie douce, honnête et aisée ; mais pour la goûter, il faudroit que le ciel vous fît des grâces particulières, qu'il n'accorde pas toujours. Je serois au désespoir de vous gêner : je sais que faire du bien à quelqu'un malgré lui, ce n'est point lui en faire. Si le genre de vie que je vous propose, et pour lequel il faut autant de tranquillité et d'amour pour la vertu que de pureté dans les mœurs, si ce genre de vie peut vous être agréable, je vous assurerai le sort le plus doux. Si le ciel n'a point encore touché votre cœur, si vous sentez des dégoûts insurmontables pour la retraite, je ne vous forcerai

point d'aller vous y ensevelir, en vous menaçant de ne rien faire pour vous. Non. Si vous voulez rentrer dans le monde, j'aurai soin de votre retour à Paris, et de vous y procurer des secours. Mais si vous acceptiez ma première proposition, tout mon désir seroit de vous rendre heureuse, et de vous faire goûter les avantages de la vertu. Il est toujours temps d'y recourir, mademoiselle. Il est des foiblesses que les hommes, même ceux qui les ont fait naître, ne pardonnent point; mais Dieu plus indulgent accorde au repentir sincère un généreux pardon. Jetez-vous dans ses bras, c'est tout ce que je souhaite. Répondez-moi, je vous prie, après une sérieuse réflexion. Je vous laisse huit jours pour vous décider. Je désire bien sincèrement de contribuer à votre bonheur.

LETTRE CXXXVIII

DE LÉONOR A MADAME LA MARQUISE DE ROSELLE

A Bains, 29 août.

Hélas! madame, puis-je le croire? C'est vous qui daignez vous intéresser à mon sort, vous abaisser à écrire à une malheureuse... Mes pleurs baignent mon visage.... L'aurois-je jamais pensé, que ce seroit vous qui me tendriez une main secourable? Ma reconnoissance est si grande, que mon cœur n'y peut trouver d'expressions. Ma misère et vos secours ne sont pas ce que je sens le plus vivement, c'est votre bonté qui me touche jusqu'au fond de l'âme! Ah! quel cœur seroit assez vicieux pour ne pas adorer la vertu, quand vous la présentez? Vous l'avouerai-je, madame? Je m'en étois fait une idée terrible, de cette vertu. Hélas! on ne me l'avoit montrée que dure, hautaine, inexorable; c'est la vôtre que j'aime; c'est à cette vertu douce et compatissante que mon cœur se rend; ce n'est que devant vous, madame, que j'ose en prononcer le nom... Ah! quelle différence de vos

tendres discours à ceux qu'on m'a toujours tenus ! Est-il besoin de réfléchir pour vous répondre, madame? Il ne faut que sentir. Je me jette à vos pieds, je remets ma destinée entre vos mains ; et ne craignez point d'hypocrisie de ma part ; je renonce d'avance à vos bienfaits, si je puis m'en rendre indigne ; mais si l'avenir peut à vos yeux effacer le passé... Madame, je connois bien mal encore cette vertu que vous me faites adorer ; mais l'envie de justifier vos bontés me rendra tout possible. Hélas ! je ne vois encore que vous, madame ; mon cœur n'est pénétré que de reconnoissance : vous avez devancé les faveurs du ciel ; mais je les mériterai peut-être, en me rendant digne des vôtres. J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect, etc.

LETTRE CXXXIX

DE MADAME DE NARTON A MADAME DE SAINT-SEVER

A Ferval, 9 septembre.

Savez-vous, madame, quel est le premier objet dont madame de Roselle s'est occupée après son mariage, quelle grâce elle a demandée à son mari, quel bien elle a fait ? Ç'a été de retirer Léonor de la misère et du vice, de lui faire assurer une pension de 1,500 livres, pour vivre dans un couvent de Nancy, de l'y faire conduire avec des circonstances qui toutes sont de nouveaux bienfaits. Le marquis a fait éclater un plaisir vif à satisfaire le désir de sa femme. Ferval qui ne peut oublier la conduite et le caractère de Léonor, en louant la bienséance, blâmait le bienfait, comme un encouragement au vice, et comme une sorte de vol fait aux honnêtes malheureux. Madame de Roselle a dit qu'elle ne prétendoit pas donner cette action pour modèle, et qu'elle avouoit que dans cette générosité elle avoit un peu cherché sa satisfaction particulière ; qu'il falloit lui pardonner ce retour sur elle ; que les circonstances déterminoient

les bienfaits, et que, s'il y avoit un honnête à secourir, elle trouveroit peut-être encore sur qui reprendre les secours qu'elle lui auroit dérobés pour Léonor ; que si cet exemple, fait pour être ignoré, pouvoit encourager au vice quelque âme déjà décidée sans doute à l'embrasser, c'étoit du moins un bien certain que de retirer quelqu'un du crime, et que tout avoit ses inconvénients ; qu'elle avoit annoncé au couvent Léonor sur un ton honnête, pour qu'une bonne réputation l'encourageât à une bonne conduite ; que d'ailleurs elle n'étoit point juge ; qu'elle n'avoit été que solliciteuse, et qu'on l'avoit exaucée. Cependant Ferval, à qui nous nous joignîmes, gagna que la pension cesseroit, si Léonor quittoit le couvent sans le consentement du marquis. Cette fille a été conduite à Nancy; elle n'a fait que pleurer d'attendrissement pendant toute la route.

Voilà, ma chère amie, l'usage que votre belle-sœur fait de ses nouveaux avantages. Elle brûle d'impatience de vous embrasser et de mériter votre amitié. Vous la verrez bientôt avec toute sa famille ; et moi je resterai ici seule avec les plus délicieux souvenirs. Mes affaires ne me permettront de retourner à Paris qu'au commencement de l'année, j'y retrouverai madame de Ferval, et je partagerai votre joie. J'ai joui, il est bien juste que vous jouissiez à votre tour. Nous ne ferons ensuite qu'une famille, quand je serai délivrée de mes embarras.

LETTRE CXL

DE MADAME DE SAINT-SEVER A MADAME DE NARTON

A Paris, 1er novembre.

Ce n'est pas assez, chère amie, que je vous aie fait savoir l'heureuse arrivée de nos voyageurs, et que vous soyez informée de la santé de tous, il faut à mon cœur quelque chose de plus. Malgré les embarras et les plaisirs où je suis livrée, je ne

puis résister au désir de vous remercier, plus tendrement que jamais, du présent inestimable que nous avons reçu de vos mains. Ma belle-sœur est adorable ; elle a assez d'attraits pour pouvoir le disputer aux plus belles, et assez de vertus pour pouvoir se passer de beauté. Je l'examine à tous les instants, dans toutes les circonstances, et je découvre toujours en elle quelques nouveaux traits de mérite. Elle me semble réunir toutes les sortes d'esprits. Chacun peut croire qu'elle a le sien, tant elle sait se mettre à l'unisson. Ce n'est point un effet de l'art, sa bonté seule lui donne ce talent. Avec moi, par exemple, elle est tendre et caressante : avec M. de Saint-Sever elle est gaie, elle rit, elle badine, elle se prête de bonne grâce à la plaisanterie. Personne ne saisit comme elle l'à-propos du moment. Depuis près d'un mois qu'elle est ici, elle a toujours pris le ton qu'il faut avec toutes les personnes qu'elle a vues. Elle a l'air timide ; mais c'est une timidité charmante, qui ne prend rien sur l'agrément, et qui sait l'augmenter ; cet air intéresse et ne dépare point. Quoique timide, elle ne se déconcerte jamais. Tout aimable qu'elle est, elle n'a point de prétentions ; elle cherche à plaire, et point du tout à briller. Comme elle ne craint point d'avoir l'air provincial, elle ne l'a point. Voilà l'avantage de cet air naturel que tout le monde aime, et que si peu de femmes conservent ici. Madame de Ferval, que je respecte de tout mon cœur, est à Paris comme vous me l'avez peinte au fond de son château. Ses deux autres filles sont le modèle des jeunes personnes, elles égayent, elles animent notre société. Jamais de caprices, jamais d'humeur, toujours l'air content. Reconnoissantes et charmées des moindres attentions qu'on a pour elles, elles n'en exigent point, et ne s'imaginent pas qu'on doive les compter pour quelque chose. Cela est d'autant plus estimable en elles, que leur mère ne les oublie pas un instant ; mais elle leur a sans doute appris qu'on peut les oublier, et qu'elles ne s'en devroient point étonner.

Voilà monsieur de Saint-Sever qui lit par-dessus mon épaule et qui me prie de lui céder la plume. Je retourne auprès de ces dames, et je vous laisse mon mari. Adieu, ma chère[1].

Vraiment, madame, je suis amoureux, moi, de ma belle-sœur, de sa mère, de ses sœurs, et de toute la famille. Ces petites filles, par exemple, elles ne sont ni contraintes ni embarrassantes dans la société; et vous auriez vraiment du plaisir à voir comme je joue de bon cœur avec elles. Madame de Ferval, voilà une femme; elle a un air tout à la fois noble et simple; je ne sais pas comment elle fait, mais elle en impose et on l'aime. Je crois bien que nos élégantes, avec leurs afféteries et leurs grimaces, ont trouvé des défauts à nos provinciales, mais elles n'ont pas osé le dire; elles n'ont fait que louer. Et Valville... *l'agréable* s'est présenté trois fois à la porte du marquis; mais on y avoit mis bon ordre. Il auroit volontiers forcé la garde, car il mouroit d'envie de voir madame de Roselle. Enfin il s'est battu en retraite, et il s'est contenté d'aller lorgner notre mariée à l'Opéra. Il l'a trouvée *jolie, d'honneur, jolie;* et après être adroitement parvenu à faire passer par d'autres mains à madame de Roselle l'hommage qu'il rend à sa beauté, il a tenté de nouveau sa porte, mais toujours le même succès. *C'est dommage; car elle est bien, mais très-bien. Je n'en augurois pas mal. On l'auroit façonnée. Il y a là l'étoffe d'une femme à la mode. Mais la pauvre petite femme! De Roselle est jaloux, je le plains, il va chasser de chez lui la bonne compagnie, il enterrera sa femme avec sa sœur. La pauvre enfant! Ce sera une vertu, une madame de Saint-Sever, voyez la belle chose!* Vous savez, madame, combien nous sommes offensés de ces injures. Madame de Roselle a exigé de son mari qu'il mépriseroit toutes les épigrammes de ce joli monsieur. C'est une femme singulière. Croiriez-vous que je n'ai vu ni entendu ni marchandes de modes, ni marchands,

[1] Le reste de cette lettre est de M. de Saint-Sever.

ni bijoutiers, ni tout cet attirail qui fait le bonheur des jeunes mariées et le tourment de ceux qui les environnent? Les emplettes se sont faites comme un mauvais coup le matin à la sourdine, sans que je m'en sois aperçu : voilà qui est charmant, qu'en pensez-vous? On dit que madame de Roselle trouvoit tout toujours trop beau pour elle, et jamais assez lorsqu'elle achetoit pour les autres. Oh! madame, on en fait peu de ces femmes-là, surtout dans ce pays-ci! En vérité, j'imagine que nos femmes ne se croiroient pas bien mariées, à l'être avec si peu de fracas et d'appareil. Enfin il ne paroît qu'il y ait eu des noces qu'à la joie qui brille sur tous les visages. Nous sommes tous d'un contentement, d'une allégresse comme si nous venions de renaître. Je vous en rends, madame, les actions de grâces les plus vives. Vous nous avez fait un présent inestimable; et je ne puis vous offrir en revanche que l'attachement, la reconnoissance, et le respect avec lequel, etc.

LETTRE CXLI

DE MADAME DE NARTON A M. ET A MADAME DE SAINT-SEVER

Varennes, 15 novembre.

Que vos sentiments pour madame de Roselle et pour sa famille me donnent de joie, mes chers amis! Qu'ils m'affectent vivement, quelque préparée que j'y fusse! Je suis fière d'avoir eu quelque part à cet événement. Je ne veux pas vous distraire de vos plaisirs par le détail des misères qui m'occupent ici. Les moments sont précieux, quand ils sont agréables, comme les vôtres le sont à présent. Je me flatte d'être bientôt en état d'aller m'entretenir avec mes bons amis qui me tiennent lieu de famille. Voilà une lettre de Léonor au marquis; qu'est-ce qu'elle contient? J'en suis curieuse. La conduite de cette fille est aujourd'hui très-décente, et son changement paroît sincère. La

misère, la souffrance, l'aspect de la mort l'avoient rendue plus sage : la générosité de madame de Roselle l'a disposée à devenir vertueuse, tant est puissant l'empire de la vertu bienfaisante! Le ciel fera le reste. Mille et mille tendres compliments. Je prie M. de Saint-Sever de vouloir bien s'en charger auprès de ces dames.

LETTRE CXLII

DU MARQUIS DE ROSELLE A MADAME DE NARTON

A Paris, 20 novembre.

Vous connoissez mon cœur, et le prix du bienfait que j'ai reçu de vous : je n'ai pas besoin de vous exprimer ma reconnoissance; mon amour et le sentiment de mon bonheur lui communiquent leur enthousiasme. Croiriez-vous, madame, que j'ai encore une grâce à vous demander à l'égard de ma divine femme? Elle me désespère par son air de réserve et de soumission qui m'humilie. Vous la connoissez, madame, et je me connois; n'est-ce pas à moi à suivre en tout ses conseils et ses volontés? Y a-t-il des hommes assez barbares pour ne pas sentir que la supériorité des talents, de l'esprit, de la raison et des vertus donne aux femmes qui l'ont reçue du ciel, des droits qu'ils réclament si souvent avec autant de dureté que d'injustice? Agréez les tendres hommages des heureux que vous avez faits, et de tous ceux qui s'intéressent à leur bonheur. J'ai l'honneur de vous envoyer la lettre de Léonor, c'est un beau triomphe pour ma femme. Nous attendons impatiemment le jour où votre présence comblera notre joie.

LETTRE CXLIII

DE LÉONOR AU MARQUIS

A Nancy, 15 novembre.

Vos bienfaits, monsieur, me donnent le droit de vous présenter mes hommages. Daignez recevoir les expressions de ma reconnoissance; elle est vive, elle sera éternelle. Je connois votre cœur, et je me persuade que vous apprendrez avec plaisir l'effet qu'ont produit sur le mien vos bontés et celles de madame la marquise de Roselle.

C'est à ses généreux soins que je dois la révolution qui s'est faite dans mon âme. Dès l'instant qu'elle daigna s'intéresser à mon sort, la grandeur de ses vertus me pénétra; je sentis le regret de me trouver indigne de ses bienfaits. Son indulgente bonté me fit voir, avec plus d'horreur que les plus amers reproches n'auroient pu le faire, l'ignominie de ma conduite passée; mais cette horreur n'étoit pas du désespoir. Je me jetai dans les bras de votre digne épouse; je la regardai comme un ange descendu du ciel. Ses attentions pour me procurer dans le séjour que j'habite le sort le plus doux ont achevé de me dessiller les yeux, de me montrer la vraie vertu dans tout son éclat. Je vous avoue que ce qui m'a le plus touchée, ç'a été de voir que par ses soins bienfaisants je jouis dans cet asile respectable d'une considération qu'on ne m'accorde, hélas! que parce qu'on ne m'y connoît point. Ma plus grande crainte étoit d'y essuyer des mépris que j'ai tant mérités; mais les égards qu'on a pour moi deviennent aussi mon supplice. Le contraste des vertus que je vois pratiquer avec les vices où j'étois plongée a fait naître dans mon cœur des mouvements que je ne puis vous peindre. Le souvenir affreux de la mort terrible de Juliette s'est joint à tant de motifs de repentir. L'effroi, la terreur, ont

d'abord accablé mon âme : des sentiments plus doux ont succédé à ceux-là. Enfin, monsieur, le ciel m'a fait la grâce de me donner assez de tranquillité pour sentir l'étendue de ses faveurs, et pour en espérer de plus grandes encore; c'est à les obtenir que je vais employer le reste de ma vie. Ma langueur, qui continue malgré les remèdes, me fait penser que mes fautes ont abrégé mes jours; trop heureuse que le ciel daigne agréer cette expiation !

C'étoit à madame de Roselle que je devois rendre compte de l'effet de ses soins. Mes efforts pour entrer dans les sentiers de la vertu sont des succès pour elle. Mais, monsieur, des raisons plus fortes m'engagent à vous adresser directement mes actions de grâces. Je vous dois des aveux que, tout honteux qu'ils sont, l'honneur m'ordonne de vous faire. Mon premier devoir est de me montrer à vos yeux telle que j'ai été, et de vous apprendre quelle étoit celle dont vous avez voulu devenir l'époux. Si jamais vos enfants étoient assez malheureux pour se laisser séduire par mes semblables, lisez-leur ma lettre. Qu'ils y voient que l'intérêt seul me dictoit ce que je vous disois de plus tendre : que je ne vous aimois point ; que m'étant vendue à la débauche dès mes plus jeunes années, mon cœur n'étoit susceptible d'aucun sentiment délicat ; que je vous aurois trahi à chaque occasion pour un homme ou plus riche ou plus prodigue ; qu'après avoir séduit une foule de jeunes gens par les attraits de la volupté, après avoir corrompu leurs mœurs, et consumé leur fortune, je méditai de conquérir la vôtre ; qu'attentive aux progrès de votre passion, j'eus recours aux manéges de l'intrigue, à l'hypocrisie de la vertu, et vous amenai au point de vous avilir jusqu'à vouloir m'épouser publiquement. Voilà ma plus grande noirceur, noirceur horrible, dont plusieurs exemples m'avoient donné l'idée, et contre laquelle l'autorité devroit sévir ! Quel ami vous avez dans M. de Ferval ! Il m'a démasquée. Il a exposé sa vie pour empêcher la honte et le mal-

heur de la vôtre! Il périssoit!.... mais de tels événements m'affectoient peu. J'étois accoutumée à ces horreurs. Je ne voyois dans le sang versé pour moi qu'un nouvel hommage rendu à mes charmes : des amis devenus rivaux s'égorgeant à mon sujet ne me sembloient qu'un triomphe de plus. Si je n'avois crains les regards de la justice, j'aurois été ravie de l'éclat qu'un duel répandoit sur moi, et ce sentiment fut toujours le seul qui m'occupa dans ces circonstances affreuses, que mes artifices ont rendues fréquentes. Un caprice, une fantaisie, pouvoient m'attacher par hasard à un être aussi vil que moi, avec qui j'aurois pu en liberté montrer toute ma bassesse ; ce Bizac en est bien la preuve ! mais jamais je n'aurois eu cette fantaisie ni pour vous, monsieur, ni pour tout honnête homme. Un cœur vertueux, une belle âme n'étoient point faits pour me toucher. L'amant aimé n'est jamais celui qui donne ; loin de vous tenir compte de votre tendresse, vous ne me paroissiez que foible, et fait pour être dupe. C'étoit à l'ambition seule de devenir votre femme que je sacrifiois mon avarice en refusant vos présents. Oui, tous les traits de désintéressement, de générosité, de reconnoissance que j'étalois à vos regards, n'étoient que des ressorts bas, inventés par le vice, pour contrefaire et séduire la vertu. Voilà, voilà, monsieur, quelle étoit l'âme de cette indigne créature à qui vous vouliez tout sacrifier !

Je dois vous avouer encore que tous mes regrets, après notre rupture, ont été de n'avoir pas suivi la route la plus sûre pour fixer une âme telle que la vôtre. Si vous m'aviez rendue mère, s'il avoit existé un gage de votre passion, avec quelle adresse n'en aurois-je pas su profiter? Immoler votre gloire à l'amour paternel ne vous auroit plus semblé un déshonneur. Sans m'estimer, n'ayant plus même pour moi de passion forte, vous n'auriez pu résister aux caresses d'un enfant qui vous auroit demandé de lui donner un père. Cet enfant formé par mes soins, adroitement tendre, auroit tout obtenu de vous. C'en étoit fait,

vous assuriez son état, en remplissant les vues ambitieuses de sa coupable mère. Eh! de quel œil les témoins de mon ignominie vous auroient-ils vu? De quel front auriez-vous pu soutenir leurs regards et ceux de votre famille? Méprisé le reste de votre vie, obligé de vous dérober à la société, ou d'y essuyer chaque jour de nouvelles humiliations, le cœur plein de honte et de regrets, la mort seule eût pu finir vos amertumes. Tremblez à la vue du précipice où je vous aurois plongé!

Voilà, monsieur, ce que mes remords, ma reconnoissance, la vertu dont vous m'avez frayé la route, voilà tout ce que ces sentiments réunis m'ont forcée de vous déclarer. Jouissez du bonheur pur qui vous a été réservé. Félicitez-vous sans cesse de vous voir arraché à mes dangereux liens, et d'avoir mérité la plus aimable et la plus vertueuse des femmes. Le cœur plein de vos bienfaits et de mes fautes, si j'ose, après tant de crimes, invoquer le ciel pour d'autres que pour moi, je ne cesserai de lui demander pour vous, monsieur, et pour madame la marquise de Roselle, ses plus grandes faveurs; et ce sera l'emploi le plus doux du reste d'une vie prête à s'éteindre.

FIN DES LETTRES DU MARQUIS DE ROSELLE

MADAME DE GENLIS

MADEMOISELLE

DE CLERMONT

MADEMOISELLE

DE CLERMONT[1]

Non, quoi qu'en disent les amants et les poëtes, ce n'est point loin des cités fastueuses, ce n'est point dans la solitude et sous le chaume que l'amour règne avec le plus d'empire. Il aime l'éclat et le bruit, il s'exalte de tout ce qui satisfait l'ambition, la louange, la pompe et la grandeur. C'est au milieu des passions factices, produites par l'orgueil et par l'imagination, c'est dans

[1] Nous ne donnerons point ici la biographie de madame de Genlis, ni la liste de ses trop nombreux ouvrages. Cette femme célèbre s'est peinte elle-même dans ses *Mémoires* d'une manière plus ou moins flatteuse, mais assurément bien diffuse : 8 volumes ! S'il nous fallait entrer dans le détail de sa vie et de ses livres, nous dépasserions de beaucoup en longueur la nouvelle si courte que nous offrons aux lecteurs, et dès lors il n'y aurait plus de proportion entre l'œuvre même et la notice. Bornons-nous à dire que, malgré les récriminations très-vives et souvent très-fondées qu'elle a soulevées contre elle, madame de Genlis était une femme d'esprit et de talent, au style facile, trop facile. *Mademoiselle de Clermont* est regardée à juste titre comme son chef-d'œuvre. « Là, en effet, dit très-bien madame Tastu, dans une proportion qui ne permet pas les longueurs, brillent toutes les qualités qui distinguent madame de Genlis. Un style pur, élégant, naturel, de ce naturel épuré par le contact d'une société polie; une peinture touchante de la passion, telle qu'elle peut exister au milieu des frivolités du monde et des entraves de la grandeur, une finesse d'observation qui ne nuit point à l'intérêt du récit, assurent à ce petit roman une place durable parmi les productions qui honorent la littérature française. » F. L.

les palais, c'est entouré des plus brillantes illusions de la vie, qu'il naît avec promptitude et qu'il s'accroît avec violence ; c'est là que la délicatesse et tous les raffinements du goût embellissent ses offrandes, président à ses fêtes, et donnent à son langage passionné des grâces inimitables et une séduction trop souvent irrésistible !

J'ai vécu sur les bords heureux que la Loire baigne et fertilise ; dans ces belles campagnes, dans ces bocages formés par la nature, l'amour n'a laissé que des traces légères, des monuments fragiles comme lui, quelques chiffres grossièrement ébauchés sur l'écorce des ormeaux, et pour traditions quelques romances rustiques, plus naïves que touchantes. L'amour seulement a plané sur ces champs solitaires ; mais c'est dans les jardins d'Armide ou de Chantilly qu'il s'arrête, c'est là qu'il choisit ses adorateurs, qu'il marque ses victimes, et qu'il signale son funeste pouvoir par des faits éclatants, recueillis par l'histoire et transmis d'âge en âge. J'entreprends d'en retracer un, dont le souvenir touchant poursuit partout à Chantilly, et répand sur ces beaux lieux un charme mélancolique. C'est dans les bois de Sylvie [1], c'est dans l'allée fatale de Melun, c'est sur la trace de deux amants infortunés que j'ai médité le triste récit de leurs amours... Je laisse à d'autres la gloire de briller par des fictions ingénieuses, je ne veux intéresser que par la vérité; si j'y parviens, je m'en applaudirai : plaire en n'offrant que des tableaux touchants et fidèles, c'est instruire.

Mademoiselle de Clermont reçut de la nature et de la fortune tous les dons et tous les biens qu'on envie : une naissance royale, une beauté parfaite, un esprit fin et délicat, une âme sensible, et cette douceur, cette égalité de caractère si précieuses et si rares, surtout dans les personnes de son rang. Simple, naturelle, parlant peu, elle s'exprimoit toujours avec agrément et

[1] Nom donné à l'une des plus charmantes parties des jardins.

justesse; on trouvoit dans son entretien autant de raison que de charme. Le son de sa voix s'insinuoit jusqu'au fond du cœur, et un air de sentiment répandu sur toute sa personne donnoit de l'intérêt à ses moindres actions : telle étoit mademoiselle de Clermont à vingt ans. Paisible, admirée, sans passions, sans foiblesse, heureuse alors... monsieur le duc, son frère [1], la chérissoit ; mais naturellement imposant et sévère, il avoit sur elle la supériorité et tout l'ascendant que devoient lui donner son caractère, l'âge, l'expérience et le rôle qu'il jouoit dans le monde ; aussi n'eut-elle jamais pour lui qu'une tendresse craintive et réservée, qui ressembloit moins à l'amitié d'une sœur qu'à l'attachement d'une fille timide et soumise. Ce fut à peu près dans ce temps que mademoiselle de Clermont parut à Chantilly pour la première fois. Jusqu'alors sa grande jeunesse l'avoit empêchée d'y suivre monsieur le duc. Elle y arriva sur la fin du printemps; elle y fixa sur elle tous les yeux, et sut bientôt obtenir tous les suffrages. Les princesses ont l'avantage d'inspirer moins d'envie par leurs agréments que les femmes d'une condition ordinaire. Leur élévation semble éloigner les idées de rivalité ; d'ailleurs, avec de la grâce et de la bonté, elles peuvent, sinon gagner tous les cœurs, du moins flatter la vanité des femmes de la société, leurs préférences sont des faveurs, et la coquetterie, qui n'est elle-même qu'une ambition, leur pardonne leurs succès, si elles sont affables et constamment obligeantes.

Chantilly est le plus beau lieu de la nature ; il offre à la fois tout ce que la vanité peut désirer de magnificence, et tout ce qu'une âme sensible peut aimer de champêtre et de solitaire. L'ambitieux y voit partout l'empreinte de la grandeur ; le guerrier s'y rappelle les exploits d'un héros. Où peut-on mieux

[1] Prince du sang, et premier ministre dans la jeunesse de Louis XV. On l'appelait *monsieur le duc*, sans ajouter son nom, comme on avait désigné le grand Condé par le titre de *monsieur le prince*.

rêver à la gloire que dans les bosquets de Chantilly ? Le sage y trouve des réduits retirés et paisibles, et l'amant s'y peut égarer dans une vaste forêt, ou dans l'île d'Amour[1]. Il est difficile de se défendre de l'émotion qu'inspire si naturellement la première vue de ce séjour enchanté : mademoiselle de Clermont l'éprouva ; elle sentit au fond de son cœur des mouvements d'autant plus dangereux qu'ils étoient nouveaux pour elle. Le plaisir secret de fixer sur soi tous les regards et d'exciter l'admiration de la société la plus brillante, la première jouissance des hommages et de toutes les prérogatives attachées au plus haut rang ; l'éclat des fêtes les plus somptueuses et les plus ingénieuses ; le doux poison de la louange si bien préparé là ; des louanges qui ne sont offertes qu'avec un tour délicat et neuf, et qui sont toujours si imprévues et si concises qu'on n'a le temps ni de s'armer contre elles, ni de les repousser ; des louanges que le respect et le bon goût prescrivent de ne donner jamais qu'indirectement (eh ! comment refuser celles-là ?) : que de séductions réunies ! Est-il possible, à vingt ans, de se défendre de l'espèce d'enivrement qu'elles doivent inspirer ?

Mademoiselle de Clermont avoit toujours aimé la lecture ; ce goût devint une passion à Chantilly. Tous les jours, après dîner jusqu'à l'heure de la promenade, on faisoit, dans un petit cabinet séparé, une lecture tout haut des romans les plus intéressants, et communément, c'étoit mademoiselle de Clermont qui vouloit se charger de cet exploit. Souvent l'excès d'un attendrissement qu'elle ne pouvoit modérer la forçoit de s'interrompre ; on ne manquoit jamais, dans ces occasions, de louer sa manière de lire et sa sensibilité. Les femmes pleuroient, les hommes écoutoient avec l'expression de l'admiration et du sentiment ; ils parloient tout bas entre eux ; on les devinoit ; quelquefois on les entendoit (la vanité a l'oreille si fine !). On recueil-

[1] Nom d'une île ravissante près du château.

loit les mots *ravissant ! enchanteur !...* Un seul homme, toujours présent à ces lectures, gardoit un morne et froid silence, et mademoiselle de Clermont le remarqua. Cet homme étoit le duc de Melun, dernier rejeton d'une maison illustre. Son caractère, ses vertus, lui donnoient une considération personnelle, indépendante de sa fortune et de sa naissance. Quoique sa figure fût noble, et sa physionomie douce et spirituelle, son extérieur n'offroit rien de brillant; il étoit froid et distrait dans la société; avec un esprit supérieur, il n'étoit point ce qu'on appelle un homme aimable, parce qu'il n'éprouvoit aucun désir de plaire, non par dédain ou par orgueil, mais par une indifférence qu'il avoit constamment conservée jusqu'à cette époque. Trop austère, trop éloigné de toute espèce de dissimulation pour plaire, il étoit cependant généralement aimé dans le monde; on ne trouve pas que les gens vertueux soient amusants, mais lorsqu'on les croit sincères, on pense qu'ils sont les amis les plus solides et les rivaux les moins dangereux, surtout à la cour : on a sur eux tant d'avantages! Il est tant de moyens puissants de réussir qu'ils rejettent ou qu'ils dédaignent... On ne craint d'eux que leur réputation, et cette espèce de crainte ne sauroit inspirer la haine; l'intrigue l'emporte si facilement sur les droits que peut donner le mérite le mieux reconnu! Enfin le duc de Melun, avec la politesse la plus noble, n'avoit aucune galanterie, sa sensibilité même et une extrême délicatesse l'avoient préservé jusqu'alors d'un engagement formé par le caprice : à peine âgé de trente ans, il n'étoit encore que trop susceptible d'éprouver une grande passion; mais, par son caractère et par ses mœurs, il étoit à l'abri de toutes les séductions de la coquetterie. Monsieur le duc l'estimoit profondément, et l'honoroit de sa confiance; mademoiselle de Clermont le savoit, et elle vit avec une sorte de peine qu'il fût le seul à lui refuser le tribut de louanges qu'elle recevoit d'ailleurs de toutes les personnes de la société. Cependant, en réfléchissant à son assiduité,

elle pensa que ces lectures n'étoient pas sans quelque intérêt pour lui ; elle eut la curiosité de questionner à cet égard la marquise de G***, parente et amie de M. de Melun, et elle apprit, avec un dépit mêlé de chagrin, que M. de Melun avoit toujours eu l'habitude, non d'écouter ces lectures, dit madame de G*** en riant, mais d'y assister. — Il préfère notre cabinet, continua la marquise, à la bruyante salle de billard, et au salon qui, à cette époque de la journée, n'est occupé que par les joueuses de cavagnole ; il trouve qu'on peut rêver plus agréablement parmi nous ; il nous apporte toute sa distraction, et du moins nous ne pouvons lui reprocher de nous en causer, car il est impossible d'avoir un auditeur plus silencieux et plus immobile.

Mademoiselle de Clermont, vivement piquée, eut ce jour-là, pendant la lecture, plus d'une distraction ; souvent ses yeux se tournèrent vers le duc de Melun, plus d'une fois ses regards rencontrèrent les siens ; en sortant du cabinet, elle résolut de lui parler.

Le soir, à la promenade, elle feignit d'être fatiguée, et pria le duc de Melun de lui donner le bras ; cette distinction parut le surprendre, et mademoiselle de Clermont, s'éloignant de quelques pas de la compagnie : J'ai une question à vous faire, dit-elle avec un sourire plein de charmes, et je me flatte que vous y répondrez avec votre sincérité accoutumée. Vous ne manquez pas une de nos lectures, cependant j'ai cru m'apercevoir qu'elles vous causoient du dégoût et de l'ennui ; sans doute que le choix vous en déplaît, et que vous le trouvez trop frivole : je voudrois savoir là-dessus votre manière de penser ; l'opinion de l'ami de mon frère ne peut m'être indifférente. A ces mots, le duc, étonné, resta un instant interdit, et se remettant de son trouble : Je vois sans peine, reprit-il, des gens d'un esprit médiocre et d'une condition ordinaire faire du temps de la jeunesse un usage inutile et vain ; mais cet abus m'afflige vivement dans les personnes que leur rang et leur supériorité élèvent au-

dessus des autres. Mademoiselle m'ordonne de lui ouvrir mon cœur, et elle vient d'y lire. Le duc prononça ces dernières paroles avec émotion. Mademoiselle de Clermont rougit, baissa les yeux, garda le silence pendant quelques moments, ensuite elle appela une des dames qui la suivoient, ce qui termina cette conversation.

Le lendemain, à l'heure de la lecture, on présenta à mademoiselle de Clermont un roman commencé la veille; elle le prit, et le posant sur une table : Je suis ennuyée des romans, dit-elle en regardant le duc de Melun; ne pourrions-nous pas faire une lecture plus utile et plus solide? On ne manqua pas d'applaudir à cette idée, qui, cependant, déplut en secret à plus d'une femme. On alla chercher un livre d'histoire que mademoiselle de Clermont commença avec un air d'application et d'intérêt qui n'échappa point à M. de Melun. Le soir, à souper, mademoiselle de Clermont le fit placer à côté d'elle. Ils gardèrent l'un et l'autre le silence, jusqu'au moment où la conversation générale devint assez bruyante pour favoriser un entretien particulier. Vous avez vu tantôt, dit mademoiselle de Clermont, que je sais profiter des conseils qu'on me donne; j'espère que cet exemple vous encouragera. La crainte de vous déplaire, répondit le duc, pourroit seule réprimer mon zèle; autorisé par vous, je sens qu'il n'aura plus de bornes. Ces paroles, prononcées avec effusion, attendrirent mademoiselle de Clermont; un regard plein de sentiment fut sa seule réponse. Elle n'avoit jamais éprouvé autant de désir de plaire; elle déploya dans cette soirée tous les charmes de son esprit; et de son côté, le duc l'étonna par une vivacité qu'on ne lui voyoit jamais, par le choix et la délicatesse de ses expressions.

Les jours suivants, mademoiselle de Clermont n'osa donner au duc de Melun des préférences qu'on auroit fini par remarquer; mais elle les prodigua à la marquise de G***, cousine du duc, et intimement liée avec lui depuis son enfance. En amitié

ainsi qu'en amour les princesses sont condamnées à tous les premiers frais. Le respect défend de les prévenir, ou de s'approcher d'elles sans leur invitation. Il résulte de ces lois trop sévères, inventées par l'orgueil, que la princesse la plus fière fait souvent des démarches et des avances que très-peu de femmes d'un rang inférieur oseroient se permettre.

La subite amitié de mademoiselle de Clermont pour madame de G*** parut extraordinaire à tout le monde. La marquise n'étoit plus de la première jeunesse, et elle avoit plus de mérite que d'agréments; cependant personne alors ne devina le motif de mademoiselle de Clermont. On imagina que monsieur le duc lui avoit recommandé de se lier avec madame de G***, dont la réputation étoit parfaite à tous égards. M. de Melun n'osa s'arrêter aux idées que lui inspiroit confusément cette intimité; mais la marquise parut lui devenir plus chère encore : dès qu'elle étoit un moment éloignée de mademoiselle de Clermont, il se rapprochoit d'elle; il avoit avec elle dans ses manières quelque chose de plus affectueux qu'à l'ordinaire. Il se plaçoit toujours à table à côté d'elle; et alors il n'étoit séparé de mademoiselle de Clermont que par elle; car la princesse, à dîner et à souper, ne manquoit jamais d'appeler madame de G***, dont elle devint absolument inséparable.

Monsieur le duc fut obligé de faire une course à Paris. Au jour fixé pour son retour, mademoiselle de Clermont imagina de lui préparer une espèce de fête, terminée par un bal. Elle dansoit parfaitement, M. de Melun ne l'avoit jamais vue danser... elle savoit que, malgré son austérité, il aimoit assez la danse, et qu'il étoit cité comme l'un des meilleurs danseurs de la cour.

Le soir, étant à sa fenêtre, elle vit passer, dans une des cours, madame de G*** et M. de Melun qui alloient se promener. Elle descendit seule précipitamment et alla les joindre; elle prit le bras du duc, et elle dirigea ses pas vers l'île d'Amour. Débar-

rassée, pour quelques instants, des entraves de l'étiquette, sans suite, presque tête à tête avec M. de Melun, il lui sembla qu'elle entroit pour la première fois dans cet île délicieuse dont elle ne prononça le nom qu'avec émotion. Madame de G*** ne manquoit pas d'esprit, mais elle avoit un désagrément qui rend extrêmement insipide dans la société, celui de se répéter, et de revenir continuellement sur les mêmes idées. M. de Melun lui inspiroit autant d'estime et de confiance que d'amitié; cependant elle avoit avec lui, dans le monde, un ton fatiguant de persiflage qu'elle quittoit rarement et qu'elle prenoit surtout quand elle vouloit plaire. Elle plaisantoit sans cesse, avec plus de monotonie que de finesse, sur sa froideur et sur sa distraction, et l'île d'Amour lui fournit un grand nombre de moqueries de ce genre. On s'assit en face d'un beau groupe en marbre, connu sous le nom de la *Déclaration;* il représente un jeune homme aux pieds d'une nymphe, à laquelle il paroît faire *une déclaration*, tandis qu'il est lui-même inspiré par l'Amour, debout à ses côtés et lui parlant tout bas à l'oreille. M. de Melun regardant fixement ces statues, la marquise se mit à rire : Vous avez l'air, dit-elle, d'écouter ce jeune homme: mais à quoi vous serviroit de l'entendre? vous ne le comprendriez pas. Je pensois, reprit M. de Melun, qu'ici surtout l'Amour devroit se condamner au silence, car toutes les expressions dont il pourroit se servir ont été profanées par le mensonge et par la flatterie. Voilà bien la réflexion d'un misanthrope! s'écria la marquise. Du moins, reprit mademoiselle de Clermont, ce n'est pas celle d'un courtisan; mais elle est bien triste, ajouta-t-elle en soupirant. Cet entretien fut interrompu par un homme d'un certain âge, d'un extérieur noble et respectable, qui s'approcha de mademoiselle de Clermont pour lui présenter un placet. Cette princesse étoit naturellement affable; d'ailleurs, la présence de M. de Melun ajoutoit infiniment à sa bonté. L'inconnu fut accueilli avec tant de bienveillance, qu'il entra

dans quelques détails. Sa demande étoit parfaitement fondée; c'étoit une grâce qui dépendoit de monsieur le duc : il s'agissoit de réparer une injustice qui ravissoit à cet homme toute sa fortune; mais l'affaire ne souffroit aucun retardement; il falloit obtenir le soir même la signature de monsieur le duc. Mademoiselle de Clermont s'en chargea formellement, et ce fut avec autant de sensibilité que de grâce, d'autant mieux que M. de Melun, qui connoissoit cette affaire, l'assura que cet homme méritoit, à tous égards, sa protection. On retourna au château; mademoiselle de Clermont entra un moment dans le salon; tout le monde n'étoit point encore rassemblé; elle s'assit auprès d'une table sur laquelle, en s'appuyant, elle posa le placet qu'elle venoit de recevoir. Au bout de quelques minutes, on accourut pour l'avertir qu'un habit de bal qu'elle avoit commandé venoit d'arriver de Paris. Elle se leva précipitamment, emmena madame de G***, et sortit du salon. M. de Melun, resté seul auprès de la table, aperçut le placet oublié... Il le prit et le mit dans sa poche, décidé à ne le rendre que si on le redemandoit. Il resta exprès dans le salon, afin de voir si on enverroit chercher ce placet reçu avec tant d'attendrissement; mais l'habit de bal, mais l'attente d'une fête, avoient fait oublier sans retour et le placet et l'homme intéressant et opprimé.

Monsieur le duc n'arriva qu'à l'heure du souper; M. de Melun ne se mit point à table, il resta dans le salon. Mademoiselle de Clermont regarda plus d'une fois du côté de la porte; elle fut rêveuse et préoccupée pendant tout le temps du souper. En sortant de table, elle remonta dans son appartement, afin de s'habiller pour le bal, qui commença à minuit. Alors parut mademoiselle de Clermont, dans une parure éblouissante. A son aspect, il y eut dans toute la salle une espèce d'exclamation universelle. M. de Melun, placé dans un coin, la vit, soupira, et, sortant aussitôt de la galerie, il passa dans un salon où l'on jouoit; il s'assit tristement dans l'embrasure d'une fenêtre, et

ne faisant nulle attention à tout ce qui l'entouroit, il tomba dans la plus profonde rêverie.

Cependant mademoiselle de Clermont, en dansant la première contredanse, jetoit autour d'elle des regards inquiets, et cherchoit vainement le seul objet dont elle désirât le suffrage. La contredanse lui parut d'une longueur mortelle; quand elle en fut quitte, elle se plaignit du chaud, afin d'avoir un prétexte de traverser la galerie et d'aller dans la pièce à côté. Madame de G*** l'accompagna. En entrant dans le salon des joueurs, elle aperçut dans l'instant M. de Melun, quoiqu'elle ne pût voir qu'un pan de son habit. Elle dirigea ses pas de ce côté; à quelque distance de la fenêtre, madame de G*** s'arrêta pour parler à quelqu'un, et mademoiselle de Clermont, s'avançant, se trouva seule auprès du duc, qui se leva en tressaillant. Eh! bon Dieu, M. de Melun, s'écria-t-elle, que faites-vous donc là? A cette question, le duc répondit d'un ton glacial qu'il s'étoit placé à l'écart, parce qu'il ne vouloit ni danser ni jouer. Mademoiselle de Clermont resta pétrifiée. La marquise survint, qui, suivant sa coutume, adressa à M. de Melun plusieurs plaisanteries sur *sa sauvagerie*. Mademoiselle de Clermont s'éloigna brusquement, et se hâta de rentrer dans la galerie. Blessée, irritée autant que surprise, mais soutenue par la fierté et par le dépit même, elle se remit à danser, en montrant la plus grande gaieté; elle trouvoit une sorte de soulagement dans cette affectation; c'étoit une vengeance. D'ailleurs, elle espéroit toujours que M. de Melun viendroit au moins faire un tour dans la galerie; mais il n'y parut point. Il fut demandé vainement par plusieurs danseuses, qui lui envoyèrent une députation, qui ne le trouva plus dans la salle de jeu, et qui vint dire que vraisemblablement il étoit allé se coucher. Alors mademoiselle de Clermont perdit subitement toute sa gaieté factice; le bal devint pour elle mortellement insipide; elle ne sentit plus qu'un invincible ennui et le désir de se retrouver seule. Monsieur le duc alla se coucher à

deux heures, et peu de temps après, mademoiselle de Clermont se retira. Elle ne s'avouoit point encore ses sentiments secrets, rien de frivole n'avoit contribué à les faire naître ; ce n'étoit ni la figure, ni les agréments de M. de Melun qui avoient fixé son attention sur lui ; c'étoit encore moins sa galanterie, elle ne l'avoit distingué que par son austérité, par sa raison, et par la droiture de son caractère : ce qu'elle éprouvoit n'étoit donc point de l'amour. Elle cherchoit un ami vertueux et sévère, comment s'alarmer d'un attachement de ce genre ? C'est ainsi qu'elle raisonnoit. Par la suite, l'expérience lui apprit que, pour les femmes honnêtes et sensibles, le véritable amour n'est autre chose qu'une amitié exaltée, et que celui-là seul est durable. C'est pourquoi l'on peut citer tant d'exemples de femmes qui ont eu de grandes passions pour des hommes avancés en âge, ou d'un extérieur repoussant.

Mademoiselle de Clermont fit les plus tristes réflexions sur la conduite du duc de Melun ; depuis plus de trois semaines elle voyoit en lui, malgré son extrême réserve, tous les signes et tous les vrais témoignages d'un vif intérêt ; il n'entroit jamais dans le salon sans la chercher des yeux ; ses regards se portoient sur elle avec une expression particulière, le son de sa voix étoit plus doux en lui parlant... ce jour même il s'étoit entretenu avec elle d'une manière si agréable, et qui souvent avoit eu quelque chose de si affectueux !... Il aimoit la danse, il en étoit convenu... Pourquoi donc ce caprice? Pourquoi ce ton si sec, si rempli d'humeur, et cette affectation si peu polie de ne pas paroître un instant dans la salle de bal ?... Ces diverses pensées occupèrent mademoiselle de Clermont durant la plus grande partie de la nuit ; cependant elle se leva de bonne heure ; elle sortit, dans l'intention d'aller se promener ; en passant dans son salon, elle éprouva une surprise peu agréable en apercevant l'homme qui, la veille, lui avoit présenté un placet dans l'île d'Amour ; elle se rappela, avec douleur, l'oubli total d'une pro-

messe solennelle qui avoit eu pour témoin M. de Melun. Qu'alloit-elle répondre à cet homme malheureux, qui avoit compté sur sa parole? Comment pourroit-elle réparer une négligence si coupable, et qu'en penseroit M. de Melun? Toutes ces idées se présentèrent à la fois à son imagination, et lui causèrent un trouble inexprimable. Elle s'arrêta sans avoir la force de dire un seul mot, et l'homme au placet s'approchant d'elle avec une physionomie qui exprimoit la joie la plus vive : Je viens, dit-il, remercier Votre Altesse sérénissime, à laquelle je dois le repos et le bonheur de ma vie. Comment? M. le duc de Melun, qui m'a fait l'honneur de venir chez moi ce matin, m'a appris ce que je devois à vos bontés ; il a daigné m'apporter le consentement du prince obtenu, hier au soir, à la sollicitation de mademoiselle... M. de Melun vous a dit cela? Oui, mademoiselle, en me rendant, avec la signature du prince, le mémoire que j'ai pris la liberté de vous remettre hier.

A ces mots, mademoiselle de Clermont balbutia quelques mots obligeants sur le plaisir que lui causoit le succès de cette affaire, et sur-le-champ elle se rendit chez monsieur le duc, qui lui confirma tout ce qu'on venoit de lui dire. Vous devez, dit-il, des remercîments à M. de Melun, pour la chaleur qu'il a mise à cette affaire, parce qu'il savoit, m'a-t-il dit, qu'elle vous intéresse vivement. En rentrant pour me coucher, je l'ai trouvé établi chez moi, m'attendant de pied ferme, pour me forcer, malgré ma lassitude et l'heure indue, à écouter la lecture du placet, et ensuite à l'apostiller de ma main.

Ce détail acheva de porter au comble la douloureuse confusion de mademoiselle de Clermont ; elle se hâta de quitter monsieur le duc pour aller se promener, sûre de trouver à cette heure M. de Melun près du grand canal : une femme connoît si promptement toutes les habitudes de l'objet qu'elle aime, et sans avoir l'air de s'en informer! Les femmes seules possèdent le secret d'apprendre parfaitement tout ce qu'elles n'osent demander, par

l'art de savoir faire des questions indirectes avec une adresse inimitable. En effet, mademoiselle de Clermont trouva M. de Melun seul sur les bords du canal. J'ai des remercîments à vous faire, dit-elle en quittant les dames qui l'accompagnoient ; et s'avançant précipitamment vers lui, elle prit son bras, et s'éloignant de manière à n'être entendue de personne : Ah ! monsieur de Melun, dit-elle, quelle opinion avez-vous de moi ! Oh ! ne me jugez point sur une action que je me reprocherai toute ma vie. Il est vrai, cette fête, ce bal, m'ont causé la plus inexcusable distraction ; mais ne l'attribuez point à la coquetterie, vous seriez injuste. Une idée bien différente m'occupoit. Je ne puis vous parler qu'un moment, et j'aurois tant de choses à vous dire !... Je voudrois me justifier, et je dois vous remercier... Ah ! si vous saviez à quel point je suis pénétrée de ce procédé ! Le plaisir de vous admirer me dédommage de la juste confusion que j'éprouve ; mais si j'ai perdu votre estime, qui me consolera ?... A ces mots, elle regarda M. de Melun, et elle vit ses yeux remplis de larmes ; les siennes coulèrent ; elle serra doucement le bras qu'elle tenoit ; le duc pâlit, ses jambes chancelèrent... Six personnes clairvoyantes et curieuses étoient à quelques pas de lui ; l'excès de son émotion, de sa contrainte et de ses inquiétudes rendoient sa situation aussi pénible qu'embarrassante... Mademoiselle de Clermont, plus heureuse, ne sentoit que la joie d'avoir lu dans son cœur. Tous les deux gardoient le silence, et, sans effort, ils venoient de s'entendre !... Enfin mademoiselle de Clermont, reprenant la parole : Voilà donc pourquoi, dit-elle en souriant, vous n'avez pas voulu danser hier ?... J'avoue, répondit le duc, que j'avois un peu d'humeur contre le bal... Ah ! s'écria mademoiselle de Clermont, ce n'étoit point le bal... Elle s'arrêta et rougit... *Le bal !* reprit-elle, je le déteste, et je fais vœu de passer une année entière sans danser. Une année entière ! Oui, je le jure à M. de Melun. Et les bals de la cour ? Je trouverai un prétexte pour n'y point danser, et

laissez-moi croire que ce petit sacrifice sera une espèce d'expiation, à vos yeux, d'une légèreté qui a dû vous donner de mon caractère une opinion si défavorable. En prononçant ces paroles, elle se tourna vers les personnes qui la suivoient, et alla les rejoindre. Toute cette journée fut pour elle un enchantement : elle avoit vu M. de Melun pâlir et s'attendrir ; cet homme si sage, si austère, si maître de lui-même, si froid en apparence, elle l'avoit vu se troubler, chanceler, et près de se trouver mal !... Qu'elle étoit heureuse et fière, en se retraçant ce moment de saisissement et de bonheur !... Comme elle fut aimable, accueillante tout le reste du jour, et contente de tout ce qui l'entouroit ! A dîner, elle appela M. de Melun et madame de G***, et les fit placer à ses côtés. Comme toutes les plaisanteries les plus rebattues de la marquise lui parurent agréables ! Comme elle en rit naturellement ! Pour le duc, il ne rioit pas ; il ne fut jamais plus silencieux et plus taciturne : mais son regard étoit si doux ! et quand il ne répondoit pas, il soupiroit ; ce qui vaut mieux en présence d'un tiers que la réponse la plus spirituelle.

A l'heure de la promenade, au moment de monter en calèche, une des dames de mademoiselle de Clermont voulut prendre, des mains d'une jeune paysanne, un placet présenté à la princesse : Donnez, dit cette dernière en regardant M. de Melun, donnez-moi ce placet, je ne le perdrai pas. Et se retournant vers la jeune paysanne, elle l'invita à revenir au château dans la soirée, car sa jolie figure et son air abattu faisoient pressentir que sa demande devoit être intéressante. Le placet fut lu dans la calèche ; il contenoit la plainte naïve et touchante d'une jeune fille séduite et abandonnée par un valet de pied de la princesse. Qu'elle fut bien inspirée, cette jeune fille, en présentant son placet ce jour-là ! Elle l'avoit terminé par cette phrase : Si Votre Altesse m'abandonne, je n'aurai plus d'autre ressource que de m'aller jeter dans le grand canal.

M. de Melun étoit dans la calèche ; le secret de la jeune fille

pouvoit-il être bien gardé? Comment laisser échapper une telle occasion de parler d'*amour*, de *malheur*, de *désespoir*, et de montrer toute sa sensibilité?... Pardonnons à l'amour un peu d'ostentation ; le seul désir de plaire ou de briller en donne tant !...

Mademoiselle de Clermont trouva la paysanne au château ; le valet de pied fut appelé, sermonné ; la jeune fille richement dotée, les deux amants raccommodés, et l'engagement du mariage irrévocablement pris.

Après souper, on proposa une promenade sur l'eau, et l'on se rendit au canal de Chantilly, où l'on trouva plusieurs gondoles illuminées suivies de petites barques remplies de musiciens. Un temps pur et serein, le calme de la nuit, une musique délicieuse, la lumière douce et tendre du plus beau clair de lune, tout portoit au fond du cœur de mademoiselle de Clermont des impressions d'autant plus vives qu'elles étoient nouvelles. Dans un moment où la conversation générale étoit extrêmement bruyante, mademoiselle de Clermont, sous prétexte de vouloir entendre mieux la musique, se retira dans le coin le plus obscur de la gondole. Elle s'abandonnoit au charme d'une rêverie profonde, lorsqu'un mouvement qu'elle entendit derrière elle lui fit tourner la tête, et elle vit le duc de Melun qui paroissoit vouloir s'éloigner. Quoi donc ! dit-elle en rougissant, c'est moi qui fais fuir M. de Melun ! J'ai craint, reprit le duc, de troubler la solitude que mademoiselle semble chercher... En la partageant, interrompit-elle vivement, vous la rendrez plus agréable. M. de Melun ne répondit que par une inclination respectueuse. Il garda le silence un instant... Enfin, prenant la parole, d'une voix basse et tremblante : Mademoiselle, dit-il, n'a-t-elle point d'ordre à donner pour Paris? je compte partir à la pointe du jour. Dans la disposition où se trouvoit mademoiselle de Clermont, elle ne s'attendoit guère à ce départ précipité. L'adieu de M. de Melun la rendit interdite, et ne pouvant dissimuler entièrement ce qui

se passoit dans son âme: Il faut donc, reprit-elle en le regardant fixement, que vous ayez des affaires bien importantes pour nous quitter d'une manière si brusque et si imprévue ? Le ton interrogatif de mademoiselle de Clermont indiquoit une question.

Le duc parut embarrassé: Le respect, répondit-il, est souvent un obstacle à la confiance... J'entends cette défaite, interrompit mademoiselle de Clermont ; elle ne me satisfoit pas, mais elle me suffit. Ces mots, prononcés avec beaucoup de feu, firent soupirer M. de Melun ; il leva les yeux au ciel, et en les baissant, il rencontra ceux de mademoiselle de Clermont, plus beaux, plus touchants, plus expressifs qu'ils ne furent jamais: il alloit parler, et peut-être trahir entièrement les secrets de son cœur, lorsque M. le duc, s'approchant, mit fin à cet entretien si pénible et si dangereux.

Au moment où le jour commençoit à paroître, on le vint dire à mademoiselle de Clermont, qui, de premier mouvement, s'écria : Quoi ! déjà... Ah ! que j'en suis fâchée, et que je regrette la nuit ! Ces paroles furent entendues par M. de Melun, et la sensibilité dont elles le pénétrèrent fut une nouvelle raison pour lui de hâter son départ ; il comprit trop à quel point il étoit nécessaire. A l'instant où l'on descendoit des gondoles pour retourner au château, M. de Melun approcha du duc, feignit d'avoir reçu des lettres qui demandoient sa présence à Paris, prit congé de lui, et s'arracha de Chantilly avec autant de peine que de courage. Son départ acheva d'éclairer mademoiselle de Clermont sur le sentiment qui la dominoit. Livrée à l'ennui, aux regrets, à ce vide affreux qu'on éprouve loin du seul objet qui peut intéresser, elle n'avoit qu'une consolation, l'espoir de son retour, et qu'un plaisir, celui de guetter à sa fenêtre toutes les voitures qui arrivoient dans la cour. Lorsqu'elle étoit dans le salon, elle entendoit toujours la première le bruit d'un carrosse, ou celui d'un fouet de poste. Alors les yeux attachés sur la porte, elle attendoit avec saisissement que cette porte s'ouvrît ;

et quelle désagréable sensation lui causoit la personne qui entroit (quelque aimable qu'elle fût)! ce n'étoit pas M. de Melun!.... Quinze mortels jours se passèrent de la sorte, le duc ne revint point ; mais enfin le voyage finit. Avec quelle joie secrète mademoiselle de Clermont retourna à Paris, en songeant qu'elle alloit se retrouver dans les lieux que M. de Melun habitoit !... La première fois que le hasard le lui fit rencontrer, son trouble fut inexprimable, il lui sembloit que tous les yeux étoient fixés sur elle et lisoient au fond de son âme ; mais son agitation et son embarras ne furent remarqués que de l'objet qui les causoit. Le duc, toujours près de se trahir, eut assez de force et de vertu pour la fuir encore de nouveau, malgré la certitude d'être aimé. Tout est compensé dans la nature : si les cœurs sensibles sont souvent ingénieux à se tourmenter, ils ne le sont pas moins à chercher, à trouver des consolations et des dédommagements dans les choses les plus affligeantes.

Mademoiselle de Clermont voyoit dans le soin que M. de Melun mettoit à l'éviter une raison de plus d'admirer son caractère ; et tout ce qui attache davantage à l'objet qu'on aime est un bonheur.

Cependant M. de Melun rencontroit souvent mademoiselle de Clermont, surtout à la cour. L'hiver avançoit, et l'on annonça un bal paré à Versailles, dans lequel le roi, devant danser un quadrille, nomma pour sa danseuse mademoiselle de Clermont. Cette dernière, se trouvant à souper chez monsieur le duc, avec M. de Melun, lui demanda s'il se souvenoit de la promesse qu'elle lui avoit faite d'être un an sans danser. Si je m'en souviens !... reprit vivement M. de Melun. Il n'osa poursuivre. Eh bien ! dit mademoiselle de Clermont, vous qui êtes aussi du quadrille de la cour, vous savez que je suis désignée pour danser avec le roi ! Aussi, répondit M. de Melun en souriant, avois-je eu l'honneur de dire à mademoiselle qu'un *tel vœu* seroit pour elle d'une difficile exécution. Convenez que vous n'a-

vez regardé cet engagement que comme une façon de parler. Mademoiselle, en y réfléchissant, a dû voir qu'il lui seroit impossible de faire une chose si extraordinaire à son âge et dans sa situation. Impossible!... Combien il y a peu de choses impossibles quand... Elle rougit, n'acheva pas, et détourna la tête. Un moment après, reprenant la conversation : Vous croyez donc, reprit-elle, que je danserai au bal paré? A cette question, le duc la regarda fixement d'un air étonné. Non, monsieur, continua-t-elle, je ne danserai que l'été prochain, à Chantilly. Comme elle disoit ces mots, elle se leva de table, et l'on passa dans le salon. Le lendemain, mademoiselle de Clermont écrivit à son frère qu'en descendant seule l'un des petits escaliers de son appartement elle s'étoit donné une entorse. Monsieur le duc reçut ce billet à l'heure de son audience, et cette nouvelle se répandit aussitôt dans tout Paris. Le chirurgien attaché à la princesse, et gagné par elle, déclara qu'il avoit vu son pied, et que la princesse seroit obligée de garder sa chambre six semaines. Elle se mit sur une chaise longue, et reçut ainsi les visites de toute la cour. Le duc de Melun y accourut. Il ne savoit que penser; il se doutoit bien, d'après l'entretien de la veille, que c'étoit une feinte; cependant il étoit possible que l'accident fût réel. Le premier regard de mademoiselle de Clermont le tira de son incertitude; elle sourit en l'apercevant; et dans le moment où il entra, plusieurs personnes s'en allant, et les dames de mademoiselle de Clermont les reconduisant, il s'approcha de sa chaise longue : Eh bien! lui dit mademoiselle de Clermont, étoit-ce une chose impossible?... Et maintenant croirez-vous que ce fut le bal ou le désir de briller dans une nombreuse assemblée qui me fit oublier le placet? Ah! reprit le duc avec attendrissement, pourquoi nous punir tous, quand un seul mot vous suffisoit? Il n'en put dire davantage; les dames de mademoiselle de Clermont se rapprochoient d'elle.

Mademoiselle de Clermont resta en effet six semaines dans sa

chambre; et sur une chaise longue : elle fut remplacée dans le quadrille de la cour; et comme le roi avoit annoncé qu'il y auroit encore un bal, uniquement pour dédommager mademoiselle de Clermont de n'avoir pu aller au premier, elle prit le parti de feindre d'être boiteuse; elle emmaillotta son pied droit de manière à le grossir excessivement, et parut ainsi à la cour. M. de Melun, qui depuis l'histoire de la fausse entorse faisoit assidûment sa cour à mademoiselle de Clermont, y alla ce soir-là de si bonne heure, qu'il trouva le salon vide. Lorsqu'on dit à la princesse qu'il venoit d'arriver, elle donna l'ordre d'avertir ses dames, mais elle ne les attendit pas; elle se hâta d'entrer dans le salon. M. de Melun, la voyant marcher sans boiter, la regardoit de l'air le plus touché. Voyez, dit-elle, comme votre vue me guérit de mes maux!... Ah! s'écria le duc en mettant un genou en terre, quelle raison humaine pourroit tenir à tout ce que j'éprouve depuis six semaines?...

C'étoit enfin parler. Mais aussi c'étoit la première fois qu'il se trouvoit tête à tête avec celle qu'il adoroit, et qui lui donnoit de ses sentiments des preuves si extraordinaires. Mademoiselle de Clermont, toujours debout, fut si émue, si tremblante, qu'elle s'appuya contre une table; le duc, toujours à genoux, fondit en larmes. On entendit du bruit dans l'antichambre : Pour toujours! dit mademoiselle de Clermont d'une voix entrecoupée. Jusqu'au tombeau! répondit le duc en se relevant et en essuyant ses yeux. La porte s'ouvrit, les dames de la princesse entrèrent. Cette dernière eut assez de présence d'esprit pour conter qu'en entrant dans le salon, le battant de la porte étoit tombé sur son pied malade, et qu'il lui étoit échappé un cri qui avoit causé une frayeur extrême à M. de Melun. Cette histoire prévint l'étonnement qu'auroit excité l'altération qu'il étoit impossible de ne pas remarquer sur le visage de mademoiselle de Clermont et sur celui de M. de Melun.

Quelle révolution cette soirée produisit dans l'existence de

mademoiselle de Clermont! Elle étoit adorée, elle avoit reçu le serment de l'être toujours... jusqu'au tombeau!... Ces paroles étoient sorties de la bouche de M. de Melun!... Quels projets formoit mademoiselle de Clermont? Aucun. Animée d'une seule pensée, elle se répétoit: Il m'aime, il me l'a dit! Ce souvenir, cette idée, occupoient son âme tout entière; l'avenir ne pouvoit l'inquiéter, elle n'y voyoit que son amant fidèle jusqu'au tombeau. . Des obstacles? en existoit-il? Qu'avoit-elle à craindre? elle étoit sûre d'être aimée...

Cependant M. de Melun, un peu rendu à lui-même, fut épouvanté de sa foiblesse; il avoit trente ans, il étoit l'ami de monsieur le duc, dont il possédoit toute la confiance, auquel il avoit les plus grandes obligations, et il venoit de déclarer une passion extravagante à sa sœur, à une princesse du sang, jeune, sans expérience... Il savoit que monsieur le duc s'occupoit dans ce moment d'une négociation dont le but étoit le mariage de mademoiselle de Clermont avec une tête couronnée. Dans sa situation, profiter de ses sentiments, achever de la séduire, c'étoit bouleverser sa destinée, c'étoit la perdre, et manquer à tous les devoirs de la reconnoissance et de la probité. Il n'hésita pas à sacrifier sa passion à son devoir; mais comment la contraindre et la cacher après son imprudence de la veille, après avoir fait la déclaration la plus formelle!... Le résultat de ces réflexions fut d'écrire à mademoiselle de Clermont une lettre conçue en ces termes:

« Je ne fus hier qu'un insensé, je serois aujourd'hui le plus vil des hommes si je n'éprouvois pas des remords trop fondés!... Je voudrois pouvoir racheter de mon sang un aveu téméraire et coupable, mais, du moins, je jure, par le sentiment même qui m'égare, de garder désormais un silence éternel... Ce sentiment, devenu tout pour moi, me rendra tout possible; je m'éloignerai, mais pour votre repos, pour votre réputation,

pour votre gloire. Je souffrirai, mais pour vous !... Ah ! remplissez vos nobles destins, et ne me plaignez point !... Depuis six mois ai-je une autre existence que la vôtre ? ne m'est-il pas aussi nécessaire de vous voir l'objet de l'admiration universelle, que de m'estimer moi-même !... Soyez paisible, soyez heureuse, et mon sort ne sera-t-il pas encore assez beau ?... »

Il venoit de terminer cette lettre lorsqu'on entra pour lui annoncer un page de mademoiselle de Clermont, qui entra, et lui remit un billet de la princesse, le premier billet qu'il eût reçu d'elle, un billet de son écriture !.... Il l'ouvrit avec un trouble inexprimable ; mais ce billet ne contenoit rien d'intéressant ; il étoit écrit à la tierce personne ; la princesse demandoit à M. de Melun, pour une de ses dames, sa loge à la Comédie-Françoise. M. de Melun répondit verbalement qu'il alloit porter lui-même ce qu'on lui demandoit, et le page sortit. Quand M. de Melun fut seul, il examina avec attention le billet de la princesse ; et quels furent sa surprise et son attendrissement en lisant, sur le cachet, ces mots qu'il avoit prononcés la veille : *Jusqu'au tombeau !*

Mademoiselle de Clermont, le soir même, avoit envoyé chez son graveur l'ordre de tracer ces paroles sur un cachet tout fait, et de le lui envoyer le lendemain à midi ; ce qui fut exécuté. Afin d'employer ce cachet, elle saisit le prétexte que lui fournit une de ses dames, qui témoigna le désir d'aller à la Comédie ; elle écrivit en sa présence à M. de Melun, pour demander la loge ; le cachet disoit assez pour qu'elle se consolât de ne pouvoir écrire que deux lignes insignifiantes.

M. de Melun se rendit chez mademoiselle de Clermont ; elle étoit seule avec sa dame d'honneur, à laquelle il présenta le billet de loge pour l'offrir à la princesse. Un instant après, la dame d'honneur se leva pour aller chercher son sac à ouvrage, qui étoit à l'autre extrémité de la chambre. Tandis qu'elle avoit

le dos tourné, M. de Melun, d'un air aussi timide que touché, posa sur un guéridon, à côté de la princesse, la lettre qu'il venoit d'écrire : la princesse rougit, mit son mouchoir sur la lettre, et appuyant son bras et sa main sur le guéridon, elle resta dans cette attitude. M. de Melun prit congé d'elle, et la princesse, saisissant la lettre avec le mouchoir qui l'enveloppoit et la cachoit, se hâta de se retirer dans son cabinet.

M. de Melun passa le reste de la journée renfermé chez lui. Le lendemain il eut le désir de revoir mademoiselle de Clermont, afin de connoître, du moins à peu près, l'effet que sa lettre avoit produit sur elle. Il alla souper chez monsieur le duc, sachant que mademoiselle de Clermont y seroit. Il lui trouva l'air agité, mais satisfait. Pendant qu'on arrangeoit les parties de jeu, et que tout le monde étoit debout, elle s'approcha de lui, et en lui demandant à voir la carte qu'il avoit tirée, elle la lui rendit avec un billet que M. de Melun mit aussitôt dans son sein. Malgré la présence de mademoiselle de Clermont, l'impatience de lire sa réponse lui fit paroître la soirée bien longue. Il se retira de bonne heure ; et lorsqu'il fut chez lui, il s'empressa d'ouvrir le billet fermé avec le cachet nouveau, et ne contenant que ce qui suit :

« Pour toujours !...

« LOUISE BOURBON-CONDÉ. »

C'étoit le serment échappé la veille à mademoiselle de Clermont, au moment où M. de Melun se mit à genoux devant elle, et c'étoit avec réflexion qu'elle le répétoit et le signoit. Qu'auroit exprimé de mieux et de plus une longue lettre ? M. de Melun baisa ce touchant écrit, et le remettant sur son sein : Tu resteras là, dit-il, jusqu'au dernier battement de ce cœur sensible et déchiré...

On étoit au mois de février. Quelques jours après, sous prétexte

d'arrangement d'affaires, le duc partit pour une terre qu'il avoit en Languedoc, décidé à y rester trois ou quatre mois.

Ce départ causa autant de chagrin que d'étonnement à mademoiselle de Clermont ; et lorsque au bout de deux mois, elle vit que M. de Melun ne revenoit pas, elle tomba dans une mélancolie dont rien ne put la distraire. Tout le monde attribua sa tristesse au mariage brillant dont il étoit question pour elle, et qui devoit l'éloigner à jamais de la France. Monsieur le duc, en effet, lui en avoit parlé; mais l'ayant trouvée entièrement opposée à ce projet, il lui avoit demandé d'y réfléchir mûrement, et de l'instruire de sa dernière résolution à cet égard, dans le cours du mois de mai. A cette époque revint le duc de Melun, après une absence de trois mois. Le lendemain de son arrivée la marquise de G*** vint trouver mademoiselle de Clermont pour lui faire une confidence au sujet de M. de Melun. Le comte de B***, d'une richesse immense, n'avoit qu'une fille unique, âgée de dix-sept ans, aimable et belle. Cette jeune personne, dont le père commandoit en Languedoc, avoit beaucoup vu le duc dans cette province; ses parents, amis de la marquise, lui avoient confié qu'ils désiroient passionnément l'alliance du duc de Melun, et d'autant plus qu'ils soupçonnoient que leur fille avoit de l'inclination pour lui. Après ce récit, madame de G*** demanda à mademoiselle de Clermont d'engager monsieur le duc à parler à M. de Melun sur une affaire si avantageuse pour lui. Je compte aussi, continua la marquise, lui dire à cet égard tout ce que je pense ; mais, comme il a toujours montré beaucoup d'éloignement pour le mariage, je désire vivement être secondée par monsieur le duc, qui a tant d'ascendant sur son cœur et sur son esprit. Mademoiselle de Clermont interrompit la marquise pour la questionner sur mademoiselle de B***, dont la marquise fit le plus grand éloge. Mademoiselle de Clermont promit de parler à son frère.

Cette conversation causa à mademoiselle de Clermont la plus

vive inquiétude qu'elle eût encore éprouvée. Mademoiselle de B*** aimoit le duc de Melun, et elle étoit charmante... Tous les amis de M. de Melun alloient se réunir pour lui vanter tous les avantages de cette alliance... Quels tristes sujets de réflexion! Hélas! se disoit-elle, le sentiment qu'on suppose à mademoiselle de B*** (et qu'elle n'a peut-être pas) intéresse tout le monde; et moi, pour éviter un blâme universel, je dois cacher celui que j'éprouve! cependant je suis libre aussi... Que je le hais, ce rang funeste où le sort m'a placée!... M. de Melun, lui-même, croit que je dois à cette odieuse élévation le sacrifice d'un attachement si tendre; il croiroit, en y répondant, se rendre indigne de l'inspirer... Ne s'est-il pas rétracté? N'a-t-il pas fui loin des lieux que j'habitois!... Il épousera peut-être mademoiselle de B*** par reconnoissance, tandis qu'avec moi le parjure, l'ingratitude et la barbarie ne lui paroissent que de la générosité!... Des larmes amères accompagnoient ces tristes réflexions. Cependant elle se décida à faire auprès de monsieur le duc la démarche qu'on désiroit; d'ailleurs c'étoit un prétexte pour parler de M. de Melun, et c'étoit un moyen prompt d'apprendre avec certitude ses sentiments à cet égard. Monsieur le duc étoit à Versailles pour trois jours; il falloit attendre son retour. Pendant ce temps, mademoiselle de Clermont ne revit point M. de Melun; mais elle sut qu'il étoit maigri, et plus distrait que jamais; elle sut aussi tous les détails imaginables sur mademoiselle de B***, sur sa figure, sur son caractère, sur ses talents. Elle n'auroit pu la méconnoître si elle l'eût rencontrée.

Aussitôt que monsieur le duc fut revenu de Versailles, mademoiselle de Clermont lui rendit compte de tout ce que madame de G*** lui avoit dit, et elle eut assez d'empire sur elle-même (les princesses en ont plus que les autres femmes) pour montrer le désir de voir réussir ce mariage. Monsieur le duc réfléchit un moment, ensuite il dit à mademoiselle de Clermont

que M. de Melun ayant beaucoup d'attachement pour elle, il désiroit qu'elle lui parlât aussi. Je le verrai demain matin, continua-t-il, et ensuite je vous l'enverrai. Ceci n'étoit pas dit sans dessein; monsieur le duc n'avoit encore aucun soupçon des sentiments mutuels de sa sœur et de M. de Melun, mais il savoit que ce dernier avoit obtenu l'estime et la confiance de mademoiselle de Clermont, et il vouloit l'engager à lui parler du mariage pour lequel elle montroit tant d'éloignement. En effet, il donna cette commission à M. de Melun, en ajoutant : Puisqu'elle tâchera de vous déterminer à ne point refuser un établissement avantageux, vous aurez bien le droit de lui donner un semblable conseil pour elle-même. M. de Melun, désirant et craignant également de revoir mademoiselle de Clermont après une aussi longue absence, et cependant, heureux de penser qu'il alloit l'entretenir sans témoins, se rendit chez elle, en se promettant de lui parler avec une raison parfaite. Pour son repos, se disoit-il, pour le mien, il faut que je lui parle avec détail ; mon courage peut seul ranimer le sien ; je la déciderai au sacrifice d'un sentiment que tout condamne : c'est ainsi que je dois profiter de l'ascendant que j'ai sur elle. Fortifié par ces pensées, M. de Melun arriva, à midi, chez mademoiselle de Clermont ; il étoit attendu... On le fit entrer dans un salon, au rez-de-chaussée, dont les portes de glaces donnoient sur un jardin. On le pria d'attendre là, parce que la princesse étoit encore dans sa chambre. Au bout de quelques minutes, la porte s'ouvrit; mademoiselle de Clermont, suivie de deux dames, parut et s'avança vers le duc. Un regard souvent éclaircit tant de choses ! A peine mademoiselle de Clermont eut-elle jeté les yeux sur M. de Melun, que sa jalousie et ses inquiétudes se dissipèrent ; elle cessa de craindre mademoiselle de B***.

Elle invita M. de Melun à passer avec elle dans le jardin ; elle appuya sur son bras une main charmante, ornée d'un bracelet qui attira toute l'attention de M. de Melun. On entra dans

le jardin ; les dames de la princesse s'assirent et restèrent sur un banc ; la princesse continua sa promenade. M. de Melun, les yeux fixés sur le bracelet, tressaille en lisant ces mots tracés en lettres de diamants : *Pour toujours !* La princesse lui montra l'autre bracelet, qui contenoit la réponse de M. de Melun : *Jusqu'au tombeau !* Ces deux serments, dit-elle, sont ineffaçables... C'est en vain qu'on voudroit les rétracter!... — Les rétracter, grand Dieu ! reprit M. de Melun ; j'ai pu me repentir de mon imprudence et de ma témérité, mais non d'un sentiment qui m'élève à mes propres yeux, et qui m'est aussi cher que l'honneur. — Et pourquoi donc fuir ? — Pour conserver votre estime. — Ah ! restez près de moi pour me guider, pour m'éclairer.... — Suivrez-vous mes conseils? — En doutez-vous ? — Remplissez donc votre destinée ; honorez la suprême puissance en montant sur le trône qu'on vous offre. — C'est vous qui m'exilez pour jamais de ma patrie ! Songez-vous à l'éternel adieu que vous recevriez de moi ?... Si vous avez la force de soutenir cette image, ne me supposez pas ce courage inhumain... Enfin que me proposez-vous ? De rendre criminel le sentiment qui m'attache à vous ; maintenant, malgré tous les préjugés qui le réprouvent, il est innocent, il ne changera jamais... Ah! combien ma liberté m'est chère! Du moins elle me donne le droit de vous aimer sans remords... Ce langage séducteur ébranla toutes les résolutions austères de M. de Melun ; il se rappela bien toutes les choses raisonnables qu'il avoit eu le projet de dire ; mais, dans ce moment, elles lui parurent déplacées ou trop dures : au reste, il se trouvoit héroïquement vertueux, en pensant qu'un autre à sa place auroit fait éclater tous les transports de l'amour et de la reconnoissance : il est vrai, il ne peignoit pas sa passion, mais il la laissoit voir tout entière : un sage amoureux, tête à tête avec l'objet qu'il aime, est tout aussi foible qu'un homme ordinaire. La sagesse en amour ne peut servir qu'à faire éviter le danger ; elle a rarement assez de force pour le braver.

M. de Melun s'oublia deux heures avec mademoiselle de Clermont; il ne lui parla que d'elle et de ses sentiments, et mille fois il jura de lui consacrer sa vie. Il fallut enfin se séparer; il fallut, en sortant de chez mademoiselle de Clermont, revoir monsieur le duc; il fallut dissimuler, tromper et mentir!... C'est alors qu'une âme généreuse déplore l'empire funeste des passions, et qu'elle devient capable des efforts les plus courageux pour s'y soustraire. Mademoiselle de Clermont n'éprouvoit point ces combats et ces agitations cruelles dont la préservoient son innocence et la pureté de son âme; d'ailleurs, tous les sacrifices étant de son côté, la délicatesse et la générosité, loin de combattre sa passion, ne pouvoient que la lui rendre plus chère, mais M. de Melun, accablé d'un remords pressant, que le redoublement d'amitié de monsieur le duc rendoit insupportable, résolut enfin de faire à ses principes le sacrifice entier de son amour. L'ambassade d'Angleterre étoit vacante: il se détermina à la demander. Avant de faire cette démarche, il écrivit à mademoiselle de Clermont une longue lettre, dans laquelle il peignit, avec autant de vérité que de sensibilité, tout ce qu'il avoit éprouvé; il détailloit les raisons qui le décidoient à se bannir pour cinq ou six ans; elles avoient toutes pour objet et pour but les intérêts, la gloire et la tranquillité de mademoiselle de Clermont. Cette lettre et ce nouveau projet excitèrent dans le cœur de mademoiselle de Clermont autant de ressentiment que de douleur : elle appela la fierté à son secours; c'est, en amour, une grande ressource pour les femmes, et qui souvent, pour elles, fut le supplément de la raison. La princesse, irritée, jura d'oublier M. de Melun, et même de l'éviter jusqu'au voyage de Chantilly, qui devoit être sur la fin de juin; elle cessa de porter ses bracelets, qui lui retraçoient un souvenir trop cher qu'elle vouloit bannir de sa mémoire; mais elle les renferma soigneusement dans un écrin particulier, dont elle garda la clef. Le dépit et le chagrin altérèrent sensiblement sa

santé : et dans les premiers jours du mois de juin, elle tomba tout à fait malade, et la rougeole se déclara. M. de Melun apprit cette nouvelle à Versailles ; il revint sur-le-champ, et, sous le prétexte de son attachement pour monsieur le duc, il se renferma avec lui, et ne le quitta plus. Lorsque le prince étoit dans la chambre de sa sœur, M. de Melun restoit dans un cabinet à côté. La porte de ce cabinet qui n'étoit jamais fermée donnoit dans la chambre de mademoiselle de Clermont. De violents maux de nerfs, joints à la rougeole de mademoiselle de Clermont, rendirent sa maladie très-grave et firent craindre pour sa vie. Une nuit que monsieur le duc, accablé de fatigue, s'étoit endormi, M. de Melun voyant tout ce qui l'entouroit livré au sommeil, s'approcha davantage encore de la porte, et l'entr'ouvrit de manière qu'il pouvoit voir, sans être aperçu, ce qui se passoit dans la chambre de mademoiselle de Clermont ; il entendit qu'elle parloit à voix basse à l'une de ses femmes, qui étoit au chevet de son lit. Il prêta l'oreille, et il recueillit ces paroles : Quoi ! vous en êtes sûre? quoi ! M. de Melun est enfermé avec mon frère?... Ne vous êtes-vous pas trompée? est-ce bien lui ?... La femme de chambre répéta qu'elle en étoit certaine. Ah ! Dieu ! reprit mademoiselle de Clermont. Elle garda un instant le silence, puis elle dit : C'est pour mon frère !... A ces mots elle se retourna et parut agitée. La femme de chambre lui demanda comment elle se trouvoit ; elle répondit : Ma fièvre est bien forte ; je me sens mal... et elle ajouta : J'aurois quitté la vie avec plus de tranquillité il y a un an, et cependant... Elle n'acheva pas ; mais, après une courte pause, elle prit une clef sur sa table de nuit, et la donnant à la femme de chambre, elle lui dit d'aller chercher, dans l'un de ses cabinets, un petit écrin qu'elle lui indiqua : c'étoit celui qui renfermoit ses bracelets. La femme de chambre obéit. Dans ce moment il n'y avoit plus auprès de la malade qu'un chirurgien endormi dans un fauteuil, et une garde couchée sur un canapé, et livrée aussi au plus profond

sommeil. M. de Melun, hors de lui, et le visage baigné de pleurs, jette un coup d'œil dans la chambre, et au même moment s'y élance, et va tomber à genoux près du lit... Mademoiselle de Clermont tressaille, et lui tend une main brûlante, qu'il arrosa de larmes... Et cependant, dit-elle d'une voix douce et pénétrante, vous partez pour l'Angleterre! Non, non, reprit le duc, je jure de rester, et j'atteste tout ce qu'il y a de sacré que désormais je n'agirai que d'après vos volontés et vos ordres... O mon Dieu! dit mademoiselle de Clermont en levant les yeux au ciel, mon Dieu, daignez me conserver la vie!... A ces mots, M. de Melun pressa contre son cœur la main qu'il tenait, et se relevant précipitamment, il retourna dans le cabinet. Heureusement que monsieur le duc dormoit encore... M. de Melun sortit doucement et descendit dans le jardin. La nuit étoit sombre, et la chaleur étouffante. M. de Melun s'assit sur un banc, en face du palais; il fixa tristement ses regards sur l'appartement de mademoiselle de Clermont. La lueur vacillante de sa lampe, qu'il apercevoit à travers ses vitres, lui parut une clarté funèbre qui le fit frissonner... On marchoit dans la chambre; ce qui formoit de grandes ombres fugitives qui passoient avec rapidité devant les fenêtres, et qui paroissoient s'évanouir dans les airs. M. de Melun, n'osant s'arrêter aux funestes pensées que lui inspiroit l'état de mademoiselle de Clermont, se laissa aller à une rêverie qui s'y rapportoit, mais qui, du moins, ne lui présentoit que vaguement ces images désolantes. Il étoit depuis deux heures dans le jardin, lorsqu'il remarqua dans le palais un grand mouvement; il frémit, et pénétré d'une mortelle inquiétude, il se hâta de rentrer. En montant l'escalier, il entendit répéter ces dernières paroles. Mademoiselle se meurt... Il fut obligé de s'appuyer sur la rampe; il y resta quelques minutes, immobile de douleur et d'effroi. On vint l'appeler de la part de monsieur le duc, qui accourt à sa rencontre avec un visage consterné. Hélas! dit-il à M. de Melun, je n'ai plus d'es-



Mlle DE CLERMONT

pérance; elle est dans un état affreux, elle n'a plus sa tête, et le médecin dit que si ses convulsions ne se calment point, elle ne passera pas la nuit. Cette funeste révolution s'est opérée tout à coup. A minuit, ayant toute sa connoissance, elle a donné une commission à l'une de ses femmes, qui, revenue au bout de cinq à six minutes, l'a retrouvée tremblante, regardant d'un air égaré la porte du cabinet où nous passons la nuit, comme si elle voyoit là quelque chose d'effrayant; ensuite versant des larmes, et tombant enfin dans les plus terribles convulsions.

Quel récit pour M. de Melun! chaque mot, chaque circonstance étoit un trait déchirant qui s'enfonçoit jusqu'au fond de son cœur : gardant un morne silence, il écoutoit monsieur le duc avec un saisissement qui heureusement suspendoit toutes les facultés de son âme, et qui ne lui permit ni plaintes, ni larmes, ni la plus légère marque d'attendrissement ; l'excès de sa douleur en sauva les apparences ; mais, ce premier moment passé, le plus violent désespoir succéda à cette espèce d'anéantissement. Quoi ! se disoit-il, c'est moi qui la tue, c'est mon inconcevable imprudence qui a produit cette affreuse révolution !... Grand Dieu! c'est moi qui la tue!... et je la perds dans l'instant où je reçois d'elle les plus touchants témoignages de tendresse!... Je ne lui en ai donné qu'un seul, en bravant tout cette nuit pour lui parler, et cette funeste preuve d'amour la précipite au tombeau!... L'infortuné duc de Melun faisoit ces réflexions désespérantes à côté de monsieur le duc, et forcé de dévorer ses larmes, il souffroit tout ce que la contrainte peut ajouter à la plus juste douleur.

Enfin, au point du jour, mademoiselle de Clermont parut plus calme. Une heure après, elle recouvra sa parfaite connoissance, et le soir, les médecins répondirent de sa vie. Tranquille et rassuré, M. de Melun, le lendemain, voulut retourner à Versailles. Monsieur le duc exigea qu'il vît auparavant mademoi-

selle de Clermont, qui, disoit-il, le désiroit, et vouloit le remercier des soins qu'il lui avoit rendus. M. de Melun obéit; il respiroit à peine en entrant dans la chambre de mademoiselle de Clermont : mais quelle fut l'émotion de cette dernière, lorsqu'en jetant les yeux sur lui, elle put jouir de son trouble, de son attendrissement, et que son visage pâle, abattu, défiguré, lui fit connoître tout ce qu'il avoit souffert! Malgré la présence de monsieur le duc, elle trouva le moyen d'exprimer tout ce qu'elle éprouvoit; et M. de Melun, enivré de son bonheur, emporté par le moment, répondit de manière à lui faire comprendre l'excès de sa reconnoissance et de son amour. Mademoiselle de Clermont, deux jours après cette entrevue, fut en état de se lever, et la satisfaction intérieure qu'elle éprouvoit contribua à lui rendre promptement ses forces et la santé. Mais elle devoit ressentir un chagrin nouveau, plus accablant qu'aucun autre. M. de Melun n'avoit jamais eu la rougeole; on sait avec quelle facilité cette maladie se communique. M. de Melun revint de Versailles avec de la fièvre; il fut obligé de se mettre au lit, et le médecin qu'il envoya chercher lui déclara qu'il avoit la rougeole. Devant avoir une maladie, c'étoit celle qu'il eût choisie de préférence à toute autre; elle lui venoit des soins qu'il avoit rendus à mademoiselle de Clermont. Mais l'inquiétude affreuse de cette dernière fut extrême; elle trouva une grande consolation à la montrer sans contrainte. C'étoit en veillant près d'elle que M. de Melun avoit pris cette maladie, ainsi elle pouvoit avouer le vif intérêt qu'elle y prenoit, et il est si doux d'avoir un prétexte qui puisse autoriser à laisser voir publiquement une sensibilité qu'on a toujours été forcé de dissimuler!

Cependant la maladie de M. de Melun ne fut ni dangereuse ni longue, mais sa convalescence donna de vives inquiétudes; une toux opiniâtre fit craindre pour sa poitrine, qui parut sérieusement attaquée. Mademoiselle de Clermont consulta, sur l'état

de M. de Melun, son médecin, qui déclara que le malade ne pourroit se rétablir qu'en passant l'hiver dans les provinces méridionales. Aussitôt mademoiselle de Clermont écrivit à M. de Melun, pour exiger positivement qu'il partît sans délai; on étoit aux derniers jours de l'automne. L'état où étoit M. de Melun lui fournit un excellent prétexte de renoncer à l'ambassade d'Angleterre. Il partit pour le Languedoc, il y passa tout l'hiver, il y rétablit parfaitement sa santé, et revint à Paris, sur la fin du mois de mai, au moment où monsieur le duc et mademoiselle de Clermont partoient pour Chantilly : M. de Melun fut du voyage. Avec quelle joie mademoiselle de Clermont se retrouva à Chantilly avec M. de Melun! Après deux ans d'un amour combattu, d'un amour éprouvé par le temps et par des sacrifices mutuels!... quel plaisir de revoir ensemble les lieux chéris où cet amour prit naissance! cette vaste forêt, ces îles délicieuses, ce beau canal, ce palais, ce cabinet consacré à la lecture! Quel bonheur de retrouver, à chaque pas, des souvenirs d'autant plus doux, que nul remords n'en pouvoit corrompre le charme... Telle étoit, du moins, la situation de mademoiselle de Clermont; M. de Melun, moins heureux et plus agité, ne sentoit que trop qu'il étoit entièrement subjugué, et que désormais l'amour seul disposeroit de sa destinée. Il n'osoit jeter les yeux sur l'avenir; mais il est si facile de n'y point penser lorsqu'on est enivré du présent!...

Mademoiselle de Clermont avoit établi, dans la laiterie de Chantilly, la jeune Claudine, cette paysanne dotée et mariée par elle à l'un de ses valets de pied. Afin de ne point séparer le mari et la femme, on avoit fait le valet de pied garçon d'appartement du château. Une chaumière élégante, bâtie nouvellement à côté de la laiterie, servoit de logement à cet heureux ménage. Mademoiselle de Clermont alloit presque tous les jours déjeuner dans la laiterie; elle y rencontroit toujours Claudine, qui l'amusoit par sa simplicité; car les princes trouvent un charme

particulier dans la naïveté, apparemment parce que rien n'est plus rare à la cour; c'est pourquoi tous les princes, en général, aiment les enfants, et ce fut peut-être par un sentiment semblable qu'ils eurent jadis des fous. Il faut convenir que près d'eux l'ingénuité ne sauroit être constante sans un peu de folie.

Cependant on commença à remarquer les sentiments que mademoiselle de Clermont, depuis sa maladie, laissoit trop éclater; les foiblesses des princes ne déplaisent point aux courtisans, et, à moins de quelque intérêt, l'amant d'une princesse ne cause point d'ombrage; du moins, loin de chercher à lui nuire, chacun paroît se réunir pour en dire du bien et pour le faire valoir. Les courtisans sont jaloux de l'amitié, ils ne le sont point de l'amour; ils savent qu'à la cour on peut facilement perdre un ami; mais qu'en aucun lieu du monde, tant que la passion dure, on ne sauroit avec succès calomnier un amant et une maîtresse qui ne sont point absents. M. de Melun se vit rechercher de tout ce qui entouroit mademoiselle de Clermont. Cette dernière entendit répéter continuellement l'éloge de M. de Melun; des critiques ne lui auroient pas fait la moindre impression; mais ces louanges qui la flattoient si sensiblement exaltoient encore son amour; elle n'y voyoit aucun artifice, elle les trouvoit si fondées, et il lui étoit si doux de les trouver sincères!...

M. de Melun, s'apercevant que son secret n'échappoit plus à l'œil perçant de la curiosité, reprit dans sa conduite toute sa première circonspection; mais, comme la parfaite intelligence établit seule entre les amants une prudence mutuelle, la réserve de M. de Melun ne servit qu'à faire mieux paroître les sentiments de mademoiselle de Clermont; quand il s'éloignoit, elle le cherchoit, le rappeloit, et M. de Melun n'ayant ni la force ni la volonté de fuir encore de Chantilly, se persuada que, pour la réputation de mademoiselle de Clermont, il étoit nécessaire qu'il lui parlât en particulier, qu'il convînt avec elle d'un plan

de conduite... Il étoit poursuivi, depuis longtemps, du désir d'obtenir un rendez-vous secret; il fut heureux de trouver et de saisir un prétexte de le demander. Ne pouvant dire à mademoiselle de Clermont que quelques mots à la dérobée, et toujours en présence de témoins, forcé même alors de composer son visage, et de ne parler à celle qu'il adoroit qu'avec la froide expression du respect et de la sérénité, il auroit donné la moitié de sa vie pour s'entretenir avec elle une heure sans contrainte.

La proposition du rendez-vous troubla mademoiselle de Clermont, sans l'effrayer : elle avoit pour M. de Melun autant de vénération que d'amour. Après beaucoup de réflexions, elle se décida à mettre la jeune laitière dans sa confidence, et à voir un matin M. de Melun dans la chaumière de Claudine. On attendit que monsieur le duc fît une course à Versailles, et alors mademoiselle de Clermont, se levant avec le jour, sortit de son appartement sans être aperçue, se rendit à la chaumière, et y trouva M. de Melun. Lorsqu'ils furent tête à tête, M. de Melun se jeta aux pieds de mademoiselle de Clermont, et il exprima ses sentiments avec toute la véhémence que peut inspirer une passion violente, combattue et concentrée au fond de l'âme depuis plus de deux ans. Ses transports étonnèrent mademoiselle de Clermont, et lui causèrent une sorte de timidité qui se peignit sur son visage. Ce mouvement n'échappa point à M. de Melun; il étoit à ses genoux, il tenoit ses deux mains dans les siennes. Tout à coup il se releva, et se jetant sur une chaise, à quelques pas d'elle : Oui, dit-il d'une voix étouffée, vous avez raison de me craindre, je ne suis plus à moi-même... je ne suis plus digne de votre confiance... fuyez-moi... En disant ces paroles, quelques larmes s'échappèrent de ses yeux, et il se couvrit le visage avec son mouchoir. Non, non, reprit mademoiselle de Clermont, je ne fuirai point celui que je puis aimer sans crime, sans réserve et sans remords, s'il ose braver, ainsi que moi,

les plus odieux préjugés. A ces mots, le duc regarda mademoiselle de Clermont avec surprise et saisissement. J'ai vingt-deux ans, poursuivit-elle ; les auteurs de mes jours n'existent plus ; l'âge et le rang de mon frère ne lui donnent sur moi qu'une autorité de convention, la nature m'a faite son égale... je puis disposer de moi-même... Grand Dieu ! s'écria le duc, que me faites-vous entrevoir ?... — Eh quoi ! ferois-je donc une chose si extraordinaire ? Mademoiselle de Montpensier n'épousa-t-elle pas le duc de Lauzun ? — Que dites-vous ? ô ciel !... — Le plus fier de nos rois n'approuva-t-il pas d'abord cette union ? Ensuite, une intrigue de cour lui fit révoquer ce consentement ; mais il l'avoit donné. Votre naissance n'est point inférieure à celle du duc de Lauzun. Mademoiselle de Montpensier ne fut blâmée de personne, et il ne lui manqua, pour paroître intéressante à tous les yeux, que d'être jeune et surtout d'être aimée. — Qui ? moi ! j'abuserois à cet excès de vos sentiments et de votre inexpérience. — Il n'est plus temps maintenant de nous fuir... il n'est plus temps de nous tromper nous-mêmes, en projetant des sacrifices impossibles... Ne pouvant rompre le nœud qui nous lie, il faut le rendre légitime, il faut le sanctifier.

Ce discours, prononcé avec cette fermeté qui annonce un parti irrévocablement pris, ne permettoit pas de résister de bonne foi. M. de Melun, incapable d'affecter une fausse générosité, se livra à tout l'enthousiasme de la reconnoissance et de l'amour ; mais il objecta des difficultés qui lui paroissoient insurmontables : mademoiselle de Clermont les leva toutes. On convint que l'on ne mettroit dans la confidence qu'une des femmes de mademoiselle de Clermont, Claudine, son mari, et un vieux valet de chambre de M. de Melun, et le chapelain de mademoiselle de Clermont. Enfin il fut décidé que les deux amants recevroient la bénédiction nuptiale dans la chaumière de Claudine, la nuit suivante, à deux heures du matin, parce que monsieur le duc ne devoit revenir que le surlendemain. Il fallut se

séparer à six heures du matin ; mais avec quel ravissement mademoiselle de Clermont, en sortant de la chaumière, pensa qu'elle n'y rentreroit que pour y recevoir la foi de son amant, et que, dans vingt heures, le plus cher sentiment de son cœur seroit devenu le premier de ses devoirs !... Que cette journée parut longue, et qu'elle fut cependant délicieusement remplie ! Tout fut plaisir durant cet espace de temps, jusqu'aux confidences qu'il fallut faire. C'en est un si grand de pouvoir, sans rougir, avouer un sentiment si cher qu'on a longtemps caché ! Le secret fut solennellement promis, la reconnoissance, l'attachement et l'intérêt même en répondoient également.

M. de Melun passa toute l'après-dînée dans le salon, assis à l'écart en face d'une pendule, et les yeux constamment attachés sur l'aiguille, ou sur mademoiselle de Clermont. Sur le soir on alla à la laiterie ; mademoiselle de Clermont tressaillit en passant devant la chaumière ; elle regarda M. de Melun : et ce regard disoit tant de choses !...

M. de Melun, à souper, n'osa se mettre à table ; il étoit si agité, si distroit, qu'il craignit que son trouble ne fût remarqué, et que sa présence n'augmentât celui de mademoiselle de Clermont ; il descendit dans le jardin, il y resta jusqu'à minuit ; alors il remonta dans le salon, afin de voir si mademoiselle de Clermont y étoit encore ; elle se levoit pour se retirer : en apercevant M. de Melun, elle rougit, et se hâtant de sortir, elle disparut. Arrivée dans sa chambre, elle renvoya toutes ses femmes, à l'exception de celle qu'elle avoit choisie pour confidente : alors, quittant ses diamants et une robe brodée d'or, elle prit un simple habit blanc de mousseline ; ensuite elle demanda ses heures et se mit à genoux. Il y avoit dans cette action autant de dignité que de piété ; elle alloit faire le pas le plus hardi, en formant une union légitime aux yeux de Dieu, mais clandestine, et que la loi réprouvoit, puisqu'il y manquoit le consentement

du souverain. Dans ce moment, la religion étoit pour elle un refuge et la sauvegarde du mépris.

A deux heures après minuit, mademoiselle de Clermont se leva; elle trembloit, et s'appuyant sur le bras de sa femme de chambre, elle sortit; elle descendit par un escalier dérobé, et se trouva dans la cour : le clair de lune le plus brillant répandoit une lueur argentée sur toutes les vitres du palais; mademoiselle de Clermont jeta un coup d'œil timide sur l'appartement de son frère; cette vue lui causa un attendrissement douloureux... et tournant le dos au palais, elle précipita sa marche; mais quelle fut sa frayeur extrême, lorsque tout à coup elle se sentit fortement arrêtée par derrière !... Elle frémit, et se retournant, elle vit que ce qui lui inspiroit tant d'effroi n'était autre chose qu'un pan de sa robe accroché à l'un des ornements du piédestal de la statue du grand Condé, placée au milieu de la cour. Un sentiment superstitieux rendit mademoiselle de Clermont immobile : elle leva les yeux avec un saisissement inexprimable vers la statue, dont la tête imposante et fière étoit parfaitement éclairée par les rayons de la lune. La princesse, intimidée et tremblante, fut tentée de se prosterner devant cette image, qui retraçoit à son esprit des idées importunes de gloire et de grandeur... Il lui sembla que le visage du héros avoit une expression menaçante... Plus elle le regardoit, et plus son cœur oppressé se serroit; enfin, ne pouvant retenir ses larmes : O mon père! dit-elle, si tu vivois, je sacrifierois tout à ta volonté révérée... Cependant, ma témérité ne souille point le sang que tu m'as transmis. Je descends, il est vrai, du rang où je suis placée, mais je ne m'abaisse point... L'antique nom de Melun est illustré par tant d'alliances royales ! Et celui qui le porte est si vertueux !... O toi qui, plus que tous les rois de notre race, donnas à tes enfants le droit de s'enorgueillir de leur naissance, héros chéri, du haut des cieux ne maudis point cette union secrète, et pardonne à l'amour !... En prononçant ces paroles, ma-

demoiselle de Clermont, baignée de pleurs, s'éloigna précipitamment. Elle sortit de la cour, et entra dans un bois épais, où l'attendoit M. de Melun. Aussitôt qu'elle entendit le son de sa voix, toutes ses craintes, ses scrupules noirs et ses pressentiments s'évanouirent; la fierté du rang fut oubliée, l'amour seul parla, et sa voix enchanteresse et puissante fut seule écoutée.

On arriva près de la chaumière. Grand Dieu! s'écria M. de Melun en l'apercevant, c'est sous un toit de chaume que l'on va célébrer l'hymen de celle qui seroit faite pour occuper un trône, et qui vient de refuser la main d'un souverain... Ah! reprit mademoiselle de Clermont, ce n'est point au milieu de la pompe des palais, c'est ici que résident le bonheur et la sainte fidélité.

On entra dans la chaumière; Claudine l'avoit ornée des plus belles fleurs. Le chapelain s'étoit muni d'une pierre consacrée, que l'on posa sur une table de marbre, et qui servit d'autel. Deux domestiques, le mari de Claudine et le valet de chambre de M. de Melun, servirent de témoins et tinrent le poêle sur la tête des deux époux... Ce fut ainsi que se maria, dans l'enceinte du palais somptueux de Chantilly, la petite-fille de tant de rois, et la plus belle princesse de l'Europe...

Les nouveaux époux furent obligés de se séparer, une heure après avoir reçu la bénédiction nuptiale; mais, le mariage étant fait, les moyens de se revoir étoient sûrs et faciles.

Cependant on préparoit à Chantilly des fêtes magnifiques, le roi devant y passer deux jours. En effet, il y arriva un soir avec une suite aussi brillante que nombreuse, huit jours après le mariage secret de mademoiselle de Clermont. Le château et les jardins étoient illuminés, et le canal couvert de barques élégantes remplies de bergers et de bergères formant les concerts les plus mélodieux. Mademoiselle de Clermont ayant été chargée par monsieur le duc de faire illuminer et décorer la chaumière de

Claudine, qui se trouvoit dans l'intérieur des jardins, la princesse en fit orner la façade d'une décoration de fleurs et de mousse représentant un temple rustique, avec ces mots tracés en lettre de feu sur le frontispice : *Le temple de l'Amour et du Mystère ;* inscription ingénieuse dont M. de Melun seul put comprendre le véritable sens.

Le plus bel ornement de ces fêtes superbes fut mademoiselle de Clermont, embellie de tous les charmes que le bonheur peut ajouter à la beauté : il lui sembloit que ces fêtes, à l'époque de son mariage, en célébroient la félicité; tous les yeux étoient fixés sur elle, même ceux du jeune roi, qui ne parut occupé que d'elle; son cœur ne désiroit qu'un suffrage, mais il jouissoit délicieusement des succès dont M. de Melun étoit témoin.

Le lendemain matin on partit pour la chasse du cerf. Au moment où mademoiselle de Clermont alloit monter en voiture, monsieur le duc la tira à part, et la regardant d'un air sévère : Je ne veux pas, dit-il que M. de Melun suive votre calèche; c'est à vous de l'en avertir s'il en approche. A ces mots, monsieur le duc s'éloigna sans attendre de réponse. Mademoiselle de Clermont, interdite et troublée, se rapprocha des dames qui devoient l'accompagner ; elle sortit du salon, et monta en calèche avec la marquise de G***, la comtesse de P*** (maîtresse de monsieur le duc) et sa dame d'honneur. La princesse était rêveuse; elle s'attristoit en pensant que monsieur le duc avoit enfin remarqué ses sentiments pour M. de Melun : elle se reprocha vivement de ne les avoir point assez dissimulés, surtout depuis huit jours.

En entrant dans la forêt, M. de Melun ne se mit point à la suite du roi et de monsieur le duc ; il ralentit le pas de son cheval pour les laisser passer ; et lorsqu'il les eut perdus de vue, il s'approcha de la calèche de la princesse, qui, soupirant en le voyant, se pencha vers lui pour lui parler tout bas, et lui dit à l'oreille : Éloignez-vous, allez rejoindre mon frère ; ce soir je

vous dirai pourquoi. M. de Melun n'en demanda pas davantage; il adressa quelques mots aux dames qui étoient dans la calèche, ensuite il dit qu'il alloit retrouver la chasse par le chemin le plus court; et, prenant congé de la princesse, il partit au grand galop, suivi d'un seul palefrenier. Avant d'entrer dans une petite allée de traverse, il tourna la tête, et regarda la princesse qui le suivoit des yeux... Ce triste regard fut un dernier adieu, un adieu éternel!... Il entra dans l'allée fatale immortalisée par son malheur, il disparut... hélas! pour toujours!... Au bout de deux ou trois minutes on entendit un cri perçant, et au moment même on vit accourir à toute bride le palefrenier de M. de Melun: la calèche s'arrête; mademoiselle de Clermont, pâle et tremblante, interroge de loin le palefrenier, qui s'écrie que le duc de Melun vient d'être renversé et blessé par le cerf qui a franchi l'allée... La malheureuse princesse, glacée par le saisissement et la douleur, fait signe qu'elle veut descendre... On la porte hors de la voiture, elle ne pouvoit ni parler ni se soutenir; on la pose au pied d'un arbre, elle exprime encore par un signe que tous ses gens doivent aller au secours de M. de Melun avec la calèche; on obéit sur-le-champ. La marquise de G***, en pleurs, se met à genoux auprès d'elle, et soutenant sur son sein sa tête défaillante, elle lui dit que l'on n'est pas loin du château, et que M. de Melun sera promptement secouru. Mademoiselle de Clermont, regardant la marquise d'un air égaré: C'est moi, répondit-elle, qui lui ai dit de s'éloigner!... A ces mots, elle fit un effort pour se leuer; son dessein étoit d'aller du côté de l'allée fatale, mais elle retomba dans les bras de la marquise et de madame de P***. Cette dernière ordonna au seul valet de pied resté auprès de la princesse d'aller savoir des nouvelles de M. de Melun; il partit, et revint au bout d'un quart d'heure; il dit que M. de Melun étoit grièvement blessé à la tête, qu'on l'avoit mis dans la calèche pour le conduire au château, et qu'aussitôt qu'il y seroit arrivé, les gens de la princesse lui ramèneroient

sur-le-champ une voiture. A ce récit, mademoiselle de Clermont fondit en larmes, mais en gardant le plus profond silence. Il étoit trois heures après-midi ; à quatre heures et demie, on aperçut de loin la calèche ; la marquise et madame de P*** laissèrent, pour un moment, la princesse avec sa dame d'honneur, et s'avancèrent précipitamment au-devant de la voiture, afin de questionner les domestiques, qui leur dirent que les blessures de M. de Melun étoient affreuses et paraissoient mortelles. Alors madame de P*** imagina de donner l'ordre au cocher de s'égarer dans la forêt, afin d'y rester jusqu'à minuit... Dans ce moment, mademoiselle de Clermont, soutenue par sa dame d'honneur et son valet de pied, s'approchoit. Eh bien? s'écria-t-elle. On lui répondit que M. de Melun étoit fort blessé ; mais que le chirurgien ne prononceroit sur son état que le lendemain, quand le premier appareil seroit levé.

Mademoiselle de Clermont ne fit plus de questions, et se laissa conduire, ou, pour mieux dire, porter dans la calèche ; mais quelle fut son horreur, en y entrant, de la trouver toute ensanglantée! Grand Dieu! dit-elle, je marche sur son sang!.... A ces mots, l'infortunée s'évanouit.

Dans le trouble qu'avoit causé un si tragique événement, on avoit oublié de prendre une autre voiture ; on la remplit de feuillage afin de cacher le sang, et on s'enfonça dans la forêt. Une eau spiritueuse, que la marquise fit respirer à mademoiselle de Clermont, fit rouvrir les yeux à cette malheureuse princesse, et lui rendit le sentiment de la douleur : Où sommes-nous? dit-elle ; c'est au château que je veux aller... Hélas! répondit madame de P***, nous y retrouverions le roi, et mademoiselle seroit obligée de reparoître dans le salon.... Obligée! reprit-elle avec une profonde amertume.... Oui, poursuivit-elle en versant un torrent de pleurs, oui, je ne suis qu'une vile esclave, jouet éternel d'une odieuse représentation... je dois cacher les sentiments les plus naturels, les plus légitimes... je dois assister à

des fêtes, je dois sourire quand je me meurs... Ce rang envié n'est qu'un rôle fatigant ou barbare qui nous impose, jusqu'au tombeau, les plus douloureux sacrifices et la loi honteuse d'une constante dissimulation !... A ces mots, se penchant vers la marquise, elle appuya et cacha son visage sur son épaule... Quelques instants après, relevant la tête, et jetant de sinistres regards dans l'intérieur de la calèche, elle pâlit en disant : Otez-moi d'ici, par pitié !... On arrêta ; on aida la princesse à descendre : elle se traîna vers un petit tertre couvert de mousse et entouré de buissons ; elle s'assit là avec trois dames qui l'accompagnoient; on ordonna au cocher de s'éloigner avec la voiture et les domestiques, et d'attendre, à trois cents pas, qu'on les rappelât... On resta dans ce lieu jusqu'à dix heures ; alors une petite pluie survint, et comme la calèche étoit couverte, on engagea la princesse à y remonter. On erra encore deux heures dans la forêt : ensuite on reprit le chemin du château, afin d'y arriver à minuit et demi, heure à laquelle on savoit que le roi se retiroit pour se coucher. En approchant du château, mademoiselle, de Clermont se jeta dans les bras de madame de G***, ses sanglots la suffoquoient... Cependant on touchoit presque à la grille du château, que l'obscurité profonde de la nuit ne permettoit pas d'apercevoir... Tout à coup mademoiselle de Clermont frissonne.... un son terrible parvient à son oreille, c'est celui de la sonnette funèbre qui précède et qui annonce les derniers sacrements que l'on porte aux mourants. Mademoiselle de Clermont se retourne en frémissant, et elle découvre, en effet, à quelque distance, le cortége religieux, éclairé par des flambeaux, et qui s'avance lentement... On sait que les princes du sang royal. sont obligés de donner au public l'utile et noble exemple du plus profond respect pour la religion ; s'ils rencontrent dans les rues le saint sacrement, ils doivent descendre dans la rue et s'agenouiller dans la poussière devant la majesté suprême ; dans l'enceinte des palais, ils doivent escorter les

prêtres jusque dans la chambre du mourant... Le cocher s'arrêta suivant l'usage, sans en recevoir l'ordre... Medemoiselle de Clermont, la mort dans le cœur, rassemble toutes ses forces : Du moins, dit-elle, je le reverrai encore!.... En disant ces paroles, elle descend, se prosterne, se relève, et s'appuyant sur le bras d'un valet de pied, se met à la suite du cortége, malgré les représentations des dames qui l'accompagnoient, et qui la conjuroient de rentrer dans son appartement... On traverse la cour, on entre dans le palais, on y trouve monsieur le duc qui venoit au-devant du cortége ; sa vue sèche les larmes de mademoiselle de Clermont... Il parut surpris et mécontent en l'apercevant ; il s'approcha d'elle et lui dit tout bas, d'un ton impérieux et rude : Que faites-vous ici? Mon devoir, répondit-elle avec fermeté. Et elle poursuivit son chemin. Monsieur le duc, n'osant faire une scène devant tant de témoins, fut obligé de dissimuler son étonnement et sa colère. Arrivé à l'appartement de M. de Melun, le cortége passa; monsieur le duc resta seul en arrière, et arrêtant mademoiselle de Clermont, il l'invita, avec douceur, à le suivre un instant dans un cabinet voisin, et il l'y entraîna. Là, s'enfermant avec elle, il se contraignit moins, et lui dit qu'il ne vouloit pas qu'elle entrât dans la chambre de M. de Melun. Dans la situation où je suis, reprit mademoiselle de Clermont, on peut sans effort braver la tyrannie ; je veux voir M. de Melun. — Je vous déclare que je ne le souffrirai point... — Je veux voir M. de Melun, je suis sa femme ! A ces mots, monsieur le duc, pétrifié d'étonnement, resta un moment immobile ; ensuite, regardant sa sœur avec des yeux où se peignoit la plus vive indignation : Songez-vous, lui dit-il, aux conséquence d'un tel aveu? Votre séducteur n'est point mort, et même le chirurgien ne l'a point condamné ; il peut recouvrer la santé... Mademoiselle de Clermont ne fut frappée que de ces dernières paroles; ce rayon d'espérance et de joie abattit toute sa fierté ; ses pleurs inondèrent son visage : O mon frère ! s'écria-t-elle en tombant aux

pieds de monsieur le duc; mon cher frère! est-il bien vrai qu'on ait encore quelque espérance pour sa vie?... — Je vous le répète, il n'est pas à l'extrémité.... — Ah! mon frère! vous ranimez ce cœur désespéré : oh! n'y soyez point insensible! Vous que j'aime et que je révère, rappelez-vous les droits que la nature me donne auprès de vous! Serez-vous sans indulgence et sans pitié pour votre malheureuse sœur!... Allez dans votre appartement, reprit monsieur le duc. Promettez-moi donc, interrompit la princesse, que je trouverai toujours en vous un ami, un protecteur... Et ne dites pas que l'on m'a séduite! Ah! je suis la seule coupable!... Il m'a fui pendant deux ans!... Allez, dit monsieur le duc, conduisez-vous désormais avec prudence; laissez-vous guider par moi... et... vous pourrez tout espérer. Cette espèce d'engagement transporta mademoiselle de Clermont; elle se jeta dans les bras de son frère, en lui promettant une aveugle soumission. Ce fut ainsi que, sans violence, on la fit rentrer dans son appartement : elle avoit donné sa parole à monsieur le duc de se coucher, et en effet elle se mit au lit; mais, à trois heures du matin elle envoya sa femme de chambre favorite chez M. de Melun, avec ordre de parler à ses gens et au chirurgien qui le veilloit. La femme de chambre revint en s'écriant de la porte que le duc étoit beaucoup mieux, et que le chirurgien répondoit de sa vie : la sensible et crédule princesse tendit les bras à celle qui lui apportoit de si heureuses nouvelles; elle l'embrassa avec tous les transports de la reconnoissance et de joie : Grand Dieu! s'écria-t-elle, quel changement dans mon sort!... Il vivra, je le reverrai!... et mon frère sait notre secret, et il m'a permis de *tout espérer!* Il obtiendra le consentement du roi; je jouirai du bonheur suprême de me glorifier publiquement du sentiment qui m'attache à la vie!...

Enivrée de ces douces idées, mademoiselle de Clermont fit réveiller la marquise de G***, afin de lui confier tous ses secrets et de lui faire partager sa joie. La marquise, ainsi qu'elle,

croyoit M. de Melun hors de danger; car, en effet, le chirurgien l'avoit annoncé presque affirmativement aux gens du duc et à tous ceux qui veilloient dans le palais, peu de temps après que le duc eut reçu ses sacrements...

La marquise soupçonnoit depuis longtemps les sentiments de mademoiselle de Clermont, et le funeste événement de ce jour ne laissoit aucun doute à cet égard; mais la confidence du mariage lui causa la plus grande surprise : elle pensa, comme la princesse, que les paroles de monsieur le duc donnoient le droit de se flatter d'obtenir le consentement du roi. Elle enchanta la princesse par l'enthousiasme avec lequel elle parla des vertus de M. de Melun et de son amitié pour lui. A la cour, un ami élevé au plus haut rang devient si cher!... On s'y passionne si naturellement pour les gens heureux!... D'ailleurs la marquise étoit si flattée de recevoir la première confidence d'un tel secret! A cinq heures du matin on renvoya chez M. de Melun, et la confirmation des bonnes nouvelles rendit la conversation encore plus animée.

Sur les sept heures, mademoiselle de Clermont se décida à prendre quelque repos. Elle dormit deux heures d'un sommeil agité par des rêves effrayants qui la réveillèrent en sursaut et qui noircirent son imagination; elle demanda des nouvelles de M. de Melun; on lui fit toujours les mêmes réponses; cependant elle ne trouva plus au fond de son cœur la vive espérance et la joie qu'elle avoit ressenties peu d'heures auparavant. A midi, monsieur le duc entra chez elle pour lui dire que, le roi partant après souper, elle ne pouvoit se dispenser de descendre et de passer la journée dans le salon. A cette proposition, elle répondit qu'elle étoit souffrante, malade, et qu'il lui seroit impossible de faire les honneurs d'une fête. Il le faut cependant, reprit monsieur le duc; vous n'avez point paru hier; le roi croit qu'en effet vos gens vous ont égarée dans la forêt; mais que pourroit-on lui dire aujourd'hui? Songez quel intérêt puis-

sant vous avez à lui plaire... Cette dernière réflexion, que la princesse ne manqua pas d'appliquer à son mariage, la décida sur-le-champ : Eh bien ! dit-elle en soupirant, je descendrai. Habillez-vous donc, reprit monsieur le duc ; je vois vous annoncer. A ces mots, il sortit, et mademoiselle de Clermont, en maudissant la grandeur et la représentation, se mit à sa toilette. Le soin fatigant et forcé de se parer avec somptuosité, et l'idée de passer la journée au milieu d'une cour nombreuse, lui causoient une peine d'autant plus insupportable que cette répugnance étoit mêlée de remords. Elle ne craignoit plus pour la vie de M. de Melun, mais enfin il avoit reçu ses sacrements; il étoit blessé, souffrant, et dans son lit; tandis qu'elle, loin de pouvoir remplir les devoirs d'une tendre épouse, se trouvoit forcée de se livrer à une dissipation que n'eût osé se permettre, dans une telle circonstance, la femme de la société la plus légère et la moins sensible.

Avant de sortir de son appartement, elle envoya chercher la marquise de G***, qu'elle avoit priée d'aller chez M. de Melun. La marquise vint, et dit qu'elle n'avoit pu voir M. de Melun, le chirurgien ne permettant à qui que ce fût d'entrer dans sa chambre, parce qu'un parfait repos étoit absolument nécessaire dans son état. Quoique cette précaution fût assez simple, néanmoins elle troubla mademoiselle de Clermont, qui descendit dans le salon avec le plus affreux serrement de cœur. Malgré le rouge et la parure, elle étoit excessivement changée; et la douleur peinte sur son front et dans ses yeux démentoit le sourire d'affabilité que l'on voyoit encore sur ses lèvres. Elle s'aperçut que tous les regards se fixoient sur elle, mais avec une expression qui acheva de la troubler ; on ne la contemploit point, on l'examinoit; et la curiosité que l'on inspire aux indifférents est surtout embarrassante, insupportable, lorsqu'on souffre et qu'on veut le cacher. A dîner, placée à côté du roi, ce qu'elle éprouva est inexprimable. Quel supplice, lorsqu'on

est uniquement occupée d'une idée douloureuse, d'écouter attentivement la conversation la plus frivole, la plus décousue; lorsqu'il faut, à toute minute, répondre à des riens! Combien alors la gaieté des autres paroît incompréhensible et odieuse! Comme le son d'un éclat de rire surprend et révolte! Quels mouvements d'aversion on ressent pour tous ceux qui s'amusent, qui ont un visage épanoui, et qui disent des folies!... A cinq heures du soir, il fallut aller au spectacle; mademoiselle de Clermont frissonna en se trouvant dans une salle de comédie... Une affreuse pensée vint s'offrir à son imagination et ne la quitta plus. Si dans ce moment, se disoit-elle, *il étoit plus mal!*... Bientôt elle prit cette idée cruelle pour un pressentiment. Que n'auroit-elle pas donné pour avoir la possibilité d'aller savoir de ses nouvelles! Mais, assise entre le roi et monsieur le duc, elle n'avoit nul moyen de sortir un moment, ou même de donner une commission. On jouoit une comédie plaisante, la salle retentissoit d'éclats de rire, et l'infortunée princesse, avec des yeux pleins de larmes, étoit forcée d'applaudir!...

En sortant de la comédie elle envoya (pour la dixième fois de la journée) savoir des nouvelles de M. de Melun; on lui répéta qu'il étoit toujours dans le même état. Mais tout à coup son cœur fut déchiré par une pensée plus terrible que toutes les autres... Si M. de Melun étoit plus mal, le diroit-on pendant la fête, et tant que le roi seroit à Chantilly?... et même pouvoit-elle se fier entièrement à ce qu'on lui avoit dit le matin?... On vouloit absolument qu'elle fît les honneurs de la fête!... Glacée par cette idée funeste, elle n'eut pas le courage de la fixer, elle la repoussa avec horreur; mais le coup étoit porté, il avoit atteint son cœur d'un trait mortel!... elle pouvoit écarter la réflexion, et non se soustraire à la souffrance. Enfin le roi partit à onze heures du soir. Mademoiselle de Clermont se hâta de remonter dans son appartement, décidée à se rendre chez M. de Melun quand tout le monde seroit couché. Elle se débar-

rassa de sa parure, et à trois heures après minuit elle descendit... Il falloit traverser une partie de la cour... La nuit, l'heure, le silence, tout lui rappela un souvenir déchirant dans ce moment!... Hélas! dit-elle, j'ai passé ici avec le même mystère il y a huit jours!... Cette nuit s'écoula pour moi dans tous les transports de l'amour et du bonheur!... et celle-ci!... Cette félicité ne fut qu'un songe rapide, et cette aurore qui va luire sera peut-être pour moi le plus affreux réveil... Arrêtons-nous... Jouissons encore un instant, sinon de l'espérance, du moins de l'incertitude, le seul bien qui me reste!... A ces mots, elle s'assit sur une pierre, elle croisa ses mains sur sa poitrine, et levant vers le ciel des yeux noyés de pleurs : O consolateur invisible, s'écria-t-elle, viens fortifier ce cœur éperdu! O maître souverain! si tu ne m'as destiné sur la terre que huit jours de bonheur, préserve-moi du désespoir qui blasphème ou qui murmure, donne-moi l'humble douleur qui détache de tous les biens périssables pour se réfugier dans ton sein!... En prononçant ces paroles, ses larmes couloient en abondance, mais cependant avec moins d'amertume... Le jour commençoit à poindre, elle frissonna. Jour incertain et terrible, dit-elle, que seras-tu pour moi? Tu contiens tout mon avenir!... Après un moment de silence, elle se leva et se remit en marche. Elle rentra dans le palais et monta l'escalier; bientôt elle fut à la porte de M. de Melun; là, ses genoux tremblants fléchirent, elle s'appuya contre le mur... Allons, se dit-elle, connoissons mon sort! Elle cherche la clef pour ouvrir la porte, mais en vain... Elle écoute... Un silence profond régnoit dans tout le corridor : ce silence l'effraya... Hélas! du bruit et du mouvement l'eussent épouvantée de même!... Elle resta près d'une demi-heure collée sur cette porte; enfin le grand jour l'obligea à se retirer. Elle rentra chez elle, s'assit dans un fauteuil, en attendant que ses femmes fussent éveillées. A sept heures elle entend marcher, ouvrir une porte; elle sort, en tressaillant, d'une douloureuse

rêverie. Elle se lève avec agitation... Une femme de chambre, avec un air consterné, entre et lui dit que le valet de chambre de M. de Melun demande à lui parler. Mademoiselle de Clermont frémit, et ne répond que par un signe. Le valet de chambre paroît ; son maintien, sa physionomie n'annoncent que trop l'affreuse vérité. La princesse tombe sur une chaise, une pâleur mortelle se répand sur tous ses traits... Le valet de chambre s'approche lentement et lui présente un papier. La malheureuse princesse se jette à genoux pour le recevoir, et, recueillant le peu de forces qui lui reste, elle ouvre l'écrit fatal; c'étoit le premier billet qu'elle écrivit jadis à M. de Melun et qui ne contenoit que ces mots : *Pour toujours!* Mais son époux mourant, avant de rendre le dernier soupir, avoit aussi retracé sur ce même billet sa première déclaration : on y lisoit ces paroles touchantes : « Je dépose en vos mains ce que je possédois de plus cher!... Adieu, n'oubliez point celui qui vous aima *jusqu'au tombeau...* »

FIN DE MADEMOISELLE DE CLERMONT

J. FIÉVÉE

LA DOT DE SUZETTE

PRÉFACE

Il existe beaucoup de livres dont la réussite étonne ; M. de Moncrif a dit, il y a longtemps, qu'ils devoient leur succès a une cause bien naturelle : c'est que les auteurs de ces ouvrages n'y mettoient de l'esprit qu'en proportion de celui qu'ils supposoient à la plupart des lecteurs. Si l'on répétait cela aujourd'hui, on passeroit pour un homme grossier; cependant M. de Moncrif étoit excessivement poli.

La mode, qui décide aussi affirmativement en littérature qu'en costumes, veut à présent de l'extraordinaire ; et pourvu qu'un roman soit effroyablement merveilleux, on lui passe de blesser le bon sens. Faire peur pendant trois volumes, et employer le quatrième à prouver qu'il ne falloit pas s'effrayer, voilà le comble du talent.

Après tout, il ne faut pas crier contre le public. Beaucoup de mauvais livres sont accueillis, cela prouve son indulgence et son amour pour la nouveauté ; mais il est certain que les bons ouvrages restent seuls, et cela prouve son goût. On peut dire du public comme des comédiens, dont tant de gens se plaignent à tort : « Ils acceptent souvent des pièces médiocres, mais on n'en connoît pas une seule bonne uq'ils aient refusée. »

En respectant la mode ou l'opinion, il est permis pourtant d'essayer de l'arrêter dans les erreurs qui peuvent tirer à conséquence, et je mets de ce nombre l'idée presque généralement reçue, qu'il y a plus d'*imagination* dans un roman chargé d'incidents, que dans un roman où les événements naissent, sans effort, du caractère des personnages, et servent encore à le développer.

On feroit en deux lignes l'analyse de *Clarisse Harlowe ;* pourquoi? C'est que le sujet est d'une simplicité admirable. Un libertin par système veut séduire une fille sage par principes et par caractère : voilà tout le roman, et c'est un des plus volumineux que l'on connoisse. Quelle *imagination* n'a-t-il pas fallu pour remplir ce canevas, et pour rester toujours dans la même position, sans cesser d'être intéressant ! *Clarisse Harlowe* me paroît une *vérité* démontrée jusqu'à l'évidence ; les romans nouveaux, au contraire, ressemblent à des *mensonges* que l'on tourne de mille manières, sans jamais pouvoir parvenir à leur donner un air de vraisemblance.

Les poëtes anciens, pour exprimer la candeur de la Vérité, l'ont représentée toute nue ; je crois l'erreur beaucoup plus ingénue. Pour se tromper, il suffit de s'en rapporter à ses sens ; pour connoître la vérité, il faut sans cesse observer et bien observer, ce qui est très-difficile.

Penser que le soleil tourne autour de la terre, est une *erreur* naïve qui, pour la plupart des hommes, est d'une évidence qui n'a pas besoin de démonstration ; mais pour deviner que c'est la terre qui tourne, quelle *imagination* il a fallu avoir !

Jusqu'à la découverte de l'Amérique, qui date d'hier, tous les peuples ont cru que l'Europe, l'Asie et l'Afrique composoient seules notre monde ; cette erreur équivaloit à une certitude. Quelle *imagination* possédoit celui qui, le premier, osa en douter ! C'étoit pourtant dans ce doute que se trouvoit la *vérité*.

Depuis l'existence du monde, il n'y a pas, il n'y a jamais eu un axiome de gouvernement généralement reconnu, je ne dis pas en pratique, mais seulement en théorie : on peut en dire autant en fait d'administration. La morale flotte incertaine entre mille systèmes; l'homme est

un problème que l'homme s'efforce en vain de résoudre : on éprouve des sensations, on en ignore la cause : on la cherche, on se trompe ; on veut la définir,. on s'égare ; les siècles s'écoulent, nous passons d'erreurs en erreurs, et l'on ne se lasse pas de dire que la *vérité* est toute nue.

Je crois qu'il ne faut pas d'*imagination* pour s'abuser, pour mentir, pour être extraordinaire ; il en faut beaucoup pour être naturel et vrai, même alors qu'on invente, et voilà le cachet des grands écrivains qui ont fait des romans. L'*Héloïse* de J. J. Rousseau servira plus à l'histoire du cœur humain que cent volumes de morale.

Après avoir cité *Clarisse* et *la Nouvelle Héloïse,* il serait ridicule de parler de *la Dot de Suzette,* et, Dieu merci, j'ai assez d'amour-propre pour ne pas manquer de modestie. Mais, comme je désire donner aux personnes qui lisent une idée de l'*imagination* qu'il faut avoir pour être vrai en inventant, je supposerai un auteur désirant peindre la reconnoissance sans l'affoiblir, sans l'exagérer. Voici la première question qu'il se fera :

« La reconnoissance est-elle un sentiment ou un devoir ? »

Voici la réponse, et elle exigeoit quelques réflexions :

« Dans sa première explosion, la reconnoissance est un sentiment plus ou moins vif, à proportion de la nécessité plus ou moins pressante du bienfait ; la première explosion passée, la reconnoissance s'affoiblit comme sentiment, et rentre alors dans la classe des devoirs.

« La reconnoissance, considérée comme sentiment, appartient tout entière à la nature ; elle est commune à beaucoup d'animaux comme aux hommes. La reconnoissance, considérée comme devoir, appartient tout entière à la société. Le triomphe de l'état social est d'avoir érigé en obligation, dont l'observance devient vertu, des sentiments qui, dans l'état naturel, se seroient affoiblis par l'effet seul du temps. »

Cette distinction faite, l'auteur qui veut peindre la reconnoissance sentira le moment où elle cesse d'être active pour n'être plus qu'un devoir ; mais un devoir rempli est bien froid dans un roman, où tout doit être en action, et voilà une nouvelle difficulté.

Que fait-il ? il appuie la reconnoissance sur une passion violente ;

l'amour, par exemple. Cet amour ne peut éclater, mille raisons forcent à le cacher à tous les yeux; mais il agite le personnage qui l'éprouve ; il se dédommage de la contrainte d'une passion qu'il faut étouffer, en portant toute l'activité de son âme dans un sentiment qu'il lui est permis de témoigner. Les spectateurs trompés admirent la force de la reconnoissance ; les spectateurs instruits (et c'est la position dans laquelle se trouve le lecteur) sourient de la bonne foi avec laquelle l'amour éclate, même en se déguisant. Certes, il y auroit dans cette situation, si elle étoit bien rendue, plus d'*imagination* que dans un assemblage de bâtiments en ruine, de revenants et de coups de tonnerre, parce que tout seroit refusé au hasard, que tout seroit accordé à la vérité, et qu'il faut répéter sans cesse que c'est uniquement dans la peinture de ce qui est ou peut être vrai qu'il y a de l'*imagination*.

Ce n'est pas la première fois que j'écris, mais c'est la première que j'essaye un roman; il est bien court, je doutois de mes forces ; j'aurois voulu le resserrer encore, surtout dans les trente premières pages ; je n'ai pas pu.

J'ai fait un tableau des mœurs actuelles[1], le sujet l'exigeoit; les vices qui tourmentent la société sont du ressort de la satire. Ce qui me disculpe, c'est que je n'ai voulu désigner personne particulièrement ; ce qui me console, c'est que personne en effet n'avouera qu'il s'y reconnoît.

Mais je m'aperçois que la préface est plus longue que l'ouvrage. Que faut-il en conclure? Qu'il est plus facile de raisonner que de peindre ; et c'est ce que je voulois dire.

Homme d'esprit, écrivain distingué, polémiste au style souple et mordant, Fiévée se fit un renom dans la politique, et quelques-uns de

[1] Cette préface et la première édition ayant paru sous le Directoire, après la proscription du 18 fructidor, dans laquelle l'auteur fut compris, il ne faut pas oublier que la peinture des mœurs se rapporte à l'époque qui suivit la chute de la Convention.

ses écrits, notamment ses articles au *Journal des Débats*, furent très-remarqués. Ces ouvrages ont passé avec les circonstances qui les avaient fait naître ; ils sont aujourd'hui presque oubliés, ou du moins sont peu lus. Le seul de ses livres qui soit resté, c'est un petit roman bien simple, bien court, en un mot *la Dot de Suzette*. L'auteur vient d'expliquer dans sa préface dans quelles circonstances ce joli roman fut composé. Sans être un chef-d'œuvre de premier ordre, *la Dot de Suzette* mérite de tenir une place parmi les ouvrages de ce genre. C'est une production aimable qui réunit la grâce à la sensibilité, et qui sera toujours lue avec plaisir.

LA

DOT DE SUZETTE

Je suis née à Saint-Domingue. A dix ans, mon père me fit passer en France, pour y recevoir une éducation que la fortune la plus considérable ne lui auroit pas permis de me donner près de lui; car ma naissance avoit coûté la vie à ma mère; et, dans ces climats brûlants, les hommes vivent d'une manière si libre avec leurs esclaves, que mon père craignit sans doute pour moi l'effet des premières impressions, toujours si dangereuses dans la jeunesse. Nous avions des parents à Paris; ce fut chez eux que je descendis, ainsi que mon frère, qui m'accompagnoit dans ce voyage, et qui étoit alors âgé de vingt-cinq ans.

Après quelques jours de repos, et quelques semaines sacrifiées à voir tout ce qui, dans Paris, pouvoit amuser un enfant de mon âge, je fus mise au couvent. J'ai souvent entendu crier contre l'éducation qu'on y reçoit. Pour moi, j'aurois tort de m'en plaindre, et jamais je n'oublierai la reconnoissance que je dois à la sœur Sainte-Ursule. J'ai perdu tout ce que la fortune m'avoit donné; je conserverai toute ma vie le fruit des leçons de cette femme respectable. En entrant au couvent, je ne savois

rien, pas même lire ; mais je n'ignorois point que j'étois jolie : la prodigalité de mon père à mon égard ne pouvoit non plus me laisser ignorer que j'étois riche. J'avois l'habitude de commander, et ne croyois pas que je pusse obéir; en un mot, j'étois trop occupée de moi pour n'être pas insupportable à tous les autres.

A peine étois-je au couvent depuis un mois, que toutes mes compagnes me détestoient ; cela m'étoit indifférent. Je ne sentois pas le besoin de l'amitié. Mes fantaisies, depuis mon enfance, ayant toujours été prévenues, je n'avois pas encore éprouvé la moindre émotion de sensibilité, même pour mon père. Il me gâtoit, et je ne l'aimois pas véritablement ; c'est l'usage. Trop de condescendance produit sur les enfants le même effet que trop de sévérité. Par une conséquence naturelle, j'avois à la fois beaucoup de respect et d'attachement pour mon frère, le seul être qui jusqu'alors n'avoit pas voulu se soumettre à mes caprices. Il vint me voir, et je lui demandai à quitter le couvent, qui m'ennuyoit à la mort. Il me parla raison, je pleurai ; il me quitta ; je suffoquois de rage et de dépit.

C'est dans cet état que je rencontrai la sœur Sainte-Ursule ; elle prit pitié de moi. Je sentois pour la première fois le besoin d'être consolée ; elle s'y prêta avec tant de douceur, mêla à ses consolations des raisonnements si solides et si à la portée de mon intelligence, qu'aimer et réfléchir furent pour moi l'affaire d'un moment. Je m'abandonnai à ses conseils. La crainte de lui déplaire l'emportoit sur la crainte de ses reproches, lorsque je les avois mérités. Que vous dirai-je? dans l'espace de trois mois, je regagnai l'amitié de mes compagnes, je méritai les soins de mes maîtres, que jusqu'alors je croyois trop heureux d'être payés pour ne me rien apprendre ; je m'attirai l'attachement de la gouvernante que l'on m'avoit donnée, et qui plusieurs fois avoit voulu me quitter parce que je la battois. A douze ans, le

temps perdu pour mon éducation étoit en grande partie réparé. Mon frère applaudissoit à mes progrès, au changement de mon caractère; la sœur Sainte-Ursule en jouissoit, c'étoit son ouvrage : elle mit de l'amour-propre à le perfectionner, et m'inspira chaque jour plus d'émulation et plus de modestie. En un mot, j'avois seize ans quand on me parla, pour la première fois, d'abandonner le couvent; cette nouvelle me fit de la peine. J'aimois l'étude, et surtout la retraite; non que la sœur Sainte-Ursule m'eût fait envisager la religion comme incompatible avec le monde: la bigoterie étoit au-dessous de ses idées; elle savoit fort bien que j'étois destinée par ma famille à vivre dans la société, et la piété qu'elle m'inspira étoit aussi solide qu'éclairée. J'ai connu la douleur, et c'est alors que j'ai senti combien la force que l'on cherche dans le sein de la divinité est au-dessus des consolations humaines. La religion seroit née du malheur, si les âmes sensibles n'en eussent puisé le besoin dans la reconnoissance.

J'aurois désiré prolonger mon séjour au couvent; mais cela n'étoit pas possible. Mon frère étoit à la veille d'épouser une riche héritière de Saint-Domingue; elle étoit venue elle-même avec sa mère me faire une visite, et me témoigner le désir que j'acceptasse un appartement chez elle. En sortant du couvent pour assister à ses noces, je ne devois plus y rentrer. La sœur Sainte-Ursule, malgré le chagrin que lui causoit notre séparation, me félicitoit la première de cette occasion de connoître le monde avant de m'y engager. « Ma chère enfant, me dit-elle, ce n'est pas notre faute si nos élèves profitent si rarement des soins que nous prenons pour les former. Presque toujours elles ne quittent nos paisibles retraites que pour devenir épouses; ce passage trop prompt d'un état d'ignorance sur la société à un état qui en prescrit les devoirs les plus sacrés, nuit également aux vertus que nous leur avons inspirées et à celles qu'il leur conviendroit de cultiver. La piété, les talents, la modestie, sont

utiles dans toutes les situations de la vie. Notre devoir est de les enseigner ; mais j'ai souvent pensé que c'étoit à l'expérience et à la réflexion de faire naître sur le monde des idées qu'il nous est impossible d'avoir, et qu'il nous seroit difficile d'expliquer, quand nous les aurions. Profitez donc d'une occasion aussi favorable ; essayez votre liberté avant de la soumettre au joug de l'hymen ; connoissez les plaisirs, afin de les apprécier et de savoir les subordonner à vos devoirs ; et vous deviendrez, si le ciel le permet, aussi bonne épouse, aussi respectable mère, que vous avez été élève intéressante et docile. »

J'allai demeurer chez mon frère, et j'eus le loisir de vérifier la bonté des conseils de la sœur Sainte-Ursule. Les premiers mois de son mariage me firent regarder cet état comme le plus heureux. Ce n'étoient que fêtes, assemblées, prévenances de part et d'autre ; ils ne pouvoient se quitter un seul instant sans chagrin, se rejoindre sans plaisir. Peu à peu la première ardeur se ralentit ; ils se persuadèrent qu'ils ne s'aimoient plus, parce qu'ils avoient cru follement qu'ils s'aimeroient toujours et de la même manière.

Mon frère avoit pris l'habitude de céder à toutes les volontés de sa femme, quand il n'en avoit d'autres que les siennes ; il parut bizarre et tyrannique quand il voulut faire des représentations. On se boudoit, et le raccommodement tournoit toujours au profit de l'autorité de ma belle-sœur. Malheur à l'homme imprudent qui commence à vivre avec son épouse comme avec une maîtresse ; il risque la tranquillité du reste de sa vie. Des symptômes de grossesse mirent de nouveau mon frère aux genoux de sa femme ; une chute de cheval qu'elle fit par une imprudence impardonnable dans sa position lui ravit à la fois la santé, son enfant et l'amitié de son époux.

Nous apprîmes à cette époque la mort de mon père, et notre maison, naturellement triste depuis que la division s'y étoit glissée, le devint encore davantage. Mon frère avoit évité de me

laisser apercevoir le fond de son âme ; mais, en nous occupant d'une douleur qui nous étoit commune, il ne put résister à me confier ses chagrins particuliers. Je n'hésitai pas à blâmer sa conduite ; car ma belle-sœur avoit des qualités essentielles, un cœur excellent. Il l'avoit perdue par trop de complaisance, il pouvoit l'éloigner entièrement par trop de froideur et de sévérité. Mes réflexions le touchèrent, et j'eus la satisfaction de rendre à ces époux, qui m'intéressoient vivement, une tranquillité qui depuis ne fut jamais troublée. Ma belle-sœur, qui n'ignora point la conduite que j'avois tenue, et qui jusqu'alors m'avoit plaisantée sur ce qu'elle appeloit l'austérité de mes principes, me fit moins de démonstrations d'amitié et m'aima davantage.

Les hommes qui formoient notre société me répétoient souvent que j'étois belle, et savoient fort bien que j'étois une riche orpheline. Une habitation de soixante mille livres de revenu formoit une dot qui eût donné des adorateurs à la femme la plus dépourvue d'attraits et de talents. Mais j'avois tellement pris l'habitude de réfléchir sur les devoirs de chaque état, que le mariage m'inspiroit une sorte d'effroi. On me pressoit de faire un choix, j'hésitois sans cesse; et l'on m'accusoit de coquetterie, quand il est vrai que je n'étois coupable peut-être que de trop de timidité.

Mon frère avoit pour ami M. de Senneterre, homme de beaucoup de mérite, d'un grand nom, et dont la fortune, d'ailleurs peu considérable, étoit encore grevée de dettes assez fortes, que son père avoit laissées en mourant. L'intimité qui régnoit entre lui et mon frère étoit telle, que M. de Senneterre se trouvoit le seul homme près duquel ma belle-sœur et moi nous fussions hors de toute cérémonie. Avec un esprit cultivé, une figure mâle, une tournure très-noble, il avoit tant de bonhomie, que nous le traitions comme un parent pour qui rien n'étoit caché. Ajoutez qu'il aimoit depuis longtemps une femme charmante,

que ses parents avoient forcée d'épouser un vieillard, et qui, devenue veuve, n'attendoit que le temps prescrit par la bienséance pour couronner son amour; que cette femme étoit de notre société ; et vous ne serez pas étonné que ma belle-sœur et moi eussions pris l'habitude de regarder en frère un des plus beaux cavaliers de Paris. Souvent aussi il me sollicitoit de former un engagement ; nous passions en revue tous mes courtisans, il rioit des remarques que je faisois sur leur caractère, m'accusoit d'être trop difficile, et me prédisoit gaiement que je finirois comme la fille dont parle le bon la Fontaine. Avec la même gaieté, je me moquois de sa prédiction, en l'assurant que je me déciderois lorsque je trouverois un homme qui lui ressemblât, ou que, dans l'impossibilité, j'attendrois à mon tour qu'il devînt veuf.

Je le dis aujourd'hui où je pourrois, sans rougir, convenir du contraire, je n'avois alors nul amour pour M. de Senneterre ; je l'estimois, parce qu'il étoit impossible de ne pas lui rendre justice ; mais, s'il eût été capable d'abandonner pour moi une femme à laquelle il avoit témoigné un attachement si constant, j'aurois perdu de lui l'idée que je m'en étois formée, et il eût été le dernier homme auquel j'aurois uni ma destinée.

Ce fut au contraire sa constance dans sa première inclination qui le rendit mon époux. Il eut le malheur de voir mourir presque subitement la femme qu'il aimoit ; sa douleur fut si vraie qu'elle me pénétra l'âme. C'étoit chez nous seulement qu'il venoit chercher des consolations ; nous lui parlions avec tant d'intérêt de la perte qu'il avoit faite, nous mêlions si sincèrement nos éloges à ceux dont il honoroit la mémoire de cette femme encore aimée, nous écoutions avec tant de complaisance ce qu'il répétoit avec tant de sensibilité, que nous parvînmes à modérer son chagrin en le partageant. C'est la seule manière dont les cœurs profondément affectés puissent être consolés. Je m'aperçus bientôt que je réfléchissois involon-

tairement sur le bonheur promis à la femme assez heureuse pour toucher M. de Senneterre; je ne croyois pas qu'il pût aimer avec la même violence; mais je sentois que son amitié seroit plus précieuse pour moi que l'amour si incertain d'un autre époux.

Les chagrins cruels que j'ai éprouvés depuis n'ont pu effacer de mon cœur les impressions qui décidèrent du reste de ma vie. A peine fus-je convaincue des sentiments que m'avoit inspirés M. de Senneterre, que je mis dans ma conduite avec lui autant de réserve que jusqu'alors j'avois déployé de franchise. Ce changement le frappa, et, bien loin d'en deviner la cause, il se plaignit à mon frère du sort qui lui enlevoit presque en même temps et l'objet de l'amour le plus constant, et les consolations d'une amitié dont il s'étoit fait une si douce habitude. Craignant de m'avoir déplu sans le vouloir, il me pressoit souvent de lui faire connoître ses torts, me protestant que rien au monde ne lui causeroit plus de peine que la perte de mon estime. Ses paroles étoient si douces, ses regards si attendrissants, que la peur de me trahir par trop de sensibilité augmentoit la froideur de mes réponses; et si j'eusse effectivement eu à me plaindre de lui, je n'aurois pu le traiter d'une autre manière que je le faisois en ces moments. Ses visites devinrent plus rares, et ma sévérité plus grande; le chagrin que me donnoient ses absences ajoutoit à mon amour et à la crainte qu'il ne le devinât. Heureusement, mon frère m'arracha mon secret, le trahit, et M. de Senneterre, qui seul pouvoit me rendre heureuse, eut peine à se persuader qu'avec tous les avantages que m'avoient prodigués la nature et la fortune, j'eusse fixé mon choix sur lui que j'avois connu prêt à s'unir à une autre femme, moi devant qui ses regrets avoient éclaté sans contrainte. Il ne soupçonnoit pas que la vérité de sa douleur étoit la première cause de mon amour. Et pourquoi ne s'attacheroit-on pas à l'homme dont la sensibilité a été éprouvée, quand nous voyons chaque jour tant de femmes

unir leur destinée à des êtres qui se font honneur de la multiplicité de leurs liaisons, et pour qui le mariage n'est souvent qu'une conquête nouvelle et passagère comme les autres? Si je n'ignorois pas que M. de Senneterre m'avoit préféré une femme dont il chérissoit sans doute encore la mémoire, du moins étois-je persuadée qu'il ne me donneroit pas de rivale.

Mon frère étoit trop satisfait de s'attacher par les liens du sang le meilleur de ses amis, pour ne pas presser notre mariage ; j'avois dix-neuf ans lorsqu'il se fit. Je n'attendois de M. de Senneterre qu'une amitié qui seule eût satisfait mon cœur, et je trouvai en lui un époux tendre et prévenant, un guide éclairé, un ami sincère. Préjugeant assez bien de moi pour croire que les plaisirs du monde ne pourroient seuls m'occuper, il m'admit à l'administration de ses affaires, que la dissipation de son père avoit extrêmement dérangées. Nous fîmes ensemble le voyage de ses terres, nous satisfîmes une partie des créanciers ; et, après avoir pris des arrangements avec les autres, nous montâmes notre maison à Paris convenablement à notre fortune. Une société choisie, une intimité plus aimable encore, le bonheur de mon frère et de son épouse, ajoutoient à ma félicité. Le ciel, qui jusqu'alors m'avoit prodigué ses faveurs, y mit le comble : je devins mère ; la joie de M. de Senneterre surpassoit la mienne ; nous avions un fils.

Comme je voulois nourrir, je partis pour une de nos terres aussitôt que je le pus sans danger : grâce à la vie que je menois, loin que mon fils m'épuisât, ma santé devint parfaite, et je perdis beaucoup de cette délicatesse extrême qui m'avoit presque toujours forcée à un régime désagréable à mon âge.

Je fus près de deux ans éloignée de Paris, ne regrettant dans cette ville que mon frère et son épouse, qui avoient eu la complaisance de venir passer avec moi le temps que M. de Senneterre avoit été forcé de me quitter : il étoit au service. Ma belle-sœur envioit mon bonheur, j'étois mère ; et, soit dispositions

naturelles, soit l'effet de la chute qu'elle avoit faite étant enceinte, elle commençoit à désespérer d'avoir des enfants. Effectivement, elle n'en eut jamais. Sa tendresse et celle de mon frère se portoient sur mon fils, dont la force m'étonnoit moi-même. Heureux temps! il n'est pas un des jours dont vous êtes composé qui ne fasse époque dans mon âme. La mémoire qui naît de toutes les sensations d'une mère ne peut jamais s'affoiblir.

Je passerai sur dix années de ma vie, qui ne furent qu'un instant de bonheur sans mélange. M. de Senneterre me faisoit bénir sans cesse le jour où je l'avois connu ; mon fils croissoit et s'élevoit sous mes yeux. Son éducation, à laquelle son père présidoit, me donnoit l'espérance qu'il lui ressembleroit en tout. Nous n'avions à craindre en lui qu'une fermeté de caractère bien étonnante à son âge, et une vivacité qui le portoit également au mal comme au bien, mais qui pouvoit être dirigée avec précaution. M. de Senneterre me reprochoit quelquefois trop de condescendance ; je lui reprochois à mon tour trop de sévérité. Mon frère, qui regardoit son neveu comme son héritier, accusoit mon époux et moi de le tourmenter pour des sciences auxquelles il attachoit moins de prix qu'aux caresses de cet enfant ; bref, nous l'aimions tous à notre manière ; il étoit le sujet de nos plaisirs, de nos conversations, de notre amour et de nos espérances.

J'avois plus de trente ans, et je n'avois pas encore connu le malheur. Le premier chagrin vif que j'éprouvai eut lieu lorsqu'il fallut me séparer de mon frère, auquel j'avois tant de motifs d'être attachée. En apprenant que le régisseur général de nos habitations étoit mort, il crut que l'ordre de nos affaires, la sûreté de notre fortune exigeoient sa présence à Saint-Domingue. Depuis longtemps son épouse désiroit de retourner dans ces contrées pour lesquelles elle avoit conservé des souvenirs agréables. L'occasion étoit décisive, ils partirent. Cette séparation me

brisa le cœur. Ma société intime, presque réduite à ma famille, se trouvoit diminuée de ceux qui en faisoient le charme le plus précieux ; un pressentiment involontaire me répétoit sans cesse que je ne les verrois plus. L'amitié de mon époux, les caresses de mon fils, qui touchoit alors à sa treizième année, adoucissoient mon chagrin, sans pouvoir le dissiper entièrement.

Six mois après ce départ, M. de Senneterre tomba malade si dangereusement que sa convalescence ne fut, pour ainsi dire, qu'une pente douce qui le conduisit au tombeau, et qui me livra, pendant deux ans, au supplice cruel de regarder chaque jour comme le dernier de sa vie. Sa poitrine étoit restée affectée, il changeoit sensiblement ; les médecins me donnoient une espérance qu'ils ne conservoient pas eux-mêmes ; et M. de Senneterre, qui sentoit sa fin approcher, rassembloit toutes ses forces pour me dérober sa douleur, et dissimuler des souffrances que ma sensibilité n'auroit fait que lui rendre plus insupportables. Il se leva jusqu'au dernier jour, et, malgré mes remontrances, il passoit une grande partie de son temps à écrire. Ce modèle des époux et des pères, persuadé que la mort alloit saisir sa proie, vouloit encore se survivre pour veiller sur sa femme et sur son fils. Il m'adressoit des consolations pour le temps où il ne seroit plus, me traçoit la conduite que je devois tenir pour achever l'éducation de notre enfant, laissant pour lui une lettre qui me fut remise sans être cachetée ; il avoit abandonné à ma prudence le choix de l'époque où je pourrois en faire usage avec sûreté.

C'est au milieu de ces soins touchants, qui prouvoient si bien la bonté de son âme, que la mort le surprit. Il expira dans mes bras. Je n'ai jamais su ce que je devins à ce moment cruel ; je me rappelle seulement qu'en reprenant l'usage de mes sens, je me trouvai dans mon lit, entourée d'une partie de ma famille et de celle de M. de Senneterre ; qu'on me défendit impérieusement de parler, et que j'eus à combattre pour obtenir du

moins qu'on ne me séparât pas de mon fils. L'aimable jeune homme! il étoit le seul dont le cœur fût d'accord avec le mien; il me supplioit à genoux de lui conserver sa mère; mais il n'avoit pas la barbarie d'exiger que je ne prononçasse pas sans cesse le nom de son père. Nous le répétions ensemble, ensemble nous pleurions; nos larmes, nos baisers se confondoient, et, si ces terribles élans de sensibilité augmentoient notre douleur, je suis persuadée qu'ils nous sauvèrent du désespoir.

Aussitôt que je pus me soutenir, je me fis conduire au couvent où j'avois été élevée. Les exhortations de la sœur Sainte-Ursule, la liberté de gémir aux pieds des autels, et les caresses de mon cher Adolphe, me rendirent le courage de vivre et de m'occuper de ses intérêts. Par son testament, M. de Senneterre m'avoit nommé tutrice de notre fils, et lui avoit donné pour curateur un grand-oncle qui vivoit dans une de nos terres, et qui n'avoit pour toute fortune qu'une longue probité, une vieillesse aimable, des cicatrices, la croix de Saint-Louis et douze cents livres de pension. Ces dispositions ne parurent pas convenir à la famille de M. de Senneterre; mais elles me confirmoient davantage dans l'estime que je devois à mon époux. En effet, l'oncle qu'il avoit donné pour curateur à notre Adolphe eût été digne de présider à l'éducation d'un prince; c'étoit lui qui avoit élevé M. de Senneterre, dont le père étoit trop dissipé pour veiller sur ses enfants, et je comptois qu'il ne refuseroit pas de faire pour mon fils ce qu'il avoit si heureusement entrepris pour son neveu. Mon intention d'ailleurs étant de passer quelques années loin de Paris, je choisis celle de mes terres où ce bon vieillard faisoit son séjour, persuadée que l'amitié qu'il prendroit pour Adolphe le décideroit à tout, lorsqu'il faudroit le produire dans le monde. Il n'avoit encore que quinze ans.

Je m'établis donc de nouveau à la campagne; la solitude, qui convenoit si bien à la situation de mon âme, m'en rendit le

séjour agréable. J'aurois pour toujours renoncé à Paris, si je n'eusse envisagé de loin la nécessité d'y revenir un jour avec mon fils, pour qui seul je trouvois du plaisir à vivre, et auquel je vouai mon existence entière, bien décidée à sacrifier mon goût pour la retraite lorsqu'il pourroit nuire à son avancement ou me séparer de lui. C'est là qu'avec l'oncle de M. de Senneterre je lus les instructions qu'il avoit tracées, dans les derniers moments de sa vie, pour l'éducation de son fils. Les principes étoient conformes à ceux de ce vieillard, et me parurent si lumineux, que, travaillant d'accord sur le même plan, nous eûmes la satisfaction de voir Adolphe prendre l'habitude des vertus dans cet âge où les passions viennent souvent combattre les dispositions les plus heureuses.

Je lus alors pour la première fois la lettre que son père mourant lui adressoit, et dont il m'avoit fait dépositaire; je la lus en la baignant de mes pleurs, et je formai le projet de ne jamais la lui remettre.

Je voyois peu de monde à la campagne, mais j'en voyois assez pour que mon fils trouvât chez moi, et dans les environs, une société qui l'éloignât de cette timidité taciturne qu'un jeune homme destiné à vivre dans le monde contracte quelquefois s'il en est trop longtemps séparé. Mes jours s'écouloient ainsi paisiblement entre mes devoirs, mes souvenirs et la douceur de quelques actions généreuses, qui seuls occupoient assez mon cœur pour le distraire momentanément de sa tristesse. Toujours disposée à soulager indistinctement les paysans de ma terre, je donnois aux veuves une préférence dont je sentois par moi-même qu'elles avoient plus besoin que les autres. Perdre son époux et craindre la misère pour ses enfants me paroissoit une situation au-dessus des forces de l'humanité. Je l'ai connue, et le ciel m'a permis de vivre.

Le temps vint où mon fils entra au service; son grand-oncle eut la bonté de l'accompagner. Ce vieillard, ainsi que je l'avois

prévu, s'étoit si vivement attaché à son neveu, que sa tendresse le disputoit à la mienne. Adolphe m'avoit promis de m'écrire souvent et dans le plus grand détail; j'ambitionnois d'être sa confidente, et notre dernière conversation dut lui prouver que si, comme mère, j'étois jalouse des mœurs de mon fils, comme amie, je ne serois pas plus sévère que mon siècle. L'amour du plaisir, si naturel à la jeunesse, ne peut être blâmé que lorsqu'il l'éloigne de ses devoirs, ou l'engage dans des démarches contraires à ses intérêts. Mon fils ne trompa point mon attente; il se fit aimer de ses camarades, fut de toutes leurs parties sans être de leurs débauches, forma quelques liaisons qui ne purent l'attacher, ni remplir, m'écrivoit-il, le vide de son cœur. Toutes ses lettres, dans lesquelles il se peignoit sans contrainte, me convainquirent que l'amour ne seroit pour lui qu'une passion, et non un amusement. Il étoit dévoré d'une sensibilité qui cherchoit à s'exercer; c'étoit l'âme aimante de son père, mais dans un âge où la raison ne compte encore pour rien dans un engagement, ce qui me faisoit trembler. Mon fils, de mes biens et de ceux de son père, étoit assuré de plus de quatre-vingt mille livres de rentes; et mon frère, qui n'avoit pas d'enfants, lui laissoit entrevoir une augmentation de fortune qui, jointe à son nom, lui permettoit de prétendre à tout. Je n'avois jamais connu l'ambition pour moi; mais j'en avois, je l'avoue, pour le fils unique de M. de Senneterre.

Adolphe fut dix-huit mois à son régiment; il revint au commencement de 1789, et touchoit alors à sa vingtième année. Je fus étonnée du changement qu'une si courte absence avoit opéré dans toute sa personne. Sa taille s'étoit développée de la manière la plus avantageuse, et prêtoit une grâce particulière à tous ses mouvements; sa figure avoit pris un caractère de fierté qui, sans affoiblir la douceur que j'y avois toujours remarquée, inspiroit le respect, et me força moi-même à voir un homme dans celui que je n'avois encore regardé que comme un enfant

chéri. Ce n'est pas qu'il fût moins tendre pour moi, moins prévenant pour tout ce qui pouvoit me plaire; mais l'habitude du monde lui avoit appris tout ce qu'il valoit. Tout en lui m'offroit un ami dont ma raison se glorifioit; mais je regrettois involontairement les caresses ingénues de mon fils. Il n'y a que le cœur d'une mère qui puisse expliquer les contradictions qu'apporte en nous ce passage de l'adolescence à la virilité, si rapide chez les Français; et, si nous aimons nos petits-fils jusqu'à l'adoration, ce n'est, sans doute, que parce qu'ils nous rappellent ce temps heureux de l'enfance de leur père, et qu'à la douceur de leurs caresses se joint le souvenir de celles dont nous avions senti la privation.

Je vous ai déjà parlé des bontés que j'avois pour les paysans de ma terre. Pour être parfaitement heureux, il faut que le bonheur se montre dans tout ce qui vous entoure; c'est un des priviléges de la fortune, et j'en jouissois. Non que je voulusse faire sortir aucun de ces hommes de leur état; je me refusai toujours aux désirs de ceux qui me témoignoient l'envie de placer leurs enfants à la ville; je voulois des cultivateurs assez aisés pour aimer le travail, mais non pour regretter de n'être pas plus que le sort ne les a faits. A mon arrivée, j'avois appris qu'une fille, absolument sans ressources à la mort de ses parents, avoit été recueillie par des villageois pauvres et déjà chargés d'une nombreuse famille. Cette action méritoit une récompense, je m'en chargeai; je me chargeai aussi de l'enfant, qui avoit alors onze ans, et qui s'appeloit Suzette. Quand je la vis, je fus tentée d'abandonner les règles de prudence que je m'étois tracées, et de la prendre avec moi. Jamais la nature n'a rien fait de plus beau, jamais à la beauté ne se joignit un charme aussi irrésistible que celui qu'on éprouvoit en regardant Suzette. La réflexion me défendit de l'intérêt qu'elle m'inspiroit. Me craignant moi-même, craignant le temps où je serois obligée de retourner à Paris, ville où elle seroit livrée à tous les genres de séduction, je

me décidai à la recommander au concierge du château, qui, par mon ordre, ne permit point qu'elle sortît de son état, et ne lui fit donner que l'éducation qu'on reçoit dans une école de village. Suzette, qui n'avoit jamais ambitionné plus de bonheur, fut docile et reconnoissante, et je n'eus qu'à m'applaudir de ce que j'avois fait pour elle. Toujours modeste, laborieuse, elle grandissoit en s'attirant l'amitié de ceux qui veilloient sur elle. Propre dans ses ajustements villageois, sa beauté l'eût fait accuser de coquetterie si la simplicité de ses mœurs ne l'eût défendue de tout soupçon. Elle touchoit à sa seizième année, et je pensois à lui trouver un mari que la dot que je lui destinois m'auroit permis de choisir, quand mon fils revint de son régiment.

Il aima Suzette, et l'aima avec une violence dont il seroit difficile de se faire une idée; tous les gens qui m'entouroient s'en étoient aperçus, et moi je l'ignorois encore. Notre grand-oncle n'avoit pas cru devoir m'en avertir, parce qu'il regardoit cette passion comme un caprice absolument sans conséquence. Je remarquois bien qu'Adolphe étoit ou très-gai ou très-mélancolique : tantôt il me pressoit de retourner à Paris, tantôt il désiroit prolonger son séjour à la campagne; j'étois loin de soupçonner qu'un regard plus ou moins tendre de Suzette décidât de ses volontés, et j'attribuois son humeur changeante au vague d'une imagination qui ne sait encore où se reposer. Je fus anéantie quand le concierge auquel j'avois confié Suzette, après m'avoir fait demander une audience particulière, me pria de lui ôter cette enfant, ou de trouver les moyens d'empêcher M. de Senneterre de venir aussi souvent chez lui. Je l'interrogeai, et il me fut impossible de douter de l'amour de mon fils.

Et Suzette, lui dis-je, l'aime-t-elle? Oh! madame, me répondit cet homme, cela seroit bien difficile autrement. M. le comte est si aimable, qu'une jeune fille dont le cœur est libre ne

pourroit guère s'empêcher de lui répondre; mais si Suzette l'aime, elle le cache avec soin à elle, aux autres, à votre fils même, car nous n'avons aucun reproche à lui faire. Elle refuse les cadeaux de M. le comte; et, depuis quelque temps, s'il s'amuse à distribuer chaque dimanche des ajustements à toutes les femmes du château, c'est pour avoir le plaisir de forcer Suzette à se parer de ses bienfaits. Il la gronde quand elle ne porte pas ce qu'il lui a donné; il l'accuse de fierté, d'ingratitude; il s'emporte tant contre elle, que souvent nous la voyons rentrer en pleurant. Et puis M. le comte arrive pâle et tremblant, il lui parle avec bonté; cette pauvre Suzette pleure encore plus fort; votre fils se désespère; et Suzette ne le renvoie consolé qu'en lui promettant bien de ne plus passer dorénavant un seul jour sans s'ajuster de ce qu'elle a reçu de M. le comte. Elle n'ose plus sortir, parce qu'elle craint de le rencontrer; et, quand il a passé la journée sans la voir, nous sommes sûrs que le soleil couchant l'amènera chez nous. Il nous parle avec bonté de notre femme, de nos enfants, nous accable de bienfaits; mais il regarde toujours Suzette. Si elle reste, il parvient à l'approcher, à lui dire tout bas bien des choses auxquelles elle ne répond que par oui et par non; si elle sort, il la suit, et Suzette ne rentre jamais sans avoir les couleurs les plus vives, et sans se plaindre d'être bien malheureuse. Cependant elle nous a défendu d'avertir madame, parce qu'elle dit que madame la renverroit, et qu'elle seroit encore plus infortunée sans la protection de madame.

Cet homme auroit pu parler bien longtemps encore sans que je fusse tentée de l'interrompre; trop de réflexions m'agitoient. Je le renvoyai en le remerciant de son zèle, et en lui recommandant sur toutes choses de ne pas laisser apercevoir qu'il m'eût avertie.

Quand je fus seule, je m'efforçai vainement de me faire un plan de conduite; je ne savois à quoi m'arrêter, je ne

savois qui consulter. Mon oncle ne croyoit pas à l'amour, et bien peu à la vertu des femmes; il auroit ri de mes craintes, et auroit trouvé dans l'ordre qu'un jeune homme cherchât à se dissiper à la campagne comme dans une garnison. C'étoit son seul défaut. Il étoit inutile de prétendre changer les idées d'un vieux célibataire qui ne se consoloit d'être forcé d'être sage qu'en citant volontiers les nombreuses occasions où il ne l'avoit pas été.

Que faire? garder Suzette au château, c'étoit l'exposer à la séduction, perdre l'espoir de la marier, et autoriser ce qu'il ne m'étoit pas permis de souffrir; la renvoyer étoit pis encore sans doute. Dégagée de toute reconnoissance envers moi, livrée à elle-même, sans secours, mon fils devenoit pour elle un appui nécessaire, un bienfaiteur dangereux. L'éloigner, en lui conservant ma protection, ne pouvoit guère se faire sans que mon fils s'en aperçût, sans mettre quelqu'un dans ma confidence; et, s'il découvroit sa retraite, si son amour éclatoit dans le monde, j'exposois Adolphe à un ridicule que nos usages traitent plus sévèrement que le vice, et qui souvent décide de la réputation d'un jeune homme. Je fis le projet de tenter sa générosité, et le soir même, avec une gaieté apparente, je l'engageai à déjeuner le lendemain tête à tête avec moi dans mon cabinet. Cette invitation, à laquelle je donnai toute l'apparence d'un badinage pour éloigner ses soupçons, le surprit. Il s'efforçoit de me cacher son embarras; mais, comme j'étois décidée d'avance à ne pas m'en apercevoir, nous nous quittâmes sans autre explication. Sans doute il ne passa pas la nuit plus tranquillement que moi : car, lorsqu'il se présenta le matin, sa figure annonçoit la fatigue et le désordre. Il avoit en ce moment une ressemblance si frappante avec son père, la première fois que je le vis après la mort de celle qu'il aimoit, que mon cœur tressaillit aux premiers regards que je jetai sur lui.

Après avoir déjeuné, sans que l'un de nous rompît le silence,

je le fis asseoir près de moi; et, d'un ton que je cherchai à rendre sévère, je lui dis :

Ignorez-vous, mon fils, le chagrin que vous me donnez? Si j'en devine la cause, madame, le même objet, par des motifs bien différents, trouble également notre tranquillité. Je ne suis pas heureux non plus, ajouta-t-il en soupirant. Il se tut. Je vis que, loin de vouloir nier l'amour que lui inspiroit Suzette, il oublieroit volontiers, en parlant, que c'étoit à sa mère qu'il s'adressoit; je m'efforçai d'oublier moi-même et ce titre et ma sévérité.

Vous n'êtes pas heureux, Adolphe! et que manque-t-il à votre bonheur dans tout ce que peut désirer un homme de votre âge et de votre nom? D'être aimé, madame, ou d'avoir la force de vaincre un amour que ma raison condamne, et qui est devenu, malgré moi, une partie de mon existence. Ah! ma mère, ne me blâmez pas, plaignez-moi. Tout ce que vous me direz n'égalera pas ce que je me suis dit cent fois moi-même. Mais les réflexions les plus sévères avoient rapport à mon amour, et ce rapport leur prêtoit un charme qui me séduisoit; c'étoit m'occuper de Suzette que de combattre le penchant qui m'entraîne vers elle. La honte de l'avouer à ma mère ne l'emporte peut-être pas sur le plaisir de parler d'elle; c'est la première fois que j'en trouve l'occasion; j'aurois voulu l'éviter, mais enfin jusqu'à ce moment ce fut dans la solitude seulement que le nom de Suzette s'échappa de mes lèvres.

Vous me faites rougir, monsieur, de votre égarement et de la complaisance avec laquelle je vous écoute; mais vous vous croyez malheureux; Adolphe malheureux sera toujours sacré pour moi, alors même que je le verrai assez foible pour s'exposer à inspirer plus de pitié que d'intérêt. A la rougeur qui couvrit son front, à la vivacité de son regard, je vis que, blessé de cette phrase, il alloit répondre; je m'empressai d'ajouter : Qu'espérez-vous de cette passion insensée, que vous n'oseriez

avouer devant tout autre qu'une mère trop indulgente? Suzette élevée par mes soins, défendue par ma protection, Suzette, sans autre fortune que sa vertu, devient respectable pour vous; et j'ose croire que la passion ne vous a point égaré au point de penser sans frémir à corrompre l'innocence, à violer sans pudeur le respect dû à ma maison. Mon fils, je n'ai jamais envisagé les devoirs que j'avois à remplir envers vous; ma tendresse les rendoit si faciles, qu'ils étoient pour moi une suite continuelle de jouissances; mais, en me chargeant de Suzette, j'ai contracté devant Dieu l'obligation de veiller sur ses mœurs et d'assurer son bonheur. En poursuivant cette innocente créature, c'est votre mère que vous attaquerez; ce n'est plus Suzette maintenant, c'est moi que vous trouverez partout opposée à vos projets; et, si vous étiez assez malheureux pour l'engager à céder à votre passion, c'est votre mère qui en deviendroit responsable devant la divinité. Ne vous plaignez pas de la sévérité de mes principes. Ah! mon fils, c'est à ces principes religieux que vous devez mon existence; c'est ma résignation aux volontés du ciel qui m'a donné la force de survivre à votre père. Adolphe! Adolphe! votre passion vous feroit-elle regretter que j'en eusse eu le courage?

Ce reproche étoit trop vif sans doute, mais il m'échappa.

Vous m'aviez promis de l'indulgence, madame, me répondit-il en versant des larmes de dépit, et vous me traitez comme un monstre qui mériteroit de perdre la vie. Lorsque je donnerois tout mon sang pour prolonger ses jours de la durée des miens, ma mère m'accuse... Ah! madame, si vous pouviez lire dans le fond de mon cœur, vous sauriez qu'un amour invincible, qui fait aujourd'hui mon désespoir, feroit demain, sans mon respect pour vous, le bonheur de ma vie. J'aime Suzette malgré moi, je l'aime au point de sentir que la mort me seroit plus douce que l'idée d'en être séparé. Je n'ai jamais pensé à la séduire, je n'ai pu que détester mon amour et m'en nourrir sans

cesse. Mais, sans la crainte d'affliger ma mère, qui pourroit m'empêcher d'épouser Suzette ?

J'allois l'interrompre, il ajouta :

Voyez, madame, combien la noblesse perd chaque jour de sa considération (nous étions à la fin de 1789) : Suzette a tout reçu de la nature ; l'intelligence suppléeroit bientôt en elle au défaut d'éducation. Si mon mariage étoit blâmé en France, j'irois à Saint-Domingue, où il seroit moins troublé par les préjugés. Ne vous effrayez pas, madame, ceci n'est qu'une idée, et non pas un projet. Des projets ! il m'est impossible d'en former. Combattu par l'amour, par l'idée terrible de perdre votre amitié, je ne puis que souffrir ; trop heureux si la mort vient me délivrer d'une situation au-dessus de mes forces, et vous prouver qu'Adolphe n'est ni un ingrat, ni un monstre que sa mère dût soupçonner !

Cessons, lui dis-je, cessons, mon fils, un entretien qui devient également pénible pour tous les deux. Vous n'exigerez pas que je m'excuse auprès de vous pour un mot que mon cœur désavouoit au moment où ma bouche le prononçoit. Tout ce que je vous demande est de ne pas voir Suzette avant que je ne vous aie écrit, car je sens l'inutilité de renouveler notre conférence, et la nécessité de nous rendre réciproquement la tranquillité.

Je me levai, il en fit autant, et s'en alloit sans tourner les yeux vers moi.

Adolphe, m'écriai-je, vous n'aimez plus votre mère ! Il me prit la main, la couvrit de baisers, et nous nous quittâmes en pleurant. A dîner, il me fit demander la permission de ne pas descendre ; je n'en fus pas fâchée dans la disposition d'esprit où nous nous trouvions. Je me retirai dans mon cabinet, où j'écrivis la lettre suivante :

MADAME DE DE SENNETERRE A ADOLPHE

« Vous me fuyez, mon fils, et je suis forcée d'avouer que je craignois de vous voir, moi qui jusqu'alors souffrois toutes les fois que j'étois privée de votre vue. Je vous plains du fond de mon âme; mais, mon ami, la société, en nous plaçant dans un état élevé, nous a imposé des devoirs qui balancent les avantages que nous en recevons ; il y auroit de la lâcheté à les trahir, vous en êtes incapable. Il faut renoncer à Suzette, je n'ajouterai pas, ou à mon amitié; j'attends de l'honneur un sacrifice que je ne veux devoir qu'à lui. Je me chargerai de procurer à cette enfant un établissement qui vous donne la satisfaction d'avoir contribué à son bonheur; cette jouissance adoucira vos chagrins quand le jour sera venu où vous remercierez votre mère de sa sévérité. Je n'ose pas ajouter que j'exige cette condescendance de vous, je craindrois qu'un acte d'autorité ne m'enlevât un seul instant votre tendresse. Je vous envoie une lettre que votre père mourant me chargea de vous remettre ; c'est lui, Adolphe, c'est sa dernière volonté que vous entendrez. Votre mère vous bénit et vous aime; elle attend votre réponse, et ne vous la prescrit point. »

MONSIEUR DE SENNETERRE A ADOLPHE

« Mon fils, près de quitter la vie, si un père qui en a consacré tous les instants à votre bonheur conserve encore sur vous l'autorité qu'il a reçue de Dieu et des lois; si le respect pour ma mémoire et la reconnoissance sont sacrés pour vous, je vous ordonne d'obéir à votre mère dans tout ce qu'elle exigera en vous remettant cet écrit, le dernier tracé de la main de votre

père ; je vous l'ordonne, sous peine de ma malédiction. Adolphe, si j'ai bien deviné votre caractère, vous aurez des qualités estimables et des passions dangereuses. Je tremble pour vous, je tremble pour votre mère; c'est sur le bord du tombeau que j'essaye encore de veiller sur deux êtres qui me font regretter la vie. Mon fils, acquittez ma dette auprès d'une épouse adorée, à qui j'ai dû plus de félicité que l'humanité n'a droit d'en espérer. Je le répète pour la dernière fois, car mes forces s'épuisent : obéissez à votre mère, sous peine de l'irrévocable malédiction d'un père qui vous a toujours chéri. Adieu, mon fils. »

Le lendemain à mon réveil, je reçus le billet suivant :

ADOLPHE A MADAME DE SENNETERRE

« Mon père sera satisfait, madame, et vous continuerez longtemps à me plaindre. Ne voulant point vous rendre témoin de ma douleur, craignant de ne pouvoir résister si je rencontrois celle que je dois fuir, sûr de n'avoir pas la force de la voir sacrifiée à un époux indigne d'elle, j'ai pris la résolution de quitter le château cette nuit même, défendant à qui que ce fût de vous avertir. Je vais à Paris. Je ne vous recommande pas Suzette, je connois votre bonté. Si j'osois avoir une volonté, je souhaiterois qu'elle restât libre; si vous l'ordonnez autrement, puis-je espérer, ma mère, qu'en lui remettant cet anneau, vous lui prescrirez de le porter toujours comme un gage de votre protection? C'est le seul présent que je veuille lui faire ; j'abandonne le reste à votre générosité. »

Ce billet, qui me prouvoit trop combien Adolphe souffroit dans son obéissance, me rendit encore plus affligée de son départ. Je fis avertir mon oncle ; il reçut une confidence entière ; et ce vieillard, en soutenant que mon fils étoit fou d'aimer ainsi

une villageoise, s'attendrissoit autant que moi sur sa douleur. Je pensois à différer le mariage de Suzette jusqu'au moment où j'aurois la certitude que la santé de notre fugitif ne courroit aucun danger : mais mon oncle me fit sentir que l'instant étoit décisif, et qu'il falloit rompre tout espoir, ou s'exposer à la voir l'épouse de son amant. Je me rendis à ce conseil. Le soir même j'écrivis à mon fils ; je lui envoyai un ordre en blanc pour toucher sur mon homme d'affaires la somme qu'il croiroit nécessaire à ses plaisirs. Je lui parlai peu de sa résolution, pas du tout de Suzette. Le lendemain matin, je fis avertir cette jeune fille de venir me parler.

Qu'avez-vous, Suzette? lui dis-je en la voyant ; vous êtes pâle ; on croiroit que vous avez pleuré. Oui, madame. Si jeune encore, vous avez donc aussi des chagrins? Oui, madame. Est-ce que vous n'êtes pas bien dans cette maison? Si, madame. Je veux, Suzette, achever ce que j'ai fait pour vous, en vous donnant un mari qui vous rende heureuse. Auriez-vous de la répugnance à vous marier? ajoutai-je en voyant qu'elle soupiroit. Madame... Parlez-moi franchement. Est-il dans le village quelque garçon qui vous ait témoigné de l'amitié, et pour lequel vous ayez de l'inclination? Oh! mon Dieu non, madame. Ainsi vous n'aurez point de chagrin en acceptant un époux de mon choix? Madame... M. le comte... Eh bien! M. le comte? Il m'a défendu de jamais me marier sans sa permission. Mon fils vous a fait cette défense? Oui, madame, bien des fois. Que répondiez-vous, Suzette? Qu'il étoit le maître, madame. Et si c'étoit d'accord avec mon fils que je cherchasse à vous trouver un établissement, que diriez-vous? Elle se mit à pleurer, et sa douleur me prouva trop que l'infortunée n'étoit pas insensible à la passion d'Adolphe. Sa résistance la rendoit plus intéressante. Je crus devoir quitter avec elle le ton d'une maîtresse, et la faisant asseoir, je la consolai et lui parlai raison. Suzette ne m'interrompoit que par ses sanglots, ou pour convenir qu'elle s'étoit répété cent fois

ce que je lui disois; qu'elle n'auroit jamais oublié ce qu'elle devoit à sa bienfaitrice, et que ce n'étoit pas sa faute si M. le comte avoit continué à lui témoigner tant de bonté; qu'elle en étoit attendrie jusqu'au fond de l'âme, quoiqu'elle n'en fît pas semblant avec lui. Je lui persuadai que le soin de sa réputation, et peut-être aussi la reconnoissance, lui imposoient l'obligation d'accepter un époux; je recommençai à la questionner sur celui qui pourroit lui convenir; elle me répondit qu'elle n'aimeroit jamais l'un plus que l'autre, mais qu'elle recevrait celui qu'ordonneroit la mère de M. le comte. Je la renvoyoi presque aussi attendrie qu'elle, lui donnant, pour gage du contentement que me causoit sa soumission, l'anneau dont mon fils m'avoit rendue dépositaire. Je n'étois pas intérieurement très-satisfaite de cet acte de condescendance; mais le courage de cette enfant, le souvenir de mon fils qui n'avoit mis que ce prix à un sacrifice dont sa douleur me faisoit assez connoître l'étendue, l'emportèrent sur la réflexion. Les volontés d'une âme déchirée par une passion forte deviennent sacrées pour les cœurs sensibles, alors même que la raison les condamne.

Quand on veut marier une jeune fille, il suffit d'en laisser percer le désir; on peut être sûr que toutes les femmes d'une maison se feront un honneur d'y contribuer pour quelque chose. Ce fut ma femme de chambre qui me parla la première d'un nommé Chenu, métayer d'une petite portion de terre à trois lieues de mon château, et qui joignoit à sa métairie un trafic de bestiaux dont le profit lui procuroit une certaine aisance. Il connoissoit Suzette, et avoit dit plusieurs fois qu'il l'épouseroit volontiers, parce qu'elle savoit lire et écrire, ce qui lui seroit bien utile pour son commerce, étant obligé de s'en rapporter à sa mémoire qui souvent le mettoit en défaut. Je donnai ordre à mon concierge de voir cet homme, de lui faire part de mes dispositions, et de l'engager à venir me trouver s'il étoit toujours dans les mêmes intentions.

Chenu ne fit pas attendre sa visite. Il paroissoit avoir trente ans ; sa tournure n'offroit rien qui pût séduire, rien qui pût repousser. Il se présenta avec une assurance qui me fit bien augurer de son caractère ; mais je voulus le mettre à l'épreuve.

En quoi puis-je vous obliger, monsieur Chenu? lui dis-je pendant qu'il me saluoit ; parlez-moi sans contrainte. Madame, on m'a dit que vous vouliez pourvoir mademoiselle Suzette, et si ma proposition vous agrée, je vous demande la préférence. Vous aimez donc Suzette? A vrai dire, elle ne me déplaît pas, et tout le monde parle de sa douceur. On assure que vous faites bien vos affaires, monsieur Chenu, et Suzette n'a rien. Les bontés de madame ne lui manqueront pas, j'espère. Ce que vous appelez mes bontés, monsieur Chenu, appartient de droit aux malheureux, et Suzette cessera d'en avoir besoin en vous épousant. Je me chargerai de son trousseau, c'est tout ce que je puis faire. On ne m'avoit pas dit ça ; mais, si c'est la dernière volonté de madame, il faudra s'en arranger ; car enfin, quand j'en épouserois une autre qui auroit quelque argent, je n'y trouverois pas, comme dans mademoiselle Suzette, l'avantage d'une femme qui sût écrire ; et c'est tout ce que j'ambitionne. Cependant une petite somme n'auroit rien gâté ; cela m'auroit donné les moyens d'augmenter mon commerce, dans lequel il y a à gagner ; mais il faut de l'avance. Eh bien ! dites-moi franchement, monsieur Chenu, quelle somme comptiez-vous que je donnerois à Suzette pour sa dot? Ah ! madame, ça ne peut pas se dire. Pourquoi donc, si je veux le savoir? Mon intention est d'assurer le bonheur de cette enfant qui le mérite à tous égards ; et, si vos prétentions ne surpassoient pas mes facultés, je serois bien aise de faire quelque chose pour elle et pour vous ; car vous la rendrez heureuse, n'est-ce pas, monsieur Chenu? Pardine, madame, ça n'est pas difficile. D'abord je suis la moitié du temps en voyage; il n'est pas de foire à dix lieues à la ronde où je n'aille. Quand je reviendrai à la maison bien fatigué, que Suzette aura écrit mes af-

faires, j'aurai plus besoin de repos que de troubler celui des autres. On dit que j'ai de l'ambition, mais j'ai toujours remarqué qu'un homme bien occupé n'est pas un mari querelleur. Suzette, qui a de l'intelligence, fera valoir la métairie ; quoiqu'elle ne soit pas d'un grand produit, encore y a-t-il de quoi surveiller. Quand les foires seront bonnes, je compte bien ne pas revenir sans lui rapporter quelque chose. Elle est belle, et je sais que les femmes aiment un peu la parure; d'ailleurs les bontés de madame l'y ont accoutumée, c'est bien naturel. Laissez faire ; que les marchés aillent bien, elle ne se plaindra pas, ni moi non plus. Je suis contente de vos dispositions, monsieur Chenu; mais revenons à notre premier point. Combien croyiez-vous que Suzette vous apporteroit en dot? Ma foi, madame, puisque vous le voulez absolument, je vous dirai qu'indépendamment de son trousseau, sur lequel je m'en fie à la générosité de madame, j'avois calculé que six cents livres d'argent sec me mettroient à même de courir de bons marchés. Les commencements sont toujours difficiles ; un peu de comptant, un peu de crédit, et cela va. Allons, monsieur Chenu, puisque six cents livres vous paroissent nécessaires, et que vous auriez épousé Suzette sans cette somme, je suis charmée de pouvoir récompenser votre désintéressement. Madame est trop bonne. Je parlerai à cette enfant ; revenez demain, et si elle vous accepte, comme je n'en doute pas, vous pouvez dès aujourd'hui compter sur une dot de douze cents livres.

J'aurois pu faire sans doute davantage pour Suzette ; mais, fidèle à mon principe de ne pas sortir de leur état ceux qui risquent leur bonheur en le quittant, j'avois encore un autre motif. L'amour de mon fils pour cette intéressante créature avoit fait un certain bruit dans le château ; c'étoit exposer sa réputation que de ne pas borner mes bienfaits. Je voulois d'ailleurs veiller toujours sur elle, et j'espérois procurer un jour un fermage considérable à son époux ; espoir que les événements ont

anéanti, et qui m'ont fait trouver des bienfaiteurs dans ceux que je regardois alors comme des protégés.

Je ne doutois pas de la résignation de Suzette ; j'aurois désiré qu'elle lui coûtât le moins possible ; en lui apprenant les dispositions que j'avois faites pour elle, j'embellis de toute mon éloquence sa destinée à venir, pour la consoler de ses chagrins présents. Vous êtes trop bonne, madame, étoit son unique réponse. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour être heureuse ; et, si je ne le suis pas, ma consolation sera que vous m'avez crue digne de l'être. Je ne passai pas un seul jour sans la voir jusqu'à son mariage, qui se fit promptement ; le régisseur de ma terre assista à la signature du contrat, et je lui servis de mère pour la cérémonie.

Dans nos conversations, Suzette s'étoit enhardie jusqu'à me demander quelquefois si je recevois des nouvelles de mon fils ; je ne doutai pas qu'elle n'eût appris la cause de son brusque départ, et que la certitude d'être toujours aimée ne la consolât en partie du sacrifice qu'elle faisoit à la tranquillité de tous. Adolphe ne m'écrivoit pas, mais j'étois indirectement informée de sa conduite. Je savois qu'il se montroit peu dans les sociétés, qu'il sortoit souvent seul, presque toujours à cheval, et qu'une mélancolie très-prononcée affligeoit ses amis, sans cependant donner aucune inquiétude pour sa santé. C'étoit tout ce que je pouvois désirer.

Libre de soins à l'égard de Suzette, je me disposois à retourner à Paris avec mon oncle, qui plus que moi ne pouvoit vivre séparé de mon fils, quand je reçus la lettre suivante :

ADOLPHE A MADAME DE SENNETERRE

« En vous fuyant, ma mère, pour mieux vous obéir, je vous avois fait entendre mon vœu pour qu'au moins Suzette restât

libre; vous en avez ordonné autrement. Je viens d'apprendre, par un homme sûr que j'ai laissé au château, un mariage qui, en m'ôtant tout espoir, m'a ravi la force de supporter mon affreuse position. Je n'ose vous accuser, je ne m'en prends qu'à la fatalité de ma destinée. Suzette aussi vous a obéi; mon exemple a décidé le sien. Puisse l'infortunée ne jamais s'en repentir! Je sais, madame, que vous allez revenir à Paris; si c'est moi seul qui vous y attire, épargnez-vous un voyage inutile. Ce que je dois à mon nom m'a empêché d'être heureux. J'accomplirai le sacrifice. Guidé par mon désespoir, je vais loin de la France défendre les armes à la main des préjugés qui m'ont rendu le plus infortuné des hommes. Je pars cette nuit. Que ne puis-je mettre le monde entier entre moi et mes souvenirs, entre la douleur et l'amour! Ma mère, je suis si malheureux, que je crois vous servir en vous ôtant le triste spectacle d'un fils consumé par le chagrin. Si le ciel exauce vos prières, il me ramènera digne d'apprécier ce que vous avez cru devoir faire pour mon bonheur. Mon cœur en gémit sans oser en murmurer. Si le ciel écoutoit mes vœux... Ah! ma mère, continuez de plaindre votre fils! »

Cette lettre me jeta dans un anéantissement total; je la relus vingt fois sans pouvoir me persuader la vérité de ce qu'elle contenoit. Mon fils fugitif, mon fils s'éloignant de moi, livré au plus sombre désespoir, quel coup terrible pour une mère qui croyoit n'avoir que de la reconnoissance à attendre! Cependant, j'en atteste le ciel, mon premier mouvement fut de m'accuser de trop de sévérité; et si le passé eût été en ma puissance, si mon Adolphe eût été présent, les préjugés, l'ambition, mes principes même, tout eût cédé au désir de le conserver près de moi. Jeunesse imprudente! que vous nous faites acheter chèrement les plaisirs dont la nature a mis le premier germe dans nos cœurs! et quel empire n'avez-vous pas sur nous, puisque nous

préférons souvent douter de notre raison, à la douleur cruelle de ne pouvoir douter de votre ingratitude !

Ainsi, ce jeune inconsidéré, ne suivant que sa passion, avoit méprisé la noblesse lorsqu'elle étoit un obstacle à l'accomplissement de ses désirs ; il la prenoit pour guide de sa conduite au moment où elle favorisoit ses desseins : dans l'une et dans l'autre circonstance, c'étoit à l'amour seul qu'il sacrifioit. Mon oncle fut pénétré de cette nouvelle foudroyante, et alarmé de l'effet qu'elle produisoit sur moi ; mais, incapable de s'arrêter à des consolations vagues, il remit le calme dans mon âme en me proposant de partir à la première lettre que je recevrois de mon fils. S'il ne pouvoit le décider à revenir, son intention étoit de ne le pas quitter, de lui servir de guide, et de profiter de l'occasion pour lui faire entreprendre des voyages qui perfectionneroient son éducation. Ce projet, bien digne de l'amitié paternelle de ce bon vieillard, fut la dernière marque de son attachement. Il mourut au moment de le mettre à exécution.

Je restai donc abandonnée à moi-même, au milieu d'une révolution dont je ne parlerai que dans les rapports qu'elle aura avec moi. Je recevois quelques lettres d'Adolphe, qui retardoit sans cesse un retour qu'il me faisoit sans cesse espérer. Par la dernière, il m'annonçoit son projet de passer à Saint-Domingue, dans l'intention de voir son oncle, et de revenir ensuite pour ne plus me quitter. Mais, avant qu'il pût acquitter sa promesse, j'eus la douleur de voir les lois élever une barrière éternelle entre mon fils et moi. Hélas ! ce n'étoit que le commencement d'un enchaînement de malheurs qui devoient se dérouler avec une étonnante rapidité.

J'appris bientôt les désastres de Saint-Domingue ; et en perdant toute ma fortune, il me fallut trembler pour les jours de mon fils, pour ceux d'un frère qui m'étoit cher à tant de titres. Les nouvelles qui arrivoient en France n'annonçoient que des calamités ; la cruelle renommée ne permettoit pas de douter

de l'ensemble des maux qui désoloient cette malheureuse colonie ; mais elle laissoit sur les détails une incertitude accablante. J'implorai l'assistance du ciel pour ma famille ; chaque intervalle de courrier étoit pour moi une année de souffrance. Enfin, je reçus de Philadelphie une lettre de mon fils. La voici :

ADOLPHE A MADAME DE SENNETERRE

« Madame, que ne suis-je auprès de vous pour recevoir vos consolations, pour vous soutenir de mon courage! C'est dans ces moments affreux que je sens trop combien l'amour m'égara, puisque je suis loin de ma mère. Ayez la force de vivre pour un fils qui ne respire aujourd'hui que pour vous, qui ne croiroit pas trop payer de sa vie la douceur de mêler ses larmes aux vôtres. Quel récit j'ai à vous faire! le pourrai-je grand Dieu! Ma main tremble, mon cœur se serre....

« Déjà sans doute vous avez entendu parler des événements arrivés à Saint-Domingue ; mais vous ignorez peut-être encore ce qui concerne notre malheureuse famille et vos propriétés. Je n'ai pu aborder ces contrées, où la guerre civile joint à ses fureurs ordinaires une activité aussi brûlante que le climat : c'est à Philadelphie que j'ai appris que mon oncle et son épouse... Ils ont péri au milieu de tourments dont le seul souvenir épouvante l'imagination. Non, jamais, jamais je n'aurai le courage de rappeler ces massacres qui font frémir l'humanité. Puissiez-vous toujours en ignorer les détails!...

« On ne doute point ici que le machiavélisme d'un gouvernement dont la prospérité de Saint-Domingue humilioit l'orgueil n'ait préparé de loin sa dévastation. Ses projets n'ont été que trop bien accomplis; et lorsque tous les partis s'accusent, la

ruine de cette colonie, si brillante encore il y a quelques jours, accuse tous les partis...

« Il ne faut pas se faire illusion, ma mère; nos habitations sont détruites de fond en comble, les ateliers brûlés; le résultat d'un siècle de travaux, de prospérité et d'économie, anéanti. La misère des colons réfugiés à Philadelphie feroit peine à leurs plus mortels ennemis; ils sont d'autant plus à plaindre, que le passage de l'opulence à la détresse a eu pour eux la rapidité de l'éclair. Du moins, ma mère, vous ne connoîtrez pas ce dernier malheur; tous les biens de mon père sont à vous. Ils vous appartiennent de droit, puisque vous les avez, pour ainsi dire, rachetés; ils vous appartiennent à un titre plus sacré, puisqu'ils sont les biens de votre fils. Ma mère, puissiez-vous en jouir longtemps! Puissions-nous, bientôt réunis, pleurer nos malheurs communs, et oublier ensemble les chagrins et les passions inséparables de la vie! »

L'infortuné Adolphe ne prévoyoit pas les malheurs qui alloient bientôt accabler sa mère. Je vis apposer les scellés chez moi; j'appris qu'ils avoient été mis sur mon hôtel à Paris et sur les autres possessions de mon époux. Je pus à peine obtenir quelques-uns de mes effets particuliers, et la permission de conserver un logement dans le château que j'habitois.

Privée de fortune, dépouillée de toute splendeur, c'est alors que je connus l'humanité, qui jusqu'à ce moment s'étoit embellie à mes yeux. Ceux qui ne m'abordoient que pour me plaire cessèrent de se contraindre quand ils n'eurent plus rien à espérer; et la pitié insultante des uns me révoltoit plus que l'ingratitude des autres. Les paysans que j'avois comblés de bienfaits ne calculoient plus que ce qu'ils pouvoient tirer de mes dépouilles; ils abattoient les bois, ils se partageoient des terrains qui, depuis des siècles, appartenoient à la famille de M. de Senneterre, en cherchant à se persuader qu'ils étoient communaux.

Je les excuse aujourd'hui; alors leur ingratitude ajoutoit à mes supplices, et je me décidai à retourner à Paris pour me soustraire à un spectacle qui me brisoit le cœur. Il m'en coûta pour me séparer de mes domestiques, dont la plupart m'étoient entièrement dévoués ; mais l'état de mes affaires exigeoit ce sacrifice, que je retardois depuis trop longtemps. Je n'amenai avec moi qu'Augustine, ma femme de chambre, qui voulut absolument me suivre; et, sans le domicile que son mari nous offrit à Paris, j'aurois été forcée de me loger en chambre garnie.

Depuis les désastres de Saint-Domingue, mes parents s'étoient réfugiés en province par économie ; une partie de la famille de M. de Senneterre étoit émigrée, l'autre retirée dans ses terres. Un seul de ses cousins germains avoit conservé son domicile dans la capitale ; mais il m'avoit abandonnée depuis le testament, qui ne lui donnoit aucun droit à la tutelle de mon fils. Il avoit pris, dans la révolution, un parti qui lui acquit d'abord beaucoup de popularité, et qui finit par le conduire à l'échafaud. Je lui rendrai justice cependant ; il eut de l'ambition, mais il ne fut pas traître envers ceux dont il avoit embrassé la cause. Dans ma position, d'ailleurs, je ne pouvois pas chercher à le voir; je préférois, à un reste d'éclat sans indépendance, une retraite profonde où je pusse m'occuper en liberté de mon fils et de ma douleur.

Cette retraite me fut bientôt enlevée. Je ne pus ni ne cherchai à me soustraire au décret qui ordonnoit d'incarcérer les parents d'émigrés. Je ne tenois plus à l'existence que par une résignation religieuse ; privée même de la consolation de recevoir des nouvelles de mon Adolphe, accablé du sort dont il étoit menacé, j'aurois remercié mes bourreaux du coup qui m'eût arraché la vie. Dans ces moments affreux, où tout étoit ravi jusqu'à l'espoir, il falloit plus de courage pour vivre que pour se résoudre à mourir.

Je passai treize mois en prison, et surtout les six derniers, sans autres secours que ceux que la crainte de nous voir périr de faim arrachoit à nos geôliers. En butte à toutes les humiliations, oubliant nos malheurs au récit de ceux de nos compagnes, n'osant céder à l'impulsion qui nous portoit à nous aimer, pour éviter la douleur d'une séparation éternelle; éprouvant cependant cette douleur sans avoir joui des charmes de l'amitié; tantôt accusant la lenteur de la mort, tantôt frémissant involontairement à l'idée de la destruction; ne recevant du dehors d'autres nouvelles qu'un journal chargé de la longue liste des victimes qui avoient péri la veille, parmi lesquelles nous cherchions, avec autant d'effroi que d'avidité, le nom de nos parents, de nos amis, des infortunés que, le jour précédent encore, nous avions serrés dans nos bras.... Non, l'âme ne peut supporter le souvenir de cette situation. Je le dirai cependant, je le répèterai jusqu'à mon dernier soupir, parce que la vérité doit être connue. Dans ces prisons où nous étions entassées comme des animaux destinés à la boucherie, où nous étions traitées plus sévèrement que les plus grands criminels, si nos tyrans avoient osé y demeurer parmi nous, ils auroient eux-mêmes admiré combien l'exercice de toutes les vertus y étoit facile; ils auroient reculé devant la fatalité qui les entraînait à égorger tant de Français, dont la plupart étoient l'ornement de leur siècle, et dont l'exemple, dans la société, l'eût garantie peut-être d'une dépravation que les lois les plus sages auront bien de la peine à arrêter.

Enfin les massacres cessèrent et les prisons s'ouvrirent. Grâces à l'activité de ma femme de chambre, de cette bonne Augustine qui étoit alors ma seule amie, mon tour arriva. Elle m'apporta elle-même l'ordre de ma liberté, qui ne me causa une joie momentanée que pour me faire réfléchir plus profondément sur l'étendue de ma misère. Je n'avois plus rien, rien que quelques bijoux avec lesquels j'étois décidée à mourir : c'étoient les portraits de mon fils et de mon époux. Je ne voulois pas rester à la

charge de cette femme respectable, que le malheur des temps avoit forcée à chercher une nouvelle condition. Quoi qu'elle fît tout pour me cacher la grandeur de ses sacrifices, mon cœur la devinoit, et la reconnoissance n'ôtoit rien au supplice de vivre de ses privations. Je savois tout ce qu'une femme peut savoir, excepté vivre du travail de ses mains; d'ailleurs le chagrin avoit miné ma santé, au point de me ravir la possibilité d'une occupation continue.

Il ne me restoit qu'une ressource, c'étoit de servir. La première fois que j'y pensai, des larmes de sang coulèrent de mes yeux. La fierté, qui sauve souvent du vice, qu'il faut modérer et ne jamais éteindre, se révolta avec une violence dont il seroit impossible de calculer la force. Moi, née avec une fortune immense, entourée d'esclaves pendant ma jeunesse, de protégés dans tous les temps; moi, n'ayant plus rien qu'un nom respectable par des traits héroïques, que l'histoire attestera à la postérité la plus reculée... servir! Oh! mon Dieu, vous vîntes encore à mon secours, et l'orgueil s'abaissa devant les préceptes de votre morale.

A force d'y réfléchir, je me rendis peu à peu cette idée plus familière; je m'y accoutumai enfin, au point de pouvoir en parler à Augustine, sans lui découvrir une répugnance plutôt vaincue que détruite. Elle voulut s'y opposer, mais je fus inflexible; et je la suppliai d'employer ses efforts pour me procurer une place telle que je la désirois, c'est-à-dire le soin de présider à l'éducation de quelques jeunes personnes, seul emploi auquel je fusse véritablement propre. Il étoit inutile de lui prescrire de me recommander sous un autre nom que le mien, et seulement comme une infortunée qui avoit tout perdu dans la Révolution.

Quelques semaines après, Augustine, le cœur gros, les yeux mouillés de larmes, vint me dire qu'elle m'avoit obéi, et me présenta une lettre pour une femme fort riche, qui désiroit avoir auprès d'elle une personne instruite, de mœurs respectables,

et pour laquelle elle promettoit les plus grands égards. Je pris la lettre et ne pus remercier Augustine autrement qu'en lui serrant la main. Je m'appesantirai sur cette époque si remarquable de ma vie.

Je tenois la lettre destinée à me servir de recommandation ; j'avois les yeux fixés sur l'adresse, et je ne la voyois pas. Absorbée dans l'immensité des pensées qui se succédoient, je ne pensois plus. La foudre, je crois, seroit tombée à mes pieds, que je n'aurois pas été émue. Insensiblement mes idées s'éclaircirent, et je demandai : Que dirai-je? Je ne trouvois pas de réponse à cette question. J'examinoi enfin le nom de la personne que j'allois servir ; elle s'appeloit Depréval, et je réfléchissois machinalement sur ce nom, comme s'il eût pu m'apprendre quelque chose de l'avenir que je redoutois. Extrêmement fatiguée de ne pouvoir m'arrêter à rien, je me couchai. Pas un instant de sommeil. Une femme, la veille d'être présentée à la cour, n'étoit pas plus occupée de sa toilette que moi de la mienne. Je craignois d'inspirer de la pitié ; je craignois encore plus de ne pouvoir adoucir un air de dignité que la nature et l'habitude de commander avoient répandu sur toute ma personne. Je redoutois surtout de ne pouvoir supporter avec résignation les questions auxquelles il falloit m'attendre. Le jour me surprit, et je n'avois encore rien résolu. J'aurois souhaité éloigner le moment fatal ; mais j'appréhendois, en le différant, de manquer l'occasion de cesser d'être à charge à la pauvre Augustine. Ceux qui n'ont pas connu l'éclat et l'opulence en naissant se feront difficilement une idée de ce qu'il en coûte pour subir l'humiliation. Il ne faut qu'un jour pour payer bien cher des jouissances qui pourtant ne donnent aucun véritable plaisir, puisqu'elles ont toujours eu la monotonie de l'habitude. On ne les apprécie qu'en les perdant.

A dix heures, j'étois prête, et je balançois encore. L'idée d'arriver trop tôt, de faire antichambre, de me trouver peut-

être, pour essai, la camarade d'un de mes anciens laquais, l'idée plus affreuse d'être congédiée après avoir subi un insolent interrogatoire, me poursuivoient involontairement. Enfin, je m'arme de courage, je descends rapidement l'escalier, et me voilà dans les rues, marchant à pas précipités, tremblante qu'on ne lût sur mon visage ce qui se passoit dans le fond de mon âme. J'étois vêtue de noir, et je n'osois arrêter les yeux sur personne, quoiqu'un voile assez épais me mît à l'abri des regards. J'arrive à la porte de ma maîtresse future; je la demande, appréhendant qu'elle ne fût sortie; on me répond qu'elle est chez elle, et j'en éprouve une sorte de chagrin. Je monte, mes genoux fléchissoient. Je m'adresse au premier domestique que je rencontre, en le priant de me faire parler à sa maîtresse; il me dit d'attendre, qu'il va faire avertir une des femmes de madame; je m'assieds, et j'attends. Une demi-heure se passe, pendant laquelle une foule d'allants et de venants, tous pour monsieur, m'ôtent la faculté de réfléchir sur toute autre chose que la crainte d'être reconnue. Une femme arrive, me demande qui je suis, et ce que je veux à sa maîtresse. — Je désire lui parler. — De quelle part? — De la mienne. — Votre nom? — Je ne peux le dire qu'à elle-même? — Madame est rentrée fort tard; elle n'a point encore sonné. — J'attendrai.

Madame sonna à l'instant même, et presque aussitôt on vint me dire que je pouvois entrer. Je suis mon introductrice à travers plusieurs pièces dont l'ameublement, l'élégance, la richesse m'étonnèrent, moi qui avois joui autrefois de tout ce qu'on admiroit. Nous entrons dans une chambre à coucher où il faisoit un léger demi-jour; madame étoit encore au lit. Je lui présente ma lettre en tremblant; elle m'engage à m'asseoir, me demande excuse de s'habiller devant moi, ajoutant qu'elle avoit préféré me faire entrer à me laisser dans une antichambre où il passoit continuellement du monde. Son ton d'aménité me rassura; cependant je n'osois lever les yeux sur elle. Tout ce que je pus



remarquer, tandis qu'on lui présentoit une robe du matin, garnie de dentelles, c'est qu'elle étoit d'une taille admirable et remplie de grâces naturelles. Enfin la toilette s'achève ; elle ordonne à sa femme de chambre d'ouvrir et de nous laisser. Tandis qu'elle brise le cachet de la lettre, la parcourt, je baisse les yeux, jette mon voile en arrière. Au même instant, j'entends un cri perçant; cette femme tombe à mes pieds, en répétant : Madame de Senneterre! ô ciel! madame de Senneterre! Je la regarde, c'étoit Suzette.

Elle étoit sans connoissance; je la porte sur son lit; je sonne, on accourt, on lui prodigue des secours dont j'avois presque autant besoin qu'elle, car j'étois retombée sur un fauteuil, ne pouvant ni parler ni agir. Son mari, les personnes qui se trouvoient chez lui, tous les gens de la maison étoient accourus, et attendoient avec inquiétude qu'elle reprît ses esprits. Bientôt elle ouvre les yeux et me cherche; la foule me cachoit; elle me demande, et j'approche.

Oh! madame, ma bienfaitrice! s'écrie-t-elle. Je lui mets la main sur la bouche, en lui recommandant le secret.

Impossible, impossible, madame. Comment cacherois-je ma joie? pourquoi rougirois-je de ma reconnoissance? pourquoi rougiriez-vous de vos malheurs, vous dont la vie fut un acte continuel de vertus et de bienfaisance? Monsieur, dit-elle à son mari, vous ne la connoissez donc pas? Elle est si changée! vous ne connoissez pas madame de Senneterre?

Son mari s'approcha de moi avec autant d'embarras que d'empressement, et me fit un compliment qui me prouva ce qu'il est si facile de vérifier chaque jour, que chez les femmes la sensibilité et le goût suppléent à l'éducation, tandis qu'un homme qui a eu le malheur de n'en pas recevoir, n'est jamais plus mal placé que dans une situation qui fixe les regards sur lui.

Suzette demanda qu'on nous laissât seules, avertit son mari, d'un ton caressant, qu'elle n'iroit pas dîner en ville, le pria de

l'excuser sur sa santé; et aussitôt que nous fûmes tête à tête, elle me prodigua des caresses d'un ton si aimable et si respectueux, qu'elle fit passer dans mon âme toutes les émotions qui agitoient la sienne.

Vous ne me quitterez point, n'est-il pas vrai, madame? vous aurez ici votre appartement, vous y serez servie comme si vous étiez ma mère. Eh! ne l'avez-vous pas été! Libre de commander dans toute la maison; moi-même je ne me présenterai chez vous que lorsque vous le permettrez. Qu'est devenue Augustine? Est-ce qu'elle vous a aussi abandonnée?

Non, madame, lui dis-je d'un ton un peu embarrassé. Madame! reprit-elle avec chagrin. Si je ne suis pas Suzette pour vous, je ne le serai donc plus pour personne au monde. Voyez, voyez l'anneau que vous m'avez recommandé de ne pas quitter, le voilà. Toujours à mon doigt, il me rappelait.... Elle s'arrêta en rougissant. Madame, ajouta-t-elle les yeux humides, appelez-moi Suzette, cela soulagera mon cœur.

Eh bien! Suzette, ma fille, lui dis-je en l'embrassant. Augustine ne m'a point abandonnée; mais elle n'est pas heureuse. Le fruit de ses économies, placé d'abord avantageusement, lui a été remboursé en papier. Forcé de se remettre en maison, c'est moi qui ai voulu cesser d'être à sa charge.

Il faut la reprendre, madame; il n'y a qu'elle et moi qui puissions avoir pour vous les attentions qui vous sont dues. Ah! si j'avois su vos malheurs! Mais deux craintes enchainoient mes pas, celle d'humilier ma bienfaitrice par mon opulence, et celle de vous faire soupçonner que votre fils... Il doit être aussi bien à plaindre, votre fils, madame!

Cette réflexion de Suzette me fit répandre des larmes; elle crut alors ne devoir plus cacher les siennes. Quand nous fûmes un peu remises, je pris la parole.

Mon amie, en veillant sur votre enfance j'ai rempli un devoir; ce que j'ai fait pour vous depuis n'étoit qu'une dette que

je payois à la générosité de votre conduite. Je suis sensible à votre reconnoissance, et je rougirois de moi-même si j'éprouvois la moindre répugnance à en profiter ; mais, ma Suzette, il faut en borner les effets. Je suis résignée à mon sort, et j'ai plus besoin de tranquillité que des dehors de l'opulence. Songez d'ailleurs que vous êtes en puissance de mari, et que, quelque considérable que puisse être votre fortune, elle vous appartient moins qu'à lui. Laissons Augustine...

Pardon, madame, si je vous interromps ; mais vous ne connoissez ni ma situation, ni mon cœur. M. Chenu ou Depréval, comme il vous plaira de l'appeler, n'a d'autres volontés que les miennes, et n'a jamais désiré que de me rendre heureuse. Depuis mon mariage, le premier moment de bonheur que j'ai éprouvé est celui où j'ai vu la possibilité d'être utile à ma bienfaitrice. Plus je ferai pour vous, plus je m'apercevrai que mes soins vous sont agréables, et plus j'approcherai de la félicité qu'il m'est permis d'espérer. Pourvu que mon époux voie la joie répandue sur ma figure, il applaudira à tout ce que je ferai ; et en vérité, Augustine de plus ou de moins dans la maison ne le frapperoit même pas, si je n'étois très-décidée à la lui faire remarquer, pour qu'il la récompense de sa conduite envers vous. Mais, laissant à part le bonheur inappréciable que mon cœur trouve à réparer, autant qu'il est en moi, l'injustice du sort à votre égard, quand vous connoîtrez mon histoire, vous conviendrez, madame, que la reconnoissance sera toujous de mon côté et les bienfaits du vôtre. Nous aurons le temps de parler de moi : c'est de vous, de vous seule qu'il faut nous occuper aujourd'hui.

A peine m'eut-elle installée dans l'appartement qui m'étoit destiné, qu'elle écrivit à Augustine ; le soir même je l'avois auprès de moi. Son activité sembloit doubler son existence pour prévenir mes goûts ; et je ne pouvois m'opposer à rien de ce qu'elle faisoit pour moi, sans l'affliger. Mais, le lendemain, je ne la vis qu'un instant, le jour suivant de même. Quoique

j'eusse trouvé chacune de ces journées ma toilette chargée de plus d'étoffes qu'il n'étoit nécessaire, dans ma position, pour réparer ce que le temps et les malheurs m'avoient ravi, j'étois peinée de sa conduite, et humiliée de ses bienfaits. Je ne savois comment concilier les premières marques de sa sensibilité, avec un abandon aussi extraordinaire. Suzette élevée par moi, Suzette, telle que je l'avois vue lorsque le hasard me conduisit chez elle, étoit une amie à laquelle je pouvois tout devoir sans rougir; mais madame Depréval livrée à la dissipation, n'avoit ni le droit ni le pouvoir de me faire rien accepter. Je tremblois que l'opulence ne l'eût corrompue; et dès lors, sans emploi, sans considération, il me devenoit impossible de rester dans sa maison, et d'associer mon nom à celui d'une femme jeune, belle, riche et entièrement asservie par les plaisirs. La misère est plus facile à supporter que la honte. Il m'en coûtoit cependant de la juger sévèrement; j'attendois avec impatience le moment de m'expliquer, en conciliant ce que je devois à mes principes avec les ménagements qu'exigeoient ma position servile et l'indépendance de madame Depréval.

Le troisième jour, elle me fit demander à déjeuner chez moi. En entrant, elle me prodigua les plus tendres caresses. Je ne sais, me dit-elle, ce que vous aurez pensé de moi; mais j'avois des engagements qu'il m'étoit impossible de rompre sans affliger mon époux, et je voulois être entièrement libre, afin de vous ouvrir mon cœur. Je ne suis pas heureuse; j'aime la vie solitaire, et je suis forcée de me livrer à la société; j'aime la simplicité, et le luxe, la prodigalité m'entourent. Écoutez-moi, madame, avant de me juger. Suzette a besoin de vos conseils; et comment la guiderez-vous, si vous ne connoissez pas entièrement sa situation? L'histoire de ma vie n'est, pour ainsi dire, que le tableau des mœurs du siècle; j'ai bien peur qu'elle soit sans intérêt pour vous.

Sa franchise me rendit la bonne opinion que j'avois conçue

d'elle; je l'assurai que j'étois disposée à l'écouter avec indulgence, et que, jetée dans un monde qui me paroissoit effectivement bien nouveau pour moi, je lui saurois gré de ne m'épargner aucun détail. Nous nous assîmes plus près l'une de l'autre; elle commença en ces termes :

Je voudrois en vain vous le cacher, me le dissimuler à moi-même; j'aimois votre fils au point que le sacrifice de ma vie pour lui épargner un instant de peine ne m'auroit pas coûté un soupir. Grâce à vos soins, à l'exemple que vous donniez à tous ceux qui vous entouroient, la vertu m'étoit aussi chère que mon amour; je pouvois souffrir, mais non manquer à mes devoirs. Vous m'avez vue résignée à mon sort, je l'étois de même après mon mariage; et, s'il m'étoit impossible d'échapper à mes souvenirs, du moins mes souvenirs n'existoient-ils que dans le secret de mon âme.

M. Chenu n'avoit pas d'amour pour moi; je crois que ce sentiment lui sera toujours étranger; mais il me respectoit comme un être qui lui étoit supérieur. L'ordre que je mettois dans ses affaires, les avis que j'étois à même de lui suggérer lorsque j'écrivois ses marchés, me donnèrent auprès de lui la plus grande considération. Il n'est pas d'homme sans passion, la sienne est d'acquérir, et tout lui prospéroit depuis son mariage. Aussi ne trouvoit-il pas extraordinaire ce que tout autre que lui eût blâmé dans une femme de mon état. Je passois à lire tous les moments qui n'étoient pas nécessaires aux soins de mon ménage; et lorsque M. Chenu me pressoit de lui dire ce que je désirois qu'il me rapportât de telle ou telle ville où son commerce l'appeloit, c'étoit toujours des livres que je lui demandois. Comme il n'en a jamais ouvert un de sa vie, que sa fortune augmentoit considérablement, il se persuada que plus je me livrois à la lecture, plus j'étois à même de gérer ses affaires; je l'entretins dans une erreur qui le rendoit si docile à mes goûts. Dès ma tendre jeunesse, j'ai senti un désir insur-

montable de savoir, et c'est à votre fils que j'ai dû les premiers livres qui m'ont été confiés. Je peux affirmer encore aujourd'hui qu'il n'en est pas un, madame, que vous m'eussiez interdit; c'étoient des romans, il est vrai, mais dans lesquels les mœurs et le bon sens étoient respectés.

Plus le commerce de M. Chenu s'étendoit, plus je lui devenois nécessaire. Il quitta la métairie que nous faisions valoir : il acheta, à l'entrée du faubourg de la ville la plus prochaine, une maison considérable par l'étendue des bâtiments, et qui cependant suffisoit à peine à contenir les bestiaux qu'il y déposoit momentanément, et qui se succédoient avec une promptitude vraiment étonnante. Il ne comprenoit pas comment je pouvois tenir des registres si exacts de toutes ses opérations, que jamais la moindre erreur ne se glissât dans ses comptes, il me révéroit comme l'instrument de sa fortune, et voulut, pour la première fois, que je fusse vêtue et servie en dame : ce furent ses expressions. Que vous dirai-je? Il fit des soumissions, des fournitures, s'associa à des compagnies, prit des commis, conserva l'habitude de les faire travailler avec moi comme il y travailloit autrefois lui-même. Son opulence devint telle qu'il ne la connoissoit plus; toujours simple, toujours laborieux, il ne savoit pas dépenser, et ne croyoit pas qu'on pût rien ajouter au bonheur dont il jouissoit. Que n'a-t-il toujours pensé de même!

De nouvelles entreprises l'amenèrent à Paris. La veille, le sang des victimes y couloit encore, et déjà les plaisirs y régnoient. Il exigea que j'y vinsse avec lui, espérant que ce voyage me seroit agréable, et convaincu qu'il n'entreprendroit rien d'avantageux s'il ne m'avoit pas là pour me consulter. Nous descendîmes dans un hôtel garni, où nous prîmes un appartement commode et modeste. Le lendemain, M. Chenu, en me prévenant que nous irions dîner chez un de ses associés, me parla, pour la première fois, de la nécessité de faire une

grande toilette. Il ne cessoit de m'entretenir de la maison de son associé, de ses laquais, de ses équipages, revenoit de nouveau à ma toilette, et me recommandoit surtout de ne rien épargner.

Accoutumée à ne jamais le contrarier, et n'ayant nulle idée de Paris et de la société dans laquelle j'allois me trouver, je me parai de ce que j'avois de plus beau, et crus surtout mettre le dernier degré de luxe à mon ajustement en m'accablant des joyaux d'or que M. Chenu m'avoit rapportés de ses différents voyages. On peut dire qu'il les achetoit au poids. Nous partons de notre hôtel garni à quatre heures; nous étions à l'entrée de l'hiver. Un fiacre nous attendoit à la porte. Il accroche en route, casse; heureusement nous ne sommes pas blessés; mais la peur m'avoit saisie au point que nous fûmes obligés d'entrer chez une marchande qui eut la complaisance de me donner les secours nécessaires dans mon état, et d'envoyer chercher une autre voiture. M. Chenu étoit plus occupé de ma toilette que de ma santé; il en parla tant, que la marchande crut l'obliger en y ajustant ce que la chute pouvoit avoir dérangé, attention qui effectivement lui fit tant de plaisir, qu'il promit de lui donner sa pratique lorsqu'il monteroit sa maison. Ces mots me frappèrent. Enfin la voiture arrive; nous nous y plaçons, et, à cinq heures et un quart, nous arrivons à la Chaussée-d'Antin, où logeoit l'associé de mon mari.

La porte cochère s'ouvre; notre fiacre enfile une avenue garnie d'arbres de chaque côté, et éclairée de deux fanaux soutenus par des statues de bronze. Il s'arrête dans une cour superbe, où des réverbères, placés à égale distance, me font apercevoir huit ou dix équipages magnifiques, dont les chevaux, à peine domptés, frappoient le pavé avec impatience, et se cabroient dans des harnais d'une richesse éblouissante. Je ne sais quel sentiment j'éprouvai; mais, en descendant de la voiture, mes genoux trembloient au point que j'avois peine à me sou-

tenir. Nous entrâmes dans un vestibule décoré par des colonnes de marbre; et, après avoir traversé plusieurs pièces qu'un nuage répandu sur mes yeux m'empêcha de distinguer, nous arrivons à une porte fermée. Un domestique pousse les deux battants, crie : *Monsieur et madame Chenu!* et, sans savoir comment, je me trouve au milieu d'un cercle nombreux, où les éclats de rire et les révérences m'accueillent à la fois.

Tout le monde restoit debout; le sang me portoit à la tête au point que je crus, dix fois dans une minute, être au moment de perdre connoissance. Enfin, la maîtresse de la maison, faisant tous ses efforts pour prendre un air sérieux que les contorsions de sa bouche trahissoient involontairement, vient à moi, m'embrasse, et me fait asseoir auprès d'elle. Malgré son air moqueur, je l'aurois aussi embrassée de bon cœur pour m'avoir ôtée d'une position dans laquelle, je crois, je serois encore sans son secours.

A peine fus-je assise, que les jeunes gens se mirent à tourner derrière moi, et les mots : c'est charmant, admirable, impayable, interrompoient seuls le silence ou les éclats de rire qui se succédoient alternativement. Les hommes à argent, parmi lesquels étoit M. Chenu, s'étoient retirés dans un coin du salon, où sans doute ils parloient d'affaires. Huit femmes, en me comptant, occupoient le contour de la cheminée. Je n'osois les regarder; mais en vain je détournois les yeux : de tous côtés, les glaces me montroient les regards attachés sur moi, et les grimaces, les coups d'œil qui servoient d'interprètes entre ces dames et les jeunes cavaliers. Je sentois trop bien que j'étois ridicule, pour ne pas être humiliée qu'on me le fît sentir. En effet, quand je comparois ma toilette sur laquelle M. Chenu s'étoit extasié, les joyaux dont j'étois chargée, le lourd bonnet qui m'enterroit la figure, et que j'avois soigneusement rapporté de ma province; quand je comparois tout cela aux robes légères et richement brodées de ces dames, aux diamants qui seuls couvroient leur

poitrine entièrement nue, et décoroient leurs bras découverts jusqu'aux épaules, à ces cheveux artistement arrangés, dont la couleur cependant me paroissoit extraordinaire, car elles étoient toutes brunes avec des sourcils blonds, ou blondes avec des sourcils noirs, je ne les trouvois pas jolies assurément ; mais un instinct secret m'avertissoit qu'une de ces femmes, dans un cercle de ma province, eût paru aussi bizarre que je l'étois dans ce cercle d'élégantes, et il me suffisoit d'en faire intérieurement la remarque pour être au supplice. Je m'en rapporte au cœur de toutes les femmes pour dire ce que je devois souffrir ; mais je n'étois pas au bout.

Madame va sans doute ce soir au concert du théâtre Feydeau, me dit en grasseyant une femme que je regardai en face, et dont la gorge rebondie, les gros bras rouges, le costume grec, la figure enluminée, me rappelèrent involontairement une bacchante que l'on admiroit dans la galerie du château de Senneterre.

Il falloit répondre à cette question ; c'étoit pour moi un très-grand embarras. Je n'avois pas encore ouvert la bouche, et je craignois de dire une sottise, car je ne savois pas ce que c'étoit que le concert du théâtre de la rue Feydeau; et, dans le fond de mon âme, j'aurois donné tout ce que je possédois pour être seule chez moi ou dans ma maison de province ; mais il n'étoit pas question de partir, il s'agissoit de répondre, et je gardai le silence.

Sans doute, madame viendra avec nous, répondit pour moi la maîtresse de la maison ; il faut bien qu'elle connoisse ce qu'il y a de plus délicieux à Paris.

Si M. Chenu l'ordonne, madame, je me ferai un plaisir de lui obéir.

Pendant cinq minutes j'entendis bourdonner à mes oreilles le nom de M. Chenu par les jeunes gens qui m'entouroient. Enfin l'un d'eux s'approcha tout à fait de moi :

Madame, me dit-il, M. Chenu n'est pour rien dans cette affaire. Si vous le permettez, nous nous ferons tous un devoir de vous

apprendre les usages de Paris. Il y a en vous de quoi faire une jolie femme, et, ma parole, il seroit affreux que M. Chenu conservât le moindre empire sur vos volontés. M. Chenu est né pour gagner de l'argent, vous pour le dépenser; M. Chenu est venu à Paris pour ses affaires, vous pour jouir des plaisirs; et, tandis que M. Chenu travaillera, calculera, et fera tout ce que M. Chenu doit faire, nous serons à vos ordres. Vous viendrez à Feydeau, et je me charge d'être votre cavalier. Ma parole d'honneur, vous y produirez la plus grande sensation.

Comment donc! s'écrièrent tous les autres à la fois, madame y fera époque.

Votre bonnet est-il de chez Leroy ou de chez mademoiselle Despeaux? ajouta un de ces vieux petits-maîtres qui ont plus d'impudence que les jeunes, sans avoir les grâces ou l'étourderie qui la font pardonner. J'étois piquée, et mon humeur tomba sur lui.

Comme à votre question, monsieur, je peux, sans vous faire injure, vous croire très-désœuvré, je vous charge de vous informer si mon bonnet est de chez Leroy ou de chez mademoiselle Despeaux; pour moi, je n'ai pas encore eu le temps d'y songer. Vous ne refuserez pas ce service à une provinciale dans laquelle ces messieurs viennent de déclarer qu'il y avoit de quoi faire une jolie femme.

Charmant, impayable, de l'esprit, de l'épigramme! ma parole d'honneur, charmant! murmurèrent encore à l'unisson les étourdis qui m'assiégeoient.

Madame, me dit en concentrant sa colère la bacchante qui la première m'avoit adressé la parole, monsieur n'avoit pas cru vous faire une question injurieuse.

Ni moi, madame, une réponse déplacée; c'est au plus curieux à s'instruire, et monsieur l'est incontestablement plus que moi.

Elle jeta sur mon ajustement un regard dédaigneux, et se

tournant vers une glace, elle arrangea ou dérangea des cheveux noirs qui serpentoient sur son front. Mais le coup étoit porté, tous les étourdis étoient pour moi, et les femmes me regardèrent dès lors avec plus de jalousie que de dédain. Ce sentiment, dans tous les cas, nous flatte autant que l'autre nous humilie.

Monsieur Chenu ! monsieur Chenu ! cria le jeune homme qui s'étoit offert pour être mon cavalier, laissez donc vos affaires, et approchez-vous ici. Savez-vous que vous avez pour femme un trésor? Elle a de l'esprit comme un ange. Nous avons voulu rire, et, ma parole d'honneur, c'est elle qui nous a joués. Pour un début, c'est admirable. J'aime les femmes d'esprit; et, dès ce moment, monsieur Chenu, je m'attache à vous comme à mon meilleur ami.

Monsieur, c'est bien de l'honneur pour moi, répondit mon mari ; il est vrai que ma femme a plus d'esprit dans son petit doigt que moi dans tout mon corps, et pourtant je me porte bien.

J'étois au supplice ; car la bacchante triomphoit encore une fois, et le vieux petit-maître se vengeoit de moi sur mon mari.

Comment ! lui dit-il, si vous vous portez bien ! mais vous pesez au moins cent cinquante. Oh ! que non, répliqua naïvement M. Chenu.

Eh bien ! ajouta un enfant de dix-huit ans dont la figure ressembloit à celle de l'Amour, supposons que M. Chenu ne pèse que cent trente, et qu'il y ait un gros d'esprit dans tout son corps ; en calculant ce que le doigt de madame est au corps entier de monsieur, on pourroit au juste…

Il fut interrompu par une grande femme maigre, dont le nez, le menton et les coudes étoient extraordinairement pointus : s'approchant de lui, et lui appliquant un léger soufflet d'une main qui fut aussitôt baisée, elle lui reprocha de mal profiter de l'éducation qu'elle lui avoit donnée. Croyant avoir trouvé une

occasion favorable de détourner la conversation, je lui demandai avec empressement si c'étoit monsieur son fils. Cette question, qui me paroissoit naturelle, excita un rire général : j'en excepte cependant la dame grande et maigre, qui ne rioit pas du tout. Heureusement on vint avertir que le dîner étoit servi.

J'ai des torts envers vous, me dit tout bas la maîtresse de la maison en me conduisant à la salle à manger ; mais je suis disposée à tout faire pour les réparer et acquérir votre amitié ; car vous me convenez beaucoup. Sa franchise me fit tant de plaisir, qu'elle me rendit une entière liberté d'esprit. Elle me plaça à table entre elle et le jeune calculateur de l'esprit de M. Chenu. Cet enfant eut pour moi les plus grands égards, et sourioit en me regardant chaque fois que la dame grande et maigre lui adressoit la parole. Je distinguois bien qu'elle vouloit qu'il ne s'occupât que d'elle ; je voyois également qu'il se faisoit un malin plaisir de ne s'occuper que de moi ; je jouissois, je l'avoue, du supplice de cette femme qui, avec la bacchante, avoit été la plus indécente dans la mystification que j'avois éprouvée.

Au premier service on ne parla point, on dévoroit. En voyant ces dames manger de la viande à pleines mains (il m'est impossible de trouver une autre expression), je ne pus m'empêcher de penser que la mode des robes qui ne serrent point la taille étoit assez d'accord avec l'appétit des femmes du jour. Je fis part de ma réflexion à mon jeune voisin ; elle excita sa gaieté ; il me répondit par quelques saillies, et nous rîmes de si bon cœur que toutes les femmes, et particulièrement celle que j'avois prise pour sa mère, voulurent savoir le sujet de notre entretien. Il s'en défendit en piquant davantage leur curiosité ; et, la conversation étant devenue générale et bruyante, je recommençai mes observations. En vérité, ces belles dames qui m'avoient tant éblouie commencèrent à me faire pitié. Pas une phrase dans laquelle la langue française ne reçût quatre ou cinq démentis les plus formels, un assemblage d'expressions tri-

viales et de termes recherchés presque toujours placés à contre-sens; et ce qui rendoit ce spectacle vraiment curieux, c'est que toutes ces dames en savoient assez pour se moquer les unes des autres, tandis que les jeunes gens se moquoient généralement de toutes. Pour les maris, il sembloit convenu qu'ils pouvoient s'exprimer comme ils vouloient. N'ayant d'autre prétention que celle de gagner de l'argent, leur bonhomie et d'excellent vin les mettoient à l'abri de la critique.

Je m'amusois à mon tour de celles qui s'étoient jouées de moi; mon jeune voisin et la maîtresse de la maison me secondoient à ravir; elle ne manquoit ni d'esprit, ni d'usage; aussi étoit-elle la seule qui fût jeune et jolie.

Il y avoit une heure que l'on étoit à table, et l'on parla de nouveau du concert du théâtre Feydeau. Le vieux petit-maître demanda à M. Chenu s'il m'accorderoit la permission d'y venir; M. Chenu répondit que tout ce qui m'amuseroit lui conviendroit toujours beaucoup, et, d'une voix unanime, les jeunes gens lui déclarèrent qu'il étoit le meilleur des maris. Il prit l'éloge au sérieux, et alloit entrer dans des détails, quand je l'interrompis pour déclarer que mon intention étoit de rentrer chez moi. Je ne voulois ni m'exposer à une scène publique, ni procurer un triomphe complet à ces dames, dont les yeux brilloient déjà du plaisir de me donner en spectacle. Je fus entourée, pressée, sollicitée ; je résistai opiniâtrément. La maîtresse de la maison m'offrit de me faire reconduire, ce que j'acceptai, et M. Chenu partit avec la société pour le concert.

Arrivée chez moi, je ne pus m'empêcher de considérer ma toilette, et j'aurois volontiers pleuré de la scène à laquelle elle m'avoit exposée. Pour la première fois de ma vie, mon amour-propre étoit piqué, et il l'étoit vivement. J'éprouvai un chagrin d'autant plus pénible, que je ne pouvois m'en dissimuler la futilité; cependant j'y cédois avec une foiblesse dont je rougis aujourd'hui. Je jetai au feu le bonnet que j'avois rapporté avec

tant de soin de ma province; je me promis d'obtenir de M. Chenu de partir dès le lendemain, ou si des obstacles s'y opposoient, de rester confinée dans mon appartement. Quand je fus plus tranquille, je réfléchis sur les femmes qui m'avoient humiliée; je les coiffai en imagination telle que j'avois paru à leurs yeux, je m'habillai en idée comme je les avois vues; et persuadée que leur avantage étoit tout entier dans leurs ajustements, je me demandai avec satisfaction pourquoi je ne céderois pas à l'empire de la mode, et au désir si naturel à mon âge de déployer les attraits que j'avois reçus de la nature. Que vous dirai-je? Tout ce qui peut entraîner une femme jeune et sans expérience se trouvoit réuni pour exciter ma vanité.

M. Chenu, qui auroit dû me servir de guide, revint du concert plus confirmé que jamais dans les nouveaux projets que lui avoit inspirés le luxe de son associé. Il ne parloit que d'avoir des chevaux, un hôtel, des laquais, et ne souffroit à cet égard aucune représentation.

Je suis plus riche que tous ces gens-là, répétoit-il sans cesse; pourquoi ne jouirois-je pas comme eux? Croyez-vous que je ne me sois pas aperçu qu'ils se moquoient de vous et de moi? Ah! je veux me moquer d'eux à mon tour; je veux que vous ayez des diamants, des broderies, des bijoux à vous seule autant que toutes les femmes que j'ai vues aujourd'hui. Madame Darson viendra demain matin vous voir (c'étoit l'épouse de son associé); elle vous aime beaucoup, à ce qu'elle m'a dit, et je vous prie de suivre ses conseils, si vous ne voulez pas me désobliger. Dans la disposition d'esprit où je me trouvois, rien ne m'étoit plus facile que d'obéir à M. Chenu.

Le lendemain il se leva de bonne heure, loua l'appartement le plus beau de l'hôtel garni dans lequel nous étions descendus, retint également les écuries, les remises, et me pressa de m'installer dans notre nouveau domicile, afin que madame Darson ne me trouvât pas dans une chambre dont la simplicité le faisoit

rougir. Il sortit pour acheter des chevaux et une voiture, en m'avertissant de ne pas l'attendre de la journée.

Madame Darson me fit effectivement la visite qu'elle m'avoit promise. Je vous ai demandé votre amitié, me dit-elle en m'embrassant, et je veux la mériter. Je conviens d'abord que j'ai eu des torts envers vous : le premier, de ne pas venir vous inviter moi-même; le second, de me prêter à la scène indécente qui s'est passée chez moi. Mais, en vérité, ma chère, il étoit impossible d'y tenir; vous étiez à peindre. Elle se mit de nouveau à rire.

Ah çà! continua-t-elle, par où commencerons-nous? Je vous ai d'abord amené une femme de chambre; c'est un vrai trésor, vous en serez contente. Elle nous attend dans ma voiture; venez, nous allons faire des emplettes. Ne prenez pas d'argent, me dit-elle, j'ai promis à M. Chenu d'être son trésorier, et d'ailleurs à peine en aurons-nous besoin pour quelques fantaisies. Nous allons chez les marchands où je me fournis d'habitude; ils enverront leurs mémoires.

Quand nous fûmes dans la voiture, elle ajouta : Savez-vous que vous allez décidément vous fixer à Paris? c'est une affaire convenue hier entre M. Chenu et M. Darson. Je n'aime pas votre nom, il est trop commun; il y auroit de quoi exciter les risées, lorsqu'à la sortie du spectacle on appelleroit la voiture de madame Chenu. Je vous connois une propriété qui s'appelle Depréval, nous ajouterons ce nom au vôtre; ce sera le seul que vous porterez; votre mari signera les deux, mais uniquement pour ses affaires.

Nous descendîmes au Palais-Royal, où nous fîmes de nombreuses acquisitions; nous allâmes ensuite chez Leroy et chez cette demoiselle Despeaux dont on m'avoit parlé la veille; nous passâmes plus de quatre heures à courir les marchands, et partout nous achetâmes. Je n'étois pas intérieurement très-satisfaite de ce qu'on me faisoit faire; mais je n'avois ni la force, ni un désir

bien prononcé de m'y opposer. Madame Darson revint chez moi, elle y passa la journée entière. Ma femme de chambre avoit été avertir les ouvriers; ils s'étoient présentés successivement, et à dix heures du soir notre conversation n'avoit pas changé un seul instant d'objet.

Ici Suzette s'arrêta pour me regarder avec une sorte d'inquiétude ; puis elle me dit : Que pensez-vous de moi, madame? Mais je vous ai promis un aveu sincère, et je rougirois plus du sentiment qui m'engageroit à vous cacher mes fautes, que de l'inexpérience qui me les a fait commettre. Si toute autre que vous, lui répondis-je, me donnoit ces détails, je refuserois de les entendre; mais quand Suzette s'accuse elle-même, j'ai lieu d'espérer que l'illusion est détruite, et que la raison a repris son empire. Elle me baisa la main et continua son récit.

Si j'avois employé ma journée entière d'une manière si nouvelle pour moi, M. Chenu ou Depréval n'avoit pas perdu la sienne. Quand il rentra, il m'apprit avec joie que le lendemain matin j'aurois à mes ordres une voiture, un cocher et deux domestiques. C'est assez, me dit-il, tant que nous resterons dans un hôtel garni; mais j'espère que ce ne sera pas pour longtemps. On m'a parlé d'une maison charmante et en grande partie meublée; nous irons la voir ensemble. C'est la folie d'un homme qui a plus consulté sa vanité que ses forces ; il y a à parier que l'acquisition sera bonne.

Cette réflexion tomboit tellement d'aplomb sur celui qui la faisoit, que je commençai à lui parler des craintes que me donnoit le nouveau genre de vie auquel nous allions nous livrer; mais il me pria de n'avoir aucune inquiétude, ajoutant que je ne connoissois pas les ressources que lui offroient les affaires dans lesquelles il s'engageoit; qu'il vouloit dépenser beaucoup parce qu'il gagnoit beaucoup. Effectivement la maison fut achetée, et vous êtes à portée de juger, madame, ce qu'elle a dû coûter, les dépenses immenses qu'elle a entraînées pour la meu-

bler aussi somptueusement qu'elle l'est. Mais avant qu'elle fût en état de nous recevoir, je devois être corrigée du plaisir que procure le luxe, pour ne connoître que les désagréments qu'il amène.

M. Chenu avoit la tête tournée; la vanité s'en étoit emparée, et comme cette vanité n'est pas tellement exclusive qu'elle ne s'allie fort bien à l'amour de l'argent, c'étoit véritablement la seule que j'aurois dû craindre pour lui. Mais, de mon côté, si j'étois plus modeste sur certaines parties, je n'étois pas moins séduite sur ce qui avoit rapport à ma toilette. J'avois tout ce qu'une femme peut désirer pour humilier les autres, et j'attendois impatiemment le moment de me montrer avec éclat. Un nouveau concert étoit annoncé. Madame Darson, pour qui une méchanceté étoit souvent délicieuse, pourvu qu'elle y contribuât, avoit exigé que je ne me montrasse nulle part jusqu'à ce jour, parce qu'elle avoit invité à dîner la même société qui m'avoit si mal reçue, et qu'elle mettoit un grand plaisir à ménager une vengeance. J'avoue que je le partageois.

Ce jour vint enfin. Je ne vous dirai pas, madame, ce que j'éprouvai en me voyant parée avec autant de goût que de richesse; mais je payai à l'empire de la mode un tribut bien sincère. M. Chenu s'extasioit en me regardant; il me disoit cent fois dans un quart d'heure que j'étois la plus belle femme qu'il eût jamais vue; et j'aurois pu le soupçonner amoureux de moi, si ces expressions ne m'eussent avertie qu'il m'envisageoit du même œil que les beaux meubles destinés à montrer son opulence.

Le premier jour que j'avois été dîner chez madame Darson, j'étois arrivée tard par un accident; cette fois, je n'arrivai pas plus tôt, mais j'avois à dessein calculé le temps. Tous les convives se trouvoient réunis; la maîtresse de la maison s'étoit fait un amusement de remettre sur le tapis la sotte tournure de madame Chenu, sans dire qu'elle l'attendoit sous le nom de

madame Depréval, et l'on rioit à mes dépens quand on m'annonça.

Aussitôt tout le monde se lève et de profondes révérences s'adressent à madame Depréval, qui les reçoit avec une légère inclination de tête. Les hommes se disputent à qui me présentera un siége; on me regarde, on m'admire; la conversation s'engage, je la soutiens avec assez de vivacité pour ajouter à l'étonnement. Toutes les femmes croyoient se tromper en se rappelant mes traits; elles gardoient le plus morne silence; et, sans la figure de M. Chenu qui, placé derrière mon fauteuil, déceloit par tous ses gestes la joie qu'il éprouvoit, je crois qu'elles auroient préféré me regarder comme un personnage entièrement nouveau, plutôt que de voir en moi la même femme qu'elles avoient humiliée, qui se vengeoit si complétement; car la plus forte vengeance pour une femme est de finir par l'emporter sur celles qui l'avoient un instant dédaignée.

Madame Darson, incapable de s'arrêter en si beau chemin, leur donnoit à entendre que, par mes airs provinciaux, je les avois toutes jouées dans ma première entrevue; et comme, de l'aveu même des oracles, je n'avois pas manqué d'esprit, comme j'avois surtout ri avec la maîtresse de la maison et le jeune homme placé près de moi pendant le dîner, ces dames penchoient à croire que je n'avois voulu que m'amuser. M. Chenu surtout les confirma dans cette idée, en répétant sans cesse : Eh bien! mesdames, qu'en dites-vous aujourd'hui? Ma femme n'est-elle pas très-belle? Répondez donc, mesdames, est-ce qu'elle ne vous paroît pas la plus belle femme du monde? Moins ces dames montroient de bonne volonté à lui répondre, plus il mettoit d'obstination à les prendre pour juges; et ne pouvant s'imaginer qu'il leur fît de bonne foi des questions dont tout autre que lui eût senti l'inconvenance, elle se persuadèrent qu'il ne cherchoit qu'à se venger de la manière dont elles m'avoient accueillie.

On se mit à table dans ces dispositions; j'aurois pu me croire la divinité de la maison. Tous les égards marqués, toutes les préférences délicates étoient pour moi; c'étoit à qui auroit le bonheur de me servir, à qui pourroit fixer mon attention. Plus ces dames montroient d'humeur, plus elles me plaçoient dans un jour avantageux. L'abondance des vins qu'il seroit aussi permis de croire à la mode, tant notre sexe en fait usage, leur rendit la gaieté ou du moins la faculté de parler, et la conversation resta générale jusqu'au moment de notre départ.

Les jeunes gens qui m'avoient accablé de fadeurs se disputèrent l'honneur de m'offrir la main; il n'en étoit pas un seul qui n'eût été enchanté de paroître avec moi au spectacle. Celui qui se croyoit le plus de droit à ma bienveillance étoit le jeune homme dont je vous ai déjà parlé, et qui se nommoit Alphonse; mais la dame grande et maigre s'en étoit emparée impérativement. Je remerciai tous les autres, et j'offris moi-même mon bras au vieux petit-maître qui m'avoit raillée. Honteux, il ne m'avoit pas approché de la journée : s'il eût osé, je crois qu'il m'auroit refusé en ce moment.

Nous arrivons au concert. Excepté les loges louées pour notre société, la salle étoit entièrement remplie. Une symphonie excitoit l'attention publique, et commandoit le plus grand calme. Jugez de mon étonnement, quand je vis ces dames prendre plaisir à laisser tomber les banquettes avec un bruit effroyable; le parterre crioit silence; tous les yeux étoient tournés de notre côté; je ne savois comment me cacher. Mais ces dames poussoient de longs éclats de rire; affectant d'avancer la tête dans la salle, et regardant de tous côtés comme pour chercher la cause du scandale; elles étoient cependant flattées qu'on ne pût l'attribuer qu'à elles. Enfin le bruit cessa, et certaine de n'être plus remarquée, j'osai considérer un spectacle si nouveau pour moi.

J'étois éblouie. Des bougies adroitement placées de distance en distance donnoient un éclat singulier aux femmes, dont les

costumes à la fois bizarres et élégants, sans en offrir deux qui se ressemblassent, avoient tous cependant quelque rapport entre eux. Aux conversations qui régnoient dans les loges, au soin que quelque femme prenoit de se placer dans l'attitude qui lui donnoit le plus d'avantage, je m'aperçus promptement que le désir d'être vu faisoit le seul mérite du concert, et que le spectacle principal étoit plutôt dans les loges que sur le théâtre. J'eus ma part de la curiosité publique.

Dans l'intervalle d'un morceau à un autre, tout le monde se leva; les hommes sortirent des loges, circulèrent dans les corridors, et l'empressement qu'ils mettoient à aller saluer les femmes qu'ils connoissoient à peine étoient d'autant mieux accueilli, que ces dames trouvoient alors un motif plausible de se retourner, et de déployer en public les grâces de leur taille ou la richesse de leurs costumes. Je restai tranquillement à ma place, trop heureuse quand personne ne s'occupoit de moi. Je recueillois en silence les diverses sensations que j'éprouvois, sans pouvoir en définir une seule: en un mot, j'étois fatiguée d'étonnement.

Vous amusez-vous? me dit le jeune Alphonse en venant s'asseoir derrière moi. Pas trop, lui répondis-je.

Oh bien! j'ai eu le bonheur d'échapper à ma grand'maman, tandis qu'elle recevoit les adorations qu'il est impossible de lui refuser, car elle les exige, et je viens vous tenir compagnie. Voulez-vous causer avec moi? — Et que dirons-nous? — Que je vous adore, madame, et que votre mari n'est pas le seul qui vous trouve la plus belle femme du monde; pour moi, je sens qu'il me sera désormais impossible de vivre sans vous. Ce ton léger auquel je n'étois pas accoutumée, et auquel je ne m'accoutumerai jamais, me blessa.

Si vous n'étiez pas un enfant, lui répondis-je froidement, votre langage m'offenseroit; je le pardonne à votre âge, et vous prie de terminer cette conversation.

C'est bien ridicule, au moins, ce que vous me dites là; mais si vous pardonnez à mon âge, je dois, moi, pardonner à votre peu d'expérience; ainsi nous voilà quittes, mais toujours bons amis, n'est-ce pas, madame?

Il n'attendit point ma réponse, je n'en avois pas à lui faire. Il se leva, sans sortir de la loge, et promenant ses regards de tous côtés, il distribua tant de salutations, qu'il ne fut pas une femme qui, je crois, n'en reçût plusieurs pour sa part.

Vous voyez, me dit-il en s'asseyant de nouveau, et souriant avec finesse, que mon âge me sert aussi d'excuse auprès de beaucoup de jolies femmes. Que ne pardonne-t-on pas à un enfant comme moi! Demandez plutôt à ma grand' maman.

Sa fatuité m'avoit rendue sérieuse; mais cette dernière phrase me fit rire d'autant plus facilement, que, pendant ses nombreuses salutations, j'avois remarqué que sa grand' maman le suivoit des yeux avec inquiétude, et qu'elle faisoit autant de grimaces qu'il faisoit de révérences.

Vous aimez à rire, me dit-il aussitôt : eh bien, oublions un instant la passion que vous m'inspirez, et amusons-nous aux dépens du public; aussi bien vous devez avoir besoin d'instructions. Un concert est comme une exposition de tableaux; si l'on n'a pas le catalogue et la critique, on ne voit que des figures. Sans attendre mon approbation, il ajouta :

Cette femme si gaie, qui est dans la loge en face de nous, est d'une des plus anciennes familles de France. Elle a eu le malheur d'être prisonnière pendant un an, et le chagrin affreux de perdre son père, sa mère et son époux. On avoit cru qu'elle mourroit de désespoir, mais la philosophie l'a soutenue. On la rencontre maintenant partout, dans les bals, aux promenades, aux spectacles. On prétend qu'elle va se marier de nouveau; ce seroit un meurtre, car elle est le charme et l'enjouement de la société.

A côté d'elle est une femme de beaucoup d'esprit, mais d'une

fierté insupportable; elle est veuve d'un homme qui portoit un grand nom, et qui a péri comme tant d'autres. Elle va dans tous les endroits publics, non pour se faire voir, mais pour rencontrer tout le monde. Un sot en place lui paroît toujours une bonne connoissance, et le désir qu'elle a de montrer son importance fait quelquefois de sa maison une réunion bien extraordinaire. Elle force à dîner côte à côte des gens qui se dévoreroient partout ailleurs; et, sans jamais chercher à les réconcilier, elle a l'art de les faire vivre ensemble.

Voyez-vous dans la loge à droite ces deux femmes si belles, si somptueusement parées, dont la cour est si nombreuse? elles étoient mariées à de riches bourgeois très-estimés; mais elles viennent de divorcer pour se livrer entièrement au plaisir. L'une a deux enfants, l'autre venoit d'accoucher. Nées sans fortune, leur beauté leur avoit procuré de bons établissements. On ignore de quoi elles vivent maintenant, car leur dot remboursée ne suffiroit pas à un jour de leur dépense, et, pourtant elles ont une excellente maison, équipages, etc.; elles sont très-bonne compagnie dans leur genre.

Eh quoi! pensai-je en soupirant, voilà donc les femmes qui fixent les regards, et auxquelles on va m'assimiler!

Il alloit continuer; mais, en avançant la tête pour mieux me désigner quelqu'un, il fut aperçu par une femme placée dans la loge près de celle où j'étois; elle l'appela, et il me quitta aussitôt.

Avec qui êtes-vous donc là, Alphonse? lui dit-elle assez haut pour que je pusse l'entendre, sans même prêter l'oreille.

Avec une nouvelle débarquée, lui répondit-il sur le même ton, dont le mari a fait aussi ses affaires dans la Révolution : ces gens-là sortent de dessous terre. Elle est assez jolie et ne manque pas d'esprit. Elle avoit rapporté de son village une toilette et des préjugés gothiques; elle a déjà quitté l'une, et, malgré sa pruderie, je gagerois quelle ne sera guère plus long-

temps à se défaire des autres. Je vous conterai son histoire, c'est à mourir de rire.

Je suffoquois de honte et de dépit, et j'étois plus humiliée d'une élégance qui m'exposoit à de pareilles remarques, que je ne l'avois été de la simplicité qui m'avoit livrée aux railleries. Alors je n'avois rien à me reprocher.

Comment, jolie! dit cette femme en s'avançant pour m'examiner (je n'osois tourner les yeux sur elle) elle me paroît belle et l'air assez décent. Est-elle seule ici?

Non vraiment, elle est en nombreuse société. Tenez, regardez cette grosse commère qui cherche à se faire voir et qui devroit se cacher (c'étoit la bacchante); elles sont venues ensemble. J'oserois jurer qu'elles ne s'aimeront jamais; l'une est trop jolie, et l'autre trop laide.

Vous ne savez pas le nom de cette grosse femme? — Je ne connois qu'elle; j'ai l'honneur d'être admis à lui faire ma cour. — Je vous en fais mon compliment.

Que voulez-vous! il n'y a plus que ces gens-là qui aient une maison; il faut bien se décider à les voir ou à périr d'ennui. Elle se nomme Dutilo; elle a été longtemps couturière, et son mari coiffeur. Le cher homme a tant travaillé les assignats, les marchandises, les maisons et les terres, qu'après avoir acheté et revendu la moitié de la France, il en a gardé une partie pour lui. C'est un adroit coquin.

Et cette jeune femme qui est auprès d'elle, vous la connoissez sans doute aussi?

Qui ne connoît pas madame Darson? inconstante en amour, perfide en amitié, fausse avec l'apparence de la plus grande franchise, menant son mari comme un sot, elle se moque de toutes les femmes qui sont laides, et perd de réputation celles dont la beauté lui porte ombrage. Elle a de l'esprit comme un petit diable.

Quel nouveau sujet de réflexions pour moi!

Un homme singulièrement vêtu parut sur le théâtre ; tandis qu'il s'avançoit, une main dans sa poche, et tenant sa cravate de l'autre, chacun courut reprendre sa place. Le silence qui régna subitement me fit croire qu'il avoit un talent prodigieux, ou qu'il étoit du bon ton de l'écouter. Pendant la ritournelle de l'air qu'il alloit chanter, j'entendis la femme placée dans la loge à côté de la mienne dire à quelqu'un que je ne pus voir :

Ce jeune Alphonse est entièrement perdu. Qui croiroit qu'un enfant d'une famille aussi respectable, et qui a éprouvé tant de malheurs, pût se livrer à la plus mauvaise société, afin de satisfaire son goût pour les plaisirs? Regardez cette vieille femme près de laquelle il s'assied et qui a l'air de lui faire des reproches ; c'est une ancienne femme de chambre de sa mère, dont le mari a eu des entreprises pour les hôpitaux, pour les armées; et les diamants de sa moitié viennent de ce qui se trouve de moins sur les chemises des soldats, ou sur les drogues nécessaires pour soulager les malheureux. Cette vieille femme a la fureur d'inspirer des passions qui lui coûtent fort cher. Elle se ruine aujourd'hui pour le fils de celle qu'elle servoit autrefois.

Je vous laisse à penser, madame, ajouta Suzette, combien je rougissois de la société dans laquelle je me trouvois, et combien j'étois étonnée de cet essai sur les mœurs de mon siècle. L'envie de paroître, que l'humiliation de mon début dans le monde m'avoit inspirée, s'évanouit devant les dangers qui m'entouroient. J'aurois voulu pouvoir me cacher à tous les yeux, et, en sortant du concert, tous les yeux étoient fixés sur moi. J'étois anéantie. Quand je fus rentrée, une sombre tristesse s'empara de mon cœur ; j'essayai de faire entendre à M. Chenu les raisons qui me faisoient désirer de vivre d'une manière plus simple ; il ne me comprit seulement pas. Il ne s'occupoit que de l'embellissement de sa maison, et m'assuroit que lorsque j'y serois

établie, il me feroit voir tant de monde, que l'ennui m'abandonneroit.

Je suis donc condamnée à un luxe qu'on envie, et qui fait mon supplice; je suis condamnée à visiter, recevoir, accueillir une société qui ne me convient nullement. Plus je suis triste, plus M. Chenu fait de dépenses, persuadé que la richesse est ce qu'il y a de mieux au monde, et que l'éclat équivaut au bonheur.

A la tête d'une maison dans laquelle il m'est impossible de mettre de l'ordre, volée impitoyablement par mes domestiques, tourmentée par mon époux qui, dans une circonstance, jette l'argent par les fenêtres, et, dans une autre, où sa vanité n'est pas intéressée, revient à ce premier amour du gain qui n'abandonne presque jamais ceux qui ont commencé comme lui, j'éprouve, par un effet entièrement opposé, le même chagrin que vous. C'est dans cette position que mon ancien goût pour l'étude s'est présenté à moi comme une consolation nécessaire; j'ai désiré trouver une infortunée qui pût me servir de guide, devenir mon amie, contribuer à ma tranquillité et m'offrir l'occasion de sécher ses larmes. Le hasard, ou plutôt le ciel, m'a envoyé ma bienfaitrice, et maintenant je sens le prix des richesses. Oui, madame, vous m'apprendrez à en jouir; vous m'enseignerez à me conduire dans une situation si nouvelle pour moi; votre exemple sera la meilleure et la plus profitable de vos leçons. Si M. Chenu pouvoit oublier que je vous dois tout ce que je possède, il sentiroit trop que du côté de la dépense, il sera encore dédommagé par l'ordre que vous m'instruirez à mettre dans une maison vraiment au-dessus de mes forces.

C'est ainsi que madame Depréval m'ouvrit son âme; je la plaignis et l'estimai davantage. Je l'exhortois souvent moi-même à ne pas désobliger son mari, dont le plus grand bonheur étoit de la mener avec lui, et de l'engager dans toutes les parties sans attendre son aveu. Elle lui déguisoit jusqu'à sa complaisance,

et ne se faisoit prier que lorsqu'elle vouloit arracher de lui quelques services qu'il n'eût pas rendus sans cela. Une place pour le mari d'Augustine paroissoit difficile à obtenir; madame Depréval consentit à paroître dans une fête dont le motif lui déplaisoit, et le lendemain le mari d'Augustine fut placé, ce qui m'obligea beaucoup, car j'étois hors d'état de récompenser les services que ces braves gens m'avoient rendus.

Je jouissois donc enfin de quelque tranquillité, seul bonheur possible dans ma position. Éloignée de mon fils, je ne pouvois en parler qu'avec Suzette, et trop de raisons me forçoient à éviter d'en faire le sujet de nos conversations. Combien de fois, sans nous rien dire, nous eûmes la certitude que le même objet nous occupoit également! Nous avions tellement pris l'habitude de nous taire et de nous entendre, que lorsque Suzette me voyoit pleurer, elle me disoit aussitôt : Vous le reverrez, madame; je suis sûre que vous le reverrez. Quand je la voyois triste, je ne pouvois lui offrir la même consolation.

Cette femme intéressante me devint bientôt si chère, que j'eusse préféré sans balancer ma misère, Suzette et mon fils, à l'opulence sans elle ou sans lui; mon cœur ne faisoit plus aucune différence entre eux. Quelle âme noble! quelle résignation à son sort! avec quelle amabilité elle se prêtoit aux désirs de son époux, dont tous les goûts étoient en contradiction avec les siens! Plus son esprit se développoit, plus elle reprenoit cet amour de la simplicité qui n'appartient qu'aux grands caractères dans les hommes, à la délicatesse des sentiments dans les femmes. Forcée souvent de recevoir du monde ou de courir les fêtes, avec quel plaisir elle revenoit partager ma solitude! Dîner tête à tête avec moi étoit pour elle une jouissance préférable à tout. Elle avoit voulu que je fusse toujours servie dans mon appartement, et c'étoit là qu'elle aimoit à se trouver, c'étoit là que nous faisions nos lectures, et qu'elle recevoit les leçons de divers talents qui lui devinrent bientôt familiers. In-

struire Suzette n'étoit vraiment que développer en elle le germe de toutes les vertus que la nature lui avoit données.

Je passai un an sans aucun événement remarquable, espérant toujours recevoir des nouvelles de mon Adolphe. Hélas! c'étoit tout ce qu'il m'étoit permis d'espérer, s'il vivoit encore.

Une nuit Suzette entra chez moi ; elle revenoit d'un bal. A son retour, le portier lui avoit remis le billet suivant, qu'elle accourut aussitôt me communiquer, bien sûre que je ne lui en voudrois pas d'avoir troublé mon sommeil.

Madame, j'arrive d'Angleterre, où je n'ai rien négligé pour m'informer du sort de M. de Senneterre. Quoiqu'il demeure à Londres, je n'ai pas eu l'honneur de le voir. Il étoit absent ; mais j'ai su qu'il se portoit bien. Si vous voulez me recevoir demain dans la matinée, je me ferai un véritable plaisir de vous donner des renseignements plus détaillés.

La joie de Suzette tenoit du délire ; la mienne surpassoit les forces de mon âme. Il vit, répétoit-elle à chaque instant. Est-il heureux du moins? m'écriai-je. Cette réflexion nous attendrit également toutes deux, et nous passâmes une grande partie de la nuit à tenter vainement de savoir ce qu'on nous apprendroit le lendemain, et à hâter, par nos vœux, l'heure de la visite qui nous étoit promise.

Quelle est la personne qui vous a écrit ce billet? demandai-je à Suzette. Vous ne m'aviez point parlé de cela.

Je craignois, madame, de vous faire partager mon inquiétude. Je savois que votre fils n'étoit plus à Philadelphie. M. Chenu, de concert avec moi, avoit fait prendre des renseignements, et nous étions convenus de les taire, puisqu'ils n'offroient rien de satisfaisant. Il y a un mois environ que je me trouvai dans une maison où quelqu'un parloit d'un voyage qu'il étoit obligé de faire à Londres ; sachant que tous les Français y sont enregistrés, je le priai si instamment de s'informer de M. de Senne-

terre, de lui parler s'il venoit à le rencontrer, qu'il me promit de remplir exactement ma commission. Il me demanda de quelle part il faudroit qu'il lui fît des questions : Est-ce de la vôtre, madame? ajouta-t-il. Cette demande me fit rougir involontairement. Non, monsieur, lui répondis-je, vous lui parlerez au nom de la plus tendre des mères. Il m'objecta qu'il seroit peut-être plus sûr de le charger d'une lettre : mais je lui fis sentir combien il seroit cruel pour cette mère infortunée de se livrer à un nouvel espoir dont rien ne garantissoit la réussite; je lui peignis votre amour pour ce fils unique avec tant de chaleur, qu'il jura de ne rien épargner pour vous satisfaire. Il viendra demain, madame, ajouta-t-elle; le recevrez-vous en vous faisant connoître. — Le recevrai-je seule? — Nous le recevrons toutes deux, mon amie, et si vous voulez donner des ordres pour qu'on le fasse monter chez moi, nous y serons plus en liberté.

Elle m'embrassa en m'exhortant à réparer le sommeil perdu, je lui adressai le même souhait; mais, en nous revoyant le matin, nous ne nous demandâmes ni l'une ni l'autre comment nous avions passé la nuit.

Le voyageur qui avoit fait annoncer sa visite fut exact. Après les compliments d'usage, il me dit :

Je suis fâché, madame, que mes affaires ne m'aient pas permis d'attendre le retour de M. de Senneterre; j'aurois eu trop de satisfaction si j'eusse rapporté à sa mère les consolations dont elle a besoin. J'ai dîné chez M. Birton, négociant à Londres; c'est près de lui que votre fils demeure. L'éloge que j'en ai entendu faire est au-dessus des expressions que je pourrois employer. Consolez-vous, madame, il a trouvé des amis dans son malheur.

Saura-t-il du moins, monsieur, que c'est sa mère infortunée qui a décidé votre démarche?

Quand je vous ai nommée, madame, il m'a été facile de voir que vous n'étiez pas inconnue à la famille de M. Birton.

Excellente mère, m'a dit cet homme, excellent fils ; rien n'adoucira son chagrin d'en être séparé. Il en parle sans cesse, et ne peut se pardonner de l'avoir quittée. En vérité, ajouta M. Birton, je ne puis concevoir les motifs qui l'y ont décidé ; car ce jeune homme est trop sage pour ne pas connoître l'étendue de ses devoirs, et c'en étoit un pour lui de ne pas abandonner sa mère.

En ce moment, je regardai Suzette : elle étoit pâle et tremblante, comme si le reproche de M. Birton se fût directement adressé à elle ; je lui pris la main avec amitié, et je m'empressai de répondre que l'âge de mon fils étoit sa première excuse ; que les découvertes que j'avois été à portée de faire depuis son départ m'avoient fait regretter d'y avoir contribué moi-même. Je n'avois pas abandonné la main de Suzette ; elle serra la mienne avec l'expression de la plus vive reconnoissance.

Que je m'en veux aujourd'hui de ma prudence ! dit-elle. Si je n'avois craint votre sensibilité, madame, monsieur se seroit volontiers chargé d'une lettre, et votre fils n'auroit pas été privé du plus grand des bonheurs.

N'ayant pas l'honneur de connoître madame de Senneterre, répondit le voyageur, j'ai laissé chez M. Birton l'adresse de madame Depréval, en assurant que les lettres que votre fils enverroit vous seroient exactement remises ; de son côté, M. Birton m'a donné l'adresse de son correspondant à Hambourg ; la voici, madame; ainsi tout sera bientôt réparé. Je dois ajouter cependant que cet honnête négociant a paru étonné que vous n'ayez pas reçu des nouvelles de M. de Senneterre ; il assure qu'il n'a négligé aucune occasion possible de vous écrire.

Et qui auroit pu me découvrir ? m'écriai-je ; les malheureux sont si vite oubliés ! Pauvre Adolphe ! qu'auras-tu pensé de mon silence ? Mais, monsieur, est-ce là tout ce que vous savez de mon fils ? Votre billet nous a donné l'espérance qu'il se porte bien.

On me l'a dit à moi-même, madame, en ajoutant qu'une tris-

tesse profonde nuisoit seule à sa santé ; il a des accès de mélancolie dont rien ne peut le distraire. Un François que j'ai rencontré à Londres, et qui connoît M. de Senneterre, le soupçonne de regretter en ce pays une autre personne que sa mère. J'ignore ce qu'il y a de vrai dans cette assertion ; je la révoquerois d'autant plus volontiers en doute, que le négociant auquel j'étois adressé m'a affirmé qu'une des filles de M. Birton, très-belle, j'ai eu l'honneur de la voir, avoit conçu de l'inclination pour votre fils, et que M. Birton lui-même, qui passe pour être fort riche, verroit ce mariage avec plaisir.

La figure de Suzette se couvrit des couleurs les plus vives ; il étoit trop facile de voir que cette nouvelle imprévue la jetoit dans un trouble qu'elle vouloit en vain se dissimuler à elle-même ; aussi se pressa-t-elle d'affirmer que ce mariage combleroit de joie les amis de M. de Senneterre, s'il lui procuroit un bonheur... Il lui fut impossible d'achever.

Il n'y a peut-être rien de réel dans tout cela, reprit le voyageur ; mais j'ai cru devoir vous dire ce que j'ai appris. En effet, si votre fils, madame, aimoit avant de sortir de France, et que cet amour augmente encore aujourd'hui la tristesse qu'il éprouve loin de sa mère et de sa patrie, il est difficile de croire qu'il pense à se marier. L'espoir n'abandonne jamais les hommes, surtout quand leur cœur est vivement affecté.

De l'espoir ! s'écria Suzette, il est des positions dans lesquelles on n'en conçoit plus. J'ignore si c'est la sienne, dit-elle effrayée de son exclamation ; mais il seroit à souhaiter qu'il épousât mademoiselle Birton. Vous dites qu'elle est très-belle, monsieur?

Sans vouloir lui faire un compliment, on pourroit affirmer qu'elle vous ressemble beaucoup. Suzette étouffa un soupir. Cependant, ajouta-t-il, elle n'a pas cette teinte de sensibilité répandue sur tous vos traits, et la sévérité de sa figure nuit beaucoup à son agrément. Elle n'est que belle.

Suzette se leva, je l'imitai ; je souffrois de sa position. Nous

fîmes les remercîments les plus vifs à la personne qui avoit si obligeamment secondé les intentions de madame Depréval, et nous nous retirâmes chacune dans notre appartement.

Plus les hommes multiplient leurs affections, plus ils augmentent leurs plaisirs et leurs chagrins. J'aurois dû être heureuse de savoir mon fils estimé, chéri dans une maison devenue son asile ; j'aurois dû jouir d'avance de l'espoir de recevoir une lettre de lui, et de pouvoir lui envoyer bientôt les bénédictions de sa mère; mais ma joie même me devenoit pénible par les efforts que j'étois réduite à faire pour la concentrer. Chaque jour me dévoiloit le cœur de madame Depréval ; j'y lisois un amour malheureux que je ne pouvois autoriser, et que sa vertu la forçoit de me cacher. Il y auroit eu de la barbarie de ma part à la ramener sans cesse sur un objet pénible si elle le redoutoit, et de l'imprudence à l'en entretenir si elle le désiroit. Elle étoit plus triste qu'à l'ordinaire, et, craignant d'en approfondir la cause, je n'osois plus lui parler; elle me fuyoit également, et nous étions toutes deux réellement à plaindre. Cet état ne pouvoit durer; mais je ne savois pas comment en sortir. Occupée de ces réflexions, je versois un matin des larmes sur ma cruelle destinée, quand Suzette entra chez moi. Tout en elle annonçoit qu'un grand dessein occupoit son esprit ; elle avoit dans tous ses gestes, dans l'expression de sa physionomie, quelque chose de triste et de sublime tout à la fois. Elle se plaça vis-à-vis de moi, puis me prenant les mains et fixant ses yeux sur les miens, elle me dit :

Pensez-vous à écrire à votre fils?— Je ne pense qu'à lui, Suzette.—Lui écrire suffit donc à votre cœur?—Que pourrois-je espérer davantage?—Ah! madame, que n'espère-t-on pas quand on est libre? et vous avez le bonheur de l'être. — Que voulez-vous dire, mon amie?— Qu'il faut partir, madame.— Partir!— Oui, partir, ajouta-t-elle avec un courage qui trahissoit à peine son émotion. Tout est prévu, tout est prêt ; tout, excepté votre aveu. Votre fils souffre loin de sa mère : votre tristesse trahit malgré

vous les tourments de votre âme. Je vous ai obtenu un passeport ; le mari d'Augustine vous accompagnera ; vous le renverrez quand vous croirez n'en avoir plus besoin ; vous le garderez, si des événements que je ne peux prévoir vous engagent à revenir. Ses ordres, et il les remplira, sont de ne consulter que votre volonté et d'y céder en tout. Que rien de ce qui pourroit enchaîner vos pas ne vous occupe ; je le répète, tout est prévu. O ma bienfaitrice! je n'ose m'expliquer davantage; mais la fortune de Suzette n'est que le produit de sa dot ; elle vous appartient tout entière.

Revoir mon Adolphe, le presser contre mon sein, Dieu puissant! m'avez-vous réservé tant de bonheur? Telle fut ma première pensée ; mais la réflexion vint bientôt la dissiper. Cruelle amie, disois-je à madame Depréval, deviez-vous tenter le cœur d'une mère? Moi, vous abandonner! le pourrois-je sans ingratitude? n'êtes-vous pas aussi ma fille? Réunir mon fils et Suzette n'est pas en mon pouvoir, et cependant j'éprouve violemment qu'il me seroit impossible de vivre avec l'un sans regretter l'autre. Je souffre à Paris, je souffrirois à Londres. Ne me parlez plus de ce voyage, vous me feriez mourir de l'excès de ma joie ou de l'excès de mon désespoir. Mon fils, Suzette, douleur et consolation de ma vie! O mon Dieu! mon Dieu! m'écriai-je en tombant à genoux, ayez pitié de moi.

Je restois dans cette attitude, les mains fortement appuyées sur mon front, craignant de ne pas résister à la force des émotions qui sembloient vouloir dissoudre tout mon être. Madame Depréval se promenoit à grands pas dans la chambre, s'adressant différentes phrases dont les sons inarticulés frappoient mes oreilles; je ne distinguois clairement que le mot *courage* plusieurs fois répété, et de longs soupirs qui me brisoient le cœur. Enfin, elle s'approcha ; et, me prenant dans ses bras pour me placer sur mon siége, elle se tint longtemps debout devant moi, dans un état d'immobilité absolue.

Je comptois sur le courage de madame de Senneterre, dit-elle sans m'adresser la parole ; elle est plus foible que Suzette. Il fut une époque dans ma vie où l'on exigea le sacrifice de toutes mes affections ; l'honneur et la mère de celui que j'aimois tracèrent mon devoir ; mon âme fut déchirée et mon devoir accompli. Étoit-ce pour rejoindre un fils, un être cher à mon cœur, qu'il falloit renoncer à ceux près de qui mon enfance s'étoit doucement écoulée? O mon Dieu ! vous seul connoissiez ce qui se passoit alors en moi. Vous pleurez, madame. Comparez votre situation à la mienne. Tout est bonheur pour vous, tout est malheur pour moi. Affligée dans le passé, accablée du présent, je n'ai pas même de ressources dans l'avenir.

Quel moment, Suzette, prenez-vous pour me reprocher ma conduite trop sévère envers vous ?

Des reproches ! moi ! Ah ! madame, vous ne le croyez pas. Vous n'avez fait que ce que vous deviez faire, et ma vie entière vous prouvera que Suzette est loin d'accuser sa bienfaitrice. Mais, quand je vous vois balancer...

Reproche-moi donc aussi mon amitié pour toi, cruelle enfant, m'écriai-je; reproche-moi de ne pouvoir vaincre ma reconnoissance, et de céder à ce charme irrésistible qui, dans mon cœur, t'a confondue avec mon fils. Toi seule m'a soulagée dans l'infortune la plus amère; sans toi, je cesserois peut-être d'exister ; et, quand je te sais malheureuse, sans autres consolations que les caresses et les conseils d'une mère, car je suis la tienne, tu veux que je t'abandonne ! Ah! Suzette ! dans la triste situation que tu viens de me rappeler si cruellement, le devoir étoit d'un côté, la honte ou le bonheur de l'autre ; dans ma position, le devoir, la félicité et le désespoir sont tellement partagés, que mon cœur se déchire sans pouvoir se décider. Pourquoi m'as-tu parlé de ce voyage ?

Parce que vous n'en auriez jamais parlé, madame, et que la gloire de vous rendre à votre fils adoucissoit la douleur d'être

séparée de ma bienfaitrice. Si j'osois approfondir mes pensées les plus secrètes, peut-être trouverais-je la récompense de ma conduite dans la certitude qu'il saura que c'est moi qui lui ai rendu sa mère. N'est-ce pas moi qui l'en ai privé? ajouta-t-elle en se jetant dans mes bras. Mais vous n'en voulez pas à Suzette; vous avez dit qu'elle étoit la fille de votre cœur. Suzette, l'infortunée Suzette, la fille de madame de Senneterre ! et je pourrois me plaindre de ma destinée! Ah! je ne l'ai jamais mieux senti qu'aujourd'hui; ce n'est pas la fortune, c'est l'amitié, la vertu, qui rapprochent les distances.

Je la tenois pressée contre mon sein, et nos larmes se confondoient, quand M. Depréval entra.

Je vous demande pardon, me dit-il en me regardant d'un air étonné; mais je cherchois ma femme pour lui apprendre qu'elle ne pourra se dispenser du bal auquel elle est engagée pour demain. Quoique cela me contrariât beaucoup, j'avois consenti à ce qu'elle n'y allât pas, ce qui étoit très-désagréable ; mais elle est si triste depuis quelques jours, que je suis fort aise de trouver cette occasion de la forcer à s'amuser. N'est-il pas vrai, madame? il faut que les jeunes femmes se dissipent. Je ne la conçois pas, ajouta-t-il en voyant que Suzette annonçoit par un mouvement de tête que le bal ne lui convenoit pas ; qu'est-ce qui lui manque? Si elle veut faire remonter ses diamants, je ne m'y oppose pas; en veut-elle de nouveaux, qu'elle en achète. Je sens bien que ma femme ne doit être éclipsée par personne; aussi, ma foi, je remarque que c'est toujours elle que l'on admire, et ça me fait de l'honneur. Quand on a de l'argent, ne faut-il pas s'en parer? Il y a tant de gens qui n'en ont pas, qu'on est trop heureux de faire voir qu'on ne leur ressemble point. Mais je vous dérange : vous pleuriez là toutes les deux de si bon cœur... C'est drôle cela, je n'ai jamais pleuré de ma vie. Quand j'étois petit cependant, et que par le grand froid j'allois... mais il y a si longtemps! Ah! je devine ce qui vous afflige ; c'est le

grand voyage, n'est-il pas vrai? Avouez que madame Depréval a eu là une excellente idée. Je n'y aurois jamais pensé, moi, quoique avec certaines précautions ce soit la chose du monde la plus facile. Mais ma femme pense pour nous deux; elle a une si bonne tête!

Et un cœur encore meilleur, monsieur, lui dis-je. Vous avez raison d'être fier d'une pareille épouse; les diamants sont sa moindre parure.

Ça n'y gâte rien, madame, ça n'y gâte rien, quoique je convienne avec vous qu'elle est toujours belle. Eh bien! qu'est-ce que vous dites du voyage? Êtes-vous bien contente?

Suzette ne me laissa pas répondre. Mon ami, dit-elle à son mari, crois-tu que madame de Senneterre est assez bonne pour que le plaisir de revoir son fils balance dans son cœur le regret de nous quitter? J'étois si sensible aux témoignages de son amitié, que, lorsque tu es entré, je ne trouvois que des larmes pour lui exprimer notre reconnoissance.

C'est bien fait à elle de nous aimer, car nous l'aimons bien aussi; je ne le lui dis pas, moi, parce que je sais que tu lui expliques cela mieux que moi. Mais tu conviendras que je n'ai jamais mis aucun obstacle à ce que tu as désiré pour elle : au contraire, n'est-ce pas?

Suzette ne répondit à son mari qu'en l'embrassant de tout son cœur.

Eh bien! dit-il en passant la main sur ses yeux, je crois que tu vas me faire pleurer aussi. Oh! que les femmes sont donc.... pas toutes cependant; mais cette bonne madame de Senneterre qui t'a fait apprendre à écrire, qui a mis tant d'ordre dans notre maison depuis qu'elle y est, qu'en dépensant moitié moins, nous avons l'air de gens plus comme il faut. Et puis je me rappellerai toujours la dot. Vous souvenez-vous de ça, madame? me dit-il en riant. Combien vous faudroit-il, monsieur Chenu (car je ne m'appelois que Chenu)? Madame.... j'étois si embarrassé, et

pourtant vous n'étiez pas fière.— Je veux absolument que vous me le disiez.—Dame, madame, six cents livres (c'étoit beaucoup dans ce temps-là). — Rendez-la heureuse, monsieur Chenu, et comptez, dès ce moment, sur une dot de douze cents livres. Je m'en rapporte à vous, madame, n'est-elle pas bien heureuse? N'est-ce pas, ma petite Suzette (entre nous je peux t'appeler Suzette); n'est-ce pas que tu es bien heureuse?

Oui, mon ami, lui dit-elle en s'efforçant de sourire.

Ainsi, voilà qui est convenu; madame de Senneterre partira dans quatre jours: et toi, tu viendras au bal demain, car je veux absolument que tu t'amuses. Vas-tu encore me refuser?

C'est selon, lui répondit cette femme intéressante de l'air de la plus franche gaieté. Si tu veux que j'aille au bal demain, il faut me promettre que nous conduirons madame de Senneterre jusqu'à Anvers. Je dis nous, parce que j'exige que tu nous accompagnes. Cela nous empêchera toutes deux, ajouta-t-elle en me regardant, de nous livrer à une douleur vraiment au-dessus de nos forces.

Et tu viendras au bal? — Oui, mon ami. — Dans une superbe toilette? — Oui, mon ami. — Tu achèteras des diamants nouveaux? — Oui, mon ami. — Eh bien! c'est arrangé, dit-il en se frottant les mains. Aussi bien divers employés de notre compagnie sont en retard sur bien des choses, et je profiterai de l'occasion pour visiter tout cela. Par ce moyen, la société payera en grande partie les frais de mon voyage. Il nous quitta l'homme le plus content du monde.

Vous l'emportez, Suzette, lui dis-je aussitôt que nous fûmes seules. — Nous parlerons de cela dans un moment plus tranquille, me répondit-elle. Ne faut-il pas que je pense à ma toilette de bal? Et elle se retira dans son appartement.

Abandonnée à moi-même, j'essayai en vain de concentrer toutes mes idées sur le fils chéri que j'allois revoir; je ne pensois

qu'à Suzette, dont la conduite excitoit si vivement ma reconnoissance et mon admiration. Je me répétois sans cesse combien ses sentiments la mettoient au-dessus des titres et de la fortune, et je regrettois amèrement de l'avoir sacrifiée. Je sentois trop que, n'eût-elle pas conservé pour mon fils un tendre souvenir, son bonheur n'auroit pas été mieux assuré avec M. Depréval. Plus il s'efforçoit de faire oublier M. Chenu, plus il le rappeloit aux autres et à lui-même ; sa femme, au contraire, sembloit ne vouloir être toujours Suzette que pour s'élever plus aisément au-dessus d'elle-même. Je me persuadai qu'elle cherchoit à rompre avec tout ce qui la contraignoit à s'occuper sans cesse de son premier amour, et la manière noble et courageuse dont elle accomplissoit ce devoir m'imposoit l'obligation de lui cacher mes regrets de la quitter, ma joie d'aller embrasser mon fils.

Ne voulant pas me priver du plaisir de la voir aussi souvent que cela me seroit possible, pendant le peu de jours que nous devions passer ensemble, évitant, avec une prudence dont elle me donnoit l'exemple, les occasions de nous trouver tête à tête, contre mon habitude, j'étois plus volontiers dans son appartement que dans le mien. J'assistai à cette toilette promise à son époux pour prix de sa complaisance. Quelle richesse dans ses ajustements, mais surtout quelle noble élégance dans la manière de les placer ! La coquetterie la plus exercée est bornée dans ses ressources ; le goût, chez une femme jeune et sensible, n'a véritablement pas de bornes. Madame Depréval étoit ravissante, et toute autre que moi auroit pu croire qu'elle jouissoit d'un plaisir si naturel à son âge, et surtout à son sexe. Quand ses femmes furent sorties, elle me tendit la main.

Vous me regardez de l'œil d'une mère, me dit-elle ; mais si l'envie que je vais inspirer pouvoit lire dans le fond de mon cœur, elle obtiendroit un bien grand triomphe. Quel pénible effort ! le sourire sur les lèvres et la mort dans le cœur. Voilà

cependant presque toujours le partage de cette opulence qui fait des ennemis de ceux qu'elle humilie, sans contribuer à la félicité de ceux qui l'étalent. Ah ! si jamais je peux suivre mes goûts, c'est dans une douce médiocrité que je chercherai, non le bonheur, j'y ai renoncé, mais la tranquillité et la jouissance de moi-même. Combien d infortunés qui n'ont pas mérité leur sort vivroient du prix d'un luxe qui m'assomme ! M. Chenu entra accompagné de deux jeunes gens, et rompit à propos notre entretien.

L'instant de mon départ arriva. Augustine me fit les plus tendres adieux, et trouva, dans la certitude de rester auprès de madame Depréval, un adoucissement au chagrin que son amitié lui faisoit éprouver en se séparant de moi ; le même motif me rendoit aussi cette séparation moins pénible. Le mari de cette excellente créature couroit devant notre voiture. M. Depréval soutenoit seul la conversation ; sa femme et moi, nous ne pouvions que nous regarder, cacher nos larmes, et faire des vœux pour que les événements nous permissent un jour de nous réunir. Enfin, je m'embarquai avec le mari d'Augustine.

Je ne tenterai pas de rappeler ce que je souffris alors ; il'est des situations au-dessus des expressions connues. Heureux ceux qui n'ont pas éprouvé les terribles sensations qui déchirent le cœur lorsqu'un vaisseau, poussé par les vents, nous éloigne impérieusement de nos amis au moment où nos caresses vont encore se confondre avec les leurs ! On croit les presser pour la dernière fois contre son sein, et l'on n'embrasse que le vide, image effrayante de l'avenir qui s'ouvre devant nous. Pauvre Suzette! toi seule m'occupois alors ; mais il étoit écrit que, de près ou de loin, tu déciderois de toutes les impressions de mon âme. A peine fus-je placée dans le vaisseau, que le mari d'Augustine me remit un paquet cacheté ; madame Depréval lui avoit ordonné de ne me le rendre qu'au moment où les éléments nous auroient séparées, et je vis une boîte dont la

richesse auroit fixé mon attention, si elle n'eût été absorbée par le portrait de cette amie chérie, non telle que je venois de la quitter, mais sous ses habits villageois, symbole de la pureté qu'elle avoit conservée dans l'opulence. Je l'ouvris, et je m'aperçus que ce présent n'étoit qu'une nouvelle invention de sa reconnoissance : en effet, la boîte contenoit plusieurs billets de banque, et ce peu de mots écrits de sa main : *La dot et le cœur de Suzette*.

J'arrivai à Londres sans le moindre accident, et je revis enfin cet Adolphe tant désiré. En le serrant dans mes bras, j'oubliai tous mes malheurs. Combien je le trouvai changé! Quelle teinte de tristesse les événements avoient empreinte sur ce visage autrefois l'image vivante de la gaieté et de la douceur! Mais aussi combien son caractère, si heureusement disposé par la nature et l'éducation, avoit acquis de raison et d'énergie! S'il est vrai que les Français soient le peuple le plus léger que l'on connoisse, il n'est pas moins vrai qu'il est le seul aussi que l'infortune ne puisse atteindre sans déployer en lui des qualités qui forcent l'admiration même de ses ennemis. A vingt-six ans mon fils étoit un homme dont tous les gouvernements se seroient honorés, et que toute autre qu'une mère n'eût pu aimer sans être fière de son amour. Aux marques d'amitié que je reçus de la famille de M. Birton, il me fut aisé de m'apercevoir combien mon fils en étoit chéri.

Quand je fus retirée dans mon appartement, je ne pus m'empêcher de réfléchir sur le danger d'entretenir Adolphe de cette Suzette qui, dans les premiers élans de sa vie, avoit à jamais décidé de son sort; mais je sentois qu'il me seroit impossible de lui parler de moi sans lui parler de mon amie, je sentois plus vivement encore le besoin de lui exprimer ma reconnoissance. L'image de Suzette étoit gravée dans mon cœur, son nom étoit à chaque instant sur mes lèvres. Me taire devenoit un effort dont je me sentois incapable, j'aurois cru être ingrate en ca-

chant le nom de ma bienfaitrice. Je m'accusois dans ma conduite passée en la nommant; mais la vérité étoit le seul parti compatible avec la justice et mes sentiments : ce fut aussi celui que j'adoptai.

Ainsi que je l'avois prévu, mon fils vint à mon réveil; il étoit pressé du désir si naturel de connoître ce qui avoit rapport à sa mère. Je ne lui cachai rien de mes malheurs, mais je ne lui parlai de ma bienfaitrice que sous le nom de madame Depréval. Avec quelle sensibilité il appeloit les bénédictions du ciel sur cette femme qui l'avoit remplacé près de moi, tandis qu'il gémissoit au loin sur les suites d'une passion si malheureuse! Ah! ma mère, si je peux jamais voir madame Depréval, c'est à genoux que je la remercierai d'avoir adouci les malheurs dans lesquels votre fils vous a entraînée. Tant de bonté, tant de grandeur d'âme, unies, dites-vous, à la beauté la plus parfaite; si cette femme n'est pas heureuse, pour qui donc la divinité a-t-elle réservé le bonheur? On aime, lui répondis-je, à fixer ses idées sur ceux que l'on n'a jamais vus, et dont on entend souvent parler; comme il me seroit cruel de ne pouvoir vous entretenir de mon amie, considérez son portrait, mon fils, et dites-moi franchement si ma conversation ne troublera pas votre tranquillité. Je lui présentai ma boîte.

Il examina le portrait de Suzette, et me regardant ensuite avec des yeux qui me firent trembler de l'épreuve que je venois de tenter, il s'écria : Malheureux, son image te suivra donc partout! Ah! madame, deviez-vous déchirer le cœur de votre fils? ajouta-t-il après un long silence pendant lequel il n'avoit cessé de considérer le portrait. Voilà bien tous les traits de l'infortunée qui m'a séparé de ma mère; mais qu'ont-ils de commun avec celle qui me l'a rendue? Madame Depréval, lui dis-je, ma bienfaitrice, celle qui vous a éloigné de moi, celle qui m'a rapprochée de vous, cette femme enfin qui m'a fait connoître ce qu'il y a de plus cruel et de plus doux dans la vie, c'est....

Suzette. Répondez-moi, mon fils, me sera-t-il défendu d'en parler?

Je vous entends, ma mère, et j'ose vous jurer que jamais mon amour n'imposera silence à votre reconnoissance. Bonne Suzette! excellente Suzette! mon cœur t'avoit devinée, et ta conduite a justifié jusqu'aux écarts de la mienne. Nous en parlerons souvent, toujours; la joie ne peut faire de mal à votre fils. Suzette, bienfaitrice de ma mère n'est plus une femme pour moi; c'est une divinité dont je peux entendre prononcer le nom sans danger, mais non sans plaisir. Il est un terme où l'amour se suffit à lui-même, et je crois l'avoir atteint. Bonne Suzette, tu n'es pas si heureuse que moi, ajouta-t-il en soupirant, tu n'es plus libre.

Depuis ce moment, Adolphe ne me parla plus de son amour; mais chaque jour il me pressoit de lui répéter quelques circonstances du temps que j'avois passé chez madame Depréval, les plus petits détails se gravoient dans sa mémoire, et quelquefois il me les racontoit à son tour. Jamais nos conversations ne finissoient sans que je lui entendisse répéter : Pauvre Suzette! elle n'est pas heureuse; c'est tout ce qui m'afflige.

Je pensai bientôt à renvoyer le mari d'Augustine, qui ne m'étoit d'aucune utilité, et que d'ailleurs je ne voulois pas tenir éloigné de sa femme et de la place que M. Depréval lui avoit donnée. Mon fils le récompensa de son zèle, et je le chargeai de la lettre suivante pour mon amie :

MADAME DE SENNETERRE A MADAME DEPRÉVAL

« Je suis arrivée, ma chère fille, sans aucun accident. Mon voyage a été bien triste, vous le croirez sans peine, vous dont le cœur est toujours d'accord avec le mien. J'avois pour consolation l'espoir de rejoindre mon fils; vous, mon amie, vous aurez

trouvé le soulagement de notre séparation dans cette âme sensible et généreuse qui vous élève au-dessus de ce qui vous est personnel, quand vous avez des devoirs à remplir ou des bienfaits à répandre. Je vous renvoie la dot de Suzette dont je peux me passer, ainsi que vous en conviendrez vous-même; mais je garderai toute ma vie son cœur et son portrait.

« Au plaisir que j'éprouve en le considérant, je jouis d'avance de celui qu'aura ma fille en recevant le mien ; c'est celui que je donnai à M. de Senneterre la veille de notre mariage. Si, dans l'éternité où il repose, il peut connoître tous les motifs qui me portent à vous l'offrir, j'ose affirmer, ma chère fille, qu'il applaudira à cette action. Le temps et les chagrins ont altéré sa ressemblance ; mais le temps, les malheurs ou l'opulence ne vous empêcheront pas de dire en le regardant : Toujours, toujours ma mère, comme je répéterai jusqu'à mon dernier soupir, en fixant le vôtre : Toujours, toujours Suzette.

« J'ai retrouvé mon fils, et je me contenterai de vous dire que tout ce qui peut justifier l'amour-propre, si naturel quand on parle de ses enfants, est réuni en lui. Sa santé est très-bonne ; la joie de me revoir et de connoître la situation heureuse de ma bienfaitrice a diminué en partie cette mélancolie dont on m'avoit parlé, et qui m'avoit singulièrement frappée le jour de mon arrivée.

« Sans approcher de l'opulence pour laquelle il étoit né, et qui si rarement influe sur le bonheur, il jouit d'une honnête aisance. Mon frère, qui est mort d'une manière si terrible à Saint-Domingue, avoit cinquante mille écus placés chez un négociant à Philadelphie, correspondant et associé de M. Birton, chez lequel nous demeurons. C'est lui qui a adressé mon fils à cette famille respectable, quand il a désiré se rapprocher de la France, dans l'espoir de trouver plus facilement l'occasion de savoir des nouvelles de sa mère. Mon fils étoit encore mineur, et d'ailleurs ces fonds m'appartenoient; mais heureusement les lois de ce pays

à l'égard des émigrés françois, permettent à ceux qui y résident de jouir par anticipation, sans autre condition que celle de rendre les fonds au premier possesseur s'il se présente, et sous le serment prononcé sur l'Évangile, de ne pas faire sortir de l'argent du royaume. Ainsi Adolphe étoit à l'abri du besoin, et la somme principale, restée dans le commerce de M. Birton, a progressivement augmenté. Vous voyez, ma chère amie, que le ciel a exaucé les prières que je lui adressois pour mon fils. Ah! sans doute, il écoutoit aussi les vœux qu'Adolphe formoit pour sa mère, quand, sans le savoir, je dirigeai mes pas vers votre demeure.

« Il est probable que mon fils n'a jamais pensé à contracter aucun engagement avec miss Anna Birton, qui effectivement est aussi belle qu'on nous l'avoit dépeinte; car, depuis mon arrivée, il me presse de quitter Londres, dont la vie n'auroit rien d'agréable pour moi, et d'acheter un petit bien où je pourrai vivre doucement au milieu de toutes mes anciennes habitudes. Vous m'avez prouvé, Suzette, que la bienfaisance est la plus belle des vertus, et que les bons cœurs trouvent toujours des motifs pour ne s'en corriger jamais. Il est certain que la campagne me plaira beaucoup; j'en ai pour garant le plaisir qu'Adolphe se promet en y vivant avec moi, et nous allons sérieusement penser à cette affaire. Si les circonstances permettent un jour, et, il faut l'espérer, que madame Depréval vienne m'y rendre visite, je jouirai de tout le bonheur que mon cœur ne cessera de désirer jusqu'à cette époque.

« Bonjour, ma véritable amie; ne négligez aucune occasion qui vous permettra de me donner de vos nouvelles. Votre mère vous bénit, vous embrasse, et vous recommande l'exercice des vertus qui vous sont si faciles.

« *P. S.* Mon fils vouloit ajouter quelques mots à ma lettre; j'ai cru plus honnête qu'il s'adressât à votre époux; je renferme la lettre qu'il lui adresse dans la mienne. »

ADOLPHE DE SENNETERRE A M. DEPRÉVAL

« Monsieur, daignez recevoir mes remercîments bien sincères des bons offices que vous avez rendus à ma mère; l'expression manque à ma reconnoissance; mais je sens vivement qu'elle ne finira qu'avec ma vie. Soyez, je vous prie, auprès de votre épouse, l'interprète de mes sentiments. Ce que madame de Senneterre m'a dit de ses vertus, de sa sensibilité, m'a rappelé que, dès son enfance, j'avois deviné toutes les qualités qu'elle posséderoit un jour. Lorsque tout a changé autour de soi, on est trop heureux de retrouver, dans ses souvenirs, quelque chose qui nous ramène à notre ancienne existence; et rien ne peut me la faire envisager sous un rapport plus conforme à la situation de mon cœur, que l'amitié qui lie aujourd'hui madame Depréval et ma mère. J'ai l'honneur d'être, monsieur, etc.

M. Birton mit tant de zèle à nous obliger, que, cinq semaines après mon arrivée en Angleterre, je terminai l'acquisition d'une terre telle que je la désirois dans ma situation, et avec la somme dont je pouvois disposer. Elle n'étoit qu'à vingt milles de Londres. Nous nous y rendîmes de suite, mon fils et moi, afin d'être à même d'y recevoir la famille de cet honnête négociant qui se faisoit un plaisir de nous prouver, par cette visite, l'intention bien marquée de continuer la liaison formée entre eux et nous.

Lorsque M. Birton arriva, il me remit une lettre qu'il avoit reçue depuis mon départ. Elle étoit de Suzette. Je saisis le premier instant où il me fut possible de me retirer pour la lire, pressée de jouir à la fois du plaisir d'être au milieu de mes nouveaux amis, et de m'entretenir un moment avec celle que j'avois laissée en France. Que devins-je en apprenant les nouvelles suivantes :

MADAME DEPRÉVAL A MADAME DE SENNETERRE

« Madame, que je me plaindrois aujourd'hui d'être séparée de vous, si le bonheur dont vous jouissez n'imposoit silence à mes regrets ! Jamais Suzette n'eut autant besoin de vos conseils et de vos consolations. M. Depréval n'est plus. Un accident terrible m'a ravi un époux que je devois aimer, puisqu'il a fait mon bonheur autant qu'il a dépendu de lui. Mes pleurs sont sincères ; vous le croirez, madame, vous qui avez été témoin de ses bontés pour moi : vous le croirez, quand vous connoîtrez la manière dont il a péri.

« A peine étions-nous de retour à Paris, que M. Depréval, frappé de la tristesse qui me consumoit, et que tous mes efforts ne pouvoient lui cacher, crut qu'une fête dont je serois l'objet deviendroit pour moi un sujet de dissipation. Il m'avoit forcée à me montrer dans un si grand nombre de bals cet hiver, qu'il nous devenoit indispensable de rassembler une fois, dans notre maison, ceux chez qui nous avions été reçus. Je respectai son motif, et vous savez d'ailleurs que mon habitude fut toujours de ne pas m'opposer à ses jouissances. Les préparatifs de cette fête furent pour lui une occupation délicieuse ; il mettoit de l'amour-propre à surpasser tout ce qu'il avoit vu.

« Après avoir fait abattre et reconstruire pour décorer une salle telle qu'il la désiroit, après avoir présidé à tous les travaux, il examinoit son ouvrage ; il en jouissoit. Le mari d'Augustine venoit d'arriver, et m'avoit remis le paquet dont vous l'aviez chargé pour moi. Oh ! ma mère, de combien de baisers je couvris ces caractères sacrés, avec quelle ardeur je me promis de me rendre toujours digne d'une amitié si honorable pour votre fille infortunée ! Pressée de remettre à M. Depréval la lettre de votre fils, je cours à son cabinet ; on me dit qu'il est dans le salon avec quelques ouvriers ; j'y passe, et, l'embrassant

dans toute la joie de mon cœur, je lui présente l'écrit qui lui étoit destiné. Pendant que je le lui lisois, un lustre que l'on arrangeoit, et sous lequel il étoit placé, tombe ; M. Depréval est renversé. Un morceau de cristal entra si profondément dans sa tête, qu'il perdit aussitôt connoissance. Noyé dans son sang, je le fais transporter sur son lit ; ses douleurs lui arrachoient des cris aigus qui me déchiroient l'âme. Les chirurgiens appelés n'osent donner aucun espoir avant l'opération, et c'est pendant l'opération même, au milieu de tourments inouïs, que mon époux expire.

« Seule au monde, sans parents, avec beaucoup trop de connoissances, et pas un ami, atterrée par cette mort subite et violente, je gémissois dans mon appartement, quand Augustine eut le courage de m'apprendre toute l'horreur de ma situation. Depuis notre séjour à Paris, M. Depréval avoit perdu l'habitude de me confier ses affaires, ses associés lui ayant persuadé que rien n'étoit plus ridicule. Forcée d'examiner ses papiers, de me faire rendre les comptes par les commis, je me trouve bientôt convaincue que cette opulence fastueuse n'avoit aucun fondement solide. Une grande circulation d'argent rendoit faciles de grandes dépenses. On lui doit beaucoup ; mais, consultant plus sa vanité que tout sentiment lorsqu'il prêtoit, la plupart des billets n'ont aucune valeur réelle. Il doit aussi de son côté ; et, comme il y a eu de fortes parties mises à l'arriéré par le gouvernement, rien n'est plus difficile que de terminer de pareils comptes, dès l'instant que M. Depréval cesse de pouvoir continuer les mêmes opérations. Ajoutez les prétentions de sa famille, dont plusieurs membres se sont déjà installés dans ma maison, et me regardent comme la ruine de leurs prétentions ou l'obstacle à leur rapacité, et vous aurez à peu près l'idée de ma situation.

« Toutes mes connoissances disparoissent ; je n'en suis point surprise ni affligée : si j'eusse été libre de mes actions, je les aurois prévenues dans cette désertion, qui n'est indécente que par

le moment qu'elles choisissent. Je sais que, pour se disculper de la bassesse de leur conduite envers moi, elles m'accusent d'avoir ruiné mon époux par mon luxe et ma coquetterie. Mais j'ai appris de vous, ma mère, qu'il n'y a de vrai juge que notre conscience, et la mienne est tranquille. Ah ! si vous étiez encore avec moi, je ne balancerois pas à faire un abandon total de mes droits aux héritiers de M. Depréval; car je suis persuadée que ses affaires arrangées laisseront encore un actif assez considérable. Mes diamants seuls suffiroient pour nous faire vivre dans cette médiocrité après laquelle j'ai toujours soupiré. Conseillez-moi, que dois-je faire? Que deviendrois-je? Seule, absolument seule au monde, à mon âge! O ma mère! vous plaindrez votre Suzette; votre amitié est l'unique bien qu'elle désire, le seul aussi que les événements ne pourront jamais lui enlever.

« Je ne le cacherai pas à celle qui a l'habitude de connoître mes plus secrètes pensées; bien des fois je me sens prête à céder au découragement; mais, quand je fixe les yeux sur votre portrait, que je me rappelle ce que vous avez été, et la résignation avec laquelle vous avez supporté les coups du sort, je retrouve un peu de courage. Seule dans le monde, cependant, madame; cette idée est affreuse ! Ah! si votre fils eût épousé miss Anna Birton, j'aurois du moins l'espoir que vos bras me seroient ouverts. Il n'y faut pas penser, je ne le sens que trop. »

Quand je revins vers la société que j'avois chez moi, je fis tous mes efforts pour cacher le chagrin que m'avoit donné la lettre de Suzette ; c'est à l'œil de mon fils surtout que je voulois faire illusion. Il n'ignoroit pas que j'avois reçu des nouvelles de France, et la curiosité qui perçoit dans ses regards augmentoit l'embarras de ma position. Elle se porte bien, m'empressoi-je de lui dire en lui serrant la main; ce soir, venez me trouver dans mon appartement, et je vous donnerai de plus grands détails. Ce peu de mots suffirent pour le calmer, et nous pûmes nous

livrer entièrement à la satisfaction de posséder la famille de M. Birton. Elle n'attendoit pas de nous des éclats de gaieté, mais cette amitié douce et paisible qui n'appartient qu'au cœur, et que n'excluaient pas les diverses sensations que la lettre de Suzette avoit fait naître en moi.

Mon fils, dis-je à Adolphe aussitôt que nous fûmes sans témoins, voici les nouvelles que j'ai reçues; lisez-les, et dites-moi sans détour l'effet qu'elles produiront sur vous. Pour vous engager à la confiance, je vous avouerai que, quels que soient vos projets, je les approuve d'avance. Je sais ce qu'il m'en a coûté pour avoir voulu être plus sage que vous; je me contenterai désormais de vous donner des conseils, si vous les réclamez; mais jamais je ne prendrai sur moi de décider votre conduite.

Je lui remis alors la lettre de madame Depréval. Je le considérois avec attention pendant qu'il la lisoit; mais sa physionomie changeoit si souvent; tant de sentiments s'y peignoient successivement, et souvent à la fois, qu'il m'étoit impossible de distinguer lequel dominoit en lui. Il garda quelque temps le silence, et recommença de nouveau à lire la lettre entière, mais avec le plus grand calme.

Vous m'avez promis, madame, de ne vous opposer en rien à mes volontés : eh bien! dans la malheureuse situation où se trouve votre fille, il n'est qu'un parti à prendre. Écrivez-lui, ma mère, pressez-la de venir vous joindre, et chargez-moi de porter votre lettre.

Vous, Adolphe! m'écriai-je. — Elle est seule au monde, madame, et il n'y a que l'un de nous qui puisse voler à son secours. —Et le danger pour vous de rentrer en France?—Si je ne considérois que moi, je le braverois sans effroi; mais je n'oublie pas ce que je dois à ma mère, et j'ose vous répondre que les dangers sont bien foibles auprès des motifs qui me déterminent. A cet égard, je consens à m'en rapporter à M. Birton; nous le consulterons,

si vous le désirez. — Tout ce que vous voudrez, mon fils, je le répète encore ; mais croyez-vous que Suzette consente à vous suivre?— Elle ne m'aime donc plus, madame! Plusieurs fois vos discours m'avoient fait soupçonner le contraire. Je gardai le silence. Eh bien ! ajouta-t-il, quand elle auroit cessé de m'aimer, seroit-ce une raison pour moi de changer de résolution? Ne dois-je pas mon existence entière à la bienfaitrice de ma mère, à celle qui me l'a conservée, qui a fait plus, qui me l'a rendue? Si j'étois marié, dit-elle, elle viendroit se jeter dans vos bras ; j'en fais ici le serment, s'il falloit ce sacrifice à son bonheur et au vôtre, je n'hésiterois pas un seul instant.

Embrassez-moi, mon fils, vos sentiments font la gloire et la félicité de votre mère. Ah ! je l'avoue avec joie, Suzette et vous étiez nés l'un pour l'autre. Doués de la même sensibilité, capables tous les deux de sacrifier à vos devoirs la passion la plus vive à votre âge, j'ose espérer que votre réunion ne trouvera pas d'obstacles. Mais quelle nécessité de vous exposer à de nouveaux orages? Suzette viendra, n'en doutez nullement; une lettre de sa mère suffira.

Le croyez-vous, madame, vous qui la connoissez? Une lettre peut se perdre ; mais, quand elle arriveroit assez vite pour empêcher que votre fille ne succombât à cette solitude qui fait son désespoir, ne tremblez-vous pas que l'excès de sa délicatesse ne l'égare? Elle craindra de ne devoir votre approbation qu'à mes larmes; elle se croira généreuse en renonçant au bonheur; elle prolongera notre incertitude et ses tourments. Quel que soit l'abandon où elle est plongée, ah! qu'une femme aussi modeste que Suzette aura d'efforts à faire avant de se décider à venir au-devant d'un époux, si vous prononcez ce nom ; et si vous ne le prononcez pas, n'est-il pas de son devoir de s'éloigner plus que jamais de votre fils? Dans sa position, que de bienséances à respecter! Elles sont des obligations pour les cœurs délicats. Qui peut les vaincre, si ce n'est l'amour? Qui plaidera devant Su-

zette sa propre cause, si ce n'est moi? Mais je compte à peine sur l'amour : ce qui la décidera, ma mère, ce qui seul, en effet, pourra vaincre tous les obstacles, c'est l'apparence du danger auquel je m'exposerai pour elle. Elle me suivra, dans la crainte de vous ravir encore une fois votre fils.

Adolphe! Adolphe! je le vois trop, il n'est qu'un sentiment auquel rien ne soit impossible : c'est l'amour. Mettez, sans hésiter, au nombre des motifs qui vous entraînent, le plaisir de la revoir plutôt, de jouir des émotions que lui inspirera votre vue, de goûter enfin dans toute son étendue le bonheur d'être aimé.

Eh bien! ma mère, si votre fils aspiroit à tant de félicité, le blâmeriez-vous?— Non, mon ami. Nous consulterons M. Birton, et je vous promets de m'en rapporter à lui. Il m'embrassa, et je restai trop occupée de sa joie, de son désespoir et de mes craintes, pour pouvoir me livrer au sommeil. Autant que lui, je désirois posséder Suzette; je sentois depuis longtemps que notre bonheur mutuel étoit dans cette réunion. Elle seule pouvoit exercer et satisfaire cette profonde sensibilité qui avoit toujours fait le principal caractère d'Adolphe; j'avois assez lu dans le cœur de Suzette pour être persuadée que lui seul devoit la rendre heureuse; et, sans elle ou sans mon fils, mon existence n'étoit réellement pas complète. Cette disposition ne me calmoit pas sur le projet du voyage, mais elle m'ôtoit la force de m'y opposer. D'ailleurs, parmi les motifs que l'amour avoit suggérés à Adolphe, il y en avoit plusieurs qui me paraissoient aussi plausibles qu'à lui. J'avois promis de m'en rapporter à M. Birton; j'attendis avec inquiétude ce qu'il décideroit.

Le lendemain, de bonne heure, mon fils l'amena dans mon appartement : il lui avoit déjà fait confidence de son voyage, et ne lui avoit rien caché des raisons qui le déterminoient à l'entreprendre. M. Birton me demanda si j'avois quelques motifs particuliers d'appuyer ce projet; car, ajouta-t-il, jusqu'à présent je ne vois encore aucune nécessité de vous séparer de nou-

veau, et je ne l'ai pas caché à votre fils. Quand on me consulte, moi, je crois que c'est pour avoir mon avis, et je le donne. Je conviens que tous les sentiments qui font le charme de la vie, la reconnoissance surtout, se trouvent d'accord dans le désir que vous avez de posséder promptement madame Depréval ; mais tout cela peut s'arranger par lettres, et je vous promets que les moyens que j'emploierai pour les faire parvenir sûrement ne vous laisseront aucune inquiétude à cet égard. Mon ami, dit-il en s'adressant à Adolphe, je vous le répète, vous ne seriez d'aucune utilité à madame Depréval pour ses affaires; au contraire, le danger auquel elle vous verroit exposé nuiroit à la tranquillité dont elle a besoin pour les terminer d'une manière ou d'une autre. Sans doute la solitude dans laquelle elle se trouve est triste ; mais vous n'espérez pas qu'elle fera d'abord de vous sa société intime, et je soutiens que l'espoir, la certitude de venir se réfugier dans le sein de madame de Senneterre, suffira seule pour calmer ses esprits. Vous devez ménager sa délicatesse, et penser à votre mère. Aujourd'hui, je le crois, vous pourriez sans danger, parcourir la France; mais qui vous répond que demain, dans huit jours, il vous seroit possible d'en sortir? Vos diables de Français...—Monsieur Birton, s'écria mon fils.—Oui, oui, je sais que vous n'aimez pas que l'on dise du mal de votre patrie, et vous avez raison. Allons, ne nous occupons que de votre mère. Songez-vous à tout ce que l'incertitude auroit de cruel pour elle, pour ma famille, pour moi, monsieur, qui ai pour vous l'amitié d'un père? Si j'en avois l'autorité, vous ne partiriez pas. Le souvenir du passé me donneroit la force de vous résister; et madame de Senneterre sera de mon avis.

Monsieur, répondis-je quand je vis qu'Adolphe gardoit le silence, je n'ose en vérité avoir une volonté. Le souvenir du passé que vous réclamez avec raison est cependant ce qui m'ôte le courage : je sens trop vivement ce que je souffrirois en sachant mon fils exposé à la vengeance des lois qui le proscrivent ; mais

je sens également que, s'il perdoit encore une fois, par ma faute, l'occasion d'être heureux, sa douleur me conduiroit au tombeau.

Eh bien! Madame, qu'il accorde les premiers jours à sa mère, à la prudence, à ses amis; qu'il se contente d'aller attendre madame Depréval au port neutre où elle peut s'embarquer ; et abandonnons à cette femme, dont l'amitié et le courage vous sont connus, le soin de la conduite qu'il tiendra.

Cet avis étoit trop sage pour qu'Adolphe pût se défendre de l'adopter; il me convenoit beaucoup aussi; je pouvois, sans crainte, confier à Suzette le soin de mon bonheur et les jours de mon fils : ce fut donc à ce dernier parti que nous nous arrêtâmes. M. Birton devoit retourner le lendemain à Londres avec sa famille. Je remis à Adolphe, qui les accompagna, la lettre suivante, et mes pleurs à l'instant de son départ lui apprirent, mieux que mes discours n'auroient pu le faire, combien ma destinée étoit liée à la sienne.

MADAME DE SENNETERRE A MADAME DEPRÉVAL

« Comment ma fille chérie peut-elle se croire seule au monde? Ai-je donc cessé d'exister? Et faut-il que mon fils soit malheureux pour que Suzette trouve un asile auprès de sa mère? Ah! mon amie, j'ai si souvent regretté de m'être opposée à un mariage qui seul pouvoit faire le bonheur de deux êtres en qui reposent toutes mes affections, que vous ne me punirez pas à votre tour par un refus. N'ai-je pas assez souffert par le départ d'Adolphe, par les larmes que vous me dérobiez, et dont il m'étoit si facile de deviner la cause.

« Mon amie, j'ai lu dans votre cœur, et c'est sur lui seul que je compte aujourd'hui. Vous n'avez encore vécu que pour remplir des devoirs sacrés et pénibles ; le temps est venu où ils se-

ront tous d'accord avec votre bonheur. Venez, mon amie, venez recevoir au pied des autels un nom que depuis longtemps ma reconnoissance vous a donné. Nous ne demandons pas de fortune, nous ne voulons que Suzette. Je sens, ma chère fille, combien votre délicatesse aura à souffrir ; je sais que c'est moi qui devrois aller au-devant de vous ; mais il est des situations, et c'est la mienne, devant lesquelles toutes les convenances de société disparoissent invinciblement.

« Suzette, c'est à genoux que votre mère vous demande le bonheur de son fils ; la refuserez-vous, quand vous saurez que ce fils, qui n'a jamais cessé de vous aimer, qui adore en vous celle qui m'a sauvée de l'humiliation, est décidé, si vous balancez un moment, à aller lui-même réclamer votre main au péril de sa vie ? Eh bien ! ce projet, qui vous fera frémir, a reçu mon consentement ; tant il est vrai que la mort nous paroît, à l'un et à l'autre, préférable à la douleur de vivre sans vous. Bonjour, mon amie ; c'est Adolphe qui se charge de vous faire passer la prière de votre mère.

« *P. S.* Comme votre modestie pourroit vous faire craindre de ne devoir ma démarche qu'à l'amour de mon fils et à ma reconnoissance, je vous dirai que nous avons consulté M. Birton, pour lequel, depuis votre veuvage, nous n'avons rien de caché. Cet homme respectable assure que, fût-il pair d'Angleterre, s'il rencontroit une seconde Suzette, il la préféreroit à qui que ce fût pour son fils, mais qu'il n'y en a pas deux. Ce sont ses expressions. »

ADOLPHE A MADAME DEPRÉVAL

« Madame, la lettre de ma mère vous apprendra qu'elle et M. Birton m'ont seuls empêché de braver tous les dangers pour aller tomber à vos genoux. Je ne sais quel espoir m'animoit à

l'instant où j'en formois le projet ; mais, en approchant de vous pour apprendre plus tôt la décision de mon sort, l'espérance s'est évanouie. Comment croirai-je, en effet, que celle que j'ai abandonnée, que j'ai laissé sacrifier, puisse se fier à mon amour, et veuille unir sa destinée à la mienne ? Vous rappellerez-vous, Suzette (pardonnez-moi ce nom qui m'est si cher), que jamais un seul de vos regards ne m'a laissé deviner si vous étiez sensible à la passion du malheureux Adolphe? Ah ! si j'avois eu le bonheur de vous attendrir, si mon cœur avide eût pu concevoir la moindre espérance, si un aveu de Suzette eût enchaîné mes pas, je puis le jurer par tous les tourments que j'ai endurés depuis mon fatal départ, aucune considération n'auroit pu rompre ce que l'amour auroit uni. Mais vous ne connoissez pas ce sentiment impérieux qui embrase l'âme, maîtrise toutes les pensées, et, attachant l'existence entière à celle d'un objet adoré, décide du bonheur ou du malheur de la vie. Vous n'avez jamais aimé, Suzette ; je me le suis répété mille fois depuis notre séparation ; le ciel semble vous avoir fait naître pour les vertus, pour l'amitié, mais non pour partager l'amour que vous inspirez. Quelle sera donc ma destinée? que deviendrai-je ? que deviendra ma mère, si vous nous abandonnez? Je n'ose fixer mes pensées sur l'avenir.

« Mais puis-je vous entretenir de moi, quand votre situation, vos malheurs devroient seuls m'occuper? Ma mère vous offre un asile ; l'amitié qui vous unit ne vous laisseroit pas balancer un instant à l'accepter, si elle étoit seule, ou si j'étois... Suzette, je n'ose achever cette phrase que vous avez froidement tracée dans votre dernière lettre. Moi, marié ! Ah ! lorsque les obstacles m'interdisoient jusqu'à l'espérance, j'avois fait le serment de ne jamais lier ma destinée à celle d'une autre femme ; mes souvenirs suffisoient seuls au bonheur et au malheur du reste de ma vie. Cependant, madame, si ma présence devoit nuire à la félicité que vous vous promettez auprès de ma mère, parlez ;

pourvu que vous soyez heureuse, il n'est pas de sacrifice au-dessus de mes forces. Vous, Suzette, vous seule ; voilà ce qui m'occupe, ce qui m'a occupé et m'occupera jusqu'à mon dernier soupir. Que ne puis-je vous exprimer la pureté de mes sentiments ! j'ose croire que vous en seriez attendrie. Étoit-ce moi que je plaignois depuis notre séparation ? Étoit-ce sur mon bonheur que je tremblois ? Oh ! non, mon sort étoit accompli. Mais je connoissois la délicatesse de Suzette, et je gémissois de la crainte qu'un mariage dans lequel elle n'avoit pas été consultée... affreux souvenir ! Madame, ayez pitié de moi ; j'attends vos ordres, j'attends avec autant d'inquiétude que d'effroi l'arrêt que vous prononcerez. Suzette, Suzette, il s'agit de la vie du malheureux Adolphe. »

J'étois restée seule à la campagne, ayant refusé l'offre que M. Birton m'avoit faite de laisser auprès de moi celle de ses filles dont la société me conviendroit le mieux. Il est des situations dans lesquelles la solitude apporte moins d'ennuis que des distractions auxquelles il faut se prêter par complaisance, et qui cependant ne produisent nul effet sur les pensées qui vous occupent sans cesse. Plus j'approchois du bonheur, plus je considérois avec crainte toutes les chances qui pouvoient le retarder ou peut-être le renverser pour toujours. Mon fils m'avoit écrit pour m'apprendre que son voyage avoit été rapide. Je comptois les jours avec inquiétude ; je le vis bientôt revenir, et revenir sans Suzette. Il me seroit impossible d'exprimer l'effet que son retour fit sur moi. Il s'en aperçut, et s'empressa de me rassurer en me disant qu'il avoit obéi aux ordres de madame Depréval. En même temps il me remit les deux lettres suivantes :

MADAME DEPRÉVAL A M. DE SENNETERRE

« Monsieur, j'ai reçu la lettre de madame votre mère, et je m'empresse d'y répondre ; je vous l'envoie sans être cachetée, afin que vous ne puissiez pas m'accuser de garder le silence sur la vôtre. Vous n'avez pu oublier depuis combien peu de temps j'ai perdu un époux dont les bontés m'ont souvent consolée dans les malheurs inséparables de la vie. Si j'ai sur vous autant d'empire que vous le dites, vous ne me refuserez pas de porter vous-même cette lettre à ma bienfaitrice. Croyez, monsieur, que votre projet de venir en France m'a vivement émue, et que je ne me consolerois jamais de vous exposer à un danger dont mon cœur frémit à chaque instant. »

LA MÊME A MADAME DE SENNETERRE

« Est-ce vous, ma mère, qui me demandez à genoux de faire le bonheur de votre fils, d'aller vivre toujours, toujours avec ma bienfaitrice ? Moi, Suzette, qui me serois trouvée trop heureuse de vous servir, et qu'une seule de vos caresses suffit pour consoler dans l'adversité ! O madame ! vous dites que vous avez lu dans mon cœur. Hélas ! je craignois d'y lire moi-même, et je sens trop qu'il est des sentiments aussi impossibles à vaincre qu'à dérober à l'œil de l'amitié. Je ne pardonnerois pas ma foiblesse, si la bonté avec laquelle vous m'appelez votre fille ne m'apprenoit que du moins j'ai fait tout ce qui étoit en ma puissance pour accomplir mes devoirs envers mon époux ; l'approbation de madame de Senneterre, plus que mes propres réflexions, m'empêche de rougir de moi-même.

« Sans doute, vous le connoissez bien le cœur de Suzette, puis-

que, trop sûre des sentiments qui l'ont toujours occupé, vous avez craint qu'elle ne refusât d'aller vivre auprès de vous. Mais, madame, sans croire aux éloges que votre bonté me prodigue, je ferai taire tout ce qui m'est personnel, pour vous assurer qu'un ordre, un désir de ma mère, seront toujours la seule règle de ma conduite. Suzette ira se jeter à vos genoux, et vous remercier de vos bienfaits. Mais, madame, trouverez-vous extraordinaire que votre fils ne m'attende pas, et que je vous prie de venir au-devant de moi jusqu'à Londres? J'ai besoin de vous voir seule, ou du moins au milieu de la famille de M. Birton. Je compte tellement sur votre complaisance à cet égard, que je n'attendrai pas votre réponse. N'osant de même prévoir ce que fera M. de Senneterre, je suis très-décidée à ne pas l'instruire du lieu où je m'embarquerai, et il auroit d'autant plus de tort de venir à Paris en ce moment, qu'il ne m'y trouveroit pas. Je ne sais quand j'y reviendrai ; je ne sais même si j'y reviendrai avant mon départ.

« Adieu, ma mère, ma bienfaitrice ; adieu pour bien peu de temps encore ; et alors, toujours à vos côtés, celle que vous avez élevée jusqu'à vous apprendra, par votre exemple, à se faire aimer de tous ceux qui auront attaché leur destinée à la sienne. Ah! madame, comme mon cœur s'agite à cette idée! Est-il vrai que je pourrai faire son bonheur? »

Toujours Suzette! m'écriai-je après avoir lu sa lettre. Ah! oui, ma mère, me répondit Adolphe, toujours la même ; ne sacrifiant rien à l'amour, et cependant forçant celui qui l'aime avec idolâtrie à respecter ses volontés, à l'admirer jusque dans ses rigueurs. Telle elle étoit il y a sept ans, telle elle est aujourd'hui.

Nous partîmes pour Londres la semaine suivante ; Adolphe croyoit avancer le temps en cédant à son impatience. Enfin le jour heureux arriva, et nous eûmes le bonheur d'être tous réunis. M. Birton et son épouse se firent un plaisir de présenter Suzette

aux autels. Sa modestie, sa sensibilité, et les grâces répandues sur toute sa personne, justifièrent promptement les éloges que nous lui avions donnés.

Avant de quitter la France, elle avoit assuré le sort d'Augustine et de son mari ; elle avoit transigé avec les héritiers de M. Depréval, et sa fortune, dont mon fils lui abandonna l'entière disposition, fut placée dans la maison de l'honnête négociant qui lui servit de père à son mariage.

Nous retournâmes bientôt dans l'habitation que j'avois achetée des débris de mon ancienne opulence. C'est là que, entre l'amitié, l'amour, tous les sentiments qui attachent à la vie, Adolphe, son épouse et moi, nous jouissons d'une tranquillité achetée par tant de larmes, ne regrettant ni les richesses, ni les rangs, si souvent pénibles par les devoirs qu'ils imposent. Suzette, oubliant que nous lui devons le bonheur, se conduit comme si elle nous avoit l'obligation de celui qu'elle éprouve, et, par toutes ses actions, nous force à répéter chaque jour avec un nouveau plaisir : *Toujours, toujours Suzette.*

FIN DE LA DOT DE SUZETTE

MADAME LA DUCHESSE DE DURAS

—

OURIKA

MADAME

LA DUCHESSE DE DURAS

La duchesse de Duras naquit à Brest dix années environ avant que la Révolution éclatât. Son père, le comte de Kersaint, était un des plus habiles hommes de mer, en attendant que cette révolution fît de lui un citoyen illustre et l'un de ses martyrs. La jeune Claire fut admise dès l'âge de sept ans dans la société familière de ses parents; madame de Duras disait volontiers qu'elle n'avait pas eu d'enfance, ayant été tout d'abord raisonnable et sérieuse. Ses sentiments affectifs trouvèrent à s'employer sans contrainte dans le foyer domestique; les événements de la Révolution commencèrent bientôt de les distraire et d'y introduire des émotions nouvelles. On conçoit l'intérêt passionné avec lequel cette jeune âme devait suivre de loin les efforts et les dangers de son père. L'effet de douleur que lui causa la mort de Louis XVI fut le premier coup porté à cette sensibilité profonde; la mort de M. de Kersaint suivit de près. Il fallut quitter la France. Mademoiselle de Kersaint s'embarqua pour l'Amérique avec sa mère,

dont la santé était détruite et même la raison affaiblie par tant de malheurs. Elle fut à Philadelphie d'abord, puis à la Martinique, où elle géra les possessions de sa mère avec une prudence et une autorité bien au-dessus de son âge. Devenue tout à fait orpheline, et riche héritière malgré les confiscations d'Europe, elle passa en Angleterre, où elle épousa le duc de Duras.

.... Rentrée en France à l'époque du Consulat, elle vécut isolée sous l'Empire, toute à l'éducation de ses filles, à la bienfaisance pour ce qui l'entourait, et à la vie de ménage...

La Restauration lui causa une grande joie, mais elle la concevait à sa manière, et elle dut en souffrir beaucoup et violemment, comme d'un objet qui échappe et qu'on aime...

Ce fut par hasard qu'elle devint auteur, en 1820 seulement. Ayant un soir raconté avec détail l'anecdote réelle d'une jeune négresse élevée chez la maréchale de Beauvau, ses amis charmés de ce récit (car elle excellait à raconter) lui dirent : « Mais pourquoi n'écririez-vous pas cette histoire ? » Le lendemain, dans la matinée, la moitié de la nouvelle était écrite. *Édouard* vint ensuite... Elle s'efforçait ainsi de se distraire des souffrances du corps en peignant celles de l'âme ; elle répandait en même temps sur chacune de ces pages tendres un reflet des hautes consolations vers lesquelles, chaque jour, dans le secret de son cœur, elle s'acheminait...

Ourika rapportée du Sénégal, comme mademoiselle Aïssé l'avait été de Constantinople, reçoit, comme en son temps cette jeune Circassienne, une éducation accomplie ; mais, moins heureuse qu'elle, elle n'a pas la blancheur. Aussi, tandis que mademoiselle Aïssé, aimée du chevalier d'Aydie, refuse de l'épouser pour ne pas le faire descendre, la pauvre Ourika, méconnue de Charles qui ne croit qu'à de l'amitié, se dévore en proie à une lente passion qu'elle-même ne connaît que par une découverte tardive. Rien n'est mieux pris sur le fait que le mal et l'idée fixe d'Ourika, une fois éclairée sur sa couleur... Le salon de la maréchale de Beauvau est caractérisé à ravir par l'héritière de son goût et de ses traditions ; les souvenirs de la Terreur y revivent d'après des empreintes fidèles... Les idées favorites de ma-

dame de Duras se retrouvent là... Et quand Ourika, sœur grise dans ce couvent où tout à l'heure, par mégarde, il lui arrivait de citer Galatée, s'écrie, en parlant de l'image obstinée qui la poursuivait : « C'était celle des chimères dont je me laissais obséder ! Vous ne m'aviez pas encore appris, ô mon Dieu! à conjurer ces fantômes : je ne savais pas qu'il n'y a de repos qu'en vous ; » quand on entend ce simple élan interrompre ce récit, on sent que l'auteur lui-même s'y échappe et s'y confond, et qu'il dit sa propre pensée par la bouche de cette martyre.

Édouard, plus développé qu'*Ourika*, est le titre littéraire principal de madame de Duras...

Analyser Édouard marquerait bien peu de goût, et nous ne l'essayerons pas. On ne peut rien détacher d'un tel tissu, et il n'est point permis de le broder en l'admirant. S'il est quelques livres que les cœurs oisifs et cultivés aiment tous les ans à relire une fois, et qu'ils veulent faire refleurir dans leur mémoire comme le lilas et l'aubépine en sa saison, Édouard est un de ces livres. Entre toutes les scènes si finement assorties et enchaînées, la principale, la plus saillante, celle du milieu, quand, un soir d'été, à Faverange, pendant une conversation de commerce des grains, Édouard aperçoit madame de Nevers au balcon, le profil détaché sur le bleu du ciel, et dans la vapeur d'un jasmin avec lequel elle se confond, cette scène de fleurs données, reprises, de pleurs étouffés et de chaste aveu, réalise un rêve adolescent qui se reproduit à chaque génération successive ; il n'y manque rien ; c'est bien dans ce cadre choisi que tout jeune homme invente et désire le premier aveu : sentiment, dessin, langue, il y a là une page adoptée d'avance par des milliers d'imaginations et de cœurs...

Le style de madame de Duras, qui s'est mise si tard et sans aucune préméditation à écrire, ne se sent ni du tâtonnement ni de la négligence. Il est *né naturel* et achevé ; simple, rapide, réservé pourtant ; un style à la façon de Voltaire, mais chez une femme ; pas de manière, surtout dans *Édouard ;* un tact perpétuel, jamais de couleur équivoque, enfin des contours très-purs. En tout, des passions plus profondes que leur expression, et jamais d'emportement ni d'exubérance, non plus qu'en une conversation polie ...

.... Les souffrances physiques de madame de Duras étaient devenues par moments atroces, insupportables ; elle les acceptait patiemment, elle s'appliquait de tout son cœur à souffrir, elle y mettait presque de la passion, si l'on ose dire, une passion dernière et sublime. Dans cette ruine successive des organes, son cœur semble redoubler jusqu'au bout d'ardeur et de jeunesse. Presque séparée du monde alors, entourée des soins les plus constamment pieux par sa fille, madame la duchesse de Rauzan, tantôt à Paris, tantôt à Saint-Germain, finalement à Nice, où elle mourut en janvier 1829, elle fut toute aux pensées graves et immortelles qu'accompagnaient et nourrissaient encore des soins assidus de bienfaisance. Son autre fille si désirée, madame la comtesse de la Rochejacquelein, accourue à Nice, put l'entourer aussi des derniers témoignages et recevoir son suprême sourire...

(Extrait des *Portraits de femmes*, par M. Sainte-Beuve.)

OURIKA

INTRODUCTION

J'étois arrivé depuis peu de mois de Montpellier, et je suivois à Paris la profession de la médecine, lorsque je fus appelé un matin au faubourg Saint-Jacques, pour voir dans un couvent une jeune religieuse malade. L'empereur Napoléon avoit permis depuis peu le rétablissement de quelques-uns de ces couvents : celui où je me rendois étoit destiné à l'éducation de la jeunesse, et appartenoit à l'ordre des ursulines. La révolution avoit ruiné une partie de l'édifice ; le cloître étoit à découvert d'un côté par la démolition de l'antique église, dont on ne voyoit plus que quelques arceaux. Une religieuse m'introduisit dans ce cloître que nous traversâmes en marchant sur de longues pierres plates qui formoient le pavé de ces galeries : je m'aperçus que c'étoient des tombes, car elles portoient toutes des inscriptions pour la plupart effacés par le temps. Quelques-unes de ces pierres avoient été brisées pendant la révolution : la sœur me le fit remarquer, en me disant qu'on n'avoit pas encore eu le temps de les réparer. Je n'avois

jamais vu l'intérieur d'un couvent ; ce spectacle étoit tout nouveau pour moi. Du cloître nous passâmes dans le jardin, où la religieuse me dit qu'on avoit porté la sœur malade : en effet, je l'aperçus à l'extrémité d'une longue allée de charmille ; elle étoit assise, et son grand voile noir l'enveloppoit presque tout entière. Voici le médecin, dit la sœur. Et elle s'éloigna au même moment. Je m'approchai timidement, car mon cœur s'étoit serré en voyant ces tombes, et je me figurois que j'allois contempler une nouvelle victime des cloîtres ; les préjugés de ma jeunesse venoient de se réveiller, et mon intérêt s'exaltoit pour celle que j'allois visiter, en proportion du genre de malheur que je lui supposois. Elle se tourna vers moi, et je fus étrangement surpris en apercevant une négresse! Mon étonnement s'accrut encore par la politesse de son accueil et le choix des expressions dont elle se servoit. Vous venez voir une personne bien malade, me dit-elle : à présent je désire guérir, mais je ne l'ai pas toujours souhaité, et c'est peut-être ce qui m'a fait tant de mal. Je la questionnai sur sa maladie. J'éprouve, me dit-elle, une oppression continuelle, je n'ai plus de sommeil, et la fièvre ne me quitte pas. Son aspect ne confirmoit que trop cette triste description de son état : sa maigreur étoit excessive, ses yeux brillants et fort grands, ses dents d'une blancheur éblouissante, éclairoient seuls sa physionomie ; l'âme vivoit encore, mais le corps étoit détruit, et elle portoit toutes les marques d'un long et violent chagrin. Touché au delà de l'expression, je résolus de tout tenter pour la sauver ; je commençai à lui parler de la nécessité de calmer son imagination, de se distraire, d'éloigner des sentiments pénibles. Je suis heureuse, me dit-elle, jamais je n'ai éprouvé tant de calme et de bonheur. L'accent de sa voix étoit sincère, cette douce voix ne pouvoit tromper ; mais mon étonnement s'accroissoit à chaque instant. Vous n'avez pas toujours pensé ainsi, lui dis-je, et vous portez la trace de bien longues souffrances. Il est vrai, dit-elle, j'ai trouvé bien tard le repos

de mon cœur, mais à présent je suis heureuse. Eh bien! s'il en est ainsi, repris-je, c'est le passé qu'il faut guérir; espérons que nous en viendrons à bout: mais ce passé, je ne puis le guérir sans le connoître. Hélas! répondit-elle, ce sont des folies! En prononçant ces mots, une larme vint mouiller le bord de sa paupière Et vous dites que vous êtes heureuse! m'écriai-je. Oui, je le suis, reprit-elle avec fermeté, et je ne changerois pas mon bonheur contre le sort qui m'a fait autrefois tant d'envie. Je n'ai point de secret: mon malheur, c'est l'histoire de toute ma vie. J'ai tant souffert jusqu'au jour où je suis entrée dans cette maison, que peu à peu ma santé s'est ruinée. Je me sentois dépérir avec joie; car je ne voyois dans l'avenir aucune espérance. Cette pensée étoit bien coupable! vous le voyez, j'en suis punie; et lorsque enfin je souhaite de vivre, peut-être que je ne le pourrai plus. Je la rassurai, je lui donnai des espérances de guérison prochaine; mais en prononçant ces paroles consolantes, en lui promettant la vie, je ne sais quel triste pressentiment m'avertissoit qu'il étoit trop tard et que la mort avoit marqué sa victime.

Je revis plusieurs fois cette jeune religieuse; l'intérêt que je montrois parut la toucher. Un jour, elle revint d'elle-même au sujet où je désirois la conduire. Les chagrins que j'ai éprouvés, dit-elle, doivent paroître si étranges, que j'ai toujours senti une grande répugnance à les confier: il n'y a point de juge des peines des autres, et les confidents sont presque toujours des accusateurs. Ne craignez pas cela de moi, lui dis-je; je vois assez le ravage que le chagrin a fait en vous pour croire le vôtre sincère. Vous le trouverez sincère, dit-elle, mais il vous paroîtra déraisonnable. Et en admettant ce que vous dites, repris-je, cela exclut-il la sympathie? Presque toujours, répondit-elle: cependant, si pour me guérir, vous avez besoin de connoître les peines qui ont détruit ma santé, je vous les confierai quand nous nous connoîtrons un peu davantage.

Je rendis mes visites au couvent de plus en plus fréquentes ; le traitement que j'indiquai parut produire quelque effet. Enfin, un jour de l'été dernier, la retrouvant seule dans le même berceau, sur le même banc où je l'avois vue la première fois, nous reprîmes la même conversation, et elle me conta ce qui suit.

OURIKA

—

Je fus rapportée du Sénégal, à l'âge de deux ans, par M. le chevalier de B., qui en étoit gouverneur. Il eut pitié de moi, un jour qu'il voyoit embarquer des esclaves sur un bâtiment négrier qui alloit bientôt quitter le port : ma mère étoit morte, et on m'enportoit dans le vaisseau, malgré mes cris. M. de B. m'acheta, et, à son arrivée en France, il me donna à madame la maréchale de B., sa tante, la personne la plus aimable de son temps, et celle qui sut réunir, aux qualités les plus élevées, la bonté la plus touchante.

Me sauver de l'esclavage, me choisir pour bienfaitrice madame de B., c'étoit me donner deux fois la vie : je fus ingrate envers la Providence en n'étant point heureuse; et cependant le bonheur résulte-t-il toujours de ces dons de l'intelligence! Je croirois plutôt le contraire : il faut payer le bienfait de savoir par le désir d'ignorer, et la fable ne nous dit pas si Galatée trouva le bonheur après avoir reçu la vie.

Je ne sus que longtemps après l'histoire des premiers jours de mon enfance. Mes plus anciens souvenirs ne me retracent que le salon de madame de B.; j'y passois ma vie, aimée d'elle, caressée, gâtée par tous ses amis, accablée de pré-

sents, vantée, exaltée comme l'enfant le plus spirituel et le plus aimable.

Le ton de cette société étoit l'engouement, mais un engouement dont le bon goût savoit exclure tout ce qui ressembloit à l'exagération : on louoit tout ce qui prêtoit à la louange, on excusoit tout ce qui prêtoit au blâme, et souvent, par une adresse encore plus aimable, on transformoit en qualités les défauts mêmes. Le succès donne du courage ; on valoit près de madame de B. tout ce qu'on pouvoit valoir, et peut-être un peu plus, car elle prêtoit quelque chose d'elle à ses amis sans s'en douter elle-même : en la voyant, en l'écoutant, on croyoit lui ressembler.

Vêtue à l'orientale, assise aux pieds de madame de B., j'écoutois, sans la comprendre encore, la conversation des hommes les plus distingués de ce temps-là. Je n'avois rien de la turbulence des enfants ; j'étois pensive avant de penser, j'étois heureuse à côté de madame de B. : aimer, pour moi, c'étoit être là, c'étoit l'entendre, lui obéir, la regarder surtout ; je ne désirois rien de plus. Je ne pouvois m'étonner de vivre au milieu du luxe, de n'être entourée que des personnes les plus spirituelles et les plus aimables : je ne connoissois pas autre chose : mais, sans le savoir, je prenois un grand dédain pour tout ce qui n'étoit pas ce monde où je passois ma vie. Le bon goût est à l'esprit ce qu'une oreille juste est aux sons. Encore tout enfant, le manque de goût me blessoit ; je le sentois avant de pouvoir le définir, et l'habitude me l'avoit rendu comme nécessaire. Cette disposition eût été dangereuse si j'avois eu un avenir ; mais je n'avois pas d'avenir, et je ne m'en doutois pas.

J'arrivai jusqu'à l'âge de douze ans sans avoir eu l'idée qu'on pouvoit être heureuse autrement que je ne l'étois. Je n'étois pas fâchée d'être une négresse : on me disoit que j'étois charmante ; d'ailleurs rien ne m'avertissoit que ce fût un désavantage ; je ne voyois presque pas d'autres enfants ; un seul étoit mon ami, et ma couleur noire ne l'empêchoit pas de m'aimer.

Ma bienfaitrice avoit deux petits-fils, enfants d'une fille qui étoit morte jeune. Charles, le cadet, étoit à peu près de mon âge. Élevé avec moi, il étoit mon protecteur, mon conseil et mon soutien dans toutes mes petites fautes. A sept ans, il alla au collége ; je pleurai en le quittant ; ce fut ma première peine. Je pensois souvent à lui, mais je ne le voyois presque plus. Il étudioit, et moi, de mon côté, j'apprenois, pour plaire à madame de B., tout ce qui devoit former une éducation parfaite. Elle voulut que j'eusse tous les talents : j'avois de la voix, les maîtres les plus habiles l'exercèrent ; j'avois le goût de la peinture, et un peintre célèbre, ami de madame de B., se chargea de diriger mes efforts ; j'appris l'anglais, l'italien, et madame de B. elle-même s'occupa de mes lectures. Elle guidoit mon esprit, formoit mon jugement ; en causant avec elle, en découvrant tous les trésors de son âme, je sentois la mienne s'élever, et c'étoit l'admiration qui m'ouvroit les voies de l'intelligence. Hélas ! je ne prévoyois pas que ces douces études seroient suivies de jours si amers ; je ne pensois qu'à plaire à madame de B. ; un sourire d'approbation sur ses lèvres étoit tout mon avenir.

Cependant des lectures multipliées, celle des poëtes surtout, commençoient à occuper ma jeune imagination ; mais, sans but, sans projet, je promenois au hasard mes pensées errantes, et, avec la confiance de mon jeune âge, je me disois que madame de B. sauroit bien me rendre heureuse : sa tendresse pour moi, la vie que je menois, tout prolongeoit mon erreur et autorisoit mon aveuglement. Je vais vous donner un exemple des soins et des préférences dont j'étois l'objet.

Vous aurez peut-être de la peine à croire, en me voyant aujourd'hui, que j'aie été citée pour l'élégance et la beauté de ma taille. Madame de B. vantoit souvent ce qu'elle appeloit ma grâce, et elle avoit voulu que je susse parfaitement danser. Pour faire briller ce talent, ma bienfaitrice donna un bal dont ses

petits-fils furent le prétexte, mais dont le véritable motif était de me montrer fort à mon avantage dans un quadrille des quatre parties du monde où je devois représenter l'Afrique. On consulta les voyageurs, on feuilleta les livres de costumes, on lut des ouvrages savants sur la musique africaine, enfin on choisit une *comba*, danse nationale de mon pays. Mon danseur mit un crêpe sur son visage : hélas! je n'eus pas besoin d'en mettre sur le mien ; mais je ne fis pas alors cette réflexion. Tout entière au plaisir du bal, je dansai la *comba*, et j'eus tout le succès qu'on pouvoit attendre de la nouveauté du spectacle et du choix des spectateurs, dont la plupart, amis de madame de B., s'enthousiasmoient pour moi et croyoient lui faire plaisir en se laissant aller à toute la vivacité de ce sentiment. La danse d'ailleurs étoit piquante ; elle se composoit d'un mélange d'attitudes et de pas mesurés ; on y peignoit l'amour, la douleur, le triomphe et le désespoir. Je ne connoissois encore aucun de ces mouvements violents de l'âme ; mais je ne sais quel instinct me les faisoit deviner ; enfin je réussis. On m'applaudit, on m'entoura, on m'accabla d'éloges : ce plaisir fut sans mélange ; rien ne troubloit alors ma sécurité. Ce fut peu de jours après ce bal qu'une conversation, que j'entendis par hasard, ouvrit mes yeux et finit ma jeunesse.

Il y avoit dans le salon de madame de B. un grand paravent de laque. Ce paravent cachoit une porte ; mais il s'étendoit aussi près d'une des fenêtres, et, entre le paravent et la fenêtre, se trouvoit une table où je dessinois quelquefois. Un jour, je finissois avec application une miniature ; absorbée par mon travail, j'étois restée longtemps immobile, et sans doute madame de B. me croyoit sortie, lorsqu'on annonça une de ses amies, la marquise de... C'étoit une personne d'une raison froide, d'un esprit tranchant, positive jusqu'à la sécheresse ; elle portoit ce caractère dans l'amitié : les sacrifices ne lui coûtoient rien pour le bien et pour l'avantage de ses amis ; mais elle leur faisoit

payer cher ce grand attachement. Inquisitive et difficile, son exigence égaloit son dévouement, et elle étoit la moins aimable des amies de madame de B. Je la craignois, quoiqu'elle fût bonne pour moi ; mais elle l'étoit à sa manière : examiner, et même assez sévèrement, étoit pour elle un signe d'intérêt. Hélas ! j'étois si accoutumée à la bienveillance, que la justice me sembloit toujours redoutable. Pendant que nous sommes seules, dit madame de... à madame de B., je veux vous parler d'Ourika : elle devient charmante, son esprit est tout à fait formé, elle causera comme vous, elle est pleine de talents, elle est piquante, naturelle ; mais que deviendra-t-elle? et enfin qu'en ferez-vous ? Hélas ! dit madame de B., cette pensée m'occupe souvent, et, je vous l'avoue, toujours avec tristesse : je l'aime comme si elle étoit ma fille ; je ferois tout pour la rendre heureuse ; et cependant, lorsque je réfléchis à sa position, je la trouve sans remède. Pauvre Ourika ! je la vois seule, pour toujours seule dans la vie !

Il me seroit impossible de vous peindre l'effet que produisit en moi ce peu de paroles, l'éclair n'est pas plus prompt; je vis tout; je me vis négresse, dépendante, méprisée, sans fortune, sans appui, sans un être de mon espèce à qui unir mon sort, jusqu'ici un jouet, un amusement pour ma bienfaitrice, bientôt rejetée d'un monde où je n'étois pas faite pour être admise. Une affreuse palpitation me saisit, mes yeux s'obscurcirent, le battement de mon cœur m'ôta un instant la faculté d'écouter encore; enfin je me remis assez pour entendre la suite de cette conversation.

Je crains, disoit madame de..., que vous ne la rendiez malheureuse. Que voulez-vous qui la satisfasse, maintenant qu'elle a passé sa vie dans l'intimité de votre société? Mais elle y restera, dit madame de B. Oui, reprit madame de..., tant qu'elle est une enfant : mais elle a quinze ans ; à qui la marierez-vous, avec l'esprit qu'elle a et l'éducation que vous lui avez donnée? Qui voudra jamais épouser une négresse ? Et si, à force d'argent,

vous trouvez quelqu'un qui consente à avoir des enfants nègres, ce sera un homme d'une condition inférieure, et avec qui elle se trouvera malheureuse. Elle ne peut vouloir que de ceux qui ne voudront pas d'elle. Tout cela est vrai, dit madame de B. ; mais heureusement elle ne s'en doute point encore, et elle a pour moi un attachement qui, j'espère, la préservera longtemps de juger sa position. Pour la rendre heureuse, il eût fallu en faire une personne commune : je crois sincèrement que cela étoit impossible. Eh bien ! peut-être sera-t-elle assez distinguée pour se placer au-dessus de son sort, n'ayant pu rester au dessous. Vous vous faites des chimères, dit madame de... : la philosophie nous place au-dessus des maux de la fortune, mais elle ne peut rien contre les maux qui viennent d'avoir brisé l'ordre de la nature. Ourika n'a pas rempli sa destinée : elle s'est placée dans la société sans sa permission ; la société se vengera. Assurément, dit madame de B., elle est bien innocente de ce crime; mais vous êtes sévère pour cette pauvre enfant. Je lui veux plus de bien que vous, reprit madame de...; je désire son bonheur, et vous la perdez. Madame de B. répondit avec impatience, et j'allois être la cause d'une querelle entre les deux amies, quand on annonça une visite : je me glissai derrière le paravent ; je m'échappai ; je courus dans ma chambre, où un déluge de larmes soulagea un instant mon pauvre cœur.

C'étoit un grand changement dans ma vie, que la perte de ce prestige qui m'avoit environnée jusqu'alors ! Il y a des illusions qui sont comme la lumière du jour ; quand on les perd, tout disparoît avec elles. Dans la confusion des nouvelles idées qui m'assailloient, je ne retrouvois plus rien de ce qui m'avoit occupée jusqu'alors : c'étoit un abîme avec toutes ses terreurs. Ce mépris dont je me voyois poursuivie; cette société où j'étois déplacée ; cet homme qui, à prix d'argent, consentiroit peut-être que ses enfants fussent nègres ! toutes ces pensées s'élevoient successivement comme des fantômes et s'attachoient sur moi comme des

furies : l'isolement surtout ; cette conviction que j'étois seule, pour toujours seule dans la vie, madame de B. l'avoit dit ; et à chaque instant je me répétois, seule ! pour toujours seule ! La veille encore, que m'importoit d'être seule ? Je n'en savois rien ; je ne le sentois pas ; j'avois besoin de ce que j'aimois, je ne songeois pas que ce que j'aimois n'avoit pas besoin de moi. Mais à présent mes yeux étoient ouverts, et le malheur avoit déjà fait entrer la défiance dans mon âme.

Quand je revins chez madame de B., tout le monde fut frappé de mon changement ; on me questionna : je dis que j'étois malade ; on le crut. Madame de B. envoya chercher Barthez, qui m'examina avec soin, me tâta le pouls, et dit brusquement que je n'avois rien. Madame de B. se rassura, et essaya de me distraire et de m'amuser. Je n'ose dire combien j'étois ingrate pour ces soins de ma bienfaitrice ; mon âme s'étoit comme resserrée en elle-même. Les bienfaits qui sont doux à recevoir sont ceux dont le cœur s'acquitte : le mien étoit rempli d'un sentiment trop amer pour se répandre au dehors. Des combinaisons infinies des mêmes pensées occupoient tout mon temps ; elles se reproduisoient sous mille formes différentes : mon imagination leur prêtoit les couleurs les plus sombres ; souvent mes nuits entières se passoient à pleurer. J'épuisois ma pitié sur moi-même ; ma figure me faisoit horreur, je n'osois plus me regarder dans une glace ; lorsque mes yeux se portoient sur mes mains noires, je croyois voir celles d'un singe ; je m'exagérois ma laideur, et cette couleur me paroissoit comme le signe de ma réprobation ; c'est elle qui me séparoit de tous les êtres de mon espèce, qui me condamnoit à être seule, toujours seule ! jamais aimée ! Un homme, à prix d'argent, consentiroit peut-être que ses enfants fussent nègres ! Tout mon sang se soulevoit d'indignation à cette pensée. J'eus un moment l'idée de demander à madame de B. de me renvoyer dans mon pays ; mais là encore j'aurois été isolée : qui m'auroit entendue, qui m'auroit com-

prise? Hélas! je n'appartenois plus à personne; j'étois étrangère à la race humaine tout entière!

Ce n'est que bien longtemps après que je compris la possibilité de me résigner à un tel sort. Madame de B. n'étoit point dévote; je devois à un prêtre respectable, qui m'avoit instruite pour ma première communion, ce que j'avois de sentiments religieux. Ils étoient sincères comme tout mon caractère; mais je ne savois pas que, pour être profitable, la piété a besoin d'être mêlée à toutes les actions de la vie : la mienne avoit occupé quelques instants de mes journées, mais elle étoit demeurée étrangère à tout le reste. Mon confesseur étoit un saint vieillard, peu soupçonneux; je le voyois deux ou trois fois par an, et, comme je n'imaginois pas que des chagrins fussent des fautes, je ne lui parlois pas de mes peines. Elles altéroient sensiblement ma santé; mais, chose étrange! elles perfectionnoient mon esprit. Un sage d'Orient a dit : « Celui qui n'a pas souffert, que sait-il ?» Je vis que je ne savois rien avant mon malheur, mes impressions étoient toutes des sentiments; je ne jugeois pas; j'aimois : les discours, les actions, les personnes plaisoient ou déplaisoient à mon cœur. A présent, mon esprit s'étoit séparé de ces mouvements involontaires : le chagrin est comme l'éloignement, il fait juger l'ensemble des objets. Depuis que je me sentois étrangère à tout, j'étais devenue plus difficile, et j'examinois, en le critiquant, presque tout ce qui m'avoit plu jusqu'alors.

Cette disposition ne pouvoit échapper à madame de B.; je n'ai jamais su si elle en devina la cause. Elle craignoit peut-être d'exalter ma peine en me permettant de la confier : mais elle me montroit encore plus de bonté que de coutume; elle me parloit avec un entier abandon, et, pour me distraire de mes chagrins, elle m'occupoit de ceux qu'elle avoit elle-même. Elle jugeoit bien mon cœur; je ne pouvois en effet me rattacher à la vie, que par l'idée d'être nécessaire ou du moins utile à ma bienfaitrice. La pensée qui me poursuivoit le plus, c'est que j'é-

tois isolée sur la terre, et que je pouvois mourir sans laisser de regrets dans le cœur de personne. J'étois injuste pour madame de B.; elle m'aimoit, elle me l'avoit assez prouvé ; mais elle avoit des intérêts qui passoient bien avant moi. Je n'enviois pas sa tendresse à ses petits-fils, surtout à Charles ; mais j'aurois voulu pouvoir dire comme eux : Ma mère !

Les liens de famille surtout me faisoient faire des retours bien douloureux sur moi-même, moi qui jamais ne devois être la sœur, la femme, la mère de personne ! Je me figurois dans ces liens plus de douceur qu'ils n'en ont peut-être, et je négligeois ceux qui m'étoient permis, parce que je ne pouvois atteindre à ceux-là. Je n'avois point d'amie, personne n'avoit ma confiance : ce que j'avois pour madame de B. étoit plutôt un culte qu'une affection ; mais je crois que je sentois pour Charles tout ce qu'on éprouve pour un frère.

Il étoit toujours au collége, qu'il alloit bientôt quitter pour commencer ses voyages. Il partoit avec son frère aîné et son gouverneur, et ils devoient visiter l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie ; leur absence devoit durer deux ans. Charles étoit charmé de partir ; et moi, je ne fus affligée qu'au dernier moment ; car j'étois toujours bien aise de ce qui lui faisoit plaisir. Je ne lui avois rien dit de toutes les idées qui m'occupoient ; je ne le voyois jamais seul, et il m'auroit fallu bien du temps pour lui expliquer ma peine : je suis sûre qu'alors il m'auroit comprise. Mais il avoit, avec son air doux et grave, une disposition à la moquerie, qui me rendoit timide : il est vrai qu'il ne l'exerçait guère que sur les ridicules de l'affectation ; tout ce qui étoit sincère le désarmoit. Enfin je ne lui dis rien. Son départ, d'ailleurs, étoit une distraction, et je crois que cela me faisoit du bien de m'affliger d'autre chose que de ma douleur habituelle.

Ce fut peu de temps après le départ de Charles, que la révolution prit un caractère plus sérieux : je n'entendois parler tout le jour, dans le salon de madame de B., que des grands intérêts

moraux et politiques que cette révolution remua jusque dans leur source; ils se rattachoient à ce qui avoit occupé les esprits supérieurs de tous les temps. Rien n'étoit plus capable d'étendre et de former mes idées, que le spectacle de cette arène où des hommes distingués remettoient chaque jour en question tout ce qu'on avoit pu croire jugé jusqu'alors. Ils approfondissoient tous les sujets, remontoient à l'origine de toutes les institutions, mais trop souvent pour tout ébranler et pour tout détruire.

Croiriez-vous que, jeune comme j'étois, étrangère à tous les intérêts de la société, nourrissant à part ma plaie secrète, la révolution apporta un changement dans mes idées, fit naître dans mon cœur quelques espérances, et suspendit un moment mes maux? tant on cherche vite ce qui peut consoler! J'entrevis donc que, dans ce grand désordre, je pourrois trouver ma place; que toutes les fortunes renversées, tous les rangs confondus, tous les préjugés évanouis, amèneroient peut-être un état de choses où je serois moins étrangère; et que si j'avois quelque supériorité d'âme, quelque qualité cachée, on l'apprécieroit lorsque ma couleur ne m'isoleroit plus au milieu du monde, comme elle avoit fait jusqu'alors. Mais il arriva que ces qualités mêmes que je pouvois me trouver, s'opposèrent vite à mon illusion : je ne pus désirer longtemps beaucoup de mal pour un peu de bien personnel. D'un autre côté, j'apercevois les ridicules de ces personnages qui vouloient maîtriser les événements; je jugeois les petitesses de leurs caractères, je devinois leurs vues secrètes; bientôt leur fausse philanthropie cessa de m'abuser, et je renonçai à l'espérance, en voyant qu'il resteroit encore assez de mépris pour moi au milieu de tant d'adversités. Cependant je m'intéressois toujours à ces discussions animées; mais elles ne tardèrent pas à perdre ce qui faisoit leur plus grand charme. Déjà le temps n'étoit plus où l'on ne songeoit qu'à plaire, et où la première condition pour y réussir étoit l'oubli des succès de son amour-propre : lorsque la révolution cessa

d'être une belle théorie et qu'elle toucha aux intérêts intimes de chacun, les conversations dégénérèrent en disputes, et l'aigreur, l'amertume et les personnalités prirent la place de la raison. Quelquefois, malgré ma tristesse, je m'amusois de toutes ces violentes opinions, qui n'étoient, au fond, presque jamais que des prétentions, des affectations ou des peurs : mais la gaieté qui vient de l'observation des ridicules ne fait pas de bien; il y a trop de malignité dans cette gaieté pour qu'elle puisse réjouir le cœur qui ne se plaît que dans les joies innocentes. On peut avoir cette gaieté moqueuse, sans cesser d'être malheureux ; peut-être même le malheur rend-il plus susceptible de l'éprouver, car l'amertume dont l'âme se nourrit fait l'aliment habituel de ce triste plaisir.

L'espoir sitôt détruit que m'avoit inspiré la révolution n'avoit point changé la situation de mon âme ; toujours mécontente de mon sort, mes chagrins n'étoient adoucis que par la confiance et les bontés de madame de B. Quelquefois, au milieu de ces conversations politiques dont elle ne pouvoit réussir à calmer l'aigreur, elle me regardoit tristement ; ce regard étoit un baume pour mon cœur ; il sembloit me dire : Ourika, vous seule m'entendez !

On commençoit à parler de la liberté des nègres : il étoit impossible que cette question ne me touchât pas vivement ; c'étoit une illusion que j'aimois encore à me faire, qu'ailleurs, du moins, j'avois des semblables : comme ils étoient malheureux, je les croyois bons, et je m'intéressois à leur sort. Hélas ! je fus promptement détrompée ! Les massacres de Saint-Domingue me causèrent une douleur nouvelle et déchirante : jusqu'ici je m'étois affligée d'appartenir à une race proscrite ; maintenant j'avois honte d'appartenir à une race de barbares et d'assassins.

Cependant la révolution faisoit des progrès rapides ; on s'effrayoit en voyant les hommes les plus violents s'emparer de toutes les places. Bientôt il parut que ces hommes étoient décidés

à ne rien respecter : les affreuses journées du 20 juin et du 10 août durent préparer à tout. Ce qui restoit de la société de madame de B. se dispersa à cette époque : les uns fuyoient les persécutions dans les pays étrangers ; les autres se cachoient ou se retiroient en province. Madame de B. ne fit ni l'un ni l'autre ; elle étoit fixée chez elle par l'occupation constante de son cœur : elle resta avec un souvenir et près d'un tombeau.

Nous vivions depuis quelques mois dans la solitude, lorsque, à la fin de l'année 1792, parut le décret de confiscation des biens des émigrés. Au milieu de ce désastre général, madame de B. n'auroit pas compté la perte de sa fortune, si elle n'eût appartenu à ses petits-fils ; mais, par des arrangements de famille, elle n'en avoit que la jouissance. Elle se décida donc à faire revenir Charles, le plus jeune des deux frères, et à envoyer l'aîné, âgé de près de vingt ans, à l'armée de Condé. Ils étoient alors en Italie, et achevoient ce grand voyage, entrepris, deux ans auparavant, dans des circonstances bien différentes. Charles arriva à Paris au commencement de février 1793, peu de temps après la mort du roi.

Ce grand crime avoit causé à madame de B. la plus violente douleur ; elle s'y livroit tout entière, et son âme étoit assez forte pour proportionner l'horreur du forfait à l'immensité du forfait même. Les grandes douleurs, dans la vieillesse, ont quelque chose de frappant : elles ont pour elles l'autorité de la raison. Madame de B. souffroit avec toute l'énergie de son caractère ; sa santé en étoit altérée, mais je n'imaginois pas qu'on pût essayer de la consoler, ou même de la distraire. Je pleurois, je m'unissois à ses sentiments, j'essayois d'élever mon âme pour la rapprocher de la sienne, pour souffrir du moins autant qu'elle et avec elle.

Je ne pensai presque pas à mes peines, tant que dura la Terreur ; j'aurois eu honte de me trouver malheureuse en présence de ces grandes infortunes : d'ailleurs, je ne me sentois plus isolée depuis que tout le monde étoit malheureux. L'opinion est

comme une patrie ; c'est un bien dont on jouit ensemble ; on est frère pour la soutenir et pour la défendre. Je me disois quelquefois, que moi, pauvre négresse, je tenois pourtant à toutes les âmes élevées, par le besoin de la justice que j'éprouvois en commun avec elles : le jour du triomphe de la vertu et de la vérité seroit un jour de triomphe pour moi comme pour elles : mais, hélas ! ce jour étoit bien loin.

Aussitôt que Charles fut arrivé, madame de B. partit pour la campagne. Tous ses amis étoient cachés ou en fuite ; sa société se trouvoit presque réduite à un vieil abbé que, depuis dix ans, j'entendois tous les jours se moquer de la religion, et qui à présent s'irritoit qu'on eût vendu les biens du clergé parce qu'il y perdoit vingt mille livres de rente. Cet abbé vint avec nous à Saint-Germain. Sa société étoit douce, ou plutôt elle étoit tranquille : car son calme n'avoit rien de doux ; il venoit de la tournure de son esprit, plutôt que de la paix de son cœur.

Madame de B. avoit été toute sa vie dans la position de rendre beaucoup de services : liée avec M. de Choiseul, elle avoit pu, pendant ce long ministère, être utile à bien des gens. Deux des hommes les plus influents pendant la Terreur avoient des obligations à madame de B. ; ils s'en souvinrent et se montrèrent reconnoissants. Veillant sans cesse sur elle, ils ne permirent pas qu'elle fût atteinte ; ils risquèrent plusieurs fois leurs vies pour dérober la sienne aux fureurs révolutionnaires : car on doit remarquer qu'à cette époque funeste les chefs mêmes des partis les plus violents ne pouvoient faire un peu de bien sans danger : il sembloit que, sur cette terre désolée, on ne pût régner que par le mal, tant lui seul donnoit et ôtoit la puissance. Madame de B. n'alla point en prison ; elle fut gardée chez elle, sous prétexte de sa mauvaise santé. Charles, l'abbé et moi, nous restâmes auprès d'elle et nous lui donnions tous nos soins.

Rien ne peut peindre l'état d'anxiété et de terreur des journées que nous passâmes alors, lisant chaque soir, dans les

journaux, la condamnation et la mort des amis de madame de B., et tremblant à tout instant que ses protecteurs n'eussent plus le pouvoir de la garantir du même sort. Nous sûmes qu'en effet elle étoit au moment de périr, lorsque la mort de Robespierre mit un terme à tant d'horreurs. On respira ; les gardes quittèrent la maison de madame de B., et nous restâmes tous quatre dans la même solitude, comme on se retrouve, j'imagine, après une grande calamité à laquelle on a échappé ensemble. On auroit cru que tous les liens s'étoient resserrés par le malheur : j'avois senti que là, du moins, je n'étois pas étrangère.

Si j'ai connu quelques instants doux dans ma vie, depuis la perte des illusions de mon enfance, c'est l'époque qui suivit ces temps désastreux. Madame de B. possédoit au suprême degré ce qui fait le charme de la vie intérieure : indulgente et facile, on pouvoit tout dire devant elle ; elle savoit deviner ce que vouloit dire ce qu'on avoit dit. Jamais une interprétation sévère ou infidèle ne venoit glacer la confiance ; les pensées passoient pour ce qu'elles valoient ; on n'étoit responsable de rien. Cette qualité eût fait le bonheur des amis de madame de B., quand bien même elle n'eût possédé que celle-là. Mais combien d'autres grâces n'avoit-elle pas encore ! Jamais on ne sentoit de vide ni d'ennui dans sa conversation ; tout lui servoit d'aliment : l'intérêt qu'on prend aux petites choses, qui est de la futilité dans les personnes communes, est la source de mille plaisirs avec une personne distinguée ; car c'est le propre des esprits supérieurs de faire quelque chose de rien. L'idée la plus ordinaire devenoit féconde si elle passoit par la bouche de madame de B. ; son esprit et sa raison savoient la revêtir de mille nouvelles couleurs.

Charles avoit des rapports de caractère avec madame de B., et son esprit aussi ressembloit au sien, c'est-à-dire qu'il étoit ce que celui de madame de B. avoit dû être, juste, ferme, étendu, mais sans modifications ; la jeunesse ne les connoît pas : pour

elle, tout est bien, ou, tout est mal, tandis que l'écueil de la vieillesse est souvent de trouver, que rien n'est tout à fait bien, et rien tout à fait mal. Charles avoit les deux belles passions de son âge, la justice et la vérité. J'ai dit qu'il haïssoit jusqu'à l'ombre de l'affectation ; il avoit le défaut d'en voir quelquefois où il n'y en avoit pas. Habituellement contenu, sa confiance étoit flatteuse; on voyoit qu'il la donnoit, qu'elle étoit le fruit de l'estime, et non le penchant de son caractère : tout ce qu'il accordoit avoit du prix, car presque rien en lui n'étoit involontaire, et tout cependant étoit naturel. Il comptoit tellement sur moi, qu'il n'avoit pas une pensée qu'il ne me dît aussitôt. Le soir, assis autour d'une table, les conversations étoient infinies : notre vieil abbé y tenoit sa place; il s'étoit fait un enchaînement si complet d'idées fausses, et il les soutenoit avec tant de bonne foi, qu'il étoit une source inépuisable d'amusement pour madame de B., dont l'esprit juste et lumineux faisoient admirablement ressortir les absurdités du pauvre abbé, qui ne se fâchoit jamais; elle jetoit tout au travers de son *ordre d'idées* de grands traits de bon sens que nous comparions aux grands coups d'épée de Roland ou de Charlemagne.

Madame de B. aimoit à marcher ; elle se promenoit tous les matins dans la forêt de Saint-Germain, donnant le bras à l'abbé; Charles et moi nous la suivions de loin. C'est alors qu'il me parloit de tout ce qui l'occupoit, de ses projets, de ses espérances, de ses idées surtout, sur les choses, sur les hommes, sur les événements. Il ne me cachoit rien, et il ne se doutoit pas qu'il me confiât quelque chose. Depuis si longtemps il comptoit sur moi, que mon amitié étoit pour lui comme sa vie ; il en jouissoit sans la sentir; il ne me demandoit ni intérêt ni attention ; il savoit bien qu'en me parlant de lui, il me parloit de moi, et que j'étois plus *lui* que lui-même : charme d'une telle confiance, vous pouvez tout remplacer, remplacer le bonheur même!

Je ne pensois jamais à parler à Charles de ce qui m'avoit tant fait souffrir; je l'écoutois, et ces conversations avoient sur moi je ne sais quel effet magique, qui amenoit l'oubli de mes peines. S'il m'eût questionnée, il m'en eût fait souvenir ; alors je lui aurois tout dit : mais il n'imaginoit pas que j'avois aussi un secret. On étoit accoutumé à me voir souffrante; et madame de B. faisoit tant pour mon bonheur qu'elle devoit me croire heureuse. J'aurois dû l'être ; je me le disois souvent ; je m'accusois d'ingratitude ou de folie ; je ne sais si j'aurois osé avouer jusqu'à quel point ce mal sans remède de ma couleur me rendoit malheureuse. Il y a quelque chose d'humiliant à ne pas savoir se soumettre à la nécessité : aussi ces douleurs, quand elles maîtrisent l'âme, ont tous les caractères du désespoir. Ce qui m'intimidoit aussi avec Charles, c'est cette tournure un peu sévère de ses idées. Un soir, la conversation s'étoit établie sur la pitié, et on se demandoit si les chagrins inspirent plus d'intérêt par leurs résultats ou par leurs causes. Charles s'étoit prononcé pour la cause; il pensoit donc qu'il falloit que toutes les douleurs fussent raisonnables. Mais qui peut dire ce que c'est que la raison? est-elle la même pour tout le monde? tous les cœurs ont-ils tous les mêmes besoins? et le malheur n'est-il pas la privation des besoins du cœur?

Il étoit rare cependant que nos conversations du soir me ramenassent ainsi à moi-même ; je tâchois d'y penser le moins que je pouvois ; j'avois ôté de ma chambre tous les miroirs, je portois toujours des gants; mes vêtements cachoient mon cou et mes bras, et j'avois adopté, pour sortir, un grand chapeau avec un voile, que souvent même je gardois dans la maison. Hélas! je me trompois ainsi moi-même : comme les enfants, je fermois les yeux, et je croyois qu'on ne me voyoit pas.

Vers la fin de l'année 1795, la Terreur étoit finie, et l'on commençoit à se retrouver; les débris de la société de madame de B. se réunirent autour d'elle, et je vis avec peine le cercle de ses

amis s'augmenter. Ma position étoit si fausse dans le monde, que plus la société rentroit dans son ordre naturel, plus je m'en sentois dehors. Toutes les fois que je voyois arriver chez madame de B. des personnes qui n'y étoient pas encore venues, j'éprouvois un nouveau tourment. L'expression de surprise mêlée de dédain que j'observois sur leur physionomie commençoit à me troubler ; j'étois sûre d'être bientôt l'objet d'un aparté dans l'embrasure de la fenêtre, ou d'une conversation à voix basse : car il falloit bien se faire expliquer comment une négresse étoit admise dans la société intime de madame de B. Je souffrois le martyre pendant ces éclaircissements ; j'aurois voulu être transportée dans ma patrie barbare, au milieu des sauvages qui l'habitent, moins à craindre pour moi que cette société cruelle qui me rendoit responsable du mal qu'elle seule avoit fait. J'étois poursuivie, plusieurs jours de suite, par le souvenir de cette physionomie dédaigneuse ; je la voyois en rêve, je la voyois à chaque instant ; elle se plaçoit devant moi comme ma propre image. Hélas ! elle étoit celle des chimères dont je me laissois obséder ! Vous ne m'aviez pas encore appris, ô mon Dieu ! à conjurer ces fantômes ; je ne savois pas qu'il n'y a de repos qu'en vous.

A présent, c'étoit dans le cœur de Charles que je cherchois un abri ; j'étois fière de son amitié, je l'étois encore plus de ses vertus ; je l'admirois comme ce que je connoissois de plus parfait sur la terre. J'avois cru autrefois aimer Charles comme un frère ; mais depuis que j'étois toujours souffrante, il me sembloit que j'étois vieillie, et que ma tendresse pour lui ressembloit plutôt à celle d'une mère. Une mère, en effet, pouvoit seule éprouver ce désir passionné de son bonheur, de ses succès ; j'aurois volontiers donné ma vie pour lui épargner un moment de peine. Je voyois bien avant lui l'impression qu'il produisoit sur les autres ; il étoit assez heureux pour ne s'en pas soucier : c'est tout simple ; il n'avoit rien à en redouter, rien ne lui avoit

donné cette inquiétude habituelle que j'éprouvois sur les pensées des autres; tout étoit harmonie dans son sort, tout étoit désaccord dans le mien.

Un matin, un ancien ami de madame de B. vint chez elle ; il étoit chargé d'une proposition de mariage pour Charles : mademoiselle de Thémines étoit devenue, d'une manière bien cruelle, une riche héritière; elle avoit perdu le même jour, sur l'échafaud, sa famille entière; il ne lui restoit plus qu'une grande tante, autrefois religieuse, et qui, devenue tutrice de mademoiselle de Thémines, regardoit comme un devoir de la marier, et vouloit se presser, parce qu'ayant plus de quatre-vingts ans, elle craignoit de mourir et de laisser ainsi sa nièce seule et sans appui dans le monde. Mademoiselle de Thémines réunissoit tous les avantages de la naissance, de la fortune et de l'éducation ; elle avoit seize ans ; elle étoit belle comme le jour : on ne pouvoit hésiter. Madame de B. en parla à Charles, qui d'abord fut un peu effrayé de se marier si jeune : bientôt il désira voir mademoiselle de Thémines ; l'entrevue eut lieu, et alors il n'hésita plus. Anaïs de Thémines possédoit en effet tout ce qui pouvoit plaire à Charles : jolie sans s'en douter, et d'une modestie si tranquille qu'on voyoit qu'elle ne devoit qu'à la nature cette charmante vertu. Madame de Thémines permit à Charles d'aller chez elle, et bientôt il devint passionnément amoureux. Il me racontoit les progrès de ses sentiments : j'étois impatiente de voir cette belle Anaïs, destinée à faire le bonheur de Charles. Elle vint enfin à Saint-Germain ; Charles lui avoit parlé de moi ; je n'eus point à supporter d'elle ce coup d'œil dédaigneux et scrutateur qui me faisoit toujours tant de mal : elle avoit l'air d'un ange de bonté. Je lui promis qu'elle seroit heureuse avec Charles; je la rassurai sur sa jeunesse, je lui dis qu'à vingt et un ans il avoit la raison solide d'un âge bien plus avancé. Je répondis à toutes ses questions : elle m'en fit beaucoup, parce qu'elle savoit que je connoissois Charles depuis son enfance ; et il m'étoit

si doux d'en dire du bien, que je ne me lassois pas d'en parler.

Les arrangements d'affaires retardèrent de quelques semaines la conclusion du mariage. Charles continuoit à aller chez madame de Thémines, et souvent il restoit à Paris deux ou trois jours de suite : ces absences m'affligeoient, et j'étois mécontente de moi-même, en voyant que je préférois mon bonheur à celui de Charles ; ce n'est pas ainsi que j'étois accoutumée à aimer. Les jours où il revenoit étoient des jours de fête ; il me racontoit ce qui l'avoit occupé ; et s'il avoit fait quelques progrès dans le cœur d'Anaïs, je m'en réjouissois avec lui. Un jour pourtant il me parla de la manière dont il vouloit vivre avec elle : Je veux obtenir toute sa confiance, me dit-il, et lui donner toute la mienne ; je ne lui cacherai rien, elle saura toutes mes pensées, elle connoîtra tous les mouvements secrets de mon cœur ; je veux qu'il y ait entre elle et moi une confiance comme la nôtre, Ourika. Comme la nôtre ! Ce mot me fit mal : il me rappela que Charles ne savoit pas le seul secret de ma vie, et il m'ôta le désir de le lui confier. Peu à peu les absences de Charles devinrent plus longues ; il n'étoit presque plus à Saint-Germain que des instants ; il venoit à cheval pour mettre moins de temps en chemin, il retournoit l'après-dînée à Paris ; de sorte que tous les soirs se passoient sans lui. Madame de B. plaisantoit souvent de ces longues absences ; j'aurois bien voulu faire comme elle !

Un jour, nous nous promenions dans la forêt. Charles avoit été absent presque toute la semaine : je l'aperçus tout à coup à l'extrémité de l'allée où nous marchions ; il venoit à cheval, et très-vite. Quand il fut près de l'endroit où nous étions, il sauta à terre et se mit à se promener avec nous : après quelques minutes de conversation générale, il resta en arrière avec moi, et nous recommençâmes à causer comme autrefois ; j'en fis la remarque. Comme autrefois ! s'écria-t-il ; ah ! quelle différence ! avois-je donc quelque chose à dire dans ce temps-là ? Il me semble que je n'ai commencé à vivre que depuis deux mois.

Ourika, je ne vous dirai jamais ce que j'éprouve pour elle! Quelquefois je crois sentir que mon âme tout entière va passer dans la sienne. Quand elle me regarde, je ne respire plus; quand elle rougit, je voudrois me prosterner à ses pieds pour l'adorer. Quand je pense que je vais être le protecteur de cet ange, qu'elle me confie sa vie, sa destinée; ah! que je suis glorieux de la mienne! Que je la rendrai heureuse! Je serai pour elle le père, la mère, qu'elle a perdus : mais je serai aussi son mari, son amant! Elle me donnera son premier amour; tout son cœur s'épanchera dans le mien; nous vivrons de la même vie, et je ne veux pas que, dans le cours de nos longues années, elle puisse dire qu'elle ait passé une heure sans être heureuse. Quelles délices, Ourika, de penser qu'elle sera la mère de mes enfants, qu'ils puiseront la vie dans le sein d'Anaïs! Ah! ils seront doux et beaux comme elle! Qu'ai-je fait, ô Dieu! pour mériter tant de bonheur!

Hélas! j'adressois en ce moment au ciel une question toute contraire! Depuis quelques instants, j'écoutois ces paroles passionnées avec un sentiment indéfinissable. Grand Dieu! vous êtes témoin que j'étois heureuse du bonheur de Charles : mais pourquoi avez-vous donné la vie à la pauvre Ourika? pourquoi n'est-elle pas morte sur ce bâtiment négrier d'où elle fut arrachée, ou sur le sein de sa mère? Un peu de sable d'Afrique eût recouvert son corps, et ce fardeau eût été bien léger! Qu'importoit au monde qu'Ourika vécût? Pourquoi étoit-elle condamnée à la vie? C'étoit donc pour vivre seule, toujours seule, jamais aimée! O mon Dieu, ne le permettez pas! Retirez de la terre la pauvre Ourika! Personne n'a besoin d'elle : n'est-elle pas seule dans la vie? Cette affreuse pensée me saisit avec plus de violence qu'elle n'avoit encore fait. Je me sentis fléchir, je tombai sur les genoux, mes yeux se fermèrent, et je crus que j'allois mourir.

En achevant ces paroles, l'oppression de la pauvre religieuse

parut s'augmenter; sa voix s'altéra, et quelques larmes coulèrent le long de ses joues flétries. Je voulus l'engager à suspendre son récit; elle s'y refusa. Ce n'est rien, me dit-elle; maintenant le chagrin ne dure pas dans mon cœur : la racine en est coupée. Dieu a eu pitié de moi; il m'a retirée lui-même de cet abîme où je n'étois tombée que faute de le connoître et de l'aimer. N'oubliez donc pas que je suis heureuse : mais, hélas! ajouta-t-elle, je ne l'étois point alors.

Jusqu'à l'époque dont je viens de vous parler, j'avois supporté mes peines; elles avoient altéré ma santé, mais j'avois conservé ma raison et une sorte d'empire sur moi-même : mon chagrin, comme le ver qui dévore le fruit, avoit commencé par le cœur; je portois dans mon sein le germe de la destruction, lorsque tout étoit encore plein de vie au dehors de moi. La conversation me plaisoit, la discussion m'animoit; j'avois même conservé une sorte de gaieté d'esprit; mais j'avois perdu les joies du cœur. Enfin jusqu'à l'époque dont je viens de vous parler, j'étois plus forte que mes peines; je sentois qu'à présent mes peines seroient plus fortes que moi.

Charles me rapporta dans ses bras jusqu'à la maison; là tous les secours me furent donnés, et je repris connoissance. En ouvrant les yeux, je vis madame de B... à côté de mon lit; Charles me tenoit une main; ils m'avoient soignée eux-mêmes, et je vis sur leurs visages un mélange d'anxiété et de douleur qui pénétra jusqu'au fond de mon âme : je sentis la vie revenir en moi; mes pleurs coulèrent. Madame de B... les essuyoit doucement; elle ne me disoit rien, elle ne me faisoit point de questions : Charles m'en accabla. Je ne sais ce que je lui répondis; je donnai pour cause à mon accident le chaud, la longueur de la promenade : il me crut, et l'amertume rentra dans mon âme en voyant qu'il me croyoit : mes larmes se séchèrent; je me dis qu'il étoit donc bien facile de tromper ceux dont l'intérêt étoit ailleurs; je retirai ma main qu'il tenoit encore, et je cherchai à paroître

tranquille. Charles partit, comme de coutume, à cinq heures; j'en fus blessée; j'aurois voulu qu'il fût inquiet de moi : je souffrois tant! Il seroit parti de même, je l'y aurois forcé; mais je me serois dit qu'il me devoit le bonheur de sa soirée, et cette pensée m'eût consolée. Je me gardai bien de montrer à Charles ce mouvement de mon cœur; les sentiments délicats ont une sorte de pudeur; s'ils ne sont devinés, ils sont incomplets : on diroit qu'on ne peut les éprouver qu'à deux.

A peine Charles fut-il parti, que la fièvre me prit avec une grande violence; elle augmenta les deux jours suivants. Madame de B... me soignoit avec sa bonté accoutumée; elle étoit désespérée de mon état, et de l'impossibilité de me faire transporter à Paris, où le mariage de Charles l'obligeoit à se rendre le lendemain. Les médecins dirent à madame de B... qu'ils répondoient de ma vie si elle me laissoit à Saint-Germain; elle s'y résolut, et elle me montra en partant une affection si tendre, qu'elle calma un moment mon cœur. Mais, après son départ, l'isolement complet, réel, où je me trouvois pour la première fois de ma vie, me jeta dans un profond désespoir. Je voyois se réaliser cette situation que mon imagination s'étoit peinte tant de fois; je mourois loin de ce que j'aimois, et mes tristes gémissements ne parvenoient pas même à leurs oreilles : hélas! ils eussent troublé leur joie. Je les voyois s'abandonnant à toute l'ivresse du bonheur, loin d'Ourika mourante. Ourika n'avoit qu'eux dans la vie; mais eux n'avoient pas besoin d'Ourika : personne n'avoit besoin d'elle! Cet affreux sentiment de l'inutilité de l'existence est celui qui déchire le plus profondément le cœur : il me donna un tel dégoût de la vie, que je souhaitai sincèrement mourir de la maladie dont j'étois attaquée. Je ne parlois pas, je ne donnois presque aucun signe de connoissance, et cette seule pensée étoit bien distincte en moi : *je voudrois mourir*. Dans d'autres moments, j'étois plus agitée; je me rappelois tous les mots de cette dernière

conversation que j'avois eue avec Charles dans la forêt ; je le voyois nageant dans cette mer de délices qu'il m'avoit dépeinte, tandis que je mourois abandonnée, seule dans la mort comme dans la vie. Cette idée me donnoit une irritation plus pénible encore que la douleur. Je me créois des chimères pour satisfaire à ce nouveau sentiment; je me représentois Charles arrivant à Saint-Germain; on lui disoit : Elle est morte. Eh bien! le croiriez-vous? je jouissois de sa douleur ; elle me vengeoit; et de quoi? Grand Dieu! de ce qu'il avoit été l'ange protecteur de ma vie? Cet affreux sentiment me fit bientôt horreur; j'entrevis que si la douleur n'étoit pas une faute, s'y livrer comme je le faisois pouvoit être criminel. Mes idées prirent alors un autre cours; j'essayai de me vaincre, de trouver en moi-même une force pour combattre les sentiments qui m'agitoient; mais je ne la cherchois point, cette force, où elle étoit. Je me fis honte de mon ingratitude. Je mourrai, me disois-je, je veux mourir; mais je ne veux pas laisser les passions haineuses approcher de mon cœur. Ourika est un enfant déshérité; mais l'innocence lui reste : je ne la laisserai pas se flétrir en moi par l'ingratitude. Je passerai sur la terre comme une ombre; mais, dans le tombeau, j'aurai la paix. O mon Dieu! ils sont déjà bien heureux : eh bien! donnez-leur encore la part d'Ourika, et laissez-la mourir comme la feuille tombe en automne. N'ai-je donc pas assez souffert?

Je ne sortis de la maladie qui avoit mis ma vie en danger que pour tomber dans un état de langueur où le chagrin avoit beaucoup de part. Madame de B... s'établit à Saint-Germain après le mariage de Charles : il y venoit souvent accompagné d'Anaïs, jamais sans elle. Je souffrois toujours davantage quand ils étoient là. Je ne sais si l'image du bonheur me rendoit plus sensible ma propre infortune, ou si la présence de Charles réveilloit le souvenir de notre ancienne amitié; je cherchois quelquefois à le retrouver, et je ne le reconnaissois plus. Il me

disoit pourtant à peu près tout ce qu'il me disoit autrefois : mais son amitié présente ressembloit à son amitié passée comme la fleur artificielle ressemble à la fleur véritable : c'est la même chose, hors la vie et le parfum.

Charles attribuoit au dépérissement de ma santé le changement de mon caractère; je crois que madame de B... jugeoit mieux le triste état de mon âme, qu'elle devinoit mes tourments secrets, et qu'elle en étoit vivement affligée : mais le temps n'étoit plus où je consolois les autres; je n'avois plus pitié que de moi-même.

Anaïs devint grosse, et nous retournâmes à Paris : ma tristesse augmentoit chaque jour. Ce bonheur intérieur si paisible, ces liens de famille si doux! cet amour dans l'innocence, toujours aussi tendre, aussi passionné, quel spectacle pour une malheureuse destinée à passer sa triste vie dans l'isolement! à mourir sans avoir été aimée, sans avoir connu d'autres liens que ceux de la dépendance et de la pitié! Les jours, les mois se passoient ainsi; je ne prenois part à aucune conversation, j'avois abandonné tous mes talents; si je supportois quelques lectures, c'étoient celles où je croyois retrouver la peinture imparfaite des chagrins qui me dévoroient. Je m'en faisois un nouveau poison, je m'enivrois de mes larmes; et, seule dans ma chambre pendant des heures entières, je m'abandonnois à ma douleur.

La naissance d'un fils mit le comble au bonheur de Charles; il accourut pour me le dire, et dans les transports de sa joie, je reconnus quelques accents de son ancienne confiance. Qu'ils me firent mal! Hélas! c'étoit la voix de l'ami que je n'avois plus! et tous les souvenirs du passé venoient, à cette voix, déchirer de nouveau ma plaie.

L'enfant de Charles étoit beau comme Anaïs; le tableau de cette jeune mère avec son fils touchoit tout le monde : moi seule, par un sort bizarre, j'étois condamnée à le voir avec amertume; mon cœur dévoroit cette image d'un bonheur que je ne

devois jamais connoître, et l'envie, comme le vautour, se nourrissoit dans mon sein. Q'avois-je fait à ceux qui crurent me sauver en m'amenant sur cette terre d'exil ? Pourquoi ne me laissoit-on pas suivre mon sort? Eh bien ! je serois la négresse esclave de quelque riche colon ; brûlée par le soleil, je cultiverois la terre d'un autre : mais j'aurois mon humble cabane pour me retirer le soir ; j'aurois un compagnon de ma vie, et des enfants de ma couleur, qui m'appelleroient : Ma mère ! Ils appuieroient sans dégoût leur petite bouche sur mon front ; ils reposeroient leur tête sur mon cou, et s'endormiroient dans mes bras ! Qu'ai-je fait pour être condamnée à n'éprouver jamais les affections pour lesquelles seules mon cœur est créé ! O mon Dieu ! ôtez-moi de ce monde ; je sens que je ne puis plus supporter la vie.

A genoux dans ma chambre, j'adressois au Créateur cette prière impie, quand j'entendis ouvrir ma porte : c'étoit l'amie de madame de B., la marquise de..., qui étoit revenue depuis peu d'Angleterre, où elle avoit passé plusieurs années. Je la vis avec effroi arriver près de moi ; sa vue me rappeloit toujours que, la première, elle m'avoit révélé mon sort ; qu'elle m'avoit ouvert cette mine de douleurs où j'avois tant puisé. Depuis qu'elle étoit à Paris, je ne la voyois qu'avec un sentiment pénible.

Je viens vous voir et causer avec vous, ma chère Ourika, me dit-elle. Vous savez combien je vous aime depuis votre enfance, et je ne puis voir sans une véritable peine la mélancolie dans laquelle vous vous plongez. Est-il possible, avec l'esprit que vous avez, que vous ne sachiez pas tirer un meilleur parti de votre situation ? L'esprit, madame, lui répondis-je, ne sert guère qu'à augmenter les maux véritables ; il les fait voir sous tant de formes diverses ! Mais, reprit-elle, lorsque les maux sont sans remède, n'est-ce pas une folie de refuser de s'y soumettre, et de lutter ainsi contre la nécessité? Car enfin, nous ne sommes pas les plus forts. Cela est vrai, dis-je, mais il me semble que,

dans ce cas, la nécessité est un mal de plus. Vous conviendrez pourtant, Ourika, que la raison conseille alors de se résigner et de se distraire.— Oui, madame, mais, pour se distraire, il faut entrevoir ailleurs l'espérance. — Vous pourriez du moins vous faire des goûts et des occupations pour remplir votre temps. — Ah! madame, les goûts qu'on se fait sont un effort, et ne sont pas un plaisir. — Mais, dit-elle encore, vous êtes remplie de talents.— Pour que les talents soient une ressource, madame, lui répondis-je, il faut se proposer un but; mes talents seroient comme la fleur du poëte anglais, qui perdoit son parfum dans le désert. — Vous oubliez vos amis qui en jouiroient. — Je n'ai point d'amis, madame, j'ai des protecteurs, et cela est bien différent!—Ourika, dit-elle, vous vous rendez bien malheureuse, et bien inutilement. — Tout est inutile dans ma vie, madame, même ma douleur. — Comment pouvez-vous prononcer un mot si amer? Vous, Ourika, qui vous êtes montrée si dévouée lorsque vous restiez seule à madame de B. pendant la Terreur!— Hélas! madame, je suis comme ces génies malfaisants qui n'ont de pouvoir que dans les temps de calamités, et que le bonheur fait fuir. — Confiez-moi votre secret, ma chère Ourika; ouvrez-moi votre cœur; personne ne prend à vous plus d'intérêt que moi, et peut-être que je vous ferai du bien.— Je n'ai point de secret, madame, lui répondis-je, ma position et ma couleur sont tout mon mal, vous le savez. — Allons donc, reprit-elle, pouvez-vous nier que vous renfermez au fond de votre âme une grande peine? Il ne faut que vous voir un instant pour en être sûr. — Je persistai à lui dire ce que je lui avois déjà dit; elle s'impatienta, éleva la voix; je vis que l'orage alloit éclater. Est-ce là votre bonne foi? dit-elle; cette sincérité pour laquelle on vous vante? Ourika, prenez-y garde; la réserve quelquefois conduit à la fausseté. Eh! que pourrois-je vous confier, madame, lui dis-je, à vous surtout qui, depuis si longtemps avez prévu quel seroit le malheur de ma situation? A vous, moins qu'à personne, je n'ai rien de nouveau

à dire là-dessus. C'est ce que vous ne me persuaderez jamais, répliqua-t-elle; mais puisque vous me refusez votre confiance, et que vous assurez que vous n'avez point de secret, eh bien! Ourika, je me chargerai de vous apprendre que vous en avez un. Oui, Ourika, tous vos regrets, toutes vos douleurs ne viennent que d'une passion malheureuse, d'une passion insensée; et si, vous n'étiez pas folle d'amour pour Charles, vous prendriez fort bien votre parti d'être négresse. Adieu, Ourika, je m'en vais, et, je vous le déclare, avec bien moins d'intérêt pour vous que je n'en avois apporté en venant ici. Elle sortit en achevant ces paroles. Je demeurai anéantie. Que venoit-elle de me révéler! Quelle lumière affreuse avoit-elle jetée sur l'abîme de mes douleurs! Grand Dieu! c'étoit comme la lumière qui pénétra une fois au fond des enfers, et qui fit regretter les ténèbres à ses malheureux habitants. Quoi! j'avois une passion criminelle! C'est elle qui, jusqu'ici, dévoroit mon cœur! Ce désir de tenir ma place dans la chaîne des êtres, ce besoin des affections de la nature, cette douleur de l'isolement, c'étoient les regrets d'un amour coupable! Et lorsque je croyois envier l'image du bonheur, c'est le bonheur lui-même qui étoit l'objet de mes vœux impies! Mais qu'ai-je donc fait pour qu'on puisse me croire atteinte de cette passion sans espoir? Est-il donc impossible d'aimer plus que sa vie avec innocence? Cette mère qui se jeta dans la gueule du lion pour sauver son fils, quel sentiment l'animoit? Ces frères, ces sœurs qui voulurent mourir ensemble sur l'échafaud, et qui prioient Dieu avant d'y monter, étoit-ce donc un amour coupable qui les unissoit? L'humanité seule ne produit-elle pas tous les jours des dévouements sublimes? Pourquoi donc ne pourrois-je aimer ainsi Charles, le compagnon de mon enfance, le protecteur de ma jeunesse?... Et cependant, je ne sais quelle voix crie, au fond de moi-même, qu'on a raison et que je suis criminelle. Grand Dieu! je vais donc recevoir aussi le remords dans mon cœur désolé! Il faut

qu'Ourika connoisse tous les genres d'amertume, qu'elle épuise toutes les douleurs ! Quoi ! mes larmes désormais seront coupables ! il me sera défendu de penser à lui ! quoi ! je n'oserai plus souffrir !

Ces affreuses pensées me jetèrent dans un accablement qui ressembloit à la mort. La même nuit, la fièvre me prit, et, en moins de trois jours, on désespéra de ma vie : le médecin déclara que, si l'on vouloit me faire recevoir mes sacrements, il n'y avoit pas un instant à perdre. On envoya chercher mon confesseur ; il étoit mort depuis peu de jours. Alors madame de B. fit avertir un prêtre de la paroisse ; il vint et m'administra l'extrême-onction, car j'étois hors d'état de recevoir le viatique ; je n'avois aucune connoissance, et on attendoit ma mort à chaque instant. C'est sans doute alors que Dieu eut pitié de moi ; il commença par me conserver la vie : contre toute attente, mes forces se soutinrent. Je luttai ainsi environ quinze jours ; ensuite la connoissance me revint. Madame de B. ne me quittoit pas, et Charles paroissoit avoir retrouvé pour moi son ancienne affection. Le prêtre continuoit à venir me voir chaque jour, car il vouloit profiter du premier moment pour me confesser : je le désirois moi-même ; je ne sais quel mouvement me portoit vers Dieu, et me donnoit le besoin de me jeter dans ses bras et d'y chercher le repos. Le prêtre reçut l'aveu de mes fautes : il ne fut point effrayé de l'état de mon âme ; comme un vieux matelot, il connoissoit toutes ces tempêtes. Il commença par me rassurer sur cette passion dont j'étois accusée : Votre cœur est pur, me dit-il : c'est à vous seule que vous avez fait du mal ; mais vous n'en êtes pas moins coupable. Dieu vous demandera compte de votre propre bonheur qu'il vous avoit confié ; qu'en avez-vous fait ? Ce bonheur étoit entre vos mains, car il réside dans l'accomplissement de nos devoirs ; les avez-vous seulement connus ! Dieu est le but de l'homme : quel a été le vôtre ? Mais ne perdez pas courage ; priez Dieu, Ourika : il est là, il vous tend les bras ; il n'y

a pour lui ni nègres ni blancs : tous les cœurs sont égaux devant ses yeux, et le vôtre mérite de devenir digne de lui. C'est ainsi que cet homme respectable encourageoit la pauvre Ourika. Ces paroles simples portoient dans mon âme je ne sais quelle paix que je n'avois jamais connue ; je les méditois sans cesse, et, comme d'une mine féconde, j'en tirois toujours quelque nouvelle réflexion. Je vis qu'en effet je n'avois point connu mes devoirs : Dieu en a prescrit aux personnes isolées comme à celles qui tiennent au monde ; s'il les a privées des liens du sang, il leur a donné l'humanité tout entière pour famille. La sœur de la charité, me disois-je, n'est point seule dans la vie, quoiqu'elle ait renoncé à tout ; elle s'est créé une famille de choix ; elle est la mère de tous les orphelins, la fille de tous les pauvres vieillards, la sœur de tous les malheureux. Des hommes du monde n'ont-ils pas souvent cherché un isolement volontaire ? Ils vouloient être seuls avec Dieu ; ils renonçoient à tous les plaisirs pour adorer, dans la solitude, la source pure de tout bien et de tout bonheur ; ils travailloient, dans le secret de leur pensée, à rendre leur âme digne de se présenter devant le Seigneur. C'est pour vous, ô mon Dieu ! qu'il est doux d'embellir ainsi son cœur, de le parer, comme pour un jour de fête, de toutes les vertus qui vous plaisent. Hélas ! qu'avois-je fait ? Jouet insensé des mouvements involontaires de mon âme, j'avois couru après les jouissances de la vie, et j'en avois négligé le bonheur. Mais il n'est pas encore trop tard ; Dieu, en me jetant sur cette terre étrangère, voulut peut-être me prédestiner à lui ; il m'arracha à la barbarie, à l'ignorance ; par un miracle de sa bonté, il me déroba aux vices de l'esclavage, et me fit connoître sa loi : cette loi me montre tous mes devoirs ; elle m'enseigne ma route : je la suivrai, ô mon Dieu ! je ne me servirai plus de vos bienfaits pour vous offenser, je ne vous accuserai plus de mes fautes.

Ce nouveau jour sous lequel j'envisageois ma position fit rentrer le calme dans mon cœur. Je m'étonnois de la paix qui suc-

cédoit à tant d'orages : on avoit ouvert une issue à ce torrent qui dévastoit ses rivages, et maintenant il portoit ses flots apaisés dans une mer tranquille.

Je me décidai à me faire religieuse. J'en parlai à madame de B.; elle s'en affligea, mais elle me dit : Je vous ai fait tant de mal en voulant vous faire du bien, que je ne me sens pas le droit de m'opposer à votre résolution. Charles fut plus vif dans sa résistance ; il me pria, il me conjura de rester; je lui dis : Laissez-moi aller, Charles, dans le seul lieu où il me soit permis de penser sans cesse à vous...

Ici la jeune religieuse finit brusquement son récit. Je continuai à lui donner des soins : malheureusement ils furent inutiles; elle mourut à la fin d'octobre; elle tomba avec les dernières feuilles de l'automne.

FIN DE OURIKA

ÉDOUARD

ÉDOUARD

INTRODUCTION

J'allois rejoindre à Baltimore mon régiment, qui faisoit partie des troupes françoises employées dans la guerre d'Amérique; et, pour éviter les lenteurs d'un convoi, je m'étois embarqué à Lorient sur un bâtiment marchand armé en guerre. Ce bâtiment portoit avec moi trois autres passagers : l'un d'eux m'intéressa dès le premier moment que je l'aperçus; c'étoit un grand jeune homme, d'une belle figure, dont les manières étoient simples et la physionomie spirituelle; sa pâleur, et la tristesse dont toutes ses paroles et toutes ses actions étoient comme empreintes, éveilloient à la fois l'intérêt et la curiosité. Il étoit loin de les satisfaire; il étoit habituellement silencieux, mais sans dédain. On auroit dit au contraire, qu'en lui la bienveillance avoit survécu à d'autres qualités éteintes par le chagrin. Habituellement distrait, il n'attendoit ni retour ni profit pour lui-même de rien de ce qu'il faisoit. Cette facilité à vivre, qui vient du malheur, à quelque chose de touchant; elle inspire plus de pitié que les plaintes les plus éloquentes.

Je cherchois à me rapprocher de ce jeune homme; mais,

malgré l'espèce d'intimité forcée qu'amène la vie d'un vaisseau, je n'avançois pas. Lorsque j'allois m'asseoir auprès de lui, et que je lui adressois la parole, il répondoit à mes questions; et si elles ne touchoient à aucun des sentiments intimes du cœur, mais aux rapports vagues de la société, il ajoutoit quelquefois une réflexion; mais dès que je voulois entrer dans le sujet des passions, ou des souffrances de l'âme, ce qui m'arrivoit souvent, dans l'intention d'amener quelque confiance de sa part, il se levoit, il s'éloignoit ou sa physionomie devenoit si sombre que je ne me sentois pas le courage de continuer. Ce qu'il me montroit de lui auroit suffi de la part de tout autre, car il avoit un esprit singulièrement original; il ne voyoit rien d'une manière commune, et cela venoit de ce que la vanité n'étoit jamais mêlée à aucun de ses jugements. Il étoit l'homme le plus indépendant que j'aie connu; le malheur l'avoit rendu comme étranger aux autres hommes; il étoit juste parce qu'il étoit impartial, et impartial parce que tout lui étoit indifférent. Lorsqu'une telle manière de voir ne rend pas fort égoïste, elle développe le jugement, et accroît les facultés de l'intelligence. On voyoit que son esprit avoit été fort cultivé; mais, pendant toute la traversée, je ne le vis jamais ouvrir un livre; rien en apparence ne remplissoit pour lui la longue oisiveté de nos jours. Assis sur un banc à l'arrière du vaisseau, il restoit des heures entières appuyé sur le bordage à regarder fixement la longue trace que le navire laissoit sur les flots. Un jour il me dit : Quel fidèle emblème de la vie! Ainsi nous creusons péniblement notre sillon dans cet océan de misère qui se referme après nous. A votre âge, lui dis-je, comment voyez-vous le monde sous un jour si triste? On est vieux, dit-il, quand on n'a plus d'espérance. Ne peut-elle donc renaître? lui demandé-je. Jamais, répondit-il. Puis, me regardant tristement : Vous avez pitié de moi, me dit-il, je le vois; croyez que j'en suis touché, mais je ne puis vous ouvrir mon cœur; ne le désirez

même pas, il n'y a point de remède à mes maux, et tout m'est inutile désormais, même un ami. Il me quitta en prononçant ces dernières paroles.

J'essayai peu de jours après de reprendre la même conversation; je lui parlai d'une aventure de ma jeunesse; je lui racontai comment les conseils d'un ami m'avoient épargné une grande faute. Je voudrois, lui dis-je, être aujourd'hui pour vous ce qu'on fut alors pour moi. Il prit ma main : Vous êtes trop bon, me dit-il; mais vous ne savez pas ce que vous me demandez, vous voulez me faire du bien, et vous me feriez du mal : les grandes douleurs n'ont pas besoin de confidents; l'âme qui peut les contenir se suffit à elle-même; il faut entrevoir ailleurs l'espérance pour sentir le besoin de l'intérêt des autres; à quoi bon toucher à des plaies inguérissables? tout est fini pour moi dans la vie, et je suis déjà à mes yeux comme si je n'étois plus. Il se leva, se mit à marcher sur le pont, et bientôt alla s'asseoir à l'autre extrémité du navire.

Je quittai alors le banc que j'occupois pour lui donner la facilité d'y revenir; c'étoit sa place favorite, et souvent même il y passoit les nuits. Nous étions alors dans le parallèle des vents alizés, à l'ouest des Açores, et dans un climat délicieux. Rien ne peut peindre le charme de ces nuits des tropiques : le firmament semé d'étoiles se réfléchit dans une mer tranquille. On se croiroit placé, comme l'archange de Milton, au centre de l'univers, et pouvant embrasser d'un seul coup d'œil la création tout entière.

Le jeune passager remarquoit un soir ce magnifique spectacle : L'infini est partout, dit-il; on le voit là, en montrant le ciel; on le sent ici, en montrant son cœur : et cependant quel mystère! qui peut le comprendre. Ah! la mort en a le secret; elle nous l'apprendra peut-être, ou peut-être nous fera-t-elle tout oublier. Tout oublier! répéta-t-il d'une voix tremblante. Vous n'entretenez pas une pensée si coupable? lui dis-je. Non,

répondit-il : qui pourroit douter de l'existence de Dieu en contemplant ce beau ciel? Dieu a répandu ses dons également sur tous les êtres, il est souverainement bon; mais les institutions des hommes sont toutes-puissantes aussi, et elles sont la source de mille douleurs. Les anciens plaçoient la fatalité dans le ciel; c'est sur la terre qu'elle existe, et il n'y a rien de plus inflexible dans le monde que l'ordre social tel que les hommes l'ont créé. Il me quitta en achevant ces mots. Plusieurs fois je renouvelai mes efforts, tout fut inutile; il me repoussoit sans me blesser, et cette âme inaccessible aux consolations étoit encore généreuse, bienveillante, élevée; elle auroit donné le bonheur qu'elle ne pouvoit plus recevoir.

Le voyage finit; nous débarquâmes à Baltimore. Le jeune passager me demanda de l'admettre comme volontaire dans mon régiment; il y fut inscrit, comme sur le registre du vaisseau, sous le seul nom d'Édouard. Nous entrâmes en campagne, et, dès les premières affaires que nous eûmes avec l'ennemi, je vis qu'Édouard s'exposoit comme un homme qui veut se débarrasser de la vie. J'avoue que chaque jour m'attachoit davantage à cette victime du malheur; je lui disois quelquefois : J'ignore votre vie, mais je connois votre cœur; vous ne voulez pas me donner votre confiance, mais je n'en ai pas besoin pour vous aimer. Souffrir profondément appartient aux âmes distinguées, car les sentiments communs sont toujours superficiels. Édouard, lui dis-je un jour, est-il donc impossible de vous faire du bien? Les larmes lui vinrent aux yeux. Laissez-moi, me dit-il, je ne veux pas me rattacher à la vie. Le lendemain nous attaquâmes un fort sur la Skulkill. S'étant mis à la tête d'une poignée de soldats, Édouard emporta la redoute l'épée à la main. Je le suivois de près; je ne sais quel pressentiment me disoit qu'il avoit fixé ce jour-là pour trouver la mort qu'il sembloit chercher. En effet, je le vis se jeter dans les rangs des soldats ennemis qui défendoient les ouvrages intérieurs du fort.

Préoccupé de l'idée de garantir Édouard, je ne pensois pas à moi-même; je reçus un coup de feu tiré de fort près, et qui lui étoit destiné. Nos gens arrivèrent, et parvinrent à nous dégager. Édouard me souleva dans ses bras, me porta dans le fort, banda ma blessure, et, soutenant ma tête, il attendit ainsi le chirurgien. Jamais je n'ai vu une physionomie exprimer si vivement des émotions si variées et si profondes; la douleur, l'inquiétude, la reconnoissance, s'y peignoient avec tant de force et de fidélité, qu'on auroit voulu qu'un peintre pût en conserver les traits. Lorsque le chirurgien prononça que mes blessures n'étoient pas mortelles, des larmes coulèrent des yeux d'Édouard. Il me pressa sur son cœur : Je serois mort deux fois, me dit-il. De ce jour, il ne me quitta plus; je languis longtemps : ses soins ne se démentirent jamais; ils prévenoient tous mes désirs. Édouard, toujours sérieux, cherchoit pourtant à me distraire; son esprit piquant amenoit et faisoit naître la plaisanterie : lui seul n'y prenoit aucune part; seul il restoit étranger à cette gaieté qu'il avoit excitée lui-même. Souvent il me faisoit la lecture; il devinoit ce qui pouvoit soulager mes maux. Je ne sais quoi de paisible, de tendre, se mêloit à ses soins, et leur donnoit le charme délicat qu'on attribue à ceux des femmes; c'est qu'il possédoit leur dévouement, cette vertu touchante qui transporte dans ce que nous aimons ce *moi*, source de toutes les misères de nos cœurs, quand nous ne le plaçons pas dans un autre.

Édouard cependant gardoit toujours sur lui-même ce silence qui m'avoit longtemps affligé; mais chaque jour diminuoit ma curiosité, et maintenant je craignois bien plus de l'affliger que je ne désirois le connoître. Je le connoissois assez; jamais un cœur plus noble, une âme plus élevée, un caractère plus aimable, ne s'étoient montrés à moi. L'élégance de ses manières et de son langage montroit qu'il avoit vécu dans la meilleure compagnie. Le bon goût forme entre ceux qui le possèdent une

sorte de lien qu'on ne sauroit définir. Je ne pouvois concevoir pourquoi je n'avois jamais rencontré Édouard, tant il paroissoit appartenir à la société où j'avois passé ma vie. Je le lui dis un jour, et cette simple remarque amena ce que j'avois si longtemps sollicité en vain. Je ne dois plus vous rien refuser, me dit-il; mais n'exigez pas que je vous parle de mes peines; j'essayerai d'écrire, et de vous faire connoître celui dont vous avez conservé la vie aux dépens de la vôtre. Bientôt je me repentis d'avoir accepté cette preuve de la reconnoissance d'Édouard. En peu de jours, il retomba dans la profonde mélancolie dont il s'étoit un moment efforcé de sortir. Je voulus l'engager à interrompre son travail. Non, me dit-il; c'est un devoir, je veux le remplir. Au bout de quelques jours, il entra dans ma chambre, tenant dans sa main un gros cahier d'une écriture assez fine. Tenez, me dit-il, ma promesse est accomplie, vous ne vous plaindrez plus qu'il n'y a pas de *passé* dans notre amitié; lisez ce cahier, mais ne me parlez pas de ce qu'il contient; ne me cherchez même pas aujourd'hui, je veux rester seul. On croit ses souvenirs ineffaçables, ajouta-t-il; et cependant quand on va les chercher au fond de son âme, on y réveille mille nouvelles douleurs. Il me quitta en achevant ces mots, et je lus ce qui va suivre.

ÉDOUARD

Je suis le fils d'un célèbre avocat au parlement de Paris; ma famille est de Lyon, et depuis plusieurs générations elle a occupé les utiles emplois réservés à la haute bourgeoisie de cette ville. Un de mes grands-pères mourut victime de son dévouement dans la maladie épidémique qui désola Lyon en 1748. Son nom révéré devint dans sa patrie le synonyme du courage et de l'honneur. Mon père fut de bonne heure destiné au barreau; il s'y distingua, et acquit une telle considération, qu'il devint d'usage de ne se décider sur aucune affaire de quelque importance sans la lui avoir soumise. Il se maria déjà vieux à une femme qu'il aimoit depuis longtemps; je fus leur unique enfant. Mon père voulut m'élever lui-même; et lorsque j'eus dix ans accomplis, il se retira avec ma mère à Lyon, et se consacra tout entier à mon éducation. Je satisfaisois mon père sous quelques points; je l'inquiétois sous d'autres. Apprenant avec une extrême facilité, je ne faisois aucun usage de ce que je savois. Réservé, silencieux, peu confiant, tout s'entassoit dans mon esprit et ne produisoit qu'une fermentation inutile et de continuelles rêveries. J'aimois la solitude, j'aimois à voir le soleil couchant; je serois resté des journées entières, assis sur

cette petite pointe de sable qui termine la presqu'île où Lyon est bâtie, à regarder se mêler les eaux de la Saône et du Rhône, et à sentir comme ma pensée et ma vie entraînées dans leur courant. On m'envoyoit chercher; je rentrois, je me mettois à l'étude sans humeur et sans dégoût; mais on auroit dit que je vivois de deux vies, tant mes occupations et mes pensées étoient de nature différente. Mon père essayoit quelquefois de me faire parler; mais c'étoit ma mémoire seule qui lui répondoit. Ma mère s'efforçoit de pénétrer dans mon âme par la tendresse; je l'embrassois, mais je sentois même dans ces douces caresses quelque chose d'incomplet au fond de mon âme.

Mon père possédoit au milieu des montagnes du Forez, entre Boën et Saint-Étienne, des forges et une maison. Nous allions chaque année passer à ces forges les deux mois des vacances. Ce temps désiré et savouré avec délices s'écouloit toujours trop vite. La position de ce lieu avoit quelque beauté; la rivière qui faisoit aller la forge descendoit d'un cours rapide, et souvent brisé par les rochers; elle formoit au-dessous de la forge une grande nappe d'eau plus tranquille; puis elle se détournoit brusquement, et disparoissoit entre deux hautes montagnes recouvertes de sapins. La maison d'habitation étoit petite; elle étoit située au-dessus de la forge, de l'autre côté du chemin, et placée à peu près au tiers de la hauteur de la montagne. Environnée d'une vieille forêt de sapins, elle ne possédoit pour tout jardin qu'une petite plate-forme, dessinée avec des buis, ornée de quelques fleurs, et d'où l'on avoit la vue de la forge, des montagnes, et de la rivière. Il n'y avoit point là de village. Il étoit situé à un quart de lieue plus haut, sur le bord du torrent, et chaque matin la population, qui travailloit aux forges presque tout entière, passoit sous la plate-forme en se rendant aux travaux. Les visages noirs et enfumés des habitants, leurs vêtements en lambeaux, faisoient un triste contraste avec leur vive gaieté, leurs chants, leurs danses, et leurs chapeaux ornés

de rubans. Cette forge étoit pour moi à la campagne ce qu'étoit à Lyon la petite pointe de sable et le cours majestueux du Rhône : le mouvement me jetoit dans les mêmes rêveries que le repos. Le soir, quand la nuit étoit sombre, on ne pouvoit m'arracher de la plate-forme ; la forge étoit alors dans toute sa beauté ; les torrents de feu qui s'échappoient de ses fourneaux éclairoient ce seul point d'une lumière rouge, sur laquelle tous les objets se dessinoient comme des spectres ; les ouvriers dans l'activité de leurs travaux, armés de leurs grands pieux aigus, ressembloient aux démons de cette espèce d'enfer ; des ruisseaux d'un feu liquide couloient au dehors ; des fantômes noirs coupoient ce feu, et en emportoient des morceaux au bout de leur baguette magique ; et bientôt le feu lui-même prenoit entre leurs mains une nouvelle forme. La variété des attitudes, l'éclat de cette lumière terrible dans un seul point du paysage, la lune qui se levoit derrière les sapins, et qui argentoit à peine l'extrémité de leur feuillage, tout ce spectacle me ravissoit. J'étois fixé sur cette plate-forme comme par l'effet d'un enchantement, et, quand on venoit m'en tirer, on me réveilloit comme d'un songe.

Cependant je n'étois pas si étranger aux jeux de l'enfance que cette disposition pourroit le faire croire ; mais c'étoit surtout le danger qui me plaisoit. Je gravissois les rochers les plus inaccessibles ; je grimpois sur les arbres les plus élevés ; je croyois toujours poursuivre je ne sais quel but que je n'avois encore pu atteindre, mais que je trouverois au delà de ce qui m'étoit déjà connu ; je m'associois d'autres enfants dans mes entreprises ; mais j'étois leur chef, et je me plaisois à les surpasser en témérité. Souvent je leur défendois de me suivre, et ce sentiment du danger perdoit tout son charme pour moi si je le voyois partagé.

J'allois avoir quatorze ans ; mes études étoient fort avancées, mais je restois toujours au même point pour le fruit que je pou-

vois en tirer, et mon père désespéroit d'éveiller en moi ce feu de l'âme sans lequel tout ce que l'esprit peut acquérir n'est qu'une richesse stérile, lorsqu'une circonstance, légère en apparence, vint faire vibrer cette corde cachée au fond de mon âme, et commença pour moi une existence nouvelle. J'ai parlé de mes jeux : un de ceux qui me plaisoient le plus étoit de traverser la rivière en sautant de rocher en rocher par-dessus ses ondes bouillonnantes ; souvent même je prolongeois ce jeu périlleux, et, non content de traverser la rivière, je la remontois ou je la descendois de la même façon. Le danger étoit grand ; car, en approchant de la forge, la rivière encaissée se précipitoit violemment sous les lourds marteaux qui broyoient la mine, et sous les roues que le courant faisoit mouvoir. Un jour, un enfant un peu plus jeune que moi me dit : Ce que tu fais n'est pas difficile. Essaye donc, répondis-je. Il saute, fait quelques pas, glisse, et disparoît dans les flots. Je n'eus pas le temps de la réflexion ; je me précipite, je me cramponne aux rochers, et l'enfant, entraîné par le courant, vient s'arrêter contre l'obstacle que je lui présente. Nous étions à deux pas des roues, et, les forces me manquant, nous allions périr, lorsqu'on vint à notre secours. Je fondis en larmes quand le danger fut passé. Mon père, ma mère accoururent et m'embrassèrent ; mon cœur palpita de joie en recevant leurs caresses. Le lendemain, en étudiant, je croyois lire des choses nouvelles ; je comprenois ce que jusque-là je n'avois fait qu'apprendre ; j'avois acquis la faculté d'admirer ; j'étois ému de ce qui étoit bien, enflammé de ce qui étoit grand. L'esprit de mon père me frappoit comme si je ne l'eusse jamais entendu : je ne sais quel voile s'étoit déchiré dans les profondeurs de mon âme. Mon cœur battoit dans les bras de ma mère, et je comprenois son regard. Ainsi un jeune arbre, après avoir langui longtemps, prend tout à coup l'essor ; il pousse des branches vigoureuses, et on s'étonne de la beauté de son feuillage; c'est que sa racine a enfin rencontré le filon de terre qui con-

vient à sa substance ; j'avois rencontré aussi le terrain qui m'étoit propre ; j'avois dévoué ma vie pour un autre.

De ce moment je sortis de l'enfance. Mon père, encouragé par le succès, m'ouvrit les voies nouvelles qu'on ne parcourt qu'avec l'imagination. En me faisant appliquer les sentiments aux faits, il forma à la fois mon cœur et mon jugement. Savoir et sentir, disoit-il souvent, voilà toute l'éducation.

Les lois furent ma principale étude ; mais par la manière dont cette étude étoit conduite, elle embrassoit toutes les autres. Les lois furent faites en effet pour les hommes et pour les mœurs de tous les temps : elles suivirent les besoins ; compagnes de l'histoire, elles sont le mot de toutes les difficultés, le flambeau de tous les mystères ; elles n'ont point de secret pour qui sait les étudier, point de contradiction pour qui sait les comprendre.

Mon père étoit le plus aimable des hommes ; son esprit servoit à tout, et il n'en avoit jamais que ce qu'il falloit. Il possédoit au suprême degré l'art de faire sortir la plaisanterie de la raison. L'opposition du bon sens aux idées fausses est presque toujours comique ; mon père m'apprit à trouver ridicule ce qui manquoit de vérité. Il ne pouvoit mieux en conjurer le danger.

C'est un danger pourtant et un grand malheur que la passion dans l'appréciation des choses de la vie, même quand les principes les plus purs et la raison la plus saine sont vos guides. On ne peut haïr fortement ce qui est mal, sans adorer ce qui est bien ; et ces mouvements violents sont-ils faits pour le cœur de l'homme? Hélas! ils le laissent vide et dévasté comme une ruine, et cet accroissement momentané de la vie amène et produit la mort.

Je ne faisois pas alors ces réflexions ; le monde s'ouvroit à mes yeux comme un océan sans bornes. Je rêvois la gloire, l'admiration, le bonheur ; mais je ne les cherchois pas hors de la

profession qui m'étoit destinée. Noble profession, où l'on prend en main la défense de l'opprimé, où l'on confond le crime, et fait triompher l'innocence! Mes rêveries, qui avoient alors quelque chose de moins vague, me représentoient toutes les occasions que j'aurois de me distinguer; et je créois des malheurs et des injustices chimériques, pour avoir la gloire et le plaisir de les réparer.

La révolution qui s'étoit faite dans mon caractère n'avoit produit aucun changement dans mes goûts. Comme aux jours de mon enfance, je fuyois la société; je ne sais quelle déplaisance s'attachoit pour moi à vivre avec des gens, respectables sans doute, mais dont aucun ne réalisoit ce type que je m'étois formé au fond de l'âme, et qui, au vrai, n'avoit que mon père pour modèle. Dans l'intimité de notre famille, entre mon père et ma mère, j'étois heureux ; mais dès qu'il arrivoit un étranger, je m'en allois dans ma chambre vivre dans ce monde que je m'étois créé, et auquel celui-là ressembloit si peu.

Ma mère avoit beaucoup d'esprit, de la douceur et une raison supérieure ; elle aimoit les idées reçues, peut-être même les idées communes, mais elle les défendoit par des motifs nouveaux et piquants. La longue habitude de vivre avec mon père et de l'aimer avoit fait d'elle comme un reflet de lui ; mais ils pensoient souvent les mêmes choses par des motifs différents, et cela rendoit leurs entretiens à la fois paisibles et animés. Je ne les vis jamais différer que sur un seul point. Hélas! je vois aujourd'hui que ma mère avoit raison.

Mon père avoit dû la plus grande partie de son talent, et de sa célébrité comme avocat, à une profonde connoissance du cœur humain. Je lui ai ouï dire que les pièces d'un procès servoient moins à établir son opinion, que le tact qui lui faisoit pénétrer jusqu'au fond de l'âme des parties intéressées. Cette sagacité, cette pénétration, cette finesse d'aperçus, étoient des qualités que mon père auroit voulu me donner ; peut-être même la solitude ha-

bituelle où nous vivions avoit-elle pour but de me préparer à être plus frappé du spectacle de la société qu'on ne l'est lorsque graduellement on s'est familiarisé avec ses vices et ses ridicules, et qu'on arrive blasé sur l'impression qu'on en peut recevoir. Mon père vouloit montrer le monde à mes yeux, lorsqu'il se seroit assuré que le goût du bien, la solidité des principes, et la faculté de l'observation, seroient assez mûris en moi pour retirer de ce spectacle le profit qu'il se plaisoit à en attendre.

Mon père avoit été assez heureux dans sa jeunesse pour sauver dans un procès fameux la fortune et l'honneur du maréchal d'Olonne. Les rapports où les avoit mis cette affaire avoient créé entre eux une amitié qui, depuis trente ans, ne s'étoit jamais démentie. Malgré des destinées si différentes, leur intimité étoit restée la même : tant il est vrai que la parité de l'âme est le seul lien réel de la vie. Une correspondance fréquente alimentoit leur amitié. Il ne se passoit pas de semaine que mon père ne reçût des lettres de M. le maréchal d'Olonne, et la plus intime confiance régnoit entre eux. C'est dans cette maison que mon père comptoit me mener quand j'aurois atteint ma vingtième année ; c'est là qu'il se flattoit de me faire voir la bonne compagnie, et de me faire acquérir ces qualités de l'esprit qu'il désiroit tant que je possédasse. J'ai vu ma mère s'opposer à ces desseins. Ne sortons point de notre état, disoit-elle à mon père : pourquoi mener Édouard dans un monde où il ne doit pas vivre, et qui le dégoûtera peut-être de notre paisible intérieur ? Un avocat, disoit mon père, doit avoir étudié tous les rangs ; il faut qu'il se familiarise d'avance avec la politesse des gens de la cour pour n'en être pas ébloui. Ce n'est que dans le monde qu'il peut acquérir la pureté du langage et la grâce de la plaisanterie. La société seule enseigne les convenances, et toute cette science de goût, qui n'a point de préceptes, et que pourtant on ne vous pardonne pas d'ignorer. Ce que vous dites est vrai, reprenoit ma mère ; mais j'aime mieux, je vous l'avoue, qu'Édouard ignore

tout cela et qu'il soit heureux ; on ne l'est qu'en s'associant avec ses égaux :

> Among unequals no society
> Can sort[1].

La citation est exacte, répondit mon père, mais le poëte ne l'entend que de l'égalité morale, et, sur ce point, je suis de son avis, j'ai le droit de l'être. Oui, sans doute, reprit ma mère ; mais le maréchal d'Olonne est une exception. Respectons les convenances sociales ; admirons même la hiérarchie des rangs, elle est utile, elle est respectable ; d'ailleurs n'y tenons-nous pas notre place? Mais gardons-la, cette place ; on se trouve toujours mal d'en sortir. Ces conversations se renouveloient souvent ; et j'avoue que le désir de voir des choses nouvelles, et je ne sais quelle inquiétude cachée au fond de mon âme, me mettoient du parti de mon père, et me faisoient ardemment souhaiter d'avoir vingt ans pour aller à Paris, et pour voir le maréchal d'Olonne.

Je ne vous parlerai pas des deux années qui s'écoulèrent jusqu'à cette époque. Des études sérieuses occupèrent tout mon temps : le droit, les mathématiques, les langues employoient toutes les heures de mes journées; et cependant ce travail aride, qui auroit dû fixer mon esprit, me laissa tel que la nature m'avoit créé, et tel sans doute que je dois mourir.

A vingt ans, j'attendois un grand bonheur, et la Providence m'envoya la plus grande de toutes les peines : je perdis ma mère. Comme nous allions partir pour Paris, elle tomba malade ; et à cette maladie succéda un état de langueur qui se prolongea six mois. Elle expira doucement dans mes bras ; elle me bénit, elle me consola. Dieu eut pitié d'elle et de moi ; il lui épargna la douleur de me voir malheureux, et à moi celle de déchirer son âme ; elle ne me vit pas tomber dans ce piége que sa raison avoit su prévoir, et dont elle avoit inutilement cherché à me ga-

[1] Milton.

rantir. Hélas! puis-je dire que je regrette la paix que j'ai perdue? Voudrois-je aujourd'hui de cette existence tranquille que ma mère rêvoit pour moi? Non, sans doute. Je ne puis plus être heureux ; mais cette douleur, que je porte au fond de mon âme, m'est plus chère que toutes les joies communes de ce monde. Elle fera encore la gloire du dernier de mes jours, après avoir fait le charme de ma jeunesse ; à vingt-trois ans, des souvenirs sont tout ce qui me reste ; mais, qu'importe? ma vie est finie, et je ne demande plus rien à l'avenir.

Dans le premier moment de sa douleur, mon père renonça au voyage de Paris. Nous allâmes en Forez, où nous croyions nous distraire, et où nous trouvâmes partout l'image de celle que nous pleurions. Qu'elle est cruelle l'absence de la mort ! Absence sans retour ! Nous la sentions, même quand nous croyions l'oublier. Toujours seul avec mon père, je ne sais quelle sécheresse se glissoit quelquefois dans nos entretiens. C'est par ma mère que la décision de mon père et mes rêveries se rencontroient sans se heurter ; elle étoit comme la nuance harmonieuse qui unit deux couleurs vives et trop tranchées. A présent qu'elle n'y étoit plus, nous sentions pour la première fois, mon père et moi, que nous étions deux, et que nous n'étions pas toujours d'accord.

Au mois de novembre nous partîmes pour Paris. Mon père alla loger chez un frère de ma mère, M. d'Herbelot, fermier général fort riche. Il avoit une belle maison à la Chaussée-d'Antin, où il nous reçut à merveille. Il nous donna de grands dîners, me mena au spectacle, au bal, me fit voir toutes les curiosités de Paris. Mais c'étoit M. le maréchal d'Olonne que je désirois voir, et il étoit à Fontainebleau, d'où il ne devoit revenir que dans quinze jours. Ce temps se passa dans des fêtes continuelles. Mon oncle ne me faisoit grâce d'aucune façon de s'amuser ; les pique-niques, les parties de toute espèce, les comédies, les concerts, Géliot, et mademoiselle Arnould. J'étois déjà fatigué de Paris, quand mon père reçut un billet de M. le maréchal d'Olonne, qui lui

mandoit qu'il étoit arrivé, et qu'il l'invitoit à dîner pour ce même jour. Amenez notre Édouard, disoit-il. Combien cette expression me toucha!

Je vous raconterai ma première visite à l'hôtel d'Olonne, parce qu'elle me frappa singulièrement. J'étois accoutumé à la magnificence chez mon oncle M. d'Herbelot; mais tout le luxe de la maison d'un fermier général fort riche ne ressembloit en rien à la noble simplicité de la maison de M. le maréchal d'Olonne. Le passé dans cette maison servoit d'ornement au présent; des tableaux de famille, qui portoient des noms historiques et chers à la France, décoroient la plupart des pièces; de vieux valets de chambre marchoient devant vous pour vous annoncer. Je ne sais quel sentiment de respect vous saisissoit en parcourant cette vaste maison, où plusieurs générations s'étoient succédé, faisant honneur à la fortune et à la puissance plutôt qu'elles n'en étoient honorées. Je me rappelle jusqu'au moindre détail de cette première visite; plus tard tout est confondu dans un seul souvenir; mais alors j'examinois avec une vive curiosité ce qui avoit fait si souvent le sujet des conversations de mon père, et cette société dont il m'avoit parlé tant de fois.

Il n'y avoit que cinq ou six personnes dans le salon lorsque nous arrivâmes. M. le maréchal d'Olonne causoit debout auprès de la cheminée; il vint au-devant de mon père, et lui prit les mains. Mon ami, lui dit-il, mon excellent ami! enfin vous voilà! Vous m'amenez Édouard. Savez-vous, Édouard, que vous venez chez l'homme qui aime le mieux votre père, qui honore le plus ses vertus, et qui lui doit une reconnoissance éternelle? Je répondis qu'on m'avoit accoutumé de bonne heure aux bontés de M. le maréchal. Vous a-t-on dit que je devois vous servir de père, si vous n'eussiez pas conservé le vôtre? Je n'ai pas eu besoin de ce malheur pour sentir la reconnoissance, répondis-je. Il prit occasion de ce peu de mots pour faire mon éloge. Qu'il est bien! dit-il; qu'il est beau! qu'il a l'air modeste et spirituel!

Il savoit qu'en me louant ainsi il réjouissoit le cœur de mon père. On reprit la conversation. J'entendis nommer les personnes qui m'entouroient; c'étoient les hommes les plus distingués dans les sciences et dans les lettres, et un Anglois, membre fameux de l'opposition. On parloit, je m'en souviens, de la jurisprudence criminelle en Angleterre et de l'institution du jury. Je sentis, je vous l'avoue, un mouvement inexprimable d'orgueil en voyant combien dans ces questions intéressantes l'opinion de mon père étoit comptée. On l'écoutoit avec attention, presque avec respect. La supériorité de son esprit sembloit l'avoir placé tout à coup au-dessus de ceux qui l'entouroient; et ses beaux cheveux blancs ajoutoient encore l'autorité et la dignité à tout ce qu'il disoit. C'est la mode d'admirer l'Angleterre. M. le maréchal d'Olonne soutenoit le côté de la question qui étoit favorable aux institutions angloises, et les personnes qui se montroient d'une opinion opposée s'étoient placées sur un mauvais terrain pour la défendre. Mon père en un instant mit la question dans son véritable jour. Il présenta le jury comme un monument vénérable des anciennes coutumes germaniques; et montra l'esprit conservateur des Anglois et leur respect pour le passé dans l'existence de ces institutions, qu'ils reçurent de leurs ancêtres presque dans le même état où ils les possèdent encore aujourd'hui; mais mon père fit voir dans notre système judiciaire l'ouvrage perfectionné de la civilisation. Notre magistrature, dit-il, a pour fondement l'honneur et la considération, ces grands mobiles des monarchies[1]; elle est comme un sacerdoce, dont la fonction est le maintien de la morale à l'extérieur de la société, et elle n'a au-dessus d'elle que les ministres d'une religion qui, réglant cette société dans la conscience de l'homme, en attaque les désordres à leur seule et véritable source. Mon père alla jusqu'à défendre la vénalité

[1] Montesquieu.

des charges que l'Anglois attaquoit toujours. Admirable institution, dit mon père, que celle qui est parvenue à faire payer si cher le droit de sacrifier tous les plaisirs de la vie, et d'embrasser la vertu comme une convenance d'état. Ne nous calomnions pas nous-mêmes, dit encore mon père; la magistrature qui a produit Molé, Lamoignon, d'Aguesseau, n'a rien à envier à personne; et si le jury anglois se distingue par l'équité de ses jugements, c'est que la classe qui le compose en Angleterre est remarquable, surtout par ses lumières et son intégrité. En Angleterre l'institution repose sur les individus; ici les individus tirent leur lustre et leur valeur de l'institution. Mais il se peut, ajouta mon père en finissant cette conversation, que ces institutions conviennent mieux à l'Angleterre que ne feroient les nôtres; cela doit être : les nations produisent leurs lois, et ces lois sont tellement le fruit des mœurs et du génie des peuples, qu'ils y tiennent plus qu'à tout le reste; ils perdent leur indépendance, leur nom même, avant leurs lois. Je suis persuadé que cette expression, *subir la loi du vainqueur*, a un sens plus étendu qu'on ne le lui donne en général; c'est le dernier degré de la conquête que de subir la loi d'un autre peuple; et les Normands, qui en Angleterre ont presque conquis la langue, n'ont jamais pu conquérir la loi.

Ces matières étoient sérieuses, mais elles ne le paroissoient pas. Ce n'est pas la frivolité qui produit la légèreté de la conversation; c'est cette justesse qui, comme l'éclair, jette une lumière vive et prompte sur tous les objets. Je sentis en écoutant mon père qu'il n'y a rien de si piquant que le bon sens d'un homme d'esprit.

Je me suis étendu sur cette première visite, pour vous montrer ce qu'étoit mon père dans la société de M. le maréchal d'Olonne. Ne devois-je pas me plaire dans un lieu où je le voyois respecté, honoré, comme il l'étoit de moi-même? Je me rappelois les paroles de ma mère : sortir de son état! Je ne

leur trouvois point de sens; rien ne m'étoit étranger dans la maison de M. le maréchal d'Olonne : peut-être même je me trouvois chez lui plus à l'aise que chez M. d'Herbelot. Je ne sais quelle simplicité, quelle facilité dans les habitudes de la vie me rendoit la maison de M. le maréchal d'Olonne comme le toit paternel. Hélas! elle alloit bientôt me devenir plus chère encore.

Natalie est restée à Fontainebleau, dit M. le maréchal d'Olonne à mon père; je l'attends ce soir. Vous la trouverez un peu grandie, ajouta-t-il en souriant. Vous rappelez-vous le temps où vous disiez qu'elle ne ressembleroit à nulle autre, et qu'elle plairoit plus que toute autre? elle avoit neuf ans alors. Madame la duchesse de Nevers promettoit dès ce temps-là tout ce qu'elle est devenue depuis, dit mon père. Oui, reprit le maréchal, elle est charmante; mais elle ne veut pas se remarier, et cela me désole. Je vous ai parlé de mes derniers chagrins à ce sujet; rien ne peut vaincre son obstination. Mon père répondit quelques mots, et nous partîmes. Je suis du parti de madame de Nevers, me dit mon père; mariée à douze ans, elle n'a jamais vu qu'à l'autel ce mari, qui, dit-on, méritoit peu une personne aussi accomplie. Il est mort pendant ses voyages. Veuve à vingt ans, libre et charmante, elle peut épouser qui elle voudra; elle a raison de ne pas se presser, de bien choisir et de ne pas se laisser sacrifier une seconde fois à l'ambition. Je me récriai sur ces mariages d'enfants. L'usage les autorise, dit mon père; mais je n'ai jamais pu les approuver.

Ce fut le lendemain de ce jour que je vis pour la première fois madame la duchesse de Nevers! Ah! mon ami! comment vous la peindre? Si elle n'étoit que belle, si elle n'étoit qu'aimable, je trouverois des expressions dignes de cette femme céleste. Mais comment décrire ce qui tout ensemble formoit une séduction irrésistible? Je me sentis troublé en la voyant, j'entrevis mon sort; mais je ne vous dirai pas que je doutai un instant si je l'aimerois : cet ange pénétra mon âme de toute part, et je ne

m'étonnai point de ce qu'elle me faisoit éprouver. Une émotion de bonheur inexprimable s'empara de moi; je sentis s'évanouir l'ennui, le vide, l'inquiétude qui dévoroient mon cœur depuis si longtemps ; j'avois trouvé ce que je cherchois, et j'étois heureux. Ne me parlez ni de ma folie ni de mon imprudence ; je ne défends rien ; je paye de ma vie d'avoir osé l'aimer. Eh bien, je ne m'en repens pas; j'ai au fond de mon âme un trésor de douleur et de délices que je conserverai jusqu'à la mort. Ma destinée m'a séparé d'elle ; je n'étois pas son égal, elle se fût abaissée en se donnant à moi : un souffle de blâme eût terni sa vie; mais du moins je l'ai aimée comme nul autre que moi ne pouvoit l'aimer, et je mourrai pour elle, puisque rien ne m'engage plus à vivre.

Cette première journée que je passai avec elle, et qui devoit être suivie de tant d'autres, a laissé comme une trace lumineuse dans mon souvenir. Elle s'occupa de mon père avec la grâce qu'elle met à tout ; elle vouloit lui prouver qu'elle se souvenoit de ce qu'il lui avoit autrefois enseigné ; elle répétoit les graves leçons de mon père, et le choix de ses expressions sembloit en faire des pensées nouvelles. Mon père le remarqua, et parla du charme que les mots ajoutent aux idées. Tout a été dit, assuroit mon père ; mais la manière de dire est inépuisable. Madame de Nevers se mêloit à cette conversation. Je me souviens qu'elle dit qu'elle étoit née défiante, et qu'elle ne croyoit que l'accent et la physionomie de ceux qui lui parloient. Elle me regarda en disant ces mots ; je me sentis rougir, elle sourit ; peut-être vit-elle en ce moment en moi la preuve de la vérité de sa remarque.

Depuis ce jour, je retournai chaque jour à l'hôtel d'Olonne. Habituellement peu confiant, je n'eus pas à dissimuler : l'idée que je pusse aimer madame de Nevers étoit si loin de mon père, qu'il n'eut pas le moindre soupçon ; il croyoit que je me plaisois chez M. le maréchal d'Olonne, où se réunissoit la société la plus

spirituelle de Paris, et il s'en réjouissoit. Mon père assurément ne manquoit ni de sagacité ni de finesse d'observation ; mais il avoit passé l'âge des passions, il n'avoit jamais eu d'imagination, et le respect des convenances régnoit en lui à l'égal de la religion, de la morale et de l'honneur ; je sentois aussi quel seroit le ridicule de paroître occupé de madame de Nevers, et je renfermois au fond de mon âme une passion, qui prenoit chaque jour de nouvelles forces.

Je ne sais si d'autres femmes sont plus belles que madame de Nevers ; mais je n'ai vu qu'à elle cette réunion complète de tout ce qui plaît. La finesse de l'esprit, et la simplicité du cœur ; la dignité du maintien, et la bienveillance des manières : partout la première, elle n'inspiroit point l'envie ; elle avoit cette supériorité que personne ne conteste, qui semble servir d'appui, et exclut la rivalité. Les fées sembloient l'avoir douée de tous les talents et de tous les charmes. Sa voix venoit jusqu'au fond de mon âme y porter je ne sais quelles délices qui m'étoient inconnues. Ah ! mon ami, qu'importe la vie, quand on a senti ce qu'elle m'a fait éprouver ? Quelle longue carrière pourroit me rendre le bonheur d'un tel amour !

Il convenoit à ma position dans le monde de me mêler peu de la conversation. M. le maréchal d'Olonne, par bonté pour mon père, me reprochoit quelquefois le silence que je préférois garder, et je ne résistois pas toujours à montrer devant madame de Nevers que j'avois une âme, et que j'étois peut-être digne de comprendre la sienne ; mais habituellement c'est elle que j'aimois à entendre : je l'écoutois avec délices ; je devinois ce qu'elle alloit dire ; ma pensée achevoit la sienne ; je voyois se réfléchir sur son front l'impression que je recevois moi-même, et cependant elle m'étoit toujours nouvelle, quoique je la devinasse toujours.

Un des rapports les plus doux que la société puisse créer, c'est la certitude qu'on est ainsi deviné. Je ne tardai pas à

m'apercevoir que madame de Nevers sentoit que rien n'étoit perdu pour moi de tout ce qu'elle disoit. Elle m'adressoit rarement la parole; mais elle m'adressoit presque toujours la conversation. Je voyois qu'elle évitoit de la laisser tomber sur des sujets qui m'étoit étrangers, sur un monde que je ne connoissois pas; elle parloit littérature, elle parloit quelquefois de la France, de Lyon, de l'Auvergne; elle me questionnoit sur nos montagnes, et sur la vérité des descriptions de d'Urfé. Je ne sais pourquoi il m'étoit pénible qu'elle s'occupât ainsi de moi. Les jeunes gens qui l'entouroient étoient aussi d'une extrême politesse, et j'en étois involontairement blessé; j'aurois voulu qu'ils fussent moins polis, ou qu'il me fût permis de l'être davantage. Une espèce de souffrance sans nom s'emparoit de moi, dès que je me voyois l'objet de l'attention. J'aurois voulu qu'on me laissât seul, dans mon silence, entendre et admirer madame de Nevers.

Parmi les jeunes gens qui lui rendoient des soins, et qui venoient assidûment à l'hôtel d'Olonne, il y en avoit deux qui fixoient plus particulièrement mon attention : le duc de L... et le prince d'Enrichemont. Ce dernier étoit de la maison de Béthune et descendoit du grand Sully; il possédoit une fortune immense, une bonne réputation, et je savois que M. le maréchal d'Olonne désiroit qu'il épousât sa fille. Je ne sais ce qu'on pouvoit reprendre dans le prince d'Enrichemont, mais je ne vois pas non plus qu'il y eût rien à admirer. J'avois appris un mot nouveau depuis que j'étois dans le monde, et je vais m'en servir pour lui : Ses formes étoient parfaites. Jamais il ne disoit rien qui ne fût convenable et agréablement tourné; mais aussi jamais rien d'involontaire ne trahissoit qu'il eût dans l'âme autre chose que ce que l'éducation et l'usage du monde y avoient mis. Cet acquis étoit fort étendu, et comprenoit tout ce qu'on ne croiroit pas de son ressort. Le prince d'Enrichemont ne se seroit jamais trompé sur le jugement qu'il

falloit porter d'une belle action ou d'une grande faute; mais jusqu'à son admiration, tout étoit factice; il savoit les sentiments, il ne les éprouvoit pas; et l'on restoit froid devant sa passion et sérieux devant sa plaisanterie, parce que la vérité seule touche, et que le cœur méconnoît tout pouvoir qui n'émane pas de lui.

Je préférois le duc de L..., quoiqu'il eût mille défauts. Inconsidéré, moqueur, léger dans ses propos, imprudent dans ses plaisanteries, il aimoit pourtant ce qui étoit bien, et sa physionomie exprimoit avec fidélité les impressions qu'il recevoit; mobile à l'excès, elles n'étoient pas de longue durée, mais enfin il avoit une âme, et c'étoit assez pour comprendre celle des autres. On auroit cru qu'il prenoit la vie pour un jour e fête, tant il se livroit à ses plaisirs; toujours en mouvement, il mettoit autant de prix à la rapidité de ses courses que s'il eût eu les affaires les plus importantes; il arrivoit toujours trop tard, et cependant il n'avoit jamais mis que cinquante minutes pour venir de Versailles; il entroit sa montre à la main, en racontant une histoire ridicule, ou je ne sais quelle folie qui faisoit rire tout le monde. Généreux, magnifique, le duc de L... méprisoit l'argent et la vie; et quoiqu'il prodiguât l'un et l'autre d'une manière souvent indigne du prix du sacrifice, j'avoue à ma honte que j'étois séduit par cette sorte de dédain de ce que les hommes prisent le plus. Il y a de la grâce dans un homme à ne reconnoître aucun obstacle; et quand on expose gaiement sa vie dans une course de chevaux, ou qu'on risque sa fortune sur une carte, il est difficile de croire qu'on n'exposeroit pas l'un et l'autre avec encore plus de plaisir dans une occasion sérieuse. L'élégance du duc de L... me convenoit donc beaucoup plus que les manières, un peu compassées, du prince d'Enrichemont; mais je n'avois qu'à me louer de tous deux. Les bontés de M. le maréchal d'Olonne m'avoient établi dans sa société de la manière qui pouvoit le moins me faire

sentir l'infériorité de la place que j'y occupois. Je n'avois presque pas senti cette infériorité dans les premiers jours; maintenant elle commençoit à peser sur moi : je me défendois par le raisonnement; mais le souvenir de madame de Nevers étoit encore un meilleur préservatif. Il m'étoit bien facile de m'oublier quand je pensois à elle, et j'y pensois à chaque instant.

Un jour, on avoit parlé longtemps dans le salon du dévouement de madame de B..., qui s'étoit enfermée avec son amie intime, madame d'Anville, malade et mourante de la petite-vérole. Tout le monde avoit loué cette action, et l'on avoit cité plusieurs amitiés de jeunes femmes dignes d'être comparées à celle-là. J'étois debout devant la cheminée, et près du fauteuil de madame de Nevers. Je ne vous vois point d'amie intime? lui dis-je. J'en ai une qui m'est bien chère, me répondit-elle, c'est la sœur du duc de L.... Nous sommes liées depuis l'enfance; mais je crains que nous ne soyons séparées pour bien longtemps; le marquis de C... son mari est ministre en Hollande, et elle est à la Haye depuis six mois. Ressemble-t-elle à son frère? demandai-je. Pas du tout, reprit madame de Nevers; elle est aussi calme qu'il est étourdi. C'est un grand chagrin pour moi que son absence, dit madame de Nevers. Personne ne m'est si nécessaire que madame de C..., elle est ma raison, je ne me suis jamais mise en peine d'en avoir d'autre, et, à présent que je suis seule, je ne sais plus me décider à rien. Je ne vous aurois jamais cru cette indécision dans le caractère, lui dis-je. Ah! reprit-elle, il est si facile de cacher ses défauts dans le monde! Chacun met à peu près le même habit, et ceux qui passent n'ont pas le temps de voir que les visages sont différents. Je rends grâces au ciel d'avoir été élevé comme un sauvage, repris-je; cela me préserve de voir le monde dans cette ennuyeuse uniformité; je suis frappé au contraire de ce que personne ne se ressemble. C'est, dit-elle, que vous avez le temps d'y regarder; mais quand on vient de Versailles en cinquante

minutes, comment voulez-vous qu'on puisse voir autre chose que la superficie des objets? Mais quand c'est vous qu'on voit, lui dis-je, on devroit s'arrêter en chemin. Voilà de la galanterie, dit-elle. Ah! m'écriai-je, vous savez bien le contraire! Elle ne répondit rien, et se mit à causer avec d'autres personnes. Je fus ému toute la soirée du souvenir de ce que j'avois dit; il me sembloit que tout le monde alloit me deviner.

Le lendemain, mon père se trouva un peu souffrant; nous devions dîner à l'hôtel d'Olonne, et, pour ne pas me priver d'un plaisir, il fit un effort sur lui-même et sortit. Jamais son esprit ne parut si libre et si brillant que ce jour-là. Plusieurs étrangers qui se trouvoient à ce dîner témoignèrent hautement leur admiration, et je les entendis qui disoient entre eux qu'un tel homme occuperoit en Angleterre les premières places. La conversation se prolongea longtemps, enfin la société se dispersa; mon père resta le dernier, et, en lui disant adieu, M. le maréchal d'Olonne lui fit promettre de revenir le lendemain. Le lendemain! grand Dieu! il n'y en avoit plus pour lui. En traversant le vestibule, mon père me dit : Je sens que je me trouve mal. Il s'appuya sur moi et s'évanouit. Les domestiques accoururent; les uns allèrent avertir M. le maréchal d'Olonne; les autres transportèrent mon père dans une pièce voisine. On le déposa sur un lit de repos, et là tous les secours lui furent donnés. Madame de Nevers les dirigeoit avec une présence d'esprit admirable. Bientôt, un chirurgien attaché à la maison de M. le maréchal d'Olonne arriva, et, voyant que la connoissance ne revenoit point à mon père, il proposa de le saigner. Nous attendions Tronchin, que madame de Nevers avoit envoyé chercher. Quelle bonté que la sienne! Elle avoit l'air d'un ange descendu du ciel, près de ce lit de douleur; elle essayoit de ranimer les mains glacées de mon père en les réchauffant dans les siennes. Ah! comment la vie ne revenoit-elle pas à cet appel? Hélas! tout étoit inutile. Tronchin arriva, et ne donna

aucune espérance. La saignée ramena un instant la connoissance. Mon père ouvrit les yeux ; il fixa sur moi son regard éteint, et sa physionomie peignit une anxiété douloureuse. M. le maréchal d'Olonne le comprit ; il saisit la main de mon père et la mienne. Mon ami, dit-il, soyez tranquille, Édouard sera mon fils. Les yeux de mon père exprimèrent la reconnoissance ; mais cette vie fugitive disparut bientôt ; il poussa un profond gémissement : il n'étoit plus ! Comment vous peindre l'horreur de ce moment ! je ne le pourrois même pas ; je me jetoi sur le corps de mon père, et je perdis à la fois la connoissance et le sentiment de mon malheur. En revenant à moi, j'étois dans le salon, tout avoit disparu ; je crus sortir d'un songe horrible : mais je vis près de moi madame de Nevers en larmes. M. le maréchal d'Olonne me dit : Mon cher Édouard, il vous reste encore un père. Ce mot me prouva que tout étoit fini. Hélas ! je doutois encore ; mon ami, quelle douleur ! Accablé, anéanti, mes larmes couloient sans diminuer le poids affreux qui m'oppressoit. Nous restâmes longtemps dans le silence ; je leur savois gré de ne pas chercher à me consoler. J'ai perdu l'ami de toute ma vie, dit enfin M. le maréchal d'Olonne. Il vous a dû sa dernière consolation, répondis-je. Édouard, me dit M. le maréchal d'Olonne : de ce jour je remplace celui que vous venez de perdre : vous restez chez moi ; j'ai donné l'ordre qu'on préparât pour vous l'appartement de mon neveu, et j'ai envoyé l'abbé Tercier prévenir M. d'Herbelot de notre malheur. Mon cher Édouard, je ne vous donnerai pas de vulgaires consolations ; mais votre père étoit un chrétien, vous l'êtes vous-même ; un autre monde nous réunira tous. Voyant que je pleurois, il me serra dans ses bras. Mon pauvre enfant, dit-il, je veux vous consoler, et j'aurois besoin de l'être moi-même ! Nous retombâmes dans le silence ; j'aurois voulu remercier M. le maréchal d'Olonne, et je ne pouvois que verser des larmes. Au milieu de ma douleur, je ne sais quel sentiment doux se glissoit pourtant dans mon âme ;

les pleurs que je voyois répandre à madame de Nevers étoient déjà une consolation; je me la reprochois, mais sans pouvoir m'y soustraire.

Dès que je fus seul dans ma chambre, je me jetai à genoux ; je priai pour mon père, ou plutôt je priai mon père. Hélas ! il avoit fourni sa longue carrière de vertu, et je commençois la mienne en ne voyant devant moi que des orages. Je fuyois ses sages conseils quand il vivoit, me disois-je, et que deviendrai-je maintenant que je n'ai plus que moi-même pour guide et pour juge de mes actions ? Je lui cachois les folies de mon cœur; mais il étoit là pour me sauver ; il étoit ma force, ma raison, ma persévérance ; j'ai tout perdu avec lui. Que ferai-je dans le monde sans son appui, sans le respect qu'il inspiroit ? Je ne suis rien, je n'étois quelque chose que par lui ; il a disparu, et je reste seul comme une branche détachée de l'arbre et emportée par les vents. Mes larmes recommencèrent ; je repassai les souvenirs de mon enfance; je pleurai de nouveau ma mère, car toutes les douleurs se tiennent, et la dernière réveille toutes les autres ! Plongé dans mes tristes pensées, je restai longtemps immobile, et dans l'espèce d'abattement qui suit les grandes douleurs ; il me sembloit que j'avois perdu la faculté de penser et de sentir ; enfin, je levai les yeux par hasard, et j'aperçus un portrait de madame de Nevers; indigne fils ! en le contemplant je perdis un instant le souvenir de mon père ! Qu'étoit-elle donc pour moi ? Quoi ! déjà, son seul souvenir suspendoit dans mon cœur la plus amère de toutes les peines ! Mon ami, ce sera un sujet éternel de remords pour moi que cette faute dont je vous fais l'aveu ; non, je n'ai point assez senti la douleur de la mort de mon père ! Je mesurois toute l'étendue de la perte que j'avois faite ; je pleurois son exemple, ses vertus ; son souvenir déchiroit mon cœur, et j'aurois donné mille fois ma vie pour racheter quelques jours de la sienne ; mais quand je voyois madame de Nevers, je ne pouvois pas m'empêcher d'être heureux.

Mon père témoignoit par son testament le désir de reposer près de ma mère. Je me décidai à le conduire moi-même à Lyon. L'accomplissement de ce devoir soulageoit un peu mon cœur. Quitter madame de Nevers me sembloit une expiation du bonheur que je trouvois près d'elle malgré moi. Mon père me recommandoit aussi de terminer des affaires relatives à la tutelle des enfants d'un de ses amis; je voulois lui obéir ; je me disois que je reviendrois bientôt, que j'habiterois sous le même toit que madame de Nevers, que je la verrois à toute heure; et mon coupable cœur battoit de joie à de telles pensées!

La veille de mon départ, M. le maréchal d'Olonne alla passer la journée à Versailles; je dînai seul avec madame de Nevers et l'abbé Tercier. Cet abbé demeuroit à l'hôtel d'Olonne depuis cinquante ans; il avoit été attaché à l'éducation du maréchal, et la protection de cette famille lui avoit valu un bénéfice et de l'aisance. Il faisoit les fonctions de chapelain, et étoit un meuble aussi fidèle du salon de l'hôtel d'Olonne que les fauteuils et les ottomanes de tapisseries des Gobelins qui le décoroient. Un attachement si long de la part de cet abbé avoit tellement lié sa vie à l'existence de la maison d'Olonne, qu'il n'avoit d'intérêt, de gloire, de succès et de plaisirs que les siens ; mais c'étoit dans la mesure d'un esprit fort calme, et d'une imagination tempérée par cinquante ans de dépendance. Il avoit un caractère fort facile : il étoit toujours prêt à jouer aux échecs, ou au trictrac, ou à dévider les écheveaux de soie de madame de Nevers ; et pourvu qu'il eût bien dîné, il ne cherchoit querelle à personne. La veille donc du jour où je devois partir, voyant que madame de Nevers ne vouloit faire usage d'aucun de ses petits talents, l'abbé s'établit après dîner dans une grande bergère auprès du feu, et s'endormit bientôt profondément. Je restai ainsi presque tête à tête avec celle qui m'étoit déjà si chère. J'aurois dû être heureux, et cependant un embarras indéfinissable vint me saisir, quand je me vis ainsi seul avec elle. Je bais-

sai les yeux, et je restai dans le silence. Ce fut elle qui le rompit. A quelle heure partez-vous demain? me demanda-t-elle. A cinq heures, répondis-je; si je commençois ici la journée, je ne saurois plus comment partir. Et quand reviendrez-vous? dit-elle encore. Il faut que j'exécute les volontés de mon père, répondis-je; mais je crois que cela ne peut durer plus de quinze jours, et ces jours seront si longs que le temps ne me manquera pas pour les affaires. Irez-vous en Forez? demanda-t-elle. Je le crois; je compte revenir par là, mais sans m'y arrêter. Ne désirez-vous donc pas revoir ce lieu? me dit-elle; on aime tant ceux où l'on a passé son enfance! Je ne sais ce qui m'est arrivé, lui dis-je, mais il me semble que je n'ai plus de souvenirs. Tâchez de les retrouver pour moi, dit-elle. Ne voulez-vous pas me raconter l'histoire de votre enfance et de votre jeunesse? A présent que vous êtes le fils de mon père, je ne dois plus rien ignorer de vous. J'ai tout oublié, lui dis-je; il me semble que je n'ai commencé à vivre que depuis deux mois. Elle se tut un instant; puis elle me demanda si le monde avoit donc si vite effacé le passé de ma mémoire. Ah! m'écriai-je, ce n'est pas le monde! Elle continua : Je ne suis pas comme vous, dit-elle; j'ai été élevée jusqu'à l'âge de sept ans chez ma grand'mère, à Faverange, dans un vieux château, au fond du Limousin, et je me le rappelle jusque dans ses moindres détails, quoique je fusse si jeune : je vois encore la vieille futaie de châtaigniers, et ces grandes salles gothiques boisées de chêne et ornées de trophées d'armes, comme au temps de la chevalerie. Je trouve qu'on aime les lieux comme des amis, et que leur souvenir se rattache à toutes les impressions qu'on a reçues. Je croyois cela autrefois, lui répondis-je; maintenant je ne sais plus ce que je crois, ni ce que je suis. Elle rougit, puis elle me dit : Cherchez dans votre mémoire, peut-être trouverez-vous les faits, si vous avez oublié les sentiments qu'ils excitoient dans votre âme. Si vous voulez que je pense quelquefois à vous quand vous serez parti, il faut bien

que je sache où vous prendre, et que je n'ignore pas comme à présent tout le passé de votre vie.

J'essayai de lui raconter mon enfance, et tout ce que contient le commencement de ce cahier; elle m'écoutoit avec attention, et je vis une larme dans ses yeux, quand je lui dis quelle révolution avoit produite en moi l'accident de ce pauvre enfant dont j'avois sauvé la vie. Je m'aperçus que mes souvenirs n'étoient pas si effacés que je le croyois, et près d'elle je trouvois mille impressions nouvelles d'objets qui jusqu'alors m'avoient été indifférents. Les rêveries de ma jeunesse étoient comme expliquées par le sentiment nouveau que j'éprouvois, et la forme et la vie étoient données à tous ces vagues fantômes de mon imagination.

L'abbé se réveilla comme je finissois le récit des premiers jours de ma jeunesse. Un moment après M. le maréchal d'Olonne arriva. Madame de Nevers et lui me dirent adieu avec bonté. Il me recommanda de hâter tant que je le pourrois la fin de mes affaires, et me dit que, pendant mon abscence, il s'occuperoit de moi. Je ne lui demandai pas d'explication. Madame de Nevers ne me dit rien; elle me regarda, et je crus lire un peu d'intérêt dans ses yeux : mais que je regrettois la fin de notre conversation! Cependant j'étois content de moi : je ne lui ai rien dit, pensois-je, et elle ne peut m'avoir deviné. C'est ainsi que je rassurois mon cœur. L'idée que madame de Nevers pourroit soupçonner ma passion me glaçoit de crainte, et tout mon bonheur à venir me sembloit dépendre du secret que je garderois sur mes sentiments.

J'accomplis le triste devoir que je m'étois imposé, et pendant le voyage je fus un peu moins tourmenté du souvenir de madame de Nevers. L'image de mon père mort effaçoit toutes les autres : l'amour mêle souvent l'idée de la mort à celle du bonheur; mais ce n'est pas la mort dans l'appareil funèbre dont j'étois environné, c'est l'idée de l'éternité, de l'infini, d'une éter-

nelle réunion, que l'amour cherche dans la mort ; il recule devant un cercueil solitaire.

A Lyon, je retrouvai les bords du Rhône et mes rêveries, et madame de Nevers régna dans mon cœur plus que jamais. J'étois loin d'elle, je ne risquois pas de me trahir, et je n'opposai aucune résistance à la passion qui venoit de nouveau s'emparer de toute mon âme. Cette passion prit la teinte de mon caractère. Livré à mon unique pensée, absorbé par un seul souvenir, je vivois encore une fois dans un monde créé par moi-même, et bien différent du véritable ; je voyois madame de Nevers, j'entendois sa voix, son regard me faisoit tressaillir ; je respirois le parfum de ses beaux cheveux. Ému, attendri, je versois des larmes de plaisir pour des joies imaginaires. Assis sur une pierre au coin d'un bois, ou seul dans ma chambre, je consumois ainsi des jours inutiles. Incapable d'aucune étude et d'aucune affaire, c'étoit l'occupation qui me dérangeoit ; et malgré que je susse bien que mon retour à Paris dépendoit de la fin de mes affaires, je ne pouvois prendre sur moi d'en terminer aucune. Je remettois tout au lendemain ; je demandois grâce pour les heures, et les heures étoient toutes données à ce délice ineffable de penser sans contrainte à ce que j'aimois. Quelquefois on entroit dans ma chambre, et on s'étonnoit de me voir impatient et contrarié comme si l'on m'eût interrompu. En apparence, je ne faisois rien ; mais en réalité, j'étois occupé de la seule chose qui m'intéressât dans la vie. Deux mois se passèrent ainsi. Enfin, les affaires dont mon père m'avoit chargé finirent, et je fus libre de quitter Lyon. C'est avec ravissement que je me retrouvai à l'hôtel d'Olonne, mais cette joie ne fut pas de longue durée. J'appris que madame de Nevers partoit dans deux jours pour aller voir à la Haye son amie madame de C. Je ne pus dissimuler ma tristesse, et quelquefois je crus remarquer que madame de Nevers aussi étoit triste ; mais elle ne me parloit presque pas, ses manières étoient sérieuses ; je la trouvois froide, je

ne la reconnoissois plus, et ne pouvant deviner la cause de ce changement, j'en étois au désespoir.

Après son départ, je restai livré à une profonde tristesse. Mes rêveries n'étoient plus comme à Lyon mon occupation chérie ; je sortois, je cherchois le monde pour y échapper. L'idée que j'avois déplu à madame de Nevers, et l'impossibilité de deviner comment j'étois coupable, faisoient de mes pensées un tourment continuel. M. le maréchal d'Olonne attribuoit à la mort de mon père l'abattement où il me voyoit plongé. Notre malheur a fait une cruelle impression sur Natalie, me dit un jour M. le maréchal d'Olonne ; elle ne s'en est point remise ; elle n'a pas cessé d'être triste et souffrante depuis ce temps-là. Le voyage, j'espère, lui fera du bien ; la Hollande est charmante au printemps, madame de C. la promènera, et des objets nouveaux la distrairont.

Ce peu de mots de M. le maréchal d'Olonne me jeta dans une nouvelle anxiété. Quoi ! c'étoit depuis la mort de mon père que madame de Nevers étoit triste ! Mais qu'étoit-il arrivé ? qu'avois-je fait ? Elle étoit changée pour moi. Voilà ce dont j'étois trop sûr, et ce qui me désespéroit.

M. le maréchal d'Olonne avec sa bonté accoutumée s'occupoit de me distraire. Il vouloit que j'allasse au spectacle, et que je visse tout ce qu'il croyoit digne d'intérêt ou de curiosité. Il me questionnoit sur ce que j'avois vu, causoit avec moi comme l'auroit fait mon père ; et pour m'encourager à la confiance, il me disoit que ces conversations l'amusoient, et que mes impressions rajeunissoient les siennes. M. le maréchal d'Olonne quoiqu'il ne fût point ministre, avoït cependant beaucoup d'affaires. Ami intime du duc d'A., il passoit pour avoir plus de crédit qu'en réalité il ne s'étoit soucié d'en acquérir ; mais les grandes places qu'il occupoient lui donnoit le pouvoir de rendre d'importants services. Toute la Guienne, dont il étoit gouverneur, affluoit chez lui. Pendant la plus grande partie de la matinée, il

recevoit beaucoup de monde. Quatre fois par semaine il s'occupoit de sa correspondance qui étoit fort étendue : il avoit deux secrétaires qui travailloient dans un de ses cabinets ; mais il me demandoit souvent de rester dans celui où il écrivoit lui-même. Il me parloit des affaires qui l'occupoient avec une entière confiance. Il me faisoit quelquefois écrire un mémoire sur une chose secrète, ou des notes relatives aux affaires qu'il m'avoit confiées, et dont il ne vouloit pas que personne eût connoissance. J'aurois été bien ingrat, si je n'eusse été touché et flatté d'une telle préférence. Je devois à mon père les bontés de M. le maréchal d'Olonne ; mais ce n'étoit pas une raison pour en être moins reconnoissant. Je cherchois à me montrer digne de la confiance dont je recevois tant de marques, et M. le maréchal d'Olonne me disoit quelquefois, avec un accent qui me rappeloit mon père, qu'il étoit content de moi.

Il est singulièrement doux de se sentir à son aise avec des personnes qui vous sont supérieures. On n'y est point, si l'on éprouve le sentiment de son infériorité ; on n'y est pas non plus en apercevant qu'on l'a perdu : mais on y est, si elles vous le font oublier. M. le maréchal d'Olonne possédoit ce don touchant de la bienveillance et de la bonté. Il inspiroit toujours la vénération, et jamais la crainte. Il avoit cette sorte de sécurité sur ce qui nous est dû qui permet une indulgence sans bornes. Il savoit bien qu'on n'en abuseroit pas, et que le respect pour lui étoit un sentiment auquel on n'avoit jamais besoin de penser. Je sentois mon attachement pour lui croître chaque jour, et il paroissoit touché du dévouement que je lui montrois.

J'allois quelquefois chez mon oncle M. d'Herbelot, et j'y retrouvois la même gaieté, le même mouvement qui m'avoient tant déplu à mon arrivée à Paris. Mon oncle ne concevoit pas que je fusse heureux dans cet intérieur grave de la famille de M. le maréchal d'Olonne ; et moi, je comparois intérieurement ces deux maisons tellement différentes l'une de l'autre. Quelque chose de

bruyant, de joyeux, faisoit de la vie chez M. d'Herbelot comme un étourdissement perpétuel. Là, on ne vivoit que pour s'amuser, et une journée qui n'étoit pas remplie par le plaisir paroissoit vide ; là, on s'inquiétoit des distractions du jour autant que de ses nécessités, comme si l'on eût craint que le temps qu'on n'occupoit pas de cette manière ne se fût pas écoulé tout seul. Une troupe de complaisants, de commensaux, remplissoient le salon de M. d'Herbelot, et paroissoient partager tous ses goûts : ils exerçoient sur lui un empire auquel je ne pouvois m'habituer ; c'étoit comme un appui que cherchoit sa foiblesse. On auroit dit qu'il n'étoit jamais sûr de rien sur sa propre foi ; il lui falloit le témoignage des autres. Toutes les phrases de M. d'Herbelot commençoient par ces mots : Luceval et Bertheney trouvent, Luceval et Bertheney disent ; et *Luceval et Bertheney* précipitoient mon oncle dans toutes les folies et les ridicules d'un luxe ruineux, et d'une vie pleine de désordres et d'erreurs. Dans cette maison, toutes les frivolités étoient traitées sérieusement, et toutes les choses sérieuses l'étoient avec légèreté. Il sembloit qu'on voulût jouir à tout moment de cette fortune récente, et de tous les plaisirs qu'elle peut donner, comme un avare touche son trésor pour s'assurer qu'il est là.

Chez M. le maréchal d'Olonne, au contraire, cette possession des honneurs et de la fortune étoit si ancienne qu'il n'y pensoit plus. Il n'étoit jamais occupé d'en jouir ; mais il l'étoit souvent de remplir les obligations qu'elle impose. Des assidus, des commensaux, remplissoient aussi très-souvent le salon de l'hôtel d'Olonne ; mais c'étoient des parents pauvres, un neveu officier de marine, venant à Paris demander le prix de ses services ; c'étoit un vieux militaire couvert de blessures, et réclamant la croix de Saint-Louis ; c'étoient d'anciens aides de camp du maréchal ; c'étoit un voisin de ses terres ; c'étoit, hélas ! le fils d'un ancien ami. Il y avoit une bonne raison à donner pour la présence de chacun d'eux. On pouvoit dire pourquoi ils

étoient là; et il y avoit une sorte de paternité dans cette protection bienveillante autour de laquelle ils venoient tous se ranger.

Les hommes distingués par l'esprit et le talent étoient tous accueillis chez M. le maréchal d'Olonne, et ils y valoient tout ce qu'ils pouvoient valoir; car le bon goût qui régnoit dans cette maison gagnoit même ceux à qui il n'auroit pas été naturel : mais il faut pour cela que le maître en soit le modèle, et c'est ce qu'étoit M. le maréchal d'Olonne.

Je ne crois pas que le bon goût soit une chose si superficielle qu'on le pense en général : tant de choses concourent à le former; la délicatesse de l'esprit, celle des sentiments; l'habitude des convenances, un certain tact qui donne la mesure de tout sans avoir besoin d'y penser; et il y a aussi des choses de position dans le goût et le ton qui exercent un tel empire; il faut une grande naissance, une grande fortune; de l'élégance, de la magnificence dans les habitudes de la vie : il faut enfin être supérieur à sa situation par son âme et ses sentiments; car on n'est à son aise dans les prospérités de la vie que quand on s'est placé plus haut qu'elles. M. le maréchal d'Olonne et madame de Nevers pouvoient être atteints par le malheur sans être abaissés par lui; car l'âme du moins ne déchoit point, et son rang est invariable.

On attendoit madame de Nevers de jour en jour, et mon cœur palpitoit de joie en pensant que j'allois la revoir. Loin d'elle, je ne pouvois croire longtemps que je l'eusse offensée; je sentois que je l'aimois avec tant de désintéressement; j'avois tellement la conscience que j'aurois donné ma vie pour lui épargner un moment de peine, que je finissois par ne plus croire qu'elle fût mécontente de moi, à force d'être assuré qu'elle n'avoit pas le droit de l'être; mais son retour me détrompa cruellement!

Dès le même soir, je lui trouvai l'air sérieux et glacé qui

m'avoit tant affligé : à peine me parla-t-elle, et mes yeux ne purent jamais rencontrer les siens. Bientôt il parut que sa manière de vivre même étoit changée ; elle sortoit souvent, et, quand elle restoit à l'hôtel d'Olonne, elle y avoit toujours beaucoup de monde ; elle étoit depuis quinze jours à Paris, et je n'avois encore pu me trouver un instant seul avec elle. Un soir après souper on se mit au jeu ; madame de Nevers resta à causer avec une femme qui ne jouoit point. Cette femme, au bout d'un quart d'heure, se leva pour s'en aller, et je me sentis tout ému en pensant que j'allois rester tête à tête avec madame de Nevers. Après avoir reconduit madame de R., madame de Nevers fit quelques pas de mon côté; mais se retournant brusquement, elle se dirigea vers l'autre extrémité du salon, et alla s'asseoir auprès de M. le maréchal d'Olonne, qui jouoit au whist, et dont elle se mit à regarder le jeu. Je fus désespéré. Elle me méprise! pensai-je; elle me dédaigne! Qu'est devenue cette bonté touchante qu'elle montra lorsque je perdis mon père? C'étoit donc seulement au prix de la plus amère des douleurs que je devois sentir la plus douce de toutes les joies ; elle pleuroit avec moi alors ; à présent elle déchire mon cœur, et ne s'en aperçoit même pas. Je pensai pour la première fois qu'elle avoit peut-être pénétré mes sentiments, et qu'elle en étoit blessée. Mais pourquoi le seroit-elle? me disois-je. C'est un culte que je lui rends dans le secret de mon cœur ; je ne prétends à rien, je n'espère rien ; l'adorer c'est ma vie : comment pourrois-je m'empêcher de vivre? J'oubliois que j'avois mortellement redouté qu'elle ne découvrît ma passion, et j'étois si désespéré, que je crois qu'en ce moment je la lui aurois avouée moi-même pour la faire sortir, fût-ce par la colère, de cette froideur et de cette indifférence qui me mettoient au désespoir.

Si j'étois le prince d'Enrichemont, ou le duc de L..., me disois-je, j'oserois m'approcher d'elle ; je la forcerois à s'occuper de moi ; mais dans ma position je dois l'attendre, et puisqu'elle

m'oublie je veux partir. Oui, je la fuirai, je quitterai cette maison; mon père y apportoit trente ans de considération, et une célébrité qui le faisoit rechercher de tout le monde; moi je suis un être obscur, isolé, je n'ai aucun droit par moi-même, et je ne veux pas des bontés qu'on accorde au souvenir d'un autre, même de mon père. Personne aujourd'hui ne s'intéresse à moi; je suis libre, je la fuirai, j'irai au bout du monde avec son souvenir; le souvenir de ce qu'elle étoit il y a six mois! Livré à ces pensées douloureuses, je me rappelois les rêveries de ma jeunesse, de ce temps où je n'étois l'inférieur de personne. Entouré de mes égaux, pensai-je, je n'avois pas besoin de soumettre mon instinct à l'examen de ma raison; j'étois bien sûr de n'être pas *inconvenable*, ce mot créé pour désigner des torts qui n'en sont pas. Ah! ce malaise affreux que j'éprouve, je ne le sentois pas avec mes pauvres parents; mais je ne le sentois pas non plus il y a six mois, quand madame de Nevers me regardoit avec douceur, quand elle me faisoit raconter ma vie, et qu'elle me disoit que j'étois le fils de son père. Avec elle, je retrouverois tout ce qui me manque. Qu'ai-je donc fait? en quoi l'ai-je offensée?

Le jeu étoit fini; M. le maréchal d'Olonne s'approcha de moi, et me dit : Certainement, Édouard, vous n'êtes pas bien; depuis quelques jours vous êtes fort changé, et ce soir vous avez l'air tout à fait malade. Je l'assurai que je me portois bien, et je regardai madame de Nevers; elle venoit de se retourner pour parler à quelqu'un. Si j'eusse pu croire qu'elle savoit que je souffrois pour elle, j'aurois été moins malheureux. Les jours suivants, je crus remarquer un peu plus de bonté dans ses regards, un peu moins de sérieux dans ses manières; mais elle sortoit toujours presque tous les soirs, et, quand je la voyois partir à neuf heures, belle, parée, charmante, pour aller dans ces fêtes où je ne pouvois la suivre, j'éprouvois des tourments inexprimables; je la voyois entourée, admirée; je la voyois

gaie, heureuse, paisible, et je dévorois en silence mon humiliation et ma douleur.

Il étoit question depuis quelque temps d'un grand bal chez M. le prince de L., et l'on vint tourmenter madame de Nevers pour la mettre d'un quadrille russe, que la princesse vouloit qu'on dansât chez elle, et où elle devoit danser elle-même. Les costumes étoient élégants, et prêtoient fort à la magnificence; on arrangea le quadrille; il se composoit de huit jeunes femmes toutes charmantes; et d'autant de jeunes gens, parmi lesquels étoient le prince d'Enrichemont et le duc de L. Ce dernier fut le danseur de madame de Nevers, au grand déplaisir du prince d'Enrichemont. Pendant quinze jours, ce quadrille devint l'unique occupation de l'hôtel d'Olonne; Gardel venoit le faire répéter tous les matins; les ouvriers de tout genre employés pour le costume prenoient les ordres; on assortissoit des pierreries; on choisissoit des modèles; on consultoit des voyageurs pour s'assurer de la vérité des descriptions, et ne pas s'écarter du type national, qu'avant tout on vouloit conserver. Je savois mauvais gré à madame de Nevers de cette frivole occupation; et cependant je ne pouvois me dissimuler que, si j'eusse été à la place du duc de L., je me serois trouvé le plus heureux des hommes. J'avois l'injustice de dire des mots piquants sur la légèreté en général, comme si ces mots eussent pu s'appliquer à madame de Nevers! Des sentiments indignes de moi, et que je n'ose rappeler, se glissoient dans mon cœur. Hélas! il est bien difficile d'être juste dans un rang inférieur de la société; et ce qui nous prime peut difficilement ne pas nous blesser. Madame de Nevers cependant n'étoit pas gaie, et elle se laissoit entraîner à cette fête plutôt qu'elle n'y entraînoit les autres. Elle dit une fois qu'elle étoit lasse de tous ces plaisirs; mais pourtant le jour du quadrille arriva, et madame de Nevers parut dans le salon à huit heures en costume, et accompagnée de deux ou trois personnes, qui alloient

avec elle répéter encore une fois le quadrille chez la princesse avant le bal.

Jamais je n'avois vu madame de Nevers plus ravissante qu'elle ne l'étoit ce soir-là. Cette coiffure de velours noir, brodée de diamants, ne couvroit qu'à demi ses beaux cheveux blonds ; un grand voile brodé d'or et très-léger surmontoit cette coiffure, et tomboit avec grâce sur son cou et sur ses épaules, qui n'étoient cachée que par lui ; un corset de soie rouge boutonné, et aussi orné de diamants, dessinoit sa jolie taille ; ses manches blanches étoient retenues par des bracelets de pierreries, et sa jupe courte laissoit voir un pied charmant, à peine pressé dans une petite chaussure en brodequin, de soie aussi, et lacée d'or ; enfin, rien ne peut peindre la grâce de madame de Nevers dans cet habit étranger, qui sembloit fait exprès pour le caractère de sa figure et la proportion de sa taille. Je me sentis troublé en la voyant ; une palpitation me saisit ; je fus obligé de m'appuyer contre une chaise ; je crois qu'elle le remarqua. Elle me regarda avec douceur. Depuis si longtemps je cherchois ce regard, qu'il ne fit qu'ajouter à mon émotion. N'allez-vous pas au spectacle? me demanda-t-elle. Non, lui dis-je, ma soirée est finie. Mais cependant, reprit-elle, il n'est pas encore huit heures ? N'allez-vous pas sortir ! répondis-je. Elle soupira ; puis me regardant tristement : J'aimerois mieux rester, dit-elle. On l'appela, elle partit. Mais, grand Dieu ! quel changement s'étoit fait autour de moi ! J'aimerois mieux rester ! Ces mots si simples avoient bouleversé toute mon âme ! J'aimerois mieux rester ! Elle me l'avoit dit, je l'avois entendu ; elle avoit soupiré, et son regard disoit plus encore ! Elle aimeroit mieux rester ! rester pour moi ! O ciel ! cette idée contenoit trop de bonheur ; je ne pouvois la soutenir ; je m'enfuis dans la bibliothèque ; je tombai sur une chaise. Quelques larmes soulagèrent mon cœur. Rester pour moi ! répétai-je ; j'entendois sa voix, son soupir, je voyois son regard, il pénétroit mon âme, et je ne pouvois suffire à tout ce que j'é-

prouvois à la fois de sensations délicieuses. Ah! qu'elles étoient loin les humiliations de mon amour-propre! que tout cela me paroissoit en ce moment petit et misérable! Je ne concevois pas que j'eusse jamais été malheureux. Quoi! elle auroit pitié de moi! Je n'osois dire: Quoi! elle m'aimeroit! Je doutois, je voulois douter! mon cœur n'avoit pas la force de soutenir cette joie! Je la tempérois, comme on ferme les yeux à l'éclat d'un beau soleil; je ne pouvois la supporter tout entière. Madame de Nevers se tenoit souvent le matin dans cette même bibliothèque où je m'étois réfugié. Je trouvai sur la table un de ses gants; je le saisis avec transport; je le couvris de baisers; je l'inondai de larmes. Mais bientôt je m'indignai contre moi-même d'oser profaner son image par mes coupables pensées; je lui demandois pardon de la trop aimer. Qu'elle me permette seulement de souffrir pour elle! me disois-je; je sais bien que je ne puis prétendre au bonheur. Mais est-il donc possible que ce qu'elle m'a dit ait le sens que mon cœur veut lui prêter? Peut-être que, si elle fût restée un instant de plus, elle auroit tout démenti. C'est ainsi que le doute rentrait dans mon âme avec ma raison; mais bientôt cet accent si doux se faisoit entendre de nouveau au fond de moi-même. Je le retenois, je craignois qu'il ne s'échappât: il étoit ma seule espérance, mon seul bonheur: je le conservois comme une mère serre son enfant dans ses bras!

Ma nuit entière se passa sans sommeil; j'aurois été bien fâché de dormir, et de perdre ainsi le sentiment de mon bonheur. Le lendemain, M. le maréchal d'Olonne me fit demander dans son cabinet; je commençai alors à penser qu'il falloit cacher ce bonheur, qu'il me sembloit que tout le monde alloit deviner: mais je ne pus surmonter mon invincible distraction. Je n'eus pas besoin longtemps de dissimuler pour avoir l'air triste; je revis à dîner madame de Nevers, elle évita mes regards, ne me parla point, sortit de bonne heure, et me laissa au désespoir. Cependant sa sévérité s'adoucit un peu les jours suivants, et je

crus voir qu'elle n'étoit pas insensible à la peine qu'elle me causoit. Je ne pouvois presque pas douter qu'elle ne m'eût deviné ; si j'eusse été sûr de sa pitié, je n'aurois pas été malheureux.

Je n'avois jamais vu danser madame de Nevers, et j'avois un violent désir de la voir, sans en être vu, à une de ces fêtes où je me la représentois si brillante. On pouvoit aller à ces grands bals comme spectateur ; cela s'appeloit aller *en beyeux*. On étoit dans des tribunes, ou sur des gradins, séparés du reste de la société ; on y trouvoit en général des personnes d'un rang inférieur, et qui ne pouvoient aller à la cour. J'étois blessé d'aller là ; et la pensée de madame de Nevers pouvoit seule l'emporter sur la répugnance que j'avois d'exposer ainsi à tous les yeux l'infériorité de ma position. Je ne prétendois à rien, et cependant, me montrer ainsi à côté de mes égaux m'étoit pénible. Je me dis qu'en allant de bonne heure, je me cacherois dans la partie du gradin où je serois le moins en vue, et que dans la foule on ne me remarqueroit peut-être pas. Enfin, le désir de voir madame de Nevers l'emporta sur tout le reste, et je pris un billet pour une fête que donnoit l'ambassadeur d'Angleterre, et où la reine devoit aller. Je me plaçai en effet sur des gradins qu'on avoit construits dans l'embrasure des fenêtres d'un immense salon ; j'avois à côté de moi un rideau, derrière lequel je pouvois me cacher, et j'attendis là madame de Nevers, non sans un sentiment pénible, car tout ce que j'avois prévu arriva, et je ne fus pas plus tôt sur ce gradin que le désespoir me prit d'y être. Le langage que j'entendois autour de moi blessoit mon oreille. Quelque chose de commun, de vulgaire dans les remarques, me choquoit et m'humilioit, comme si j'en eusse été responsable. Cette société momentanée où je me trouvois avec mes égaux m'apprenoit combien je m'étois placé loin d'eux. Je m'irritois aussi de ce que je trouvois en moi cette petitesse de caractère qui me rendoit si sensible à leurs ridicules. Le vrai

mérite dépend-il donc des manières ! me disois-je. Qu'il est indigne à moi de désavouer ainsi au fond de mon âme le rang où je suis placé, et que je tiens de mon père ! N'est-il pas honorable ce rang? qu'ai-je donc à envier ? Madame de Nevers entroit en ce moment. Qu'elle étoit belle et charmante ! Ah ! pensai-je, voilà ce que j'envie ; ce n'est pas le rang pour le rang, c'est qu'il me feroit son égal. O mon Dieu ! huit jours seulement d'un tel bonheur, et puis la mort. Elle s'avança, et elle alloit passer près du gradin sans me voir, lorsque le duc de L. me découvrit au fond de mon rideau, et m'appela en riant. Je descendis au bord du gradin, car je ne voulois pas avoir l'air honteux d'être là. Madame de Nevers s'arrêta, et me dit : Comment ! vous êtes ici ? Oui, lui répondis-je, je n'ai pu résister au désir de vous voir danser ; j'en suis puni, car j'espérois que vous ne me verriez pas. Elle s'assit sur la banquette qui étoit devant le gradin, et je continuai à causer avec elle. Nous n'étions séparés que par la barrière qui isoloit les spectateurs de la société : triste emblème de celle qui nous séparoit pour toujours ! L'ambassadeur vint parler à madame de Nevers, et lui demanda qui j'étois. C'est le fils de M. G., avec lequel je me rappelle que vous avez dîné chez mon père, il y a environ un an, lui répondit-elle. Je n'ai jamais rencontré un homme d'un esprit plus distingué, dit l'ambassadeur. Et s'adressant à moi : Je fais un reproche à madame de Nevers, dit-il, de ne m'avoir pas procuré le plaisir de vous inviter plus tôt ; quittez, je vous prie, cette mauvaise banquette, et venez avec nous. Je fis le tour du gradin, et l'ambassadeur continuant : La profession d'avocat est une des plus honorées en Angleterre, dit-il ; elle mène à tout. Le grand chancelier actuel, lord D., a commencé par être un simple avocat, et il est aujourd'hui au premier rang dans notre pays. Le fils de lord D. a épousé une personne que vous connoissez, madame, ajouta l'ambassadeur en s'adressant à madame de Nevers ; c'est lady Sarah Benmore, la fille aînée du duc de Sunderland. Vous

souvenez-vous que nous trouvions qu'elle vous ressembloit? L'ambassadeur s'éloigna. Comme vous êtes pâle! qu'avez-vous? me dit madame de Nevers. Je l'emmène, dit le duc de L. sans l'entendre; je veux lui montrer le bal, et d'ailleurs vous allez danser. Le prince d'Enrichemont vint chercher madame de Nevers, et j'allai avec le duc de L. dans la galerie, où la foule s'étoit portée, parce que la reine y étoit. Le duc de L., toujours d'un bon naturel, étoit charmé de me voir au bal; il me nommoit tout le monde, et se moquoit de la moitié de ceux qu'il me nommoit. J'étois inquiet, mal à l'aise; l'idée qu'on pouvoit s'étonner de me voir là m'ôtoit tout le plaisir d'y être. Le duc de L. s'arrêta pour parler à quelqu'un; je m'échappai, je retournai dans le salon où dansoit madame de Nevers, et je m'assis sur la banquette qu'elle venoit de quitter. Ah! ce n'est pas au bal que je pensois! je croyois encore entendre toutes les paroles de l'ambassadeur; que j'aimois ce pays où toutes les carrières étoient ouvertes au mérite! où l'impossible ne s'élevoit jamais devant le talent! où l'on ne disoit jamais: Vous n'irez que jusque-là! Émulation, courage, persévérance, tout est détruit par l'impossible, cet abîme qui sépare du but, et qui ne sera jamais comblé! Et ici l'autorité est nulle comme le talent; la puissance elle-même ne sauroit franchir cet obstacle, et cet obstacle, c'est ce nom révéré, ce nom sans tache, ce nom de mon père dont j'ai la lâcheté de rougir! Je m'indignai contre moi-même, et, m'accusant de ce sentiment comme d'un crime, je restai absorbé dans mille réflexions douloureuses. En levant les yeux, je vis madame de Nevers auprès de moi. Vous étiez bien loin d'ici, me dit-elle. Oui, lui répondis-je, je veux aller en Angleterre, dans ce pays où rien n'est impossible. Ah! dit-elle, j'étois bien sûre que vous pensiez à cela! Mais ne dansez-vous pas? me demanda-t-elle. Je crains que cela ne soit inconvenable, lui dis-je. Pourquoi donc? reprit-elle; puisque vous êtes invité, vous pouvez danser, et je ne vois pas ce qui vous en

empêcheroit. Et qui inviterez-vous? ajouta-t-elle en souriant. Je n'ose vous prier, lui dis-je ; je crains qu'on ne trouve déplacé que vous dansiez avec moi. Encore! s'écria-t-elle ; voilà réellement de l'humilité fastueuse. Ah! lui dis-je tristement, je vous prierois en Angleterre. Elle rougit. Il faut que je quitte le monde, ajoutai-je; il n'est pas fait pour moi, j'y souffre, et je m'y sens de plus en plus isolé; je veux suivre ma profession ; j'irai au Palais, personne là ne demandera pourquoi j'y suis ; je mettrai une robe noire, et je plaiderai des causes. Me confierez-vous vos procès? lui demandai-je, je les gagnerai tous. Je voudrois commencer par gagner celui-ci, me dit-elle. Ne voulez-vous donc pas danser avec moi? Je ne pus résister à la tentation ; je pris sa main, sa main que je n'avois jamais touchée ! et nous nous mîmes à une contre danse. Je ne tardai pas à me repentir de ma foiblesse ; il me sembloit que tout le monde nous regardoit. Je croyois lire l'étonnement sur les physionomies, et je passois du délice de la contempler, et d'être si près d'elle, de la tenir presque dans mes bras, à la douleur de penser qu'elle faisoit peut-être pour moi une chose inconvenante, et qu'elle en seroit blâmée. Comme la contre danse alloit finir, M. le maréchal d'Olonne s'approcha de nous, et je vis son visage devenir sérieux et mécontent. Madame de Nevers lui dit quelques mots tout bas, et son expression habituelle de bonté revint sur-le-champ. Il me dit : Je suis bien aise que l'ambassadeur vous ait prié, c'est aimable à lui. Cela voulait dire : Il l'a fait pour m'obliger, et c'est par grâce que vous êtes ici. C'est ainsi que tout me blessoit, et que, jusqu'à cette protection bienveillante, tout portoit un germe de souffrance pour mon âme, et d'humiliation pour mon orgueil.

Je fus poursuivi pendant plusieurs jours après cette fête par les réflexions les plus pénibles, et je me promis bien de ne plus me montrer à un bal. L'infériorité de ma position m'étoit bien moins sensible dans l'intérieur de la maison de M. le maréchal

d'Olonne, ou même au milieu de sa société intime, quoiqu'elle fût composée de grands seigneurs, ou d'hommes célèbres par leur esprit. Mais là du moins on pouvoit valoir quelque chose par soi-même, tandis que dans la foule on n'est distingué que par le nom ou l'habit qu'on porte ; et y aller comme pour y étaler son infériorité me sembloit insupportable, tout en ne pouvant m'empêcher de trouver que cette souffrance étoit une foiblesse. Je pensois à l'Angleterre. Que j'admirois ces institutions qui du moins relèvent l'infériorité par l'espérance ! Quoi ! me disois-je, ce qui est ici une folie sans excuse seroit là le but de la plus noble émulation ; là je pourrois conquérir madame de Nevers ! Sept lieues de distance séparent le bonheur et le désespoir. Qu'elle étoit bonne et généreuse à ce bal ! elle a voulu danser avec moi, pour me relever à mes propres yeux, pour me consoler de tout ce qu'elle sentoit bien qui me blessoit. Mais est-ce d'une femme ? est-ce de celle qu'on aime qu'on devroit recevoir protection et appui ? Dans ce monde factice tout est interverti, ou plutôt c'est ma passion pour elle qui change ainsi les rapports naturels ; elle n'auroit pas *rendu service* au prince d'Enrichemont en le priant à danser. Il prétendoit à ce bonheur ; il avoit droit d'y prétendre, et moi toutes mes prétentions sont déplacées, et mon amour pour elle est ridicule ! J'aurois mieux aimé la mort que cette pensée ; elle s'empara pourtant de moi au point que je mis à fuir madame de Nevers autant d'empressement que j'en avois mis à la chercher ; mais c'étoit sans avoir le courage de me séparer d'elle tout à fait, en quittant comme je l'aurois dû peut-être la maison de M. le maréchal d'Olonne, et en suivant ma profession. Madame de Nevers par un mouvement opposé m'adressoit plus souvent la parole, et cherchoit à dissiper la tristesse où elle me voyoit plongé ; elle sortoit moins le soir ; je la voyois davantage, et peu à peu sa présence adoucissoit l'amertume de mes sentiments.

Quelques jours après le bal de l'ambassadeur d'Angleterre, la

conversation se mit sur les fêtes en général; on parla de celles qui venoient d'avoir lieu, et l'on cita les plus magnifiques et les plus gaies. Gaies! s'écria madame de Nevers; je ne reconnois pas qu'aucune fête soit gaie; j'ai toujours été frappée au contraire qu'on n'y voyoit que des gens tristes, et qui sembloient fuir là quelque grande peine. Qui se seroit douté que madame de Nevers feroit une telle remarque? dit le duc de L. Quand on est jeune, belle, heureuse, comment voit-on autre chose que l'envie qu'on excite, et l'admiration qu'on inspire? Je ne vois rien de tout cela, dit-elle, et j'ai raison. Mais sérieusement, ne trouvez-vous pas comme moi que la foule est toujours triste? Je suis persuadée que la dissipation est née du malheur; le bonheur n'a pas cet air agité. Nous interrogerons les assistants au premier bal, dit en riant le duc de L. Ah! reprit madame de Nevers, si cela se pouvoit, vous seriez peut-être bien étonné de leurs réponses! S'il y a au bal des malheureux, dit le duc de L, ce sont ceux que vous faites, madame. Voici le prince d'Enrichemont, je vais l'appeler, et invoquer son témoignage. Le duc de L. se tiroit toujours de la conversation par des plaisanteries : observer et raisonner étoit une espèce de fatigue dont il étoit incapable; son esprit étoit comme son corps, et avoit besoin de changer de place à tout moment. Je me demandai aussi pourquoi madame de Nevers avoit fait cette réflexion sur les fêtes, et pourquoi depuis six mois elle y avoit passé sa vie. Je n'osois croire ce qui se présentoit à mon esprit, j'aurois été trop heureux.

Les jours suivants, madame de Nevers me parut triste, mais elle ne me fuyoit pas. Un soir elle me dit : Je sais que mon père s'est occupé de vous, et qu'il espère que vous serez placé avantageusement au ministère des affaires étrangères; cela vous donnera des moyens de vous distinguer prompts et sûrs, et cela vous mettra aussi dans un monde agréable. Je tenois à la profession de mon père, lui dis-je, mais il me sera doux de laisser M. le maréchal d'Olonne et vous disposer de ma vie.

Peu de jours après elle me dit : La place est obtenue, mais mon père ne pourra pas longtemps vous y être utile. Les bruits qu'on fait courir sur la disgrâce de M. le duc d'A. sont donc vrais ? lui demandai-je. Ils sont trop vrais, me répondit-elle, et je crois que mon père la partagera. Suivant toute apparence, il sera exilé à Faverange au fond du Limousin, et je l'y accompagnerai. Grand Dieu ! m'écriai-je, et c'est en ce moment que vous me parlez de place? Vous me connoissez donc bien peu, si vous me croyez capable d'accepter une place pour servir vos ennemis? Je n'ai qu'une place au monde, c'est à Faverange, et ma seule ambition c'est d'y être souffert. Je la quittai en disant ces mots, et j'allai, encore tout ému, chez M. le maréchal d'Olonne lui dire tout ce que mon cœur m'inspiroit. Il en fut touché. Il me dit qu'en effet le duc d'A. étoit disgracié, et que, sans avoir partagé ni sa faveur ni sa puissance, il partageroit sa disgrâce. J'ai dû le soutenir dans une question où son honneur étoit compromis, dit-il; je suis tranquille, j'ai fait mon devoir, et la vérité sera connue tôt ou tard. J'accepterai votre dévouement, mon cher Édouard, comme j'aurois accepté celui de votre père; je vous laisserai ici pour quelques jours, vous terminerez des affaires importantes, que sans doute on ne me donnera pas le temps de finir. Restez avec moi, me dit-il, je veux mettre ordre au plus pressé, être prêt, et n'avoir rien à demander, pas même un délai.

L'ordre d'exil arriva dans la soirée, et répandit la douleur et la consternation à l'hôtel d'Olonne. M. le maréchal d'Olonne, avec le plus grand calme, donna des ordres précis, et, en fixant une occupation à chacun, suspendit les plaintes inutiles.

Le duc de L., le prince d'Enrichemont, et les autres amis de la famille, accoururent à l'hôtel d'Olonne au premier bruit de cette disgrâce. M. le maréchal d'Olonne eut toutes les peines du monde à contenir le bouillant intérêt du duc de L., à enchaîner son zèle inconsidéré, et à tempérer la violence de ses discours. Le prince d'Enrichemont, au contraire, toujours dans une me-

sure parfaite, disoit tout ce qu'il falloit dire, et je ne sais comment, en étant si convenable, il trouvoit le moyen de me choquer à tout moment. Quelquefois en écoutant ces phrases si bien tournées, je regardois madame de Nevers, et je voyois sur ses lèvres un léger sourire, qui me prouvoit que le prince d'Enrichemont n'avoit pas auprès d'elle plus de succès qu'auprès de moi. J'eus à cette époque un chagrin sensible. M. d'Herbelot se conduisit envers M. le maréchal d'Olonne de la manière la plus indélicate. Ils avoient eu à traiter ensemble une affaire relative au gouvernement de Guienne, et après des contestations assez vives, mon oncle avoit eu le dessous. Il restoit quelques points en litige ; mon oncle crut le moment favorable pour le succès, il intrigua, et fit décider l'affaire en sa faveur. Je fus blessé au cœur de ce procédé.

Cependant les ballots, les paquets remplirent bientôt les vestibules et les cours de l'hôtel d'Olonne. Quelques chariots partirent en avant avec une partie de la maison, et M. le maréchal d'Olonne et madame de Nevers quittèrent Paris le lendemain, ne voulant être accompagnés que de l'abbé Tercier. Tout Paris étoit venu dans la soirée à l'hôtel d'Olonne ; mais M. le maréchal d'Olonne n'avoit reçu que ses amis. Il dédaignoit cette insulte au pouvoir dont les exemples étoient alors si communs. Il trouvoit plus de dignité dans un respectueux silence. Je l'imite ; mais je ne doute pas qu'à cette époque vous n'ayez entendu parler de l'exil de M. le maréchal d'Olonne comme d'une grande injustice, et d'un abus de pouvoir, fondé sur la plus étrange erreur.

Les affaires de M. le maréchal d'Olonne me retinrent huit jours à Paris. Je partis enfin pour Faverange, et mon cœur battit de joie en songeant que j'allois me trouver presque seul avec celle que j'adorois. Joie coupable! indigne personnalité! J'en ai été cruellement puni, et cependant le souvenir de ces jours orageux que j'ai passés près d'elle sont encore la consolation et le seul soutien de ma vie.

J'arrivai à Faverange dans les premiers jours de mai. Le maréchal d'Olonne se méprit à la joie si vive que je montrai en le revoyant; il m'en sut gré, et je reçus ses éloges avec embarras. S'il eût pu lire au fond de mon cœur, combien je lui aurois paru coupable! Lorsque j'y réfléchis, je ne comprends pas que M. le maréchal d'Olonne n'eût point encore deviné mes sentiments secrets; mais la vieillesse et la jeunesse manquent également de pénétration, l'une ne voit que ses espérances, et l'autre que ses souvenirs.

Faverange étoit ce vieux château où madame de Nevers avoit été élevée, et dont elle m'avoit parlé une fois. Situé à quelques lieues d'Uzerche, sur un rocher, au bord de la Corrèze, sa position étoit ravissante. Un grand parc fort sauvage environnoit le château; la rivière qui baignoit le pied des terrasses fermoit le parc de trois côtés. Une forêt de vieux châtaigniers couvroit un espace considérable, et s'étendoit depuis le sommet du coteau jusqu'au bord de la rivière. Ces arbres vénérables avoient donné leur ombre à plusieurs générations, on appeloit ce lieu la Châtaigneraie. La rivière, les campagnes, les collines bleuâtres qui fermoient l'horizon, tout me plaisoit dans cet aspect; mais tout m'auroit plu dans la disposition actuelle de mon âme. La solitude, la vie que nous menions, l'air de paix, de contentement de madame de Nevers, tout me jetoit dans cet état si doux où le présent suffit, où l'on ne demande rien au passé ni à l'avenir, où l'on voudroit faire durer le temps, retenir l'heure qui s'échappe et le jour qui va finir.

M. le maréchal d'Olonne en arrivant à Faverange avoit établi une régularité dans la manière de vivre qui laissoit du temps pour tout. Il avoit annoncé qu'il recevrait très-peu de monde, et, avec le bon esprit qui lui étoit propre, il s'étoit créé des occupations qui avoient de l'intérêt parce qu'elles avoient un but utile. De grands défrichements, la construction d'une manufacture, celle d'un hospice, occupoient une partie de ses matinées; d'autres heures étoient em-

ployées dans son cabinet à écrire des Mémoires sur quelques parties de sa vie plus consacrées aux affaires publiques. Le soir, tous réunis dans le salon, M. le maréchal d'Olonne animoit l'entretien par ses souvenirs ou ses projets; les gazettes, les lectures, fournissoient aussi à la conversation, et jamais un moment d'humeur ne trahissoit les regrets de l'ambition dans le grand seigneur exilé, ni le dépit dans la victime d'une injustice. Cette simplicité, cette égalité d'âme n'étoient point un effort dans M. le maréchal d'Olonne. Il étoit si naturellement au-dessus de toutes les prospérités et de tous les revers de la fortune, qu'il ne lui en coûtoit rien de les dédaigner, et si la foiblesse humaine, se glissant à son insu dans son cœur, y eût fait entrer un regret de la vanité, il l'auroit raconté naïvement, et s'en seroit moqué le premier. Cette grande bonne foi d'un caractère élevé est un des spectacles les plus satisfaisants que l'homme puisse rencontrer; il console et honore ceux mêmes qui ne sauroient y atteindre.

Je parlois un jour avec admiration à madame de Nevers du caractère de son père. Vous avez, me dit-elle, tout ce qu'il faut pour le comprendre; le monde admire ce qui est bien, mais c'est souvent sans savoir pourquoi; ce qui est doux, c'est de retrouver dans une autre âme tous les éléments de la sienne: et quoi qu'on fasse, dit-elle, ces âmes se rapprochent; on veut en vain les séparer! Ne dites pas cela, lui répondis-je, je vous prouverais trop aisément le contraire. Peut-être ce que vous me diriez fortifieroit mon raisonnement, reprit-elle; mais je ne veux pas le savoir. Elle se rapprocha de l'abbé Tercier, qui étoit sa ressource pour ne pas rester seule avec moi.

Il étoit impossible qu'elle ne vît pas que je l'adorois; quelquefois j'oubliois l'obstacle éternel qui nous séparoit. Dans cette solitude, le bonheur étoit le plus fort. La voir, l'entendre, marcher près d'elle, sentir son bras s'appuyer sur le mien, c'étoient autant de délices auxquelles je m'abandonnois avec

transport. Il faut avoir aimé pour savoir jusqu'où peut aller l'imprévoyance. Il semble que la vie soit concentrée dans un seul point, et que tout le reste ne se présente plus à l'esprit que comme des images effacées. C'est avec effort que l'on appelle sa pensée sur d'autres objets; et dès que l'effort cesse, on rentre dans la nature de la passion, dans l'oubli de tout ce qui n'est pas elle.

Quelquefois je croyois que madame de Nevers n'étoit pas insensible à un sentiment qui ressembloit si peu à ce qu'elle avoit pu inspirer jusqu'alors; mais, par la bizarrerie de ma situation, l'idée d'être aimé, qui auroit dû me combler de joie, me glaçoit de crainte. Je ne mesurois qu'alors la distance qui nous séparoit; je ne sentois qu'alors de combien de manières il étoit impossible que je fusse heureux. Le remords aussi entroit dans mon âme avec l'idée qu'elle pouvoit m'aimer. Jusqu'ici je l'avois adorée en secret, sans but, sans projets, et sachant bien que cette passion ne pouvoit me conduire qu'à ma perte; mais enfin je n'étois responsable à personne du choix que je faisois pour moi-même. Mais si j'étois aimé d'elle, combien je devenois coupable! Quoi! je serois venu chez M. le maréchal d'Olonne, il m'auroit traité comme son fils, et je n'aurois usé de la confiance qui m'admettoit chez lui que pour adorer sa fille, pour m'en faire aimer, pour la précipiter peut-être dans les tourments d'une passion sans espoir! Cette trahison me paroissoit indigne de moi, et l'idée d'être aimé qui m'enivroit ne pouvoit pourtant m'aveugler au point de voir une excuse possible à une telle conduite; mais là encore l'amour étoit le plus fort, il n'effaçoit pas mes remords, mais il m'ôtoit le temps d'y penser. D'ailleurs la certitude d'être aimé étoit bien loin de moi, et le temps s'écouloit comme il passe à vingt-trois ans, avec une passion qui vous possède entièrement.

Un soir la chaleur étoit étouffante; on n'avoit pu sortir de

tout le jour; le soleil venoit de se coucher, et l'on avoit ouvert les fenêtres pour obtenir un peu de fraîcheur. M. le maréchal d'Olonne, l'abbé, et deux hommes d'une petite ville voisine assez instruits, étoient engagés dans une conversation sur l'économie politique; ils agitoient depuis une heure la question du commerce des grains, et cela faisoit une de ces conversations pesantes où l'on parle longuement, où l'on suit un raisonnement, où les arguments s'enchaînent, et où l'attention de ceux qui écoutent est entièrement absorbée; mais rien aussi n'est si favorable à la rêverie de ceux qui n'écoutent pas; ils savent qu'ils ne seront pas interrompus, et qu'on est trop occupé pour songer à eux. Madame de Nevers s'étoit assise dans l'embrasure d'une des fenêtres pour respirer l'air frais du soir; un grand jasmin qui tapissoit le mur de ce côté du château montoit dans la fenêtre, et s'entrelaçoit dans le balcon. Debout, à deux pas derrière elle, je voyois son profil charmant se dessiner sur un ciel d'azur, encore doré par les derniers rayons du couchant; l'air étoit rempli de ces petites particules brillantes qui nagent dans l'atmosphère à la fin d'un jour chaud de l'été; les coteaux, la rivière, la forêt, étoient enveloppés d'une vapeur violette qui n'étoit plus le jour et qui n'étoit pas encore l'obscurité. Une vive émotion s'empara de mon cœur. De temps en temps un souffle d'air arrivoit à moi; il m'apportoit le parfum du jasmin, et ce souffle embaumé sembloit s'exhaler de celle qui m'étoit si chère! Je le respirois avec avidité. La paix de ces campagnes, l'heure, le silence, l'expression de ce doux visage, si fort en harmonie avec ce qui l'entouroit, tout m'enivroit d'amour. Mais bientôt mille réflexions douloureuses se présentèrent à moi. Je l'adore, pensai-je, et je suis pour jamais séparé d'elle! Elle est là; je passe ma vie près d'elle, elle lit dans mon cœur, elle devine mes sentiments, elle les voit peut-être sans colère : eh bien! jamais, jamais, nous ne serons rien l'un à l'autre! La barrière qui nous sépare est insurmon-

table, je ne puis que l'adorer; le mépris la poursuivroit dans mes bras! et cependant nos cœurs sont créés l'un pour l'autre. Et n'est-ce pas là peut-être ce qu'elle a voulu dire l'autre jour? Un mouvement irrésistible me rapprocha d'elle; j'allai m'asseoir sur cette même fenêtre où elle étoit assise, et j'appuyai ma tête sur le balcon. Mon cœur étoit trop plein pour parler. Édouard, me dit-elle, qu'avez-vous? Ne le savez-vous pas? lui dis-je. Elle fut un moment sans répondre; puis elle me dit : Il est vrai, je le sais; mais si vous ne voulez pas m'affliger, ne soyez pas ainsi malheureux. Quand vous souffrez, je souffre avec vous; ne le savez-vous pas aussi? Je devrois être heureux de ce que vous me dites, répondis-je, et cependant je ne le puis. Quoi! dit-elle, si nous passions notre vie comme nous avons passé ces deux mois, vous seriez malheureux? Je n'osai lui dire que oui; je cueillis des fleurs de ces jasmins qui l'entouroient, et qu'on ne distinguoit plus qu'à peine; je les lui donnai, je les lui repris; puis je les couvris de mes baisers et de mes larmes. Bientôt j'entendis qu'elle pleuroit, et je fus au désespoir. Si vous êtes malheureuse, lui dis-je, combien je suis coupable! Dois-je donc vous fuir? Ah! dit-elle, il est trop tard. On apporta des lumières; je m'enfuis du salon; je me trouvois si à plaindre, et pourtant j'étois si heureux, que mon âme étoit entièrement bouleversée.

Je sortis du château, mais sans pouvoir m'en éloigner; j'errois sur les terrasses, je m'appuyois sur ces murs qui renfermoient madame de Nevers, et je m'abandonnois à tous les transports de mon cœur. Être aimé, aimé d'elle! elle me l'avoit presque dit; mais je ne pouvois le croire. Elle a pitié de moi, me disois-je, voilà tout; mais n'est-ce pas assez pour être heureux? Elle n'étoit plus à la fenêtre; je vis de la lumière dans une tour qui formoit l'un des angles du château. Cette lumière venoit d'un cabinet d'étude qui dépendoit de l'appartement de madame de Nevers. Un escalier tournant, pratiqué dans une

tourelle, conduisoit de la terrasse à ce cabinet. La porte étoit ouverte, je m'en rapprochai involontairement; mais à peine eus-je franchi les premières marches que je m'arrêtai tout à coup. Que vais-je faire? pensai-je; lui déplaire peut-être, l'irriter! Je m'assis sur les marches; mais bientôt, entraîné par ma foiblesse, je montai plus haut. Je n'entrerai pas, me disois-je; je resterai à la porte, je l'entendrai seulement, et je me sentirai près d'elle. Je m'assis sur la dernière marche, à l'entrée d'une petite pièce qui précédoit le cabinet. Madame de Nevers étoit dans ce cabinet! Bientôt je l'entendis marcher, puis s'arrêter, puis marcher encore; mon cœur plein d'elle battoit dans mon sein avec une affreuse violence. Je me levai, je me rassis, sans savoir ce que je voulois faire. En ce moment sa porte s'ouvrit : Agathe, dit-elle, est-ce vous? Non, répondis-je; me pardonnerez-vous? J'ai vu de la lumière dans ce cabinet, j'ai pensé que vous y étiez, je ne sais comment je suis ici. Édouard, dit-elle, venez; j'allois vous écrire; il vaut mieux que je vous parle, et peut-être que j'aurois dû vous parler plus tôt. Je vis qu'elle avoit pleuré. Je suis bien coupable, lui dis-je, je vous offense en vous aimant, et cependant que puis-je faire? Je n'espère rien, je ne demande rien, je sais trop bien que je ne puis être que malheureux. Mais dites-moi seulement que si le sort m'eût fait votre égal, vous ne m'eussiez pas défendu de vous aimer? Pourquoi ce doute? me dit-elle; ne savez-vous pas, Édouard, que je vous aime? Nos deux cœurs se sont donnés l'un à l'autre en même temps; je ne me suis fait aucune illusion sur la folie de cet attachement; je sais qu'il ne peut que nous perdre. Mais comment fuir sa destinée? l'absence eût guéri un sentiment ordinaire; j'allai près de mon amie chercher de l'appui contre cette passion, cette passion qui fera, Édouard, le malheur de tous deux. Eugénie employa toute la force de sa raison pour me démontrer la nécessité de combattre mes sentiments. Hélas! vous n'ignorez pas tout ce qui nous sépare! je crus qu'elle m'avoit persuadée;

je revins à Paris, armée de sa sagesse bien plus que de la mienne. Je pris la résolution de vous fuir ; je cherchai la distraction dans ce monde où j'étois sûre de ne pas vous trouver. Quelle profonde indifférence je portois dans tous ces lieux où vous n'étiez pas, où vous ne pouviez jamais venir ! Ces portes s'ouvroient sans cesse, et ce n'étoit jamais pour vous ! Le duc de L. me plaisantoit souvent sur mes distractions. En effet, je sentois bien que je pouvois obéir aux conseils d'Eugénie, et conduire ma personne au bal ; mais, Édouard, n'avez-vous jamais senti que mon âme étoit errante autour de vous, que la meilleure moitié de moi-même restoit près de vous, qu'elle ne pouvoit pas vous quitter ? Je tombai à ses pieds. Ah ! si j'avois osé la serrer dans mes bras ! Mais je n'avois que de froides paroles pour peindre les transports de mon cœur. Je lui redis mille fois que j'étois heureux ; que je défiois tous les malheurs de m'atteindre ; que ma vie se passeroit près d'elle à l'aimer, à lui obéir ; qu'elle ne pouvoit rien m'imposer qui ne me parût facile. En effet, mes chagrins, mes remords, son rang, ma position, la distance qui nous séparoit, tout avoit disparu ; il me sembloit que je pouvois tout supporter, tout braver, et que j'étois inaccessible à tout ce qui n'étoit pas l'ineffable joie d'être aimé de madame de Nevers. Je ne vous impose qu'une loi, me dit-elle, c'est la prudence. Que mon père ne puisse jamais soupçonner nos sentiments : vous savez assez que s'il en avoit la moindre idée, il se croiroit profondément offensé ; son bonheur, son repos, la paix de notre intérieur seroient détruits sans retour. C'est de cela que je voulois vous parler, ajouta-t-elle en rougissant ; voyez, Édouard, si je dois ainsi rester seule avec vous ? Je vous ai dit tout ce que je ne voulois pas vous dire ; hélas ! nous ne savons que trop bien à présent ce qui est au fond de nos cœurs ! ne nous voyons plus seuls. Je vais vous quitter, lui dis-je, ne m'enviez pas cet instant de bonheur ; est-il donc déjà fini ?

L'enchantement d'être aimé suspendit en moi pour quelques

jours toute espèce de réflexion ; j'étois devenu incapable d'en faire. Chacune des paroles de madame de Nevers s'étoit gravée dans mon souvenir, et y remplaçoit mes propres pensées ; je les répétois sans cesse, et le même sentiment de bonheur les accompagnoit toujours. J'oubliois tout : tout se perdoit dans cette idée ravissante que j'étois aimé ; que nos deux cœurs s'étoient donnés l'un à l'autre en même temps ; que, malgré tous ses efforts, elle n'avoit pu se détacher de moi ; qu'elle m'aimoit ; qu'elle avoit accepté mon amour : que ma vie s'écouleroit près d'elle ; que la certitude d'être aimé me tiendroit lieu de tout bonheur. Je le croyois de bonne foi, et il me paroissoit impossible que la félicité humaine pût aller au delà de ce que madame de Nevers venoit de me faire éprouver, lorsqu'elle m'avoit dit que, même absente, son âme étoit errante autour de moi.

Cet enivrement auroit peut-être duré longtemps, si M. le maréchal d'Olonne, qui se plaisoit à louer ceux qu'il aimoit, n'eût voulu un soir faire mon éloge. Il parloit à quelques voisins qui avoient dîné à Faverange, et, quoique j'eusse essayé de sortir dès le commencement de la conversation, il m'avoit forcé de rester. Ah ! quel supplice il m'imposoit ! m'entendre vanter pour ma délicatesse, pour ma reconnoissance, pour mon dévouement ! Il n'en falloit pas tant pour rappeler ma raison égarée, et pour faire rentrer le remords dans mon âme. Il s'en empara avec violence, et me déchira d'autant plus que j'avois pu l'oublier un moment. Mais par une bizarrerie de mon caractère, j'éprouvai une sorte de joie de voir que pourtant je sentois encore ce que devoit sentir un homme d'honneur ; que la passion m'entraînoit sans m'aveugler, et que du moins madame de Nevers ne m'avoit pas encore ôté le regret des vertus que je perdois pour elle. J'essayai de me dire qu'un jour je la fuirois. Fuir madame de Nevers ! m'en séparer ! Je ne pouvois en soutenir la pensée, et cependant j'avois besoin de me dire que dans l'avenir j'étois capable de ce sacrifice. Non, je ne l'étois pas ; j'ai senti

plus tard que m'arracher d'auprès d'elle, c'étoit aussi m'arracher la vie.

Il étoit impossible qu'un cœur déchiré comme l'étoit le mien pût donner ni recevoir un bonheur paisible. Madame de Nevers me reprochoit l'inégalité de mon humeur ; elle qui n'avoit besoin que d'aimer pour être heureuse, tout étoit facile de sa part : c'étoit elle qui faisoit les sacrifices. Mais moi qui l'adorois et qui étois certain de ne la posséder jamais ! Dévoré de remords, obligé de cacher à tous les yeux cette passion sans espoir, qui feroit ma honte si le hasard la dévoiloit à M. le maréchal d'Olonne, que me diroit-il ? Que je devois fuir. Il auroit raison, et je sentois que je n'avois d'autre excuse qu'une foiblesse indigne d'un honnête homme, indigne de mon père, indigne de moi-même ; mais cette foiblesse me maîtrisoit entièrement ; j'adorois madame de Nevers, et un de ses regards payoit toutes mes douleurs ; grand Dieu ! je n'ose dire qu'il effaçoit tous mes remords.

On passoit ordinairement les matinées dans une grande bibliothèque que M. le maréchal d'Olonne avoit fait arranger depuis qu'il étoit à Faverange. On venoit de recevoir de Paris plusieurs caisses remplies de livres, de gravures, de cartes géographiques, et un globe fort grand et fort beau nouvellement tracé d'après les découvertes encore récentes de Cook et de Bougainville. Tous ces objets avoient été placés sur des tables, et M. le maréchal d'Olonne, après les avoir examinés avec soin, sortit, emmenant avec lui l'abbé Tercier.

Je demeurai seul avec madame de Nevers, et nous restâmes quelque temps debout devant une table à faire tourner ce globe avec l'espèce de rêverie qu'inspire toujours l'image, même si abrégée, de ce monde que nous habitons. Madame de Nevers fixa ses regards sur le grand Océan Pacifique et sur l'archipel des îles de la Société, et elle remarqua cette multitude de petits points qui ne sont marqués que comme des écueils. Je lui racontai quelque chose du voyage de Cook que je venois de lire, et

des dangers qu'il avoit courus dans ces régions inconnues par ces bans de corail que nous voyons figurés sur le globe, et qui entourent cet archipel comme pour lui servir de défense contre l'Océan. J'essayai de décrire à madame de Nevers quelques-unes de ces îles charmantes ; elle me montra du doigt une des plus petites, située un peu au nord du tropique et entièrement isolée. Celle-ci, lui dis-je, est déserte, mais elle mériteroit des habitants ; le soleil ne la brûle jamais ; de grands palmiers l'ombragent; l'arbre à pain, le bananier, l'ananas y produisent inutilement leurs plus beaux fruits ; ils mûrissent dans la solitude; ils tombent, et personne ne les recueille. On n'entend d'autre bruit dans cette retraite que le murmure des fontaines et le chant des oiseaux ; on n'y respire que le doux parfum des fleurs : tout est harmonie, tout est bonheur dans ce désert. Ah ! lui dis-je, il devroit servir d'asile à ceux qui s'aiment. Là, on seroit heureux des seuls biens de la nature, on ne connoîtroit pas la distinction des rangs ni l'infériorité de la naissance ! là, on n'auroit pas besoin de porter d'autres noms que ceux que l'amour donne, on ne seroit pas déshonoré de porter le nom de ce qu'on aime ! Je tombai sur une chaise en disant ces mots, je cachai mon visage dans mes mains, et je sentis bientôt qu'il étoit baigné de larmes ; je n'osois lever les yeux sur madame de Nevers. Édouard, me dit-elle, est-ce un reproche? Pouvez-vous croire que j'appellerois un sacrifice ce qui me donneroit à vous? Sans mon père, croyez-vous que j'eusse hésité. Je me prosternai à ses pieds; je lui demandai pardon de ce que j'avois osé lui dire : Lisez dans mon cœur, lui dis-je ; concevez, s'il est possible, une partie de ce que je souffre, de ce que je vous cache ; si vous me plaignez, je serai moins malheureux.

Cette île imaginaire devint l'objet de toutes mes rêveries ; dupe de mes propres fictions, j'y pensois sans cesse ; j'y transportois en idée celle que j'aimois : là, elle m'appartenoit ; là, elle étoit à moi, toute à moi ! Je vivois de ce bonheur chimé-

rique ; je la fuyois elle-même pour la retrouver dans cette création de mon imagination, ou loin de ces lois sociales, cruelles et impitoyables ; je me livrois à de folles illusions d'amour, qui me consoloient un moment, pour m'accabler ensuite d'une nouvelle et plus poignante douleur.

Il étoit impossible que ces violentes agitations n'altérassent point ma santé ; je me sentois dépérir et mourir ; d'affreuses palpitations me faisoient croire quelquefois que je touchois à la fin de ma vie, et j'étois si malheureux que j'en voyois le terme avec joie. Je fuyois madame de Nevers ; je craignois de rester seul avec elle, de l'offenser peut-être en lui montrant une partie des tourments qui me déchiroient.

Un jour, elle me dit que je lui tenois mal la promesse que je lui avois faite d'être heureux du seul bonheur d'être aimé d'elle. Vous êtes mauvais juge de ce que je souffre, lui dis-je, et je ne veux pas vous l'apprendre ; le bonheur n'est pas fait pour moi, je n'y prétends pas; mais dites-moi seulement, dites-moi une fois que vous me regretterez quand je ne serai plus ; que ce tombeau qui me renfermera bientôt attirera quelquefois vos pas ; dites que vous eussiez souhaité qu'il n'y eût pas d'obstacle entre nous. Je la quittai sans attendre sa réponse ; je n'étois plus maître de moi ; je sentois que je lui dirois peut-être ce que je ne voulois pas lui dire ; et la crainte de lui déplaire régnoit dans mon âme autant que mon amour et que ma douleur. Je m'en allai dans la campagne : je marchois des journées entières, dans l'espérance de fuir deux pensées déchirantes qui m'assiégeoient tour à tour : l'une, que je ne posséderois jamais celle que j'aimois ; l'autre, que je manquois à l'honneur en restant chez M. le maréchal d'Olonne. Je voyois l'ombre de mon père me reprocher ma conduite, me demander si c'étoit là le fruit de ses leçons et de ses exemples. Puis à cette vision terrible succédoit la douce image de madame de Nevers ; elle ranimoit pour un moment ma triste vie ; je fermois les yeux pour que rien ne

vint me distraire d'elle ; je la voyois, je me pénétrois d'elle ; elle devenoit comme la réalité, elle me sourioit, elle me consoloit, elle calmoit par degrés mes douleurs, elle apaisoit mes remords. Quelquefois je trouvois le sommeil dans les bras de cette ombre vaine ; mais, hélas ! j'étois seul à mon réveil ! O mon Dieu ! si vous m'eussiez donné seulement quelques jours de bonheur ! Mais jamais, jamais ! tout étoit inutile ; et ces deux cœurs formés l'un pour l'autre, pétris du même limon, pénétrés du même amour, le sort impitoyable les séparoit pour toujours !

Un soir, revenant d'une de ces longues courses, je m'étois assis à l'extrémité de la Châtaignerie, dans l'enceinte du parc, mais cependant fort loin du château. J'essayois de me calmer avant que de rentrer dans ce salon où j'allois rencontrer les regards de M. le maréchal d'Olonne, lorsque je vis de loin madame de Nevers qui s'avançoit vers moi ; elle marchoit lentement sous les arbres, plongée dans une rêverie dont j'osai me croire l'objet : elle avoit ôté son chapeau, ses beaux cheveux tomboient en boucles sur ses épaules ; son vêtement léger flottoit autour d'elle ; son joli pied se posoit sur la mousse si légèrement qu'il ne la fouloit même pas ; elle ressembloit à la nymphe de ces bois ; je la contemplois avec délices ; jamais je ne m'étois encore senti entraîné vers elle avec autant de violence ; le désespoir auquel je m'étois livré tout le jour avoit redoublé l'empire de la passion dans mon cœur. Elle vint à moi, et dès que j'entendis le son de sa voix, il me sembla que je reprenois un peu de pouvoir sur moi-même. Où avez-vous donc passé la journée ? me demanda-t-elle ; ne craignez-vous pas que mon père ne s'étonne de ces longues absences ? Qu'importe ? lui répondis-je, mon absence bientôt sera éternelle. Édouard, me dit-elle, est-ce donc là les promesses que vous m'aviez faites ? Je ne sais ce que j'ai promis, lui dis-je ; mais la vie m'est à charge, je n'ai plus d'avenir, et je ne vois de repos que dans la mort. Pourquoi s'en effrayer ? lui dis-je, elle sera plus bienfaisante pour moi que la

vie; il n'y a pas de rang dans la mort; je n'y retrouverai pas l'infériorité de ma naissance qui m'empêche d'être à vous, ni mon nom obscur; tous portent le même nom dans la mort! Mais l'âme ne meurt pas, elle aime encore après la vie; elle aime toujours. Pourquoi dans cet autre monde ne serions-nous pas unis? Nous le serons dans celui-ci, me dit-elle. Édouard, mon parti est pris; je serai à vous, je serai votre femme. Hélas! c'est mon bonheur aussi bien que le vôtre que je veux! Mais dites-moi que je ne verrai plus votre visage pâle et décomposé comme il l'est depuis quelque temps; dites-moi que vous reprendrez à la vie, à l'espérance; dites-moi que vous serez heureux. Jamais! m'écriai-je avec désespoir. Grand Dieu! c'est donc quand vous me proposez le comble de la félicité, que je dois me trouver le plus malheureux de tous les hommes! Moi! vous épouser! moi! vous faire déchoir! vous rendre l'objet du mépris, changer l'éclat de votre rang contre mon obscurité! vous faire porter mon nom inconnu! Eh! qu'importe? dit-elle, j'aime mieux ce nom que tous ceux de l'histoire; je m'honorerai de le porter, il est le nom de ce que j'aime. Édouard! ne sacrifiez pas notre bonheur à une fausse délicatesse. Ah! ne me parlez pas de bonheur, lui dis-je; point de bonheur avec la honte! Moi! trahir l'honneur! trahir M. le maréchal d'Olonne! je ne pourrois seulement soutenir son regard! Déjà je voudrois me cacher à ses yeux! de quelle juste indignation ne m'accableroit-il pas! Le déshonneur! c'est comme l'impossible; rien à ce prix. Eh bien! Édouard, dit-elle, il faudra donc nous séparer? Je demeurai anéanti. Vous voulez ma mort, lui dis-je, vous avez raison, elle seule peut tout arranger. Oui, je vais partir; je me ferai soldat, je n'aurai pas besoin pour cela de prouver ma noblesse, j'irai me faire tuer. Ah! que la mort me sera douce! je bénirois celui qui me la donneroit en ce moment. Je ne regardois pas madame de Nevers en prononçant ces affreuses paroles. Hélas! la vie sembloit l'avoir abandonnée. Pâle, glâcée, immo-

bile, je crus un moment qu'elle n'existoit plus ; je compris alors qu'il y avoit encore d'autres malheurs que ceux qui m'accabloient ! A ses pieds j'implorai son pardon ; je repris toutes mes paroles, je lui jurai de vivre, de vivre pour l'adorer, son esclave, son ami, son frère ; nous inventions tous les doux noms qui nous étoient permis. Viens, me dit-elle en se jetant à genoux ; prions ensemble ; demandons à Dieu de nous aimer dans l'innocence, de nous aimer ainsi jusqu'à la mort ! Je tombai à genoux à côté d'elle ; j'adorai cet ange presque autant que Dieu même ; elle étoit un souffle émané de lui ; elle avoit la beauté, l'angélique pureté des enfants du ciel. Comment un désir coupable m'auroit-il atteint près d'elle ? elle étoit le sanctuaire de tout ce qui étoit pur. Mais loin d'elle, hélas ! je redevenois homme, et j'aurois voulu la posséder ou mourir.

Nous entrâmes bientôt dans la lutte la plus singulière et la plus pénible ; elle, pour me déterminer à l'épouser ; et moi, pour lui prouver que l'honneur me défendoit cette félicité que j'eusse payée de mon sang et de ma vie. Que ne me dit-elle pas pour me faire accepter le don de sa main ! Le sacrifice de son nom, de son rang ne lui coûtoit rien ; elle me le disoit, et j'en étois sûr. Tantôt elle m'offroit la peinture séduisante de notre vie intérieure. Retirés, disoit-elle, dans notre humble asile, au fond de nos montagnes, heureux de notre amour, en paix avec nous-mêmes, saurons-nous seulement si l'on nous blâme dans le monde ? Et elle disoit vrai, et je connoissois assez la simplicité de ses goûts pour être certain qu'elle eût été heureuse, sous notre humble toit, avec mon amour et l'innocence. Quelquefois elle me disoit : Il se peut que j'offense, en vous aimant, les convenances sociales, mais je n'offense aucune des lois divines ; je suis libre, vous l'êtes aussi, ou plutôt nous ne le sommes plus ni l'un ni l'autre. Y a-t-il, Édouard, un lien plus sacré qu'un attachement comme le nôtre ? Que ferions-nous dans la vie maintenant, si nous n'étions pas unis ? Pourrions-

nous faire le bonheur de personne? Je ne puis dire ce que me faisoit éprouver un pareil langage; je n'étois pas séduit, je n'étois pas même ébranlé; mais je l'écoutois comme on prête l'oreille à des sons harmonieux qui bercent et endorment les douleurs. Je n'essayois pas de lui répondre; je l'écoutois, et ses paroles enchanteresses tomboient comme un baume sur mes blessures. Mais, par une bizarrerie que je ne saurois expliquer, quelquefois ces mêmes paroles produisoient en moi un effet tout contraire, et elles me jetoient dans un profond désespoir. Inconséquence des passions! le bonheur d'être aimé me consoloit de tout, ou mettoit le comble à mes maux. Madame de Nevers quelquefois feignoit de douter de mon amour: Vous m'aimez bien peu, disoit-elle, si je ne vous console pas des mépris du monde. J'oublierois tout à vos pieds, lui disois-je, hors le déshonneur, hors le blâme dont je ne pourrois pas vous sauver. Je le sais bien, que les maux de la vie ne vous atteindroient pas dans mes bras; mais le blâme n'est pas comme les autres blessures, sa pointe aiguë arriveroit à mon cœur avant que de passer au vôtre; mais elle vous frapperoit malgré moi, et j'en serois la cause. De quel nom ne flétriroit-on pas le sentiment qui nous lie? Je serois un vil séducteur, et vous une fille dénaturée. Ah! n'acceptons pas le bonheur au prix de l'infamie! Tâchons de vivre encore comme nous vivons, ou laissez-moi vous fuir et mourir. Je quitterai la vie sans regret: qu'a-t-elle qui me retienne? Je désire la mort plutôt; je ne sais quel pressentiment me dit que nous serons unis après la mort, qu'elle sera le commencement de notre éternelle union. Nos larmes finissoient ordinairement de telles conversations; mais, quoique le sujet en fût si triste, elles portoient en elles je ne sais quelle douceur qui vient de l'amour même. Il est impossible d'être tout à fait malheureux quand on s'aime, qu'on se le dit, qu'on est près l'un de l'autre. Ce bien-être ineffable que donne la passion ne sauroit être détruit que par le changement de ceux

qui l'éprouvent ; car la passion est plus forte que tous les malheurs qui ne viennent pas d'elle-même.

Cependant nous sentions la nécessité de nous distraire quelquefois de ces pensées douloureuses pour conserver la force de les supporter. Nous essayâmes de lire ensemble, de fixer sur d'autres objets que nous-mêmes nos idées et nos réflexions ; mais l'imagination préoccupée par l'amour ressemble à cette forêt enchantée que nous peint le Tasse, et dont toutes les issues ramenoient toujours dans le même lieu. La passion répond à tout, et tout ramène à elle. Si nous trouvions dans nos lectures quelques sentiments exprimés avec vérité, c'est qu'ils nous rappeloient les nôtres ; si les descriptions de la nature avoient quelque charme pour nous, c'est qu'elles retraçoient à nos cœurs l'image de la solitude où nous eussions voulu vivre. Je trouvois à madame de Nevers la beauté et la modestie de l'Ève de Milton, la tendresse de Juliette, et le dévouement d'Emma. La passion qui produit tous les fruits de la foiblesse est cependant ce qui met l'homme de niveau avec tout ce qui est grand, noble, élevé. Il nous sembloit quelquefois que nous étions capables de tout ce que nous lisions de sublime ; rien ne nous étonnoit, et l'idéal de la vie nous sembloit l'état naturel de nos cœurs, tant nous vivions facilement dans cette sphère élevée des sentiments généreux. Mais quelquefois aussi un mot qui nous rappeloit trop vivement notre propre situation, ou ces tableaux touchants de l'amour dans le mariage, qu'on rencontre si fréquemment dans la poésie angloise, me précipitoient du faîte de mes illusions dans un violent désespoir. Madame de Nevers alors me consoloit, essayoit de nouveau de me convaincre qu'il n'étoit pas impossible que nous fussions heureux, et la même lutte se renouveloit entre nous, et apportoit avec elle les mêmes douleurs et les mêmes consolations.

Il y avoit environ six mois que M. le maréchal d'Olonne étoit à Faverange, et nous touchions aux derniers jours de l'automne,

lorsqu'un soir comme on alloit se retirer, on entendit un bruit inaccoutumé autour du château : les chiens aboyoient, les grilles s'ouvroient, les chaînes des ponts faisoient entendre leur claquement en s'abaissant, les fouets des postillons, le hennissement des chevaux, tout annonçoit l'arrivée de plusieurs voitures en poste. Je regardai madame de Nevers : le même pressentiment nous avoit fait pâlir tous deux, mais nous n'eûmes pas le temps de nous communiquer notre pensée ; la porte s'ouvrit, et le duc de L. et le prince d'Enrichemont parurent. Leur présence disoit tout ; car M. le maréchal d'Olonne avoit annoncé qu'il ne vouloit recevoir aucune visite tant que dureroit son exil, et il n'étoit venu à Faverange que deux ou trois vieux amis, qui même n'y avoient fait que peu de séjour. M. le maréchal d'Olonne étoit en effet rappelé. Le duc de L. le lui annonça avec le bon cœur et la bonne grâce qu'il mettoit à tout, et le prince d'Enrichemont recommença à dire toutes ces choses convenables que madame de Nevers ne pouvoit lui pardonner. Il en avoit toujours de prêtes pour la joie comme pour la douleur, et il n'en fut point avare en cette occasion. Il s'adressoit plus particulièrement à madame de Nevers ; elle répondoit en plaisantant ; la conversation s'animoit entre eux, et je retrouvois ces anciennes souffrances que je ne connoissois plus depuis six mois ; seulement elles me paroissoient encore plus cruelles par le souvenir du bonheur dont j'avois joui près de madame de Nevers, seul en possession du moins de ce charme de sociabilité qui n'appartenoit qu'à elle : à présent il falloit le partager avec ces nouveaux venus ; et pour que rien ne me manquât, je retrouvois encore leur politesse, cérémonieuse de la part du prince d'Enrichemont, cordiale de la part du duc de L.; mais enfin, me faisant toujours ressouvenir, et de ce qu'ils étoient, et de ce que j'étois moi-même.

La conversation s'établit sur les nouvelles de la société, sur Paris, sur Versailles. Il étoit simple que M. le maréchal d'Olonne

fût curieux de savoir mille détails que personne depuis longtemps n'avoit pu lui apprendre ; mais j'éprouvois un sentiment de souffrance inexprimable en me sentant si étranger à ce monde, dans lequel madame de Nevers alloit de nouveau passer sa vie. Le prince d'Enrichemont conta que la reine avoit dit qu'elle espéroit que madame de Nevers seroit de retour pour le premier bal qu'elle donneroit à Trianon. Le duc de L. parla du voyage de Fontainebleau qui venoit de finir. Je ne pouvois m'étonner que madame de Nevers s'occupât de personnes qu'elle connoissoit, de la société dont elle faisoit partie ; mais cette conversation étoit si différente de celles que nous avions ordinairement ensemble, qu'elle me faisoit l'effet d'une langue inconnue, et j'éprouvois une sensation pénible en voyant cette langue si familière à celle que j'aimois. Hélas ! j'avois oublié qu'elle étoit la sienne, et le doux langage de l'amour que nous parlions depuis si longtemps avoit effacé tout le reste.

Le duc de L. qu'on ne fixoit jamais longtemps sur le même sujet revint à parler de Faverange, et s'engoua de tout ce qu'il voyoit, de l'aspect du château par le clair de lune, de l'escalier gothique, surtout de la salle où nous étions. Il admira la vieille boiserie de chêne, noir et poli comme l'ébène, qui portoit dans chacun de ses panneaux un chevalier armé de toute pièce, sculpté en relief, avec le nom et la devise du chevalier, sculptés aussi au bas du panneau. Le duc de L. lut les devises, et plaisanta sur la délivrance de madame de Nevers, enfermée dans ce donjon gothique comme une princesse du temps de la chevalerie. Il lui demanda si elle ne s'étoit pas bien ennuyée depuis six mois. Non sans doute, dit-elle, je ne me suis jamais trouvée plus heureuse, et je suis sûre que mon père quittera Faverange avec regret. Oui, dit M. le maréchal d'Olonne, le souvenir du temps que j'ai passé ici sera toujours un des plus doux de ma vie. Il y a deux manières d'être heureux, ajouta M. le maréchal d'Olonne : on l'est par le bonheur qu'on éprouve, ou par celui qu'on fait

éprouver : s'occuper du perfectionnement moral et du bien-être physique d'un grand nombre d'hommes est certainement la source des jouissances les plus pures et les plus durables ; car le plaisir dont on se lasse le moins est celui de faire le bien, et surtout un bien qui doit nous survivre. Je fus frappé au dernier point de ce peu de paroles. Une pensée traversa mon esprit. Quoi ! M. le maréchal d'Olonne, si je lui ravissois sa fille, auroit encore une autre manière d'être heureux; et moi, grand Dieu ! en perdant madame de Nevers, je sentois que tout étoit fini pour moi dans la vie : avenir, repos, vertu même, tout me devenoit indifférent ; et jusqu'à ce fantôme d'honneur auquel je me sacrifiois, je sentois qu'il ne me seroit plus rien si je me séparois d'elle. La mort seule alors deviendroit ma consolation et mon but : rien n'étoit plus rien pour moi dans le monde, le monde lui-même n'étoit plus qu'un désert et un tombeau. Cette idée que M. le maréchal d'Olonne seroit heureux sans sa fille étoit le piége le plus dangereux qu'on eût encore pu m'offrir.

Deux jours après l'arrivée des deux amis, M. le maréchal d'Olonne quitta Faverange. Avec quelle douleur je m'arrachai de ce lieu où madame de Nevers m'avoit avoué qu'elle m'aimoit! Je ne partis que quelques heures après elle ; je les employai à dire un tendre adieu à tout ce qui restoit d'elle. J'entrai dans le cabinet de la tour, dans ce cabinet où elle n'étoit plus ; je me mis à genoux devant le siége qu'elle occupoit ; je baisois ce qu'elle avoit touché ; je m'emparois de ce qu'elle avoit oublié ; je pressois sur mon cœur ces vestiges qu'avoit laissés sa présence, hélas ! c'étoit tout ce qu'il m'étoit permis de posséder d'elle, mais ils m'étoient chers comme elle-même, et je ne pouvois m'arracher de ces murs qui l'avoient entourée, de ce siége où elle s'étoit assise, de cet air qu'elle avoit respiré. Je savois bien que je serois moins avec elle où j'allois la retrouver, que je ne l'étois en ce moment, dans cette solitude remplie de son image;

un triste pressentiment me disoit que j'avois passé à Faverange les seuls jours heureux que le ciel m'eût destinés.

En arrivant à l'hôtel d'Olonne, j'éprouvai un premier chagrin : madame de Nevers étoit sortie. Je parcourus ces grands salons déserts avec une profonde tristesse. Le souvenir de la mort de mon père se réveilla dans mon cœur. Je ne sais pourquoi cette maison sembloit me présager de nouveaux malheurs. J'allai dans ma chambre : j'y retrouvai le portrait de madame de Nevers enfant; sa vue me consola un peu, et je restai à le contempler jusqu'à l'heure du souper. Alors je descendis dans le salon; je le trouvai plein de monde. Madame de Nevers faisoit les honneurs de ce cercle avec sa grâce accoutumée, mais je ne sais quel nuage de tristesse couvroit son front. Quand elle m'aperçut, il se dissipa tout à coup. Magie de l'amour! j'oubliai toutes mes peines; je me sentis fier de ses succès, de l'admiration qu'on montroit pour elle ; si j'eusse pu lui ôter une nuance de ce rang qui nous séparoit pour toujours, je n'y aurois pas consenti. En ce moment, je jouissois de la voir au-dessus de tous, encore plus que je ne souhaitois de la posséder, et j'éprouvois pour elle un enivrement d'orgueil dont j'étois incapable pour moi-même. Si j'avois pu ainsi m'oublier toujours, j'aurois été moins malheureux ; mais cela étoit impossible. Tout me froissoit, tout blessoit ma fierté : ce que j'enviois le plus dans une position élevée, c'est le repos que je me figurois qu'on devoit y éprouver, c'étoit de ne compter avec personne, et d'être à sa place partout. Cette inquiétude, ce malaise d'amour-propre, auroit été un véritable malheur, si un sentiment bien plus fort m'eût laissé le temps de m'y livrer ; mais je pensois trop à madame de Nevers pour que les chagrins de ma vanité fussent durables, et je les sentois surtout, parce qu'ils étoient une preuve de plus de l'impossibilité de notre union. Tout ce qui me rabaissoit m'éloignoit d'elle, et cette réflexion ajoutoit une nouvelle amertume à des sentiments déjà si amers.

J'occupai, à mon retour de Faverange, la place que M. le maréchal d'Olonne m'avoit fait obtenir aux affaires étrangères, et qu'on m'avoit conservée par considération pour lui. Le travail n'en étoit pas assujettissant, et cependant je le faisois avec négligence. La passion rend surtout incapable d'une application suivie; c'est avec effort qu'on écarte de soi une pensée qui suffit au bonheur, et tout ce qui distrait d'un objet adoré semble un vol fait à l'amour. Cependant ces sortes d'affaires sont si faciles qu'on étoit content de moi, et que je recueillois de ma place à peu près tout ce qu'elle avoit d'agréable; elle me donnoit des relations fréquentes avec les hommes distingués qui affluoient à Paris de toutes les parties de l'Europe, et je prenois insensiblement un peu plus de consistance dans le monde, à cause des petits services que je pouvois rendre. Je logeois toujours à l'hôtel d'Olonne; j'y passois toutes mes journées, et ce nouvel arrangement n'avoit rien changé à ma vie que de créer quelques rapports de plus; les étrangers qui venoient chez M. le maréchal d'Olonne, me connoissant davantage, me montroient en général plus d'obligeance et de bonté.

J'avois bien prévu qu'à Paris je verrois moins madame de Nevers; mais je me désespérois des difficultés que je rencontrois à la voir seule. Je n'osois aller que rarement dans son appartement, de peur de donner des soupçons à M. le maréchal d'Olonne, et dans le salon il y avoit toujours du monde. Elle étoit obligée d'aller assez souvent à Versailles, et quelquefois d'y passer la journée. Il me sembloit que je n'arriverois jamais à la fin de ces jours où je ne devois pas la voir; chaque minute tomboit comme un poids de plomb sur mon cœur. Il s'écouloit un temps énorme avant qu'une autre minute vînt remplacer celle-là. Lorsque je pensois qu'il faudroit supporter ainsi toutes les heures de ce jour éternel, je me sentois saisi par le désespoir, par le besoin de m'agiter du moins, et de me rapprocher d'elle à tout prix. J'allois à Versailles : je n'osois entrer dans la

ville de peur d'être reconnu par les gens de M. le maréchal d'Olonne, mais je me faisois descendre dans quelque petite auberge d'un quartier éloigné, et j'allois errer sur les collines qui entourent ce beau lieu. Je parcourois les bois de Satory ou les hauteurs de Saint-Cyr : les arbres dépouillés par l'hiver étoient tristes comme mon cœur. Du haut de ces collines, je contemplois ces magnifiques palais dont j'étois à jamais banni. Ah! je les aurois tous donnés pour un seul regard de madame de Nevers! Si j'avois été le plus grand roi du monde, avec quel bonheur j'aurois mis à ses pieds toutes mes couronnes! Qu'il est heureux l'homme qui peut élever à lui la femme qu'il aime, la parer de sa gloire, de son nom, de l'éclat de son rang, et, quand il la serre dans ses bras, sentir qu'elle tient tout de lui, qu'il est l'appui de sa foiblesse, le soutien de son innocence! Hélas! je n'avois rien à offrir à celle que j'aimois qu'un cœur déchiré par la passion et par la douleur. Je restois longtemps abîmé dans ces pénibles réflexions; et quand le jour commençoit à tomber, je me rapprochois du château; j'errois dans ces bosquets déserts qui semblent attendre encore la grande ombre de Louis XIV. Quelquefois assis aux pieds d'une statue, je contemplois ces jardins enchantés créés par l'amour; ils ne déplaisoient pas à mon cœur : leur tristesse, leur solitude étoient en harmonie avec la disposition de mon âme. Mais quand je tournois les yeux vers ce palais qui contenoit le seul bien de ma vie, je sentois ma douleur redoubler de violence au fond de mon âme. Ce château magique me paroissoit défendu par je ne sais quel monstre farouche. Mon imagination essayoit en vain d'en forcer l'entrée : elle tentoit toutes les issues, toutes étoient fermées, toutes se terminoient par des barrières insurmontables, et ces voies trompeuses ne menoient qu'au désespoir. Je me rappelois alors ce qu'avoit dit l'ambassadeur d'Angleterre. Ah! si j'avois eu une seule carrière ouverte à mon ambition, quelles difficultés auroient pu m'effrayer? J'aurois tout vaincu, tout

conquis; l'amour est comme la foi, et partage sa toute-puissance; mais l'impossible flétrit toute la vie! Bientôt la triste vérité venoit faire évanouir mes songes; elle me montroit du doigt cette fatalité de l'ordre social qui me défendoit toute espérance, et j'entendois sa voix terrible qui crioit au fond de mon cœur : Jamais, jamais tu ne posséderas madame de Nevers! La mort alors m'eût semblé douce en comparaison des tourments qui me déchiroient. Je retournois à Paris dans un état digne de pitié, et cependant je préférois ces agitations à la longue attente de l'absence, où je me sentois me consumer sans pourtant me sentir vivre.

Je tombai bientôt dans un état qui tenoit le milieu entre le désespoir et la folie; en proie à une idée fixe, je voyois sans cesse madame de Nevers : elle me poursuivoit pendant mon sommeil; je m'élançois pour la saisir dans mes bras, mais un abîme se creusoit tout à coup entre nous deux : j'essayois de la franchir, et je me sentois retenu par une puissance invincible; je luttois en vain: je me consumois en efforts superflus; je sortois épuisé, anéanti, de ce combat qui n'avoit de réel que le mal qu'il me faisoit, et la passion qui en étoit cause. Mystérieuse alliance de l'âme et du corps! Qu'est-ce que cette enveloppe fragile qui obéit à une pensée, que le malheur détruit, et qu'une idée fait mourir? Je sentois que je ne résisterois pas longtemps à ces cruelles souffrances. Madame de Nevers me montroit sans déguisement sa douleur et son inquiétude; elle cherchoit à adoucir mes peines sans pouvoir y parvenir; sa tendresse ingénieuse me prouvoit sans cesse qu'elle me préféroit à tout. Elle, si brillante, si entourée, elle dédaignoit tous les hommages, elle trouvoit moyen de me montrer à chaque instant qu'elle préféroit mon amour aux adorations de l'univers. Une reconnoissance passionnée venoit se joindre à tous les autres sentiments de mon cœur, qui se concentroient tous en elle seule. Si j'avois pu lui donner ma vie! mourir pour elle, pour

qu'elle fût heureuse! ajouter mes jours à ses jours, ma vie à sa vie! Hélas! je ne pouvois rien, et elle me donnoit ce trésor inestimable de sa tendresse sans que je pusse lui rien donner en retour.

Chaque jour la contrainte où je vivois, la dissimulation à laquelle j'étois forcé, me devenoit plus insupportable. J'avois renoncé au bonheur, et il me falloit sacrifier jusqu'au dernier plaisir des malheureux, celui de s'abandonner sans réserve au sentiment de leurs maux! Il me falloit composer mon visage, et feindre quelquefois une gaieté trompeuse qui pût masquer les tourments de mon cœur, et prévenir des soupçons qui atteindroient madame de Nevers. La crainte de la compromettre pouvoit seule me donner assez d'empire sur moi-même pour persévérer dans un rôle qui m'étoit si pénible.

Je m'apercevois depuis quelque temps que cette bienveillance dont j'avois eu tant à me louer de la part du prince d'Enrichemont et du duc de L... avoit entièrement cessé. Le prince d'Enrichemont me montroit une froideur qui alloit jusqu'au dédain; et le duc de L... avoit avec moi une sorte d'ironie qui n'étoit ni dans son caractère ni dans ses manières habituelles. Si j'eusse été moins préoccupé, j'aurois fait plus d'attention à ce changement; mais M. le maréchal d'Olonne me traitoit toujours avec la même bonté, me montroit toujours la même confiance : il me sembloit que je n'avois à craindre que lui seul, et que tant qu'il ne soupçonneroit pas mes sentiments pour madame de Nevers, j'étois en sûreté. La conduite du prince d'Enrichemont et du duc de L... me blessa donc sans m'éclairer; je n'avois jamais aimé le premier, et je me sentois à mon aise pour le haïr; je n'étois pas jaloux de lui; je savois que madame de Nevers ne l'épouseroit jamais, et cependant je l'enviois d'oser prétendre à elle, et d'en avoir le droit. Je lui rendois avec usure la sécheresse et l'aigreur qu'il me montroit, et je ne perdois pas une occasion de me moquer devant lui des défauts ou des

ridicules dont on pouvoit l'accuser, et de louer avec exagération les qualités qu'on savoit bien qu'il ne possédoit pas.

Un jour M. le maréchal d'Olonne alla souper et coucher à Versailles : madame de Nevers devoit l'accompagner, mais elle se trouva souffrante ; elle fit fermer sa porte, resta dans son cabinet, et l'abbé et moi nous passâmes la soirée avec elle. Jamais je ne l'avois vue si belle que dans cette parure négligée, à demi couchée sur un canapé, et un peu pâle de la souffrance qu'elle éprouvoit. Je lui lus un roman qui venoit de paroître, et dont quelques situations ne se rapportoient que trop bien avec la nôtre. Nous pleurâmes tous deux : l'abbé s'endormit ; à dix heures il se réveilla, et mon cœur battit de joie en voyant qu'il alloit se retirer. Il partit, et nous laissa seuls. Dangereux tête-à-tête, pour lequel nous étions bien mal préparés tous deux ! Édouard, me dit-elle, je veux vous gronder. Qu'est-ce que ces continuelles altercations dans lesquelles vous êtes avec le prince d'Enrichemont ? Hier, vous lui avez dit les choses les plus aigres et les plus piquantes. Prenez-vous son parti? lui demandai-je. Il est vrai, je le hais ; il prétend à vous, et je ne puis le lui pardonner. Je vous conseille d'être jaloux du prince d'Enrichemont, me dit-elle ; je vous offre ce que je lui refuse, et vous ne l'acceptez pas. Ah ! faites-moi le plus grand roi du monde, m'écriai-je, et je serai à vos genoux pour vous demander d'être à moi. Vous ne voulez pas recevoir de moi ce que vous voudriez me donner, me dit-elle. Est-ce ainsi que l'amour calcule? Tout n'est-il pas commun dans l'amour? Ah ! sans doute, lui dis-je ; mais c'est quand on s'appartient l'un à l'autre, quand on n'a plus qu'un cœur et qu'une âme ; alors en effet tout est commun dans l'amour. Si vous m'aimiez comme je vous aime, dit-elle, combien il vous en coûteroit peu d'oublier ce qui nous sépare ! Je me mis à ses pieds. Ma vie est à vous, lui dis-je, vous le savez bien ; mais l'honneur ! il faut le conserver : vous m'ôteriez votre amour si j'étois déshonoré. Vous ne le serez point, me

dit-elle ; le monde nous blâmeroit peut-être. Eh! qu'importe? quand on est à ce qu'on aime, que faut-il de plus? Ayez pitié de moi, lui dis-je; ne me montrez pas toujours l'image d'un bonheur auquel je ne puis atteindre : la tentation est trop forte. Je voudrois qu'elle fût irrésistible, dit-elle. Édouard! ne refusez pas d'être heureux! Va! dit-elle avec un regard enivrant, je te ferois tout oublier! Vous me faites mourir, lui dis-je. Eh bien! répondez-moi. Ce sacrifice que vous me demandez, c'est celui de mon honneur. Le feriez-vous, ce sacrifice? dites, le feriez-vous à mon repos, le feriez-vous, hélas! à ma vie? Elle ne me comprit que trop bien. Édouard, dit-elle d'une voix altérée, est-ce vous qui me parlez? J'allai me jeter sur une chaise à l'autre extrémité du cabinet. Je crus que j'allois mourir, cette voix sévère avoit percé mon cœur comme un poignard. Me voyant si malheureux, elle s'approcha de moi, et voulut prendre ma main. Laissez-moi, lui dis-je, ne me faites pas perdre le peu de raison que je conserve encore. Je me levai pour sortir; elle me retint. Non, dit-elle en pleurant, je ne croirai jamais que vous ayez besoin de me fuir pour me respecter! Je tombai à ses genoux. Ange adoré, je te respecterai toujours, lui dis-je; mais tu le vois, tu le sens bien toi-même, que je ne puis vivre sans toi! Je ne puis être à toi, il faut donc mourir! Ne t'effraye pas de cette pensée, nous nous retrouverons dans une autre vie, bien-aimée de mon cœur! Y seras-tu belle, charmante, comme tu l'es en ce moment? Viendras-tu là te rejoindre à ton ami? Lui tiendras-tu les promesses de l'amour, dis, seras-tu à moi dans le ciel? Édouard, vous le savez bien, dit-elle toute troublée, si vous mourez, je meurs : ma vie est dans ton cœur, tu ne peux mourir sans moi! Je passai mes bras autour d'elle; elle ne s'y opposa point; elle pencha sa tête sur mon épaule. Qu'il serait doux, dit-elle, de mourir ainsi! Ah! lui dis-je, il seroit bien plus doux d'y vivre! Ne sommes-nous pas libres tous deux? Personne n'a reçu nos serments : qui nous empêche d'être l'un

à l'autre? Dieu aura pitié de nous. Je la serrai sur mon cœur. Édouard, dit-elle, aie toi-même pitié de moi, ne déshonore pas celle que tu aimes! Tu le vois, je n'ai pas de forces contre toi. Sauve-moi! sauve-moi! S'il ne falloit que ma vie pour te rendre heureux, il y a longtemps que je te l'aurois donnée; mais tu ne te consolerois pas toi-même de mon déshonneur. Eh quoi! tu ne veux pas m'épouser, et tu veux m'avilir? Je ne veux rien, lui dis-je au désespoir, je ne veux que la mort! Ah! si, du moins, je pouvois mourir dans tes bras, exhaler mon dernier soupir sur tes lèvres! Elle pleuroit; je n'étois plus maître de moi : j'osai ravir ce baiser qu'elle me refusoit. Elle s'arracha de mes bras; ses larmes, ses sanglots, son désespoir me firent payer bien cher cet instant de bonheur. Elle me força de la quitter. Je rentrai dans ma chambre le plus malheureux des hommes; et pourtant jamais la passion ne m'avoit possédé à ce point. J'avois senti que j'étois aimé; je pressois encore dans mes bras celle que j'adorois. Au milieu des horreurs de la mort, j'aurois été heureux de ce souvenir. Ma nuit entière se passa dans d'affreuses agitations; mon âme étoit entièrement bouleversée; j'avois perdu jusqu'à cette vue distincte de mon devoir qui m'avoit guidé jusqu'ici. Je me demandois pourquoi je n'épouserois pas madame de Nevers; je cherchois des exemples qui pussent autoriser ma foiblesse; je me disois que dans une profonde solitude j'oublierois le monde et le blâme; que, s'il le falloit, je fuirois avec elle en Amérique, et jusque dans cette île déserte, objet de mes anciennes rêveries. Quel lieu du monde ne me paroîtroit pas un lieu de délices avec la compagne chérie de mes jours, mon amie, ma bien-aimée? Natalie! Natalie! Je répétois son nom à demi-voix pour que ces doux sons vinssent charmer mon oreille, et calmer un peu mon cœur. Le jour parut, et peu d'instants après on me remit une lettre. Je reconnus l'écriture de madame de Nevers; jugez de ce que je dus éprouver en la lisant.

« Ne craignez pas mes reproches, Édouard, je ne vous en ferai point : je sais trop que je suis aussi coupable, et plus coupable que vous ; mais que cette leçon nous montre du moins l'abîme qui est ouvert sous nos pas : il est encore temps de n'y point tomber. Plus tard, Édouard, cet abîme enseveliroit à la fois et notre bonheur et notre vertu. Ne trahissons pas les sentiments qui ont uni nos deux cœurs. C'est par ce qui est bon, c'est par ce qui est juste, vrai, élevé dans la vie, que nous nous sommes entendus. Nous avons senti que nous parlions le même langage, et nous nous sommes aimés. Ne démentons pas à présent ces qualités de l'âme auxquelles nous devons notre amour, et sachons être heureux dans l'innocence, et nous contenter du bonheur dont nous pouvons jouir devant Dieu.

« Il le faut, Édouard, oui, il faut nous unir ou nous séparer. Nous séparer! Crois-tu que je pourrois écrire ce mot, si je ne savois bien que l'effet en est impossible ? Où trouverois-tu de la force pour me fuir? Où en trouverois-je pour vivre sans toi? Toi, moitié de moi-même, sans lequel je ne puis seulement supporter la vie un seul jour, ne sens-tu pas comme moi que nous sommes inséparables ? Que peux-tu m'opposer ? Un fantôme d'honneur qui ne reposeroit sur rien. Le monde t'accuseroit de m'avoir séduite ! Eh ! quelle séduction y a-t-il entre deux êtres qui s'aiment que la séduction de l'amour ? N'est-ce pas moi d'ailleurs qui t'ai séduit ! Si je ne t'avois montré que je t'aimois, m'aurois-tu avoué ta tendresse ? Hélas! tu mourrois plutôt que de m'en faire l'aveu ! Tu dis que tu ne veux pas m'abaisser ? Mais pour une femme y a-t-il une autre gloire que d'être aimée ? un autre rang que d'être aimée ? un autre titre que d'être aimée? Te défies-tu assez de ton cœur pour croire qu'il ne me rendroit pas tout ce que tu te figures que tu me ferois perdre ? Imagine, si tu le peux, le bonheur qui nous attend quand nous serons unis, et regrette, si tu l'oses, ces prétendus avantages que tu m'enlèves. Mon père, Édouard, est le seul obstacle ; je méprise tous les autres, et je

les trouve indignes de nous. Eh bien, je veux t'avouer que je ne suis pas sans espérance d'obtenir un jour le pardon de mon père. Oui, Édouard, mon père m'aime; il t'aime aussi : qui ne t'aimeroit pas! Je suis sûre que mon père a regretté mille fois de ne pouvoir faire de toi son fils ; tu lui plais, tu l'entends, tu es le fils de son cœur. Eh ! n'es-tu pas celui de son vieil ami, qui sauva autrefois son honneur et sa fortune? Eh bien, nous forcerons mon père d'être heureux par nos soins, par notre tendresse; s'il nous exile de Paris, il nous admettra à Faverange. Là, il osera nous reconnoître pour ses enfants; là, il sera père dans l'ordre de la nature, et non dans l'ordre des convenances sociales, et la vue de notre amour lui fera oublier tout le reste. Ne crains rien. Ne sens-tu pas que tout nous sera possible, quand nous serons une fois l'un à l'autre? Crois-moi, il n'y a d'impossible que de cesser de nous aimer, ou de vivre sans nous le dire. Choisis, Édouard! ose choisir le bonheur. Ah! ne le refuse pas! Crois-tu n'être responsable de ton choix qu'à toi seul? Hélas! ne vois-tu pas que notre vie tient au même fil? Tu choisirois la mort en choisissant la fuite, et ma mort avec la tienne! »

En achevant cette lettre, je tombai à genoux; je fis le serment de consacrer ma vie à celle qui l'avoit écrite, de l'aimer, de l'adorer, de la rendre heureuse. J'étois plongé dans l'ivresse, tous mes remords avaient disparu, et la félicité du ciel régnoit seule dans mon cœur. Madame de Nevers connoît bien mieux que moi ce monde où elle passe sa vie, me disois-je; elle sait ce que nous avons à en redouter. Si elle croit notre union possible, c'est qu'elle l'est. Que j'étois insensé de refuser le bonheur! M. d'Olonne nous pardonnera d'être heureux; un jour il nous bénira tous deux; et Natalie! Natalie sera ma compagne chérie, ma femme bien-aimée; je passerai ma vie entière près d'elle, uni à elle. Je succombois sous l'empire de ces pensées délicieuses, et mes larmes seules pouvoient alléger cette joie

trop forte pour mon cœur, cette joie qui succédoit à des émotions si amères, si profondes, et souvent si douloureuses.

J'attendois avec impatience qu'il fût midi, heure à laquelle je pouvois, sans donner de soupçons, paroître un instant chez madame de Nevers, et la trouver seule. Les plus doux projets remplirent cet intervalle; j'étois trop enivré pour qu'aucune réflexion vînt troubler ma joie. Mon sort étoit décidé : je me relevois à mes propres yeux de la préférence que m'accordoit madame de Nevers, et une pensée, une seule pensée absorboit toutes les autres : elle sera à moi, elle sera toute à moi! La mort, s'il eût fallu payer de la mort une telle félicité, m'en eût semblé un léger salaire. Mais penser que ce seroit là le bonheur, le charme, le devoir de ma vie! Non, l'imagination chercheroit en vain des couleurs pour peindre de tels sentiments, ou des mots pour les rendre! Que ceux qui les ont éprouvés les comprennent, et que ceux qui les ignorent les regrettent; car tout est vide et fini dans la vie sans eux ou après eux!

Les deux jours qui suivirent cette décision de notre sort furent remplis de la félicité la plus pure. Madame de Nevers essayoit de me prouver que c'étoit moi qui lui faisois des sacrifices et que je ne lui devois point de reconnoissance d'avoir voulu son bonheur, et un bonheur sans lequel elle ne pouvoit plus vivre. Nous convînmes qu'elle iroit au mois de mai en Hollande. Ce voyage étoit prévu; une visite promise depuis longtemps à madame de C. en seroit le prétexte naturel. Je devois de mon côté feindre des affaires en Forez, qui me forceraient de m'absenter quinze jours; j'irois secrètement rejoindre madame de Nevers à la Haye, où le chapelain de l'ambassade devoit nous unir; c'étoit un vieux prêtre qu'elle connoissoit, et sur la fidélité duquel elle comptoit entièrement. Une fois de retour, nous avions mille moyens de nous voir et d'éviter les soupçons.

Lorsque je réfléchis aujourd'hui sur quelles bases fragiles étoit construit l'édifice de mon bonheur, je m'étonne d'avoir

pu m'y livrer, ne fût-ce qu'un instant, avec une sécurité si entière ; mais la passion crée autour d'elle un monde idéal. On juge tout par d'autres règles ; les proportions sont agrandies ; le factice, le commun disparoissent de la vie ; on croit les autres capables des mêmes sacrifices qu'on feroit soi-même ; et lorsque le monde réel se présente à vous, armé de sa froide raison, il cause un douloureux et profond étonnement.

Un matin, comme j'allois descendre chez madame de Nevers, mon oncle, M. d'Herbelot, entra dans ma chambre. Depuis l'exil de M. le maréchal d'Olonne, je le voyois peu ; ses procédés à cette époque avoient encore augmenté l'éloignement que je m'étois toujours senti pour lui. Croyant qu'il étoit de mon devoir de ne pas me brouiller avec le frère de ma mère, j'allois chez lui de temps en temps. Il me traitoit toujours très-bien ; mais depuis près de trois semaines je ne l'avois pas aperçu[1]. Il entra avec cet air jovial et goguenard qui annonçoit toujours quelque histoire scandaleuse. Il se plaisoit à cette sorte de con-

[1] Je ne sais si les expressions de cette conversation ne paroîtront pas un peu forcées ; elles sont copiées textuellement, et on les trouvera toutes dans les Mémoires du temps ; dans ceux de madame d'Épinay, du baron de Bezenval, du duc de Lauzun ; dans les lettres de madame de Graffigny, etc., etc. ; monuments mémorables d'une époque où le vice étoit tellement entré dans les mœurs d'une portion de la société, qu'on peut dire qu'il s'y étoit établi comme un ami, dont la présence ne dérange plus rien dans la maison. Dans ces mœurs-là, on étoit bon, généreux, brave, indulgent et vicieux. A côté des modèles les plus admirables de l'intégrité de la vie, la corruption se montroit sans voile, et sembloit faire gloire d'elle-même ; la perversité étoit devenue telle que, dans ce monde nouveau, le vice n'étoit plus qu'un sujet de plaisanterie ; l'esprit abusé par de fausses doctrines nioit presque également le bien et le mal, et ne reconnoissoit d'autre culte que le plaisir. Une seule chose avoit survécu à ce naufrage de la morale ; cette chose étoit un mot indéfinissable dans sa puissance, et qui n'avoit peut-être échappé à la ruine de toutes les vertus que par son vague même : c'étoit l'honneur. Il a été pour nous la planche dans le naufrage ; car il est remarquable que, dans la révolution, c'est par l'honneur qu'on est rentré dans la morale ; c'est l'honneur qui a fait l'émigration ; c'est l'honneur qui a ramené aux idées religieuses. Dès que le mépris s'est attaché à la puissance, on a voulu être opprimé ; dès que le déshonneur s'est attaché à l'impiété, on a voulu être homme de bien. Tant il est vrai que les vertus se tiennent comme les vices, et que, tant qu'on en conserve une, il ne faut pas désespérer de toutes les autres.

versation, et y mêloit une bonhomie qui m'étoit encore plus désagréable que la franche méchanceté; car porter de la simplicité et un bon cœur dans le vice, est le comble de la corruption.

Eh bien, Édouard, me dit-il, tu débutes bien dans la carrière; vraiment, je te fais mon compliment, tu es passé maître. Ma foi, nous sommes dans l'admiration, et Luceval et Berthenay prédisent que tu iras au plus loin. Que voulez-vous dire, mon oncle? lui demandai-je assez sérieusement. Allons donc, dit-il, vas-tu faire le mystérieux? Mon cher, le secret est bon pour les sots; mais quand on vise haut, il faut de la publicité, et la plus grande. On n'a tout de bon que ce qui est bien constaté; l'une est un moyen d'arriver à l'autre, et il faudra bientôt grossir ta liste. Je ne vous comprends pas, lui dis-je, et je ne conçois pas de quoi vous voulez parler. Tu t'y es pris au mieux, continua-t-il sans m'écouter, tu as mis le temps à profit. Que diront les bégueules et les cagots? Toutes les femmes voudront t'avoir. M'avoir! répétai-je : qu'est-ce que tout cela signifie? Tu es un beau garçon ; je ne suis pas étonné que tu leur plaises : diable! elles en ont de plus mal tournés. Qui donc? de quoi parlez-vous? Comment! de quoi je parle? eh mais, mon cher, je parle de madame de Nevers. N'es-tu pas son amant? tout Paris le dit. Ma foi, tu ne peux pas avoir une plus jolie femme, et qui te fasse plus d'honneur. Il faut pousser ta pointe; nous établirons le fait publiquement, et c'est là, Édouard, le chemin de la mode et de la fortune. Je sentis mon sang se glacer dans mes veines. Quelle horreur! m'écriai-je : qui a pu vous dire une si infâme calomnie? Je veux connoître l'insolent, et lui faire rendre raison de son crime. Mon oncle se mit à rire. Comment donc, dit-il, ne serois-tu pas si avancé que je croyois? Serois-tu amoureux par hasard? Va, tu te corrigeras de cette sottise. Mon cher, on a une femme aujourd'hui, une autre demain; elles ne sont occupées elles-mêmes qu'à s'enlever leurs amants

les unes aux autres. Avoir et enlever, voilà le monde, Édouard, et la vraie philosophie. Je ne sais où vous avez vu de pareilles mœurs, lui dis-je indigné; grâces au ciel, elles me sont étrangères, et elles le sont encore plus à la femme angélique que vous outragez. Nommez-moi dans l'instant l'auteur de cette horrible calomnie! Mon oncle éclata de rire de nouveau, et me répéta que tout Paris parloit de ma bonne fortune, et me louoit d'avoir été assez habile et assez adroit pour séduire une jeune femme qui étoit sans doute fort gardée. Sa vertu la garde, répliquai-je dans une indignation dont je n'étois plus le maître; elle n'a pas besoin d'être autrement gardée. C'est étonnant! dit mon oncle. Mais où as-tu donc vécu? dans un couvent de nonnes? Non, monsieur, répondis-je, j'ai vécu dans la maison d'un honnête homme, où vous n'êtes pas digne de rester. Et, oubliant ce que je devois au frère de ma mère, je poussai dehors M. d'Herbelot, et fermai ma porte sur lui.

Je demeurai dans un désespoir qui m'ôtoit presque l'usage de la raison. Grand Dieu! j'avois flétri la réputation de madame de Nevers! La calomnie osoit profaner sa vie, et j'en étois cause! On se servoit de mon nom pour outrager l'ange adorable objet de mon culte et de mon idolâtrie! Ah! j'étois digne de tous les supplices, mais ils étoient tous dans mon cœur. C'est mon amour qui la déshonore, pensai-je; qui la livre au blâme, au mépris, à cette honte que rien n'efface, qui reparoît toujours comme la tache sanglante sur la main de Macbeth! Ah! la calomnie ne se détruit jamais, sa souillure est éternelle; mais les calomniateurs périront, et je vengerai l'ange de tous ceux qui l'outragent. Se peut-il qu'oubliant l'honneur et mon devoir, j'ai risqué de mériter ces vils éloges? Voilà donc comment ma conduite peut se traduire dans le langage du vice? Hélas! le piége le plus dangereux que la passion puisse offrir, c'est ce voile d'honnêteté dont elle s'enveloppe. Je voyois à présent la vérité nue, et je me trouvois le plus vil comme le plus coupable des

hommes. Que faire ! que devenir ! Irois-je annoncer à madame de Nevers qu'elle est déshonorée, qu'elle l'est par moi ! Mon cœur se glaçoit dans mon sein à cette pensée. Hélas ! qu'étoit devenu notre bonheur ! Il avoit eu la durée d'un songe ! Mon crime étoit irréparable! Si j'épousois à présent madame de Nevers, que n'imagineroit-on pas ? Quelle calomnie nouvelle inventeroit-on pour la flétrir? Il falloit fuir ! il falloit la quitter ! je le sentois, je voyois que c'étoit mon devoir ; mais cette nécessité funeste m'apparoissoit comme un fantôme dont je détournois la vue. Je reculois devant ce malheur, ce dernier malheur, qui achevoit pour moi tous les autres, et mettoit le comble à mon désespoir. Je ne pouvois croire que cette séparation fût possible : le monde ne m'offroit pas un asile loin d'elle ; elle seule étoit pour moi la patrie; tout le reste, un vaste exil. Déchiré par la douleur, je perdois jusqu'à la faculté de réfléchir ; je voyois bien que je ne pouvois rester près de madame de Nevers ; je sentois que je voulois la venger, surtout sur le duc de L..., que mon oncle m'avoit désigné comme l'un des auteurs de ces calomnies. Mais le désespoir surmontoit tout ; j'étois comme noyé, abîmé, dans une mer de pensées accablantes : aucune consolation, aucun repos ne se présentoit d'aucun côté; je ne pouvois pas même me dire que le sacrifice que je ferois en partant seroit utile ; je le faisois trop tard ; je ne prenois pas une résolution vertueuse ; je fuyois madame de Nevers comme un criminel, et rien ne pouvoit réparer le mal que j'avois fait : ce mal étoit irréparable ! Tout mon sang versé ne rachèteroit pas sa réputation injustement flétrie ! Elle, pure comme les anges du ciel, verroit son nom associé à ceux de ces femmes perdues, objets de son juste mépris ! et c'étoit moi, moi seul, qui versois cet opprobre sur sa tête ! La douleur et le désespoir s'étoient emparés de moi à un point que l'idée de la vengeance pouvoit seule en ce moment m'empêcher de m'ôter la vie.

Je balançois si j'irois chez le duc de L... avant de parler à ma-

dame de Nevers, lorsque j'entendis sonner avec violence les sonnettes de son appartement ; un mouvement involontaire me fit courir de ce côté ; un domestique m'apprit que madame de Nevers venoit de se trouver mal, et qu'elle étoit sans connoissance. Glacé d'effroi, je me précipitai vers son appartement ; je traversois deux ou trois grandes pièces sans savoir ce que je faisois, et je me trouvai à l'entrée de ce même cabinet où la veille encore nous avions osé croire au bonheur. Madame de Nevers étoit couchée sur un canapé, pâle et sans mouvement. Une jeune femme que je ne connoissois point la soutenoit dans ses bras ; je n'eus que le temps de l'entrevoir. M. le maréchal d'Olonne vint au-devant de moi. Que faites-vous ici ? me dit-il d'un air sévère, sortez. Non, lui dis-je ; si elle meurt, je meurs. Je me précipitai au pied du canapé. M. le maréchal d'Olonne me releva. Vous ne pouvez rester ici, me dit-il ; allez dans votre chambre, plus tard je vous parlerai. Sa sécheresse, sa froideur auroit percé mon cœur, si j'avois pu penser à autre chose qu'à madame de Nevers mourante ; mais je n'entendois qu'à peine M. le maréchal d'Olonne, il me sembloit que ma vie étoit comme en suspens et ne tenoit plus qu'à la sienne. La jeune femme se tourna vers moi ; je vis des larmes dans ses yeux. Natalie va vous voir quand elle reprendra connoissance, dit-elle, votre vue peut lui faire du mal. Le croyez-vous ? lui dis-je, alors je vais sortir. J'allai dans la pièce qui précédoit le cabinet ; je ne pus aller plus avant ; je me jetai à genoux : O mon Dieu ! m'écriai je, sauvez-la ! sauvez-la ! Je ne pouvois répéter que ces seuls mots : Sauvez-la ! Bientôt j'entendis qu'elle reprenoit connoissance ; on parloit, on s'agitoit autour d'elle. Un vieux valet de chambre de madame de Nevers, qui la servoit depuis son enfance, parut en ce moment ; me voyant là, il vint à moi. Il faut rentrer chez vous, monsieur Édouard, me dit-il. Bon Dieu ! comme vous êtes pâle ! Pauvre jeune homme, vous vous tuez. Appuyez-vous sur moi, et regagnons votre chambre. J'allois suivre ce

conseil, lorsque M. le maréchal d'Olonne sortit de chez sa fille. Encore ici ! dit-il d'une voix altérée. Suivez-moi, monsieur, j'ai à vous parler. Il ne peut se soutenir, dit le vieillard. Oui, je le puis, dis-je en l'interrompant. Et essayant de reprendre des forces pour la scène que je prévoyois, je suivis M. le maréchal d'Olonne dans son appartement.

Les explications sont inutiles entre nous, me dit M. le maréchal d'Olonne ; ma fille m'a tout avoué. Son amie, instruite plus tôt que moi des calomnies qu'on répandoit sur elle, est venue de Hollande pour l'arracher de l'abîme où elle étoit prête à tomber. Je pense que vous n'ignorez pas le tort que vous avez fait à sa réputation ; votre conduite est d'autant plus coupable, qu'il n'est pas en votre pouvoir de réparer le mal dont vous êtes cause. Je désire que vous partiez sur-le-champ ; je n'abandonnerai point le fils d'un ancien ami, quelque peu digne qu'il se soit montré de ma protection. J'obtiendrai pour vous une place de secrétaire d'ambassade dans une cour du Nord, vous pouvez y compter. Partez sans délai pour Lyon, et vous y attendrez votre nomination. Je n'ai besoin de rien, monsieur, lui dis-je, permettez-moi de refuser vos offres ; demain je ne serai plus ici. Où irez-vous? me demanda-t-il. Je n'en sais rien, répondis-je. — Quels sont vos projets?— Je n'en ai point.—Mais que deviendrez-vous?— Qu'importe?— Ne croyez pas, Édouard, que l'amour soit toute la vie.— Je n'en désire point une autre, lui dis-je.— Ne perdez pas votre avenir.— Je n'ai plus d'avenir.— Malheureux ! que puis-je donc faire pour toi ?— Rien.— Édouard ! vous déchirez mon cœur, je l'avois armé de sévérité, mais je ne puis en avoir longtemps avec vous. Je n'ai point oublié les promesses que je fis à votre père mourant, je ferois tout pour votre bonheur ; mais vous le sentez vous-même, Édouard, vous ne pouvez épouser ma fille.—Je le sais, monsieur, je le sais parfaitement, je partirai demain. Me permettez-vous de me retirer ?— Non, pas ainsi ; Édouard, mon enfant ! ne suis-je pas ton second

père? Ah! lui dis-je, vous êtes celui de madame de Nevers! Soignez-la, aimez-la, consolez-la quand je n'y serai plus. Hélas! elle aura besoin de consolation! Je le quittai. J'allai chez moi, dans cette chambre que j'allois abandonner pour toujours! dans cette chambre où j'avois tant pensé à elle, où je vivois sous le même toit qu'elle! Il faudra donc m'arracher d'ici, me disois-je. Ah! qu'il vaudroit bien mieux y mourir? J'eus la pensée de mettre un terme à ma vie et à mes tourments. L'idée de la douleur que je causerois à madame de Nevers et le besoin de la vengeance me retinrent.

Ma fureur contre le duc de L... ne connoissoit pas de bornes; car il nous voyoit d'assez près, pour avoir pu juger que mon respect pour madame de Nevers égaloit ma passion, et il n'avoit pu feindre de me croire son amant que par une méchanceté réfléchie, digne de tous les supplices. Je brûlois du désir de tirer de lui la vengeance qui m'étoit due, et je jetois sur lui seul la fureur et le désespoir que tant de causes réunies avoient amassées dans mon sein. Je passai la nuit à mettre ordre à quelques affaires; j'écrivis à madame de Nevers et à M. le maréchal d'Olonne des lettres qui devoient leur être remises si je succombois; je fis une espèce de testament pour assurer le sort de quelques vieux domestiques de mon père que j'avois laissés en Forez. Je me calmois un peu en songeant que je vengerois madame de Nevers, ou que je finirois ma triste vie, et que je serois regretté par elle. Je me défendois de l'attendrissement qui vouloit quelquefois pénétrer dans mon cœur, et aussi des sentiments religieux dans lesquels j'avois été élevé et des principes qui, malgré moi, faisoient entendre leur voix au fond de mon âme. A huit heures, je me rendis chez le duc de L. Il n'étoit pas réveillé. Il me fallut attendre; je me promenois dans un salon avec une agitation qui faisoit bouillonner mon sang. Enfin, je fus admis. Le duc de L... parut étonné de me voir. Je viens, monsieur, lui dis-je, vous demander raison de l'insulte que vous

m'avez faite, et des calomnies que vous avez répandues sur madame de Nevers à mon sujet. Vous ne pouvez croire que je supporterai un tel outrage, et vous vous devez, monsieur, de m'en donner satisfaction. Ce seroit avec le plus grand plaisir, me dit le duc de L... Vous savez, monsieur G., que je crains peu ces occasions-là; mais malheureusement, dans ce cas-ci, c'est impossible. Impossible! m'écriai-je, c'est ce qu'il faudra voir. Ne croyez pas que je vous laisserai impunément calomnier la vertu, et noircir la réputation d'un ange d'innocence et de pureté! Quant à calomnier, dit en riant le duc de L., vous me permettrez de ne pas le prendre si haut. J'ai cru que vous étiez l'amant de madame de Nevers: je le crois encore, je l'ai dit; je ne vois pas en vérité ce qu'il y a là d'offensant pour vous; on vous donne la plus charmante femme de Paris, et vous vous fâchez? Bien d'autres voudroient être à votre place, et moi tout le premier. — Moi, monsieur, je rougirois d'être à la vôtre. Madame de Nevers est pure, elle est vertueuse, elle est irréprochable. La conduite que vous m'avez prêtée seroit celle d'un lâche, et vous devez me rendre raison de vos indignes propos. Mes propos sont ce qu'il me plaît, dit le duc de L...; je penserai de vous, et même de madame de Nevers, ce que je voudrai. Vous pouvez nier votre bonne fortune, c'est fort bien fait à vous, quoique ce soit peu l'usage aujourd'hui. Quant à me battre avec vous, je vous donne ma parole d'honneur qu'à présent j'en ai autant d'envie que vous; mais, vous le savez, cela ne se peut pas. Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'avez aucun état dans le monde, et je me couvrirois de ridicule si je consentois à ce que vous désirez. Tel est le préjugé. J'en suis désespéré, ajouta-t-il en se radoucissant; soyez persuadé que je vous estime du fond du cœur, monsieur G..., et que j'aurois été charmé que nous pussions nous battre ensemble. Vous pâlissez! dit-il; je vous plains, vous êtes un homme d'honneur. Croyez que je déteste cet usage barbare; je le trouve injuste, je le trouve absurde; je donnerois mon sang

pour qu'il me fût permis de me battre avec vous. Grand Dieu ! m'écriai-je, je croyois avoir épuisé toutes les douleurs ! Édouard, dit le duc, qui paroissoit de plus en plus touché de ma situation, ne prenez pas un ami pour un ennemi ; ceci me cause, je vous l'assure, une véritable peine. Quelques paroles imprudentes ne peuvent-elles se réparer ? Jamais, répondis-je. Me refusez-vous la satisfaction que je vous demande ? J'y suis forcé, dit le duc. Eh bien, repris-je, vous êtes un lâche ; car c'est une lâcheté que d'insulter un homme d'honneur, et de le priver de la vengeance.

Je sortis comme un furieux de la maison du duc de L... Je parcourois les rues comme un insensé ; toutes mes pensées me faisoient horreur. Les furies de l'enfer sembloient s'attacher sur moi : le mal que j'avois fait étoit irréparable, et on me refusoit la vengeance ! Je retrouvois là cette fatalité de l'ordre social qui me poursuivoit partout, et je croyois voir des ennemis dans tous les êtres vivants et inanimés qui se présentoient à mes regards. Je m'aperçus que c'étoit la mort que j'avois cherchée chez le duc de L... car je ne m'étois occupé de rien au delà de cette visite. La vie se présentoit devant moi comme un champ immense et stérile, où je ne pouvois faire un pas sans dégoût et sans désespoir. Je me sentois accablé sous le fardeau de mon existence comme sous un manteau de plomb. Un instant peut me délivrer de ce supplice ! pensai-je ; et une tentation affreuse, mais irrésistible, me précipita du côté de la rivière !

Le duc de L... logeoit à l'extrémité du faubourg Saint-Germain, vers les nouveaux boulevards, et je descendois la rue du Bac avec précipitation dans ces horribles pensées. J'étois coudoyé et arrêté à chaque instant par la foule qui se pressoit dans cette rue populeuse. Ces hommes qui alloient tranquillement à leurs affaires me faisoient horreur. La nature humaine se révolte contre l'isolement, elle a besoin de compassion ; la vue d'un autre homme, d'un semblable, insensible à nos douleurs,

blesse ce don de pitié que Dieu mit au fond de nos âmes, et que la société étouffe et remplace par l'égoïsme. Ce sentiment amer augmentoit encore mon irritation : on diroit que le désespoir se multiplie par lui-même. Le mien étoit au comble, lorsque tout à coup je crus reconnoître la voiture de madame de Nevers, qui venoit vers moi. Je distinguai de loin ses chevaux et ses gens, et mon cœur battit encore une fois d'autre chose que de douleur en pensant que j'allois la voir passer. Cependant la voiture s'arrêta à dix pas de moi, et entra dans la cour du petit couvent de la Visitation des filles Sainte-Marie. Je jugeai que madame de Nevers alloit y entendre la messe ; et au même instant l'idée me vint de l'y suivre, de prier avec elle, de prier pour elle, de demander à Dieu des forces pour nous deux, d'implorer des secours, de la pitié de cette source de tout bien, qui donne des consolations, quand rien n'en donne plus ! C'est ainsi que cet ange me sauva, que sa seule présence enchaîna mon désespoir, et me préserva du crime que j'allois commettre.

Je me jetai à genoux dans un coin obscur de cette petite église. Avec quelle ferveur je demandai à Dieu de consoler, de protéger, de bénir celle que j'aimois ! Je ne la voyois pas, elle étoit dans une tribune grillée ; mais je pensois qu'elle prioit peut-être en ce moment elle-même pour son malheureux ami, et que nos sentiments étoient encore une fois semblables. O mon Dieu ! que nos prières se confondent en vous, m'écriai-je, comme nos âmes s'y confondront un jour ! C'est ainsi que nous serons unis, pas autrement : vous n'avez pas voulu que nous le fussions sur la terre ; mais vous ne nous séparerez pas dans le ciel. Ne la rendez pas victime de mes imprudences ; alors je pourrai tout supporter : confondez ses calomniateurs. Je ne suis pas digne de la venger? dit-on : qu'importe? Qu'importe ma vie, qu'importe tout, pourvu qu'elle soit heureuse, qu'elle soit irréprochable? Seul je suis coupable. Si j'eusse écouté la voix de mon devoir, je n'aurois pas troublé sa vie ! Il faut maintenant

avoir le courage de lui rendre l'honneur que ma présence lui fait perdre; il faut partir, partir sans délai. Il me sembloit que je retrouvois dans cette église une force qui m'étoit inconnue, et que le repentir, au lieu de me plonger dans le désespoir, m'animoit de je ne sais quel désir d'expier mes fautes, en me sacrifiant moi-même, et de retrouver ainsi la paix, ce premier besoin du cœur de l'homme. Je pris avec moi-même l'engagement de partir ce même jour; mais ensuite je ne pus résister à l'espoir de voir encore une fois madame de Nevers, quand elle monteroit en voiture. Je sortis : hélas! elle n'y étoit plus! En quittant le couvent, je rencontrai un jeune homme que je connoissois un peu. Il arrivoit d'Amérique : il m'en parla. Ce seul mot d'Amérique m'avoit décidé, tout m'étoit si égal! je me résolus à partir dans la soirée. On fait la guerre en Amérique, pensai-je, je me ferai soldat, je combattrai les ennemis de mon pays. Mon pays! hélas! ce sentiment étoit pour moi amer comme tous les autres. Enfant déshérité de ma patrie, elle me repousse, elle ne me trouve pas digne de la défendre! Qu'importe? mon sang coulera pour elle; et si mes os reposent dans une terre étrangère, mon âme viendra errer autour de celle que j'aimerai toujours. Ange de ma vie! tu as seule fait battre mon cœur, et mon dernier soupir sera pour toi!

Je rentrai à l'hôtel d'Olonne, comme un homme condamné à mort, mais dont la sentence ne sera exécutée que dans quelque temps. J'étois résigné, et mon désespoir s'étoit calmé en pensant que mon absence rendroit à madame de Nevers sa réputation et son repos. C'étoit du moins me dévouer une dernière fois pour elle.

Le vieux valet de chambre de madame de Nevers vint dans ma chambre. Il m'apprit qu'elle étoit restée à la Visitation avec son amie madame de C., et qu'elles n'en reviendroient que le lendemain. Je perdois ainsi ma dernière espérance de la voir encore une fois. Je voulus lui écrire, lui expliquer, en la quit-

tant pour toujours, les motifs de ma conduite, surtout lui peindre les sentiments qui déchiroient mon cœur. Je n'y réussis que trop bien : ma lettre étoit baignée de mes larmes. A quoi bon augmenter sa douleur, pensai-je, ne lui ai-je pas fait assez de mal? Et cependant, est-ce mon devoir de me refuser à lui dire une fois, une dernière fois, que je l'adore! J'ai espéré pouvoir le lui dire tous les jours de ma vie : elle le vouloit, elle croyoit que c'étoit possible? J'essayai encore d'écrire, de cacher une partie de ce que j'éprouvois : je ne pus y parvenir. Autant le cœur se resserre quand on n'aime pas, autant il est impossible de dissimuler avec ce qu'on aime : la passion perce tous les voiles dont on voudroit l'envelopper. Je donnai ma lettre au vieux valet de chambre de madame de Nevers, il la prit en pleurant. Cet intérêt silencieux me faisoit du bien, je n'aurois pu en supporter un autre. Je demandai des chevaux de poste, à la nuit tombante, et je m'enfermai dans ma chambre. Ce portrait de madame de Nevers, qu'il falloit encore quitter, avec quelle douleur ne lui dis-je point adieu! je baisois cette toile froide; je reposois ma tête contre elle; tous mes souvenirs, tout le passé, toutes mes espérances, tout sembloit réuni là, et je ne sentois pas en moi-même la faculté de briser le lien qui m'attachoit à cette image chérie : je m'arrachois à ma propre vie en déchirant ce qui nous unissoit : c'étoit mourir que de renoncer ainsi à ce qui me faisoit vivre. On frappa à ma porte. Tout étoit fini. Je me jetai dans une chaise de poste, qui me conduisit, sans m'arrêter, à Lorient, où je m'embarquai le lendemain sur le bâtiment qui nous amena ici tous deux.

CONCLUSION

C'est avec effort que je respectai les intentions d'Édouard, et que j'observai la parole que je lui avois donnée de ne pas chercher à le voir le reste du jour. L'amitié reconnoît difficilement son insuffisance; elle croit pouvoir consoler, et ne sait pas que l'ami dont elle partage les maux n'est dans ses bras qu'un vain simulacre privé de sentiment et de vie. Je préparois cependant une consolation à Édouard : c'étoit de parler avec lui de madame de Nevers. Je la connoissois, et je savois combien elle étoit digne de la passion qu'elle avoit su inspirer. Je passai la nuit à réfléchir au sort d'Édouard, à cette fatalité dont il étoit la victime, à la bizarrerie de l'ordre social, à ce malheur indépendant des hommes, et cependant créé par eux. Je cherchois des remèdes à la situation de mon malheureux ami, et j'étois forcé de m'avouer avec douleur qu'elle n'en offroit aucun d'efficace.

Le lendemain, de bonne heure, j'entrai dans la chambre d'Édouard, elle étoit déserte. J'aperçus sur sa table quelques journaux qui venoient d'arriver de France. Personne ne l'avoit vu sortir. Comme je savois qu'on devoit attaquer, ce matin même, le camp anglois, l'inquiétude me prit, je me fis donner un cheval, et je courus, encore très-foible, sur les traces de l'armée. En arrivant je trouvai une canonnade violente engagée pour une position dont il paroissoit presque impossible de

chasser l'ennemi. Je distinguai Édouard au premier rang, et j'arrivai pour le voir tomber couvert de blessures. Je le reçus dans mes bras; son sang couloit à gros bouillons; je voulus essayer de l'arrêter, il s'y opposa. Laissez-moi mourir, me dit-il, et ne me plaignez pas : la mesure est comblée; la vie m'est odieuse : j'ai tout perdu. Ah! dit-il, la mort vient trop tard. Il expira, sa tête se pencha sur moi; je reçus son dernier soupir. Je revins dans un désespoir dont je ne me croyois plus capable.

Les gazettes contenoient cet article :

*Hier 26 août, à onze heures du matin, on a célébré en l'église et paroisse de Saint-Sulpice les obsèques et funérailles de T. H. et T. P. dame madame Louise-Adélaïde-Henriette-Natalie d'Olonne, veuve de T. H., T. P., et T. Ill. seigneur Mgr. le duc de Nevers, prince de Châtillon, marquis de Souvigny, etc., etc., décédée en son hôtel, rue de Bourbon, à l'âge de vingt-un ans, par suite d'une maladie de langueur. Après la cérémonie, le convoi s'est mis en marche pour le Limousin, où madame la duchesse de Nevers a témoigné le désir d'être enterrée. On la conduit en la baronie de Faverange, bailliage de***, généralité de***, où elle reposera au caveau de ses ancêtres, en l'église et chapitre abbatial dudit Faverange, etc., etc.*

Vers la fin de cette même année, la paix me permit de repasser en France; je ramenai avec moi le corps de mon malheureux ami. Je demandai, et j'obtins de M. le maréchal d'Olonne la permission de le déposer dans ce caveau qui contenoit l'autre moitié de lui-même. Je le fis placer au pied du cercueil de madame de Nevers, et alors seulement je sentis le premier soulagement à ma douleur.

M. le maréchal d'Olonne avoit quitté le monde et la cour. Il

habita Faverange jusqu'à la fin de sa vie, qu'il consacra à la bienfaisance la plus active et la plus éclairée; mais quoique sa carrière ait été longue, et en apparence paisible, il conserva toujours une profonde tristesse. Il disoit souvent qu'il s'étoit trompé en croyant qu'il y avoit dans la vie deux manières d'être heureux.

FIN D'ÉDOUARD

TABLE

MADAME ÉLIE DE BEAUMONT

MADAME DE GENLIS

J. FIÉVÉE

MADAME LA DUCHESSE DE DURAS

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH 1.

